



HISTOIRE

DE LA

GUERRE CIVILE

EN AMÉRIQUE

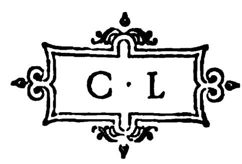
PAR

M. LE COMTE DE PARIS

Ancien Aide de camp du Général Mac Clellan

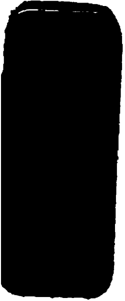
TOME SIXIÈME

Orleans



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1883





HISTOIRE

DE LA

GUERRE CIVI

EN AMÉRIQUE

PAR

M. LE COMTE DE PAI

Ancien Aide de camp du Général Mac Clellan

TOME SIXIÈME



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIEN

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1883

HISTOIRE

DE LA

GUERRE CIVILE

EN AMÉRIQUE

VI

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

CAMPAGNES
DE
L'ARMÉE D'AFRIQUE

— 1835-1839 —

PAR

M. LE DUC D'ORLÉANS

PUBLIÉ PAR SES FILS

Avant-propos de M. le COMTE DE PARIS; Introduction de M. le DUC DE CHARTRES, avec un Portrait du Duc d'Orléans, par Horace Vernet, et une Carte de l'Algérie.

DEUXIÈME ÉDITION

Un beau volume in-8° vélin

DE LA
SITUATION DES OUVRIERS
EN ANGLETERRE

PAR

M. LE COMTE DE PARIS

DEUXIÈME ÉDITION

Un beau volume in-8°

Paris. — Typ. A. Quantin.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE CIVILE

EN AMÉRIQUE

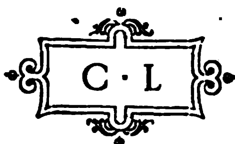
PAR

M. LE COMTE DE PARIS

ANCIEN AIDE DE CAMP DU GÉNÉRAL MAC CLELLAN

TOME SIXIÈME





PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1883

LIVRE PREMIER

LA PENNSYLVANIE

CHAPITRE PREMIER.

LA LÉGISLATION.

Nous sommes arrivés à l'époque la plus critique de la guerre, et un coup d'œil d'ensemble sur la situation des deux fractions du peuple américain armées l'une contre l'autre est nécessaire pour comprendre l'importance des événements militaires que nous allons avoir à raconter dans ce livre. La guerre dure depuis deux ans, et sa durée a dissipé les illusions avec lesquelles chaque parti avait commencé la lutte. Le Sud, encouragé par ses premiers succès, avait cru que le Nord, incapable de s'imposer pendant longtemps de lourds sacrifices, consentirait au démembrement de la fédération ou à la reconstitu-

tion d'un nouvel État garantissant le maintien et le développement de l'esclavage. Le Nord s'était figuré n'avoir affaire qu'à une simple insurrection et espérait qu'une seule victoire rétablirait l'Union sans rien changer au statut fédéral, sans trancher la question sociale qui venait d'ébranler ce statut. Nous avons montré comment le terrain de la lutte s'était peu à peu agrandi, comment les causes profondes de l'antagonisme du Nord et du Sud s'étaient révélées avec une force irrésistible, en dépit des euphémismes constitutionnels qui les avaient voilées jusqu'alors. En lançant sa proclamation d'émancipation, M. Lincoln avait cédé plus encore aux provocations des esclavagistes qu'à la pression du parti abolitionniste. Au commencement de l'année 1863, la question était donc nettement posée entre les deux gouvernements hostiles de Washington et de Richmond. C'était la lutte entre deux états sociaux désormais incompatibles sous les mêmes lois. La querelle primitive sur la souveraineté des États était oubliée. Après s'en être habilement servi, la main de fer de Jefferson Davis avait broyé cette prétendue souveraineté dans les réseaux d'un despotisme centralisé, mille fois plus puissant que l'autorité exercée par son adversaire. Tous les avantages de la position militaire et poli-

tique étaient en faveur des confédérés. Pendant deux ans, leurs armées s'étaient aguerries, les vides faits dans leurs rangs s'étaient promptement remplis. Malgré les efforts inattendus des États libres, elles avaient partout tenu tête à leurs nombreux soldats. L'année 1862 s'était terminée dans l'ouest par l'échec de Sherman devant Vicksburg et la retraite de Grant; au centre par la bataille indécise de Murfreesborough; dans l'est par le désastre de Burnside à Fredericksburg. Les confédérés, formant un État compact, malgré son étendue, restaient maîtres de Richmond et du Mississipi : ils n'avaient donc pas été sérieusement entamés. Il leur suffisait de maintenir cette position pour atteindre le but qu'ils se proposaient : la reconnaissance de leur indépendance. Le temps était pour eux, soit que la guerre se prolongeât sans succès décisif de part et d'autre jusqu'au moment où le Nord reconnaîtrait lui-même son impuissance, soit que quelque incident imprévu vînt en changer le cours et faire diversion en leur faveur, comme il avait failli arriver à propos de l'affaire du Trent. C'est pour ce dernier motif qu'ils briguaient avec tant d'ardeur la reconnaissance de l'Europe. Cet acte diplomatique n'aurait, par lui-même, rien changé à leur situation militaire, au blocus qui les étreignait, aux droits

dont jouissaient leurs navires de guerre comme belligérants; mais il aurait profondément irrité le Nord et fini peut-être par le mettre en guerre avec quelqu'une des puissances de l'ancien monde. La situation politique des États libres à cette époque semblait encourager les espérances de ceux qui comptaient devoir le succès à leur lassitude. Le rétablissement pur et simple de l'Union, sans toucher à l'esclavage, avait été le programme commun réunissant les partis les plus divers dans une entente patriotique autour de M. Lincoln. Ce programme s'étant montré inexécutable, chaque parti avait repris le sien et avait profité de la proclamation émancipatrice pour le faire connaître. Tous les républicains s'étaient joints aux abolitionnistes pour soutenir le Président. Celui-ci avait vu se dresser devant lui, avec les mêmes différences que deux ans auparavant, l'opposition des deux partis dont nous avons parlé plus haut et qui avaient pris en 1861 le nom de *War-Democrats* et de *Peace-Democrats*. Le premier, prétendant combattre toujours pour le rétablissement de l'Union, cherchait mille manières de se concilier le Sud tout en lui faisant la guerre, et de tourner la question de l'esclavage sans la résoudre radicalement, prêt à accepter les moyens les plus divers pour atteindre ce but, depuis

l'émancipation graduelle à terme éloigné, jusqu'à l'adoption de tous les compromis qui avaient été inutilement proposés deux ans auparavant. Le second, qui s'était tu pendant ces deux ans, ne craignait plus d'élever la voix. Les *War-Democrats* reprochaient à M. Lincoln d'avoir été battu, et les *Peace-Democrats* de faire la guerre. Ceux-ci, auxquels leurs adversaires donnaient le nom du serpent *Copperhead*, passaient tout naturellement pour être les complices du Sud : un grand nombre l'était en effet, la suite le prouva. Dans une guerre entre deux nations, des citoyens peuvent conseiller la paix tout en servant loyalement et sans qu'on puisse douter de leur fidélité ; dans une guerre civile, lorsqu'un des deux partis trouve dans les rangs de ses adversaires des hommes pour approuver et appuyer par la parole les demandes qu'il veut imposer les armes à la main, la position de ces hommes est tout au moins très fausse et périlleuse pour leur honneur. Au commencement de l'année 1863, nous trouvons donc un parti de la paix, auquel chaque nouvel échec, chaque nouvel impôt, chaque nouvelle levée, donnent plus de force et plus d'assurance, auquel les vexations du gouvernement de Washington contre quelques-uns de ses adversaires politiques, le poids du régime militaire dans

certains districts, les ruines financières et l'ambition déçue amènent chaque jour de nouvelles recrues. Les orateurs de ce parti sont ceux qui ont défendu le droit de réunion en 1861, les hommes d'action, ceux que la force matérielle avait seule empêchés à cette époque de faire cause commune avec les insurgés. Mais, tandis que l'opposition au parti républicain et à la politique du Président se fortifie ainsi dans le public, elle n'a encore aucune action directe sur les Chambres où elle n'est représentée que par une faible minorité. Leur composition, en effet, ne sera modifiée que le jour où les électeurs auront été appelés à former le trente-huitième congrès. Le trente-septième, dont nous avons suivi les travaux depuis sa convocation extraordinaire en juillet 1861, a commencé, nous l'avons vu, sa troisième et dernière session le 1er décembre 1862 : elle se terminera, avec ses pouvoirs, le 4 mars 1863. Les principales mesures qui marquèrent cette session, inspirées par la politique qui l'avait guidée depuis le jour de sa réunion, doivent être brièvement énumérées ici, car elles eurent une grande influence sur la situation que nous avons à décrire.

Nous avons indiqué, dans le quatrième volume, l'état de la législation sur les questions relatives aux esclaves, à l'armée, aux finances et à la liberté indi-

viduelle, à l'ouverture de la session. Le message du Président était presque exclusivement consacré à la première. Il était naturel que M. Lincoln voulût associer le pouvoir législatif à la politique abolitionniste qu'il avait adoptée. Jusqu'alors, les actes du Congrès n'avaient eu pour objet que le traitement des esclaves provenant des États en guerre avec l'Union ; la proclamation présidentielle du 22 septembre ne visait également que les esclaves de cette classe : actes et proclamations n'étaient que des mesures de guerre justifiées par l'état d'insurrection de certains États, mais ne pouvant être appliquées dans l'ensemble de l'Union.

Nous avons rapporté ailleurs les efforts faits inutilement par M. Lincoln pour obtenir des États esclavagistes demeurés fidèles à la cause fédérale des lois consacrant l'émancipation graduelle. Justement persuadé de l'importance de cette législation, il demanda au Congrès d'en faire l'objet d'un amendement constitutionnel. Mais ce sage conseil ne devait pas être écouté. Il fallait que le sort de la guerre se fût prononcé, que les troupes unionistes victorieuses eussent détruit l'esclavage avec les armées enrôlées sous sa bannière, pour que cette institution fût abandonnée par ses défenseurs dans le Nord. Toutes les transac-

tions proposées par le Président devaient ainsi être vaines. D'ailleurs, s'il était inspiré par une sage prévoyance en les proposant, on peut dire que les représentants du peuple américain étaient logiques en les ajournant : le moment n'était pas favorable pour accomplir une réforme constitutionnelle. La guerre était la seule affaire qui dût absorber toutes les pensées de la nation, et l'abolition de l'esclavage dans les États rebelles ne pouvait elle-même être présentée que comme une mesure militaire jusqu'au jour où la pacification permettrait de lui donner une sanction constitutionnelle. Toute l'attention du Congrès fut donc concentrée sur les lois ayant pour objet de donner au pouvoir exécutif les moyens de continuer la guerre.

La plus importante fut sans contredit la loi de conscription, dont nous avons dit un mot dans le quatrième volume. Le moment était venu où il fallait mettre en pratique le principe du service obligatoire. Les soldats engagés pour trois ans, en 1861, formaient encore le noyau principal et l'élément le plus solide des armées fédérales; mais leur nombre, qui était au début de six cent quarante mille, avait été bien réduit par le feu de l'ennemi, la maladie et la désertion. Les régiments levés conformément à

l'appel de 1862 n'étaient enrôlés que pour neuf ou douze mois. Leur temps de service devait expirer en mai 1863. Ces deux appels de volontaires avaient à peu près épuisé toute la partie de la population disposée à venir spontanément sous les drapeaux ; encore le second appel n'avait-il réussi que parce que la durée du service avait été abrégée d'une manière funeste pour l'armée. La rareté des bras avait amené une hausse dans les salaires, qui était un nouvel obstacle à l'enrôlement. Pour le vaincre, le gouvernement, les États, les villes avaient recours à des primes qui, nous l'avons dit plus haut, ne faisaient qu'encourager la désertion par les avantages offerts aux rengagements. Les souffrances, les privations de la vie de soldat avaient refroidi l'enthousiasme des plus ardents. Les volontaires attendaient patiemment le jour de leur libération, bien décidés à quitter le service si tous leurs concitoyens valides n'étaient pas forcés de partager leurs travaux et leurs périls. Ceux qui n'avaient pas répondu au premier appel de la patrie en danger étaient moins que jamais désireux d'endosser l'uniforme. On pouvait donc prévoir le moment où les armées fédérales se dissoudraient si l'on ne comptait, pour les entretenir, que sur les enrôlements spontanés. Le service obligatoire, imposé

depuis plus d'un an aux États du Sud par le gouvernement de Richmond était donc devenu une nécessité dans le Nord. Une fois le principe établi et appliqué, on pouvait s'attendre à un renouvellement considérable d'engagements volontaires, car ceux qui ne voulaient pas continuer à servir tant que leur voisin restait à la maison, étaient tout disposés à devancer un appel forcé pour s'assurer les avantages du volontariat. Lorsque le projet de loi fut mis en discussion à la fin de janvier, tout le monde comprit que du vote du Congrès dépendrait la continuation ou la cessation de la guerre. Rejeter la loi, c'était renoncer à la lutte. La voter, c'était affirmer hautement devant le Sud et devant l'Europe la résolution de continuer cette lutte jusqu'au bout, au prix des plus cruels sacrifices. C'est cette considération qui la fit accepter par la majorité, en dépit du trouble profond qu'elle apportait dans les mœurs du peuple américain. Elle fut combattue avec ardeur par les démocrates qui, faibles numériquement dans le Congrès, se sentaient soutenus par un parti puissant dans le pays. Quelques abolitionnistes voulurent y substituer l'enrôlement de tous les nègres libres ou esclaves, jusqu'à ce qu'on eût formé ainsi une armée noire de cent cinquante mille hommes.

Il fallut l'approche imminente de la dissolution pour mettre d'accord les deux Chambres sur le texte de cette loi. Votée le 28 février, trois jours avant la clôture, et promulguée le 3 mars, elle fut comme le testament politique du trente-septième congrès. En l'imposant au peuple américain, il mettait son patriotisme à une rude épreuve; si la conscription annuelle d'une classe de jeunes gens semble déjà une charge bien lourde à un pays accoutumé comme le nôtre au service obligatoire, on peut s'imaginer l'effet que devait produire sur une population habituée à la plus grande immunité sur ce point, une loi mettant d'un seul coup à la disposition du pouvoir militaire la totalité des hommes valides qui la composaient. Elle établissait, effectivement, en principe, que, sauf certaines exceptions, tous ces hommes, depuis l'âge de vingt et un ans jusqu'à celui de quarante-cinq, pouvaient être astreints au service militaire. D'après une statistique assez incertaine, ces vingt-quatre classes comprenaient dans les États fidèles à l'Union un peu plus de trois millions cent mille hommes capables de porter les armes, sans compter ceux qui étaient déjà au service. Les exemptions se bornaient aux principaux fonctionnaires du gouvernement fédéral, aux gouverneurs d'État et aux soutiens de famille : les fonc-

tionnaires des divers États, les juges, les ministres des cultes, les membres mêmes du Congrès n'étaient pas exemptés. Aucune distinction de couleur n'était faite par la loi. Elle appelait tous les citoyens des États-Unis et considérait fort justement comme tels les étrangers qui, même sans une naturalisation régulière, avaient exercé des droits électoraux. Il va sans dire qu'elle excluait les personnes frappées d'une peine infamante. Elle prescrivait le recensement de toute cette population valide, puis sa division en deux catégories : la première comprenant tous les célibataires et les hommes mariés âgés de moins de trente-cinq ans, et la seconde les hommes mariés ou veufs avec enfants, au-dessus de cet âge. Tous les hommes ainsi recensés pouvaient être appelés sous les drapeaux depuis le 1er juillet 1863 jusqu'au 1er juillet 1865 pour y rester pendant trois ans, et le fait seul du recensement les plaçait sous l'autorité militaire pour toutes les infractions à cette loi. Cette prescription sévère était celle qui blessait le plus les habitudes américaines, celle qui avait soulevé la plus vive opposition dans les Chambres, parce qu'elle privait une partie considérable de la nation des garanties tutélaires de l'*habeas corpus*. Mais la majorité l'avait maintenue avec raison dans la loi, dont elle était la seule

sanction effective et qui, sans elle, eût été une lettre morte. La faculté du remplacement, indispensable avec un système qui admettait si peu d'exemptions, avait été naturellement adoptée. Mais, par une étrange anomalie, on y avait joint le système si différent de l'exonération : tout individu appelé pouvait se libérer par le payement au trésor fédéral de la somme de quinze cents francs.

Un personnel considérable était nécessaire pour faire le recensement et mettre en vigueur le système d'appels que nous allons indiquer tout à l'heure. Les districts électoraux furent pris comme base de cette organisation : un prévôt fut institué dans chaque district pour diriger, avec l'aide d'un bureau, les opérations du recensement et du tirage au sort : il formait avec un médecin et un agent civil le conseil de révision. Un grand prévôt fut établi à Washington pour centraliser tout le travail, par l'intermédiaire de prévôts supérieurs résidant dans les capitales d'États. Les exceptions ne pouvaient être prononcées que par le conseil de révision. Le recensement qui, pour ce motif, n'en admettait aucune, devait, à partir du 1er juillet 1863, servir de base à la conscription toutes les fois qu'un déficit dans le nombre des volontaires rendrait le tirage au sort necessaire pour compléter

les levées votées par le Congrès. On se souvient que ces levées ne pouvaient jusqu'alors être formées que par des engagements volontaires. La part de chaque État avait été fixée proportionnellement à sa population totale. Dans les premiers temps, le chiffre de tous ces contingents avait été dépassé; mais il n'en avait pas été de même pour les grands appels de 1862. Un certain nombre d'États, quoiqu'on leur eût tenu compte de ces premiers excédents, se trouvaient n'avoir pas encore complété la quote-part qui leur avait été attribuée. Ces différences étaient dues, non seulement au plus ou moins d'ardeur guerrière qui animait les populations de ces États, mais aussi à de grandes variations dans les proportions relatives entre les femmes et les hommes, ces derniers étant beaucoup plus nombreux dans les États nouvellement colonisés de l'Ouest: on avait eu le tort de ne tenir aucun compte de cette proportion dans l'établissement des quotes-parts. Quoi qu'il en fût, il se trouvait en 1863 que, sur les États demeurés fidèles à l'Union, neuf étaient encore en avance, tandis que douze et le district de Colombie étaient en retard sur leur contingent. En attendant un nouvel appel, ce déficit ne pouvait être comblé que par la conscription, et elle ne devait peser que sur ces seuls États. Comme le tirage au sort n'eut

lieu qu'en juillet, nous remettons au prochain volume l'exposé des résultats du premier essai du service obligatoire. Nous ne voulons donner ici que les caractères principaux de la loi, et quelques mots suffiront pour achever de les indiquer.

Une fois le recensement terminé, le tirage au sort devait classer entre eux tous les hommes de la première catégorie. Comme la répartition du contingent entre chaque district dépendait du nombre de volontaires qu'il avait déjà fournis et était, par conséquent, fort longue à établir, on décida qu'on enrôlerait provisoirement les trois dixièmes des recensés et que l'on procéderait immédiatement à leur revision, sauf à rectifier le chiffre du contingent lorsqu'on aurait les éléments nécessaires pour cela. On croyait que les exemptions ne diminueraient que d'un tiers le nombre des hommes ainsi appelés : l'expérience devait prouver que cette évaluation était insuffisante. Le tirage une fois accompli, les prévôts avaient pour mission de diriger les conscrits sur les dépôts, de recevoir et d'agréer les remplaçants, de toucher le prix d'exonération et de poursuivre les réfractaires.

On verra plus loin que cette première loi n'eut pas les résultats directs qu'on en attendait, car le nombre des hommes qu'elle fit entrer de force dans les rangs

fut tout à fait insignifiant. Elle n'en fut pas moins fort utile en stimulant les engagements volontaires et les rengagements en masse des anciens régiments, en mettant un terme à la création de corps nouveaux qui affaiblissait les armées et obérait les finances, en établissant sur la santé des nouveaux soldats un contrôle sérieux, faute de quoi on avait déjà été obligé de réformer près de deux cent mille hommes après les avoir équipés, et enfin en donnant au gouvernement central les moyens d'alimenter directement ses armées sans dépendre uniquement du bon plaisir des fonctionnaires des divers États.

Il nous reste à dire maintenant quelques mots des mesures financières prises dans cette même session. Nous avons montré quelle était la situation du Trésor fédéral lorsque cette session s'ouvrit en décembre 1862. Il fallait pourvoir à l'insuffisance des ressources prévues pour l'année courante, qui expirait le 30 juin 1863; et, comme le Congrès devait se proroger du 3 mars au 8 décembre, assurer le service du budget pour toute l'année suivante.

Depuis le 1er juillet 1862, le Trésor avait déjà payé, déduction faite du remboursement de certains titres ou billets, la somme de 1,100,876,850 francs. Il restait en souffrance un arriéré de 241,773,505 francs.

D'autre part, voici quelle était la situation de son papier : les billets en circulation, en y comprenant les *gold-notes;* représentaient une somme de 1 milliard 114,660,555 fr.; ceux qui avaient été reçus par l'État et échangés contre des certificats de dépôt s'élevaient à 398,993,250 francs ; les petites coupures à 19,424,000 francs ; les fournisseurs avaient accepté pour 436 millions 816,205 francs de certificats de créance ; en dernier lieu, le Trésor avait pu placer, au cours de 66, pour une somme de 118,750,000 francs de titres dits 5-20 de l'emprunt 6 pour 100 voté le 25 février 1862.

Enfin les lois existantes mettaient à la disposition du gouvernement diverses ressources de crédit assez importantes. Il pouvait émettre encore pour 135,339,445 francs de billets ou *greenbacks*, et, de plus, en recevoir, contre des certificats de dépôt, pour une somme de 101,006,750 francs (la totalité des dépôts étant limitée à un demi-milliard) et les remettre en circulation. Aucune restriction n'ayant été imposée à l'émission des petites coupures, on pensait pouvoir augmenter cette émission de 160,576,000 francs. Le chiffre des certificats de créance étant fixé à un demi-milliard laissait encore de ce chef une marge de 63,183,795 francs. Enfin l'on espérait pouvoir placer, avant le 30 juin 1863, pour environ 175,000,000

de titres 5-20. Ces ressources s'élevaient ensemble à 655,105,985 francs; jointes à celles qui avaient été réalisées depuis le 1er juillet, et aux revenus ordinires, elles devaient donner un budget de recettes d'environ deux milliards et demi. D'après les prévisions du ministre, l'excédent des dépenses sur ces recettes devait être, le 30 juin 1863, de 1,384,562,585 fr., et les dépenses des douze mois suivants, déduction faite des ressources normales, devaient s'élever au chiffre de 3,136,940,915 francs. Il fallait donc qu'il demandât au Congrès de lui donner, par de nouvelles mesures financières, les moyens de rassembler, en dix-huit mois, la somme énorme de quatre milliards et demi, ou plus exactement de 4,521,503,500 francs.

Nous avons montré combien le gouvernement avait eu de peine à placer ses titres de rente et dans quelle faible proportion il avait pu jusqu'alors consolider sa dette. Comment demander à l'emprunt les nouveaux milliards que la guerre allait consommer si rapidement? Il ne suffisait pas d'en décréter l'émission, il fallait trouver le moyen d'en faire acheter les titres par le public. Il importait cependant d'éviter à tout prix la dangereuse tentation d'augmenter outre mesure l'émission du papier-

monnaie[1]. M. Chase, esprit clair et vigoureux, voyait bien ce danger et le signala au Congrès. Le but de toute sa politique financière était de transformer les billets ou *greenbacks* en titres de l'emprunt, soit directement, soit par des procédés intermédiaires, tels que l'émission des certificats de dépôts. Dès son entrée au ministère, il avait parfaitement compris que la dette consolidée pourrait seule lui fournir des ressources durables, que la création de cette dette dépendrait uniquement du crédit du gouvernement, et ce crédit lui-même de la garantie qu'on donnerait aux créanciers du Trésor pour le payement métallique des intérêts. Il avait assuré cette garantie par le vote des nouveaux impôts qui devaient dans cette année plus que doubler les recettes réelles du Trésor fédéral. Le renchérissement de toutes les denrées, par suite même des émissions précédentes de papier, avait amené dans le commerce des réalisations importantes, qui, par crainte de la brusque dépréciation probable à la fin de la guerre, étaient disposées à se porter sur les fonds fédéraux. M. Chase

1. Nous avons suivi dans ce court exposé le travail fort complet et intéressant de l'auteur anonyme qui a rédigé l'article sur les finances fédérales dans le volume de l'*American Cyclopædia*, pour 1863.

avait donc raison de croire que les difficultés éprouvées en 1862 pour le placement de l'emprunt ne se renouvelleraient pas en 1863, pourvu qu'on fît disparaître de la loi une clause qui rendait alors ce placement presque impossible; car elle prescrivait que les titres 5-20, lorsqu'ils seraient achetés en *greenbacks* seraient payés au pair, quoiqu'une différence considérable existât entre la dépréciation du titre et celle du papier. Cependant la dette ne pouvant se consolider aussi vite qu'il l'eût désiré, il était obligé, pour faire face aux dépenses les plus urgentes, de recourir provisoirement à d'autres ressources que l'emprunt. L'armée ne pouvait attendre : comme nous l'avons dit, la solde était de plus d'un mois en retard. Il fallait, pour y pourvoir, émettre encore du papier-monnaie. Mais la prudence exigeait en même temps que l'on prît des mesures pour éviter l'encombrement de la circulation fiduciaire. L'année précédente, avant la suspension des payements en espèces par les banques, celles-ci avaient pour 650,000,000 de francs de billets, tandis que la circulation monétaire, en y comprenant la réserve métallique des banques dans les États fidèles à l'Union, représentait une somme de 1,050,520,000 francs. En décembre 1862, la circulation des billets de banque

s'était élevée à 835,000,000 de francs, tandis que celle des *greenbacks* était de 1,050,000,000 de francs, les métaux ayant presque complètement disparu. On voit donc que le papier fédéral s'était purement et simplement substitué à ces derniers, sans faire aucun tort à celui des banques, qui s'était accru de 185 millions. Pour faire place à une nouvelle émission de *greenbacks*, sans augmenter à l'excès le total du papier en circulation, il fallait donc réduire celui des banques. Afin d'amener ce résultat et de faciliter en même temps la consolidation de la dette, M. Chase proposa tout un système qui, après une longue discussion, fut adopté par le Congrès, le 25 février, sous le nom de National-Currency-Act. Cette loi autorisait la formation de sociétés anonymes, sous le nom de Banques nationales, au capital de 500,000 francs au moins. Ces sociétés, constamment contrôlées par un bureau spécial au ministère des finances, devaient déposer dans ce bureau une quantité de titres de rentes fédérales équivalente, au cours du jour, au tiers de leur capital payé, et en compléter le nombre toutes les fois que la valeur de ces rentes serait dépréciée sur le marché. En échange de ce dépôt, dont il leur payait l'intérêt, le Trésor leur fournissait, pour les neuf dixièmes de cette valeur, des billets, tous

identiques, sur lesquels chaque banque apposait sa signature. Il retenait une taxe de 2 pour 100 par an sur ces billets ; mais, comme la loi étendait cette taxe à tous les billets de banque, qu'ils fussent en circulation, en dépôt ou en caisse, la fourniture pouvait être considérée comme gratuite. Ces billets, s'ils étaient protestés, devaient être remboursés par le Trésor, nanti d'une garantie suffisante ; ils étaient reçus en payement de tous les impôts, sauf les douanes, de même que les *greenbacks;* il fallait donc qu'ils se maintinssent exactement au même cours. Le chiffre total de ces billets était limité à un milliard et demi. Enfin chaque banque était tenue d'avoir en *greenbacks* dans sa caisse une valeur équivalente au quart de sa circulation. Cette loi devait, dans l'esprit du législateur, amener la transformation des banques particulières d'émission, qui encombraient le commerce d'un papier inconvertible et refusé par le Trésor fédéral, en banques nationales, ayant une circulation uniforme et régulière. Le premier effet de leur création devait être de les obliger à acheter une grande quantité de titres de rente et d'activer ainsi le placement de l'emprunt en rehaussant sa valeur ; le second, de retirer de la circulation une certaine quantité de *greenbacks;* le

troisième, de remplacer graduellement le papier, plus ou moins déprécié, que les banques jetaient sur la place sans mesure et sans s'inquiéter de la concurrence qu'elles faisaient à l'État, par un papier uniforme, analogue aux *greenbacks*, et pouvant facilement se convertir soit en billets de l'État, soit en titres de rente. Les effets de cette loi ne tardèrent pas à se faire sentir. La situation des banques particulières, qui était le 1er janvier 1863 de 903 millions 185,000 francs, tomba le 30 juin à 792 millions 882,000. A cette date, il existait déjà 134 banques nationales ayant déposé pour 18,380,000 francs de titres de rente.

Les autres mesures financières prises par le Congrès seront rapidement énumérées. Le 17 janvier, pressé par la nécessité, il avait adopté d'urgence une résolution autorisant le Président à émettre 500,000,000 de francs en billets pour payer l'arriéré de la solde. Mais ce ne fut que le 3 mars, au moment même de se séparer, qu'il vota les lois réclamées par le ministre pour faire face aux dépenses prévues jusqu'au 1er juillet 1864. Nous avons dit que le déficit de 1862-63 était évalué à un milliard et demi, celui de 1863-64 à trois milliards. Les Chambres autorisèrent une double émission de titres de rente 6 °/o, correspondant à ces deux chiffres,

dont le total fut ainsi de quatre milliards et demi. Ces titres, devant être remboursés après dix ans et avant quarante ans, furent désignés sous le nom de 10-40.

Mais, à cette date, le 3 mars, l'arriéré était de 360,855,915 francs : il devait grossir bien plus rapidement que le chiffre de l'emprunt placé. Il fallait donc se procurer des ressources temporaires en attendant ce placement. Par la même loi, le Congrès autorisa la création de deux milliards de bons du Trésor portant 6 °/₀ d'intérêt, remboursables en trois ans en *greenbacks,* remboursement en vue duquel l'émission, votée le 17 janvier, fut augmentée de 250 millions : on espérait que ces bons du Trésor seraient graduellement convertis en titres de rente; leur mise en circulation n'était qu'un emprunt anticipé destiné à être promptement consolidé. Nous avons dit qu'une partie de l'emprunt dit des 5-20 avait été placée : il en restait encore 2,381,250,000 disponibles le 3 mars. Sur ce chiffre, nous en avons fait entrer 175,000,000 dans les ressources que l'on espérait réaliser avant le 30 juin 1863. Le ministre devait donc encore à cette date avoir à sa disposition 2 milliards 206,250,000 francs. Si l'on ajoute à ces chiffres celui de 15,000,000 représentant les certificats émis

sur dépôts d'or, l'on aura, comme total des ressources créées, mais non réalisées, pour la période qui devait s'écouler jusqu'au 1er juillet 1864, la somme de dix milliards et un quart, ou, plus exactement, 10,276,355,985 francs.

Il faut le dire à l'honneur du peuple américain et de l'homme d'État qui avait la lourde charge de ses finances, cette somme fabuleuse n'écrasa pas le crédit. Les prévisions hardies, mais justes, de M. Chase se réalisèrent. Un marché passé avec une grande maison de Philadelphie, MM. Jay, Cooke et Cie, qui, moyennant une commission de 0,375 pour cent, se chargea de placer des titres de rente, hâta beaucoup la consolidation de la dette. Les produits de l'impôt encouragèrent les prêteurs. Malgré les émissions de billets, malgré les défaites des armées fédérales dans les premiers mois de 1863, la réaction naturelle contre un agiotage excessif fit tomber le prix de l'or de 47 pour cent, c'est-à-dire au taux de 125, dans les premiers jours de juillet. A partir du 1er mai, les titres de rente se vendirent sur le pied de 250,000,000 par mois jusqu'à leur entier épuisement.

Aussi, lorsque l'année financière se termina, la situation, malgré les charges énormes qui pesaient

sur le Trésor fédéral, était-elle meilleure qu'on n'avait pu l'espérer; car le crédit national s'était raffermi au milieu des plus grandes épreuves. Grâce à la sage politique qui avait résolument établi les impôts nouveaux, les recettes normales avaient plus que doublé. Elles s'élevaient à 557,998,830 francs, sans compter des contributions en nature fournies par les États, dont 345,000,000 pour les douanes, et 188,000,000 pour l'excise. On pouvait prévoir une grande augmentation pour l'année suivante, augmentation qui devait, il est vrai, peser lourdement sur les producteurs et les consommateurs et causer bien des mécontentements. Dans le budget des recettes extraordinaires, la vente des 5-20 figurait pour 875 millions, l'émission du papier en grandes et petites coupures pour plus d'un milliard et demi, les certificats de dépôts pour 576,133,820 francs et ceux de créance pour 787,396,305 francs. L'ensemble de ces recettes avec l'encaisse du 1er juillet 1862 s'élevait à 4 milliards 505,628,375 francs. Le budget des dépenses était évalué à 4,478,983,155 francs, laissant ainsi, tous comptes soldés, un encaisse de 26,645,220 fr.; mais, dans ce budget, l'amortissement et le remboursement sous toutes leurs formes entraient pour une somme de 905,433,155 francs. Les dépenses réelles

étaient donc de 3,573,549,980 francs, dont tout près de trois milliards ou 2,996,493,000 francs pour la guerre, et 316,055,525 francs pour la marine.

Nous n'avons qu'un mot à dire des questions relatives à la liberté individuelle qui, comme dans les sessions précédentes, offrirent à l'opposition, à côté des discussions militaires et financières, l'occasion de se prononcer ouvertement contre la politique du gouvernement. Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, ses réclamations contre les emprisonnements arbitraires provoquèrent des débats importants, mais ne changèrent pas les résolutions de la majorité sur ce sujet. L'autorité militaire n'exerçait plus guère le pouvoir dont le Président l'avait investie que pour rechercher et poursuivre les déserteurs et leurs complices. Parfois, poussée à bout par la violence des attaques de la presse, elle employa ce pouvoir pour intimider les plus audacieux; mais ses rigueurs furent de courte durée. C'est ainsi que M. Boileau, rédacteur d'un journal de Philadelphie, ayant été arrêté en janvier à la suite de quelques articles ouvertement favorables au Sud, la liberté et l'usage de ses presses lui furent rendus au bout de huit jours, sur sa promesse d'être plus mesuré à l'avenir. Après avoir, au mois de décembre, écarté

toutes les propositions censurant le gouvernement, les deux Chambres discutèrent dans le courant de février et adoptèrent enfin, dans la journée si bien remplie du 3 mars, un bill d'indemnité ou loi sanctionnant les mesures prises par le Président pour suspendre l'*Habeas corpus*, et lui confirmant, d'une façon explicite, les pouvoirs qu'en l'absence d'un texte précis de la Constitution, il avait cru devoir exercer sous sa seule responsabilité.

Il allait bientôt en user d'une manière éclatante, dans une affaire qui devait à elle seule causer plus d'émotion dans le pays que toutes les arrestations si nombreuses de l'année précédente. Le parti des *Peace-Democrats* avait pour chef reconnu, dans la Chambre des représentants, M. Vallandigham, député de l'Ohio. D'un tempérament ardent, doué d'une éloquence abondante, il avait, dans la défense de la doctrine sécessioniste, su, avec beaucoup d'art, atteindre, sans jamais la dépasser, la limite extrême au delà de laquelle ses paroles auraient constitué un acte de haute trahison. Les citoyens de l'Ohio, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de démocrates, mais peu de partisans de la paix à tout prix, le remplacèrent, en décembre 1862, par le général Schenck. Mais M. Vallandigham, ayant encore son siège au

Capitole jusqu'à la fin de la session, en profita pour proposer, en faveur de la reconnaissance implicite de la confédération du Sud, des résolutions qui furent naturellement rejetées; puis il se mit sur les rangs pour le poste électif de gouverneur de l'Ohio, et redoubla, dans cette campagne électorale, de vivacité contre la politique du gouvernement. Enfin le général Burnside, qui avait trouvé dans le commandement du département territorial de Cincinnati une compensation temporaire de la disgrâce qui l'avait frappé après sa défaite, ayant publié un ordre qui menaçait de fusiller quiconque donnerait, dans l'État de l'Ohio, aide et appui à l'ennemi, Vallandigham attaqua ouvertement cet ordre. Cinq jours après, le 5 mai, il fut arrêté et traduit devant une commission militaire. Des troubles sérieux éclatèrent après son arrestation dans la petite ville de Dayton, où il résidait : l'ordre d'*Habeas corpus*, délivré en sa faveur par un juge de Cincinnati, fut présenté en vain à l'autorité militaire; mais, malgré l'émotion croissante causée dans cette ville par le procès d'un homme aussi marquant, la cause fut poursuivie publiquement et avec les garanties ordinaires de la justice. M. Vallandigham se défendit avec beaucoup de force et d'habileté. Il n'en fut pas moins condamné à la prison pour la durée de la

guerre, comme coupable, disait la sentence, d'avoir ouvertement exprimé ses sympathies en faveur de l'ennemi. Cette peine, toute politique, puisque sa durée dépendait des hasards de la guerre, fut commuée par M. Lincoln en une autre peine encore plus politique, celle du bannissement; et, pour l'appliquer, le Président eut l'idée étrange d'envoyer de force M. Vallandigham dans les lignes ennemies. Ainsi déporté au milieu des confédérés, celui-ci eut la sagesse de ne pas se compromettre avec eux et gagna le Canada, d'où il finit par rentrer chez lui sans être inquiété. En le poursuivant ainsi, le gouvernement fédéral avait commis une grande faute. A tort ou à raison, on y vit une manœuvre pour empêcher l'élection d'un adversaire politique. Avocat d'une cause impopulaire, M. Vallandigham devint aussitôt une victime, un martyr, et, s'il avait eu d'ailleurs les moindres chances, son procès aurait assuré son élection. Les *War-Democrats*, qui la veille le repoussaient, prirent hautement sa défense, et l'appui qu'ils trouvèrent dans l'opinion publique pour censurer cet acte du gouvernement donna sérieusement à réfléchir au président Lincoln. Aussi montra-t-il beaucoup d'égards et de déférence pour les représentations qui lui furent faites par quelques-uns des chefs de ce parti,

et il alla jusqu'à exprimer un regret tardif, mais sincère, croyons-nous, de l'arrestation de M. Vallan digham, qui, à ce qu'il paraît, aurait été ordonnée à son insu par Burnside.

Après avoir énuméré les mesures prises par le Congrès pour compléter l'effectif des armées fédérales, faire face aux dépenses de leur entretien et permettre au pouvoir exécutif de briser toutes les résistances qu'il pourrait rencontrer dans leur recrutement, il nous faut, avant de revenir au récit de leurs opérations, indiquer quelles étaient, à la suite de deux années de guerre, les ressources militaires et l'organisation des forces dont disposait le gouvernement de Washington.

Au mois de novembre 1862, l'armée fédérale comptait 775,336 hommes armés et équipés, et, en décembre, le ministre de la guerre, dans son rapport au Congrès, évaluait leur nombre à plus de 800,000, dont 332,000 enrôlés pour trois ans en vertu de la loi du 17 juillet 1862. Ces forces étaient réparties entre plus de mille régiments. Le temps de service de beaucoup de volontaires expirait, comme nous l'avons dit, au printemps de 1863; mais le gouvernement, sachant bien que le Congrès ne lui refuserait pas les moyens de maintenir et même d'augmenter

l'effectif de ses armées, avait établi ses budgets dans la prévision qu'il aurait, durant l'été, un million de soldats sous les armes.

Il ne suffisait pas cependant que ces hommes fussent portés sur les contrôles de l'armée, il fallait les y maintenir effectivement et réduire, autant que possible, le chiffre des absents. Nous avons dit ailleurs combien ce chiffre était élevé pour l'armée du Potomac, au commencement de 1863, et indiqué quelques-unes des mesures prises pour le diminuer. La loi de conscription, en établissant partout des prévôts chargés de poursuivre les réfractaires, permit de rechercher également les déserteurs que l'autorité fédérale n'avait auparavant aucun moyen efficace de saisir : elle contribua plus de cette façon détournée à remplir les cadres des régiments que directement par le tirage au sort. Dans les six premiers mois qui suivirent l'institution des prévôts, du 1er mai au 1er novembre 1863, ceux-ci n'arrêtèrent pas moins de 22,000 déserteurs ou réfractaires, les rapports ne faisant pas de distinction entre ces deux classes de coupables. Mais le mauvais exemple venait trop souvent des officiers, qui prolongeaient sans permission leurs congés; pour corriger cet abus, deux bureaux d'examen furent établis à Annapolis et à Cincinnati,

devant lesquels tous les officiers en congé de santé furent tenus de se présenter dès qu'ils étaient en état de voyager, et qui statuaient sur la prolongation de ce congé, l'entrée à l'hôpital ou le renvoi au corps. Enfin une ordonnance du 18 avril 1863 vint créer un corps d'invalides qui, en donnant une occupation honorable à des hommes blessés ou atteints d'infirmités sous les drapeaux, permit en même temps de les employer encore d'une manière utile, au lieu de les congédier avec une pension onéreuse pour le budget. Six mois après, le 1er novembre, ce corps comptait 491 officiers et 17,764 soldats; plus des trois quarts étaient déjà organisés en régiments de deux bataillons. Le premier bataillon, à six compagnies, comprenait les plus valides, armés de fusils, qui étaient chargés du service de garnison dans les villes, les arsenaux, les postes de l'intérieur, et de la police des prévôts; le second bataillon, à quatre compagnies, composé des plus infirmes, était employé dans les hôpitaux et les bureaux. La formation de ce corps permit de rendre à l'armée active un nombre presque égal de soldats capables de supporter les fatigues de la guerre et assura en même temps, d'une façon régulière, les services intérieurs dont il fut chargé.

Une rapide analyse des rapports du *quarter-master*, présentés au Congrès en 1862 et en 1863, suffira pour expliquer le chiffre énorme du budget militaire, et le lecteur excusera ces quelques détails techniques; car ils lui feront bien comprendre l'importance des ressources mises en œuvre pour soutenir la guerre. Le département du *quarter-master* était, on s'en souvient, chargé de toutes les fournitures du matériel de l'armée; tel que nous l'avons décrit dans le premier volume, il formait, au début de la lutte, un modeste bureau, dont il avait fallu brusquement faire une vaste administration. En 1861, 1862, 1863, le ministre demande les fonds nécessaires pour augmenter son personnel chaque fois de plus de cent employés, tant hommes que femmes, et une loi spéciale est votée à cet effet le 7 février 1863. Cependant leur nombre est toujours insuffisant : la comptabilité les déborde. Un état du matériel qui se trouve au corps doit être fourni tous les mois par la brigade et le régiment, tous les trimestres par la compagnie. Or il y a, en novembre 1862, 300 brigades, 1,000 régiments et 10,000 compagnies, ce qui fait pour cette année 55,600 états à vérifier; en 1863, les commandants de compagnie sont tenus, chaque mois, de présenter une situation du matériel mis hors de service et de

celui qu'ils ont reçu ; le nombre de ces situations, qu'il faut toutes contrôler, s'élève donc, pour cette nouvelle année, à 120,000. On peut juger par ces chiffres de ce qu'était devenue la comptabilité de ce département. Une vérification plus importante encore et plus difficile était celle des fournitures, dont le montant était soldé par le département du *paymaster*. Le 1er décembre 1862, le chiffre des fournitures non réglées s'élevait à 525,000,000 francs; sept mois après, le 30 juin 1863, leur nombre était de 4,839, représentant 966,447,235 francs, et les comptes réglés, au nombre de 2,342, n'arrivaient qu'à 592,316,560 francs.

Mais, si le Trésor souffrait de ces difficultés, de ces retards, qui, en fin de compte, augmentèrent ses dépenses, ils n'empêchaient pas les armées d'être approvisionnées et le gouvernement d'augmenter son immense matériel pour suppléer aux besoins sans cesse croissants de la guerre. On se fera facilement une idée de l'importance de ce matériel lorsqu'on saura qu'il comprenait non seulement l'équipement des troupes, les effets d'hôpitaux, les fourrages, le combustible, mais encore les chevaux et voitures, les wagons et les locomotives, enfin les bateaux à vapeur employés pour l'armée. La flottille, dont nous avons raconté les opérations en 1862, et que

Foote avait conduite avec tant d'habileté, avait été équipée par le département du *quarter-master;* elle se composait de 45 navires, de 38 bateaux mortiers, jaugeant en tout 19,494 tonnes. Le 16 juillet 1862, elle avait été transférée à l'administration de la marine, mais le *quarter-master* avait conservé à sa charge les neuf béliers à vapeur, armés sous la direction du colonel Ellet, et qui rendirent de si grands services sur le Mississipi.

L'organisation des transports par chemin de fer fut l'une des plus grandes difficultés de l'administration militaire au début de la guerre. Elle eut, d'une part, à employer, sans entraver le service du public, les lignes des États du Nord, et, d'autre part, à gérer elle-même celles qui se trouvaient sur le théâtre même de la guerre, et dont le trafic avait été suspendu par les hostilités. Les compagnies qui exploitaient les premières avaient toutes des tarifs différents, et, par suite de l'interruption de la grande voie commerciale du Mississipi, elles se trouvaient encombrées par les produits des États de l'Ouest, qui n'avaient plus d'autres débouchés. Un intérêt de premier ordre voulait que l'indépendance des compagnies, ainsi que les convenances des voyageurs et du commerce, fussent subordonnées aux besoins de

la guerre. Le Congrès le comprit, et, par la loi du 31 janvier 1862, il autorisa le Président à saisir les chemins de fer et à les régir militairement, toutes les fois qu'il le jugerait nécessaire. Mais le patriotisme des administrations rendit inutile ce remède extrême. Peu de mois après, elles convinrent avec le ministère d'un tarif uniforme pour le transport des soldats sur la base de 62 c. 1/2 par myriamètre et par homme, et, depuis lors, leurs ressources furent mises sans réserve au service du gouvernement, toutes les fois qu'il en eut besoin, sans jamais amener de conflit ni de difficultés sérieuses. Il n'eut donc directement à sa charge que les lignes qui se trouvaient dans le rayon même des opérations militaires, charge fort lourde, il est vrai; car nous avons déjà montré, par de nombreux exemples, que le sort des armées en campagne dépendait de la manière dont ces lignes étaient administrées. Il fallait, pour tirer parti d'un instrument aussi délicat, un personnel expérimenté et des chefs doués d'aptitudes spéciales, et la moindre erreur dans ce service pouvait avoir des conséquences désastreuses. Aussi ces chefs furent-ils toujours choisis avec soin, et, sous la direction des colonels Mac-Callum et Swords, de M. Anderson, du jeune et illustre Mac-Pherson, et particu-

lièrement du général Haupt, la mise en état rapide et provisoire des chemins de fer et leur administration pour le service d'une armée devinrent une véritable science, sur laquelle nous reviendrons à la fin de cette histoire. Le rapport de 1863 nous donne quelques chiffres curieux sur les transports par chemin de fer et les transports par eau qui les complétaient. Pour assurer ce double service, le département, d'une part, acheta, dans cette seule année, 64 locomotives et 899 wagons, et, d'autre part, il loua 632 navires à voiles, dont 32 grands trois-mâts, 695 allèges et 1,407 vapeurs de toutes dimensions, pour le prix de 88,940,220 francs.

Le tableau suivant donnera une idée de ce que fut, pendant cette année, l'ensemble des transports faits par le *quarter-master*, tant au moyen des ressources dont il disposait directement que par contrats conclus avec les compagnies de chemins de fer et les armateurs de navires :

DU 3 JUILLET 1862 AU 30 JUIN 1863.

	TRANSPORTÉS par terre.	TRANSPORTÉS par eau.
Vivres en barils	784,833	4,478,143
— tonnes (au poids)	146,594 $\frac{1}{2}$	174,217 $\frac{1}{6}$
Bétail, têtes	17,654	102,914
Munitions en barils	354,659	386,756
— en tonnes	72,776 $\frac{11}{20}$	78,088 $\frac{11}{12}$
Canons	833	1,093
Effets et matériel divers, barils et paquets	430,666	753,569
— — tonnes	437,354 $\frac{4}{5}$	753,144 $\frac{3}{20}$
Chevaux et mulets	126,584	109,009
Fourrage, combustible, tonnes	39,354	88,438
Soldats	1,264,602	567,397

Le prix de ces transports s'éleva respectivement à 40,150,015 francs, 47,383,410 francs et 23,991,925 fr. pour les voies terrestre, fluviale et maritime.

Quelques mots sur les fournitures les plus importantes, faites aux armées, termineront notre aperçu, et, pour pouvoir compléter l'un par l'autre deux rapports officiels, tous deux incomplets, nous embrasserons dans ce résumé les deux années comprises entre le 1er juillet 1861 et le 30 juin 1863 : les chiffres que nous donnons ci-dessous étaient considérés par le ministre de la guerre comme inférieurs à la réalité. Dans l'année 1861-62, le gouvernement avait acheté 109,799 chevaux et 83,720 mulets; la con-

sommation qui s'en fit n'est pas indiquée, mais nous en trouvons dans les dépôts à la fin de chacune des deux années respectivement, 14,842 et 16,899. Dans l'année suivante, les achats s'élèvent à 174,832 et 86,254, dont, il est vrai, 45,755 et 46,226 sont encore aux dépôts le 30 juin 1863. Les captures sur l'ennemi, dont le chiffre est de 7,783 et 6,915, ne compensent pas celui des pertes pour toutes causes, qui arrive à 57,476 et 17,170. Lorsqu'on saura que le recensement de 1860 donna pour les États du Nord un total de 4,688,678 chevaux et 454,081 mulets, on comprendra combien la guerre pesait lourdement sur la population chevaline de ces États. Pour le matériel, nous nous bornerons à choisir quelques chiffres parmi les plus importants. Ainsi le nombre des voitures achetées en 1861-62 était d'environ 20,000, l'année suivante de 12,730, celui des ambulances fut respectivement de 2,500 et 3,511.

Les tentes achetées ou fabriqués en 1861-62, outre 85,656 tentes-abris, se décomposaient ainsi : 42,392 tentes coniques et 70,735 tentes ordinaires pouvant abriter ensemble 989,555 hommes, plus 5,518 tentes d'hôpitaux et environ 24,500 tentes dites à murailles, composées d'un toit et d'une partie verticale, destinées aux officiers et aux bureaux. La rude expérience de la

guerre démontra bientôt l'inutilité de la plupart de ces 143,145 tentes destinées à abriter un million de soldats et cent mille officiers : on ne pouvait les traîner dans une campagne active, et, lorsque les armées étaient stationnaires, il valait mieux les remplacer l'été par des abris en branchages, l'hiver par des cabanes en troncs d'arbres, mieux ventilées, par conséquent mieux chauffées et moins favorables au développement de la fièvre typhoïde.

Parmi les effets fabriqués dans la première année pour l'équipement de la troupe, nous trouvons 1,281,522 capotes, 1,446,811 tuniques, 3,029,286 pantalons, 1,458,808 couvertures et 3,446,520 paires de chaussures. La fabrication dans l'année suivante, dont nous n'avons pas le détail, doit être sensiblement la même si l'on en juge par les prix d'ensemble, qui sont respectivement de 272,949,920 francs et 279,437,530 francs. En revanche, l'année 1862-63 nous donne plus de détails sur d'autres fournitures, telles que 153,407,092 kilogrammes d'avoine, 127,673,138 de maïs, 179,151,251 de fourrage, 186,615 de cuir, et des fers à cheval au nombre de plus de deux millions.

Parmi les armes et les munitions fournies par le département de l'*ordnance,* nous citerons 1,373 ca-

nons de campagne dans la première année et 1,108 dans la seconde ; de même 653 et 188 pièces de siège, et enfin 1,206 et 41 de position, en tout le chiffre énorme de 4,569 bouches à feu ; 7,284, puis 3,465 affûts, avant-trains, caissons, etc. ; 987,291, puis 991,387 fourniments ; 968,840, puis 582,736 fusils lisses ou rayés ; 213,991,127 cartouches et gargousses dans la première année et 166,867,467 dans la seconde ; enfin, dans celle-ci, 373,192,870 capsules. Comme on le voit, tandis que l'armement des ouvrages défendus par la grosse artillerie fut achevé dans la première, les pertes, la mise à la réforme ou hors de service d'une part, et d'autre part le nombre plus grand des combattants, nécessitèrent encore dans la seconde année d'énormes livraisons de fourniments, de canons de campagne et de fusils. Malgré l'accroissement de l'effectif des armées et l'acharnement plus grand de la lutte dans cette seconde année, la consommation des cartouches a diminué de près d'un quart, preuve que le soldat est devenu plus soigneux de ses munitions dans les marches et moins prodigue dans la bataille. Toutefois, il use encore un peu plus de deux capsules par coup de fusil.

Il faut reconnaître aussi que ses armes et ses munitions sont beaucoup meilleures que l'année

précédente, progrès indirectement exprimé par les fournitures de cette seconde année, dont l'objet fut surtout de remplacer le matériel détestable que les armées avaient reçu au début de la guerre. L'industrie nationale, rapidement développée et perfectionnée, avait peu à peu substitué ses produits aux rebuts que l'Europe avait envoyés à travers l'Atlantique. Stimulées par les demandes pressantes du gouvernement, elles firent alors dans le travail des fers et des aciers de très grands progrès, qui n'ont pas été perdus dans la suite. Le ministère de la guerre, laissant aux usines particulières la production exclusive de l'artillerie, s'était appliqué, pendant ce temps, à augmenter le nombre et l'importance de ses fabriques d'armes portatives; ainsi, tandis que sur les 2,481 canons de campagne, livrés aux armées, 2,250 avaient été achetés depuis le début de la guerre, la différence de 231 représentant le faible matériel rassemblé dans les arsenaux, nous trouvons que la manufacture nationale de Springfield n'a pas fabriqué, dans les deux premières années, moins de 327,592 fusils, et doit, dans l'année suivante, en produire encore 250,000. D'autre part, le gouvernement en avait, au début de la guerre, 437,433 en magasin; mais, comme nous l'avons dit ailleurs, une partie

considérable de ces dernières armes étaient des modèles surannés et même condamnés depuis quelque temps. Enfin le nombre des fusils achetés depuis deux ans s'élevait à 1,622,552, dont 836,000 étaient en réserve dans les dépôts : réserve, il est vrai, dont une portion n'était pas en état de service, puisqu'elle comprenait, outre l'ancien matériel, le rebut de tous les fusils venant d'Europe.

Parmi les nombreuses lois votées par le 37e congrès le 3 mars, quelques heures avant de se séparer, il s'en trouvait une qui organisait d'une façon définitive et érigeait en branche spéciale du service militaire le corps des signaux. Des grades furent donnés aux employés qui le composaient : il se trouva ainsi formé de deux cents officiers environ attachés aux états-majors des diverses armées sous les ordres desquels étaient placés un certain nombre de soldats ayant une instruction particulière. Une commission d'examen fut instituée pour le recrutement de ces officiers. Cette nouvelle organisation, jointe à de grands perfectionnements dans le système des signaux de jour et de nuit, permit à ce corps de rendre aux armées en campagne des services encore plus considérables que par le passé, services d'autant plus grands qu'à l'emploi du télégraphe aérien, il joignit

celui du télégraphe électrique portatif. Ces deux systèmes, qui se complétaient réciproquement, devaient naturellement être réunis : ils ne pouvaient être confiés à de meilleures mains. Nous avons dit que, dès le début de la guerre, l'on avait fait usage d'appareils électriques portatifs destinés à suivre les généraux jusque sur le champ de bataille. Deux années d'expérience avaient amené de grands perfectionnements dans ces appareils, qui étaient arrivés à faire fonctionner aisément une ligne de huit à douze kilomètres et dont le maximum d'effet, grâce à de puissants électro-aimants, atteignit trente-deux kilomètres. Entre les mains de soldats exercés, ce télégraphe était facilement établi à raison de trois ou quatre kilomètres par heure, remplissant ainsi les deux conditions essentielles qui devaient le rendre efficace, la construction rapide et la transmission sur d'assez longues distances. Aussi l'expérience des batailles de Fredericksburg et de Chancellorsville ayant prouvé son utilité, le nombre des équipages de télégraphe fut-il porté de treize à vingt en mai 1863 : l'armée du Potomac n'en eut pas moins de cinq.

Toutefois l'importance de ce système portatif était peu de chose auprès du télégraphe électrique ordinaire, dont l'immense réseau reliait entre elles toutes

les armées en campagne, depuis les rives de l'Atlantique jusqu'aux prairies du Far-West, et le corps des signaux avait un rôle secondaire auprès de celui qui était chargé de tout ce réseau. Nous avons parlé de son organisation au commencement de cette histoire. Depuis, nous avons montré, par maints exemples, les services qu'il rendait entre des mains habiles et honnêtes, les dangers auxquels étaient exposées les armées lorsque cet instrument puissant était confié à des agents inintelligents ou infidèles. Nous nous bornerons donc à dire ici que, sous la direction du colonel Stager, du major Eckert et de quelques autres officiers distingués, l'établissement des télégraphes destinés uniquement au service des armées prit bientôt un immense développement. Le 1er juillet 1862, ces lignes représentaient une longueur de 5,714 kilomètres. Dans l'année suivante, on en construisit 2,888 kilomètres, ce qui porta la longueur totale des fils employés par l'armée au chiffre de 8,522 kilomètres. Dans le courant de cette année, le réseau ainsi étendu ne transmit pas moins de douze cent mille dépêches, soit environ trois mille trois cents par jour.

Nous terminerons cet exposé par quelques mots sur l'organisation du service médical : une histoire

militaire ne saurait, croyons-nous, être complète si, après avoir énuméré les mouvements de ces grands corps qu'on appelle des armées, l'on ne fait pas voir au lecteur l'organisation intérieure qui leur donne la vie et entretient leur activité. Il nous faut parler du soin des blessés, de la grande tâche qui consiste à réparer, autant que possible, le lendemain de la lutte, les maux que l'humanité s'est infligés à elle-même. Ce sera une compensation à de si tristes spectacles de montrer la salutaire expérience acquise pendant la guerre et les progrès faits dans les hôpitaux militaires par la plus utile peut-être de toutes les sciences, la science médicale.

Les armées fédérales ne pouvaient échapper aux maladies qui se développent sous l'influence combinée d'une grande agglomération d'hommes, de fatigues excessives, d'une certaine surexcitation morale, d'un climat généralement extrême et d'un sol prodigue en émanations fiévreuses. Mais, si elles furent éprouvées par les affections des voies respiratoires et surtout par les fièvres typhoïdes et paludéennes, elles ne connurent pas ces terribles épidémies qui, malgré les progrès de la science, ont ravagé nos armées européennes dans presque toutes les guerres de ces dernières années. Lorsqu'on

constate l'absence totale du choléra sur le continent américain pendant ces quatre années de guerre, on est tenté de dire, avec ses habitants, « qu'il y a une Providence spéciale pour les États-Unis »; mais, en voyant le scorbut partout étouffé à sa naissance, et la fièvre jaune, après avoir pris pied à Hilton-Head dans l'automne de 1862, promptement cernée et réduite à disparaître, on rendra pleine justice aux sages précautions du corps médical, dont les avis ne furent guère contrariés par la routine administrative.

Dès la première année de la guerre, le service médical avait été organisé, avec une connaissance approfondie de l'expérience acquise en Europe, par un médecin dont le nom restera célèbre, le chirurgien général Hammond : les armées américaines furent bientôt privées de ses services à la suite d'incidents sur lesquels nous n'avons pas à nous prononcer, mais qui furent peut-être exploités avec trop de passion par l'esprit de parti. Heureusement, l'impulsion était donnée, et les successeurs de Hammond n'eurent qu'à suivre la voie tracée par lui. Ils trouvèrent ordinairement un concours bienveillant de la part des généraux et des différents services administratifs ; cependant, comme dans toutes les armées, leurs rapports avec ces services donnèrent lieu à

certaines difficultés, et ils se plaignirent parfois assez vivement de la dépendance dans laquelle ils se trouvaient vis-à-vis du *quarter-master*, pour le matériel de campagne, et vis-à-vis du génie militaire, pour la construction des hôpitaux permanents.

Le Congrès, en votant les premiers appels de volontaires, avait naturellement entendu leur donner un corps médical; mais la loi qui organisait définitivement ce corps, provisoirement en fonctions depuis les premiers jours de la guerre, ne fut adoptée que le 2 juillet 1862. Encore se ressentait-elle de la hâte qui avait présidé à sa rédaction. Ainsi, en accordant un chirurgien à chaque régiment d'infanterie, on avait oublié d'en attribuer également à la cavalerie et à l'artillerie, et le nombre de ceux qui étaient attachés aux hôpitaux était tout à fait insuffisant. Les commissions d'examen instituées pour contrôler le choix des chirurgiens de brigades et de régiments n'étaient et ne pouvaient être bien sévères; dans l'année 1861-62, elles avaient prononcé l'admission de deux cents médecins-majors et de deux cent cinquante aides-majors. Le chirurgien général en demandait encore cinquante du premier grade et deux cent cinquante du second, plus soixante pour l'armée régulière. Deux ans après, ces prévisions mêmes se trou-

veront singulièrement dépassées, car nous verrons le personnel médical compter non moins de trois mille chirurgiens et de quinze mille infirmiers. Heureusement le système de l'inspection, fortement développé dès le début, vint corriger la plupart des imperfections du corps médical ; des conseils pratiques, des instructions simples et précises, quelques rares exemples de sévérité, permirent aux inspecteurs, avec l'aide des chefs de corps, de remédier aux principaux abus causés par l'ignorance ou l'inexpérience des débutants.

Aussi, à la fin de la seconde année, peut-on constater de notables progrès. En novembre 1862, il y avait 151 hôpitaux militaires pouvant recevoir 58,715 malades ; le total de ceux-ci, tant aux hôpitaux qu'aux ambulances, était alors de près de 90,000, il s'était élevé plus haut en septembre, après la campagne de l'Antietam. A la même époque, l'année suivante, nous trouvons 182 hôpitaux contenant 84,472 lits ; ces chiffres n'expriment pas cependant tous les progrès réalisés pendant ce temps ; car un certain nombre d'hôpitaux, fondés, l'année précédente, dans de mauvaises conditions, ont été supprimés et remplacés par des établissements bien supérieurs à tous égards. Ceux-ci ont été munis

de grandes blanchisseries mécaniques, qui sont aussi utiles qu'économiques. Enfin les seconds bataillons du corps des invalides sont venus non seulement rendre à la vie active, comme nous l'avons dit, un certain nombre de soldats bien portants employés auparavant au service des hôpitaux, mais aussi remplacer des infirmiers civils qui ne présentaient aucune des garanties nécessaires pour l'œuvre de dévouement dont ils étaient chargés. D'autre part, les soins nouveaux apportés par le corps médical à la revision des volontaires contribua aussi à l'amélioration de l'état sanitaire de l'armée. Lorsqu'on croyait que la guerre ne durerait que quelques semaines, quelques mois au plus, il semblait injuste de fermer les rangs de l'armée aux valétudinaires qui voulaient risquer de se faire tuer pour la cause nationale : on paraissait croire qu'ils n'auraient pas le temps d'être malades. La limite inférieure d'âge pour les engagements était dix-huit ans ; mais, quoique ce chiffre fût déjà trop peu élevé, la règle était fréquemment violée en faveur de jeunes gens de seize ou dix-sept ans. L'hiver de 1861 à 1862 montra bientôt que l'État est le premier à souffrir de cette tolérance mal entendue, car les hommes malingres et les enfants qu'il a équipés à grands frais ne passent dans le

rang que pour aller bientôt remplir les hôpitaux. Ces abus cessèrent en grande partie dans la seconde année. Les rapports sur cette période ne nous donnent pas le nombre total des hommes en traitement, mais ils constatent que, le 30 juin 1863, ce nombre représentait 145 pour 1,000 de l'effectif total des armées, se décomposant ainsi : sur 1,000 soldats, 110 malades et 25 blessés, dont 91 aux hôpitaux et 54 aux ambulances. En supposant un total d'un million d'hommes sous les armes, il suffirait de multiplier chacun de ces chiffres par mille pour connaître à peu près le nombre total qu'il représente.

Terminons par le chiffre qui indique de la manière la plus frappante le progrès de l'état sanitaire des armées : la mortalité, par suite de maladies, qui était en juin 1862 de 4,7 pour 1,000, est tombée en juin 1863 à 3,9 pour 1,000.

Avant de passer à un autre sujet, il nous faut citer les institutions particulières qui, sous l'inspiration d'un zèle charitable, jouèrent un rôle important pendant la guerre : leur place se trouve naturellement dans notre travail, à côté du corps médical officiel dont elles furent les utiles auxiliaires ; nous voulons parler principalement des commissions sanitaires. Nous attendrons la fin de cette histoire pour

apprécier les incontestables avantages et signaler les inconvénients de ce genre d'institutions et nous indiquerons, en nous appuyant sur les témoignages des hommes les plus compétents, tout le parti qu'on en peut tirer en temps de guerre. Mais le moment est venu d'en montrer brièvement les origines et le développement. Le mouvement national qui répondit au premier appel du Président et fit accourir les volontaires sous les drapeaux de l'Union devait éveiller le zèle charitable des non-combattants dans toutes les classes de la société. Ils ne pouvaient mieux servir la cause fédérale qu'en se préparant à alléger les souffrances de ceux qui allaient la défendre. Il y avait à côté de l'organisation officielle une place qui appartenait forcément à l'initiative privée et dans laquelle celle-ci pouvait rendre de très grands services. Dès les premiers jours de mai, il se forma dans les principales villes de l'Union, et surtout à New-York, des sociétés de secours, composées les unes de femmes, les autres de médecins. Sentant que leurs efforts isolés seraient stériles, quelques-unes de ces sociétés choisirent des délégués pour arriver, d'accord avec le gouvernement, à leur donner une direction commune. Heureusement pour le succès de l'œuvre, elle trouva dès le début l'homme

le plus propre à l'organiser et à la conduire dans la personne du docteur Bellows, naturellement désigné pour prendre cette direction par ses travaux remarquables sur les questions sanitaires. Son autorité, son expérience dissipèrent bien des préventions et épargnèrent beaucoup de difficultés à la grande société qui se formait sous sa présidence. Une première communication des délégués au ministre de la guerre, faite le 18 mai, fut complétée cinq jours après par des propositions plus précises. Ils demandaient l'institution d'une commission consultative, composée d'employés du gouvernement et de personnes étrangères à l'administration, indépendante, gratuite, et dont le seul privilège serait de visiter les armées, de pénétrer dans les camps, dans les hôpitaux, afin de rechercher tout ce qui pourrait être utile à la santé des soldats, en rendre compte confidentiellement au corps médical, et diriger d'une manière pratique les efforts de la charité privée. Le travail de cette commission devait porter : 1° sur l'état du matériel, habillements, etc., des volontaires ; 2° sur leur régime et les mesures préventives à prendre contre la maladie ; 3° sur la manière dont étaient organisés les hôpitaux, les ambulances, les pharmacies, en un mot, dont les hommes malades étaient secourus.

Après quelques hésitations, le ministre, sur la recommandation du chef de service de la santé, approuva ce projet et créa, le 9 juin 1861, la commission qui prit, peu de temps après, le nom désormais célèbre de commission sanitaire des États-Unis.

Celle-ci, à peine constituée, adressa son premier appel au public, réclamant pour ses travaux le concours de tous les hommes de bonne volonté et provoquant la formation de comités pour recueillir des dons en argent et en nature. Détail caractéristique, elle s'adressa tout particulièrement aux sociétés d'assurances sur la vie, directement intéressées à diminuer les chances de mortalité des volontaires, qui, avant de partir pour la guerre, s'assuraient moyennant des primes naturellement fort élevées.

La commission distribua en même temps à ses membres, dont le nombre grossissait rapidement, la tâche de visiter les armées pour commencer sans retard l'enquête qui était le premier objet de sa fondation. Enfin un décret du 13 juin vint compléter celui du 9 et donner à cette commission une organisation définitive. Son travail devait se composer d'enquêtes à faire, d'avis à donner, d'une surveillance à exercer, et enfin de la réunion et de la distribution directe des secours. Pour faciliter ce

travail, elle fut divisée en trois comités chargés de se mettre en relations : 1° avec le ministre de la guerre ; 2° avec les officiers et les médecins des armées ; 3° avec les autorités des États et les sociétés locales. Elle devenait ainsi un puissant intermédiaire entre l'organisation officielle et la charité privée qu'elle centralisait.

Nous avons dit que la dépendance dans laquelle le service de santé se trouvait vis-à-vis de l'administration militaire pour toutes les fournitures de matériel et surtout pour les transports avait créé à ce service de fréquentes difficultés. La commission, dès qu'elle se mit à l'œuvre, ayant compté sur les transports du gouvernement, rencontra ces mêmes difficultés, qu'il faut imputer d'ailleurs à la nouveauté de la situation, et non à l'hostilité de l'administration. Pour les résoudre, elle entra aussitôt dans une voie nouvelle ; son intervention, au lieu d'être consultative, devint réellement auxiliaire, par la création d'un service spécial de transports, d'abord pour le matériel, puis, quelque temps après, pour les malades eux-mêmes. Ce furent, pour commencer, des voitures d'ambulance et de cantine, des chariots ; puis, sur les chemins de fer, des wagons spéciaux, et enfin, sur les fleuves, des bateaux à vapeur, qui ap-

portaient des provisions et emportaient des hommes, le tout desservi naturellement par un personnel spécial de plus en plus nombreux. Grâce à ces ressources, la commission put réellement remplir la tâche qu'elle s'était imposée, celle de suppléer aux lacunes du service de santé. Tandis que celui-ci attendait parfois pendant des semaines les médicaments ou les aliments qu'il réclamait pour les soldats et dont les formalités administratives retardaient l'arrivée, la commission sanitaire, libre de toute entrave et toujours prête à agir promptement, venait à son secours. Son intervention fut surtout efficace pour combattre le scorbut, qui apparut, pendant l'été de 1863, dans la Caroline du Sud comme sur le Mississipi, et l'on put dire, sans trop d'exagération, que Vicksburg fut pris par les oignons frais et les pommes de terre de la commission sanitaire.

A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, la commission, sans avoir encore atteint tout le développement qu'elle aura plus tard, est complètement organisée; son puissant réseau s'étend sur tous les États du Nord, ses secours abondants rejoignent partout les armées fédérales : nous pouvons donc indiquer quelle était alors cette organisation, en an-

ticipant parfois lorsqu'il faudra donner des chiffres tirés de statistiques postérieures à cette date.

Les travaux de la commission étaient divisés entre quatre départements dont voici brièvement les fonctions :

1° Le département de l'inspection, composé d'un personnel de médecins, chargés de visiter les armées et de poursuivre constamment l'enquête qui était, dans l'origine, l'objet presque unique de la commission.

2° Le département des secours généraux comprenait toutes les succursales de la commission et le bureau chargé de leur servir de lien. Ces succursales se composaient de douze sociétés ou branches, se partageant, sous divers noms, tout le territoire des États du Nord et servant elles-mêmes, chacune dans son district, de centre à des associations locales établies dans chaque ville, dans chaque bourg. Ces associations, dont le nombre variait de cent cinquante à douze cents par district, avaient pour tâche de recueillir des dons en argent et en nature, qu'elles envoyaient à leur branche. Celle-ci transmettait, chaque semaine, avec les premiers, un état des seconds, qu'elle avait classés et emballés, au bureau central de la commission. Ce bureau, à son tour, d'après ces

états et les rapports des inspecteurs, ordonnait l'envoi des objets, soit directement aux armées, si cela était nécessaire, soit aux onze dépôts généraux de la commission, qui étaient alimentés, tant de cette façon que par les achats de médicaments et d'autres denrées de prix.

3° Le département des secours en campagne était chargé de la distribution de tout ce que le précédent avait recueilli. Dirigé par deux inspecteurs principaux, l'un pour l'Est et l'autre pour l'Ouest, il comprenait un surintendant, attaché à chaque corps d'armée, et chargé de subvenir, avec un personnel et un matériel complets, aux besoins des soldats. En évitant de faire double emploi avec le service de santé, il distribuait ses secours à tous également, sans aucune faveur pour tel ou tel État, pour tel ou tel corps, quelle que fût la provenance des objets qu'il avait à répartir : avantage considérable sur les sociétés locales, qui ne pouvaient échapper à une certaine partialité funeste pour la discipline, et dont les généraux eurent plusieurs fois à se plaindre. Ses agents, allant secourir et relever les blessés jusque sur le champ de bataille, pour les confier ensuite à leurs ambulances, lorsque celles du service médical étaient encombrées, donnaient leurs soins indistinc-

tement aux deux partis. Cela n'empêcha pas les confédérés de traiter ceux qui tombaient entre leurs mains comme des prisonniers de guerre, et quatre d'entre eux, pris à Gettysburg, subirent une dure captivité à Richmond.

4° Le département des secours particuliers, sous la direction de deux secrétaires généraux, l'un pour l'Est et l'autre pour l'Ouest, était chargé de venir en aide aux soldats en dehors des armées. Par ses soins, des asiles avaient été établis dans toutes les grandes villes, où un gîte, avec la nourriture et des consultations médicales, était assuré à tous ceux qui n'étaient pas encore dans les rangs, qui allaient aux hôpitaux, ou qui en revenaient, qui étaient en congé de convalescence ou égarés loin de leur corps par une cause quelconque. Dans l'année 1864, ces établissements abritèrent constamment, en moyenne, sept mille cinq cents soldats.

Six dépôts ou *homes* avaient également été fondés pour héberger, pendant un temps plus long que les asiles, les soldats, malades ou sans ressources, qui attendaient le règlement de leur solde, attente fort longue parfois, comme l'on sait. Deux autres établissements analogues, à Washington et à Annapolis, recevaient au passage les familles des soldats

qui, avec des permissions régulières, allaient aux armées pour voir leurs parents ; et des buffets, toujours gratuits naturellement comme le reste, assuraient, dans les villes principales et les stations de chemin de fer, la nourriture des soldats en route pour rejoindre leur corps. Les wagons-hôpitaux et les bateaux-hôpitaux, dont nous avons parlé plus haut, qui recevaient les blessés et les malades au milieu même des armées, et qui leur épargnaient bien des souffrances en les transportant sans changement, presque sans secousses, jusque dans les grands établissements du Nord, dépendaient aussi de ce département. C'est par son intermédiaire que des vêtements, des vivres, des médicaments furent expédiés, avec plus ou moins de chance de leur parvenir, aux malheureux prisonniers qui périssaient de misère entre les mains des confédérés; et, quand le gouvernement de Richmond, redoublant de rigueur, s'opposa à ces convois, ils furent destinés aux prisonniers échangés, qui, faute de secours immédiats, seraient souvent morts avant d'avoir été rapatriés. Enfin, non content de leur donner des soins matériels, ce département prenait vis-à-vis des soldats le rôle d'informateur, de guide et de protecteur. D'une part, cinq bureaux de renseignements à Washington, Phila-

delphie, New-York, Louisville et la Nouvelle-Orléans, avaient pour mission de recouvrer l'argent qui leur était dû, de les aider à régulariser leurs papiers et leur situation, de les protéger contre les escrocs; et, d'autre part, dans les quatre premières villes, des bureaux, attachés aux hôpitaux, centralisaient les renseignements qu'on pouvait avoir sur tous les soldats ayant passé à un moment quelconque entre les mains du service de santé. Ces renseignements permettaient aux familles de retrouver presque toujours ceux des leurs qui semblaient perdus au milieu de ces immenses foules armées; elles soulagèrent ainsi bien des souffrances et mirent fin à bien des angoisses.

Les chiffres que nous avons donnés montrent d'une façon plus éloquente que tout commentaire ce que peut faire la charité privée lorsqu'elle est bien dirigée. Nous n'en ajouterons qu'un seul pour terminer, en anticipant sur l'ordre chronologique de cette histoire. En octobre 1864, la société dont nous venons de raconter la formation et les développements avait déjà reçu quinze millions en argent, dont les États du Pacifique, quoique bien éloignés du théâtre de la guerre, avaient fourni un tiers.

Les autres sociétés qui poursuivaient le même

but ne méritent qu'une courte mention, car leur rôle fut très secondaire. Nous ne pouvons citer ici que la *Commission sanitaire occidentale*, qui, tout à fait indépendante de la précédente, et nationale comme elle, c'est-à-dire destinée à secourir les soldats de tous les États indistinctement, n'eut qu'un champ d'action assez limité ; créée, le 5 septembre 1861, par le général Frémont et reconstituée par le ministre de la guerre le 16 décembre 1862, elle s'occupa spécialement de porter des secours dans les hôpitaux. Nous ne saurions donner ici la nomenclature des sociétés locales indépendantes, qui toutes rendirent plus ou moins de services, surtout en secourant à l'intérieur les soldats malades ou convalescents, mais dont nous avons déjà signalé la fâcheuse partialité lorsqu'elles pénétraient dans les armées.

Avant de revenir au récit des faits de guerre que nous avions interrompu, jetons encore un coup d'œil rapide sur la situation intérieure des États du Sud à l'époque où nous sommes parvenu. Aucune mesure militaire importante n'ayant marqué la session du Congrès qui dura quatre mois environ, à partir du 12 janvier 1863, et l'étude des finances confédérées nous ayant déjà conduits, dans le quatrième volume, jusqu'à la fin de cette session, il ne nous reste, pour

compléter cet exposé, qu'à parler de deux questions qui occupèrent le gouvernement, les Chambres et le public : les représailles et les réquisitions. L'importance que prirent alors ces deux questions montre, sans qu'il soit besoin de commentaires, combien la situation de la confédération était déjà critique; combien, malgré les assurances de M. Davis, il était facile de prévoir le prochain épuisement de toutes ses ressources.

Le message du Président, en signalant au Congrès de Richmond la proclamation d'émancipation de M. Lincoln, l'accompagnait d'une réflexion qu'à l'exception de quelques fanatiques, personne ne pouvait prendre au sérieux. Il appelait « la compassion de ses concitoyens sur le triste sort de ces milliers d'êtres appartenant à une race inférieure, jusqu'alors paisibles et contents de leur vie de travail, que la proclamation allait vouer à une destruction certaine ». Prétendant que le gouvernement fédéral avait pour seul but d'allumer la guerre servile, il annonçait son intention de remettre désormais tous les officiers prisonniers aux autorités des divers États pour être punis comme complices de ce crime. En promettant les terribles représailles réclamées par la partie la plus bruyante du public, il avait ainsi

l'adresse de rejeter sur d'autres la responsabilité de leur exécution. Malgré sa docilité, le Congrès ne se prêta pas à cette manœuvre. Il voulut, au contraire, que le Président exerçât directement ces représailles et l'autorisa à constituer dans les armées des cours martiales pour juger sommairement les officiers ennemis qui auraient, par leurs exactions ou leurs violences contre les non-combattants ou les prisonniers, manqué aux lois ordinaires de la guerre, qui auraient commandé des soldats de couleur, ou provoqué l'insurrection servile. Les nègres pris les armes à la main devaient seuls être remis aux autorités locales, sans doute pour être vendus au profit de celles-ci. Nous verrons plus tard que ces prescriptions, sans être appliquées par le gouvernement confédéré, par crainte d'amener de nouvelles représailles sur ses propres officiers, interrompirent les échanges et exposèrent les prisonniers unionistes à de cruelles souffrances.

La loi des réquisitions fut une conséquence inévitable de la crise financière et économique. Les producteurs, qui voyaient le papier confédéré se déprécier avec une rapidité effrayante, ne voulaient plus vendre leurs denrées, même aux taux les plus exorbitants, craignant de n'avoir bientôt entre les mains

que des billets sans valeur, quel qu'en fût le nombre. Les consommateurs, et le principal d'entre eux, l'État, se trouvaient ainsi menacés d'une disette absolue. Pour prévenir ce désastre, le Congrès décida que le gouvernement pourrait saisir par réquisitions et contre payement en papier toutes les denrées dont il aurait besoin partout où il lui plairait de les chercher et en ne laissant à chacun que la quantité strictement nécessaire à sa consommation. On voulait par là, non seulement faciliter les approvisionnements, mais aussi obliger l'agriculture, par la crainte de ces réquisitions, à jeter ses produits sur le marché. La fixation du prix était la partie essentielle et délicate de cette mesure : certaines garanties en tempéraient le despotisme. Sous la surveillance d'un bureau central, la loi instituait dans chaque État deux commissaires qui, nommés l'un par le Président, l'autre par le gouverneur de l'État, fixaient souverainement, de deux mois en deux mois, le prix que l'administration payerait pour chaque denrée. C'était la loi du maximum; mais elle n'était applicable qu'aux intermédiaires qui n'avaient pas produit eux-mêmes les objets réquisitionnés. Lorsque ces objets étaient saisis sur le lieu même de leur origine, leur évaluation était laissée à la libre appréciation de deux ou trois arbitres choisis parmi les fer-

miers voisins, qui statuaient comme un jury d'expropriation. Les conséquences de cette restriction, qui devait favoriser les producteurs, dépassèrent les intentions du législateur. Les fermiers réservèrent leurs denrées exclusivement pour l'État; mais ils s'entendirent entre eux pour leur donner invariablement une valeur que celui-ci jugea excessive. Force fut de modifier la loi. Une fois sorti des voies normales, le gouvernement devait pousser l'arbitraire jusqu'à ses dernières limites. Il lui fallait les denrées et il les lui fallait à son prix : il ne pouvait admettre aucune résistance, ouverte ou déguisée. Il fut donc stipulé que, si l'officier faisant la réquisition n'approuvait pas le prix fixé par les arbitres, il pouvait toujours en appeler aux commissaires, qui faisaient appliquer leur tarif; et, le ministre ayant prescrit à ces officiers de ne jamais accepter de prix supérieurs à ce tarif, le rôle des arbitres se trouva par le fait annulé. L'État put désormais régler le maximum à son gré. Enfin un autre maximum fut fixé pour les produits manufacturés, limitant le bénéfice que pouvaient faire sur la fabrication les fournisseurs de l'État.

Un tel système devait donner lieu à de grands abus : les réquisitions frappaient certaines contrées, certains fermiers et épargnaient les autres; les agents

de l'administration profitaient de leur pouvoir arbitraire pour procurer à leur famille, à leurs amis, des vivres à bon marché. Ces abus étaient peu de chose toutefois à côté des vexations inhérentes au système lui-même. Aussi le mécontentement fut-il grand ; les plaintes et les protestations éclatèrent de toutes parts. Si elles ne furent pas plus violentes, c'est que tous craignaient, en attaquant trop vivement le gouvernement, d'affaiblir la cause pour laquelle chaque famille avait envoyé ses enfants à l'armée.

Il fallut promptement reconnaître que le renchérissement des denrées alimentaires ne tenait pas seulement à l'avilissement du papier, mais bien aussi à deux causes plus graves encore : la diminution même de ces denrées et la difficulté de les transporter. Les districts des États du Sud, qui produisaient le plus de céréales : le Tennessee central et occidental et la vallée de Virginie, étaient au pouvoir de l'ennemi ; il occupait également la côte de la Caroline du Nord, dont les pêcheries fournissaient autrefois l'aliment principal de la population noire. L'an 1862 avait donné en général une mauvaise récolte ; elle avait été d'autant plus mauvaise dans les États du Sud que les nègres avaient profité de l'absence de leurs maîtres pour travailler peu et négligemment : l'insti-

tution, ébranlée dans sa base, ne fonctionnait plus, malgré les apparences. Les quelques blancs demeurés dans les plantations, pouvant craindre une insurrection servile, avaient plus souvent recours à la prière qu'à la contrainte pour faire travailler leurs esclaves. D'autre part, la difficulté des transports faisait sentir encore plus vivement la pénurie des denrées alimentaires. L'absence des chevaux, pris pour l'armée, et l'état d'abandon des routes entravaient la circulation locale. Mais c'était surtout l'entretien défectueux des chemins de fer qui empêchait l'équilibre de s'établir entre l'abondance de certains districts et la misère des autres, les armées d'être régulièrement approvisionnées, et les viandes du Texas d'arriver en quantités suffisantes. La vitesse des trains, sur les lignes de Virginie, avait été réduite à seize kilomètres par heure. Faute de fer, on ne pouvait remplacer les rails usés; faute d'ouvriers, les traverses pourries. Aussi le gouvernement avait-il eu les plus grandes peines à construire les deux tronçons de Selma à Meridian, dans le Mississipi, et de Danville à Greensborough, dans la Caroline du Nord, quoiqu'il eût concentré tous ses efforts sur ce travail, dont nous avons montré ailleurs l'importance stratégique.

Sous l'influence de ces causes diverses, le prin-

temps de 1863 amena une véritable disette, avec son triste cortège de misères et de violences. On put craindre un moment que le blocus n'obligeât la confédération à céder devant la famine, comme une ville assiégée. D'immenses quantités de coton et de tabac pourrissaient sur le sol, auquel, par une funeste routine, on avait continué à demander ces produits désormais inutiles. Les armées se trouvèrent parfois à court de vivres. Les places les plus importantes, comme Vicksburgh, étaient insuffisamment approvisionnées. Enfin des émeutes de femmes, qui réclamaient du pain, émeutes dirigées, comme partout et toujours en pareil cas, contre de prétendus accapareurs, éclatèrent d'abord dans la Caroline du Nord, à Salisbury le 19 mars et à Raleigh le 25, puis à Richmond même le 2 avril et le 15 à Mobile. Pour conjurer le mal, au moins dans l'avenir, le gouvernement songea un moment à interdire toute autre culture que celle des céréales. Toutefois il s'en tint aux conseils. Le 10 avril, M. Davis fit, par une proclamation officielle, appel au patriotisme de tous les cultivateurs, en les adjurant de se vouer exclusivement à la production des denrées alimentaires ; les autorités locales suivirent son exemple. Cet appel fut entendu, d'autant mieux que la transformation ré-

clamée avec tant d'insistance était pour ainsi dire imposée par les lois économiques. Il fallait bien adapter la culture aux besoins des consommateurs. La superficie des champs semés en céréales fut considérablement augmentée; on s'appliqua à développer l'élève du bétail et des porcs. Cette transformation, qui devait plus tard ramener l'abondance dans la confédération à l'heure même de ses désastres militaires, eut pour effet immédiat de faire cesser la disette, en jetant sur le marché tout ce qu'il pouvait encore rester d'approvisionnements. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle devait, en fin de compte, amener un résultat bien imprévu pour ceux qui l'avaient si ardemment sollicitée. En effet, si, dans l'hiver de 1862 à 1863, la confédération était presque affamée, cette disette même était contre l'invasion un rempart aussi efficace que ses armées, et nous avons vu, à cette époque, la perte des dépôts de Holly-Springs obliger Grant à une prompte retraite, tandis que, dans l'hiver de 1864 à 1865, les ressources accumulées dans la Géorgie permirent à Sherman d'accomplir sa marche jusqu'à l'Atlantique, qui eût été impossible deux ans auparavant.

Au milieu de ces grandes difficultés, les hommes d'État du Sud pouvaient trouver quelques encoura-

gements et de sérieux motifs d'espérance dans le spectacle de celles qui venaient également assaillir le gouvernement auquel ils faisaient la guerre. Comme nous l'avons dit plus haut, la première proclamation émancipatrice du Président, du 22 septembre 1862, en rendant irrévocable la rupture entre le parti démocratique et le pouvoir exécutif, avait placé, pour la première fois, celui-ci en face d'une puissante opposition constitutionnelle. Ses chefs avaient adopté, il est vrai, un programme difficile à réaliser. Reprochant à M. Lincoln les défaites des armées fédérales, ils promettaient la victoire et se proposaient, s'ils arrivaient au pouvoir, de poursuivre la guerre avec plus de vigueur, tout en renonçant aux mesures restrictives qu'ils dénonçaient comme des actes de tyrannie, et en cherchant à se concilier, par des concessions sur les questions constitutionnelles, ceux-là mêmes qu'ils prétendaient vaincre sur le champ de bataille. Mais les actes arbitraires, les faveurs injustes, les mesures même les plus nécessaires pour la défense, la suspension de l'*habeas corpus*, les charges croissantes de l'impôt, grossissaient chaque jour le nombre des mécontents qui entraient dans les rangs de cette opposition.

Les élections qui eurent lieu durant l'automne de

1862, dans dix États, soit pour les postes de gouverneur, soit pour la représentation au Congrès, ne tardèrent pas à révéler sa force. M. Horatio Seymour, qui s'était distingué par la vivacité de ses attaques contre l'administration, fut nommé gouverneur de New-York. Sur cent vingt-quatre députés élus, l'opposition en fit passer soixante-sept et gagna ainsi trente sièges sur la députation nommée deux ans auparavant, avantage qui devait réduire, mais non supprimer, la prépondérance du parti républicain, auquel les suffrages des États de la Nouvelle-Angleterre étaient toujours assurés. Le recensement de ces élections partielles assura aux démocrates la faible majorité de 35,000 voix sur 2,422,000 votants, tandis que, dans les mêmes États, M. Lincoln avait eu, en 1860, la majorité de plus de 200,000 voix sur ses concurrents. L'opinion publique était donc ébranlée; les partisans les plus ardents de la politique du Président reconnaissaient qu'un vote général sur la question de l'émancipation, et même sur celle de la guerre, ne lui serait peut-être pas favorable. Un détail remarquable de ce scrutin permettait, il est vrai, aux observateurs judicieux de prévoir le peu de durée de la réaction qui l'avait produit. Le vote des soldats sous les armes, institution funeste en soi et dangereuse, qui devait

finir par être admise généralement pour les volontaires, n'était pratiqué alors que par quelques États : cette partie des suffrages donna une énorme majorité au gouvernement. Ainsi, loin d'être découragés, les hommes qui faisaient la guerre demandaient à la continuer, et, l'expérience les éclairant, ils jugeaient la question de l'esclavage plus sainement que leurs concitoyens demeurés dans leurs foyers. Pour peu que la lutte se prolongeât, ils devaient exercer une grande influence sur ces derniers et modifier graduellement leurs opinions.

Ces manifestations partielles ne pouvaient contraindre M. Lincoln à changer sa politique, qui était approuvée par les deux Chambres du Congrès. C'est pour répondre aux menaces de l'opposition que, mêlant comme elle, fort malheureusement pour l'armée, les affaires civiles aux affaires militaires, il avait destitué Mac Clellan. Nous avons vu que l'émancipation, annoncée le 22 septembre, fut proclamée au jour dit, le 1er janvier 1863.

Les chefs du parti démocratique se trouvaient cependant dans la situation, pénible pour des patriotes sincères, de toutes les oppositions qui ne désarment pas en temps de guerre. Le désastre de Fredericksburg, l'échec de Chicasaw-Bayou, l'inac-

tion de Rosecrans après Murfresborough, furent pour leur cause autant de succès politiques. Le vote de trois États du Nord-Est, où les républicains, jusque-là tout-puissants, eurent beaucoup de peine à faire passer leurs candidats, vint en mars et en avril montrer les progrès accomplis par le parti démocratique. Peu de temps après, l'arrestation et le bannissement de M. Vallandigham causèrent d'autant plus d'émotion dans le pays que ces actes de justice sommaire coïncidèrent avec la défaite de Chancellorsville. Enfin à tous les sujets de mécontentement s'ajoutèrent les opérations préliminaires de la conscription : tous ceux qui étaient opposés à la guerre par conviction ou par intérêt, tous ceux mêmes qui l'approuvaient, mais à condition de ne pas la faire en personne, furent profondément alarmés quand ils virent leurs noms sur la liste de recensement et devinrent dès lors des adversaires passionnés du gouvernement.

Les chefs de l'opposition, ainsi soutenus, s'enhardissaient de jour en jour ; et, comme il arrive toujours en pareil cas, l'ardeur de la lutte leur faisait modifier peu à peu leur programme. Persuadés qu'on ne pourrait vaincre le Sud, ils ne cherchaient plus que des prétextes honnêtes pour traiter et reconnaître l'indépendance de la Confédération. Le parti

des *war-democrats* disparaissait et se fondait dans celui des *peace-democrats*, qui, deux ans auparavant, n'étaient qu'une infime minorité. L'Europe, de son côté, à l'exception de la Russie, s'était presque unanimement ralliée à l'opinion de ces derniers. Elle regardait les efforts et la persévérance du gouvernement fédéral comme l'effet d'un coupable aveuglement, d'un entêtement sanguinaire, et le gouvernement des Tuileries, méprisant les saines traditions de la monarchie française, proposait à l'Angleterre d'intervenir pour imposer une médiation. Il est vrai qu'il n'eut pas le courage de suivre jusqu'au bout la politique dans laquelle il s'était engagé au Mexique. Prenant ses vœux pour la réalité, il se persuada si bien de la défaite imminente du Nord, qu'il crut pouvoir laisser s'accomplir toute seule la destruction de l'Union, condition essentielle du succès de ses combinaisons transatlantiques. Néanmoins la dépêche française du 9 janvier 1863 était une menace qui pouvait se réaliser d'un moment à l'autre.

Résumons en quelques mots la situation des deux adversaires. Le Sud voyait ses finances ruinées, son papier sans valeur; la conscription et les réquisitions pouvaient seules remplir les cadres de ses armées et les nourrir. Le chiffre total de sa popu-

lation valide ne lui permettait pas d'espérer, dans l'avenir, une augmentation de ses effectifs, et la disette menaçait de paralyser ses opérations militaires. Le mot de disette, en effet, n'est pas exagéré en parlant de la difficulté d'approvisionner l'armée la mieux organisée, celle de Lee, lors même qu'elle était immobile sur le Rappahannock. Tel officier général se vit parfois réduit à dérober à ses chevaux quelques poignées de maïs, qu'il faisait griller pour augmenter sa propre pitance. On jugera par là de la détresse des autres troupes partout où elles ne pouvaient pas vivre exclusivement sur le pays qu'elles occupaient. Les soldats confédérés, aguerris par deux années de campagnes, commandés par des chefs éprouvés, étaient pleins de confiance dans leur supériorité sur les fédéraux. L'armée de la Virginie septentrionale, victorieuse à Chancellorsville, malgré sa faiblesse numérique, avait été renforcée par le retour de Longstreet avec trois divisions, et, si elle était un peu moins forte que dix mois auparavant, on peut dire que jamais elle n'avait été plus redoutable, plus capable d'un grand effort. Dans l'Ouest, Grant était retenu devant Vicksburg, dont les défenses passaient alors pour imprenables; mais le ministre de la guerre savait que la résistance de cette place était limitée par ses provi-

sions et que la famine en aurait raison dans quelques semaines.

Le gouvernement confédéré avait donc tout intérêt à frapper un coup décisif sur le champ de bataille ; il possédait dans ses armées un instrument aussi parfait que possible, et les difficultés intérieures, autant que les considérations militaires, lui faisaient alors un devoir de tout risquer pour terminer la guerre par une dernière victoire.

La situation politique de ses adversaires offrait d'ailleurs au Sud une chance unique pour atteindre le but qu'il poursuivait depuis le jour où il s'était constitué. Ce but, l'indépendance des États esclavagistes, simple en apparence, ne l'était pas en réalité. Nous avons montré plus haut que l'institution politique et sociale de l'esclavage ne pouvait se maintenir qu'à la condition d'être respectée au delà des limites de son domaine. Ses défenseurs, après avoir longtemps dominé l'Union, s'en étaient retirés le jour où le pouvoir central exécutif leur avait échappé. Mais, pour cette institution fondamentale de la nouvelle confédération, le voisinage forcément hostile d'une grande puissance, comprenant tous les États libres, véritable maîtresse du continent et se développant rapidement dans les vastes territoires ouverts à la

colonisation, eût été encore plus fatal que le maintien de l'Union tel qu'il se présentait en 1861. Pour que la société esclavagiste pût grandir et prospérer, il fallait qu'elle n'eût rien à craindre de ses voisins; si l'indépendance était son but, la suprématie était donc le moyen indispensable pour la garantir. Si les soldats qui prodiguaient leur sang sur les champs de bataille croyaient ne combattre que pour repousser l'invasion du Nord, les esprits perspicaces qui les dirigeaient comprenaient qu'une politique purement défensive ne pouvait suffire. Après avoir abandonné l'Union, ne pouvaient-ils pas l'empêcher de se reconstituer contre eux? Cette espérance n'avait rien de chimérique, sa réalisation dépendait du sort des batailles. Une sécession pouvait en amener une autre. Bien des intérêts politiques et commerciaux devaient diviser les États de l'Ouest, ceux du Centre et ceux de l'Est, du moment que le principe supérieur, le lien national, qui les avait unis jusqu'alors, était répudié. Cette crise nouvelle semblait proche. Les partis, qui avaient, en 1861, fait taire leurs querelles pour défendre la constitution, étaient de nouveau en lutte ouverte. Les partisans de la paix, dont le nombre avait rapidement grossi, ne cachaient plus leurs espérances et dissimulaient à peine leurs sympa-

thies pour le Sud. Dans les grandes villes, le mécontentement populaire, qui grondait sourdement, ne demandait qu'à faire cause commune avec ceux qui combattaient les armes à la main le gouvernement légal. La suite devait prouver que de formidables insurrections étaient prêtes à éclater : elles auraient provoqué de nouveaux mouvements séparatistes, entraînant les esprits timides ou incertains, paralysant l'action du pouvoir central, et brisant l'Union en mille fragments. Celle-ci disparaissant avec l'autorité qui la représentait, la Confédération, fortement constituée, fondée sur des intérêts communs à tous ses membres, se trouvait la puissance dominante à côté d'États profondément divisés, peut-être déchirés par une nouvelle guerre civile, parmi lesquels elle pourrait choisir des alliés ou plutôt des protégés, sans avoir à craindre de rivaux.

Pour faire écrouler ainsi tout l'édifice fédéral, déjà si fortement ébranlé, il suffisait peut-être d'une seule grande victoire; mais il fallait aller la chercher sur le territoire ennemi : on ne pouvait se contenter d'un succès défensif, on ne pouvait attendre que le Nord abandonnât la partie par lassitude. En envahissant les États libres, les armées confédérées ne soulageaient pas seulement les populations du Sud, cruelle-

ment éprouvées depuis deux ans, elles devaient prouver à l'Europe que le moment était venu de tendre une main amie à la puissance capable de soutenir son indépendance par de pareils efforts. A l'armée de Lee revenait le grand et périlleux honneur d'accomplir cette tâche. Pemberton était depuis le 18 mai enfermé dans Vicksburg avec les débris de son armée. Bragg, à Tullahoma, ne pouvait avoir d'autre souci que de le délivrer sans songer, à moins d'être puissamment renforcé, à gagner les rives lointaines de l'Ohio.

Longstreet, il est vrai, avait proposé à Lee d'aller renforcer Bragg avec son corps d'armée pour entreprendre, par le Kentucky, la campagne d'invasion qui devait décider du sort de la guerre. Mais cette campagne ne pouvait avoir les mêmes résultats que celle dont Washington, Baltimore, Philadelphie et les mines de la Pennsylvanie étaient l'objectif immédiat. De ce côté, en effet, l'armée de la Virginie septentrionale n'avait que quelques marches à faire pour franchir le Potomac : elle en connaissait les passages. Instruite par l'expérience, elle pouvait recommencer, dans de meilleures conditions, la campagne de l'année précédente. Si, comme après les deux batailles de Manassas, la prise même de Washington semblait au-dessus de ses forces, elle n'avait pas besoin, pour

réussir, de se heurter contre les fortifications de la capitale. Elle pouvait, soit occuper les grandes cités de la Pennsylvanie, couper presque en deux les États du Nord et les paralyser, soit aller délivrer Baltimore de la domination fédérale, isoler ainsi la capitale de l'Union et forcer M. Lincoln et son gouvernement à l'abandonner honteusement ou à s'y laisser bloquer. Elle pouvait surtout, par la menace de l'une ou l'autre de ces opérations, arracher l'armée du Potomac aux positions formidables qu'elle occupait sur le Rappahannock, et soit l'attirer loin des fortifications de Washington, sa base d'opérations et son refuge en cas de défaite, soit l'obliger à reprendre l'offensive dans les conditions les plus défavorables. Entre les armées grandes et petites qui investissaient de toutes parts la Confédération, Lee choisissait ainsi son adversaire, pour lui porter un coup décisif. Si ce coup ne terminait pas encore la guerre, si même l'armée de la Virginie septentrionale se voyait forcée de repasser le Potomac, elle aurait rompu auparavant tous les plans des généraux ennemis, détourné le cours de la guerre pendant la belle saison et gagné ainsi une année. Mieux valait tenter cette invasion, malgré tous ses risques, que de continuer à payer par les plus grands sacrifices des victoires comme celle

de Chancellorsville : victoire stérile; car, si elle avait également réduit les rangs des deux partis, les fédéraux seuls pouvaient remplir leurs vides, et l'été, en leur ouvrant toutes les routes de Richmond, allait probablement obliger Lee à quitter Fredericksburg pour la défense de la capitale.

Cependant plusieurs officiers, parmi lesquels on a voulu compter, sans preuves suffisantes, le commandant en chef de l'armée de la Virginie septentrionale, se préoccupaient surtout des pertes qu'une campagne offensive pouvait infliger à cette armée dont le recrutement était si difficile. Ils auraient préféré qu'elle se bornât à repousser les fédéraux, à les tenir éloignés de Richmond, à user leurs forces dans de stériles tentatives plutôt que de compromettre, dans une telle aventure, tous les avantages si péniblement acquis depuis deux ans. Quelques hommes politiques craignaient aussi, à tort selon nous, qu'une invasion, même heureuse dans ses débuts, loin d'ébranler la résolution de leurs adversaires, ne fît au contraire cesser la lutte des partis dans le Nord et ne les réunît encore une fois pour la défense du pouvoir fédéral : le plus éclairé d'entre eux, le vice-président Stephens, apprenant le commencement de la campagne que nous

allons raconter, écrivait le 12 juin à M. Davis pour lui proposer d'aller à Washington porter des paroles de paix avant que les soldats confédérés eussent franchi le Potomac. Mais la confiance et l'ardeur de ces derniers devaient faire taire les hésitations de leurs chefs : l'opinion publique, exaltée par le succès, demandait impérieusement que la guerre fût transportée sur le sol des États libres. « Si le général veut des vivres, qu'il aille les chercher en Pennsylvanie », répondait, dit-on, le chef du bureau des subsistances à une demande de rations adressée par le général Lee. Au point de vue purement militaire, cette partie était peut-être imprudente ; mais, dans la situation des deux adversaires, la politique, d'accord cette fois avec le sentiment populaire, conseillait de la tenter.

CHAPITRE II.

BRANDY-STATION.

Le 3 juin 1863, Lee mettait son armée en mouvement. L'avenir de l'Amérique allait se décider sans retour.

Cette armée ne ressemblait guère aux bandes braves, mais indisciplinées, qui avaient défendu, deux ans auparavant, le plateau de Manassas. Elle était devenue, même par son organisation et sa discipline, par l'expérience du combat et l'habitude de la marche, bien supérieure à ce qu'elle était l'année précédente, lorsque son chef l'avait conduite pour la première fois dans le Maryland. La confiance extrême qui l'animait, comme nous l'avons dit, devait lui donner une grande force sur le champ de bataille, mais lui inspirait aussi un mépris imprudent pour ses

adversaires. Depuis le lendemain de Chancellorsville, les généraux et le gouvernement s'étaient appliqués à la renforcer et à la réorganiser. Le retour des trois divisions qui avaient assiégé Suffolk, l'envoi de nouveaux régiments retirés des points les moins importants à défendre, enfin l'arrivée d'un bon nombre de recrues avaient, dans les derniers jours de mai, porté son effectif à 80,000 hommes, dont 68,352 fantassins. Ceux-ci avaient été répartis en trois corps d'armée, comprenant chacun trois divisions. Jusqu'alors, les neuf divisions de l'armée de la Virginie septentrionale avaient été partagées entre Longstreet et Jackson, auxquels Lee laissait une grande liberté d'action sur toute la partie du champ de bataille où chacun d'eux se trouvait.

Privé de celui de ses deux lieutenants qui avait le plus l'habitude des commandements indépendants, et obligé désormais d'intervenir davantage dans la direction du combat, Lee sentit qu'il fallait réduire l'importance des corps d'armée, afin de les rendre plus maniables. Longstreet conserva le premier; Ewell et A.-P. Hill furent placés à la tête du second et du troisième, et reçurent l'un et l'autre le grade de lieutenant général. Si ces deux officiers étaient, pour employer la comparaison faite après la mort de

Turenne, la monnaie de Stonewall Jackson, on peut dire que c'était une monnaie de bon aloi.

Personne ne pouvait disputer à Ewell l'honneur de succéder à Jackson dans le commandement du second corps. Nous l'avons vu débuter brillamment en chargeant avec l'escadron de Kearney la porte de Mexico en 1847. Virginien comme Lee, comme Jackson, il possédait, sur ce sol si fécond en vaillants soldats, une belle habitation près de la ville de Williamsburg, au cœur de l'ancienne colonie des cavaliers anglais. Cette demeure de briques et de bois, simple carré au perron élevé, à l'aspect austère, s'élevant seule au milieu d'une vaste clairière entourée d'une forêt magnifique, était depuis un an aux mains des fédéraux. Après avoir presque toujours joué le rôle principal dans les opérations dirigées par Jackson, Ewell, cruellement blessé à Chantilly, n'avait pu aller chercher dans ce domaine le repos et la santé. Enfin, après neuf mois d'absence, il rejoignit, sur des béquilles, l'armée, qui n'avait pas oublié ses services. Plus heureux que son ancien chef, il avait, grâce à son tempérament sec et nerveux, résisté aux épreuves de l'amputation et semblait s'être rétabli à point pour recueillir son héritage. Privé d'une jambe, il se fit boucler sur sa selle et prit le commandement.

Il avait l'énergie, la fermeté et l'activité nécessaires pour conduire des soldats qui, connaissant leur valeur, devaient être des juges sévères pour leurs chefs : il lui manquait ce coup d'œil infaillible de son prédécesseur, qui découvrait à l'instant le point faible de l'adversaire.

A. P. Hill était, comme lui, un Virginien. Associé aussi à tous les travaux de Jackson, il avait été légèrement blessé, presque en même temps que celui-ci, dans la terrible alerte de Dowdalls-Tavern. Doué d'une persévérance à toute épreuve, il était toujours prêt à se charger des tâches les plus difficiles et inspirait une égale confiance à ses chefs, à ses camarades et à ses subordonnés. Sa force de volonté dominait les défaillances d'une santé délicate, qui avait amaigri sa mâle figure : il n'était jamais malade le jour d'une bataille. Nous avons dit que son nom fut le dernier qui s'échappa des lèvres de Jackson mourant. Il devait attendre la fin de sa tâche pour répondre à cet appel et aller rejoindre son chef. Celui-ci était tombé au milieu de la victoire : A.-P. Hill devait périr à la dernière heure de la lutte, alors que tout espoir était perdu, mais qu'un soldat pouvait encore mourir les armes à la main.

La réorganisation de l'artillerie compléta les chan-

gements apportés par Lee dans la distribution de ses forces. Jusqu'alors, les batteries étaient réparties entre les divisions, parfois même adjointes spécialement à telle ou telle brigade : il fallait les détacher pour les employer seules ou les réunir en groupes; de là une dissémination fâcheuse sur le champ de bataille. Elles furent toutes placées sous les ordres du général Pendleton, officier brave, énergique, et qui avait fait ses preuves : les unes formèrent une réserve indépendante, les autres furent assignées temporairement aux corps d'armée, tout en restant sous sa direction. L'artillerie à pied forma quinze bataillons, composés chacun de quatre batteries de quatre pièces, soit seize canons. Ces bataillons, commandés par des officiers expérimentés, tout en restant sous la direction supérieure du général Pendleton, furent partagés entre les trois corps, qui en eurent chacun cinq, soit quatre-vingts pièces. Trois de ces bataillons étaient spécialement attachés chacun à une division, tandis que les deux autres formaient la réserve ou artillerie de corps. Cinq batteries à cheval de six pièces composèrent l'artillerie légère de la division de cavalerie de Stuart.

La cavalerie, renforcée et remontée sous les ordres de ce dernier, avait repris, après Chancellorsville, ses

anciens quartiers de Culpepper et occupait le triangle compris entre le Rapidan et le Rappahannock, observant, sur ce fleuve, l'aile droite des fédéraux et menaçant toujours leur ligne de communication. Dans cette position, elle couvrait les routes que l'armée confédérée devait suivre si elle voulait s'avancer vers le nord. En effet, Lee, ne pouvant songer à passer le Rappahannock de vive force, en face de l'armée de Hooker, n'avait, s'il reprenait l'offensive, que deux plans de campagne à suivre : tourner son aile droite pour le devancer à Manassas et devant Washington, ou se diriger vers le Maryland par la vallée du Shenandoah, en masquant son mouvement derrière les arêtes du Blue-Ridge. Le premier plan, qui avait réussi l'année précédente contre Pope, était trop hasardeux pour qu'on pût le tenter encore une fois, en face d'un adversaire instruit par l'expérience. Lee adopta le second, qui devait laisser l'ennemi plus longtemps dans l'incertitude et permettre de le gagner de vitesse.

Ce mouvement n'était pas sans danger; car il consistait à tourner autour de l'aile droite des fédéraux, et il fallait pour cela les retenir devant Fredericksburg par un grand déploiement de forces, pendant que les têtes de colonnes gagneraient les rives du Shenan-

doah. L'armée devait ainsi s'allonger sur une ligne qui, dans tout son parcours, prêtait le flanc aux attaques de l'ennemi. Un profond secret pouvait seul prévenir le danger de ces attaques.

Un mois, jour pour jour, s'était écoulé depuis la bataille de Chancellorsville, la forêt du Wilderness était rentrée dans son silence habituel, que troublaient seulement le pas de quelques vedettes confédérées; la verdure avait recouvert les cadavres et les débris de tout genre laissés épars au milieu des bois ; les retranchements fédéraux, les arbres coupés et les traces d'incendies rappelaient seuls la lutte du 3 mai, lorsque la première division de Longstreet, sous Mac Laws, pénétra dans ce désert désormais historique. Une autre division la suivait de près; la troisième, sous Hood, était déjà sur les bords du Rapidan, et tout le corps d'armée, franchissant cette rivière, arriva, le 7 au soir, aux environs de Culpepper-Court-House.

Dès le 4, une partie du corps d'Ewell s'était mise en marche dans la même direction : le reste s'ébranla le 5 au matin. Le corps de Hill restait donc seul chargé d'occuper les positions dans lesquelles l'armée avait passé l'hiver depuis Taylors-Hill jusqu'à Hamiltons-Crossing, et il fallut le déployer sur cette longue ligne

pour dissimuler le départ des deux tiers de l'armée. La vigilance des avant-postes avait, en effet, empêché les espions de Hooker de venir lui rendre compte de ce départ : personne n'avait pu franchir le fleuve depuis plusieurs jours. Mais les mouvements de troupes causés par le déplacement des divisions de Hill ne pouvaient échapper complètement à l'attention des fédéraux. Ils connaissaient d'ailleurs assez leurs adversaires pour s'attendre à leur attaque, du moment où ils ne prenaient pas eux-mêmes l'offensive.

Quelques mots sur la situation de l'armée du Potomac depuis un mois feront comprendre pourquoi, contrairement à sa tactique de l'année précédente, elle attendait, immobile dans ses positions, que les confédérés prissent l'initiative d'une nouvelle campagne.

Tandis que ceux-ci voyaient leurs rangs se remplir, ceux de l'armée unioniste se dégarnissaient d'une façon alarmante. L'expiration du temps de service devait lui enlever cinq mille hommes exercés en mai et dix mille en juin ; les fatigues d'une campagne courte, mais pénible, les premières chaleurs de l'été, grossissaient le chiffre des malades; les désertions n'étaient pas complètement arrêtées ; le recrute-

ment des régiments déjà organisés ne fonctionnait presque plus.

La force active d'infanterie dont Hooker pouvait disposer se trouva ainsi réduite à quatre-vingt mille hommes. L'artillerie était désormais trop nombreuse et hors de proportion avec ce chiffre. La cavalerie, au contraire, épuisée par le *raid* de Stoneman, avait besoin de quelques semaines pour se refaire. Les autorités de Washington auraient pu renforcer l'armée du Potomac en supprimant ou en réduisant nombre de postes et de garnisons inutiles; mais les plus cruelles expériences n'avaient pu les faire renoncer à cette dissémination. Au moment où toutes les forces confédérées quittaient la côte pour rejoindre Johnston dans l'Ouest ou Lee en Virginie, on laissa un corps d'armée entier à Port-Royal, une division à Newberne, deux à Suffolk, une dans la Péninsule de Virginie, se morfondre sans but, sans plan de campagne, tandis que, dans le district même que l'armée du Potomac était appelée à défendre, des corps, tels que la garnison de Washington sous Heintzelman, les six mille cavaliers de Stahl aux environs de Manassas, la division de Milroy dans la vallée de Virginie, étaient indépendants de Hooker et agissaient sous la direction immédiate de Halleck, sans

que le commandant de l'armée du Potomac fût même informé des ordres qu'ils recevaient. On ne pouvait servir plus efficacement les desseins de Lee.

Hooker n'inspirait plus la même confiance à son armée qu'avant Chancellorsville ; le conseil de guerre tenu avant la retraite avait donné lieu, entre quelques-uns des généraux, à de fâcheuses discussions rétrospectives : le bruit en était venu jusqu'à Washington. Halleck, sans oser demander la destitution de Hooker, partageait l'opinion de ceux qui croyaient le fardeau du commandement trop lourd pour ses épaules, et, loin de le presser d'agir, il lui recommandait d'attendre l'occasion favorable.

C'est dans cette attente que de vagues bruits vinrent, à la fin de mai, faire pressentir le mouvement prochain des confédérés. Les fédéraux n'étaient pas seuls à souffrir des indiscrétions des hommes politiques et des journalistes : il se trouvait également dans le Sud des hommes qui, pour la sotte satisfaction de se montrer bien informés, travaillaient sans relâche à pénétrer les secrets militaires et s'empressaient de les divulguer. Les journaux de Richmond laissèrent entendre que Lee allait entreprendre un mouvement offensif, et l'on annonçait ouvertement dans les rues de la capitale qu'il envahirait le Maryland à la tête

de quatre-vingt-cinq mille hommes. Hooker jugeait avec raison que ses adversaires ne viendraient pas l'attaquer dans ses positions de Falmouth et chercheraient à le tourner; mais il s'imaginait qu'ils reprendraient le plan de campagne de l'année précédente et se dirigeraient sur Manassas en passant le Rappahannokc près de ses sources. Il était confirmé dans cette idée par la réunion de la cavalerie de Stuart à Culpepper et par la hardiesse croissante des guérillas qui infestaient le pays sur ses derrières; car une de ces bandes tenta même le 31 mai d'enlever à Greenwich un convoi destiné à son armée. Il fallut cependant le déplacement des camps du corps de Hill, le 4 juin, pour lui faire soupçonner un mouvement sérieux de l'ennemi et le décider à sortir de son inaction afin de s'en assurer. Le 5 au matin, les pontonniers reçurent l'ordre de jeter deux ponts sur le Rappahannock, au point connu sous le nom de passage de Franklin. Le sixième corps, campé dans le voisinage, devait les soutenir et se tenir prêt à franchir le fleuve. Ce mouvement pouvait n'être qu'une simple démonstration, il pouvait être aussi le début d'une opération qui eût été fort dangereuse pour l'ennemi. Hooker, avec la même sagacité qu'il avait montrée dans la préparation de la bataille de Chan-

cellorsville, voyait bien qu'une attaque sur les lignes affaiblies de Fredericksburg, pendant qu'une partie de l'armée de Lee s'allongeait probablement sur la route de Culpepper, était le meilleur moyen d'empêcher l'invasion projetée par son adversaire. Si le mouvement de celui-ci n'était pas encore bien dessiné, il l'arrêterait ainsi. Si, au contraire, il lui laissait le temps de s'engager plus avant et de séparer davantage ses colonnes, il pouvait attaquer ensuite brusquement, avec des forces supérieures, les troupes que sa présence à Falmouth retenait sur le bas Rappahannock, et écraser dans son isolement un des corps dont le concours était nécessaire à Lee pour une campagne offensive.

Un tel projet était à la fois hardi et juste; il avait, croyons-nous, de grandes chances de succès; mais un obstacle plus difficile à surmonter que les fleuves et même les batteries ennemies ne permettait pas à Hooker de l'exécuter : c'étaient les instructions qui lui avaient été données avec le commandement de l'armée; elles lui prescrivaient formellement de couvrir Washington et Harpers-Ferry. Washington, entouré d'une enceinte formidable et parfaitement armée, avait une nombreuse garnison, et la division de cavalerie de Stahl, en éclairant au loin les abords,

ne permettait pas à l'ennemi de tenter une surprise contre cette place. Harpers-Ferry, nous l'avons déjà montré, n'avait aucune importance stratégique; néanmoins, si on voulait conserver cette position que l'on avait bien inutilement fortifiée, on pouvait y ramener cinq ou six mille hommes qui, sous Milroy, occupaient Winchester et la partie inférieure de la vallée de Virginie. Mais les exigences du général Halleck pour la défense de ces deux points, après avoir entravé Mac Clellan sur le Chickahominy et dans la campagne de l'Antietam, ne pouvaient céder devant les représentations de Hooker. Il avait demandé, le 5 juin, la permission de s'en affranchir et de manœuvrer son armée en toute liberté, afin de pouvoir attaquer l'ennemi partout où il trouverait l'occasion de le combattre avantageusement, dût-il le laisser s'avancer vers le nord, tandis qu'il menacerait lui-même la capitale confédérée. Cette permission lui fut refusée. Halleck chercha à lui prouver qu'il vaudrait mieux courir à la suite de la tête de colonne de Lee, dont personne ne pouvait encore exactement prévoir la direction, et M. Lincoln, cherchant à résumer par une comparaison familière, la démonstration scientifique de son directeur militaire, donna la forme d'un apologue à la réponse chiffrée qu'il adressa

par le télégraphe au commandant de l'armée du Potomac. « Je ne voudrais pas, lui disait-il, que » nous risquions d'être engagés dans une attaque » difficile sur le Rappahannock contre une partie des » forces de Lee, laissant le reste libre de nous com- » battre ailleurs, comme un bœuf qui, ayant à » moitié sauté par-dessus une haie, serait déchiré » par les chiens devant et derrière sans pouvoir s'en » débarrasser ni par ruades ni par coups de cornes. »

Ces instructions étaient précises et formelles. Hooker n'avait qu'à s'y conformer. Il avait demandé que toutes les forces qui pourraient avoir à opérer contre Lee fussent réunies sous une direction unique pour combiner leurs efforts. Le général Halleck jugea que la direction supérieure exercée par lui du fond de son cabinet à Washington suffisait pour cela. L'armée du Potomac, condamnée à la défensive, ne pouvait désormais empêcher l'ennemi d'accomplir son dessein.

Hooker fit de son mieux pour ne pas se laisser surprendre ou devancer par lui. Les ponts avaient été jetés dans l'après-midi du 5 juin, après un engagement assez vif avec les tirailleurs confédérés. Ceux-ci incommodant beaucoup les pontonniers, un détachement fédéral avait franchi le fleuve en barques,

et les avait dispersés, après leur avoir fait une centaine de prisonniers. Le 6 au matin, Hooker fit passer la division Howe sur la rive droite du Rappahannock. Lee, alarmé par ce mouvement, fit avancer une partie du corps de Hill et se tint prêt à rappeler Ewell, en marche depuis la veille. Mais Hooker avait les mains liées : lorsqu'il vit le développement de forces provoqué par Howe, il arrêta celui-ci, sans avoir pu s'assurer s'il avait devant lui toute l'armée ennemie ou une partie seulement. Quant à Lee, il s'aperçut bientôt de la faiblesse de cette démonstration. Tranquille de ce côté, il se prépara à rejoindre Longstreet, en recommandant à Hill de le suivre, aussitôt que les mouvements, dont il allait prendre la direction, auraient obligé l'ennemi à déserter les rives du Rappahannock.

Hooker avait résolu de tâter l'ennemi à la fois aux deux extrémités de sa ligne. Pendant que Howe passait le fleuve, il préparait une grande reconnaissance de cavalerie dans la direction de Culpepper. Il ignorait, nous l'avons dit, que l'armée de Lee fût elle-même en route vers ce point. Mais il savait que toute la cavalerie ennemie y était assemblée, que Stuart, renforcé de tous côtés, avait près de dix mille sabres sous ses ordres, et, quand même bien

des indices et des rumeurs ne l'en auraient pas instruit, il connaissait assez le caractère de ce jeune général pour savoir qu'il ne resterait pas longtemps inactif avec de pareilles forces entre les mains. Dans quelle direction frapperait-il? Allait-il entreprendre un simple *raid*, ou couvrir les mouvements de l'infanterie ennemie? Il fallait s'en assurer et, si cela était possible, dérouter ses plans par une brusque attaque. Malheureusement la cavalerie fédérale n'était pas encore complètement remise de la course qu'elle avait faite au commencement de mai. Malgré les efforts de son nouveau chef, le général Pleasonton, qui avait mérité ce poste par sa brillante conduite à Chancellorsville, les trois divisions qui la composaient atteignaient à peine le chiffre de sept mille cinq cents sabres. Il fallut, pour compenser l'infériorité numérique de Pleasonton, lui adjoindre les deux brigades d'infanterie Ames et Russell, détachées du onzième et du sixième corps et qui comptaient environ trois mille hommes sous les armes. Malgré l'excellente qualité de ces fantassins, leur concours devait enlever à la colonne de cavalerie sa mobilité et par conséquent une partie de ses chances de succès.

Les troupes placées sous les ordres de Pleasonton étaient dispersées; pour leur donner le temps de se

réunir, Hooker lui prescrivit de ne passer le Rappahannock que le 9 au matin. Pendant qu'il se préparait à tenter un coup de main contre Culpepper, Longstreet avait, à son insu, atteint ce bourg avec toute son infanterie le 7 au soir. L'arrivée de Lee, qui le rejoignit avant la fin du jour, fut saluée par tous comme la preuve que l'heure des grandes opérations était venue. Le général en chef trouva sa cavalerie parfaitement préparée au rôle qu'elle allait avoir à jouer.

Stuart, justement fier de cette belle troupe, avait, quelque temps auparavant, demandé à Lee de venir avec quelques amis la passer en revue. « Me voici, « lui dit le général en chef en lui montrant du doigt « les bivouacs du premier corps, me voici avec mes « amis, comme vous m'y aviez invité. » Il fut convenu que, le lendemain, Lee et « ses amis », c'est-à-dire tous les soldats de Longstreet, assisteraient à la revue de la cavalerie.

A l'exception de quelques régiments détachés aux avant-postes, toute la cavalerie de Stuart était réunie, le 8, dans une belle plaine découverte, entre Culpepper et Brandy-Station. Le général Lee, immobile sur son cheval, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, se tenait sur une éminence, auprès d'un

mât portant un gigantesque drapeau confédéré. Pour toute l'armée réunie autour de lui, cet homme aussi vaillant que sage, à l'air froid, à la grande barbe grise, dont la haute silhouette se détachait sur un ciel éclatant, apportait, par sa seule présence, un gage certain de victoire à l'emblême de la cause sudiste qui flottait à côté de lui. La simplicité de la tenue, l'immobilité et l'aspect grave du général en chef, qui pesait déjà sans doute dans son esprit les chances de sa nouvelle campagne, contrastaient avec le brillant uniforme, les allures hardies et la joyeuse figure de Stuart, défilant, le sabre à la main, avec ses cavaliers, devant leurs compagnons d'armes. Comme si la véritable guerre, avec ses peines et ses hasards, ne lui suffisait pas, Stuart ne voulut rien omettre de ce qui, en temps de paix, constitue la petite guerre avec ses conventions et ses invraisemblances : charges à fond de train brusquement arrêtées, canonnades contre un ennemi supposé; car la poudre même, si précieuse en campagne, ne fut pas épargnée, et le bruit lointain de ce combat simulé vint jusque sur les bords du Rappahannock étonner les vedettes unionistes qui en gardaient le cours.

La campagne allait commencer. Stuart devait menacer les fédéraux d'une pointe sur Warrenton, afin

de leur masquer les mouvements de l'infanterie, qui allait leur tourner presque complètement le dos pour aller au nord-ouest, par Sperryville et le col de Thorntons Gap, gagner la vallée du Shenandoah. Le soir même du 8, la cavalerie confédérée bivouaquait aux environs de Brandy-Station, à mi-chemin entre Culpepper et le Rappahannock; Stuart établissait son quartier général sur une colline assez élevée et découverte qui, sous le nom de Fleetwood-Hill, s'allonge au nord-est de Brandy-Station, perpendiculairement au chemin de fer et domine le pays boisé qui l'environne. La brigade Jones, composée de partisans virginiens, récemment réunie au corps de Stuart, observait les passages du Rappahannock; et celle de Fitzhugh Lee, sous les ordres du colonel Munford, son chef étant malade, était allée camper, au delà du Hazel-River à Oak-Shade, sur la route que devait suivre toute la cavalerie. Les trois autres brigades, sous les ordres des généraux Robertson, Hampton et W. F. Lee, ainsi que l'artillerie à cheval étaient réunies à Fleetwood. Jamais le jeune et brillant lieutenant de Lee n'avait eu sous ses ordres une troupe plus belle et plus nombreuse : ces brigades, comprenant de quatre à cinq régiments chacune, équivalaient presque aux divisions fédérales et formaient un

effectif total de plus de neuf mille cinq cents cavaliers bien montés, bien équipés et accompagnés par trente pièces de canon parfaitement attelées et servies.

Cette fois cependant, c'étaient les fédéraux qui allaient devancer et surprendre leurs adversaires. Ils avaient pour les diriger des chefs capables et expérimentés. D'allures fort simples, froid et silencieux, Pleasonton avait l'esprit juste, le coup d'œil prompt, la décision ferme et la résolution hardie. La cavalerie était partagée en trois divisions, sous les ordres des généraux Buford et Gregg et du colonel Duffie : les deux premiers avaient déjà l'habitude du commandement, connaissant bien le genre de guerre qu'ils étaient appelés à faire et avaient réussi à inspirer une entière confiance à leurs soldats. Depuis le combat de Kellys-Ford, les cavaliers fédéraux ne croyaient plus à la supériorité de leurs adversaires. C'était déjà une grande force pour eux.

Pleasonton, tout en sachant que le gros de l'ennemi était réuni à Brandy-Station, ignorait les dispositions de Stuart : il fallait donc éclairer le mouvement principal dirigé contre ce point, et se tenir prêt soit à pousser et disperser la cavalerie hostile dans toutes les directions si on réussissait à

la surprendre, soit à se replier si on ne pouvait la déloger. Il forma deux colonnes. Avec la première composée de la division Buford et de l'infanterie d'Ames, il comptait franchir le Rappahannock au gué de Beverley-Ford, à trois kilomètres au-dessus de Rappahannock-Station et marcher directement sur Brandy-Station, située à une distance de sept kilomètres. La seconde, comprenant les deux autres divisions de cavalerie et la brigade Russell, devait, sous les ordres de Gregg, passer le fleuve beaucoup plus bas, à Kellys-Ford, et se partager ensuite : Duffie, se détachant vers le sud-ouest, avait ordre de pousser jusqu'à Stevensburg, pour voir si l'ennemi occupait la route de Chancellorsville à Culpepper, s'il avait des troupes en marche sur cette route, et pour couvrir la gauche contre tout mouvement offensif de leur part; pendant ce temps Gregg, avec sa division, se dirigerait sur Brandy-Station, pour prendre à revers la cavalerie que Buford attaquerait de front; et Russell, appuyant à droite afin de couper au court avec ses fantassins, chercherait à donner la main à ce dernier entre le chemin de fer et Beverly-Ford.

Le 9, au point du jour, les deux colonnes fédérales franchirent le fleuve, qu'enveloppait une épaisse brume matinale. Les confédérés, uniquement occupés

de leurs propres projets, avaient abandonné le Rappahannock au-dessous du chemin de fer, et Gregg put le passer, non seulement sans rencontrer de résistance, mais même sans que Stuart fût informé de sa présence sur la rive droite. A Beverley-Ford, la tête de colonne de Buford, formée par la brigade du colonel Grimes Davis, profita du brouillard pour surprendre et disperser les avant-postes de Jones, établis dans des épaulements sur la berge du fleuve. Elle faillit s'emparer, du même coup, de toute l'artillerie de Stuart, quatre batteries à cheval, que celui-ci, pour préparer le passage projeté du fleuve, avait fait imprudemment placer à un kilomètre en avant des camps occupés par la brigade du partisan virginien. Ces camps se trouvaient derrière un bois dont la lisière s'étendait à quatre cents mètres du gué. Personne ne se doutait de l'approche de l'ennemi : les chevaux étaient au piquet, les hommes à la corvée, et la troupe entière aurait été enlevée sans la protection du bois, qui permit aux tirailleurs chassés de la rive de se reformer à pied et d'ouvrir contre les fédéraux une fusillade qui arrêta leurs premiers escadrons. Sautant promptement en selle, une partie des cavaliers de Jones arrive au galop et reprend vigoureusement l'offensive contre le 8e New-York. Les deux

troupes se mêlent : on combat avec le sabre et le pistolet, et bientôt les fédéraux sont repoussés. Le colonel Davis tombe, mortellement atteint, en cherchant à les rallier. Cette mort prématurée priva la cavalerie fédérale de l'un de ses meilleurs et plus brillants officiers. Capitaine de réguliers, fort apprécié de ses chefs et de ses camarades, Davis s'était déjà distingué par son audace et son coup d'œil en sortant de Harpers-Ferry, quelques jours avant la capitulation de Miles, et en sauvant ainsi la brigade placée sous ses ordres. Il fut promptement vengé : le 8e Illinois, arrivant à son tour, bouscule les confédérés, enlève en passant une partie des bagages de Stuart, et pousse les fugitifs à travers le bois, à travers les restes de leurs bivouacs, sur le gros de la brigade Jones, que celui-ci a formée à la hâte, à trois kilomètres environ de la rivière. L'artillerie, qui, après la première décharge s'est promptement repliée, soutient la ligne. Cette fois, Jones attend les assaillants de pied ferme, car il s'agit seulement de les retenir assez longtemps pour permettre à Stuart d'arriver avec des renforts. Les confédérés ne sont pas habitués à voir leurs adversaires prendre l'offensive avec tant de vigueur. La brigade Ames, qui a passé le fleuve, se déploie sur la lisière du bois et les occupe de front,

pendant que la seconde brigade de Buford, inclinant à droite, se prépare à les attaquer de flanc. Mais le feu des pièces confédérées est aussitôt dirigé contre cette dernière : le 5e et le 6e réguliers parviennent à dégager le reste de la brigade, sans pouvoir reprendre l'avantage ; car Stuart, qui vient d'arriver de Fleetwood, avec une partie de ses forces, lance, à son tour, sur son flanc deux régiments qui obligent les fédéraux à une prompte retraite.

A la première nouvelle du passage de l'ennemi à Beverley-Ford, le commandant de la cavalerie confédérée était accouru avec la plus grande partie des forces qu'il avait sous la main, les brigades W. F. Lee et Hampton ; celle de Fitzhugh Lee, sous Munford, était appelée, en toute hâte, d'Oak-Shade, tandis que Robertson restait à la garde de Brandy-Station. Les forces réunies si promptement devant Buford permirent à Stuart de reprendre aussitôt l'offensive : il était environ dix heures du matin. Mais les fédéraux, fortement établis sur la lisière du bois et soutenus par le feu de l'infanterie, le maintinrent à distance, et Munford s'efforça en vain de les tourner en menaçant le passage du fleuve. Les combattants, au lieu de s'aborder de près et de croiser le fer, restèrent ainsi à s'observer mutuel-

lement en échangeant des coups de canon et de fusil.

Pleasonton avait déjà obtenu les renseignements que Hooker l'avait chargé d'aller chercher sur la rive droite du Rappahannock. Il avait trouvé dans les bagages de Stuart des instructions adressées à celui-ci qui ne pouvaient laisser aucun doute sur le mouvement de toute l'armée ennemie vers la vallée de Virginie; il avait appris par là que la cavalerie confédérée devait, pour couvrir ce mouvement, tenter une pointe sur le chemin de fer de Manassas à Fredericksburg. Mais, trouvant l'occasion favorable, il voulut frapper un coup qui paralysât cette cavalerie et l'empêchât d'exécuter la course projetée. Il ne pouvait d'ailleurs abandonner ses deux autres divisions, et, voyant qu'il avait affaire à forte partie, il résolut d'attendre la fin de la manœuvre qu'elles avaient commencée.

Stuart, de son côté, se préparait à l'attaquer vigoureusement, lorsqu'une nouvelle imprévue vint l'arrêter brusquement : la station de signaux établie sur Fleetwood-Hill l'informait de l'approche d'une forte colonne fédérale, qui arrivait sur ses derrières et menaçait déjà Brandy-Station.

C'était Gregg, accomplissant exactement la tâche

qui lui avait été assignée. La situation de Stuart était périlleuse : ayant en face de lui un ennemi nombreux et entreprenant, il se voyait menacé sur ses derrières par un nouvel adversaire qui, ne rencontrant qu'une seule brigade devant lui, ne pouvait tarder à venir le prendre entre deux feux. Il ne pourrait bientôt plus empêcher Gregg et Buford de se donner la main sur le champ de bataille et de lui infliger alors une défaite complète. Il ne fallait pas perdre un moment pour prévenir cette jonction. S'inspirant de l'exemple de Lee à Chancellorsville, Stuart n'hésite pas un instant : il profite du léger avantage qu'il vient de remporter sur Buford pour ne laisser devant lui que W. F. Lee avec sa brigade et celle de Fitzhugh Lee, et ramène en toute hâte Hampton et Jones, avec une partie de son artillerie légère, au-devant de Gregg.

Cependant celui-ci a vivement engagé le combat, et, si le vent contraire empêche les fédéraux, près de Beverley-Ford, d'en entendre le bruit, les échos du combat engagé de ce côté arrivent d'autant mieux jusqu'à lui et stimulent sa marche. Ses éclaireurs ont pénétré, à l'improviste, dans la station de Brandy et ont failli s'emparer d'un train qui allait y entrer. Mais Robertson, ayant formé sa brigade,

en reprend possession : pour bien peu de temps toutefois, car l'une des deux brigades de Gregg, commandée par un vaillant officier anglais que nous avons déjà eu l'occasion de remarquer, le colonel Percy Wyndham, vient bientôt la lui disputer. Pendant qu'une section d'artillerie fédérale canonne quelques pièces ennemies postées sur le revers de Fleetwood-Hill, Wyndham lance le 1er Maryland à gauche contre la station. Les cavaliers fédéraux y pénètrent au galop, ramassent un certain nombre de prisonniers, et en délogent les confédérés. Toute la brigade de Wyndham, soutenue à droite par celle de Kilpatrick, s'avance alors rapidement sur Fleetwood-Hill. Robertson les charge inutilement. Après un vif combat, les cavaliers sudistes sont dispersés. Wyndham s'empare des trois canons ennemis, ainsi que du groupe de bâtiments, formant la ferme de M. Barbour, qui couronne la colline et dans laquelle Stuart avait passé la nuit. C'est en cet instant critique que celui-ci paraît sur le nouveau champ de bataille. Il lui faut, à tout prix, reprendre Fleetwood-Hill à l'ennemi, qui, maître de cette position, domine tout le pays : il lance tous les cavaliers qu'il a sous la main contre Wyndham, dont les escadrons se sont un peu dispersés dans le combat. Les fédéraux sont

d'abord ramenés en arrière, mais ils se reforment, reviennent à la charge et reprennent l'avantage.

Les cavaliers confédérés sont étonnés d'une audace si nouvelle de la part de leurs adversaires; mais ils se remettent promptement et les abordent à leur tour. L'arme blanche remplace bientôt le pistolet, que les combattants n'ont pas le temps de recharger. Wyndham, pressé par des forces supérieures, a reculé jusque près de la station, emmenant avec lui ses deux canons et les trois qu'il a pris à l'ennemi. Gregg, pour le dégager, lance la brigade Kilpatrick sur le flanc gauche des confédérés. Ceux-ci, forts de leur nombre, ne cèdent pas de terrain. Leurs chefs se prodiguent, car l'instant est décisif. Sur toutes les pentes de Fleetwood-Hill et autour de Brandy-Station les lignes hostiles sont confondues dans une mêlée telle qu'on n'en avait encore jamais vu en Amérique : on s'arrache les canons, qui changent plusieurs fois de mains. Des deux parts, les pertes sont grandes : les colonels Hampton, Butler et Young sont atteints du côté des confédérés; trois officiers supérieurs dans la seule brigade Wyndham.

Cependant, en présence de forces doubles des siennes, la division Gregg se maintient avec peine au nord du chemin de fer. Aucun secours n'est à sa

portée. A gauche Duffie, envoyé dans une direction opposée, a trouvé un régiment ennemi à Stevensburg et l'a forcé à battre en retraite, après un engagement assez vif, où il a fait un certain nombre de prisonniers; mais, quoiqu'il ne soit qu'à six kilomètres de Brandy-Station, il ne paraît pas avoir songé à venir prendre part au combat livré par la 3e division, à laquelle il aurait assuré la victoire: en tout cas, il ne sut pas la rejoindre à temps et ne reparut que le soir sur les bords du Rappahannock. A droite, les fantassins de Russell, malgré toute leur diligence à suivre la cavalerie, sont encore trop loin pour pouvoir la soutenir. Enfin, plus à droite encore, Buford, il est vrai, a repris l'offensive et pousse lentement devant lui W. F. Lee, qui, en se prodiguant pour dissimuler la faiblesse de sa troupe, reçoit une blessure assez grave. Mais les efforts de Lee ne seront pas inutiles, car il a retardé la marche de Pleasonton, et le combat sera fini à Brandy-Station, avant que celui-ci se doute de l'occasion dont il n'a pas profité. En effet, une dernière charge du général Young a refoulé la brigade de Kilpatrick au delà du chemin de fer et, presque au même instant, Wyndham, après avoir perdu les cinq canons si longtemps disputés, a été obligé d'abandonner la

station de Brandy. Les régiments de Kilpatrick reviennent plusieurs fois à la charge, mais ce n'est que pour couvrir le mouvement du reste de la division. Les fédéraux d'ailleurs ne tardent pas à s'estimer heureux de s'être tirés de la lutte dans laquelle ils étaient engagés. Au moment où ils viennent de quitter Brandy-Station, ils voient paraître de longs trains, qui s'arrêtent et déposent, d'abord un bataillon, puis plusieurs autres. Des lignes de fantassins, dont les baïonnettes brillent de loin au soleil, se forment près de la voie et représentent bientôt une force imposante. C'est en effet la tête de colonne du corps d'Ewell qu'à la première nouvelle du combat Lee a envoyée, en toute hâte, de Culpepper à Brandy-Station. La division Rodes est déjà déployée, celle d'Early la suit de près; mais Gregg ne devait pas leur laisser le temps de l'atteindre. Il se replia par sa droite pour retrouver Russell et donner la main à Buford, qu'il n'avait pu rencontrer en passant sur le terrain occupé par l'ennemi.

Pendant ce temps, les troupes de W. F. Lee s'étaient retirées devant Buford, qui les pressait de plus en plus, lui abandonnant toutes les positions qu'elles avaient défendues jusqu'alors. De la sorte Pleasonton et lui ne tardèrent pas à rencontrer à la fois l'infan-

terie de Russell et les cavaliers de Kilpatrick. Stuart, de son côté, suivant le mouvement de ce dernier, avait rejoint la partie de ses forces qu'il avait quittée pour se porter à Brandy-Station. Les deux corps réunis étaient donc en présence et s'observaient en se canonnant mutuellement. Mais Pleasonton, satisfait des résultats obtenus, du terrain qu'il avait conquis, et n'ayant aucune nouvelle de Duffie, ne voulût pas reprendre le combat. Il avait prouvé aux confédérés que ses cavaliers valaient bien les leurs. Sa brusque attaque, les mêlées à l'arme blanche, les pertes qu'il avait infligées à l'ennemi, devaient faire renoncer Stuart au dessein, s'il l'avait eu, de tenter un *raid* sur les derrières de l'armée fédérale. D'autre part, sa reconnaissance lui avait révélé, non seulement la force de la cavalerie confédérée, mais aussi la présence de troupes nombreuses d'infanterie à Culpepper. C'était là le résultat le plus important pour l'avenir de la campagne : il n'avait donc pas en face de lui un simple rideau de cavalerie, mais bien une partie de l'armée de la Virginie septentrionale. Le mouvement de Lee était démasqué. Pleasonton ne pouvait donner à son chef une nouvelle plus grave ni plus certaine : il s'empressa de la lui transmettre. Elle arrivait à propos pour

éclairer Hooker et le décider à suivre son adversaire.

Vers cinq heures, Pleasonton donna le signal de la retraite, qui s'effectua sans difficulté. Avant la fin du jour, toutes ses troupes avaient repassé le Rappahannock. Les pertes étaient sérieuses de part et d'autre et s'élevaient, pour chacun des deux adversaires, à près de six cents hommes, dont deux cents cinquante à trois cents prisonniers, la plupart blessés. Les confédérés s'étaient emparés de deux canons démontés; les fédéraux rapportaient un étendard. Mais l'importance du combat de Brandy-Station ne saurait se mesurer à ces chiffres; car il ouvre une ère nouvelle dans la guerre que nous racontons. Pour la première fois, la cavalerie fédérale, confiante en elle-même, est allée en masse attaquer celle de l'ennemi. Pour la première fois, ces deux troupes se sont livré une véritable bataille rangée, où l'infanterie et l'artillerie n'ont joué qu'un rôle insignifiant : et, comme conséquence naturelle de ce changement de tactique, l'arme blanche a, dans leurs chocs, remplacé les armes à feu; pour la première fois, le sabre a fait un grand nombre de victimes.

L'engagement du 9 juin ne pouvait traverser les plans de Lee et n'entravait pas sérieusement Stuart

dans le rôle qui lui était assigné, puisqu'il devait avant tout couvrir les mouvements de l'infanterie; mais il faisait prévoir que ce rôle serait difficile en présence d'un adversaire aussi résolu. C'était un avertissement sérieux pour la cavalerie confédérée : il fallait qu'elle se tînt sur ses gardes et bien rassemblée, pour ne pas laisser percer une seconde fois le voile qu'elle était chargée d'étendre entre les deux armées.

Quant à Hooker, il savait, le 10 au matin, que le général Lee, avec une partie de son infanterie, était la veille à Culpepper. Mais les renseignements conquis par ses cavaliers au prix de leur sang ne pouvant être contrôlés, comme ceux que recueillait l'ennemi, par les avis des habitants, tous sympathiques à la cause du Sud, étaient naturellement fort incomplets. Ainsi, tandis que les deux corps de Longstreet et d'Ewell étaient le 9 à Culpepper, le général unioniste croyait que ce dernier était toujours sur la rive droite du Rapidan, aux environs de Chancellorsville. Il ne pouvait par conséquent pénétrer encore les desseins de son adversaire. Celui-ci voulait-il faire une pointe dans la vallée de Virginie, en soutenant sa cavalerie par un corps d'infanterie? ou se proposait-il de renouveler, en se jetant hardiment entre Washington et l'armée du Potomac, le mouvement qui, l'année der-

nière, lui avait assuré la victoire de Manassas? Telles étaient les deux éventualités auxquelles Hooker demandait à son gouvernement de se préparer. Sans deviner la conception juste et hardie par laquelle Lee allait lui glisser entre les mains, avec toute son armée, pour le devancer en Pennsylvanie, il avait bien compris que la vallée du Shenandoah pouvait être le théâtre d'une expédition à la façon de Jackson. Nous avons dit qu'il en avait averti ses chefs dès le 5 : il renouvela cet avis le 10, en annonçant le combat de Brandy-Station. On n'en tint aucun compte à Washington : on verra tout à l'heure les suites de cette négligence.

Il était évident que l'ennemi, quel que fût son plan ultérieur, avait commencé une campagne offensive, et qu'en étendant sa gauche jusqu'à Culpepper, il affaiblissait sa droite à Fredericksburg. Hooker, maître du passage du Rappahannock, n'avait qu'à marcher sur les positions de Hamilton pour faire tomber toutes les fameuses défenses de Maryes-Hill, dont il avait déjà une fois par ses manœuvres amené l'évacuation. Son armée, bien concentrée, avait tout l'avantage sur les confédérés, qui étaient encore plus dispersés qu'il ne le croyait. Il n'aurait eu à combattre que le seul corps de Hill. Ewell, quoiqu'il

l'ignorât encore, était trop loin pour pouvoir l'inquiéter pendant cette opération. De Culpepper, Longstreet aurait pu, il est vrai, le prendre par derrière et le séparer de Washington; mais cette tentative désespérée n'aurait ni tiré d'affaire le corps de Hill, qu'une prompte retraite pouvait seule sauver, ni menacé sérieusement la véritable base d'opérations de l'armée du Potomac, qui était sur le fleuve à Aquia-Creek.

Une fois Hill délogé, la route de Richmond était ouverte. Hooker, avec ce jugement si juste qui le distinguait malheureusement plutôt dans le cabinet que sur le champ de bataille, discernait tout le parti qu'on pouvait tirer du mouvement de son adversaire. Pourquoi ne pas pousser directement sur la capitale ennemie? C'était un moyen presque infaillible de couper court aux projets d'invasion de Lee; et, si celui-ci, pour nous servir d'une comparaison qu'il venait, dit-on, justement d'employer en causant avec ses généraux, tentait de faire « reine pour reine », s'il sacrifiait Richmond afin de marcher sur Washington, tout l'avantage eût été pour les fédéraux. A la guerre, comme aux échecs, un tel jeu profite toujours à celui qui a le plus de ressources. La partie n'était pas égale; car Washington, avec ses puis-

santes fortifications, son artillerie formidable, sa garnison de trente-six mille hommes, que les troupes de Schenck, arrivant de Harpers-Ferry et de Baltimore, eussent portée à cinquante mille, aurait pu braver tous les efforts de Lee, tandis que, sans une armée pour couvrir Richmond, le président Davis n'aurait pu défendre un instant sa capitale, alors complètement dégarnie. Les quinze mille hommes que le général Halleck avait inutilement laissés sous les ordres de Keyes, dans la Péninsule de Virginie, depuis la levée du siège de Suffolk, auraient alors grossi l'armée du Potomac, et celle-ci, comme le disait Hooker lui-même, aurait eu tout à gagner à se trouver plus loin de Washington.

Mais la prise même de la capitale étant mise hors de question, la partie n'eût pas encore été égale. En effet, il y avait entre l'invasion du Nord par les armées du Sud et celle du Sud par les armées du Nord une différence sur laquelle on ne saurait trop insister lorsqu'on étudie l'ensemble de cette guerre. Les armées fédérales pouvaient tenter la conquête méthodique des États du Sud. En Virginie particulièrement, la côte leur offrait partout des bases d'opérations qui leur permettaient de s'établir plus ou moins fortement dans la moitié au moins de cet

État. Les ressources de la confédération étaient limitées en hommes, en matériel, en moyens de transports. Limitées en hommes, elles ne permettaient pas à M. Davis d'improviser une défense quelconque, si l'armée de Lee, à laquelle était attaché le salut de la confédération, était occupée à guerroyer dans les États du Nord. Limitées en matériel, elles ne lui suffisaient pas pour réparer, comme le pouvaient faire ses adversaires, les pertes qu'il aurait éprouvées dans cette région. Limitées en moyens de transports, elles devaient lui faire complètement défaut au premier trouble grave apporté par l'ennemi dans le service des voies ferrées, et les dégâts qui, dans le Nord, n'auraient été que des accidents insignifiants devaient paralyser tous les services nécessaires à la continuation de la guerre. L'armée de Lee, délivrée pour un temps de l'armée du Potomac, aurait sans doute pu causer un dommage incalculable aux États du Nord, mais il y avait trop à détruire, de trop grands espaces à parcourir, une population hostile trop nombreuse à traverser, pour que ce dommage compensât celui que, pendant le même temps, ses adversaires auraient pu infliger à la confédération. Pour que l'invasion eût des résultats décisifs, il fallait auparavant que Lee eût pu, par une victoire éclatante,

mettre l'armée du Potomac, pour un certain temps, hors de service. Nous reviendrons plus tard sur ce point, afin de montrer combien les confédérés eurent à regretter d'avoir cru un moment qu'il pourrait en être autrement.

Tout ce que nous voulons faire voir ici, c'est que l'idée de Hooker était juste et féconde. Il ne réussit à convaincre ni le Président, ni le général Halleck. Il lui fut répondu de s'occuper, non de Richmond, mais de l'armée de Lee, et de poursuivre ou d'attaquer celle-ci, selon qu'elle serait en marche ou immobile, comme si le mouvement contre Hill n'était pas le meilleur moyen de frapper le point faible de cette armée et d'entraver ou de traverser tous les projets de son chef.

Hooker n'avait plus qu'à manœuvrer de manière à suivre son adversaire, à couvrir Washington, et, si cela était possible, Harpers-Ferry. Il lui fallait éviter, d'une part, d'être pris à revers, comme l'avait été Pope; d'autre part, de se laisser attirer trop loin de la capitale, dans quelque position où l'ennemi aurait pu concentrer toutes ses forces contre lui.

Tel était, en effet, son propre rapport en fait foi, le secret désir de Lee ; et, s'il avait suivi les recommandations de Halleck et de Lincoln, Hooker, en cher-

chant à couper la colonne ennemie par le milieu, aurait fait ce que son adversaire devait souhaiter le plus ardemment. Nous le prouverons lorsque nous aurons montré les positions qu'occupa l'armée confédérée dans les jours suivants. Il fallait désormais à Hooker, pour accomplir une tâche ingrate et difficile, autant de vigilance que de prudence. Abandonnant à Lee le rôle offensif, il fallait deviner ses mouvements pour les suivre, être partout en garde, se préparer à une grande bataille que les circonstances pouvaient hâter ou retarder ; il fallait enfin savoir ne pas disputer à l'ennemi bien des avantages apparents, ni se laisser troubler par l'émotion que ces avantages pourraient éveiller dans le Nord.

Malheureusement la position faite à Hooker par son gouvernement devait rendre cette tâche encore plus difficile. Le chef chargé de tenir tête à un adversaire tel que Lee aurait dû réunir directement sous ses ordres toutes les troupes qui pouvaient être appelées à jouer un rôle dans la campagne. Il n'en était rien. Nous avons dit ailleurs qu'une petite armée occupait les bouches du James et du York-River. Depuis la levée du siège de Suffolk, elle aurait dû être réduite aux garnisons nécessaires pour défendre les positions stratégiques ; mais, tandis que Longstreet

avait ramené son corps d'armée à Fredericksburg, on avait laissé Keyes à Yorktown avec des forces trop peu considérables pour exercer une influence sérieuse sur les opérations et assez nombreuses cependant pour que l'armée du Potomac dût amèrement regretter leur absence. On a vu que Keyes avait, outre les garnisons, une quinzaine de mille hommes disponibles ; dès les premiers jours de juin, il avait formé le projet de les diriger contre Richmond, croyant qu'il obligerait ainsi l'ennemi à retenir dans cette ville une partie des renforts destinés à Lee ou que, trouvant la capitale dégarnie, il pourrait s'en emparer par surprise. Les autorités de Washington, qui avaient encouragé ce projet, reconnurent qu'il était impraticable, mais seulement lorsque Keyes revint à Yorktown sans avoir rencontré un ennemi sérieux, ni rien tenté contre Richmond. Comme on le verra plus loin, cette stérile expédition s'acheva le jour même où le sort de l'Amérique se décidait en Pennsylvanie. Au nord, un corps de même force se trouvait dans une situation analogue : c'étaient les divisions Milroy et Tyler, fortes l'une de six mille neuf cents, et l'autre de neuf mille hommes, stationnées à Winchester et à Harpers-Ferry.

Depuis le départ de Mac Clellan pour la péninsule

de Virginie, en mars 1862, nous avons vu se perpétuer la querelle qui s'éleva alors entre le commandant de l'armée du Potomac et les autorités de Washington au sujet de l'occupation de la vallée de Virginie : ces dernières voulaient toujours maintenir sur les bords du Shenandoah une petite armée indépendante pour fermer à l'ennemi le débouché de ce vaste couloir qui offrait la voie la plus facile pour envahir les États du Nord.

Les défaites de Frémont, le désastre de Miles, qui avaient fait donner dans le Nord à cette vallée le nom de Vallée de l'humiliation, n'avaient pas éclairé le ministère de la guerre sur le danger de ce système. Il fallait sans doute protéger les riches comtés du Maryland occidental et de la Pennsylvanie méridionale contre les incursions des partisans virginiens; il fallait mettre à l'abri de leurs tentatives le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio, qui avait une grande importance stratégique; mais à ces cavaliers rapides et peu nombreux il fallait, comme on faisait dans l'Ouest, opposer des petits postes échelonnés dans des blockhaus et reliés entre eux par quelques régiments de cavalerie actifs et bien montés. Suffisantes pour arrêter les partisans, ces troupes auraient pu se replier sans pertes, le jour d'une véritable invasion,

au lieu d'offrir à l'ennemi une proie tentante et facile à saisir. On avait, au contraire, commencé par faire de Harpers-Ferry une grande place de guerre, comprenant tout un système de forts pour défendre le passage du Potomac, quoique ce fleuve fût guéable l'été, en plusieurs points, à peu de distance en amont; puis, afin de couvrir le chemin de fer, on avait fortifié de même Winchester; on avait ensuite accumulé dans ces deux places une quantité considérable de matériel, on avait alors jugé nécessaire d'y réunir de fortes garnisons, si bien que les seize mille hommes de Tyler et de Milroy se trouvaient attachés à deux points qui n'avaient par eux-mêmes aucune valeur stratégique et qu'on ne gardait ainsi qu'à cause de leur importance artificielle. La cavalerie, qui seule lui aurait été utile, manquant justement à Milroy, il ne pouvait s'éclairer assez loin sur la route qui avait déjà mené les soldats de Jackson à la victoire. Entouré d'un réseau insaisissable de partisans ennemis, il n'étendait pas au sud sa domination au delà du confluent des deux branches du Shenandoah. En revanche, il l'exerçait, dit-on, avec une excessive sévérité : ses exactions et ses rigueurs contre les habitants qui refusaient de prêter le serment d'allégeance avaient été l'objet des protestations du gouvernement confédéré.

Milroy, Tyler, la garnison de Baltimore et la division du général Kelly, qui occupait la Virginie occidentale, étaient subordonnés au général Schenck. A Washington même commandait le général Heintzelman, qui, outre les dépôts, les régiments en cours d'instruction et l'artillerie des forts, avait sous ses ordres plusieurs milliers de fantassins prêts à prendre la campagne, et la division de cavalerie de Stahl, forte de six mille chevaux, dont la tâche se bornait à poursuivre Moseby et les quelques centaines de partisans dirigés par ce chef audacieux. Les forces totales de Heintzelman ne s'élevaient pas à moins de trente-six mille hommes.

Keyes, Schenck et Heintzelman étaient placés sous l'autorité immédiate de Halleck, qui prétendait ainsi joindre à la direction suprême des différentes armées le commandement de ces corps détachés, commandement auquel il ne renonça jamais, même lorsqu'il parut un moment le laisser à Hooker. Celui-ci était donc dans la même situation que Mac Clellan un an auparavant.

Dès le 11 juin, le commandant de l'armée du Potomac commença le mouvement que lui imposait celui de son adversaire. La présence de Lee, avec une partie de son armée, à Culpepper l'obligeait à

étendre son aile droite le long du haut Rappahannock, que sa cavalerie seule n'était plus de force à défendre. Il fallait que son armée se préparât à faire face à l'ouest, soit que Lee voulût franchir cette rivière, soit qu'il la remontât pour gagner les vallées qui s'étendent sur les deux versants du Blue-Ridge.

Le 11, le troisième corps reçut l'ordre de s'établir sur le Rappahannock entre Beverley-Ford et Rappahannock-Station. Le 12, deux autres corps furent envoyés dans des positions d'où ils pouvaient lui porter un prompt secours, ou disputer à l'ennemi les passages des Bull-Run-Mountains, si celui-ci suivait la route que Jackson avait tracée l'année précédente : le premier corps alla s'établir à Bealeton-Station et le second, plus en arrière, à Catletts-Station ; ils atteignirent ces points le 13. L'aile droite, ainsi composée de trois corps, fut placée sous les ordres de Reynolds, commandant du premier corps, officier en qui Hooker avait, à juste titre, la plus grande confiance : échelonnée sur la ligne du chemin de fer, elle pouvait se concentrer facilement, soit sur le Rappahannock, soit à Warrenton, soit, si Washington même était menacé, à Manassas. Hooker resta, avec l'aile gauche, composée des quatre autres corps, près de Falmouth, faisant face au sud.

Pendant ce temps, Lee, n'ayant pas à discuter ses plans de campagne avec son gouvernement et exerçant une autorité absolue sur tous les corps de troupes qui devaient coopérer à leur exécution, la poursuivait avec sa vigueur accoutumée. L'invasion des États du Nord étant son but, il avait choisi dès le premier jour la voie qu'il comptait suivre et dont il ne dévia pas jusqu'à ce qu'il eût atteint les rives du Susquehannah. Nous avons assez longuement décrit la vallée du Shenandoah pour qu'il soit inutile de montrer ici les avantages qu'elle lui offrait. Les arêtes parallèles du Blue-Ridge et des Bull-Run-Mountains formaient, à l'est, deux rideaux coupés par quelques défilés faciles à occuper, qui masquaient complètement ses mouvements, tandis que la vallée même, large et possédant de bonnes routes, lui assurait de grandes facilités pour ces longues marches qui étaient le principal élément de supériorité de ses soldats sur leurs adversaires. En suivant cette vallée, il s'éloignait, il est vrai, de Washington; mais c'était, croyons-nous, la meilleure raison pour adopter cette voie. La position de Washington, sur la frontière de la Virginie, a pu être parfois une cause d'anxiété pour le gouvernement fédéral; elle a été, grâce à cette anxiété exagérée et irréfléchie, une entrave sérieuse

dans toutes les campagnes offensives entreprises contre Richmond, mais elle a été en même temps une force incalculable au point de vue stratégique. Washington, à peine défendu, a empêché l'armée victorieuse de Johnston de s'avancer en juillet 1861 jusqu'au Susquehannah et de rallier le Maryland tout entier à la cause confédérée. Quelques mois après, la capitale fédérale, entourée de puissants ouvrages, est devenue pour l'armée du Potomac une base d'opérations inexpugnable sur la limite même du territoire ennemi. Lorsque Lee a rejeté dans ces ouvrages les troupes de Pope vaincues à Manassas, il a reconnu que sa grande victoire ne lui ouvrait pas les portes de Washington, et, dès le lendemain, il lui a tourné le dos pour entrer dans le Maryland. La position de la capitale, voisine de la mer, reliée par un chemin de fer côtier à Annapolis et à Baltimore, permettait aux fédéraux de conserver cette place comme base d'opérations, même si l'envahisseur la dépassait au nord ; celui-ci ne pouvait l'investir et l'isoler qu'en en faisant complètement le tour pour aller s'établir sur la baie de Chesapeake : cette manœuvre devait l'exposer aux attaques de flanc de l'armée fédérale demeurée auprès de la capitale et occupant l'intérieur de la circonférence qu'il au-

rait à décrire. Si, d'autre part, il passait près de Washington sans vouloir s'arrêter à l'assiéger, il s'exposait à voir cette armée tomber sur ses derrières. Il était donc de l'intérêt de Lee de ne pas s'en approcher, et il devait chercher, en s'en éloignant, à attirer ses adversaires à sa suite. En effet, plus il les séparait de leur base, plus il les affaiblissait, et augmentait ainsi ses chances dans la bataille décisive qu'il lui fallait livrer, soit au sud, soit au nord du Potomac, avant de pouvoir faire sérieusement peser sur les États libres le poids de l'invasion.

Nous avons dit ailleurs que l'arête du Blue-Ridge et la vallée de Virginie se prolongent sur la rive gauche du Potomac, sous le nom de South-Mountain et de Cumberland-Valley. Depuis Chambersburg, les eaux de cette dernière vallée coulent au sud vers le Potomac; à peu près à la hauteur de ce bourg la direction générale des montagnes qui la bornent incline fortement au nord-est, et une pente en sens contraire de la précédente conduit les cours d'eau qui l'arrosent vers le grand fleuve du Susquehannah, dans lequel ils se jettent près de Harrisburg, capitale politique de la Pennsylvanie. La route de la vallée de Virginie avait donc aussi pour avantage de conduire les confédérés par la voie la plus directe, en

leur faisant passer le Potomac là où il est toujours guéable l'été, et en les abritant derrière l'arête du South-Mountain, jusqu'au cœur du puissant État de Pennsylvanie. Harrisburg, en effet, n'est pas seulement la suzeraine politique de la riche Philadelphie : c'est aussi l'une des capitales de l'industrie du fer et de la houille ; c'est l'un des centres du grand bassin carbonifère qui fournit l'anthracite à toutes les usines, comme à tous les navires à vapeur des États-Unis. La destruction des chemins de fer qui rayonnent sur ce bassin, des machines qui en extrayent le combustible et des forges qui le consomment aurait donc porté un coup terrible à la puissance offensive du Nord.

Cette fois encore ce fut le second corps qui fut chargé de précéder le reste de l'armée dans cette vallée de Virginie, dont presque chaque village lui rappelait quelque glorieux combat. Le souvenir de Jackson allait soutenir ses anciens soldats dans cette nouvelle campagne et le vaillant officier qui avait eu l'honneur de lui succéder allait se montrer digne de les diriger. Les fédéraux devaient croire que le sanglant combat de Brandy-Station ne permettrait pas à Lee d'allonger ses colonnes et qu'il hésiterait à prêter le flanc à l'adversaire qui venait de traverser le Rap-

pahannock pour aller l'attaquer jusque près de Culpepper. Mais il ne se laissa pas entraver un instant par cette démonstration. Stuart, avec quatre des brigades qui venaient de combattre à Brandy-Station, fut chargé d'observer la cavalerie ennemie. Toutefois, s'il avait dû passer le Rappahannock, ce projet fut abandonné : le soin de masquer les mouvements de l'infanterie était une occupation suffisante pour qu'il ne pût songer à faire une expédition ou *raid* pour son compte. Longstreet resta à Culpepper, avec son corps, pour former le centre de la longue colonne qui allait s'étendre de Fredericksburg jusqu'en vue des montagnes du Maryland et, dès le 10 au matin, Ewell se remit en marche. Deux brigades de cavalerie furent chargées de l'éclairer. Celle d'Imboden, qui se trouvait déjà dans les hautes vallées des Alleghanies au-dessus de Romney, eut pour mission de couvrir sa gauche et de couper le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio, afin d'empêcher Milroy de recevoir des renforts de l'ouest. Celle de Jenkins précéda l'infanterie dans la vallée du Shenandoah, qu'elle avait quittée peu de jours auparavant. Ces deux brigades, qui venaient seulement d'être réunies effectivement à l'armée de la Virginie septentrionale[1], étaient parfai-

1. La brigade Jones figure pour mémoire sur les états de situa-

tement choisies pour accomplir une pareille tâche : non seulement chaque soldat connaissait le terrain qu'il allait parcourir ; mais, comme l'événement le prouva, leur présence ne pouvait donner l'éveil aux fédéraux, qui étaient depuis plusieurs mois accoutumés à croiser le fer avec elles.

Habitués à la marche, peu chargés, car ils ne portaient qu'une couverture, des cartouches et un peu de pain, couchant sans tente-abri, comptant sur les ressources du pays pour les nourrir, les soldats d'Ewell s'avançaient rapidement vers la vallée de Virginie. Ses trois divisions et ses vingt batteries, parties le 10 de Culpepper, traversaient Sperryville, Gaines-Cross-Roads, Flint-Hill, franchissaient le Blue-Ridge au col de Chesters-Gap et, dépassant Front-Royal, atteignaient, le 12 au soir, à Cedarville, les rives du Shenandoah. Ewell prit aussitôt toutes ses dispositions pour tirer le plus grand parti possible de l'ignorance dans laquelle ses adversaires se trouvaient encore de ses mouvements. Quoiqu'il eût parcouru déjà quatre-vingts kilomètres depuis la veille, Rodes conduisit sa division jusqu'à Stone-Bridge, à huit kilomètres plus loin, sur la route directe de Berryville. Il s'agissait en effet de

tion de cette armée pour le mois de mai. Celle d'Imboden n'en fit jamais officiellement partie.

surprendre la brigade fédérale de Mac Reynolds, que Milroy avait postée dans ce bourg ouvert pour relier Winchester à Harpers-Ferry. Jenkins avait ordre de précéder Rodes dans ce mouvement. Ewell se proposait, avec le reste de son corps, de gagner, à l'ouest, la grande route de Woodstock à Winchester pour arriver de front devant cette ville. Parfaitement renseigné sur les moindres détails des positions ennemies par les partisans qui pénétraient sans cesse dans les lignes fédérales, et particulièrement par un officier aussi hardi qu'intelligent, dont la carrière militaire fut pleine d'aventures, le major Harry Gilmor, Ewell avait pu faire d'avance tout son plan d'attaque.

Nous avons déjà indiqué la configuration des environs de Winchester à l'occasion du combat de Kernstown. Entre ce dernier village et la ville même, au sud-ouest par conséquent de celle-ci, se trouvent les collines que les fédéraux occupaient lors de l'échec de Jackson, la plus élevée s'appelle Bowers-Hill; la position est couverte par le ruisseau de l'Abrahams-Creek, qui tourne ensuite au nord-est en enveloppant une partie de la ville. Bowers-Hill n'est que l'extrémité d'une suite de mamelons, semblables à tous ceux de ce pays, qui, sous le nom d'Applepie-Ridge,

s'étend à une distance de vingt kilomètres vers Martinsburg et le Potomac. Au nord-ouest de Winchester, l'Applepie-Ridge se compose de trois crêtes parallèles, la plus éloignée dominant les deux autres, et la plus rapprochée touchant presque à la ville. C'est sur cette dernière que les fédéraux avaient, dès l'année précédente, établi leur système de défense, se composant d'une enceinte continue et d'un fort étoilé formant un grand réduit. L'arête intermédiaire, appelée Flint-Hill, était restée inoccupée pendant tout l'hiver. Depuis quelques semaines seulement, les fédéraux avaient commencé à la fortifier ; les ouvrages, à peine ébauchés, n'étaient défendus que par de l'artillerie de campagne. Ce nouveau travail était le seul dont Ewell n'eût pas connaissance; aussi son projet était-il, pendant que Rodes couperait aux ennemis la retraite vers le Potomac et que Johnston, avec une division, les retiendrait sur l'ancien champ de bataille de Kernstown, d'envoyer la troisième, sous Early, s'emparer de Flint-Hill, de manière qu'ils fussent investis dans Winchester comme Miles l'avait été, l'année précédente, dans Harpers-Ferry.

Dès le 13 au matin, Early atteignait la grande route près de Newton et se dirigeait sur Winchester,

tandis que Johnston marchait vers le même point, en suivant à sa droite le chemin de Front-Royal. Milroy ne se doutait pas encore qu'une force au moins triple de la sienne, et composée de l'élite de l'armée confédérée, allait l'assaillir dans quelques heures. Il avait pris pour s'éclairer toutes les dispositions que comportait la tâche dont il était chargé. Il avait organisé une contre-guérilla, dont les membres, connus sous le nom de *Jessie-Scouts*, parcouraient le pays déguisés en soldats confédérés, faisant, il est vrai, au moins autant la police que la guerre. Le 12, il avait envoyé deux fortes reconnaissances sur les routes de Woodstock et de Front-Royal. La première rencontra, aux environs de Newton, une partie de la brigade Jenkins et attira même ces cavaliers dans une embuscade où ils firent des pertes sérieuses; mais leur présence en ces lieux n'avait rien d'insolite. La seconde ne fut pas poussée assez loin, et Milroy eut le tort d'attacher peu d'importance aux renseignements assez vagues qu'elle lui rapporta sur l'arrivée à Front-Royal d'un corps ennemi. Il ne pouvait d'ailleurs imaginer qu'une partie de l'armée de Lee quitterait les bords du Rappahannock et viendrait le chercher à Winchester sans que le général Halleck en fût informé, sans qu'il l'en avertît et lui donnât ses instructions.

Nous avons montré qu'en effet le général en chef était prévenu, depuis le 10, de la présence de Lee et d'un corps d'armée à Culpepper; que Hooker, après avoir réclamé en vain la direction de toutes les troupes qui se trouvaient en Virginie, avait signalé aux autorités de Washington la vallée du Shenandoah comme particulièrement menacée par cette concentration; les rapports que Pleasonton lui envoyait du haut Rappahannock sur les mouvements probables de l'ennemi, et qui tous contenaient cette information, étaient directement transmis à Halleck. Cependant celui-ci ne donna pas un mot d'avis au malheureux Milroy et le laissa dans l'ignorance la plus absolue du danger qui le menaçait. Il est vrai qu'il envoya plus tard, le 11, lorsqu'il fut mieux renseigné, une dépêche au général Schenck, lui indiquant Harpers-Ferry comme le seul point qu'il fallût défendre et lui prescrivant de ne laisser à Winchester ni matériel ni plus de troupes qu'il n'en avait besoin pour observer la vallée; mais, par une omission plus étrange encore, il donnait ces instructions d'une manière générale, sans faire allusion à l'approche possible d'un corps ennemi, sans rien préciser pour leur exécution. Aussi Schenck ne crut-il pas devoir prescrire à Milroy d'évacuer Winchester. Il révoqua

l'ordre donné à cet effet par son chef d'état-major, qui avait reçu la dépêche pendant son absence, et recommanda, au contraire, à son lieutenant, tout en se préparant à quitter la place, d'y rester et de la défendre jusqu'à ce qu'il reçût un nouvel avis : avis qui ne devait jamais lui parvenir.

Telle était la situation des fédéraux le 13 au matin. Dès le point du jour, Milroy, se conformant à ses instructions, se prépara à tenir tête à ce qu'il croyait être une simple incursion de la cavalerie ennemie. Mac Reynolds fut rappelé de Berryville, ses deux autres brigades s'avancèrent au sud de Winchester et s'établirent, celle du général Elliot à droite, celle du colonel Ely, à gauche, sur le champ de bataille de Kernstown : obligées de laisser une partie de leur effectif dans les forts, ces troupes ne comptaient pas plus de cinq mille hommes en tout. Malgré leur faiblesse, elles firent bonne contenance devant les forces imposantes qu'Ewell déploya en face d'elles.

Elliot occupait les collines au delà de l'Abrahams-Creek; il fallut qu'Early mît en ligne toute sa division et débordât sa droite pour l'en déloger : les fédéraux, repassant le ruisseau, occupèrent fortement Bowers-Hill. La nuit approchait, les soldats d'Early, qui avaient parcouru cent douze kilomètres en trois

jours, étaient fatigués et ne les inquiétèrent pas dans cette nouvelle position. A leur droite, Johnston rencontrait, à quatre kilomètres de Winchester, la ligne du colonel Ely et, après un combat assez vif, le refoulait lentement devant lui.

On peut se figurer l'étonnement de Milroy et de ses officiers en se voyant attaqués par de pareilles forces : le mystère avait été bientôt découvert. Le premier prisonnier qu'ils avaient fait leur avait appris qu'il appartenait à la brigade Hays et au second corps de l'armée de Lee. Milroy aurait pu, durant la nuit, évacuer Winchester; il aurait sans doute sauvé la plus grande partie de sa division et de son artillerie; mais l'ordre de son chef était formel, et il ignorait naturellement qu'au moment même où Jenkins l'avait coupé, le 13 après midi, le télégraphe allait lui transmettre un ordre contraire. Il pensa que l'armée du Potomac suivrait de près celle de Lee et que la défense de Winchester ne serait pas inutile. D'ailleurs sa retraite aurait gravement compromis le sort de la brigade Mac Reynolds, alors en marche et qui le rejoignit seulement à dix heures du soir. Il se décida à rester. Cè fut un malheur pour lui, mais on ne saurait le lui reprocher.

Pendant ce temps, Rodes avait marché sur Berryville; mais la proie qu'il espérait y trouver lui avait échappé. Mac Reynolds était en route sur Winchester, non par le chemin direct qu'il savait trop exposé, mais en décrivant un grand détour au nord. La cavalerie confédérée seule avait pu le suivre; Rodes, trompé par la direction qu'il avait prise, et ayant perdu sa piste, alla le chercher vers Martinsburg et bivaqua, le 13 au soir, à la station de Summit entre Winchester et Charlestown.

La journée du 14 devait décider du sort de Milroy et de ses troupes: l'obscurité une fois dissipée, il ne pouvait plus songer à évacuer la place en présence des forces ennemies qui le menaçaient; mais il avait profité de la nuit pour quitter les positions qu'il occupait la veille et concentrer sa petite troupe dans les forts et la partie nord de la ville. Dès le matin, Ewell avait reconnu le terrain du haut de Bowers-Hill : il avait aperçu les nouveaux ouvrages établis sur Flint-Hill. Il fut décidé qu'Early les prendrait d'assaut, pendant que Johnston attirerait vers le sud l'attention de l'ennemi. Le premier se mit aussitôt en marche avec trois brigades, commençant par rebrousser chemin, pour mieux cacher son but, et décrivant à l'ouest de Winchester un grand arc de

cercle, par des chemins détournés, que les habitants s'empressaient de lui indiquer.

Afin d'éviter les patrouilles ennemies et de se défiler constamment derrière les plis du terrain, il s'éloigna ainsi jusqu'à cinq kilomètres de Winchester, traversa inaperçu la route de Romney. et arriva enfin, à quatre heures après midi, au pied de la troisième crête de l'Applepie-Ridge, la plus élevée et la plus éloignée de Winchester. Elle était couronnée d'un bois qui permettait d'en occuper secrètement le sommet, situé à deux kilomètres des ouvrages de Flint-Hill. Après l'avoir reconnue, la chaleur étant extrême, Early donna quelque repos à ses troupes. Pendant ce temps, Ewell dirigeait de Bowers-Hill, contre les positions fédérales, des attaques que sa supériorité numérique lui permettait de rendre très sérieuses; mais, sautant sur ses béquilles, sans s'occuper des projectiles qui tombaient autour de lui, il ne prêtait à ces attaques qu'une médiocre attention, tournant toujours sa lunette vers les hauteurs qu'Early devait attaquer. Quant à Milroy, posté sur un observatoire qui s'élevait au milieu du fort étoilé, il suivait avec attention le combat qui se livrait au sud, et, tournant le dos à Flint-Hill, ne semblait pas se douter du danger qui le menaçait de ce côté.

Il avait envoyé une reconnaissance sur les routes de Pughtown et de Romney, qui, ayant sans doute passé un peu en avant de la colonne d'Early, revint sans avoir rencontré un ennemi. Trompé par ce rapport, il eut le tort, le seul qu'on puisse lui reprocher sévèrement, de ne pas éclairer les abords de Flint-Hill, de ne pas envoyer un seul poste sur les collines environnantes. Il ne pouvait d'ailleurs qu'attendre passivement le moment où il plairait à l'ennemi de tenter une attaque décisive.

En attendant, la journée se passe lentement au milieu d'engagements partiels, chacun sentant bien qu'il se prépare quelque coup imprévu. Enfin, soudain à six heures, une salve d'artillerie éclate au nord-ouest de Flint-Hill. Ewell a reconnu les vingt pièces d'Early, qui ont été hissées sur la colline et mises en batterie à la lisière du bois, en face des ouvrages de l'ennemi, sans que celui-ci s'en soit aperçu. Milroy n'a qu'à se retourner pour voir les ouvrages inachevés de Flint-Hill couverts d'obus, et le feu de leur artillerie promptement éteint : il donne, mais trop tard, l'ordre d'en renforcer la garnison et d'attaquer les batteries ennemies. Moins d'une demi-heure après que celles-ci ont ouvert le feu, la brigade Hays, sortant du bois, s'élance à l'assaut, gravit la

pente de Flint-Hill, et entre dans les ouvrages, au moment où leurs défenseurs, trop peu nombreux pour résister sérieusement, se replient sur la place, protégés par le feu du fort étoilé. Hays dirige aussitôt contre ce fort les canons qu'il vient de prendre, et Milroy est obligé de reconnaître l'impossibilité de réparer ce désastre par un retour offensif.

Les confédérés, de leur côté, satisfaits du résultat obtenu, et voyant la nuit approcher, jugèrent inutile d'attaquer les forts dans lesquels Milroy avait rassemblé ses troupes. Ils pouvaient, de la position qu'ils occupaient, écraser ces forts et couvrir de projectiles les fédéraux partout où ils chercheraient un abri : ceux-ci, pour comble de malheur, n'avaient plus ni vivres ni munitions; l'investissement de la place en devait donc amener la prise immédiate. Heureusement Milroy avait la nuit devant lui pour éviter, au prix de cruels sacrifices, il est vrai, la honte d'une capitulation comme celle de Miles. Appuyé par l'avis, superflu d'ailleurs, d'un conseil de guerre, il prépara l'évacuation immédiate de la place. Laissant ses malades, ses blessés, ses canons et ses voitures derrière lui, il se mit en route avec sa cavalerie et son infanterie, évita la ville de Winchester, dont les habitants

n'auraient pas manqué de trahir son passage, et gagna, sans être aperçu par l'ennemi, la route de Martinsburg. Les confédérés semblaient s'être relâchés de leur vigilance accoutumée; car la colonne unioniste avait déjà parcouru huit kilomètres dans le silence et l'obscurité, lorsque, au moment d'atteindre Rocktown, le général Elliot, qui avait la tête, fut accueilli à bout portant par une brusque fusillade partant d'un bois et de quelques champs à droite de la route. Cette fois encore, les fédéraux jouaient de malheur, car ils avaient failli échapper à leurs adversaires. Ewell avait bien pensé qu'ils essayeraient peut-être de lui fausser compagnie; mais, comme il voulait, tout en leur barrant la route de Harpers-Ferry, tenir ses forces prêtes à les investir s'ils étaient restés dans la place, il avait prescrit à Johnston de prendre position, pendant la nuit, avec trois brigades, à quatre kilomètres à l'est de Winchester. Johnston, trouvant la route qui lui était indiquée mauvaise, fit un grand détour pour aller s'établir sur le chemin de fer, à Stephensons-Depot, près de Rocktown. Il avait atteint ce point vers trois heures et demie du matin, avec deux brigades, la troisième, sous Walker, ayant été retardée par un malentendu, lorsque, de la station, il entendit la colonne fédérale qui passait

sur la route de Martinsburg, à deux cents mètres seulement du chemin de fer. Il vint aussitôt la prendre de flanc. Mais les fédéraux étaient, cette fois, assez nombreux pour lui tenir tête; ils étaient stimulés par la nécessité de s'ouvrir un passage et, la colonne s'étant rapidement serrée sur le point attaqué, Milroy prit l'offensive, cherchant d'abord à rompre le centre, puis à entamer successivement l'une et l'autre aile de l'ennemi. Les confédérés, fortement pressés, résistaient avec peine. C'était pour les fédéraux le moment de continuer leur route. Milroy en donna l'ordre; malheureusement l'obscurité, la confusion ne permirent pas de l'exécuter. Il attendit en vain la brigade Mac Reynolds, qui formait l'arrière-garde et qui sans doute s'était déjà dispersée. Ce retard le perdit. En effet, il donna à la brigade Walker le temps de rejoindre Johnston et de tomber sur le flanc gauche des fédéraux, tandis que Gordon, avec une des brigades d'Early, accourait au bruit du combat, sur la route qu'ils venaient de suivre. Milroy, se voyant menacé de toutes parts, prescrivit à tout ce qu'il lui restait de troupes de suivre la route de Martinsburg, encore libre, en cherchant à retarder la poursuite de l'ennemi, pour se jeter ensuite à droite dans la direction de Harpers-

Ferry. Mais la colonne ne tarda pas à se diviser : la plus grande partie gagna à gauche, dans un grand désordre, les crêtes des Alleghanies; elle finit par atteindre le Potomac à Hancock sans être poursuivie, et continua cependant sa retraite précipitée jusqu'en Pennsylvanie, où elle alla porter le trouble et l'alarme. D'autres groupes de fuyards, parmi lesquels se trouvait Milroy, arrivèrent, sans avoir été inquiétés, à Harpers-Ferry. Ils échappèrent ainsi à Rodes, qui, suivant le 14 un ennemi imaginaire, avait poussé jusqu'à Martinsburg, d'où il avait délogé le soir un détachement de la division Tyler. Il avait enlevé à ce dernier six canons et deux cents prisonniers; mais, par suite de cette marche, il n'avait pu recevoir les ordres d'Ewell à temps pour couper complètement la retraite de Milroy. La victoire de Winchester livrait aux confédérés, d'après leurs rapports, 3,358 prisonniers valides, 700 blessés et malades, 23 pièces de canon et 300 voitures; le peu de provisions laissées par les fédéraux furent pillées par les premiers soldats qui pénétrèrent dans les forts. Ces divers engagements n'avaient coûté au second corps que 47 tués, 219 blessés et 3 prisonniers. C'était un brillant début pour la campagne qui allait s'ouvrir, d'autant plus heureux qu'il frappait les fédéraux en un point qui leur était par-

ticulièrement sensible. Par la manière dont il avait dirigé leurs marches, combiné leurs attaques et recueilli le fruit de leurs manœuvres, Ewell avait conquis la confiance des anciens soldats de Jackson.

Personne cependant, au moment où les communications télégraphiques avec Winchester furent coupées, le 13 après midi, ne se doutait dans le Nord du sort qui menaçait cette place et les autorités de Washington ne crurent à la présence d'Ewell dans la vallée de Virginie que dans la journée du 14, lorsque le sort de Milroy était déjà virtuellement tranché.

Toutefois le 12, Hooker, toujours vigilant, ayant appris par un nègre que le corps d'Ewell avait passé à Sperryville, comprit que, ne pouvant attaquer Hill près de Fredericksburg, il ne fallait pas se laisser retenir plus longtemps par lui sur le bas Rappahannock et qu'il était temps de suivre, avec toutes ses forces, le mouvement de l'ennemi vers le nord. Le 13, les différents corps de son armée étaient en marche. Les 2ᵉ, 6ᵉ et 12ᵉ corps, qu'il avait gardés à portée de Falmouth, furent dirigés sur Dumfries et, de là, sur Fairfax-Court-House, avec l'artillerie de réserve, les trains et tout le matériel qui ne fut pas embarqué sur le Potomac, le dépôt d'Aquia-Creek devant être

abandonné. Les trois corps qui se trouvaient sur le haut Rappahannock, et Sykes qui, avec le cinquième observait le confluent, étant ainsi placés entre l'ennemi et la route prise par le gros de l'armée, eurent ordre de couvrir ce mouvement, de le suivre et de s'arrêter à Manassas. Hooker, une fois dans ces nouvelles positions, faisant face à l'ouest, sa droite et sa gauche devaient se trouver interverties. C'était une retraite qui ne pouvait se déguiser, mais que les circonstances rendaient nécessaire; les confédérés avaient désormais l'initiative, et, sans se préoccuper des marches qu'il aurait à faire en avant ou en arrière, ni du terrain qu'il pourrait être obligé d'abandonner, Hooker n'avait plus d'autre devoir que de se tenir prêt à parer, sur tous les points vulnérables, les coups que Lee allait lui porter. Le programme tracé par celui-ci s'accomplissait de point en point. Le 13, son armée se trouvait développée sur une longueur de 168 kilomètres, ou plutôt divisée en trois parties séparées par 56 kilomètres d'une part et 112 de l'autre. Dans cette disposition, si périlleuse en apparence, il n'y avait d'exposé, nous l'avons montré, que le corps de Hill. Ce corps, joint à celui de Longstreet, aurait été de force à livrer à Hooker une bataille défensive; mais il aurait eu de la peine à résister seul

assez longtemps pour laisser au premier corps le temps de revenir de Culpepper. Longstreet, au contraire, n'était pas menacé, Hill observant les mouvements de ses adversaires sur la rive gauche du fleuve, et se tenant prêt à les suivre. Aussi quand, le 14 au matin, il vit que ceux-ci avaient abandonné les hauteurs de Falmouth, il se mit promptement en marche pour rejoindre Longstreet.

Le 15, la situation des deux armées était donc bien changée. Le mouvement des fédéraux s'achevait : l'armée du Potomac, concentrée à Manassas et à Fairfax, couvrait Washington, prête à combattre l'ennemi, s'il s'avançait contre la capitale ; ce mouvement s'était accompli avec ordre. Le 2ᵉ et le 6ᵉ corps qui fermaient la marche devaient atteindre, le soir, les positions qui leur étaient assignées. L'armée occupant le territoire surveillé jusqu'alors par la division Stahl, celle-ci avait été jointe à sa cavalerie: c'était dans ce moment un utile renfort. Pleasonton gardait à l'ouest, sur le Rappahannock et près de Warrenton, le contact avec les cavaliers de Jones. La nouvelle du désastre de Milroy, se répandant comme l'éclair dans le Nord, y avait causé une profonde émotion. On y voyait, avec raison, l'indice certain d'une invasion prochaine. La veille, en apprenant

l'investissement de Winchester, le Président, le général Halleck, le ministre de la guerre, dans une série de dépêches qui témoignent du trouble dans lequel cette nouvelle les avait jetés, avaient demandé à Hooker, soit d'aller au secours de Milroy, soit d'adopter enfin leur plan favori en coupant en deux la colonne ennemie. « L'animal est si long, disait le « Président, qu'il doit être bien mince quelque part. » Le 15, le sort de Milroy était connu et sa conduite jugée plus sévèrement qu'elle ne le méritait. Mais, cette fois, c'est Harpers-Ferry même, l'objet des prédilections de Halleck, que l'on croyait menacé par la plus grande partie de l'armée de Lee, et le général en chef recommandait aussitôt à Hooker de se porter sur Leesburg pour empêcher celle-ci de passer le Potomac. Au nord de ce fleuve, le général Couch, appelé en toute hâte à Harrisburg, cherchait à organiser les milices pennsylvaniennes; mais les appels du gouverneur ne trouvaient encore que peu d'écho, et le zèle de Couch ne pouvait suppléer à l'ignorance de ses recrues. La terreur régnait déjà dans toute la vallée de Cumberland. En effet, les cavaliers de Jenkins suivaient de si près les fugitifs, que, le 14 au soir, ils les avaient obligés de franchir le Potomac à Williamsport, après les avoir délogés de Martinsburg. La

population aisée de toutes les villes voisines dans le Maryland, se souvenant de leurs incursions de l'année précédente, fuyait en masse, avec tout ce qu'elle espérait soustraire à leurs réquisitions : les chevaux, les mulets et le bétail surtout, dont on savait que les confédérés avaient grand besoin, étaient poussés en longues colonnes vers le nord, et ces caravanes, grossissant, à chaque pas, par la crainte dont elles apportaient partout la contagion, finirent par atteindre Harrisburg.

Dès le 16, tout était en émoi dans la capitale de la Pennsylvanie, et, tandis qu'on travaillait jour et nuit à élever des barricades et des ouvrages réguliers, qu'on n'aurait probablement pas eu les moyens de défendre, un flot non interrompu de fuyards passait sur la rive gauche du Susquehannah, ne croyant trouver de sûreté qu'au nord du fleuve. Jamais, raconte-t-on, le péage du pont n'avait fait de pareilles recettes. C'est justement pour ne pas trouver la vallée de Cumberland absolument déserte, que Jenkins poussait si rapidement au nord. Le 16 au matin, il entrait dans Greencastle, le premier bourg pennsylvanien, et, dans la nuit, il arrivait à Chambersburg. Il prit les chevaux, le bétail, le fourrage, les vivres et les médicaments qu'il y trouva, payant

une partie en papier confédéré et s'appropriant le reste; mais ses soldats ne se livrèrent à aucun acte de pillage et les habitants eux-mêmes furent obligés de rendre justice à leur discipline et à leur bonne tenue. On assure seulement qu'il prit un certain nombre de nègres libres et les envoya dans le Sud, pour y être vendus comme esclaves. Dès le 17, au moment où l'on s'attendait à lui voir continuer sa course et où les fédéraux croyaient déjà toute l'armée de Lee derrière lui, il revint brusquement sur ses pas et rejoignit le général Rodes, qui, avec trois brigades, s'était établi à Williamsport sur la rive gauche du Potomac. Il fallait, en effet, que les soldats d'Ewell attendissent les deux autres corps sur lesquels ils avaient pris une si grande avance. Lee était obligé de concentrer ses forces avant d'entrer en Pennsylvanie, et de les tenir toujours prêtes à livrer bataille. Les trois divisions d'Ewell restèrent donc entre Williamsport et Winchester jusqu'au 19, jour de l'arrivée de Longstreet à portée de cette dernière ville. Imboden, à l'ouest, avait fait, le 16, un mouvement analogue à celui de Jenkins, et, occupant, le 17, la petite ville de Cumberland, il avait coupé les communications du général Kelly avec le Maryland.

Dès que Lee, qui était resté à Culpepper, sut Hill

en route pour le rejoindre, tranquille désormais de ce côté, il mit en mouvement toutes les troupes qu'il avait autour de lui. Afin de tromper les fédéraux et de couvrir la marche de Hill, qui devait suivre jusqu'à Winchester la voie tracée par Ewell, il prescrivit à Longstreet de passer sur le versant oriental du Blue-Ridge, comme s'il marchait sur Leesburg, et de ne revenir à l'ouest de cette chaîne que par Ashbys-Gap et Snickers-Gap. Le premier corps, dont Pickett, arrivant de la Caroline du Nord à Culpepper avec trois brigades, avait porté l'effectif à trois divisions, se mit en marche le 15. Stuart avait ordre de couvrir son mouvement en se tenant sur sa droite. La division de cavalerie, réduite à quatre brigades par le départ d'Imboden et de Jenkins, observait depuis le combat de Brandy-Station le haut Rappahannock, surveillant avec soin tous les mouvements des fédéraux de ce côté. Stuart laissa la brigade Hampton sur ce cours d'eau pour continuer à l'observer; un régiment de la brigade W. F. Lee resta un peu plus bas pour accompagner Hill, celle de Fitzhugh Lee, commandée par le colonel Munford, éclairant la route que devait suivre Longstreet, se dirigea sur Barbees-Cross-Roads, tandis que Stuart, prenant plus à droite, passa le Rappahannock à Hinsons-Mills, avec Robertson et le

colonel Chambliss, qui commandait la brigade de W. F. Lee, depuis que ce dernier avait été blessé à Brandy-Station. Jones eut ordre de surveiller l'Æstham River et de rejoindre le reste de la division, après que toute l'armée aurait passé ce cours d'eau. Le lendemain, Stuart atteignait le chemin de fer de Manassas à Salem et à Piedmont, sans avoir rencontré l'ennemi.

Pleasonton avait suivi le mouvement de l'infanterie fédérale vers Washington et Longstreet s'établissait tranquillement au pied des pentes orientales du Blue-Ridge, sans avoir réussi à attirer, comme il l'espérait, l'attention des fédéraux, qui ne se doutèrent même pas de sa présence dans ces parages.

La défaite de Milroy avait, nous l'avons dit, alarmé le général Halleck pour la sécurité de Harpers-Ferry. Ajoutant foi à tous les bruits qui se répandaient parmi les populations effrayées de la rive gauche du Potomac, il envoya à Hooker plusieurs dépêches, le pressant de secourir cette place, qu'il croyait déjà assiégée et sur le point de se rendre. En conséquence, le commandant de l'armée du Potomac, qui sentait le danger de diviser ses forces si près de l'ennemi, donna, le 16, jour de repos accordé à ses troupes, les ordres nécessaires pour faire mouvoir tous ses

corps, le 17 au matin, en échelons, par la rive droite du fleuve qui arrose Washington dans la direction de Harpers-Ferry, où il comptait arriver en deux grandes journées de marche. Mais, dès qu'il en reçut avis, le général Halleck, éclairé sur la véritable situation de Tyler, désapprouva ce mouvement, et Hooker arrêta son armée au moment où elle allait se mettre en marche. Les fédéraux ignoraient, non seulement les projets, mais la position réelle de leurs adversaires. Ils savaient que l'armée de Lee se trouvait entre Culpepper et Winchester; mais se préparait-elle à marcher sur Manassas pour obliger l'armée du Potomac à reprendre les positions qu'elle occupait en 1861, ou méditait-elle l'invasion de la Pennsylvanie? C'est ce que rien ne pouvait leur indiquer encore.

Hooker s'étonnait de l'immobilité des vainqueurs de Winchester, et, bien qu'il pensât avec raison que Lee marcherait probablement au nord, et non à l'est, il croyait parfois que tout ce grand mouvement avait pour seul but de couvrir un *raid* de cavalerie au delà du Potomac. Le gouvernement, il est vrai, loin de l'aider à percer ce mystère, le troublait en se faisant l'écho des rumeurs les plus invraisemblables, et en lui donnant des ordres, disons plutôt des instructions vagues et contradictoires, comme nous l'avons

vu tout à l'heure. En ce qui le concernait, préoccupé exclusivement de ne pas se laisser couper de Washington, il avait eu le tort, croyons-nous, de s'éloigner trop rapidement de l'ennemi, par une marche divergente, et de ramener sa cavalerie jusqu'à Manassas, se mettant ainsi dans l'impossibilité de suivre et d'observer les mouvements de Lee. Une chance heureuse allait, sans le faire sortir de cette incertitude, lui donner enfin quelques renseignements sur les positions de l'ennemi.

Dans la nuit du 16 au 17, il s'était décidé à attendre, entre Manassas et Centreville, que celui-ci eût dessiné ses mouvements, estimant qu'il ne pouvait l'empêcher de passer le Potomac et que, dès lors, il valait mieux attendre pour l'attaquer qu'il se fût éloigné de sa base d'opérations. Afin d'observer ses mouvements et de les entraver, il aurait voulu que Pleasonton, avec tout son corps, passât sur la rive droite du Potomac et qu'une colonne de quinze mille hommes, tirée des garnisons de Washington et de Baltimore, vînt se joindre à lui lorsque, suivant la marche de Lee, il aurait atteint le versant oriental du South-Mountain. Le premier projet ne fut pas goûté par le Président; le second rencontra des obstacles de tout genre que nous indiquerons plus tard.

Cependant le contre-ordre donné à l'armée n'avait pu atteindre à temps Pleasonton, qui s'était mis en marche dès le point du jour pour éclairer sa marche. Il était déjà en route sur Aldie lorsqu'il reçut avis de rebrousser chemin. Le pays qu'il traversait était difficile, couvert de bois, favorable, par conséquent, aux surprises, aux mouvements secrets que l'ennemi pouvait tenter; en face de lui s'étendait la ligne des hautes collines que coupe la brèche d'Aldie. Comprenant l'importance qu'il y avait à reconnaître l'autre versant, il demanda et obtint l'autorisation de continuer jusqu'au pied du Blue-Ridge ; s'il ne rencontrait pas l'ennemi, il devait pousser par Leesburg jusqu'aux environs de Harpers-Ferry. La division Gregg était en tête, la seconde brigade, sous Kilpatrick, formant la première ligne. Trois régiments de cette brigade, suivis d'assez près par une partie de la première, se dirigeaient sur Aldie. Le colonel Duffie, avec le 1er Rhode-Island, avait été détaché, dès le matin, par Kilpatrick sur Thoroughfare-Gap et devait rejoindre celui-ci à Middleburg.

Ce même jour, Stuart, après avoir reçu de Moseby des informations détaillées sur les positions que les fédéraux occupaient la veille, et les croyant encore loin des Bull-Run-Mountains, quittait ses bivouacs

sur le chemin de fer de Manassas pour occuper les passages de ces montagnes. Chambliss, longeant la voie qui traverse celui de Thoroughfare-Gap, eut ordre, pour observer ce défilé, de s'établir à Salem; Munford, de passer par Middleburg et d'occuper Aldie; Robertson, de s'arrêter à Rectortown pour pouvoir les soutenir l'un ou l'autre. Les hommes et les chevaux étaient fatigués et les généraux, se croyant loin de l'ennemi, se relâchèrent un peu de cette vigilance qui les distinguait d'ordinaire. Munford, qui seul avait une longue route à parcourir, arrêta sa colonne à Dover et n'envoya que quelques escadrons occuper le village d'Aldie. Stuart lui-même était resté avec son état-major à Middleburg, où d'anciens amis et de nouveaux admirateurs s'empressèrent de fêter le jeune et brillant général.

Cependant, vers deux heures, les éclaireurs fédéraux rencontrèrent brusquement ceux de Munford, un peu avant d'arriver à Aldie. Aussitôt Kilpatrick, avec le 2e New-York, son ancien régiment, les charge, les poursuit et s'empare du village. Mais, prévenu à temps de l'approche de l'ennemi, Munford est accouru de Dover avec sa brigade. De part et d'autre, cette rencontre a été une surprise complète; leurs forces sont à peu près égales, se composant

pour chaque parti de quatre régiments de cavalerie et d'une batterie d'artillerie. Pendant que Kilpatrick, sortant du village, déploie sa brigade, Munford prend rapidement ses dispositions de combat. Après avoir traversé le village d'Aldie, situé au bord d'un ruisseau, dans une brèche des Bull-Run-Mountains, la route se bifurque : une branche se dirige à l'ouest vers Middleburg et Ashbys-Gap, l'autre au nord-ouest vers Snickers-Gap.

Entre les deux se trouve une colline dont la route de Middleburg longe le pied, tandis que l'autre en gravit la pente septentrionale; c'est sur cette colline découverte que Munford s'établit, plaçant son artillerie au sommet et garnissant de cavaliers démontés une clôture, composée d'une haie et d'un fossé, qui la borde en arrière de la bifurcation.

Les fédéraux attaquent cette forte position avec une vigueur remarquable; le 2e New-York s'élance sur la clôture et, mettant pied à terre, enfonce, le sabre à la main, la ligne des tirailleurs, auxquels elle fait de nombreux prisonniers, pendant que l'artillerie fédérale, sans s'inquiéter de celle de l'ennemi, dirige son feu sur ses réserves de cavalerie. Mais c'est sur la route de Snickers-Gap que la lutte doit se décider, car cette route, gravissant la colline, donne accès au

point culminant de la position. Munford l'a bien compris et il réunit toutes ses forces de ce côté, pour se jeter sur la droite fédérale. Celle-ci résiste, les officiers donnent l'exemple à leurs soldats; le colonel Cesnola du 4e New-York, qui avait été mis aux arrêts, charge sans armes à la tête de ses troupes et Kilpatrick, pour le récompenser, lui donne son propre sabre au milieu même du combat. Mais il tombe grièvement blessé aux mains des confédérés, et, de ce côté, la cavalerie unioniste est ramenée en désordre. Cependant le 1er Maine, appartenant à la 1re brigade, a été envoyé par Gregg au secours de Kilpatrick. Celui-ci, à l'aide de ce renfort, rallie son monde et reprend l'offensive sur sa droite. Les deux troupes se mêlent, on combat à l'arme blanche; de part et d'autre, les pertes sont considérables. Enfin, appuyé par sa batterie, qui tire à mitraille, Kilpatrick réussit à ébranler la colonne ennemie. Les confédérés reculent; les fédéraux, à cette vue, les pressent de tous côtés et s'emparent de la position qu'ils occupaient. Au même instant, Munford apprend, par un avis de Stuart, qu'il est menacé par derrière et se replie rapidement sur Middleburg. Kilpatrick, satisfait, s'arrête sur le champ de bataille; il a perdu bon nombre de soldats et d'officiers dans cette lutte

acharnée; il a fait une centaine de prisonniers et en a laissé autant aux mains de l'ennemi.

C'est le mouvement du colonel Duffie par Thorough-fare-Gap, accompli au milieu des plus grands dangers avec une rare audace, mais aussi avec des pertes considérables, qui a achevé de décider la retraite de Munford. Duffie, avec ses 280 hommes, était inopinément arrivé en présence de la brigade Chambliss; mais il avait réussi à tromper sur sa faiblesse numérique les confédérés fatigués et peu désireux sans doute d'engager l'action. Aussi, tandis que Chambliss croyait avoir en face de lui des forces supérieures, Duffie, se dérobant à droite, marchait rapidement sur Middleburg. Stuart, qui s'y trouvait, n'eut que le temps de s'enfuir pour rejoindre Robertson, en envoyant à Munford l'avis qui le décida à abandonner la partie. Un instant après, Duffie était maître de Middleburg, et se hâtait d'en barricader les abords. Les confédérés ne tardèrent pas, en effet, à venir l'y attaquer. Stuart, brûlant de se venger de la course rapide qu'il avait été contraint de faire, l'assaillit, à la tombée de la nuit, avec toute la brigade Robertson. Après une résistance énergique, la petite bande de Duffie fut obligée de se retirer sur la route par laquelle elle était venue. Elle rencontra alors Chambliss et ne

put lui échapper qu'après avoir éprouvé encore de grandes pertes. Ces deux combats lui coûtèrent les deux tiers de son effectif. Munford rejoignit, dans la nuit, Stuart à Middleburg, où les trois brigades de la cavalerie confédérée se trouvèrent ainsi réunies.

A la nouvelle de ces engagements, qui indiquaient suffisamment la direction suivie par le gros des forces ennemies, Hooker se décida à faire faire à toute son armée, qu'il ne voulait diviser à aucun prix, un mouvement vers l'ouest, afin de la tenir prête à franchir, selon les circonstances, soit les défilés du Blue-Ridge, soit les gués du Potomac. Il envoya le 5e corps à Aldie, avec ordre de mettre à la disposition de Pleasonton la division Barnes, pour le soutenir dans ses opérations contre Stuart près du Blue-Ridge. Les autres corps furent dirigés, le 18, sur les positions suivantes, qu'ils occupèrent le soir même ou le lendemain matin : le 12e corps près de Leesburg, le 11e en arrière, sur le chemin d'Aldie, près du ruisseau du Goose-Creek, le 1er près de Herndon-Station, le 3e à Gum-Springs; le 2e resta à Centreville et le 6e à Germantown. Tous ces corps se trouvaient ainsi compris dans un secteur de cercle s'appuyant à droite au Potomac, faisant face à l'ouest, et tous à portée de se soutenir.

Cependant les deux cavaleries se disposaient à une nouvelle lutte. Stuart, faisant passer en arrière, à Union, Munford, dont les troupes avaient été trop fortement éprouvées, s'était établi, avec Robertson et Chambliss, à Middleburg, où il espérait, dans la journée du 18, voir arriver la brigade Jones, venant des bords du Rappahannock. Pleasonton, de son côté, en attendant le renfort d'infanterie qui lui était annoncé, mais ne pouvait encore le rejoindre, se préparait à attaquer Stuart avec ses deux divisions. Il parut, dès le 18 au matin, devant Middleburg; après quelques escarmouches, il lui suffit de menacer le flanc gauche de Stuart pour obliger celui-ci à évacuer le village et à se retirer à l'ouest, sur Rectors-Cross-Roads. Jones n'étant pas encore arrivé, Hampton étant attendu le lendemain, le général confédéré ne désirait pas engager sérieusement la partie. Pleasonton, de son côté, voulant laisser à l'infanterie le temps de le rejoindre, ne poussa pas plus loin.

Le 19, ayant déployé ses deux divisions, Buford à droite et Gregg à gauche, il reprit son mouvement offensif. Stuart, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le renfort qu'il attendait, résolut de lui tenir tête, et même, soit qu'il comptât sur la valeur de ses soldats, soit qu'encouragé par la lenteur des mouvements de

l'ennemi, dans la journée précédente, il se fit illusion sur ses forces, il comptait l'attaquer à son tour et s'établir dans Middleburg. Cette illusion ne fut pas de longue durée. Il avait pris position, avec Chambliss et Robertson, à quinze cents mètres environ en arrière de Middleburg, appuyant son centre à un bois isolé au milieu de la plaine; derrière ce bois s'élevait une colline sur laquelle il avait posté son artillerie. Dès le matin, Gregg, avec ses deux brigades déployées, attaque vivement cette position. Ses cavaliers démontés, débordant la ligne ennemie, dirigent leur feu sur la partie de cette ligne qui est à découvert: ils l'ébranlent. Le centre des fédéraux s'élance alors à la charge sur le bois, et en déloge les sudistes, qui s'enfuient en désordre de l'autre côté. La défaite de Stuart aurait été complète, si le 9e Virginie, demeuré en réserve, ne s'était jeté en avant pour arrêter les cavaliers unionistes, pendant que l'artillerie confédérée croisait ses feux sur eux. Ils sont obligés de se replier dans le bois, mais ils s'y établissent fortement et, de cet abri, font tomber une pluie de projectiles sur la position découverte de leurs adversaires. Ceux-ci font de vains efforts pour reprendre le bois. Stuart donne enfin le signal de la retraite, qui s'opère en bon ordre, et il s'arrête, à quelques kilomètres de

Middleburg, dans une nouvelle et plus forte position, où les fédéraux ne vinrent pas le chercher ce jour-là. Le combat avait été sanglant; les plus grandes pertes avaient été du côté de Stuart. Comme toujours, lorsque la situation était critique, il s'était prodigué; son chef d'état-major, le major de Borcke, officier prussien, avait été grièvement blessé à côté de lui. Il guérit, fort heureusement pour nous, car sa mort nous aurait privés d'un des livres les plus intéressants qui aient été écrits sur cette guerre.

Pendant cette journée, Munford qui, au delà d'Union, observait la route d'Aldie à Snickers-Gap, avait été obligé de se replier vers le village, devant les forces supérieures amenées par Buford sur cette route. Nous avons dit qu'en sortant d'Aldie la route se bifurque : les deux branches mènent également à Winchester, après avoir traversé la vallée du Goose-Creek, la chaîne du Blue-Ridge et le cours rapide du Shenandoah. Mais, tandis que la première traverse le défilé de Snickers-Gap, la seconde, plus au sud, franchit celui d'Ashbys-Gap, après avoir passé successivement par Dover, Middleburg, Rectors-Cross-Roads, Upperville, où convergent plusieurs chemins, et enfin Paris, situé dans la gorge même de la montagne. C'est cette dernière route que suivait Stuart.

L'arrivée de Jones le 19 et celle de Hampton le lendemain donnaient à celui-ci sur la cavalerie ennemie une supériorité numérique dont il était bien décidé à profiter. Cependant la journée du 20 se passa sans engagement sérieux, parce que les derniers renforts attendus de part et d'autre n'arrivèrent que dans la soirée. Du côté fédéral, ces renforts se composaient de la division d'infanterie du général Barnes. Stuart avait envoyé Jones soutenir Munford à Union, et prolonger ainsi sa gauche jusque sur la route de Snickers-Gap : il avait gardé Hampton avec ses deux autres brigades près de Rectors-Cross-Roads.

Les fédéraux ne lui donnèrent pas le temps de prendre l'offensive, fort heureusement pour lui, car il avoua lui-même depuis qu'il se serait exposé par là à un désastre complet. Laissant Barnes avec deux brigades à Middleburg, pour couvrir ses communications, Pleasonton ne prit avec lui qu'une brigade d'infanterie, sous le général Vincent, qu'il adjoignit à la division Gregg. Pendant que celle-ci, appuyée par une batterie d'artillerie et sous la direction immédiate du commandant de corps, pousserait l'ennemi sur la route d'Ashbys-Gap, Buford, qui se trouvait à droite, avait ordre de menacer son flanc, de manière à l'obliger à se retirer sur le défilé. Avant huit heures, la brigade

Vincent et l'artillerie, prenant la tête, attaquèrent les positions que Stuart occupait depuis l'avant-veille, avec ses trois brigades, sur un petit ruisseau appelé le Cromwell-Creek. Les canons de Pleasonton réduisirent bientôt au silence l'artillerie des confédérés, et ceux-ci, se voyant attaqués par de l'infanterie, abandonnèrent leurs positions si rapidement qu'ils laissèrent deux pièces démontées aux mains des assaillants : trophées d'autant plus précieux pour eux que c'étaient les premières qui fussent enlevées ainsi de vive force aux batteries de Stuart. Passant alors en première ligne, Kilpatrick, avec sa belle brigade de cavalerie, serre de près l'ennemi et s'empare du pont sur le Goose-Creek, avant qu'il ait pu le détruire. Stuart, qui a reformé son monde, l'arrête un peu plus loin, devant une excellente position ; mais l'infanterie unioniste ne tardant pas à paraître, il donne de nouveau le signal de la retraite. Il a fait dire à Jones et à Munford, à sa gauche, de se replier sur Upperville, en résistant de leur mieux aux forces qu'ils ont devant eux. Ses troupes ayant perdu toute confiance dans le succès depuis qu'elles se sont trouvées en présence de l'infanterie, il ne songe plus qu'à retarder la marche des fédéraux assez longtemps pour donner à ses brigades de gauche le temps de le rejoindre à

Upperville avant qu'il ait été acculé à Ashbys-Gap. Du Goose-Creek à ce village s'étend une grande plaine découverte. Stuart, qui a sous la main douze ou treize régiments, les fait se replier par échelons, manœuvre que la nature du terrain permit rarement d'exécuter en Amérique, et qui fut accomplie avec ordre et sang-froid sous le feu de l'artillerie des fédéraux : cette manœuvre fut facilitée, il est vrai, par l'absence de l'infanterie unioniste, qui se trouva promptement distancée, de sorte que Pleasonton n'eut plus que ses deux brigades de cavalerie pour suivre un ennemi supérieur en nombre.

Cependant Buford, avec sa division, avait attaqué Munford et Jones et, quoique les deux partis fussent à peu près de même force, les fédéraux avaient promptement conquis un avantage marqué. Lorsque les confédérés eurent reçu l'ordre de se replier sur Upperville, leur retraite enhardit encore les assaillants, et la brigade Gamble, revenant constamment à la charge, leur fit éprouver des pertes sérieuses. Elle les serra de si près que Stuart, craignant de voir la colonne de Buford arriver à leur suite, avant lui, entre Upperville et Paris et lui couper ainsi la retraite sur le défilé, se décida à continuer promptement cette retraite, sans s'arrêter à Upperville.

Au moment où la tête de colonne sortait de ce village, Hampton, qui venait d'y entrer avec l'arrière-garde, fut attaqué de nouveau par Kilpatrick. Il fit aussitôt volte-face, chargea l'ennemi et le repoussa si vigoureusement que le général unioniste lui-même faillit être pris. Mais le reste de sa brigade arriva bientôt à son secours. Un combat à l'arme blanche s'engage entre les deux troupes, qui se mêlent de plus en plus. Elles se poussent et flottent dans un chemin bordé de haies, derrière lesquelles sont postés, du côté d'Upperville, des tirailleurs confédérés et qui de l'autre côté sont garnies de même par des cavaliers fédéraux démontés. Hampton se replie enfin et, dépassant rapidement la brigade Robertson, laisse à celle-ci le soin de couvrir sa retraite. Elle est bientôt attaquée par les fédéraux qui débouchent d'Upperville et obligée de gagner promptement les abords du village de Paris : les efforts qu'elle fait pour retarder la marche de l'ennemi lui coûtent cher, un de ses colonels est blessé et reste sur le terrain. Chambliss, qui est venu à son secours sur la gauche, perd aussi un de ses colonels, Lewis, qui avait, l'avant-veille, si vaillamment conduit la charge du 9e Virginie.

Stuart, en reculant ainsi, avait perdu treize kilomètres de terrain; il ne pouvait se retirer plus loin

sans abandonner le défilé et sans exposer Jones et Munford à se voir cernés et pris. Heureusement les positions sur lesquelles il avait placé son artillerie étaient bonnes, l'infanterie de Pleasonton était loin, sa cavalerie était fatiguée. Il s'arrêta et s'établit dans le village d'Upperville. A sa droite, Buford avait continué à suivre et à presser Munford et Jones, qui rejoignirent Stuart à Paris. Tandis que le premier longeait, avec sa division unioniste, le pied des pentes du Blue-Ridge, ses éclaireurs en gravirent les crêtes. Du haut de cette espèce d'observatoire, ils dominaient toute la vallée inférieure du Shenandoah : depuis Winchester jusqu'aux mamelons de Bolivar près de Harpers-Ferry, rien ne pouvait leur échapper. Ils aperçurent de longues colonnes d'infanterie qui se dirigeaient au nord vers le Potomac, tandis que d'autres se rapprochaient d'Ashbys-Gap. Les premières, comme nous le dirons tout à l'heure, formaient le corps d'Ewell, qui était en marche vers la Pennsylvanie, et les autres, les secours envoyés à Stuart par Longstreet. Les informations recueillies par Pleasonton étaient ainsi confirmées; les mouvements de l'infanterie ennemie, que Stuart avait jusqu'alors si heureusement cachés, étaient dévoilés. Le succès de la cavalerie unioniste était complet

cette fois, et les avantages moraux étaient aussi grands que les résultats matériels. Elle avait attaqué la cavalerie ennemie partout où elle l'avait rencontrée et elle avait toujours fini par remporter l'avantage. Le meilleur éloge des qualités nouvelles qu'elle venait de révéler se trouve dans les rapports de ses adversaires, qui crurent constamment avoir affaire à des forces doubles des leurs, tandis qu'en réalité le nombre des combattants était à peu près égal de part et d'autre. Les cavaliers fédéraux, après s'être formés à la rude école de la défaite, sentent désormais leur valeur et, grâce à la confiance que leur inspirent ces derniers succès, ils vaudront leurs adversaires.

Les combats livrés entre Aldie et Ashbys-Gap avaient coûté 510 hommes aux confédérés et autant environ aux unionistes. Pendant que Stuart était engagé à Middleburg, Longstreet avait suivi la route que Lee lui avait tracée. Le 19, il passait par Upperville, et ses colonnes occupaient les défilés du Blue-Ridge, Mac Laws à Ashbys-Gap, Hood à Snickers-Gap, reliés entre eux par Pickett, qui couronnait la crête. Le 20, Longstreet, ayant reçu l'ordre de se tenir prêt à passer le Potomac, crut devoir se rapprocher de ce fleuve, et, abandonnant le Blue-Ridge, il passa le Shenan-

doah. Dès le lendemain, en apprenant que Stuart était en pleine retraite et pressé de toutes parts par l'ennemi, il se hâta de renvoyer Mac Laws à Ashbys-Gap. Celui-ci arriva vers le soir et prit la place des cavaliers de Stuart, qui allèrent chercher en seconde ligne un repos dont ils avaient grand besoin.

Ils ne devaient d'ailleurs plus être inquiétés de ce côté. Hooker ne voulait pas se laisser attirer trop loin de Washington : ses instructions à Pleasonton étaient formelles. Celui-ci, satisfait des renseignements qu'il avait obtenus, se replia, dès le lendemain, sur Aldie, suivi, ou plutôt observé, par quelques éclaireurs ennemis.

Le moment était venu pour Lee de donner à ses soldats impatients le signal de l'invasion. Ses forces étaient rassemblées sur les deux rives du Potomac et, puisqu'il ne pouvait attirer Hooker à lui dans la vallée de Virginie, il fallait pénétrer hardiment au nord pour obliger l'armée du Potomac à changer de tactique ou faire payer cruellement sa circonspection aux États libres. Il conduisait une armée plus nombreuse encore, plus aguerrie et bien mieux équipée que celle avec laquelle il avait pénétré, l'année précédente, dans le Maryland ; mais, d'autre part aussi, l'ennemi était bien plus redoutable qu'alors.

Au lieu de n'avoir devant lui que les vaincus de Manassas refoulés pêle-mêle dans Washington, il se sentait surveillé par une armée prête au combat et que maniait avec aisance un chef vigilant. Aussi ne pouvait-il se défendre de bien des appréhensions, en quittant cette fois le sol de la Virginie, dans la défense duquel il n'avait obtenu jusque-là que des succès. La preuve en est dans la lettre qu'il écrivit à M. Davis, le 23, au moment où il donnait à son armée l'ordre de franchir le Potomac. Il lui demandait instamment de lui envoyer jusqu'au dernier homme disponible et de réunir à Culpepper, sous les ordres de Beauregard, toutes les forces qui devaient rester en Virginie; l'armée ainsi formée, plus redoutable par le nom de son chef que par son effectif, aurait fait mine de menacer Washington et aurait opéré une utile diversion en faveur de celle qui allait envahir les États du Nord. La pensée de Lee était juste : elle ne put être réalisée faute de troupes, tous les généraux de la confédération réclamant alors à la fois des renforts, et la réponse du Président, qui fut interceptée, dans les premiers jours de juillet, par les fédéraux, leur dévoila cette pénurie au moment même où il eût été de la dernière importance pour les confédérés de pouvoir la leur cacher.

Cependant Ewell était déjà en pleine marche vers le Nord. Lee, se croyant toujours assez fort pour tenir en échec, avec le reste de ses troupes, l'armée de Hooker, si celle-ci venait l'attaquer sur un terrain de son choix, avait fait passer une partie du second corps sur la rive gauche du Potomac, sans toutefois l'éloigner du fleuve. Le 10 juin, Early, quittant Winchester, était venu prendre position sur la rive droite à Sheppardstown, comme pour menacer Harpers-Ferry et en observer la garnison ; Johnston, franchissant le fleuve, s'était établi à Sharpsburg, sur ce sanglant champ de bataille qui couvrait les ossements de tant de soldats confédérés, et Rodes, qui était déjà sur l'autre rive, s'était avancé jusqu'à Hagerstown. Cette fois, le Maryland était sérieusement occupé et l'inquiétude qui s'empara du public dans le Nord était justifiée. Dès le 21, avant de connaître l'issue du combat d'Ashbys-Gap, Lee, voulant profiter de cette inquiétude pour jeter le désordre chez ses adversaires, avait pris une résolution hardie. Il avait ordonné à Ewell de marcher jusque sur Harrisburg, et de s'emparer de cette capitale s'il le pouvait. En frappant Harrisburg, il voulait atteindre la Maison-Blanche et troubler les résolutions du gouvernement fédéral. Rodes arriva le 22 et Johnston

le 23 à Greencastle, tandis que Jenkins, les précédant, rentrait dans Chambersburg, et qu'Early, appuyant à droite, occupait Cavetown, au pied du Blue-Ridge. C'est ce même jour, le 23, que Lee, averti de la retraite de Pleasonton, donna les ordres de marche à ses deux autres corps d'armée.

Hill, passant le premier le Potomac, atteignit Chambersburg le 27. Longstreet, allant chercher le gué de Williamsport et formant cette fois l'arrière-garde, franchit le fleuve le 25 et le 26, et réunit, le 27 au soir, ses trois divisions un peu au sud de Chambersburg. Lee avait donc les deux tiers de son armée massés près de ce bourg, pendant qu'Ewell poussait rapidement en avant, couvrant le plus de terrain possible, lançant ses troupes sur la riche contrée ouverte devant lui, avec une audace justifiée par la faiblesse et le petit nombre des adversaires qu'il pouvait rencontrer de ce côté.

Imboden, qui s'était étendu, à l'ouest, jusqu'au Cumberland-Mountain, revenait à Hancock pour opérer sur sa gauche et mettre à contribution d'autres districts de la Pennsylvanie : il occupa Mac-Connelsburg, puis ramena son butin à Chambersburg, point central d'où on l'expédia vers le sud avec celui du reste de l'armée. Jenkins, de son côté, galopait sur

la route de Harrisburg. Ewell, ayant donné un jour de repos à ses troupes à Chambersburg, s'était remis en marche, avec Johnston et Rodes, dans la direction de cette dernière ville; Early, d'autre part, après avoir longé le revers occidental des montagnes de Cavetown à Greenwood, tournait brusquement à droite, pour les franchir et descendre sur Gettysburg, afin de suppléer à l'absence de Stuart, absence dont nous expliquerons tout à l'heure la cause.

La contrée envahie ainsi par Ewell était l'une des plus riches par son agriculture de toute la Pennsylvanie et par conséquent des États-Unis. Pour la première fois, les soldats confédérés se trouvaient en plein pays ennemi. Ce pays n'avait connu la guerre que par la visite des agents du fisc et le départ des nombreux volontaires répondant à l'appel de M. Lincoln; l'abondance y régnait et frappait d'étonnement les troupes sudistes, habituées à toutes les privations dans les vallées, depuis longtemps ravagées, de la Virginie.

Les réquisitions de leurs chefs, régulièrement imposées aux bourgs qu'ils occupaient, vinrent bientôt satisfaire leurs besoins. Ils faisaient largement payer cette fois aux populations du Nord les charges de la guerre qui avaient si longtemps pesé sur eux

et leurs familles, mais aucun désordre ne vint augmenter ces charges pour le pays ainsi occupé, il n'y eut ni pillages ni incendies. La plupart des journaux du Sud cependant, oubliant la bonne tenue de l'armée du Potomac en Virginie, exagérant les souffrances inévitables que la guerre avait imposées aux États du Sud, et grossissant les excès commis sous l'uniforme fédéral, le plus souvent par des partisans ou des détachements isolés, demandaient que la Pennsylvanie fût mise à feu et à sang. Mais les généraux confédérés, comprenant bien mieux les véritables intérêts de la politique qu'ils servaient, ne voulant pas exaspérer les populations du Nord, tenaient à se présenter à elles sous le jour le plus favorable. Les instructions les plus sévères furent données par le commandant en chef pour interdire le pillage sous toutes les formes : ses prescriptions étaient même trop rigoureuses pour qu'on pût les observer scrupuleusement. En effet, les officiers d'administration étaient seuls autorisés à faire dans le pays les réquisitions nécessaires pour la nourriture des soldats, réquisitions qui se payaient en bons ou en papier confédéré : les officiers de troupe, qui, sous certaines réserves, auraient dû être investis de ce droit, n'en jouissaient que dans les détachements isolés. Dans la même

pensée, la vente des spiritueux fut interdite dans les bourgs occupés par les confédérés. Enfin ses ordres ayant été parfois violés ou critiqués, le général Lee, lorsqu'il vit toute son armée réunie en Pennsylvanie, lui adressa de Chambersburg, le 27, pour lui recommander la modération, le respect des non-combattants et l'absence de toute pensée de vengeance, une proclamation empreinte des sentiments les plus élevés et que les biographes de ce soldat honnête et chrétien pourront toujours citer comme un modèle de conduite pour les chefs d'une armée d'invasion.

Ces prescriptions n'empêchaient pas les généraux sudistes de chercher et de réunir toutes les ressources qui pouvaient servir l'armée : des réquisitions, frappées sur toutes les petites villes de la Pennsylvanie, lui fournirent des chaussures, des chapeaux, des effets de toute sorte pour remplacer ses équipements usés ; de grands convois de vivres et de bétail furent dirigés sur la Virginie ; enfin, en quelques jours, Jenkins et Imboden eurent remonté tous leurs cavaliers. Ceux-ci trouvèrent, dit-on, que les chevaux de Pennsylvanie, plus grands et mieux nourris, avaient moins de sang et par conséquent moins de fond que ceux de Virginie, si remarquables par leur sobriété et leur résistance à la fatigue.

Les montagnes, prolongement du Blue-Ridge, qui bornent à l'est la vallée de Cumberland, inclinent, comme nous l'avons dit, au nord-est, à partir de Chambersburg, et s'arrêtent à la hauteur du bourg de Carlisle, avant d'atteindre le Susquehannah. Une chaîne parallèle, de moindre importance, et qui continue les Bull-Run et les Catoctin-Mountains, s'étend à l'est de la première et forme, entre le Potomac et le Susquehannah, une vallée beaucoup plus large que celle de Cumberland. Elle est arrosée, au nord, par un grand nombre de petits affluents de ce fleuve, et, au sud, par le Monocacy, qui prend ses sources près de Gettysburg, et qui, après avoir passé près de Frederick, se jette dans le Potomac à Nolans-Ferry, au-dessous de Point-of-Rocks. Ces deux vallées, que la nature avait faites semblables à celles de la Virginie, ont été profondément modifiées par l'homme, surtout dans leur partie septentrionale. Les cultures y dominent; on n'y rencontre ni forêts impénétrables, comme celle du Wilderness, ni même les grands espaces boisés qui entourent Washington : les villages abondent, les routes sont nombreuses et généralement bonnes. Deux chemins de fer desservent cette contrée. Celui de la vallée de Cumberland va de Harrisburg à Chambersburg et Shippensburg, par Carlisle. L'autre,

le Northern-Central, relie Baltimore à Harrisburg, étend deux embranchements, l'un, à l'ouest, de Hanover-Junction par Hanover à Gettysburg, l'autre, à l'est, de York à Wrightsville, où il passait le Susquehannah sur un immense pont de bois, de deux kilomètres de long, pour se rattacher à la ligne de Philadelphie. Ce pont, praticable pour les voitures, était le seul qui se trouvât alors sur le fleuve au-dessous de Harrisburg. Enfin un troisième chemin de fer traverse la partie inférieure de la vallée du Monocacy : c'est une section du Baltimore-and-Ohio-Railroad, qui, passant près de Frederick, descend à Point-of-Rocks pour longer le Potomac jusqu'à Harpers-Ferry.

Ewell, faisant force de marche, atteignit Carlisle, le 27, avec ses deux divisions : dès le lendemain, des éclaireurs, avec quelques officiers, allèrent reconnaître les abords de Harrisburg. Malgré tous les efforts des habitants de cette ville pour la mettre en état de défense, les confédérés auraient probablement pu s'emparer facilement des faubourgs de la rive gauche. Ewell se préparait à cette opération lorsqu'un ordre de Lee vint brusquement l'interrompre.

Early avait été envoyé à l'est des montagnes, pour couvrir la droite de l'armée et observer les routes de

Baltimore au sud, de Philadelphie à l'est. Un coup d'œil sur la carte fera voir que l'armée confédérée, réunie dans la vallée de Cumberland, à mesure qu'elle s'avançait au nord s'éloignait de Washington, et finissait par tourner absolument le dos à la base d'opérations sur laquelle s'appuyait l'armée fédérale : il fallait donc que Lee fît éclairer avec soin toutes les voies qui, de Washington ou de Baltimore, pouvaient amener des détachements ennemis sur son flanc. C'était le rôle de la cavalerie; mais, Stuart étant resté en Virginie pour observer de près les mouvements de Hooker, cette tâche avait été assignée à Early. Lee n'avait pu adjoindre à sa division qu'un régiment comprenant quelques centaines de sabres, et ses soldats, rompus depuis longtemps aux grandes marches, allaient avoir à suppléer par leur activité à l'absence de la cavalerie. Le 26 juin, ils quittaient Greenwood sur deux colonnes, et, le soir, celle de droite, arrivant à Gettysburg, en délogeait, après une légère escarmouche, un millier de miliciens pennsylvaniens réunis à la hâte et qui ne pouvaient faire une résistance sérieuse. La division, après avoir bivaqué à Gettysburg et à Mummasburg, atteignit les environs de Berlin le 27 et la ville de York le 28. La brigade Gordon, suivant une route ferrée, avait marché plus

vite que les autres et arriva de bonne heure à York. Early la dirigea aussitôt sur le village de Wrightsville, où se trouvait le grand pont du Susquehannah. Lee avait prescrit à Early de le brûler; mais ce général, voyant qu'il ne rencontrait aucune résistance devant lui, avait conçu le plan hardi de passer le fleuve sur ce pont et de remonter la rive gauche pour venir à Harrisburg donner la main à Ewell. Aussi Gordon avait-il l'ordre de s'en emparer s'il le pouvait. Lorsqu'il arriva à quelque distance du village, il rencontra un détachement unioniste que quelques obus suffirent à disperser; mais ses soldats fatigués ne purent gagner l'ennemi de vitesse, et à peine s'étaient-ils engagés à sa poursuite sur le pont, qu'ils furent arrêtés par les flammes. Les fédéraux, n'ayant pas réussi à le couper, s'étaient décidés à le brûler : en quelques heures, il fut entièrement détruit, avec une partie du village, et la flamme de cet immense brasier, illuminant la soirée du 28 juin, vint annoncer aux populations alarmées de la rive droite du Susquehannah que l'ennemi avait atteint ce fleuve. Pendant ce temps, Early mettait à contribution la ville de York et envoyait des détachements détruire le Northern-Central-Railroad et ses embranchements sur le plus long parcours possible.

Nous le quitterons pour revenir en Virginie, où nous avons laissé, le 22, toute l'armée fédérale et la cavalerie de Stuart, qui l'observe sur la ligne des Bull-Run-Mountains. A son arrivée à Fairfax, Hooker, prévoyant qu'il aurait à faire campagne dans le Maryland, avait envoyé deux équipages de ponts, sous bonne escorte, à l'embouchure du Monocacy, et, dès le 18, tout était prêt pour jeter ces ponts sur le fleuve, à Nolans-Ferry. Le second corps, en s'établissant, comme nous l'avons dit, le lendemain à Leesburg, n'était qu'à seize kilomètres de ce point. Cependant Hooker, ignorait encore si Lee, ne marchant pas sur Manassas ou Washington, se déciderait à pousser vers le nord ; et, se réservant de prendre l'offensive contre sa ligne de retraite si l'occasion s'en présentait, il ne voulait pas se laisser attirer sur la rive gauche du Potomac, avant d'être bien sûr que toute l'armée confédérée avait quitté le sol virginien. Aussi attendait-il, dans les positions prises le 19, des informations précises sur ce point, sans se laisser troubler par les cris de détresse qui venaient de la Pennsylvanie lui reprocher son inaction. Il profita de cette attente pour chercher à organiser des renforts destinés à rejoindre son armée, aussitôt qu'elle serait entrée dans le Maryland : en effet, elle devait dès

lors couvrir d'une manière si complète Washington et Baltimore, qu'on pouvait sans danger réduire les garnisons de ces deux places pour former une colonne qui aurait grossi l'effectif de l'armée du Potomac.

Les autorités de Washington mirent toute sorte d'entraves à ce dessein : le général Butterfield, envoyé pour organiser cette colonne, au lieu de quinze mille hommes sur lesquels il comptait, ne put en réunir que deux mille cinq cents, que le général Lockwood amena de Baltimore; et Hooker, ayant appelé à lui une brigade de la division Crawford, qui lui avait été attribuée, le général Slough, gouverneur d'Alexandria, où cette brigade se trouvait stationnée sans aucune utilité, la retint au mépris des ordres reçus et fut soutenu par Halleck dans cet acte d'insubordination.

Les mouvements de la cavalerie sudiste au nord du Potomac avaient, nous l'avons dit, donné lieu aux nouvelles les plus exagérées, et les autorités fédérales avaient eu beaucoup de peine à démêler la part de vérité qui s'y trouvait. Dès que les bataillons de Lee eurent mis le pied sur le sol du Maryland, le général sudiste éprouva, à son tour, quelques-unes des difficultés contre lesquelles ses adversaires avaient eu

seuls à lutter jusqu'alors. Au lieu d'être enveloppé, grâce à la connivence de toute une population, d'un voile impénétrable pour ceux-ci et à travers lequel il apercevait tous leurs mouvements, il se trouva entouré d'espions volontaires qui, après avoir compté ses régiments, causé avec les soldats qui demandaient à boire, allaient, dès que ceux-ci étaient partis, raconter à l'ennemi tout ce qu'ils avaient vu et entendu. D'autre part, les soldats dégoûtés du métier, qui, en Virginie, n'osaient quitter les rangs de peur d'être trahis par les habitants, trouvant cette fois l'occasion bonne pour déserter, allaient porter à l'ennemi de précieuses informations. Aussi le mouvement d'Ewell sur Hagerstown, exécuté le 22, était-il, dès le 23, connu de Hooker, et, le 25, celui-ci était parfaitement informé du passage de tout le corps de Hill à Sheppardstown.

Deux ponts avaient été jetés par le général unioniste à Edwards-Ferry, en face de l'embouchure du Goose-Creek, en arrière des positions occupées par le second corps à Leesburg. En apprenant l'arrivée d'Ewell à Hagerstown, il avait aussitôt envoyé trois corps pour tenir la rive gauche du Potomac et couvrir Washington. Ce furent les premier, troisième et onzième, qui se trouvaient être les plus voisins des

ponts et que Hooker plaça, pour la circonstance, sous les ordres de Reynolds. Ils s'établirent, le 25, autour de Poolesville, village du Maryland, situé non loin du fleuve, à la réunion de plusieurs routes et à égale distance de Washington, de Harpers-Ferry et de Frederick.

Ce jour même, sur les nouvelles indications qu'il reçut, le commandant en chef se décida à suivre les confédérés dans le Maryland avec tout le reste de son armée. Reynolds portait ses trois corps vers les défilés du South-Mountain, et faisait occuper par des détachements Turners-Gap et Cramptons-Gap, pendant que le gros de ses forces s'établissait au village de Middletown sur la route de Frederick à Boonesboro. Le lecteur, se souvenant de la campagne de 1862, comprendra l'importance de ce mouvement, qui fermait à Lee l'accès du Maryland oriental, et ouvrait, au contraire, aux unionistes une porte sur les communications de l'armée confédérée avec la Virginie.

Pendant ce temps, les quatre autres corps, l'artillerie de réserve et la cavalerie, convergeant à leur tour vers Edwards-Ferry, franchissaient le Potomac dans la journée du 26; le sixième corps, qui venait de Centreville, ayant bivaqué à Drainesville, passa le dernier, le 27 dans la matinée, et s'échelonna

dans la vallée du Monocacy, près de son embouchure et au-dessous de Frederick; le douzième corps, qui venait de Leesburg, poussa plus loin, dans la direction de Harpers-Ferry. L'armée du Potomac reprenait ainsi, en juin 1863, la même position qu'elle occupait, sous Mac Clellan, avant la bataille de l'Antietam. Hooker ne pouvait mieux choisir pour inquiéter son adversaire. L'opération avait été bien conçue, parfaitement exécutée. Les sept corps d'armée fédéraux, avec l'artillerie, la cavalerie et leurs immenses convois, avaient, en deux jours et demi, franchi le Potomac sur deux ponts de bateaux; grâce à leur promptitude, le mouvement ordonné sur la nouvelle que l'armée de Lee avait commencé à passer le fleuve, fut achevé vingt-quatre heures seulement après que les derniers bataillons ennemis eurent quitté la rive virginienne. Les deux adversaires, quoique séparés par plus de soixante kilomètres, se suivaient donc de bien près.

Dès le premier jour, les confédérés éprouvaient toutes les difficultés auxquelles une armée d'invasion ne peut se soustraire : difficultés nouvelles pour eux, car, l'année précédente, ils ne s'étaient pas avancés assez loin en pays hostile pour s'y exposer. D'une part, obligés de s'étendre pour occuper la contrée, détruire les ressources de l'ennemi et ramasser des

vivres, il fallait cependant qu'ils fussent toujours prêts à se concentrer pour combattre. D'autre part, ils étaient moins bien informés que leurs adversaires. En effet, tandis que Hooker était, comme nous l'avons vu, au courant de leur marche, Lee ignorait complètement le passage du Potomac par l'armée fédérale. Le 27 juin, lorsque ce passage était commencé depuis deux jours, lorsque l'armée fédérale était déjà massée au pied du South-Mountain, il la croyait encore en Virginie. Il se fiait à la vigilance de Stuart pour l'instruire des mouvements de l'ennemi, et, s'il avait reçu de celui-ci les renseignements qu'il en attendait, il n'aurait certainement pas commis l'imprudence de lancer le corps d'Ewell vers le Susquehannah. Mais la vigueur avec laquelle Pleasonton avait refoulé la cavalerie confédérée au delà du Blue-Ridge avait complètement masqué le passage des unionistes sur la rive gauche du fleuve. Pour réparer le temps perdu, il aurait fallu que Stuart se jetât entre les deux armées et dissipât ainsi l'incertitude dans laquelle Lee se trouvait depuis quelques jours. C'est en cet instant qu'un malentendu inexplicable vint priver le général en chef du concours utile de son trop ardent lieutenant.

Stuart brûlait de venger les échecs que Pleasonton

venait de lui infliger. Il ne pouvait songer à attaquer les fédéraux solidement établis sur les Bull-Run-Moutains, d'où ils dominaient la plaine et épiaient tous ses mouvements. Le second corps étant venu le 20 de Centreville prendre position à Thoroughfare-Gap, il pensait que toute l'armée fédérale était rangée derrière cette chaîne et qu'entre elle et Washington il n'y avait que des magasins, des dépôts et des postes détachés. Il conçut la pensée de renouveler la manœuvre qui lui avait réussi deux fois l'année précédente, et de faire le tour complet de cette armée en passant entre elle et Washington ; il comptait, en se dirigeant au sud, déborder son aile gauche, puis remonter au nord en laissant Centreville à sa droite, gagner Drainesville, passer le Potomac et rejoindre Lee dans le Maryland. Ce plan avait un grave défaut : c'était un intermède sans aucun lien avec la pièce principale. Les deux opérations de ce genre accomplies par Stuart l'année antérieure sur le Chickahominy et sur le Potomac avaient été entreprises pendant que les deux armées étaient immobiles ; elles avaient par conséquent le caractère de grandes reconnaissances : jusqu'alors, durant les campagnes actives, le rôle de Stuart avait été, soit de couvrir, soit d'éclairer l'armée. Cette fois

il entreprenait un mouvement périlleux dans un moment où il devait s'attendre à trouver l'ennemi en marche; il ne pouvait, par conséquent, prévoir les détours qu'il aurait à faire pour l'éviter, et s'engageait, dès l'abord, dans une direction opposée à celle que suivait l'armée confédérée. Il soumit son plan à Lee et il a affirmé, dans son rapport, que celui-ci l'autorisa à l'exécuter, en lui indiquant même les mouvements projetés du corps d'Ewell, afin qu'il pût rejoindre la division Early entre Gettysburg et la Susquehannah. Le récit officiel du général en chef, non moins affirmatif, est en contradiction formelle avec cette assertion. D'après ce récit, Stuart n'aurait proposé le mouvement sur les derrières de l'ennemi que comme un moyen de retarder son passage sur la rive gauche du Potomac. Cette considération seule décida Lee à lui permettre de pénétrer dans le Maryland, à l'est du Blue-Ridge, mais sous la condition expresse que la cavalerie viendrait reprendre sa place naturelle sur le flanc droit de l'armée, aussitôt que l'ennemi se serait mis en route vers le nord. C'était, on le voit, une concession faite par Lee aux idées de son lieutenant, et, comme presque toujours en pareil cas, les termes un peu vagues employés par le premier furent sans doute interprétés par le second dans le

sens qui convenait le mieux à ses désirs. De là un malentendu qui met leur bonne foi à couvert, mais dont les conséquences furent funestes à leur cause. En effet, lorsque Lee parlait à son lieutenant des derrières de l'armée fédérale, celui-ci entendait non la queue de ses colonnes en marche vers le nord, mais bien sa base d'opérations à l'est; lorsqu'il lui indiquait York comme le point près duquel il pourrait rencontrer Early et rejoindre la tête de l'armée confédérée, en suivant son flanc droit sans cesser de le couvrir, Stuart ne voyait dans cette ville qu'un point de rendez-vous à atteindre après avoir accompli le *raid* qu'il rêvait.

Lee croyait ne se priver que pour peu de jours des services essentiels que sa cavalerie lui rendait depuis le début de la campagne; aussi allait-il bientôt regretter l'autorisation trop légèrement donnée à Stuart. Celui-ci ne perdit pas un moment pour en profiter. Il laissa aux généraux Robertson et Jones, environ quatre mille cavaliers, la garde du Blue-Ridge et le soin d'observer le front de l'armée ennemie; puis, sans tenir compte des avis de Longstreet, qui lui demandait de rester à sa portée, il se mit en route, dans la nuit du 24 au 25, avec les brigades de Fitzhugh Lee et de W. F. Lee, comman-

dées par les colonels Munford et Chambliss, et celle de Hampton. Les cavaliers portaient trois jours de vivres pour eux-mêmes et un pour les chevaux; six canons et quelques ambulances étaient les seuls attelages qui accompagnaient la division. En sortant de Salem, où celle-ci s'était réunie, Stuart, qui conduisait lui-même la tête de colonne, prit la route du nord; puis, se jetant brusquement à travers champs, il vint rejoindre celle de l'est et gagna un passage des montagnes, au sud de Thoroughfare-Gap, appelé Glasscocks-Gap. Tournant au nord-est, il se dirigea sur Haymarket. Mais là devaient commencer les difficultés qu'il n'avait pas prévues. Avant d'arriver à Haymarket, il trouva sur la route qu'il comptait suivre tout un corps d'armée fédéral en marche. C'était le second, qui se rendait de Thoroughfare-Gap à Gum-Springs, afin de relever le troisième, en route pour le Maryland. Stuart, plaçant son artillerie en batterie, se donna le plaisir de canonner la colonne et d'y jeter un certain désordre; mais il ne lui fit aucun mal et, pour masquer son mouvement, fut obligé de faire un grand détour au sud. Ses chevaux ayant peu à manger, il fallut les arrêter pour les faire paître. Une brigade seule poussa jusqu'à Gainesville. Centreville était occupé; toute la contrée qui

séparait ce point du front de l'armée ennemie était sillonnée par des colonnes qu'il pouvait rencontrer à tout instant. Le plan qu'il avait formé était donc impossible à exécuter; s'il y avait renoncé et avait rebroussé chemin, il serait revenu à temps pour découvrir le passage des fédéraux dans le Maryland, en prévenir Lee et rejoindre Early en Pennsylvanie. Il s'obstina dans son dessein, et, ne pouvant passer à l'ouest de Centreville, se décida à passer à l'est. Retardé par la nécessité de faire encore paître ses chevaux, il ne put dépasser, le 26, les bords de l'Occoquan, qu'il atteignit à Wolf-Run-Shoals, et arriva, le 27, sur deux colonnes, aux stations de Burke et de Fairfax; il ne trouva partout que les traces du départ de l'armée fédérale, ramassa quelques provisions abandonnées et ne croisa le fer qu'avec un régiment de cavalerie, qu'il fit rentrer rapidement à Washington, après lui avoir enlevé deux cents hommes. Poursuivant sa route sur les traces des unionistes, il arriva, dans la journée du 27, à Drainesville, que le 6e corps avait quitté le matin. Il n'avait donc pas réussi à tourner l'armée fédérale, qui avait franchi le Potomac avant lui, et il se trouvait simplement derrière elle. Il n'avait qu'à continuer jusqu'à Leesburg pour s'en assurer et, en remontant la rive droite du Poto-

mac, il aurait pu, sans rencontrer d'obstacle, apporter promptement à Lee, avec le concours efficace de sa cavalerie, la nouvelle de ce passage. Mais il crut, au contraire, toute l'armée fédérale en marche, par cette rive, sur Leesburg et pensa qu'il rejoindrait tranquillement son chef en traversant le Maryland. Un gué, qui n'était observé par aucun poste ennemi, lui fut signalé près de Drainesville; il résolut aussitôt d'en profiter.

C'était à peu de distance des magnifiques chutes du Potomac, en un lieu où le fleuve, déjà entraîné sur une pente rapide, s'étale au milieu de pierres et de rochers qui brisent son courant. Mais ce gué, facile pour les chevaux, semblait impraticable à l'artillerie. Stuart ne se laissa pas arrêter. Les caissons furent vidés : les gargousses et les obus partagés entre les cavaliers, puis on traîna à travers le fleuve les voitures et les canons submergés. La nuit était venue et la lune embrumée ne jetait qu'une lumière incertaine sur la surface agitée du fleuve; la longue file des chevaux, enfoncés dans l'eau jusqu'au poitrail, oscillait sous la pression du courant et conservait avec peine sa direction. Cependant, au bout de quelques heures, les grandes ombres qui traversaient silencieusement le fleuve eurent toutes escaladé

l'autre rive. Stuart entra ainsi dans le Maryland, sans tirer un coup de fusil, et s'empressa de couper le canal latéral au fleuve. Après quelques heures de repos le 28, il reprit sa marche en deux colonnes dans la direction de Rockville. Il avait appris, en effet, le mouvement de l'armée du Potomac, qui était tout entière entre lui et celle de Lee et se dirigeait vers le nord, avec une grande avance sur lui. On voit ainsi que Lee, Hooker et Stuart marchaient tous les trois parallèlement, le second étant entre ses deux ennemis et séparé de chacun d'eux par une chaîne de collines. Il n'y avait aucun moyen de faire parvenir un avis à Lee : les passages par lesquels Stuart comptait le rejoindre étaient fermés ; il ne restait plus qu'à gagner les fédéraux de vitesse, pour retrouver Early sur le Susquehannah. Les cavaliers sudistes allaient sans doute jeter un certain trouble sur les derrières de l'armée ennemie ; mais ces succès éphémères et stériles ne pouvaient compenser le dommage que leur absence sur le flanc de l'armée confédérée devait causer à celle-ci dans un moment aussi critique.

Dès leurs premiers pas, ils ramassèrent des soldats isolés, des voitures de l'administration ennemie, mirent en fuite de faibles détachements, et, après

s'être laissé amuser un moment par l'un d'eux, ils entrèrent sans coup férir dans le bourg de Rockville, situé sur la route directe qui reliait la capitale fédérale au quartier général de Hooker à Poolesville. A peine s'y trouvaient-ils qu'on leur annonce l'approche d'un convoi de fourrages arrivant de Washington. Chambliss remonte aussitôt à cheval, avec sa brigade, pour enlever cette riche proie; Stuart, qui, pour rien au monde, ne manquerait une pareille fête, conduit la chasse au galop.

Le convoi, composé de cent cinquante voitures, s'étend sur une longueur de deux à trois kilomètres et n'est plus qu'à quinze cents mètres de Rockville, lorsque les cavaliers qui éclairent sa marche, revenant brusquement en arrière, au cri de « L'ennemi est sur nous ! » jettent l'effroi et la confusion dans la longue file des voitures. Chaque conducteur veut faire tourner son attelage, les uns s'accrochent, les autres se renversent en travers de la route; ceux qui ont pu reprendre la direction de Washington se lancent dans une course folle, cherchant à se dépasser mutuellement. Les confédérés, le sabre haut, arrivent au milieu de cette panique et, se frayant un chemin à travers les voitures, atteignent les plus éloignées, qu'ils arrêtent presque en vue des forts de Wash-

ington. Tout le convoi est dès lors en leur pouvoir : les voitures déjà brisées sont brûlées, une centaine sont emmenées. Les cavaliers qui accompagnaient le convoi ne s'arrêtèrent que dans la capitale. Stuart fut tenté un instant de les suivre, et d'augmenter, par une pointe hardie entre deux forts, l'émoi que sa présence à Rockville ne pouvait manquer d'y causer. Mais la nuit approchait, ses chevaux étaient fatigués, et l'obligation de rejoindre promptement son chef devait l'emporter sur toute autre considération.

Il fallut donc, malgré la lassitude des hommes et de leurs montures, se remettre en marche pendant la nuit, et, le 29 au matin, les deux colonnes atteignirent le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio, à Hoods-Mills et à Sykesville. Elles avaient ainsi suivi le versant oriental des collines qui limitent, à l'est, le bassin du Monocacy. L'occupation du chemin de fer qui reliait Washington et Baltimore à la ville de Frederick, où se trouvait le centre de l'armée ennemie, aurait pu être grave pour celle-ci, si elle avait dû y séjourner et si Stuart avait eu le temps de mettre sérieusement la voie hors de service. Il ne brûla que deux petits ponts, ne put prendre aucun train, et, ayant recueilli de nouveaux renseignements

sur le mouvement de l'ennemi vers le nord, il renonça à continuer son œuvre de destruction, pour ne s'occuper que de rejoindre Early. Il était en route dès le 29 après midi, se dirigeant au nord-ouest vers Westminster, où il voulait passer les collines et prendre la route de Gettysburg. Son avant-garde fut vigoureusement reçue dans ce bourg par un escadron du 1er Delaware et ne put s'en emparer, le soir, qu'après un engagement où elle fit quelques pertes.

Le 30 juin au matin, toute la division cheminait dans la direction de Hanover, où Stuart espérait trouver Early, ou du moins des avis précis sur sa position, et pouvoir communiquer avec le quartier général. Six jours de marches incessantes, six jours presque sans sommeil, sans nourriture, sans nouvelles du reste de l'armée commençaient à briser les forces de cette belle troupe.

Il avait fallu employer la dernière nuit à distribuer du foin aux chevaux, qui, jusqu'alors, n'avaient guère mangé que du vert ; on avait à escorter quatre cents prisonniers et plus de deux cents voitures, ramassés sur la route : ce convoi était un grand embarras, mais Stuart ne voulait pas s'en séparer ; les munitions diminuaient rapidement ; enfin l'on savait qu'une division de cavalerie ennemie avait campé, la nuit

précédente, à Littlestown. Les chefs s'inquiétaient de voir qu'ils avaient beau pousser vers le nord, ils n'arrivaient pas à dépasser cet ennemi derrière lequel ils s'étaient si imprudemment glissés. Chambliss ouvrait la marche avec sa brigade, suivi par tout le convoi de l'artillerie; Hampton faisait l'arrière-garde, séparé du premier par une longueur de près de quatre kilomètres qu'occupaient les attelages; Fitzhugh Lee couvrait le flanc gauche sur une route de traverse.

En arrivant sur les mamelons qui dominent Hanover, les confédérés aperçoivent une longue colonne de cavalerie ennemie qui, venant de Littlestown, traversait la ville dans la direction du nord, occupant ainsi la route qu'eux-mêmes étaient si pressés de suivre. Le cas était grave, la retraite devenait impossible, il fallait payer d'audace : Chambliss commença l'attaque. Quelques mots suffiront pour expliquer cette nouvelle rencontre entre Kilpatrick et Stuart, aussi inattendue pour l'un et l'autre que celle d'Aldie deux semaines plus tôt. La cavalerie de Stahl, réunie au corps de Pleasonton, avait été réorganisée et divisée en deux brigades, sous les ordres de deux officiers de grand mérite, Farnsworth, homme déjà expérimenté, qui allait périr dans quelques jours sans avoir pu donner toute la mesure de sa valeur, et le jeune Cus-

ter, qui, après avoir heureusement traversé tous les périls de la grande guerre, devait tomber, treize ans plus tard, sous le tomahawk des Peaux-Rouges. On leur donna pour chef Kilpatrick, que les derniers combats avaient mis en relief. Cette nouvelle division était à Frederick lorsque, le 28, on apprit l'arrivée de Stuart à Rockville. Pleasonton, qui avait, l'année précédente, donné inutilement la chasse à ce dernier, adopta cette fois contre lui une autre tactique : au lieu de lancer ses cavaliers sur sa piste pour le harceler, il résolut de le laisser se charger d'un butin qui devait le ralentir et de manœuvrer entre lui et l'armée confédérée de manière à l'en tenir séparé le plus longtemps possible. Il ne pouvait adopter un meilleur plan. Cette tâche fut confiée à Kilpatrick. Le nouveau divisionnaire se mit en route le jour même, et, suivant la route de Middleburg et Taneytown, il vint camper, le 29, à Littlestown, pendant que Stuart arrêtait, comme nous l'avons dit, sa tête de colonne à quelques kilomètres de ce village. Soit que Kilpatrick eût marché trop vite pour que les habitants pussent venir le renseigner, soit qu'ils fussent frappés de terreur par l'arrivée des confédérés, il ne fut pas averti du voisinage de la cavalerie ennemie. Ne songeant qu'à se maintenir sur le flanc droit d'Early, qui,

nous l'avons vu, était la veille à York, il se dirigea sur cette ville. Custer, avec sa brigade, appuya à gauche sur Abbotsville, pendant que Farnsworth suivait la route directe par Hanover. C'est là que les deux troupes, marchant en sens contraire, se trouvèrent en présence vers dix heures du matin.

En apercevant l'ennemi, les fédéraux ont envoyé un détachement à sa rencontre pour le reconnaître; mais Chambliss, arrivant au galop, le pousse devant lui, pénètre dans la ville, et coupe la colonne unioniste avant qu'elle ait eu le temps de se réunir. Si la longueur du convoi derrière lequel marchait Hampton n'avait pas retenu celui-ci trop loin pour qu'il pût rejoindre à temps son camarade, la brigade fédérale aurait été anéantie. Mais un prompt secours ne tarde pas à la tirer de la situation périlleuse dans laquelle elle se trouve. Kilpatrick et Farnsworth, revenant sur leurs pas avec le 5e New-York, chargent, à leur tour, les confédérés, occupés à ramasser des prisonniers, et, après une mêlée sanglante, les rejettent hors de la ville. Le colonel Payne, à la tête du 2d Caroline du Nord, essaye en vain de reprendre l'offensive par une attaque de flanc : cette attaque est repoussée et lui-même fait prisonnier. Stuart s'établit sur une hauteur au sud de la ville, d'où son artillerie main-

tient l'ennemi à distance, et il attend ses deux autres brigades, non pour forcer le passage, mais pour couvrir le mouvement par lequel il veut se dérober, avec son convoi, à une lutte qu'il juge inégale.

Fitzhugh Lee arrive le premier et attaque la queue de la colonne ennemie, qui, par sa formation en bataille, est devenue la droite de Kilpatrick. Mais celui-ci, qui veut, avant tout, couper à ses adversaires la route de Gettysburg, concentre ses forces sur ce point et Custer, arrivant à son secours, gagne bientôt du terrain sur les sudistes. Stuart, de son côté, espérant trouver Early sur le Susquehannah et n'osant s'engager entre le gros de l'infanterie et la cavalerie de l'ennemi, s'est décidé à marcher à l'est, par Jefferson, pour atteindre les environs de York. C'est la direction que Kilpatrick a tout intérêt à lui voir prendre : aussi n'est-il pas inquiété dans ce mouvement. Hampton, qui est entré, presque sans coup férir, dans la ville abandonnée par les fédéraux pour renforcer leur droite, couvre de nouveau la marche du convoi. Pendant que Kilpatrick donne quelque repos à ses troupes fatiguées, et remet au lendemain leur départ dans la direction de Heidlersburg, où il espère intercepter Stuart, celui-ci ne perd pas un instant pour gagner de l'avance sur

lui. Il faut en effet que, par un de ces efforts extraordinaires dont des troupes d'élite sont seules capables, il réussisse à passer avant le jour entre son adversaire et la barrière infranchissable du Susquehannah. Cette marche de nuit fut terrible ; des régiments entiers dormaient à cheval, dit Stuart, et les hommes, vacillant sur leurs infatigables montures, se laissaient tomber comme des masses inertes. Enfin, au point du jour, le 1er juillet, on arrive à Dover, mais seulement pour éprouver une nouvelle et amère déception. Stuart apprend en effet qu'Early, après avoir occupé toute la contrée, l'a brusquement évacuée la veille, en se dirigeant vers l'est. Il faut donc se remettre, encore une fois, en route, à la poursuite non de l'ennemi, mais de cette infanterie amie qui semble s'éloigner comme un fantôme, d'autant plus rapidement qu'on fait plus d'efforts pour s'en rapprocher. Enfin, le 1er juillet dans l'après-midi, Stuart arrive, avec une brigade, à Carlisle, après avoir parcouru, depuis la veille au matin, plus de deux cents kilomètres, en ne s'arrêtant guère que le temps nécessaire pour livrer le combat de Hanover. Là encore, au lieu des soldats d'Ewell, il trouve seulement des traces de leur passage, sans que rien puisse l'aider à percer le mystère de leur retraite précipitée. Cependant ses pro-

visions sont à bout, ses munitions vont être épuisées, et la ville de Carlisle refuse de le recevoir. Inquiet, irrité, n'ayant qu'une partie de ses forces autour de lui et privé de son convoi, qui est demeuré bien loin en arrière, Stuart, pour faire céder la ville, lui envoie les derniers obus qui restent dans ses caissons, mais inutilement. Bientôt d'ailleurs de nouvelles préoccupations viennent lui imposer d'autres soins.

Il reçoit enfin des ordres de son chef, dont il était resté séparé sept jours entiers. Les renseignements qu'il pouvait lui donner ne devaient rien lui apprendre, comme les dégâts qu'il avait commis sur les derrières de Hooker n'avaient été d'aucun secours à l'armée confédérée. Au lieu d'apporter des nouvelles, c'était lui qui venait en demander : celles qui lui parvinrent étaient graves. Une bataille était imminente; il n'avait pas su remplir auprès de l'infanterie, avant le choc, le véritable rôle de la cavalerie : il fallait au moins être auprès d'elle à l'heure décisive. Les trois brigades reçurent aussitôt l'ordre de marcher séparément sur Gettysburg.

Nous avons cependant laissé Hooker concentrant, le 27 juin, son armée sur la rive droite du Potomac, entre le Monocacy et les pentes du South-Mountain.

Reynolds est à la tête de trois corps, au pied de ces

pentes, à Middletown; trois autres corps sont en arrière, autour de la ville de Frederick, tandis que Slocum, avec le douzième, longeant le Potomac, a déjà atteint le hameau de Knoxville, et n'est plus qu'à cinq kilomètres de Harpers-Ferry, où se trouvent près de douze mille hommes, sous les ordres du général French : les défilés des montagnes qui avaient coûté si cher à Mac Clellan l'année précédente sont au pouvoir de Hooker. Il peut donc, soit renouveler la manœuvre de ce dernier et, marchant sur Harpers-Ferry et Sharpsburg, menacer la ligne de communication de Lee, soit suivre encore le mouvement de celui-ci vers le nord et, en le maintenant, aussi bien que possible, à l'ouest des montagnes, l'obliger à allonger encore cette ligne. Le premier de ces deux plans est le plus hardi et le plus efficace. En effet, il arrêtera immédiatement l'invasion, et rend aux fédéraux le double avantage de l'offensive stratégique et du choix du terrain sur lequel ils peuvent obliger leur adversaire à venir les combattre. Slocum, une fois arrivé à Harpers-Ferry, verra son corps grossi par douze mille hommes, qu'il pourra emmener dans la vallée de Cumberland par Sharpsburg, tandis que Reynolds n'a qu'une étape à faire pour y entrer par Boonesboro. Enfin les ponts que Lee peut avoir sur le Po-

tomac, les convois qu'il envoie dans le Sud, les munitions qu'il doit attendre, tomberont, du même coup, entre les mains de Hooker. Aussi est-ce le plan qu'il a adopté, du moins jusqu'à plus ample information sur les mouvements de l'ennemi; il a même commencé à l'exécuter, en envoyant Slocum à Harpers-Ferry et en s'y rendant lui-même le 27, lorsqu'un incident imprévu vient l'interrompre brusquement dans cette délicate opération.

Les troupes réunies à Harpers-Ferry avaient été placées sous ses ordres, comme nous venons de le dire. Jugeant avec raison que le salut de l'armée et de la cause qu'il défendait pouvait dépendre de la présence d'une division de plus sur le champ de bataille, il était décidé à sacrifier toutes les considérations secondaires à la concentration des forces actives et voulait par conséquent emmener French avec son armée. Dans cette pensée, il avait fait préparer l'évacuation de tout le matériel qui se trouvait à Harpers-Ferry et dans les ouvrages de Maryland-Heights. Nous avons déjà dit combien le général Halleck avait exagéré, en 1862, l'importance de ce point, qui ne gardait ni les gués du Potomac ni l'entrée du Maryland; le désastre de Miles, amené par son obstination à ne pas l'évacuer alors, ne l'avait pourtant pas éclairé. Aussi,

quand, le 26 au soir, Hooker lui télégraphia qu'il avait l'intention d'abandonner ce poste, dont la garnison, nécessaire ailleurs, n'était là qu'un inutile appât pour l'ennemi, et lui demanda s'il avait quelque motif de s'y opposer, répondit-il aussitôt en refusant formellement sa sanction, sauf le cas d'absolue nécessité. Ce refus n'était pas seulement inspiré par des considérations militaires plus ou moins justes. Comme Halleck accorda immédiatement au successeur de Hooker ce qu'il déniait à celui-ci, on a le droit de penser que le commandant en chef saisit alors l'occasion d'obliger le commandant de l'armée du Potomac à se démettre, en lui enlevant la liberté d'action sans laquelle il ne pouvait continuer à remplir sa lourde tâche : la défiance de Halleck à l'égard de Hooker n'était en effet un secret pour personne. Celui-ci le comprit, et, ne voulant pas que l'animosité personnelle dont il était l'objet pût encore une fois compromettre le sort de l'armée, au reçu de la réponse de Halleck, qu'il trouva, le 27, à Frederick en revenant de Harpers-Ferry, il demanda à être relevé de ses fonctions.

En attendant la décision du Président, il prit les nouvelles dispositions que rendaient nécessaires les ordres de Halleck. Ne pouvant emmener French, il

renonça à pénétrer sur les derrières de Lee dans la vallée de Cumberland. Slocum fut rappelé à Middletown et tous les ordres de marche préparés pour mettre l'armée en marche vers le nord en suivant le versant oriental des montagnes.

Le 28 au matin, le général Hardie arriva à Frederick, avec l'ordre qui nommait le général Meade commandant de l'armée du Potomac à la place de Hooker.

Le président Lincoln, une seconde fois dans l'espace d'un an, choisissait le plus mauvais moment possible pour changer le chef de cette armée. Ce changement eût été logique le lendemain de Chancellorsville; il était singulièrement inopportun dans l'instant où les deux armées approchaient d'un conflit décisif.

Loin de le justifier, la manière dont Hooker avait manié son armée depuis quinze jours ne méritait que des éloges; enfin, si les relations de celui-ci avec quelques-uns de ses chefs de corps étaient difficiles, elles n'avaient jamais nui au service, et en revanche la confiance qu'il inspirait aux soldats était une force pour son armée. Plus heureux que Mac Clellan, Hooker eut de nouvelles occasions de servir son pays et nous ne tarderons pas à retrouver ce vaillant soldat sur d'autres champs de bataille.

Le général Meade, qui commandera l'armée du Potomac jusqu'à la fin de la guerre, était un officier du génie. Simple, modeste, silencieux, mais doué d'un jugement juste, d'un esprit clair et précis et d'un sang-froid qui ne se démentait jamais au milieu du danger, il s'était élevé par un mérite reconnu de tous, du grade de général de brigade dans les réserves pennsylvaniennes, au commandement du cinquième corps. Il n'était guère connu que de ses subordonnés et des autres généraux; car ni son esprit lent et méthodique, ni sa grande figure maigre, avec des yeux dont ses lunettes ne voilaient qu'à demi l'expression un peu triste, n'étaient faits pour frapper les masses et inspirer l'enthousiasme. Mais il était estimé par ses compagnons d'armes et respecté par ses adversaires : lorsque ses anciens camarades qui portaient l'uniforme confédéré, et qui, depuis Chancellorsville, professaient un profond dédain pour Hooker, apprirent sa nomination, ils se dirent entre eux qu'il faudrait jouer serré avec leur nouvel adversaire.

Le jour où Hooker remit à son successeur l'armée du Potomac, celle-ci, en y comprenant les forces de French, la brigade Lockwood, arrivée le 26 à Frederick, et tous les détachements disponibles, comptait

un peu moins de cent cinq mille hommes sous les armes. Meade, qui n'avait pas ambitionné sa nouvelle situation, sentant lui-même combien le remplacement de Hooker était inopportun, eut le bon esprit de ne rien changer au personnel de son quartier général et garda même son chef d'état major, le général Butterfield. Il reçut, avec sa nomination, les pouvoirs les plus étendus pour disposer de toutes les troupes réunies dans le Maryland, sans tenir compte de ces divisions imaginaires en départements qui avaient tant de fois embarrassé ses prédécesseurs. La première dépêche que Halleck lui adressa l'autorisa à déplacer à son gré la garnison de Harpers-Ferry ; les forces de Schenck et de Couch furent également mises sous ses ordres.

Il eut pour successeur, à la tête du cinquième corps, le général Sykes, officier vigoureux, qui s'était particulièrement distingué à Gaines-Mill, et se mit à l'œuvre dès le 28, sans laisser à l'armée le temps de sentir l'interrègne. Hooker l'avait prévenu que Lee, n'ayant pas emmené d'équipages de ponts, ne songerait sans doute pas à franchir le Susquehannah avec son armée et que, par conséquent, après avoir atteint ce fleuve, son dessein devait être d'en longer la rive droite pour couper Baltimore et Washington des États du Nord. Pendant

que l'ennemi décrivait ce grand arc de cercle, l'armée fédérale pouvait donc, en se maintenant sur un arc intérieur, le suivre, le frapper au flanc quand elle le voudrait, et couvrir, en même temps, ces deux villes, sans avoir à livrer bataille à leurs portes. Meade ne partageait pas l'avis de Hooker sur ce point, et avec raison, car il est prouvé aujourd'hui que Lee, profitant des basses eaux du Susquehannah, était prêt à jeter une partie de son armée de l'autre côté du fleuve, pour s'emparer de Harrisburg : la possession de cette ville lui aurait assuré en effet un passage permanent et les moyens de pénétrer jusqu'au cœur de la Pennsylvanie. Mais, quoiqu'il eût la libre disposition des troupes de French, Meade n'osa reprendre le plan plus hardi et plus fécond que son prédécesseur avait conçu et dont Halleck avait entravé l'exécution. Il ne songea pas à passer le South-Mountain, pour se placer entre Lee et la Virginie, dans la crainte, sans doute, de dégarnir Baltimore, d'exposer même Philadelphie. Quels que fussent les plans de l'ennemi, il pensa qu'il fallait, avant tout, suivre Lee en remontant au nord et l'inquiéter assez pour l'obliger à venir engager lui-même le combat. Il n'eut donc qu'à confirmer et à compléter, pour la marche du 29, les ordres donnés par Hooker.

Nous avons dit que la vallée située à l'est du South-Mountain parallèlement à celle du Cumberland, s'élargit vers le nord et a presque la forme d'un triangle, dont la base serait sur le Susquehannah et le sommet à l'embouchure du Monocacy dans le Potomac. De Frederick, qui se trouve encore dans la partie étroite, plusieurs routes se dirigent, en divergeant, au nord et au nord-est : les principales sont celles de Harrisburg par Emmettsburg, Gettysburg et Heidlersburg au nord, et de York par Middlesburg, Taneytown, Littlestown et Hanover au nord-est, qui se séparent en sortant de Frederick, et la chaussée, dont nous avons déjà parlé, qui à Gettysburg se détache de la première, vers l'est, pour rejoindre la seconde à York. Ces routes sont coupées, presque perpendiculairement, par un grand nombre d'autres voies formant comme les rayons d'un secteur dont l'arc serait le chemin de fer de la vallée de Cumberland et aurait Baltimore pour centre.

Toutes celles qui nous intéressent ici partent de Westminster. Ce bourg était, en 1863, l'extrémité d'un tronçon de chemin de fer qui allait de Baltimore jusqu'au pied des collines dont nous avons parlé. Les diverses routes qui s'en éloignent vont chacune rejoindre un des passages du South-

Mountain : la plus méridionale, par New-Windsor et Frederick, gagne Cramptons-Gap ; la suivante, par Union, Middleburg et Mechanicstown, le passage de Cavetown ; la troisième, par Frizzelburg, Taneytown et Emmettsburg, celui de Waynesboro ; la dernière enfin, passant par Littlestown, Two-Taverns, Gettysburg, franchit les montagnes à l'ouest de Cashtown et descend sur Chambersburg par Greenwood et Fayetteville. Un coup d'œil sur la carte fera voir, mieux encore que cette explication, que les deux centres de communication dans cette vallée sont Gettysburg et Westminster : chacun de ces deux bourgs était la tête d'un chemin de fer, et le premier, outre les routes déjà énumérées, en possède quatre ou cinq autres moins importantes qui conduisent à l'est à Hanover, au sud-ouest à Fairfield, au nord-ouest à Mummasburg, et de là, par la montagne, à Shippensburg, et au nord-est à Hunterstown. La ville de Gettysburg, nous l'avons dit, est située presque au point de partage entre les eaux du Susquehannah et celles du Potomac, mais elle appartient encore au bassin de ce dernier fleuve. Les petits ruisseaux du Rock-Creek et du Marsh-Creek, qui coulent du nord au sud à quelques kilomètres, l'un à l'ouest, l'autre à l'est de la ville, se réunissent pour

former l'une des branches du Monocacy; un troisième est le Big-Pipe-Creek, qui, descendant des collines de Manchester, passant entre Taneytown et Frizzelburg et arrosant Middleburg, coule à l'ouest-sud-ouest, jusqu'à son confluent avec le Marsh-Creek. La riche vallée que tant de routes sillonnent offre, au centre, une couche unie de terre végétale; lorsque l'on se rapproche du South-Mountain, on trouve un terrain ondulé, au sous-sol schisteux, dont toutes les aspérités ont été adoucies par l'action du temps; plus près encore de la montagne, sur une ligne passant par Emmettsburg et Gettysburg, s'élèvent de longues arêtes parallèles à la direction générale de la chaîne; les rochers fort durs dont elles se composent ayant résisté aux intempéries mieux que le schiste, leur enveloppe primitive, forment une série de groupes, de crêtes abruptes, de pitons isolés, qui prennent souvent l'aspect le plus bizarre, et présentent tantôt, comme près de Gettysburg, de véritables citadelles construites par la nature, tantôt, comme à Emmettsburg, un mélange confus, véritable chaos de ruines naturelles.

Lorsque Meade prit le commandement, sa première pensée, nous l'avons dit, en attendant que les intentions de l'ennemi fussent plus clairement ré-

vélées, fut de l'empêcher également de passer le Susquehannah et de marcher sur Baltimore. A cet effet, il mit ses troupes en marche sur trois colonnes, suivant des routes divergentes. L'armée devait ainsi être placée de manière à pouvoir se déployer rapidement sur la ligne de Westminster à Waynesboro, et à tenir, en s'appuyant à gauche au South-Mountain, dont elle garderait les passages, à droite aux collines à travers lesquelles elle communiquerait avec Baltimore et Washington, toute la largeur de la vallée. Deux fortes marches, qui firent laisser en arrière un trop grand nombre de traînards, l'amenèrent, le 30 juin, dans ces positions, dont quelques-unes ne furent occupées que tard dans la soirée.

La colonne de gauche, sous les ordres de Reynolds, était composée des 11e et 1er corps : celui-ci atteignit Emmettsburg le 29 et alla le lendemain camper à quelques kilomètres de là, sur la route de Gettysburg, au bord du Marsh-Creek, tandis que le 11e prenait sa place à Emmettsburg. Le 3e et le 12e corps formaient la colonne du centre : celui-ci s'établit, avec le quartier général, à Taneytown ; celui-là, quittant ce point le 30 après midi, sur la nouvelle de l'apparition de l'ennemi à Fairfield, fut détourné à gauche et alla prendre position près d'Emmettsburg pour renforcer

l'aile commandée par Reynolds. Enfin, les 2e, 5e et 6e corps, qui composaient la droite, campèrent à Frizzelburg, Union et New-Windsor : la longueur du parcours qu'ils avaient à faire ne permettant pas aux deux derniers d'atteindre la route de Westminster à Waynesboro, cette aile se trouva ainsi un peu refusée. La division de cavalerie de Gregg, qui devait l'éclairer, ne put même arriver jusqu'au premier de ces deux bourgs, où, comme nous l'avons dit, Stuart avait passé la veille.

Une fois le plan de Meade admis, ces dispositions étaient sages ; mais il est difficile de s'expliquer les ordres donnés par lui à French, qu'un caprice inespéré de Halleck venait de rendre, avec ses onze mille hommes, à l'armée du Potomac. Il semble qu'un renfort aussi important aurait dû être immédiatement incorporé dans cette armée : Meade ne se décida ni à l'emmener avec lui ni à le laisser à Harpers-Ferry. Il lui ordonna d'évacuer cette position, d'envoyer tout le matériel qui s'y trouvait, avec quatre mille hommes d'escorte, à Washington et de s'établir, avec ses sept autres mille hommes, à Frederick. Cette demi-mesure fut une grosse faute : si elle avait pour but de ne pas déplaire à Halleck, elle fut prise en vain ; car l'évacuation de Harpers-Ferry causa une vive irritation à

Washington, et elle priva l'armée du Potomac d'une belle division qui aurait pu jouer un rôle décisif sur le champ de bataille.

Pleasonton avait distribué sa cavalerie fort judicieusement, pour couvrir le mouvement de l'armée et l'éclairer de tous les côtés, sans imiter Stuart, qui, par son ardeur inconsidérée, s'était mis dans l'impossibilité de rendre le même service à son chef. On a raconté que Meade aurait voulu voir Pleasonton entreprendre une expédition du même genre et que celui-ci lui en aurait démontré les dangers; s'il en fut ainsi, il n'eut pas de peine à le persuader. Son véritable mérite fut de diriger sa cavalerie, pendant les quelques jours qui séparèrent le passage du Potomac de la fin de la bataille de Gettysburg, avec une habileté, un coup d'œil et une décision qui contribuèrent beaucoup à la victoire des fédéraux.

Pendant que Gregg appuyait à droite et que Kilpatrick accomplissait la double tâche de maintenir Stuart à l'est et d'éclairer la marche en avant, Pleasonton avait placé sur sa gauche la division Buford. C'était la plus nombreuse des trois, et son chef, homme de guerre remarquable, lui inspirait, à juste titre, une entière confiance. Kilpatrick, nous l'avons dit, après avoir rapidement poussé, le 29, jusqu'à

Littlestown, était resté, le 30, à Hanover, sur le théâtre du sanglant combat qu'il avait livré à Stuart. Buford, de son côté, après avoir envoyé le général Merritt, avec sa nouvelle brigade de cavalerie régulière, observer à Mechanicstown le débouché de la route de Hagerstown, dans la vallée du Monocacy, fit une pointe hardie sur le versant occidental du South-Mountain, pour savoir si l'ennemi s'était ou non attardé au bord de l'Antietam, sur le flanc gauche de l'armée du Potomac. Quittant Middletown le 29, au point du jour, et descendant sur Boonesboro, il longea les montagnes, dans la direction du nord, jusqu'à la hauteur de Waynesboro et, les repassant au col de Monterey, sans avoir rencontré l'ennemi, il s'arrêta au hameau de Fountain-Dale, situé à mi-côte. A peine la nuit venue, ce chef vigilant aperçut de loin sur la route de Fairfield les feux de bivac d'une troupe ennemie : probablement la brigade Davis de la division Heth. Le 30, avant le jour, il descendit sur Fairfield pour l'attaquer, mais il reconnut, après quelques coups de feu, qu'il ne pourrait en venir à bout sans employer le canon; et, tandis que l'ennemi se repliait vers le nord, Buford, n'osant pas engager un combat d'artillerie dont le bruit aurait pu donner l'éveil aux colonnes confédérées,

quittait la route directe de Gettysburg et, suivant ses instructions, venait rallier Pleasonton à Emmettsburg.

Plusieurs indices faisaient prévoir à celui-ci un mouvement de l'ennemi contre l'armée du Potomac, et, sachant que cette armée devait, le lendemain, avancer son aile gauche jusqu'à Gettysburg, il ne voulut pas laisser les confédérés s'y établir. Il ordonna donc à Buford de gagner rapidement cette ville, d'en prendre possession et de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du premier corps. Cet ordre fut exécuté dans l'après-midi. En arrivant à Gettysburg, Buford apprit qu'une brigade ennemie, venant de Cashtown, avait paru devant la ville une heure avant lui, mais, à son approche, s'était brusquement retirée dans la même direction. Des informations assez vagues recueillies par Meade semblaient déjà prouver que, depuis deux jours, Ewell ne s'était pas avancé au nord et que le reste de l'armée sudiste était entre Chambersburg et Cashtown. La prompte retraite de l'ennemi vint confirmer ces informations dans l'esprit du général en chef et lui fit penser que Lee, informé de son mouvement, allait négliger l'invasion pour ne plus s'occuper que de l'armée du Potomac. Toutefois il ignorait sur quel versant des montagnes et avec quelles intentions Lee allait se concentrer. La rencontre faite

par Buford semblait seule indiquer que cette concentration aurait lieu sur le versant oriental. Considérant dès lors que Harrisburg et Philadelphie n'étaient plus en danger, et que le premier objet de sa marche rapide vers le nord était par conséquent atteint, il résolut de ne plus manœuvrer qu'en vue d'une bataille désormais inévitable. Ses troupes étaient fatiguées; certains corps de nouvelle formation n'avaient pu suivre l'allure des soldats exercés depuis un ou deux ans; les distributions régulières manquaient, par suite de l'interruption du chemin de fer de Baltimore à l'Ohio; il fallait rétablir les communications avec Baltimore, d'abord par la ligne de Westminster, puis par celle de Hanover. Pour toutes ces raisons, Meade prit le parti de continuer à s'avancer lentement jusqu'à ce qu'il fût éclairé sur les desseins de l'ennemi, et, dans le cas où celui-ci viendrait à sa rencontre, de prendre, soit en se concentrant rapidement sur le point le plus menacé, soit en ramenant ses colonnes d'une marche en arrière, une position défensive qui lui assurât tous les avantages tactiques dans la bataille.

Ses ordres de marche sont donnés à cet effet, le 30 juin au soir, pour être exécutés le lendemain, 1er juillet, dès la pointe du jour. Ils prescrivent à

Reynolds de se porter, avec la colonne de gauche, à Gettysburg, en faisant occuper cette ville par le 1er corps, tandis que le 11e demeurera un peu en arrière, et en laissant le troisième à Emmettsburg, pour couvrir ses derrières sur la route de Greencastle. Le 12e, qui est resté seul au centre à Taneytown, se rendra à Two-Taverns, afin de relier Reynolds à la droite, tandis que le 2e quittera Frizzelburg pour former avec celui-ci la colonne du centre et le relever à Taneytown. Enfin le 5e et le 6e ont chacun à faire une longue étape : l'un depuis Union jusqu'à Hanover, où il formera la première ligne de droite ; l'autre de New-Windsor à Manchester, où il se trouvera en seconde ligne, à portée d'appuyer celui-ci. L'armée présentera ainsi à l'ennemi, qui peut se trouver soit à l'ouest, soit au nord, une ligne brisée, faisant face, dans ces deux directions, et dont l'angle aura son sommet à Gettysburg. La disposition des routes qui convergent sur cette ville en fait forcément le point capital de cette ligne, et Meade a très judicieusement placé trois corps sur sept dans le voisinage. Toutefois ce mouvement n'est ordonné que comme un nouveau pas dans la marche en avant qu'il poursuit avec précaution et qu'il compte pousser au besoin jusqu'au Susquehannah. Il ignore encore, à

cette heure, que la plus grande partie de l'armée de Lee a franchi le South-Mountain, et, s'il occupe Gettysburg, ce n'est pas qu'il songe à lui fermer l'un des principaux débouchés sur le versant oriental de cette chaîne. En effet, prévoyant le cas où l'ennemi se déciderait à venir l'attaquer sur ce versant, il recommande à Reynolds de réunir toutes ses forces pour retarder sa marche, soit à Gettysburg, soit plutôt à Emmettsburg; mais il se tient prêt à prendre, par une prompte concentration en arrière, une position, préparée d'avance, qui lui permettra de couvrir Washington et Baltimore et d'attendre de pied ferme les assauts de l'armée confédérée. L'occupation d'Emmettsburg, de Gettysburg et de Hanover n'a donc pour but que de couvrir cette concentration et de retenir l'ennemi jusqu'à ce qu'elle soit accomplie. La position ainsi choisie s'étend, sur la rive gauche du Pipe-Creek, depuis Manchester jusqu'à Middleburg. Ne connaissant pas les détails topographiques du pays, ni par conséquent la remarquable position sur laquelle le hasard allait l'amener à Gettysburg, il fait, d'après la seule inspection de la carte, un choix judicieux.

Il adressa, le 1er juillet au matin, des instructions détaillées à ses chefs de corps, pour leur indiquer

les positions qu'ils devaient prendre sur le Pipe-Creek, dans le cas où les circonstances l'amèneraient à rester sur la défensive. Quelques-uns objectèrent que ce mouvement en arrière, à la première rencontre de l'ennemi, pourrait ébranler le moral du soldat ; d'autres, avec plus de raison, que la position était trop exclusivement défensive, que Lee ne viendrait certainement pas y chercher l'armée du Potomac, et que, pour obliger Lee à livrer une bataille offensive, il fallait se mettre hardiment en travers de son chemin. La fortune de la guerre devait couper court à toutes ces discussions en amenant les deux combattants dans un champ clos que ni l'un ni l'autre n'avait choisi.

Nous laisserons donc les différentes colonnes fédérales occupées à exécuter, le 1er juillet, les mouvements qui leur avaient été prescrits, pour montrer quels étaient, au même moment, ceux de l'armée confédérée. Nous avons indiqué les positions qu'elle occupait dans la journée du 28. Le soir, un espion apporta à Longstreet la nouvelle du passage du Potomac par l'armée ennemie : c'était le premier avis que les confédérés eussent d'un mouvement aussi important, accompli derrière eux depuis deux jours. Lee, ignorant la pointe imprudente de Stuart, le croyait tou-

jours occupé à surveiller Hooker et concluait de son silence que ce dernier n'avait pas bougé depuis le combat d'Ashbys-Gap. La présence de l'armée fédérale dans la vallée du Monocacy arrêta court sa marche envahissante vers le nord : il comprit, comme son adversaire, le danger auquel il était exposé si cette armée passait le South-Mountain pour descendre derrière lui dans la vallée de Cumberland et le couper de la Virginie. Ewell se trouvant déjà presque sur les bords du Susquehannah, il ne pouvait revenir assez vite sur ses pas pour défendre directement ses communications. Il prit un parti à la fois sage et hardi, dont Longstreet s'est attribué le mérite dans son rapport, et se décida à prévenir ou à entraver cette manœuvre de l'ennemi en passant lui-même sur le versant oriental des montagnes. De la sorte, il menaçait Baltimore et même Washington par le nord, ne permettait pas aux fédéraux de s'éloigner de leur capitale vers l'ouest et les obligeait à revenir défendre les communications de celle-ci avec les États libres. Une fois l'armée du Potomac ainsi ramenée à sa suite, il espérait pouvoir l'entraîner au nord derrière lui et peut-être n'avoir à la combattre que sous les murs de Philadelphie. Le 29, il donna donc à ses différents corps, au moment où Meade se mettait en mar-

che, l'ordre de se réunir entre Cashtown et Gettysburg. Un coup d'œil sur la carte fera voir que cette dernière ville, se trouvant à peu près à égale distance de York, de Chambersburg et de Carlisle, et à l'intersection de presque toutes les routes qui traversent le South-Mountain, était le point autour duquel l'armée confédérée devait naturellement se concentrer.

Il offrait, il est vrai, le grave inconvénient de se trouver en dehors du territoire qu'elle occupait alors. Mais cet inconvénient était une conséquence presque inévitable de la position relative des deux armées. En effet, les confédérés, en poussant leur invasion vers le nord, tournaient presque le dos à leurs adversaires; et, par conséquent, s'ils faisaient volte-face pour se concentrer en se rapprochant de leur base d'opération, ils étaient forcément amenés à sortir de ce territoire. D'ailleurs Lee, ignorant la direction que Meade venait de donner à ses colonnes, ne pouvait prévoir que celui-ci allait justement intercepter, à Gettysburg, la route de Chambersburg à York : Early l'avait parcourue deux jours auparavant sans rencontrer de résistance sérieuse. Aussi le général en chef, n'attachant alors aucune importance à l'occupation de cette ville, ne donna-t-il, à ce sujet, aucune

instruction précise à ses généraux : comptant se concentrer un peu plus près des montagnes, il ne leur prescrivit positivement ni de s'en emparer ni, au contraire, de s'arrêter avant de l'avoir atteinte. Les ordres de Lee parvinrent à Ewell le 29, de bonne heure, au moment où, comme nous l'avons dit, il se préparait à attaquer Harrisburg. Il avait rappelé Early vers Carlisle, afin de réunir toutes ses forces devant la capitale de la Pennsylvanie ; et celui-ci, lui obéissant promptement, vint camper, le 30, à cinq kilomètres à l'est de Heidlersburg. Une chance heureuse lui fit retrouver près de ce village son chef, qui arrivait avec la division Rodes. Cette division et celle de Johnston s'étaient mises en marche, le 29 dans la journée, pour gagner, selon les instructions du général en chef, les environs de Cashtown et de Gettysburg ; tandis que la première marchait directement au sud, en laissant à droite le South-Mountain, la seconde revenait sur ses pas, dans la vallée de Cumberland, depuis Carlisle jusque près de Chambersburg et, tournant à gauche à Green-Village, s'arrêtait, le 30 au soir, non loin de Scotland, au pied du versant occidental de la montagne, sur un chemin qui rejoint la grande route de Gettysburg à l'entrée du col de Cashtown. Johnson se proposait de franchir ce pas-

sage le lendemain matin, pour rejoindre le reste du 2e corps près des sources du Monocacy.

Les mouvements prescrits au reste de l'armée devaient être beaucoup plus lents. Le corps de Longstreet étant tout entier à Chambersburg, et celui de Hill à quelques kilomètres plus à l'est auprès de Fayetteville, Lee avait résolu de les faire déboucher tous les deux par le même passage sur Cashtown et Gettysburg, en les échelonnant sur la route que Johnson venait chercher de son côté. Pour éviter de jeter la confusion dans cette énorme colonne de plus de soixante mille hommes, il fallait régler et abréger les étapes et s'avancer avec d'autant plus de précaution qu'il ne restait pas un seul régiment de cavalerie pour éclairer la marche. La division Heth du corps de Hill prit la tête et campa le 29 à Cashtown; le 30, Heth donna à la brigade Pettigrew l'ordre de pousser jusqu'à Gettysburg, afin d'y faire une réquisition de souliers, dont cette ville était, disait-on, encore abondamment pourvue, malgré la récente visite d'Ewell.

Cette brigade, ne se doutant pas du voisinage des fédéraux, allait atteindre la petite ville avec les nombreux wagons qu'elle traînait à sa suite, et se préparait à s'y établir tranquillement, lorsque ses éclaireurs signalèrent l'approche de la colonne de Buford.

Celui-ci, après avoir interrompu sa marche, comme nous l'avons vu, avait pressé le pas de ses chevaux, pour regagner le temps perdu, et entrait dans Gettysburg avant onze heures du matin. Pettigrew ne l'avait pas attendu : surpris par cette rencontre inattendue, ignorant les forces de l'ennemi, et se trouvant trop exposé à treize kilomètres du reste de sa division, il se replia sur le Marsh-Creek, à mi-chemin de Cashtown. Il arrêta sa troupe près de ce ruisseau et s'empressa de prévenir ses chefs de la présence de l'ennemi à Gettysburg. Ainsi les deux partis, qui avaient un égal intérêt à se devancer dans la possession de cette ville, y avaient successivement renoncé dans la matinée du 30 juin ; mais, grâce à la promptitude de Buford, l'avantage était resté aux fédéraux. Les forces de Pettigrew étaient trop peu nombreuses pour qu'il pût profiter de sa position sur le Marsh-Creek et attaquer, à Gettysburg, la cavalerie unioniste sans attendre l'arrivée du reste de la division Heth, demeurée à Cashtown.

Pender avait, de son côté, atteint ce village dans la soirée du 30. Anderson, qui le suivait, ne devait y arriver que le lendemain. Enfin Longstreet, laissant la division Pickett à Chambersburg, avait fait une étape avec les deux autres et s'était arrêté à Greenwood, à l'entrée des montagnes. La marche de la colonne

avait donc été fort lente et, le 30 au soir, quarante-huit heures après avoir décidé son mouvement, Lee n'était point encore maître du point de concentration qu'il avait choisi. Ce fut même une circonstance étrangère à ses instructions qui mit en route les troupes destinées à en disputer d'abord la possession aux fédéraux. En effet, le général Hill, ayant reçu le rapport de Pettigrew, comprit aussitôt que celui-ci avait rencontré une avant-garde à cheval et non des troupes d'infanterie, et pensa qu'il serait facile de la déloger. Obligé, d'une part, en l'absence de Stuart, d'employer ses fantassins à éclairer sa marche, et voulant, d'autre part, assurer à ses soldats la provision de souliers dont ils avaient un si grand besoin, il donna l'ordre à Heth de marcher, le 1er juillet au point du jour, avec toute sa division, sur Gettysburg : exemple remarquable de l'influence décisive que les incidents les plus futiles ont souvent sur le sort de la guerre. Lee, à son tour, dès qu'il apprit la présence de la cavalerie de Meade en force à Gettysburg, sans se douter encore qu'il allait y rencontrer son infanterie, devina l'importance de ce point. Il prescrivit à Hill de suivre Heth, avec sa seconde division sous Pender et les huit batteries du 3e corps. Anderson, Hood, Mac-Laws, échelonnés derrière lui, reçurent l'ordre

de suivre son mouvement. Ewell, de son côté, sachant Hill à Cashtown et n'ayant pas été informé à temps du mouvement de tout son corps sur Gettysburg, achemina ses colonnes, le lendemain matin, vers le premier de ces deux bourgs, selon les instructions qu'il avait reçues le 29. Rodes suivit la route la plus directe, tandis qu'Early eut ordre de faire un détour au sud-est, pour prendre un chemin passant par Hunterstown et par Mummasburg, village situé à sept ou huit kilomètres seulement au nord de Gettysburg. Quant à Johnson, séparé de son chef par toute l'épaisseur des montagnes, il ne pouvait recevoir ses ordres et n'avait d'ailleurs pas le choix de la route à suivre : il fallait qu'il vînt à Greenwood prendre sur la chaussée la queue de tout le reste de l'armée. Ewell devait amèrement regretter le détour qu'il lui avait fait faire pour gagner cette route, au lieu de l'emmener avec lui par le versant oriental des montagnes. Il serait ainsi arrivé une demi-journée plus tôt sur le champ de bataille, à temps pour décider la victoire.

Cet exposé, que le lecteur pourra trouver un peu long, était nécessaire pour montrer comment les deux armées, marchant chacune dans l'ignorance des mouvements de l'autre, changeant toutes deux brusquement leur direction, tandis que leurs cavaleries

croisaient leurs voies, et tantôt se manquaient, tantôt se rencontraient inopinément, étaient arrivées enfin à prendre, le 1er juillet, une direction qui devait les mettre en présence autour de Gettysburg.

Le récit de la bataille qu'elles allaient se livrer sera le sujet des deux prochains chapitres. Avant de terminer celui-ci, nous indiquerons en peu de mots ce que firent, pendant ces quelques jours, les détachements de troupes fédérales qui, sans dépendre directement de l'armée du Potomac, se trouvaient dans sa sphère d'action.

Nous avons laissé le général Couch à Harrisburg, improvisant de son mieux la défense de cette ville, et cherchant, avec l'aide d'un autre général, dont le nom nous est également familier, W. F. Smith, à organiser les milices pennsylvaniennes. Il ne pouvait, avec ces milices, prétendre s'opposer à la marche des confédérés; mais, en les serrant, en les observant de près, partout où ils allaient, sans jamais engager de combat, il pouvait se tenir au courant de leurs mouvements et fournir aux autorités fédérales de précieuses informations. C'est ce qu'il fit. Le 29, il avait averti Halleck du temps d'arrêt qui s'était produit dans la marche d'Ewell; le 30, au matin, dès que celui-ci eut commencé son mouvement en arrière, il en donna

encore avis à Washington et envoya, en même temps, à sa suite Smith avec tout ce qu'il put rassembler de cavalerie. C'est ce détachement, marchant sur les traces d'Ewell, qui venait d'occuper Carlisle lorsque Stuart parut devant cette ville le 1er juillet. Par sa fermeté et ses bonnes dispositions de défense, Smith parvint à organiser une certaine résistance, qui, nous l'avons dit, en imposa au général confédéré ; après avoir essuyé, sans pouvoir y répondre, le feu de l'artillerie ennemie, il réussit, avec ses cavaliers inexpérimentés, à tenir en échec l'élite de ceux du Sud.

Les communications entre Halleck et Meade, plusieurs fois interrompues par Stuart, étaient souvent lentes et difficiles : pourtant le chef de l'armée du Potomac reçut, le 30 au soir, comme nous l'avons dit, les premiers avis du mouvement d'Ewell. Chambersburg était indiqué comme le point probable de concentration des confédérés. Sur ces renseignements, Meade, croyant qu'ils se rassembleraient à l'ouest du South-Mountain, prit ses dispositions pour la journée du 1er juillet. Cependant le directeur d'un chemin de fer pennsylvanien, M. Scott, qui devint plus tard sous-secrétaire de la guerre, et qui avait organisé tout un système d'informations dans le pays occupé par les confédérés, annonça à Couch, dans la

nuit du 30 au 1er, qu'ils se concentraient, non sur Chambersburg, mais sur Gettysburg. Il était impossible d'être renseigné plus promptement et plus exactement. Malheureusement cet avis, expédié par courrier de Frederick, ne parvint à Meade que le 1er au soir, lorsqu'il était devenu bien inutile, car les événements de cette journée n'avaient que trop clairement révélé les intentions de l'ennemi.

Pendant que de toutes parts l'on se préparait ainsi au choc décisif dans la Pennsylvanie, que toutes les forces dont les fédéraux pouvaient disposer au nord du Potomac obéissaient enfin à une seule impulsion, que French lui-même, abandonnant, le 30, Harpers-Ferry, avec toute sa garnison, se dirigeait sur Frederick pour prendre une part active aux opérations de Meade, les troupes que Halleck avait si mal à propos laissées dans la péninsule de Virginie s'étaient également mises en campagne. Le 4e corps, réuni à Yorktown et à Williamsburg, sous les ordres de Keyes, fut transporté, vers le 20 juin, par eau, au White-House, où une brigade de cavalerie l'avait précédé par terre. Les instructions données à Keyes lui prescrivaient de partir de ce point, pour couper, d'une part, les lignes de chemins de fer qui se dirigeaient de Richmond vers le nord et, d'autre part, menacer la capitale

ennemie. Bien des gens espéraient même qu'un coup de main heureux pourrait mettre le 4e corps en possession de cette ville. Le gouvernement confédéré avait, en effet, envoyé à Lee toutes les troupes dont il pouvait disposer ; il avait réduit celles qui gardaient la capitale et la côte à un chiffre qui, comparé à la garnison de Washington, était sans doute insignifiant, mais moins que les clameurs des habitants de Richmond ne l'avaient fait supposer aux fédéraux. Trois brigades seulement avaient été laissées dans la Caroline du Nord : Clingman à Washington, Colquitt à Kingston et Martin à Weldon. Mais cinq brigades étaient établies à Richmond même et aux environs : Ransom et Jenkins au sud, s'étendant jusqu'à Petersburg, Wise et Cook autour de la ville, enfin Corse à Hanover-Junction. Il est vrai que, le 24, celui-ci fut envoyé à Gordonsville, ne laissant qu'un régiment derrière lui ; mais, malgré son départ, les confédérés pouvaient encore réunir huit ou neuf mille hommes dans les ouvrages qui entouraient la capitale : c'était plus qu'il n'en fallait pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

Le 25, le colonel Spears fut envoyé par Keyes, avec un millier de cavaliers, pour détruire le pont du chemin de fer sur le South-Anna près de Hanover, dont il a

été déjà si souvent question. Franchissant la rivière à gué, il attaqua à la fois des deux côtés le régiment que Corse avait laissé à la garde du passage, le dispersa, après lui avoir fait éprouver de grandes pertes, brûla le pont et revint, le 28, à White-House. Cette opération, bien conduite, mais sans importance depuis que Lee n'était plus au bout du chemin de fer à Fredericksburg ou Culpepper, fut le seul incident de la campagne. Après le retour de Spears, Keyes envoya, le 1er juillet, le général Getty, avec huit mille hommes, à Hanover-Court-House et prit, le même jour, avec cinq mille, la direction de Richmond jusqu'à Baltimore-Cross-Roads. Mais ces deux colonnes s'avancèrent avec une extrême circonspection. Tandis que la ville de Richmond était en émoi, Keyes, après une escarmouche où il perdit une vingtaine d'hommes, comprenant l'inutilité de la campagne qu'on lui avait fait entreprendre, se replia, le 3, sur White-House. Il y trouva Getty, dont l'entreprise n'avait eu d'autre résultat que la capture du général confédéré W. F. Lee, blessé à Brandy-Station, dans une ferme où il se faisait soigner. A la suite de cette expédition, le gouvernement fédéral fit enfin ce qu'il aurait dû faire auparavant : la plus grande partie du 4e corps fut réunie à l'armée du Potomac.

CHAPITRE III

OAK-HILL.

Le 1er juillet 1863, l'armée sudiste tout entière était, nous l'avons vu, en marche, dès le matin, pour se concentrer à Gettysburg. En effet Ewell, qui s'était d'abord dirigé par des chemins de traverse sur Cashtown, ayant appris que Hill allait dépasser ce village, avait repris aussitôt les routes directes qui convergent sur Gettysburg, où il comptait donner la main au 3e corps. L'armée de Lee, divisée depuis huit jours, allait donc se trouver massée, ce jour-là ou le lendemain, à l'est du South-Mountain, menaçant ainsi Baltimore et Washington ; son chef comptait sur cette démonstration pour ramener à lui l'armée du Potomac, qu'il croyait encore assez loin, et l'obliger à venir l'attaquer dans une position défensive, qu'il

pensait bien avoir le temps de choisir et d'occuper. Il avait, dit-on, assuré à ses lieutenants qu'il ne prendrait pas l'offensive sur le champ de bataille.

L'armée fédérale était échelonnée à de plus grandes distances, et Meade, voulant également se réserver les avantages d'une position défensive, se tenait prêt à la rassembler par un mouvement de concentration en arrière ; mais, quelle que dût être sa résolution définitive, il fallait, soit pour couvrir ce mouvement, soit pour avancer, qu'il occupât Gettysburg. On a vu que sa cavalerie, prévenant l'ennemi, s'était établie, dès la veille au soir, dans ce bourg, tandis que le 1[er] et le 11[e] corps, se mettant en route à la même heure que les soldats de Hill et d'Ewell, se dirigeaient comme eux sur ce point. Heureusement, connaissant bien ses camarades de la veille, devenus depuis trois jours ses subordonnés, Meade avait confié le soin d'éclairer sa gauche et de la diriger à deux hommes également remarquables par leur coup d'œil, la promptitude de leurs résolutions et leur vigueur sur le champ de bataille, Buford et Reynolds. Ainsi donc, par un de ces hasards singuliers qui jouent un si grand rôle à la guerre, au moment où le général sudiste, croyant rassembler son armée encore assez loin de l'ennemi, choisissait pour cela un point

qu'un de ses corps venait de traverser sans difficulté, ce point était justement aux mains de son adversaire, tandis que celui-ci, qui ne voulait pas s'exposer aux dangers d'une concentration en avant de son front, ni engager la bataille sur un terrain inconnu, se trouvait avoir dirigé la marche de ses troupes de telle façon, que son aile gauche allait se heurter inopinément contre les têtes de colonne de toute l'armée confédérée.

La fin de juin avait été pluvieuse et de fréquents orages, qui rajeunissaient la verdure des bois et des prés, avaient en même temps détrempé les routes sur lesquelles cheminaient, en colonnes serrées, les combattants des deux armées. Avant de les mettre aux prises, nous les laisserons, un moment, marcher avec l'insouciance du soldat qui connaît trop les mille hasards de la guerre pour s'en préoccuper, et nous consacrerons quelques lignes à la description des environs de Gettysburg, beau et riche pays, fortement embrumé, à cette heure matinale, par de chaudes vapeurs que le soleil avait peine à dissiper, tandis qu'il jetait, à travers de gros nuages opaques, ses rayons obliques sur la longue et droite muraille du South-Mountain, haute barrière qui ferme à l'ouest tout l'horizon.

Les accidents du terrain autour de Gettysburg sont dus, comme nous l'avons dit pour toute la région voisine de cette chaîne, à la présence d'arêtes rocheuses parallèles à sa direction générale, qui, tantôt émergent du sol en dentelures escarpées ressemblant à des châteaux ruinés ou à des pyramides fantastiques, tantôt le soulèvent seulement en croupes adoucies dont les longues ondulations dessinent vaguement cette charpente géologique. Une population laborieuse établie sur cette terre fertile l'a presque complètement défrichée : aussi les bois, beaucoup plus clairsemés que dans le Maryland, et les rochers, moins nombreux qu'à Emmettsburg, ne forment-ils que des points d'appui isolés au milieu d'un terrain propre aux déploiements des armées et au jeu de l'artillerie.

Les ruisseaux qui le traversent étaient, dans cette saison, tout à fait insignifiants. Les deux principaux, le Willoughby-Run et le Rock-Creek, courent parallèlement du nord au sud, l'un à l'ouest, l'autre à l'est de Gettysburg et se jettent plus bas dans le Marsh-Creek. Les rives de ces deux cours d'eau se ressemblent. Celles du Rock-Creek sont, comme son nom l'indique, hérissées de rochers, couvertes de bois dont ces rochers ont empêché le défrichement, et elles

s'élèvent jusqu'à quarante et même cinquante mètres au-dessus de son lit. Celles du Willoughby-Run sont moins élevées, moins abruptes, moins boisées. Le champ de bataille est compris entre la rive droite du premier et la rive gauche du second. Le système des collines qu'on rencontre sur ce terrain peut se diviser en deux groupes disposés d'une façon analogue, et dont la formation révèle une loi géologique commune à toute la contrée. Chacun forme un faisceau de trois arêtes, partant d'un point commun élevé et abrupt : l'arête centrale, la plus haute et la plus longue, se dirige au sud; une autre, aussi droite, mais moins élevée, au sud-sud-ouest; la troisième, s'étendant vers l'est-sud-est, est courte, tourmentée, fendue en deux branches, comme si elle avait été contrariée dans sa formation par la direction générale du soulèvement. Le premier groupe a pour point de départ une crête appelée Oak-Hill, à cause du taillis épais de chênes qui la couvre, et située à deux kilomètres au nord-ouest de Gettysburg, dans la direction de Mummasburg. Son arete centrale a trois kilomètres de longueur ; elle est, sur les deux tiers de cette longueur, fort étroite, assez élevée, et parsemée de petits bois, de fermes et de maisons de campagne. Parmi ces habitations se trouve un séminaire luthé-

rien qui lui a fait donner le nom de Seminary-Hill, et dont le clocher, placé sur le point culminant, domine toute la campagne environnante. L'arête du sud-ouest n'est d'abord séparée de celle-ci que par un pli de terrain insignifiant, qui s'approfondit à mesure qu'elles divergent; elle borde le cours du Willoughby-Run. La troisième se compose de plusieurs mamelons arrondis qui s'abaissent graduellement jusqu'auprès du Rock-Creek, et entre lesquels il serait difficile de tracer une ligne de faîte. Au milieu des vastes champs cultivés qui les couvrent, l'on aperçoit quelques fermes, entre autres celle de Crawford et, à deux cents mètres du Rock-Creek, l'Almshouse ou dépôt de mendicité du comté. Le second groupe est situé au sud-est du premier. Son point de départ est à deux mille cinq cents mètres d'Oak-Hill; il était connu bien avant la bataille sous le nom de Cemetary-Hill, à cause du cimetière qui le couronnait, comme si une funèbre prévision l'eût placé par avance sur un point où devaient tomber à la fois tant de victimes. Cette hauteur, à la crête rocheuse, s'élève brusquement, de vingt-cinq mètres environ, au-dessus d'un large vallon où serpente le Stevens-Run, faible ruisseau qui coule de l'ouest à l'est et rejoint le Rock-Creek après avoir longé les dernières

pentes du mamelon occupé par la ferme Crawford. La petite ville de Gettysburg est assise dans ce fond, sur la rive méridionale du Stevens-Run, et ses rues droites, bordées de maisons derrière lesquelles s'étendent de beaux vergers, s'élèvent, en pente douce, sur le dernier contrefort de Cemetary-Hill. L'arête principale, qui part de ce point et se dirige au sud, ne tarde pas à s'abaisser, les rochers disparaissent, les pentes, découvertes à l'ouest, s'adoucissent de ce côté; à l'est, au contraire, le lit du Rock-Creek se creuse encore plus rapidement entre des escarpements que couvrent d'épais taillis. A quinze cents mètres de l'extrémité de Cemetary-Hill, la ligne de faîte a perdu environ vingt mètres de hauteur, puis elle se relève sur une longueur d'un kilomètre, pour se terminer enfin par deux collines au profil hardi, qui dominent fièrement tous les environs, et dont les rochers bizarres semblent de loin absolument inaccessibles à l'homme. La plus méridionale, qui est la plus élevée, n'a pas moins de soixante-dix mètres au-dessus de Gettysburg : elle est connue sous le nom de Round-Top, ou sommet rond; l'autre, appelée Little-Round-Top ou petit sommet rond, séparée de la première par une distance de cinq cents mètres, a trente-cinq mètres de moins de hauteur.

L'une et l'autre, reliées par un col élevé, forment à l'ouest un escarpement au pied duquel coule un petit ruisseau marécageux, le Plum-Run, dont le lit est à plus de cent mètres au-dessous du sommet du Round-Top. La rive opposée de ce ruisseau, quoique moins élevée, est aussi sauvage, aussi abrupte que les flancs des Round-Tops, et les colons, jaloux sans doute des légendes de la mère patrie, ont, en plein XVIII[e] siècle, donné le nom de Devils-Den ou grotte du diable à l'une des nombreuses cavernes qu'on y rencontre. Des deux côtés, une végétation vigoureuse, puisant sa nourriture dans le sol fertile dû à la décomposition des roches de syénite, perce à travers les blocs entassés, et des chênes trapus et noueux couvrent de leur épais feuillage les anfractuosités du terrain. Ce bois s'étend à l'ouest jusque sur le plateau ondulé, où il pénètre en zigzag au milieu des cultures. L'arête orientale, fort courte, comme dans l'autre groupe, et se terminant aussi au bord du Rock-Creek, à environ seize cents mètres au sud de l'Almshouse, offre les mêmes caractères que les hauteurs des Round-Tops. C'est une crête qui, présentant des pentes abruptes au nord, relie Cemetary-Hill aux rochers boisés de Culps-Hill, puis, perdant brusquement une partie de sa hauteur, sans

cesser d'être escarpée, incline au sud en bordant le cours du Rock-Creek, que dominent sur la rive opposée les pentes, également boisées, de Wolf-Hill. Une large brèche sépare les contreforts de Culps-Hill d'un dernier sommet situé à un kilomètre plus au sud et appelé Powers-Hill. La troisième branche, semblable encore à celle de l'autre groupe par sa direction et son peu d'élévation, se détache de la première, à cinq cents mètres environ du point central, se dirigeant vers le sud-ouest en s'abaissant graduellement et en s'étalant comme celle-ci. A mille ou quinze cents mètres de là, elles ne forment plus chacune qu'un pli de terrain assez indistinct, celle de l'ouest ayant de treize à quinze mètres et l'autre de sept à treize au-dessus de la dépression qui les sépare, et dans laquelle le Plum-Run prend sa source. La première domine donc la seconde à des distances de sept à huit cents mètres, mais trop peu pour lui donner, au point de vue de l'artillerie, dans ce terrain découvert, une supériorité réelle. C'est au millieu de ces légères ondulations que se trouve le lien entre les deux groupes : la branche centrale du premier, laquelle prolonge, en s'abaissant, l'arête de Seminary-Hill, vient se souder à la branche orientale du second, près du point où celle-ci est le

moins élevée. A huit cents mètres plus au sud, en un point devenu historique sous le nom de Peach-Orchard, et que nous appellerons les Vergers, la ligne de faîte tourne brusquement à l'ouest, forme un léger col et, au bout de quatre cents mètres, se dirige au sud en suivant une crête assez étroite et presque entièrement boisée dont le versant oriental domine le Willoughby-Run jusqu'à son confluent avec le Marsh-Creek.

La ville de Gettysburg est naturellement le centre de toutes les routes qui traversent cette contrée. Au nord, trois chemins se séparent avant même d'avoir traversé le Stevens-Run : le premier, au nord-ouest, conduit à Mummasburg, en franchissant le prolongement de la crête d'Oak-Hill ; le second, au nord, se dirige sur Carlisle, en laissant à droite l'Almshouse ; le troisième, au nord-est, qui passe devant cet établissement et franchit le Rock-Creek peu après, porte l'indication de Harrisburg. Le chemin de fer de Hanover aborde la ville par l'est, en suivant la rive droite du Stevens-Creek : il n'était pas exploité plus loin que Gettysburg, mais les travaux destinés à le prolonger vers Chambersburg se continuaient, au delà de la ville, vers l'ouest-nord-ouest, et coupaient, par de profondes tranchées, les deux arêtes qui descendent

d'Oak-Hill vers le sud et le sud-ouest. Deux routes franchissaient également ces deux arêtes: la première est le Turnpike, ou grande route ferrée de Chambersburg; elle suit de très près le tracé inachevé de la voie ferrée; l'autre est un simple chemin vicinal, qui prend à l'ouest-sud-ouest la direction de Fairfield et Hagerstown et traverse le Marsh-Creek au gué dit de Black-Horse-Tavern. Le séminaire se trouve entre les deux, au-dessus de leur bifurcation. Comme au nord et à l'ouest, trois routes sortent au sud èt deux à l'est de Gettysburg. Ces dernières sont celles de Hunterstown au nord-est et de Hanover au sud-est, qu'Early avait suivies dans sa marche sur York. Les voies ouvertes vers le sud sont d'abord la grande route de Baltimore au sud-sud-est, qui, en quittant Gettysburg, s'élève sur le sommet de Cemetary-Hill, laisse Culps-Hill à gauche, et descend sur le Rock-Creek entre les contreforts de cette colline et les pentes de Powers-Hill; puis, au sud, le chemin de Taneytown, qui franchit la branche principale du second groupe au-dessus de Cemetary-Hill, et longe, à mi-côte, le versant oriental de cette branche, laissant à sa droite les sommets des Round-Tops; enfin, au sud-sud-ouest, le chemin d'Emmettsburg, qui suit exactement la ligne de faîte de la troisième

branche à travers de vastes cultures, coupées seulement de clôtures de bois et parsemées de fermes jusqu'aux Vergers, où elle continue dans sa direction première, en coupant un ravin qui aboutit au Plum-Creek au-dessous de Devils-Den. Cette énumération ne suffirait pas encore pour faire comprendre la valeur que tant de routes convergentes devaient donner à Gettysburg, si nous n'ajoutions que les *Turnpikes* jouent, dans la guerre aux États-Unis, un rôle semblable à celui des *pavés* qui traversaient la France et les Flandres dans les guerres du XVII[e] siècle : en effet, tous les autres chemins n'étant que tracés et nullement construits ni entretenus, ne peuvent servir utilement aux gros transports, et les grandes voies macadamisées attirent forcément les armées qui, pour se mouvoir rapidement, sont obligées de les suivre; or, comme on l'a vu, trois de ces voies, celles de Chambersburg, de Baltimore et d'York, se réunissaient à Gettysburg.

Tel est le terrain sur lequel des circonstances imprévues allaient mettre aux prises les deux armées. Ni Meade ni Lee ne le connaissaient personnellement, et, s'ils savaient, par l'examen des cartes, l'importance que la réunion de dix routes et d'un chemin de fer donnait à la ville de Gettysburg, ils n'avaient aucun

renseignement sur les fortes positions que la nature avait créées, comme à plaisir, tout autour de cette ville. Ewell et Early, qui l'avaient traversée quelques jours auparavant, ne paraissent pas avoir fait à leur chef de rapport à ce sujet. Buford, qui, en arrivant le 30 au soir, avait d'un coup d'œil deviné tout le parti qu'on pouvait tirer de ces positions, n'avait pas eu le temps d'en donner la description à Meade et de recevoir ses ordres.

Cependant des indices certains pour un officier aussi expérimenté révélaient à Buford l'approche de l'ennemi. Sachant que Reynods était à portée de le soutenir, il prit la résolution hardie de tout risquer pour laisser à celui-ci le temps de prévenir l'armée confédérée à Gettysburg. Cette première inspiration d'un officier de cavalerie, véritable homme de guerre, décida de tout le sort de la campagne. Ce fut Buford qui choisit le champ clos où allaient se mesurer les deux armées : il est vrai de dire qu'il était sûr de l'approbation de ses deux chefs immédiats, l'un et l'autre animés de la même ardeur que lui, Pleasonton, qui l'avait envoyé d'Emmettsburg à Gettysburg, à la première nouvelle de l'apparition de l'ennemi sur la route de Cashtown, et Reynolds, qu'il savait décidé à provoquer la lutte aussitôt qu'il en trouverait l'oc-

casion. Buford ne se dissimulait pas les périls de sa situation. La rencontre inopinée qu'il avait faite, la veille, de la brigade de Pettigrew en vue de Gettysburg, les informations données par les traînards laissés entre ses mains par ce dernier, lui prouvaient qu'il se trouvait en présence, non de partis détachés, mais de colonnes d'infanterie ennemie marchant avec la confiance que donne le nombre : il était facile d'en conclure qu'une grande partie au moins de l'armée confédérée allait se concentrer à Gettysburg. C'est ce qui rendait à la fois si important et si difficile pour lui de conserver la possession de ce point avec les deux brigades de cavalerie qui composaient toutes ses forces. « Soyez sûr, disait-il le soir au général Devins, » qui commandait l'une de ses brigades, que les en- » nemis nous attaqueront demain matin. Leurs tirail- » leurs viendront, en tonnant, sur trois rangs de » profondeur et nous aurons à nous battre comme » des diables pour nous maintenir jusqu'à l'arrivée de » l'infanterie. »

C'est dans cette prévision que Buford profita des dernières heures du jour pour poster sa petite troupe de manière à dissimuler autant que possible sa faiblesse. Il n'avait pas alors plus de quatre mille deux cents cavaliers avec lui ; il fallait, pour tenir tête à

l'infanterie ennemie, les faire combattre à pied, et la nécessité de garder les chevaux en main devait réduire d'un quart l'effectif réel sur le terrain. Disposant ses troupes en arc de cercle de l'ouest au nord-est de Gettysburg, la brigade Gamble à gauche et celle de Devins à droite, il poussa au loin ses éclaireurs sur toutes les routes dont il tenait l'intersection. Après avoir prévenu Meade et Reynolds des dispositions qu'il venait de prendre et des mouvements présumés de l'ennemi, il attendit le jour, dont le retour devait marquer le début de la grande bataille à laquelle on se préparait de part et d'autre.

Ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser, et dès six heures du matin, ses éclaireurs signalèrent, sur la route de Cashtown, la présence des têtes de colonne de la division Heth, qui, après avoir rallié la brigade Pettigrew, s'avançait rapidement sur Gettysburg. Il se hâta de prendre ses dernières dispositions de combat. Devins, n'ayant personne en face de lui au nord, ne laissa de ce côté que des patrouilles et vint se placer entre la route de Mummasburg et la tranchée du chemin de fer; Gamble, à sa gauche, poussa sa première ligne au bord du Willoughby-Creek en s'étendant jusqu'à la route de Hagerstown. Les troupes de ré-

serve, démontées comme les autres et prêtes à prendre part au combat, furent massées sur l'arête qui descend d'Oak-Hill à l'ouest, et, par conséquent, en avant pour Buford, de Seminary-Hill.

L'artillerie à cheval qui accompagne la division s'est mise en batterie de manière à enfiler les trois routes. Elle ouvre le feu un peu avant neuf heures. Aussitôt Heth déploie ses deux brigades de tête, celle de Davis à gauche et celle d'Archer à droite, l'une et l'autre au sud de la route de Chambersburg. Vers huit heures du matin, cette première ligne, précédée d'une chaîne serrée de tirailleurs, descend, à découvert, les pentes de la rive droite du Willoughby-Run et confirme la prédiction de Buford par la vigueur avec laquelle elle prononce son attaque. Les cavaliers fédéraux, bien embusqués, répondent par un feu nourri qui arrête les assaillants et fait croire à leurs chefs qu'ils ont devant eux un corps d'infanterie. C'est la première rencontre sérieuse des deux armées sur le sol des États libres. Une lutte meurtrière s'engage aussitôt au bord du ruisseau. Les cavaliers unionistes sont moins nombreux que leurs adversaires, car ils ont affaire à deux fortes brigades; mais ils sont aussi solides, aussi résolus, le mousqueton à la main, que des fantassins aguerris et leur

artillerie parfaitement servie, les soutient par un feu efficace. Cependant Buford, qui sait que tout le corps de Hill a campé à Cashtown, et qui aperçoit au loin les longues colonnes ennemies sur la route, calcule avec anxiété le temps pendant lequel sa petite troupe pourra arrêter la marche de l'ennemi. Heureusement celui-ci ne se doute pas des immenses avantages qu'il pourrait s'assurer, à peu de prix, en s'emparant de la ville de Gettysburg et des hauteurs qui la dominent, avant l'arrivée de l'infanterie fédérale. Heth a reçu l'ordre de Lee de ne pas presser l'ennemi s'il le trouve en force afin de donner aux autres divisions le temps d'arriver; devant la résistance inattendue qu'il a rencontrée, il laisse Archer et Davis aux prises avec les fédéraux et ne veut pas engager le reste de sa division avant que celle de Pender soit à portée de le soutenir. Buford, de son côté, fait avancer ses dernières réserves sur la première ligne, qui commence à souffrir beaucoup du feu de l'ennemi; il dirige lui-même le tir de son artillerie, encourage les combattants par son exemple et prolonge ainsi la lutte, tout en se préparant à ramener sa petite troupe sur la citadelle naturelle de Cemetary-Hill, au moment où cette lutte deviendra trop inégale.

Ce moment approche. A. P. Hill, quoique malade, est accouru au bruit du canon ; la colonne de Pender le suit de près, le combat va prendre une face nouvelle.

Mais c'est à l'instant où les sacrifices faits par Buford pour conserver sa position semblent devoir être inutiles qu'il recueille, au contraire, les fruits de sa ténacité. Les soldats de Reynolds ont marché aussi vite que ceux de Hill et l'officier du corps des signaux, qui, établi dans le clocher du séminaire, reporte ses regards anxieux, de la route de Cashtown, couverte de troupes ennemies, sur celle d'Emmettsburg, découvre enfin au loin une forte colonne d'infanterie. Dans cette direction, on ne peut attendre que des troupes amies. Buford, arrivé en toute hâte pour constater cette heureuse nouvelle, qui le dispensera de donner le signal de la retraite, est à peine dans l'observatoire, qu'il s'entend appeler par une voix bien connue. C'est Reynolds, qui, informé, une demi-heure auparavant, de l'attaque ennemie, a pris les devants sur ses colonnes et, se dirigeant d'après le bruit du combat, est venu au galop apporter à la cavalerie fédérale et à son vaillant chef l'assurance d'un prompt secours. La division Wadsworth, campée sur le Marsh-Creek, à neuf kilomètres de Gettys-

burg, s'est mise en route la première, à huit heures du matin, au reçu des nouvelles transmises la veille au soir par Buford à Pleasonton : les deux autres divisions du 1er corps, commandées par Rowley et Robinson, se sont ébranlées, une demi-heure plus tard, sous la direction de Doubleday, et font force de marche pour la rejoindre. Une ardeur extraordinaire anime les soldats fédéraux et leurs chefs. De même qu'Antée reprenait des forces lorsqu'il touchait la terre, il semble que la pensée de combattre sur le sol des États libres, au milieu de populations amies, menacées d'une terrible invasion, double leur énergie et leur activité. Les hésitations, les lenteurs, les découragements subits qui paralysaient les opérations les mieux conçues en Virginie ont fait place à une noble émulation, qui les pousse à se disputer l'honneur de porter à l'ennemi, sans s'inquiéter du nombre, les coups les plus prompts et les plus vigoureux. Reynolds lui-même, malgré toute la responsabilité qui pèse sur lui, leur donne l'exemple de cette ardeur et contribue plus que personne à la leur inspirer. Triste et préoccupé, dit-on, avant la rencontre des deux armées, il s'est animé dès qu'il s'est senti proche des adversaires avec lesquels, depuis le début

de la campagne, il avait hâte d'en venir aux mains.

Nous avons indiqué déjà quelles étaient les intentions de Meade et les instructions qu'il avait envoyées, le 30 au soir, à ses lieutenants. Avant de commencer un récit que nous ne pourrons plus interrompre jusqu'à la fin de la journée, il nous faut dire un mot des dispositions qu'il prit le 1er juillet au matin, quoiqu'elles dussent être promptement modifiées par les événements. La nouvelle de la rencontre entre Buford et la brigade de Pettigrew à Gettysburg, envoyée, le 30 au soir, par le premier à Reynolds, son chef immédiat, n'était pas encore parvenue au quartier général. Buford, dans sa dépêche, donnait sur les positions des trois corps ennemis des renseignements précis qui ne permettaient plus de douter que leur concentration ne dût se faire à Gettysburg par les routes du nord et de l'ouest. Les informations que son armée avait recueillies jusqu'à cette heure et celles que Couch lui transmettait de Harrisburg indiquaient déjà clairement à Meade le mouvement par lequel Lee, réunissant ses colonnes dispersées dans la vallée du Susquehannah, se préparait à combattre l'armée du Potomac; mais la lutte acharnée que Stuart venait d'engager avec Kilpatrick dans le bourg de Hanover lui fit penser que la concentration se ferait dans

le district occupé par Ewell au nord-est de Gettysburg, ce qui rendrait impossible à son armée de se maintenir dans cette dernière position. Il sentait donc s'approcher de lui, sans pouvoir deviner de quel côté tomberaient les coups, le redoutable adversaire qui avait tant de fois déjà arraché la victoire à ses prédécesseurs. Investi depuis trois jours seulement du commandement suprême, il était tenu d'agir avec une grande circonspection. Il avait déjà obtenu un résultat important. Lee, ne pouvant négliger l'armée du Potomac, avait jusqu'alors entrepris plutôt une campagne offensive dans les États libres qu'une véritable invasion. Menacé par cette armée, il s'était brusquement arrêté. Il fallait encore l'obliger à conserver, sur le champ de bataille, le rôle d'assaillant qu'il avait adopté en passant le Potomac. Meade, fort perplexe, craignit de s'être trop avancé en poussant sa gauche à Gettysburg et sa droite à Hanover. Cependant il ne voulut pas contremander le mouvement commencé, ni, sur de simples bruits, ordonner, pour le lendemain, une marche rétrograde. Il se borna donc à envoyer à ses chefs de corps des instructions détaillées sur la manière d'accomplir, aussitôt qu'il l'ordonnerait, cette marche jusque sur la ligne du Pipe-Creek. Croyant l'ennemi plus loin qu'il ne l'était réellement, il pen-

sait avoir le temps de faire son choix et de se décider, soit pour le mouvement en arrière, soit pour une manœuvre offensive. Sa dépêche à Reynolds surtout révélait clairement les incertitudes, bien excusables, de son esprit et prouvait en même temps la confiance qu'il avait dans le jugement de son ancien camarade [1], auquel il laissait une très grande latitude pour la direction de l'aile gauche. Il est probable que Reynolds ne reçut pas cette dernière dépêche, expédiée trop tard pour qu'elle pût lui parvenir avant son départ des bords du Marsh-Creek. Il s'était donc mis en route en vertu des ordres de la veille. Ces ordres lui prescrivaient de s'établir, avec le 1er et le 11e corps, à Gettysburg ou aux environs, et ne contenaient aucune instruction précise sur ce qu'il aurait à faire en présence de l'ennemi. Meade se bornait à lui dire qu'il ne comptait pas s'avancer au delà des positions indiquées pour l'étape du 1er juillet et qu'il attendrait les mouvements de l'ennemi pour déterminer les siens. En présence des nouvelles que Buford avait transmises le matin à Reynolds, ces indications n'avaient plus pour lui

1. Au début de la guerre, Meade et Reynolds commandaient chacun une brigade dans la division Mac Call, où l'auteur eut la bonne fortune de faire leur connaissance.

aucune valeur; car il était évident que la partie serait engagée, sur un point ou sur un autre, avant que Meade eût pu achever tous les mouvements qu'il projetait. Mais sa cavalerie était menacée sur le terrain même qu'il avait l'ordre formel d'occuper. Il n'y avait donc pas d'hésitation possible pour lui: il fallait devancer à Gettysburg la colonne confédérée signalée par Buford, obliger ses adversaires à montrer leurs forces et, s'il le pouvait, conserver, jusqu'à ce que Meade en eût décidé autrement, le point stratégique important dont l'occupation lui avait été prescrite. Il paraît qu'en approchant de Gettysburg, il remarqua aussitôt la magnifique position de Cemetary-Hill décrite plus haut; elle ne pouvait en effet échapper à son coup d'œil militaire et peut-être, en la voyant, comprit-il qu'en s'y maintenant, il assurait à l'armée du Potomac le champ de bataille le plus favorable qu'elle pût souhaiter. La confiance que lui témoignait Meade et l'absence de toute instruction précise l'y autorisaient. Bien que la mort ne lui ait pas laissé le temps de rendre compte de ses vues à son chef, il est permis de croire que cette pensée inspira les dispositions qu'il prit en arrivant.

Il est neuf heures trois quarts. En descendant rapi-

dement l'escalier du clocher pour aller au-devant de Reynolds, Buford lui a crié : « Le diable nous demande son compte, mais nous tiendrons bon jusqu'à l'arrivée du 1er corps. » Et les deux chefs, partant au galop, vont, au milieu d'une grêle de balles, ranimer l'ardeur des cavaliers de Gamble, qui luttent à pied depuis une heure et demie. Trouvant leur position bonne, Reynolds envoie à la division Wadsworth l'ordre de venir les y relever. Il fait dire, en même temps, aux deux autres divisions du 1er corps de presser le pas et à Howard, qui a quitté Emmettsburg après celles-ci avec le 11e, de ne pas s'arrêter en route, comme cela lui avait été prescrit, mais de venir prendre position à Gettysburg auprès d'elles [1]. Dans quelques heures, deux corps d'armée seront donc réunis à Gettysburg. En attendant, il faut en imposer à l'ennemi et lui tenir tête avec le peu de forces qui se trouvent déjà sur le terrain. La 1re division du 1er corps, commandée par Wadsworth, suivant la direction que Reynolds lui a donnée avant de la quitter, n'est pas entrée à Gettysburg : elle tourne à

1. Un aide de camp de Reynolds, le capitaine Rosengarten, a même affirmé que celui-ci aurait désigné Cemetary-Hill, comme le point que devait occuper Howard ; mais ce dernier l'a nié formellement, en réclamant tout l'honneur d'avoir choisi ce plateau historique pour y placer ses réserves.

gauche et gravit, à dix heures, le revers oriental de Seminary-Hill. Wadsworth, qui, à un âge déjà mûr, est entré comme volontaire dans l'état-major de Mac Dowell, et que nous verrons tomber glorieusement, l'année suivante, dans la forêt du Wilderness, a acquis, par la pratique, quelques-unes des qualités nécessaires pour le commandement qu'il exerce. Doubleday, auquel Reynolds a remis la direction du 1er corps et qui montrera, dans cette journée, autant de ténacité que de présence d'esprit, est venu le rejoindre, laissant derrière lui ses deux autres divisions, qui font force de marche. Mais Wadsworth n'a sous ses ordres que deux faibles brigades, l'une commandée par Cutler, l'autre, appelée la brigade de fer, sous Meredith.

Les cavaliers fédéraux occupent encore les pentes qui bornent à l'ouest le Willoughby-Run entre les deux routes de Hagerstown et de Cashtown ; au nord de celle-ci, ils se maintiennent à cheval sur la tranchée du chemin de fer inachevé, à cinquante mètres en arrière du ruisseau, sur l'arête qui descend au sud-ouest d'Oak-Hill. Cette arête, dont nous avons déjà parlé, et qui jouera un rôle important dans la bataille, s'étend bien au delà de la route de Hagerstown; entièrement découverte et coupée seulement

çà et là de clôtures en bois, elle est moins élevée que la crête de Seminary-Hill et forme, en avant de celle-ci, comme une première ligne de défense, dont elle est séparée par un pli de terrain assez profond pour abriter des réserves. Un seul obstacle se rencontre sur son versant occidental : c'est un petit bois de forme triangulaire dont la base s'appuie au Willoughby-Run et qui s'élève, en suivant une légère dépression de terrain, jusque près du sommet de l'arête, la pointe qui le termine de ce côté se trouvant à cent mètres, au sud, de la route de Hagerstown. On l'appelle le bois Mac-Pherson, du nom du propriétaire de la ferme voisine. L'infanterie n'a pas un instant à perdre, car, au nord de cette route et du chemin de fer, la brigade confédérée de Davis s'avance en bon ordre et son feu bien nourri écrase la faible ligne des tirailleurs fédéraux, qui, de ce côté, n'ont aucun abri ; au sud de la route, Archer a franchi le ruisseau, avec sa brigade, dont la plus grande partie se jette dans le bois pour atteindre à couvert le sommet des pentes qu'elle doit enlever. La brigade Cutler est en tête de la colonne fédérale ; Reynolds la dirige lui-même sur la route de Cashtown, qu'il faut absolument barrer à l'ennemi, en recommandant à Doubleday de placer à gauche la brigade Meredith, qui suit la première,

et de s'étendre jusqu'à la route de Hagerstown. L'artillerie divisionnaire, relevant la batterie à cheval de Calef, prend position sur la route de Cashtown, qu'elle enfile, tandis que Cutler déploie sa brigade à droite, sous le feu même de l'ennemi. L'infanterie se trouve engagée, sur toute la ligne, avant même d'être en position; car, à gauche, Doubleday, comprenant, au premier coup d'œil, l'importauce du bois dans lequel Archer vient de pénétrer, a prescrit à Meredith de s'en emparer. Ce bois, en effet, s'il reste aux mains des assaillants, leur donne pied au milieu de la ligne unioniste, qu'il coupe en deux, tandis que les fédéraux, s'ils en sont maîtres, y trouveront un point d'appui qui, comme un bastion, flanquera cette ligne au nord et au sud. Au moment où Meredith commence son attaque, Reynolds, laissant à Wadsworth le soin de diriger la droite, repasse la route, et, voyant l'extrême droite de la brigade de fer aborder la pointe du bois, s'avance, avec son chef, sous le feu bien nourri des tirailleurs ennemis cachés dans la feuillée. Tandis qu'à moins de soixante pas de ces derniers il encourage ses soldats et leur donne l'exemple, il est foudroyé par une balle dans la tête et expire sans proférer une seule parole.

Reynolds était, sans contredit, le plus remarquable

de tous les officiers que l'armée du Potomac vit tomber sur le champ de bataille durant ses quatre années d'existence, et Meade put dire de lui qu'il était le plus noble et le plus brave entre tous. Élève de West-Point, il s'était de bonne heure distingué dans cette armée du Mexique qui devait être la pépinière des états-majors du Nord et du Sud. Ses camarades d'alors, devenus ses collègues ou ses adversaires, avaient la plus grande estime pour ses talents militaires; car, sous des dehors froids, il cachait une âme ardente, et ce n'était pas la lenteur, mais, au contraire, la netteté de son jugement qui lui permettait de conserver tout son sang-froid dans les moments les plus critiques. La confiance qu'il inspirait également à ses inférieurs, à ses égaux et à ses chefs l'aurait bientôt désigné, sans doute, pour le commandement de l'une des armées de l'Union. C'eût été un grand bonheur pour la cause qu'il servait avec dévouement et simplicité, sans avoir jamais cherché à se faire valoir. Sa mort précoce, il avait quarante-trois ans, ne fut pas, du moins, inutile à cette cause; car, en engageant vigoureusement le combat qui lui coûta la vie, il assura à l'armée du Potomac la possession des collines de Cemetary-Hill, sur lesquelles devait se briser le flot de l'invasion sudiste. Nous citerons, en terminant,

comme le plus bel hommage rendu à son caractère, les regrets unanimes des habitants de la ville de Fredericksburg, dont il avait été le gouverneur et qui, bien que passionnés pour la cause du Sud, le pleurèrent comme un des leurs.

Reynolds est frappé à dix heures et un quart. Heureusement les soldats fédéraux, entraînés par le combat, ne s'aperçoivent pas de la perte qu'ils viennent de faire. Meredith a pénétré dans le bois, à la tête de son premier régiment, sans même attendre les autres: ceux-ci le suivent en échelons. Ses soldats s'avancent avec un entrain qui étonne les confédérés; ils culbutent leur ligne, enlèvent plus de mille prisonniers, parmi lesquels le général Archer lui-même, rejettent les débris de la brigade ennemie au delà du ruisseau, et, poussant cette troupe en désordre l'épée dans les reins, ils s'établissent sur les pentes qui bordent la rive opposée.

C'est pour les fédéraux un brillant début ; mais ce succès est compensé par l'échec qu'à l'autre extrémité de la ligne Cutler vient d'éprouver au même moment. En effet, à peine Wadsworth a-t-il placé trois régiments de cette brigade à droite du chemin de fer, que ceux-ci ont à supporter tout l'effort de Davis, sur un terrain qui, nous l'avons dit, ne leur

offre aucun appui. Aussi, au bout de fort peu de temps, sont-ils obligés d'abandonner à Davis la première ligne des hauteurs et de se retirer à deux ou trois cents mètres en arrière, sur l'arête principale qui relie le mamelon d'Oak-Hill à celui de Seminary-Hill; ils trouvent abri dans un bois épais qui, en ce point, couvre les deux versants de l'arête. Mais leur retraite s'est faite avec tant de précipitation, que celui de ces régiments qui était le plus voisin de la tranchée, le 147e New-York, retardé par la mort de son colonel, se trouve enveloppé; les deux autres, le 14e et le 75e New-York, que Reynolds avait postés entre la route de Cashtown et le bois, demeurent isolés, et la batterie placée sur la route ne peut se retirer qu'en sacrifiant une de ses pièces; cependant cette retraite ne s'arrête pas là et une partie des soldats de Cutler sont ramenés en arrière, presque jusqu'aux portes de Gettysburg. Doubleday, apprenant la mort de Reynolds, qui lui laisse toute la responsabilité du commandement, accourt de ce côté pour rétablir le combat. Le 6e Wisconsin, laissé en réserve par Meredith au séminaire, se porte vivement en avant, en appuyant à droite, rallie la partie de la brigade Cutler qui est restée à gauche du chemin de fer, et, avec l'aide d'une pièce de canon, ouvre un feu meurtrier sur la bri-

gade Davis. Celle-ci, qui s'avance en ligne contre le bois où le 14e et le 75e New-York se sont réfugiés, est mise en désordre par ce feu d'enfilade. Les confédérés cherchent à faire face à droite et à franchir le chemin de fer, pour aborder ce nouvel ennemi; mais ils sont rejetés dans la tranchée et deux régiments presque entiers sont entourés et pris avec leurs drapeaux. Ce nouveau succès serait encore plus complet si toute la brigade Cutler était restée à portée. Quoi qu'il en soit, les débris du 147e New-York sont dégagés et l'ennemi repoussé dans la direction du Willoughby-Run.

Il est environ onze heures. L'attaque de Davis et d'Archer a complètement échoué : ces deux brigades ont perdu plus de la moitié de leur effectif. Heth s'arrête pour remplacer ces troupes vaincues par ses deux autres brigades sous Pettigrew et Brockenborough, qui, déployées à droite, ont été, jusqu'à présent, peu engagées. L'énergie des fédéraux et les pertes qu'ils lui ont infligées lui font illusion sur leur nombre et lui inspirent une grande circonspection. Les confédérés commencent à s'apercevoir que, sur les coteaux découverts de la Pennsylvanie, leurs brusques attaques en masse sont plus dangereuses et plus difficiles à exécuter que dans les fourrés de la

Virginie, où ils n'avaient pas à craindre les feux d'écharpe. Doubleday profite de ce répit pour rectifier et renforcer sa ligne; Meredith, par son ordre, revient se placer à l'est du ruisseau et occupe la lisière du bois de Mac-Pherson; Cutler est ramené par lui dans son ancienne position, il fait relever la batterie divisionnaire par une batterie à cheval. Il sait que le reste de son corps approche et il attend son arrivée avec impatience.

Heureusement, tandis que les confédérés se contentent d'une assez vaine canonnade, Doubleday voit enfin, vers onze heures et demie, paraître les deux divisions Rowley et Robinson, fortes chacune de deux brigades et présentant ensemble un effectif de cinq mille cinq cents à six mille hommes. La première est divisée pour renforcer la ligne de bataille et postée des deux côtés du bois conquis par Meredith, la brigade Stone à droite, celle de Biddle à gauche, avec une partie de l'artillerie du corps d'armée. L'autre division reste en réserve auprès du séminaire, qu'elle entoure à la hâte de quelques retranchements. L'arrivée de ce renfort était opportune; car Heth ne tarde pas à renouveler l'attaque, cette fois-ci avec toutes ses forces réunies. Tandis que Brockenborough cherche à déborder la droite

de Biddle et à enlever la ferme Herbst, où celui-ci a établi un détachement avancé, Pettigrew, ramenant avec lui ce qu'il reste de la brigade Davis, attaque impétueusement les soldats de Stone; ceux-ci, recrutés parmi les vigoureux bûcherons des grandes forêts de la Pennsylvanie, forment l'une des plus belles brigades de l'armée fédérale et sont connus sous le nom de « queues de daim » à cause de l'ornement qu'ils portent à leur képi. Animés par la pensée de défendre le sol de leur État natal, ils s'écrient, tout d'une voix, en s'établissant dans la position qui leur est assignée : « Nous sommes venus ici et nous y res« terons. » — « Et, ajoute le général Doubleday, en « racontant cet incident du combat, ils tinrent parole, « car le terrain était découvert, la position fort « exposée et un grand nombre d'entre eux tomba « sur cette place pour ne plus jamais la quitter. ».

Leur premier échec a fait perdre aux confédérés un peu de leur audace, et, au bout d'une heure de combat, ils renoncent à enlever les positions unionistes. Hill a sous la main la division Pender, dont les quatre brigades, jointes aux quatre de Heth, lui assureraient une supériorité numérique considérable sur les six brigades du 1er corps fédéral; il est soutenu par une artillerie formidable, car, outre les

deux bataillons divisionnaires, il amène avec lui toutes ses pièces de réserve, soit en tout dix batteries. Mais le combat a été engagé d'une façon si imprévue, que Hill, ignorant les forces de son adversaire et les desseins de son chef, hésite, sans doute, à mettre toutes ses troupes en ligne, et se borne à concentrer le feu de ses quatre-vingts canons sur les positions des fédéraux, auxquels il fait éprouver des pertes sensibles.

Cependant ceux-ci ne tardent pas à recevoir un nouveau renfort. Howard a quitté Emmettsburg aussitôt après le 1er corps, avec la division Barlow, envoyant, pour éviter l'encombrement, ses deux autres, sous Schurz et Steinwehr, par un chemin de traverse, prendre la route de Taneytown : au premier message de Reynolds, il leur a donné à toutes l'ordre de presser le pas et, suivant l'exemple de ceux qui l'ont précédé, il est accouru de sa personne à Gettysburg. A onze heures et demie, nous le trouvons au sommet d'une des maisons de la ville, observant les positions pour choisir celles de ses troupes, lorsqu'il apprend la mort de Reynolds, dont on rapporte le corps, et se trouve, par droit d'ancienneté, appelé à lui succéder dans le commandement de toutes les forces réunies sur le champ de bataille.

La tâche était lourde pour un officier qui n'était pas même encore arrivé sur ce champ de bataille et n'avait aucun renseignement sur les mouvements de l'ennemi et les débuts du combat. Mais, de son observatoire, il aperçoit des routes convergeant vers lui de tous les points de l'horizon et peut en conclure que ces routes ne tarderont pas à amener sur lui une grande partie de l'armée de Lee, tandis qu'aucun autre corps de l'armée unioniste ne doit, selon les ordres donnés, venir le rejoindre à Gettysburg. Voyant que le 1er corps tient fort bien tête à l'ennemi, il laisse très sagement Doubleday s'acquitter de la tâche dans laquelle il a si bien réussi jusqu'alors et s'occupe des mesures à prendre pour le soutenir. Pas plus que Buford et que Reynolds il n'a d'hésitation sur la nécessité de défendre Gettysburg aussi longtemps que possible et de réunir pour cela toutes les forces qui se trouvent à portée. Comme le premier a appelé le second et que le second l'a appelé lui-même, il appelle à son tour Sickles, qui, avec le 3e corps, doit arriver dans la matinée à Emmettsburg et s'y arrêter, car Reynolds a été tué avant de lui avoir envoyé aucun message, se réservant sans doute de le faire plus tard. De nouveaux ordres pressants sont expédiés

aux divisionnaires du 11e corps et un rapport verbal adressé à Meade.

Les combattants du 1er corps ignorent ces détails; mais bientôt l'observateur, de même qu'il avait signalé l'arrivée opportune de Reynolds, informe Buford de l'approche du 11e corps, les guidons qui en portent le signe distinctif lui ayant permis de le reconnaître avec certitude. En effet, à une heure moins un quart, Schurz entre dans Gettysburg avec sa division. Howard, qui lui laisse le commandement du 11e corps, lui prescrit de porter cette division, désormais sous les ordres de Schimmelpfennig, et celle de Barlow par la route de Mummasburg, à droite de Doubleday, et de laisser sur les hauteurs de Cemetary-Hill la division Steinwehr avec l'artillerie du corps.

Mais l'approche d'un nouvel adversaire ne permettra pas à Schurz de donner au 1er corps l'appui qu'il se prépare à lui apporter. Les cavaliers de Devins, qui éclairent assez loin les routes du nord, voient poindre plusieurs colonnes ennemies et retardent avec peine la marche de leur avant-garde. C'est la division Rodes, qui, après avoir marché le matin dans la direction de Cashtown, a reçu à Middletown l'avis de Hill, la dirigeant sur Gettysburg. Ce détour lui a fait perdre deux heures précieuses. Ewell, qui

l'accompagne, surpris de trouver l'ennemi à Gettysburg, met dans ses mouvements encore plus de lenteur et de circonspection que Hill, et se laisse amuser quelque temps par les cavaliers fédéraux. Il ne veut pas s'engager à fond avant d'avoir des nouvelles d'Early, qu'il a fait marcher de Heidlersburg sur Gettysburg. Cependant, au premier coup d'œil, il a reconnu l'importance de la position d'Oak-Hill et a prescrit à Rodes de s'y établir. Rien ne pouvait être plus dangereux pour les unionistes, et l'arrivée d'Ewell par les routes du nord, changeant toutes les conditions du combat, ne saurait être compensée par le renfort que Howard vient d'amener sur le terrain.

Deux arêtes parallèles qui coupent, à l'ouest de Gettysburg, les routes de Mummasburg, de Cashtown et de Hagerstown offrent, il est vrai, d'excellentes positions défensives contre tout ennemi arrivant de ce côté, et le nombre des combattants avec lesquels Hill attaque Doubleday serait doublé, que Howard pourrait les contenir en prolongeant sa ligne à droite jusque sur la hauteur dominante d'Oak-Hill; mais les routes suivies par Ewell prennent justement de flanc et à revers toute cette ligne et le conduiraient à Gettysburg sur les derrières de Doubleday, pendant

que celui-ci serait occupé de front par Hill. Pour prévenir ce danger, il faut, soit ramener les deux corps fédéraux en arrière de Gettysburg et les porter sur Cemetary-Hill, où ils présenteront de tous les côtés un front redoutable, sans risquer d'être tournés, soit former, en avant de Gettysburg et en potence sur Doubleday, une ligne assez forte pour arrêter Ewell. La première manœuvre serait prématurée, car Howard ne peut encore prévoir quelles forces il va rencontrer, et, sachant que Sickles est en marche pour venir le rejoindre, il doit chercher à conserver ses positions jusqu'à l'arrivée de ce renfort important. Il ne songe pas encore à la seconde; car, au moment où Rodes se prépare à s'établir sur Oak-Hill, il ignore le péril qui le menace du côté du nord et croit n'avoir affaire qu'aux troupes qui combattent à droite de Doubleday, près de la route de Cashtown. Aussi a-t-il ordonné à Schurz de poster la division Schimmelpfennig dans le taillis de chênes qui donne son nom à Oak-Hill, et deux batteries d'artillerie entre cette division et l'extrémité de la ligne du 1er corps. Quant à Barlow, il se propose sans doute de le laisser en seconde ligne ou de le placer à droite sur le prolongement de la ligne de Schimmelpfennig. Après avoir pris ces dispositions et avoir adressé une pres-

sante demande de secours à Slocum, il quitte enfin la hauteur sur laquelle il s'était arrêté en arrière de Gettysburg, et, vers deux heures, il visite la ligne formée par le 1er corps; mais, pour toutes instructions, il recommande à Doubleday de tenir bon dans ses positions et l'assure que le 11e corps se chargera de repousser toutes les attaques de l'ennemi sur la droite. Cette promesse encourageante sera plus difficile à exécuter que Howard ne l'imagine.

En effet, Rodes s'avance déjà pour occuper Oak-Hill. Il est deux heures et un quart : afin de s'emparer plus sûrement de cette position et de dominer toute la ligne ennemie, il a quitté la route de Newville et déployé sa division à cheval sur l'arête dont il suit la direction ; la brigade O'Neil est au centre, Doles s'étend à gauche jusqu'à la route, Iverson est à droite, soutenu en seconde ligne par Ramseur et Daniel, qui sont prêts à prolonger son front pour donner la main à la gauche de Hill. Les cinq batteries de cette division, prenant place immédiatement, portent à cent le nombre des bouches à feu qui concentrent leur tir sur le front de bataille des fédéraux. Oak-Hill est ainsi occupé au moment même où les éclaireurs de Schimmelpfennig se mettaient en marche vers cette colline. Howard, revenant de la

gauche, apprend, en cet instant, que l'ennemi est signalé presque sur ses derrières, dans la direction de Heidlersburg. Soit crainte de ce nouveau danger, soit qu'il juge la position naturellement trop forte, il n'ose pas l'attaquer avec son infanterie. Il se borne à faire ouvrir de loin, par ses deux batteries, un feu peu meurtrier contre l'artillerie d'Ewell, qui s'est immédiatement établie sur le point dominant et commence à battre d'écharpe la ligne de Doubleday. Puisqu'il renonçait à occuper Oak-Hill, Howard aurait dû ramener le 11e corps en arrière, afin de lier fortement sa gauche à la droite du 1er. Il aurait pu ainsi l'appuyer de ce côté à la tranchée du chemin de fer et, en refusant sa droite de plus en plus jusqu'au Rock-Creek, la couvrir par le ruisseau qui coule au pied de l'Almshouse. Il laisse, au contraire, inoccupé, entre ces deux corps, un espace battu par les feux dominants d'Oak-Hill, auxquels ses deux batteries ne peuvent répondre d'une façon efficace et, au lieu de resserrer sa ligne par un mouvement rétrograde de Schimmelpfennig, il la divise, en portant en avant son extrême droite formée par la division Barlow. Ne pouvant plus la placer, comme il l'avait voulu d'abord, sur le prolongement du front de Doubleday, il veut l'établir perpendiculairement à

celui-ci. Cette manœuvre est devenue nécessaire pour arrêter la marche de Doles, qui se montre sur le versant oriental d'Oak-Hill. Mais le terrain qu'il a à défendre, compris entre cette arête et le cours du Rock-Creek, ne présente aucune forte position à laquelle il puisse s'attacher: il descend en douces ondulations des collines au ruisseau, et la nature du sol, découvert, fort bien cultivé, traversé par de nombreux chemins, favorisera celui des deux adversaires qui aura la supériorité du nombre et des feux. Ne voyant que peu d'ennemis devant lui, puisque la brigade Doles se trouve seule alors de ce côté, et oubliant complètement le danger qui le menace dans la direction de Heidlersburg, Schurz veut pousser sa ligne jusqu'au bord d'un ruisseau insignifiant qui prend sa source dans Oak-Hill, coupe la route de Carlisle près de la bifurcation de celle de Newville et se perd dans le Rock-Creek au-dessous de la ferme Blocker. Cette position est marquée, à droite, par un petit bois dominant ce dernier cours d'eau ; mais elle n'a aucune force réelle et, distante de plus de treize cents mètres de Gettysburg, elle a l'inconvénient de se trouver en l'air des deux côtés : prise de flanc, à gauche, par l'extrémité d'Oak-Hill et la route de Mummasburg, elle peut également être tournée, à

droite, par le chemin de Heidlersburg, qui passe en arrière du bois et sur lequel l'ennemi a déjà été signalé à Howard.

Mais, avant que Schurz ait achevé son mouvement, une nouvelle et violente attaque des confédérés contre toutes les positions de Doubleday appelle notre attention de ce côté. Il est deux heures et demie. Quatre des cinq brigades de Rodes et cinq batteries d'artillerie, établies sur le sommet et le versant occidental d'Oak-Hill, menacent non le 11e corps, mais bien le flanc du 1er. A la vue de ce renfort, Hill se décide à renouveler le combat, avec les soldats de Heth, qui ont eu le temps de reprendre haleine, et que ceux de Pender se tiennent prêts à appuyer. Rodes, de son côté, déploie sa droite, pour se relier à lui ; Iverson, Ramseur et Daniel, passant la route de Mummasburg, font une demi-conversion à gauche pour venir attaquer de front les troupes de Cutler. Ces troupes, en effet, font face à l'ouest, sur la lisière du taillis, situé au nord du chemin de fer, dans lequel elles se sont réfugiées au commencement de la journée. Cette manœuvre s'accomplit presque entièrement à l'abri des bois, qui s'étendent fort loin sur le revers occidental d'Oak-Hill. Pendant ce temps, l'artillerie de Rodes écrase de projectiles les canons que Doubleday a postés sur la

route de Cashtown et, après les avoir obligés à se réfugier près du séminaire, ouvre le feu sur le flanc droit de Cutler.

Doubleday, voyant sa ligne menacée de ce côté et l'ennemi prêt à pénétrer dans l'espace qui le sépare du 11e corps, fait appel à ses réserves et envoie l'une des deux brigades de la division de Robinson, qui, jusqu'à présent, est resté sur les hauteurs du séminaire, prolonger cette ligne à droite de Cutler. Ces troupes, sous la direction du général Baxter, dépassent le bois, en suivant la crête de la colline, et atteignent, à son point culminant, la route de Mummasburg, malgré le feu de l'artillerie ennemie. Rodes, qui les voit s'avancer ainsi à découvert, croit l'occasion favorable pour les culbuter et dirige sur leur flanc la brigade O'Neil. Mais cette troupe, mal conduite et déjà ébranlée par le tir des deux batteries de Howard, attaque en désordre les fédéraux, qui font un rapide changement de front à droite et l'attendent de pied ferme, derrière un mur de pierres parallèle à la route. Les confédérés sont repoussés, avec des pertes sérieuses, et les débris de la brigade O'Neil, rejetés dans la plus grande confusion, ont beaucoup de peine à se rallier hors de la portée des balles unionistes. Cependant le mouvement de la droite de Rodes est achevé

et Iverson vient à son tour aborder, par l'ouest, les positions de Cutler et de Baxter. Si ces manœuvres avaient été moins décousues, l'attaque simultanée de toutes les troupes de Rodes aurait certainement été couronnée de succès; mais il semble avoir été, en cette occasion, fort mal secondé par ses subordonnés. Baxter, qui voit venir Iverson, a eu le temps de faire de nouveau face à gauche et il trouve heureusement un autre mur, perpendiculaire au premier, qui donne à ses soldats un solide appui. Doubleday, qui surveille attentivement le champ de bataille si chèrement disputé, lui envoie en ce moment un renfort opportun : par son ordre, le général Robinson porte à droite sa seconde brigade sous le général Paul et s'établit avec Baxter dans l'angle des deux murs. Au sud de la route de Cashtown, Doubleday a conservé, sur le Willoughby-Run, les positions conquises au commencement de la journée; Meredith, couvert à gauche par Biddle, occupe toujours le bois de Mac-Pherson ; Stone, plus au nord, s'étend jusqu'à la route de Cashtown, et, comme sa droite en ce point se trouve placée à deux cent cinquante mètres environ en avant de la gauche de Cutler, il a replié cette droite en potence, en lui faisant faire face vers Oak-Hill; la batterie de Cooper, postée derrière la crête qu'oc-

cupe Meredith, de manière à enfiler, du sud au nord, tout le versant de Seminary-Ridge, bat, à sept ou huit cents mètres de distance, le front de Cutler.

L'attaque d'Iverson tombe sur les deux brigades de Robinson ; mais, tandis que celles-ci l'arrêtent de front, Cutler, appuyé par le feu de Stone et des canons de Cooper, sort du bois et le prend de flanc. La petite troupe confédérée se défend avec vigueur, mais elle est presque anéantie : elle laisse, dans le fatal rentrant où elle s'est engagée, bon nombre des siens sur le carreau, et environ mille prisonniers, c'est-à-dire les deux tiers de son effectif entre les mains des unionistes. Daniel, qui a plus de chemin à parcourir, arrive trop tard pour la sauver. Il se dirige sur Stone, dont la position saillante est plus exposée, et l'aborde par le nord. Un combat acharné s'engage auprès de la voie du chemin de fer : Daniel s'en empare, car Stone, qui n'a que trois régiments avec lui, est menacé, en même temps, à sa gauche, par Pettigrew, que depuis plusieurs heures Heth a placé en face de lui. Cependant Daniel ne gagne que peu de terrain et les deux troupes continuent à se fusiller sans pouvoir s'entamer réciproquement.

Il est environ deux heures trois quarts. Les trois brigades, engagées sans ensemble par Rodes, n'ont

pas réussi. Plus à droite, Heth, profitant de la reprise du combat, a fait une nouvelle tentative contre le bois de Mac-Pherson; mais la brigade Brockenborough, qu'il a chargée de cette tâche, a été, après une vigoureuse attaque, repoussée avec pertes par Meredith.

Toutefois le combat va bientôt changer de face; Ramseur arrive au secours de Daniel et Hill se décide enfin à faire appuyer les efforts, jusqu'alors infructueux de Heth, par trois des brigades de la division Pender, qui n'a pas encore été engagée, en ne gardant en réserve que celle de Thomas.

Pendant que les confédérés préparent, de ce côté, un mouvement d'ensemble dont leur supériorité numérique leur assure la réussite, ils obtiennent, sur leur gauche, un succès facile, qui rend de plus en plus périlleuse la situation du 1er corps.

En effet, les deux brigades de la division Schimmelpfennig, s'avançant entre les pentes d'Oak-Hill et la route de Carlisle, sont prises de flanc par l'artillerie de Rodes et tellement ébranlées par ce feu, qu'il suffit à Doles de s'avancer contre la première, commandée par le colonel Von Amesburg, pour la rejeter sur la seconde. Il oblige ainsi toute la division à reculer jusque sur un chemin de traverse qui relie la route de Carlisle à celle de Mummasburg, chemin

bordé de clôtures, qui permettent à Schimmelpfennig de reformer, un moment, ses troupes. A droite de la route de Carlisle, la brigade fédérale Von Gilsa a promptement délogé les tirailleurs ennemis du bouquet de bois auquel Barlow doit s'appuyer, et celui-ci ne tarde pas à le soutenir avec sa seconde brigade. Mais l'heure décisive est arrivée : le combat, qui a commencé à l'ouest, puis a gagné le nord, va maintenant s'étendre jusqu'au nord-est. Au moment où Ewell, de la crête d'où il domine toute la contrée, voit les brigades de Rodes se briser inutilement contre la droite de Doubleday, il aperçoit enfin, à l'est, la division Early qui, arrivant par la route de Heidlersburg, se déploie sur les collines légèrement boisées dont le pied est baigné par la rive gauche du Rock-Creek. Trois brigades sont en première ligne, Hays au centre sur la route, Hoke à gauche, Gordon à droite; la quatrième brigade, sous Smith, est en réserve. L'artillerie divisionnaire ouvre le feu contre Barlow, qui manœuvre, en ce moment, pour dégager Schimmelpfennig, en prenant Doles de flanc. Gordon, de son côté, s'avance pour passer le Rock-Creek et attaque la position que Gilsa vient d'occuper. Ses soldats géorgiens, marchant en bataille dans un ordre parfait, disparaissent, un instant, au milieu de l'épais rideau de

saules qui borde le ruisseau ; la fusillade éclate, mais ne les empêche pas de reparaître, toujours dans le même ordre, de l'autre côté. Leurs baïonnettes forment une ligne étincelante au milieu des blés dorés qu'ils foulent sur leur passage. Ils font enfin une décharge et s'élancent à l'assaut. Après une résistance énergique, les fédéraux, menacés de se voir enveloppés, d'un côté par Doles, et de l'autre par les troupes d'Early, sont obligés de céder du terrain, laissant derrière eux un bon nombre de tués et plus encore de blessés, parmi lesquels se trouve le vaillant Barlow. Malgré cet échec, sa division se reforme sur ses réserves, à quatre ou cinq cents mètres plus loin. Sa gauche, s'étendant jusqu'à la route de Carlisle, cherche à se relier à Schimmelpfennig ; sa droite est à cheval sur celle de Heidlersburg ; son centre s'appuie au massif des bâtiments de l'Almshouse.

Cette position, meilleure que la précédente, aurait pu être défendue plus longtemps, si le 11[e] corps s'y était établi et retranché tout d'abord ; mais les troupes, déjà vaincues, qui y cherchaient un tardif refuge ne pouvaient espérer la conserver longtemps en présence des forces supérieures de l'ennemi. En effet, Hays et Hoke ont passé, à leur tour, le Rock-Creek et prennent de flanc les défenseurs de l'Almshouse, pen-

dant que Gordon les attaque de front. Tout cède devant eux ; Doles, suivant le mouvement d'Early et encouragé par son exemple, pousse devant lui toute la division Schimmelpfennig, qui n'a pu résister à l'attaque de cette seule brigade et qui, dans sa précipitation, gagne de vitesse les fuyards de l'autre division. Il est environ trois heures et demie. C'est seulement en cet instant que Howard songe à ordonner la retraite au 11e corps. S'il n'avait pas tant tardé à donner ce signal, le mouvement rétrograde, en présence d'un ennemi qui s'était montré peu entreprenant, eût été exécuté sans trouble, sans pertes sérieuses, et, par suite, la position de Cemetary-Hill aurait été plus fortement occupée.

Le 11e corps, déjà si malheureux à Chancellorsville, était encore cette fois en complète déroute, et l'ordre de battre en retraite dut, dans l'état où il se trouvait, paraître à ceux qui le reçurent une véritable ironie. Il n'en était pas de même du 1er corps, qui aurait pu exécuter ce mouvement en bon ordre et aurait évité ainsi des pertes inutiles, si l'avis lui avait été expédié un peu plus tôt. Malheureusement cet avis ne parvint pas à Doubleday, qui plusieurs fois, mais en vain, avait envoyé demander des instructions à Howard. L'officier expédié par ce dernier ou se perdit, ou transmit

mal le message verbal dont il était chargé et confondit peut-être les deux collines presque homonymes de Seminary-Hill et de Cemetary-Hill.

Quoi qu'il en soit, à trois heures et demie, lorsque le 11e corps était déjà en pleine déroute, le 1er continuait encore la lutte dans les positions qu'il défendait depuis le matin. Mais Doubleday, qui comprenait le nouveau danger auquel il allait être exposé, envoya son chef d'état-major demander à Howard soit un renfort immédiat, soit l'ordre de la retraite. Howard qui, posté sur la crête de Cemetary-Hill, embrassait d'un coup d'œil tout le combat et voyait de toutes parts les bataillons ennemis prêts à envelopper le 1er corps, ne voulut pas, dit-on, donner cet ordre nécessaire [1], au risque de sacrifier tout ce qui restait encore debout des vaillants soldats de Reynolds, et il n'offrit, pour tout renfort, à Doubleday que les cavaliers de Buford. Il savait cependant qu'une partie de cette division était déjà engagée à gauche du 1er corps et que le reste, sous Devins, couvrait avec peine, à l'extrême droite, la retraite de son propre corps. La tâche des

1. Voyez Bates, *the Battle of Gettysburg*, pages 87 et 88. Quelques personnes ont pensé que, voyant de loin la ligne du 2e corps confédéré s'avancer en bon ordre et n'apercevant plus ses propres troupes, il avait pris cette ligne ennemie pour celle du 11e corps en retraite, et avait cru ainsi le 1er suffisamment protégé pour qu'il ne fût pas encore temps de le rappeler.

cavaliers unionistes était d'autant plus difficile, de ce côté, qu'ils étaient exposés au feu, non seulement de l'artillerie ennemie, mais aussi des pièces fédérales, postées sur Cemetary-Hill, dont les projectiles tombaient au milieu d'eux. Buford, qui observait, comme Howard, tout le champ de bataille, mais dont l'esprit prompt et net n'était pas gêné dans ses jugements par le poids de la responsabilité, avait plus vite aperçu la grandeur du péril et adressait, presque en cet instant, une dépêche à Meade, pour le presser d'envoyer des renforts. Il ajoutait qu'à son avis les combattants n'étaient pas commandés. Cependant Howard lui-même va vientôt s'apercevoir de la position périlleuse du 1er corps.

En effet, tandis que Pender, remplaçant les troupes fatiguées et découragées de Heth, tombe, avec toute sa division, sur les trois petites brigades de Stone, de Meredith et de Biddle, qui sont réduites à moins de cinq cents hommes chacune, Rodes, voyant sa gauche débarrassée par la défaite de Schurz, donne le signal d'une attaque générale. Les débris des brigades d'Iverson et d'O'Neil se reforment autour de celle de Ramseur, et ces troupes, appuyées par le feu de plus de trente pièces de canon, descendent impétueusement sur le mur de pierres sèches derrière lequel est postée

la division Robinson. Celle-ci se défend de son mieux; ses chefs, dont l'un, le général Paul, est grièvement blessé, lui donnent l'exemple; mais la retraite du 11e corps l'a laissée complètement en l'air. Aussi est-ce fort injustement que Howard, après avoir négligé de diriger sérieusement le 1er corps, l'a accusé, dans sa première dépêche à Meade, de s'être laissé tourner à gauche et d'avoir, en lâchant pied, obligé le 11e à une retraite prématurée. Ce fut, au contraire, la débandade de ce dernier corps, et particulièrement de la division Schimmelpfennig, qui obligea Robinson à abandonner la position qu'il avait si bien défendue jusqu'alors et, par là, entraîna la perte de toutes celles de Doubleday. Effectivement, Robinson, enveloppé de trois côtés, est obligé de se replier sur le bois occupé par Cutler. Cette retraite se fait en bon ordre, et, quoique vivement pressés, les fédéraux réussissent à se maintenir dans le bois. Mais la lutte engagée, par sa droite, contre des forces supérieures, ayant absorbé toutes ses réserves, Doubleday ne peut plus résister, avec avantage, au nouvel assaut que Hill vient de diriger contre son centre et sa gauche. A quatre heures, les trois brigades que Pender a portées en avant ont passé en première ligne, laissant derrière elles les troupes fatiguées de Heth. Elles sont déployées au

sud de la route de Chambersburg: Lane à droite; la brigade Mac-Gowan, commandée par le colonel Perrin, au centre; Scales à gauche, près de la route. Ce dernier, après avoir relevé la brigade Brockenborough, descend hardiment, vers le Willoughby-Run, les pentes opposées au bois de Mac-Pherson. Mais les soldats de Meredith, cachés sous la feuillée, accueillent, à quatre-vingts pas, les assaillants par un feu qui porte le trouble dans leurs rangs. Pender est légèrement atteint, Scales est blessé, ses soldats reculent en désordre, leurs chefs ne peuvent les ramener au combat; à droite, Lane s'est laissé intimider par le feu d'un détachement de cavalerie unioniste, auquel le général Gamble a fait mettre pied à terre : il s'est arrêté, laissant ainsi Perrin continuer seul le mouvement. Mais ce dernier est plus heureux que le reste de la division Pender. La brigade fédérale de Biddle, qui lui est opposée, n'a pas trouvé, comme Meredith, un bois pour s'appuyer et dissimuler sa faiblesse. Exposée, sans aucune réserve, sur un terrain découvert, elle crible en vain de feu les assaillants, subit des pertes égales aux leurs et ne peut les arrêter. Perrin, après avoir reformé sa ligne au delà du Willoughby-Run, s'avance contre elle, sans s'inquiéter de Lane ni de Scales. Biddle

est obligé de se replier, en toute hâte, devant lui et de chercher un refuge sur les pentes de Seminary-Hill. Les défenseurs du bois de Mac-Pherson, se trouvant pris de flanc, évacuent une partie du bois pour faire face à l'ennemi, qui menace de les tourner. Les soldats de Scales, voyant ce mouvement, reprennent courage et se jettent, avec une nouvelle ardeur, sur Meredith et sur Stone. Ceux-ci sont pris entre deux feux et font des pertes cruelles; car la gauche de Perrin manœuvre déjà pour leur couper la retraite.

Heureusement Doubleday, quoiqu'il n'ait encore reçu aucun ordre, comprend qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se retirer, s'il ne veut que la retraite dégénère en déroute. Il rappelle en toute hâte Meredith et Stone sur la colline de Seminary-Hill, qui lui offre un excellent point d'appui pour couvrir cette retraite. Robinson, pendant qu'il occupait le séminaire, l'avait entouré de retranchements improvisés. Doubleday rassemble, derrière ces épaulements, les bataillons décimés de Meredith, de Stone et de Biddle, quoique ces troupes aient perdu les deux tiers de leur effectif, et il place auprès d'elles quelques canons; il réussit ainsi, par un feu bien dirigé d'infanterie et d'artillerie, à arrêter l'ennemi, qui s'avance avec circonspection. La défense énergique de Robinson et de

Cutler, dans le bois au nord du chemin de fer, a permis à toutes les batteries fédérales, qui étaient dans des positions fort exposées, de se retirer, en n'abandonnant qu'une seule pièce démontée. A l'extrême gauche, au sud de la route de Hagerstown, Gamble tient encore tête à Lane, qui cherche à tourner par le sud la ligne de Doubleday; mais la résistance suprême autour du séminaire ne saurait se prolonger devant les efforts réunis de la division Pender : elle ne pouvait avoir pour but que de faciliter la retraite. Il est près de quatre heures lorsque les lignes bien réduites du 1er corps descendent les pentes orientales de Seminary-Hill, abandonnant cette colline pour la possession de laquelle il est inutile de faire de plus grands sacrifices. Hill, après s'en être emparé, ne songe pas à poursuivre sérieusement les fédéraux, dont la bonne tenue arrête Perrin, qui s'est seul aventuré sur leurs traces. Doubleday réussit ainsi à franchir le Stevens-Run, en suivant les routes convergentes de Cashtown et de Hagerstown, et il se trouve bientôt dans Gettysburg. La masse confuse des deux divisions Barlow et Schimmelpfennig l'y a précédé et se presse dans les rues, heureusement larges et droites, de cette petite ville. Ewell, plus entreprenant que Hill, a suivi de près ses adver-

saires. Ramseur et Doles se sont attachés aux pas du 1er corps; Hays et Hoke, poussant devant eux les cavaliers de Devins, qui cherchent en vain à les arrêter, approchent du côté oriental de la cité. Heureusement Howard, qui se prodigue en cet instant critique, a fait descendre de Cemetary-Hill la brigade Costar, de la division Steinwehr, et la poste en avant de la ville. Il réussit ainsi, avec l'aide de quelques troupes du 1er corps, à contenir l'ennemi pendant un peu de temps. Mais enfin, malgré tous leurs efforts, Howard et Doubleday sont obligés d'abandonner la place, dans laquelle ils risquent fort d'être cernés. Toutes les troupes qui sont restées en bon ordre se replient sur Cemetary-Hill. Le 1er corps y arrive tout entier, sauf la brigade Stone, qui a vu tomber successivement deux chefs et une grande partie de ses officiers et dont les débris, pénétrant les derniers dans les rues de Gettysburg, se perdent parmi la masse des fuyards dont elles sont encombrées. Les confédérés, qui atteignent la ville de deux côtés à la fois, tombent au milieu de cette foule et ramassent près de quatre mille prisonniers. Le reste se disperse dans la campagne et gagne, comme il peut, les bivacs fédéraux. Le général Schimmelpfennig lui-même, engagé dans la foule, n'eut que le temps de se dissi-

muler sous un tas de bois et passa trois jours caché dans Gettysburg, avant de pouvoir rejoindre son corps. Deux canons furent abandonnés dans les rues et tombèrent au pouvoir d'Ewell.

La situation des fédéraux était fort critique. Ils avaient engagé dans la bataille dix brigades d'infanterie, deux de cavalerie et une dizaine de batteries, soit en tout environ seize mille cinq cents hommes contre quatorze brigades d'infanterie ennemie et vingt batteries d'artillerie, soit plus de vingt-deux mille hommes; car les brigades confédérées étaient plus fortes que celles des fédéraux. De ces troupes il ne leur restait pas plus de cinq mille hommes en état de combattre : le 1er corps était réduit à deux mille quatre cent cinquante hommes. Sur les onze mille manquants, près de quatre mille étaient restés sur le champ de bataille : environ cinq mille étaient prisonniers, les autres étaient dispersés. Les fuyards couvraient la route qui sort de Gettysburg pour gravir les pentes situées au sud de la ville, et, sans s'arrêter auprès de leurs chefs sur la crête de Cemetary-Hill, ils se pressaient dans la direction de Taneytown et de Westminster, et allaient porter le désordre et le découragement dans les rangs des bataillons qui venaient à leur secours. Il y avait, il est vrai,

sur les hauteurs de Cemetary-Hill, un noyau de troupes encore fraîches qui n'auraient pas abandonné sans combat cette position et qui pouvaient servir de point de ralliement aux débris du 1er et du 11e corps. C'étaient les deux brigades de Steinwehr et quelques batteries de réserve de ce dernier corps. Le général Von Steinwehr, pendant qu'il occupait Cemetary-Hill, ne s'était pas laissé distraire par le grand et émouvant spectacle de la bataille à laquelle il assistait de loin : formé à l'école savante et pratique de l'armée prussienne, il avait compris que cette position offrirait bientôt un dernier point d'appui à ses camarades engagés avant lui, et il s'était appliqué à en étudier le fort et le faible. Des pentes assez raides, cou ronnées çà et là par des escarpements, la rendaient facile à défendre contre toute attaque directe faite par l'infanterie; mais le plateau ouvert, que ces pentes enveloppaient de trois côtés, était vu et commandé par des hauteurs voisines à portée de canon ; aussi avait-il utilement employé les bras de ses soldats à construire des épaulements et des batteries en terre, derrière lesquels il avait placé son artillerie. Toutefois, malgré ces sages précautions, il fallait encore des forces suffisantes pour occuper la position ainsi préparée et des troupes résolues à la défendre.

Les renforts sur lesquels on pouvait compter étaient encore loin. Mais parfois, dans une heure critique, un homme seul peut apporter sur le champ de bataille une force morale qui vaut bien des bataillons. Cet homme arriva à propos, au moment où Howard, après s'être exposé avec une rare valeur, sortait lentement de Gettysburg. C'était le général Hancock. Il était, croyons-nous après avoir compulsé des témoignages fort contradictoires, quatre heures moins quelques minutes. D'après celui de Hancock, il n'aurait été que trois heures et demie; Howard, dans sa dépêche à Meade, écrite le jour même et par conséquent plus authentique que les articles publiés depuis par lui, dit qu'il était quatre heures. Les affirmations des deux témoignages les plus importants diffèrent donc peu entre elles. C'est à une heure après midi que Meade, dans son quartier général de Taneytown, avait appris, coup sur coup, le combat engagé par Buford contre le corps de Hill, l'arrivée de Reynolds sur le champ de bataille et sa mort. Durant toute la matinée, il avait reçu de nombreux renseignements qui lui révélaient d'une manière certaine l'approche de l'ennemi; et, ignorant encore de quel côté il s'avancerait, il avait tout préparé pour ramener ses différentes colonnes sur le Pipe-Creek. Dans la pré-

vision que Reynolds reviendrait à Taneytown avec les trois corps qu'il commandait et qui étaient les plus exposés, des instructions précises avaient été données au 2e et au 12e pour le soutenir dans sa retraite en s'avançant vers Gettysburg. La route à suivre par chaque corps avait été tracée. Ces premières nouvelles avaient donc décidé Meade à se replier sur la ligne choisie par lui quelques jours auparavant. Mais bientôt, apprenant la gravité de la lutte engagée à Seminary-Hill, il comprit qu'il était bien tard pour reculer. Son mouvement de concentration sur le Pipe-Creek se trouvait fort compromis par la brusque apparition de l'ennemi sur le point que devait occuper sa gauche avant de le commencer. La position stratégique de Gettysburg devait être défendue par toute une armée ou occupée par un simple rideau prêt à se retirer à la première attaque sérieuse. Du moment que Meade n'était pas décidé à devancer Lee, avec toutes ses forces, l'envoi de deux corps d'armée auprès de cette ville était une erreur, que son ignorance des derniers mouvements de l'ennemi pouvait seule faire excuser. Buford et Reynolds, en engageant la bataille pour la possession de Gettysburg, avaient obéi à l'esprit des instructions qu'il leur avait données; mais ils ne l'auraient sans

doute pas fait s'ils n'avaient trouvé un terrain admirablement disposé pour livrer la bataille décisive qui se préparait. Meade, quoique enfant de la Pennsylvanie, ne connaissait pas les avantages de ce terrain, qu'il n'avait jamais visité. Cependant il fallait qu'il se décidât immédiatement, soit à ramener les troupes engagées et à concentrer tous les autres corps sur le Pipe-Creek ou quelque position voisine, soit à porter toute l'armée à Gettysburg en se concentrant sur le point d'attaque choisi par l'ennemi, comme il l'indiquait lui-même à Reynolds dans une dépêche écrite la veille. Pour prendre une aussi grave détermination, Meade aurait dû aller en personne reconnaître les lieux autour desquels le combat était engagé et dont il n'était séparé que par vingt-deux kilomètres. Mais nous avons déjà dit que les généraux en chef unionistes quittaient difficilement leur quartier général malgré leur activité et leur courage; car, se servant constamment du télégraphe pour la transmission de leurs ordres, ils avaient beaucoup de peine à s'éloigner du bureau. Ne voulant pas aller lui-même à Gettysburg, Meade, d'après le conseil de Butterfield, son chef d'état-major, envoya à sa place le général Hancock. Celui-ci venait d'arriver à Taneytown, avec le 2e corps, de Frizzelburg, où

il avait passé la nuit. Meade, qui avait en lui une confiance méritée, venait de lui expliquer tous ses plans : il le choisit, quoique moins ancien que Howard et que Sickles, pour remplacer Reynolds dans le commandement de l'aile gauche, en le chargeant de décider, d'après l'inspection du terrain, s'il convenait de livrer bataille soit à Gettysburg, soit un peu en arrière sur quelque point voisin, ou de se replier sur le Pipe-Creek. Du moment que Meade renonçait à prendre cette décision par lui-même, il ne pouvait choisir, pour tenir sa place, un officier plus compétent que Hancock. Sans doute Howard avait autant de sang-froid que de courage ; mais il n'avait pas encore montré toutes les qualités militaires qui le distinguèrent plus tard, comme lieutenant de Sherman ; il avait presque toujours été malheureux ; le souvenir récent de la déroute du 11e corps, déroute dont on l'avait à tort rendu seul responsable, pesait encore sur lui ; enfin il n'avait pas ce don indéfinissable, cette ardeur et cette confiance contagieuses qui donnent à un chef de l'autorité sur tous ceux qui l'entourent, qualités qui distinguaient au contraire, entre tous, le général Hancock.

Celui-ci, à peine arrivé, prend le commandement et se met en devoir de rétablir l'ordre dans les troupes

qui se pressent confusément sur Cemetary-Hill. Le 11e corps, sous la direction personnelle de Howard, se reforme autour de Steinwehr, à cheval sur les deux routes de Taneytown et de Baltimore : les fuyards qui couvraient ces routes sont ramenés dans les rangs. Howard avait prescrit à Doubleday de se placer à sa gauche; Hancock lui trace, avec précision, la position qu'occuperont deux de ses divisions sur les hauteurs au pied desquelles passe la route d'Emmettsburg, et lui prend la division Wadsworth pour la placer à l'extrême droite sur le mamelon dominant de Culps-Hill. Comme nous l'avons déjà dit, cette colline boisée commande la vallée du Rock-Creek, fait face aux hauteurs de Wolf-Hill et de Benners-Hill, et flanque complètement le plateau de Cemetary-Hill, auquel elle est rattachée par une arête aux pentes abruptes. Vers cinq heures, Wadsworth s'établissait dans cette position importante. L'ordre s'était peu à peu rétabli dans la ligne fédérale; les soldats, encouragés par la vue d'une puissante artillerie solidement établie, rentraient dans les rangs. Ils étaient prêts de nouveau à attendre l'ennemi de pied ferme et à se défendre énergiquement.

Mais il leur avait fallu une heure pour se reformer

ainsi sous les yeux des confédérés, et l'historien doit se demander aujourd'hui, comme les unionistes se le demandaient alors eux-mêmes avec étonnement, pourquoi ces adversaires, si prompts d'habitude à redoubler leurs coups et à profiter du premier succès, leur laissèrent ce précieux répit, au lieu de recueillir, par un dernier effort, les fruits de leur victoire. Au moment où Ewell pénétrait dans Gettysburg, au milieu d'une foule désarmée par la crainte, e ramassait les prisonniers par milliers, le soleil, encore haut sur l'horizon, lui promettait plus de trois heures de jour : il avait donc le temps de livrer et de gagner une nouvelle bataille. Les deux divisions d'Early et de Pender, c'est-à-dire la moitié des forces confédérées, n'avaient pas été engagées plus d'une heure; deux de leurs brigades ne l'avaient pas été du tout; la victoire d'ailleurs donnait force et confiance aux plus fatigués. Enfin, plus heureux que leurs adversaires, les confédérés avaient au milieu d'eux le chef respecté dont les moindres signes avaient été jusqu'alors obéis avec empressement. Lee était avant quatre heures et demie sur l'arête de Seminary-Hill, d'où il découvrait autour de lui le champ de bataille si chèrement disputé par Hill, à ses pieds la ville de Gettysburg, dans laquelle Ewell venait d'entrer, et en face de lui

les pentes de Cemetary-Hill que les fédéraux gravissaient en désordre. Hill et Longstreet étaient à ses côtés, Ewell à un kilomètre seulement de son poste d'observation. Le corps de Hill, nous l'avons dit, n'avait pas inquiété sérieusement la retraite de Doubleday. Lee ne lui donna pas l'ordre de traverser la vallée large et ouverte qui séparait les hauteurs de Seminary-Hill de celles de Cemetary-Hill, pour attaquer les fédéraux dans la position sur laquelle ils se formaient avec tant peine. Cette vallée et les pentes opposées, qui devaient le surlendemain être arrosées de tant de sang, n'offraient cependant aucun obstacle bien redoutable. Le général sudiste, voyant qu'Ewell serrait de plus près l'ennemi, lui envoya, il est vrai, par le colonel Taylor, dès qu'il vit ses troupes dans la ville, l'ordre d'attaquer la colline, s'il pouvait le faire avec chance de succès; mais il avait lui-même de graves doutes à cet égard, le colonel Long, qu'il avait chargé d'examiner de son mieux les positions ennemies, lui ayant rapporté qu'elles étaient très fortes. Aussi, tout en prescrivant l'attaque à Ewell, lui recommanda-t-il en même temps, selon les expressions de son rapport, d'éviter un engagement général, tant que l'armée ne serait pas arrivée sur le terrain. D'après le colonel Taylor, qui en fut porteur, l'ordre d'atta-

quer l'ennemi aurait été beaucoup plus péremptoire, et Johnson aurait depuis affirmé à celui-ci qu'il ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas été exécuté. Lee aurait donc été disposé à poursuivre un succès partiel en délogeant les fédéraux de leur dernière retraite; mais il ne voulait pas, pour obtenir ce résultat, risquer, en ce moment, une nouvelle bataille, avec les seules forces qu'il avait sous la main : c'est pour ce motif qu'il n'avait pas poussé le 3e corps en avant. Cette extrême circonspection peut être blâmée; mais les motifs en sont faciles à saisir.

Lee, au milieu de la Pennsylvanie, n'avait pas la même liberté d'allures qu'en Virginie : il lui fallait songer à ses communications, à une retraite possible. Stuart, dont il n'avait pas de nouvelles depuis huit jours, n'était plus là pour le renseigner sur les forces de l'ennemi et tracer la route à ses bataillons. Ceux-ci s'étaient heurtés le matin si inopinément à l'ennemi que les généraux confédérés s'attendaient à de nouvelles surprises. Ils voyaient sur la crête de Cemetary-Hill, auprès des fuyards encore tout en désordre, d'autres soldats en lignes serrées, appuyées par une forte artillerie, et crurent que Howard venait d'être renforcé en sortant de Gettysburg. Le bon ordre ayant été très prompte-

ment rétabli dans tous les rangs unionistes acheva de les tromper.

On a beaucoup dit, et avec raison, croyons-nous, que, si Jackson avait vécu et commandé son corps d'armée le 1er juillet, il n'aurait pas laissé, ce jour-là, Cemetary-Hill aux mains des fédéraux. C'est qu'en effet Lee, ayant une confiance absolue dans son lieutenant, n'aurait pas hésité à risquer beaucoup pour lui donner les moyens de frapper un coup décisif: il n'aurait probablement pas attendu que Jackson le lui demandât pour faire faire par Hill une utile diversion à l'attaque directe de Cemetary-Hill.

Cependant Early, qui avait pénétré dans Gettysburg à la tête de la brigade Hays, songea, dès qu'il se trouva maître de la ville, à entreprendre cette attaque ; mais, malgré les sollicitations de Hays, il n'osa en prendre la responsabilté. Il en référa à Ewell et envoya, en même temps, demander à Hill de le soutenir, message qui, reçu en présence de Lee, ne détermina naturellement aucun mouvement sérieux du 3e corps. Mais, pendant qu'il attendait des ordres de son chef immédiat, son attention fut appelée ailleurs. Le général Smith, dont la brigade n'avait pas combattu, et qui, par conséquent, aurait dû passer en première ligne, s'était arrêté à gauche en arrière, près de la

route d'York, sur le simple bruit qu'un nouveau corps ennemi arrivait par cette route. Quoiqu'il ne crût guère à cette nouvelle, Early envoya Gordon avec une seconde brigade de ce côté, moins pour arrêter cet ennemi imaginaire que pour prendre le commandement des deux brigades réunies. Ainsi privé de la moitié de sa division, Early ne pouvait plus rien tenter seul contre Cemetary-Hill. Les choses ne se seraient pas passées ainsi sous Jackson ; Ewell n'avait pas la même autorité que lui sur ses lieutenants et il avait été, en cette occasion, mal servi par quelques-uns d'entre eux : O'Neil avait laissé sa brigade s'engager dans le combat sans la diriger lui-même ; Iverson avait au plus fort de la lutte fait dire à son chef qu'il avait vu un de ses propres régiments passer à l'ennemi ; enfin Smith, par sa crédulité, paralysait les mouvements d'Early.

Les troupes de Rodes ayant cruellement souffert, et son artillerie n'étant pas encore en ligne, Ewell n'avait réellement que deux brigades disponibles. Aussi crut-il se conformer à l'ordre de Lee en attendant, pour attaquer, l'arrivée de Johnson avec sa 3e division : l'immobilité de Hill et le texte même de ses ordres lui prouvaient que Lee tenait moins à s'emparer de Cemetary-Hill qu'à éviter, à cette heure,

un engagement général. Johnson, qui avait passé la nuit avec l'artillerie de corps, non loin de Chambersburg, entre Scotland et Greenwood, avait eu trente et un kilomètres à parcourir sur une route encombrée de voitures de toute sorte; et, malgré sa diligence, il n'atteignit Gettysburg que peu de temps avant le coucher du soleil. Il avait été précédé sur cette route par la division Anderson du 3ᵉ corps, qui, appelée en hâte, dès le matin, par Hill, de Fayetteville, où elle avait bivaqué, parvint, avant six heures, au bord du Willoughby-Run, où elle fut arrêtée par un ordre de son chef.

Lee s'étant décidé à n'engager la bataille décisive que lorsque la concentration de son armée serait accomplie, devait naturellement tout mettre en œuvre pour achever cette concentration avant celle de son adversaire. Cela lui était facile; car, comme on le voit, deux de ses trois corps d'armée étaient réunis tout entiers sous sa main à la fin du jour. Le corps de Longstreet manquait encore. La division Pickett était restée à Chambersburg, pour couvrir les défilés du South-Mountain; l'ordre de rejoindre l'armée lui fut expédié, mais elle ne pouvait arriver avant le surlendemain. Les deux autres divisions, sous Mac Laws et Hood, s'étaient mises en route, le matin, de

Greenwood, après avoir laissé passer successivement la division Johnson, tout le convoi du 3e corps, qui n'avait pas moins de vingt-deux kilomètres de développement, et enfin les troupes d'Anderson. Elles marchaient sur la même route que ces dernières, à une certaine distance l'une de l'autre. Des messagers furent envoyés pour presser leur allure. Mais l'ordre étrange qui avait fait passer le convoi devant elles leur avait fait perdre un temps qu'elles ne pouvaient regagner: en effet, la route, détrempée et défoncée, était encombrée par les voitures de vivres et de munitions qui se dirigeaient vers le champ de bataille et par celles qui ramenaient déjà des blessés; aussi la tête de la colonne de Mac Laws n'arriva qu'à neuf heures du soir sur le Marsh-Creek, où elle s'arrêta, et la division Hood ne put établir son bivac auprès d'elle que vers minuit.

Dès cinq heures du soir, la position des fédéraux s'était fort améliorée. La colline de Culps-Hill, dont Early aurait pu s'emparer sans coup férir et d'où il les aurait pris à revers, était occupée par Wadsworth. Un quart d'heure après, on signala enfin à Hancock l'arrivée des premières troupes fraîches si impatiemment attendues. C'étaient Sickles et Birney qui venaient d'Emmettsburg avec une brigade du 3e corps.

L'appel pressant que Howard lui avait adressé vers midi et demi était le premier avis que Sickles avait reçu du combat engagé à Gettysburg. Ses ordres de marche, datés de la veille, lui prescrivaient de se préparer à occuper cette ville : les instructions de Meade, expédiées le matin, lui traçaient, au contraire, une marche rétrograde vers le Pipe-Creek; enfin il apprenait que, postérieurement à l'envoi de ces instructions, un combat avait commencé dans lequel deux corps pouvaient avoir à lutter contre toute l'armée ennemie. Entre tant d'indications contradictoires, Sickles, toujours ardent à rechercher le combat, ne pouvait hésiter : il se décida à marcher au secours de ses camarades. Le corps dont il venait, depuis trois jours seulement, de reprendre le commandement, ne comptait que deux divisions. Laissant à Emmettsburg, pour couvrir le débouché des montagnes, une brigade de chaque division sous Trobriand et Burling, il se mit en route vers trois heures. Il emmena, avec Birney, les brigades Graham et Ward et envoya à Humphreys, qui était alors en reconnaissance, l'ordre de le suivre avec le reste de la 2e division. Celle-ci, sans attendre son chef, s'ébranla avant quatre heures; mais elle fut retardée par les convois du 1er et du 11e corps, prit une fausse route, faillit tomber sur les derrières des

confédérés auprès du Marsh-Creek à Black-Horse-Tavern, et n'arriva enfin que vers une heure du matin à Cemetary-Hill. Mais à peine Graham avait-il pris position à gauche du 1er corps, qu'un nouveau renfort, très important cette fois, vint permettre à Hancock de donner à sa ligne plus d'étendue et de solidité. Slocum, conformément au plan général, avait conduit, dès le matin, le 12e corps de Taneytown à Two-Taverns. A peine arrivé en ce point, qui n'est qu'à huit kilomètres de Gettysburg, il avait reçu la demande de secours de Howard, et avait aussitôt remis tout son corps en marche dans la direction de Gettysburg. Arrivant vers quatre heures et demie sur les bords du Rock-Creek, il avait remarqué les hauteurs boisées de la rive gauche de ce ruisseau qui, sous le nom de Wolf-Hill, dominent tous les environs, et, ne sachant pas de quel côté se livrait la bataille dont il entendait le canon, il avait prescrit à sa première division, sous Williams, de s'y établir. Celui-ci, remontant la rive gauche du ruisseau, n'avait pas tardé à rencontrer les éclaireurs d'Ewell et se préparait à les attaquer, lorsqu'il apprit que l'ennemi étant maître de Gettysburg, la possession de Wolf-Hill n'avait plus aucune importance. Il s'arrêta au bord du ruisseau un peu plus bas que Culps-

Hill, dont Wadsworth venait de gravir les pentes. Pendant ce temps, la division Geary, qui suivait Williams, avait continué sa route sur Gettysburg et arrivait vers cinq heures et demie près de Cemetary-Hill. Suivant les indications de Hancock, elle occupait le vaste espace qui s'étendait entre la gauche de la petite brigade Graham et le mamelon élevé de Little-Round-Top, dont l'importance n'avait pas échappé au commandant du 2e corps. Une demi-heure après, Slocum, qui avait quitté Williams dès qu'il avait connu la situation des combattants, arriva de sa personne à Cemetary-Hill. Hancock, suivant les ordres de Meade, lui remit le commandement. Sa tâche était accomplie. Dès son arrivée sur le terrain, il avait reconnu que la position de Cemetary-Hill complétait, au point de vue tactique, les avantages stratégiques présentés par Gettysburg. Elle commandait la ville et toutes les routes qui y aboutissent. Au lieu donc de reculer, au risque de décourager profondément le soldat, pour prendre une position défensive devant laquelle Lee ne se serait peut-être pas présenté, on trouvait une autre position, meilleure, parce qu'elle était plus resserrée, et que cette fois l'ennemi ne pouvait se dispenser d'attaquer sans s'avouer implicitement vaincu. Dès quatre heures et demie, Han-

cock avait fait dire à Meade qu'il croyait la position facile à défendre avec de bonnes troupes, quoique sur la gauche elle ne fût pas très forte; à cinq heures et un quart, il lui renouvela ce message par écrit; enfin, à sept heures, il partit lui-même pour Taneytown, afin de lui rendre verbalement compte de la situation.

Meade n'avait pas attendu son arrivée pour prendre un parti. Voyant enfin clair dans le jeu de son adversaire, il ne s'était pas laissé troubler par les incidents imprévus de la journée, et, dès qu'il avait pu apprécier la gravité du combat, vers cinq heures, c'est-à-dire avant même d'avoir reçu le premier rapport de Hancock, il avait adopté nettement le parti le plus simple et le plus conforme aux principes de la guerre, celui de concentrer son armée entre Gettysburg et Taneytown. Il avait aussitôt appelé à lui le 6[e] corps qui arrivait, à cette heure même, à Manchester. Par une pensée de prudence bien légitime, il avait seulement prescrit à Sedgwick, qui commandait ce corps, de s'arrêter sur les bords du Willoway-Creek, forte position intermédiaire entre le Pipe-Creek et Gettysburg, s'il apprenait que les troupes engagées sur ce point avaient été obligées de battre en retraite. Il reçut, vers six heures et demie, les deux messages de Han-

cock et se décida aussitôt en faveur de Gettysburg. Le 2e corps était, depuis deux heures de l'après-midi, en marche sur ce point, si bien que Hancock le rencontra à quelques kilomètres seulement du champ de bataille : il l'arrêta, afin que ses troupes pussent protéger, au besoin, les derrières de l'armée contre un mouvement tournant de l'ennemi. Pour que toute l'armée se dirigeât sur Gettysburg, il n'y avait plus à changer les ordres que de deux corps, le 5e et le 6e. L'un était parti de Union le matin et ne pouvait manquer de se trouver près de Hanover; l'autre devait déjà avoir quitté Manchester. La concentration, commencée ainsi par l'initiative des différents chefs avant même qu'elle fût décidée par Meade, était alors bien plus facile à accomplir qu'un mouvent rétrograde quelconque.

Les heures de la nuit étaient, on le voit, considérées des deux côtés comme le moment favorable non pour le repos, mais pour la préparation de la grande lutte qui devait s'engager le lendemain. Si l'obscurité avait empêché Johnson de donner l'assaut à Cemetary-Hill, elle pouvait, au contraire, l'aider à s'emparer d'une position favorable à l'attaque projetée. Cette position était la colline de Culps-Hill, que des officiers confédérés avaient gravie lorsqu'elle n'était pas encore

occupée par Wadsworth. Il voulut s'y établir avant le jour; mais, le détachement qui en fit la reconnaissance étant tombé au milieu des fédéraux et ayant été pris presque en entier, il renonça à son dessein. Ces incidents eurent une influence décisive sur la bataille du lendemain.

En effet, Lee, trouvant une partie de l'armée fédérale devant lui, et arrivant sur un champ de bataille conquis d'une façon aussi glorieuse qu'imprévue, ne songeait ni à s'établir dans une position défensive ni à manœuvrer pour obliger son adversaire à l'y attaquer. Il avait écarté le plan, fort dangereux d'ailleurs, croyons-nous, que lui suggérait Longstreet, de tourner la gauche des fédéraux : il tenait son adversaire devant lui et avait hâte de le frapper. C'est sur la droite de celui-ci qu'il se proposait de diriger le coup décisif. Les obstacles étaient plus grands que de l'autre côté; mais le terrain boisé était aussi bien plus favorable à une manœuvre hardie et à une brusque attaque comme celle de Jackson à Chancellorsville : les bois neutralisaient la supériorité de l'artillerie fédérale. Toutefois Lee, ayant dans la soirée visité Ewell, celui-ci représenta à son chef que les principales forces de l'ennemi étaient massées devant lui et qu'il emploierait certai-

nement la nuit à se retrancher de ce côté. Lee, touché de ces raisons, se décida à chercher un point d'attaque sur la gauche des fédéraux. Il songea même, un moment, à abandonner Gettysburg pour ramener le 2e corps sur sa droite et concentrer toutes ses forces de ce côté : c'eût été le parti le plus sage et le plus habile. Il y renonça sur l'assurance donnée par Ewell que ses troupes pourraient attaquer et enlever Cemetary-Hill aussitôt que Longstreet aurait ébranlé la gauche fédérale. Il attachait d'ailleurs une grande importance à la prise de cette hauteur, qui lui semblait être la clef de toutes les positions ennemies. Le point qu'il fallait désigner à ses soldats à droite était tout indiqué. C'étaient les Round-Tops, dont on voyait les sommets inégaux s'élever, comme deux sombres tours, au-dessus de la vallée éclairée par la lueur de la lune dans son plein.

Cette lumière favorisait la marche des soldats fédéraux, qui, par toutes les routes, se dirigeaient vers la ville, presque inconnue jusqu'alors, où allaient se décider les destinées de l'Amérique. Elle jetait un éclat étrange sur le cimetière entouré de grands pins, qu'occupaient autour de Hancock les vaincus de la veille et que Meade, arrivant enfin de Taneytown pour prendre la direction de la bataille, traversait avec son

nombreux état-major vers une heure du matin. Les froids rayons qui se jouaient à travers les arbres blanchissaient les grandes pierres tumulaires à l'ombre desquelles les vivants, accablés par la fatigue, gisaient semblables à des morts pour lesquels une puissance magique aurait, d'un coup de baguette, dressé ces monuments funèbres. Çà et là un soldat se levait, l'œil hagard, inopinément réveillé par le bruit des pas des chevaux sur les dalles, ou un blessé se retournait, en râlant, sur la terre humide qui recevait son sang. Puis tout retombait dans le silence, en attendant que le soleil vînt rendre le mouvement aux combattants, dont bon nombre devaient le voir lever pour la dernière fois.

L'heure critique était arrivée. La bataille allait se livrer dans des conditions différentes de toutes celles qui l'avaient précédée; et, si elle se terminait à l'avantage des confédérés, la guerre allait entrer dans une phase nouvelle. Pour la première fois, les fédéraux se trouvaient réduits à un rôle purement défensif sur la rive septentrionale du Potomac. Quand, l'année précédente, on s'était heurté sur cette rive, c'était Mac Clellan qui attaquait son adversaire déjà acculé au fleuve et prêt à le repasser. Cette fois-ci, au contraire, l'armée du Potomac était la seule barrière qui s'élevât

encore entre les grandes cités du Nord et un envahisseur stimulé par l'espoir d'une si riche proie. Tout semblait conspirer contre elle, même le gouvernement, dont elle était le dernier espoir. Le chef qu'il venait de lui donner n'exerçait le commandement que depuis trois jours : comment pouvait-on attendre de lui cette sûreté dans le coup d'œil, cette précision dans les ordres, et de ses subordonnés cette confiance aveugle qui sont si nécessaires sur le champ de bataille? Lee, qui exerçait le commandement suprême depuis treize mois et avait déjà remporté quatre grandes victoires, avait, par cela même, une supériorité qui valait bien des bataillons. Celle du nombre était sans doute du côté des fédéraux ; mais elle n'était pas suffisante pour leur garantir le succès, et Meade, trompé par des rapports exagérés sur la force de ses adversaires, ignorait même cet avantage. Aussi combien, dans cette nuit pleine d'anxiété, dut-il regretter la dispersion des forces fédérales contre laquelle tous ses prédécesseurs avaient inutilement protesté! Sur les soixante mille hommes, plus ou moins bien organisés, qui se trouvaient à Washington, le gouvernement fédéral aurait pu en détacher facilement dix mille pour renforcer l'armée du Potomac, autant des quatorze mille de Peck, qui, depuis le 1er mai, n'avaient

presque plus d'ennemis devant eux, à Suffolk, et huit à dix mille des douze mille qui, sous Keyes, occupaient leurs loisirs dans les lignes de Yorktown à projeter un coup de main contre Richmond. Enfin, en laissant à Baltimore les trois mille cinq cents hommes chargés de contenir l'élément sécessioniste et en employant un millier d'hommes à conduire jusqu'à Washington le matériel de Harpers-Ferry, le général Halleck aurait pu ordonner à French de rejoindre Meade, au lieu de le laisser à Frederick, où sa présence eût été désormais sans motifs. Sur les quatre-vingt-dix-sept mille hommes ainsi répartis, il y en avait au moins soixante mille en état de prendre la campagne, dont trente-huit à quarante mille, parfaitement inutiles là où ils se trouvaient, auraient pu être réunis à l'armée du Potomac avant le 1er juillet. Ainsi renforcé, le général unioniste aurait été sûr de vaincre son adversaire, qui était trop engagé pour reculer, et même de lui infliger un désastre irréparable. Mais Lee avait eu raison de compter sur l'impéritie militaire du gouvernement fédéral, et Meade, sans s'attarder à de vains regrets, n'avait pas un instant à perdre pour se préparer, avec les ressources placées entre ses mains, à la lutte suprême dont la bataille du 1er juillet n'était que le prélude.

Voici quelle était, le 2 juillet au matin, la distribution de ces forces, dont une partie seulement, on l'a vu, était réunie près de Gettysburg, lorsque Meade atteignit Cemetary-Hill à une heure du matin. Le 11ᵉ corps occupait cette colline sur laquelle il s'était rallié : la division Schurz, à cheval sur la route de Baltimore, celle de Steinwehr à gauche, à droite et en retour celle de Barlow, commandée alors par Ames. Le 1ᵉʳ corps était divisé : Wadsworth, à droite d'Ames, tenait Culps-Hill; Robinson, à gauche de Steinwehr et à cheval sur la route de Taneytown, s'étendait jusqu'au bouquet d'arbres de Zeiglers-Grove; Doubleday, qui avait remis au général Newton le commandement du corps, était en réserve avec sa division derrière Schurz. L'artillerie réunie de ces deux corps couvrait leur front, abritée en grande partie par les ouvrages légers construits la veille sur Cemetary-Hill. Au sud de Zeiglers-Grove, Hancock avait, dès le 1ᵉʳ au soir, prolongé la gauche fédérale, avec les bataillons qu'il avait sous la main, jusqu'aux pains de sucre des Round-Tops, de manière à présenter une ligne solidement établie aux troupes ennemies qu'il apercevait alors sur Seminary-Hill. Birney, avec les deux brigades Graham et Ward du 3ᵉ corps, s'appuyant à la gauche de Robinson, s'étendait, le

long de l'arête qui continue Cemetary-Hill, jusque dans les terrains bas où celle-ci semble se perdre un moment pour se relever ensuite vers les Round-Tops. Geary, avec une division du 12e corps, se développait à sa gauche dans cette direction jusqu'à la plus petite de ces deux collines, qu'il avait fait fortement occuper par deux régiments. Williams, avec l'autre division du même corps, s'était arrêté à deux kilomètres en arrière de Cemetary-Hill, sur la rive gauche du Rock-Creek, près du point où la route de Baltimore franchit ce ruisseau. Enfin Humphreys, qui était en marche depuis quatre heures de l'après-midi, arrivait sur le terrain et, l'obscurité ne lui permettant pas de choisir sa place, il massait ses deux brigades un peu en arrière et à gauche de la ligne de Birney.

Cependant, après une assez longue conférence avec Hancock, Howard et quelques généraux de son état-major, Meade n'avait pas attendu le jour pour reconnaître la position où la fortune de la guerre venait de l'amener. Ayant la vue très basse, il lui fallait beaucoup de temps pour étudier le terrain. Le clair de lune lui permettait de visiter facilement les positions de ses soldats; mais ce fut seulement vers quatre heures, lorsque les premiers rayons du soleil vinrent rendre aux objets leur véritable aspect, qu'il

put en apprécier l'ensemble. Il fut aussitôt frappé des points faibles qu'elles présentaient; il comprit toutefois qu'il était trop tard pour en chercher d'autres et ne songea qu'à tirer le meilleur parti possible de celles que les circonstances lui avaient données. A cette heure, en effet, toutes les troupes qui n'étaient pas encore réunies autour de lui se mettaient en route pour le rejoindre.

Le 2e corps, qui s'était arrêté à quelques kilomètres de Gettysburg, sur le chemin de Taneytown, avait repris sa marche : les brigades Trobriand et Burling quittaient Emmettsburg; le 5e corps était arrivé la veille à Bonnaughton, village situé au dixième kilomètre sur la chaussée de Hanover : il avait, en trois journées consécutives, du 29 juin au 1er juillet, parcouru, depuis Frederick, quatre-vingt-treize kilomètres; mais, malgré la fatigue de ses hommes, le général Sykes leur avait fait reprendre dès le point du jour la direction de Gettysburg. Le 6e corps, qui se trouvait, le 1er juillet, à Manchester, à plus de cinquante kilomètres de Gettysburg, était en mouvement depuis sept heures du soir, et, grâce à cette marche forcée, devait arriver dans l'après-midi. La cavalerie se préparait, de son côté, à couvrir à l'ouest et à l'est la position que l'armée venait d'occuper;

Buford, avec la brigade Gamble, l'éclairait à gauche, sur la route d'Emmettsburg; mais, à droite, celle de Devins, ne pouvant se maintenir devant Ewell, près de Gettysburg, était passée en seconde ligne, sur le chemin de Taneytown. Merritt, avec la brigade de cavalerie régulière, avait été rappelé en hâte de Mechanicstown; Kilpatrick, qui avait suivi Stuart jusqu'aux environs de Heidlersburg, avait reçu ordre de revenir à Two-Taverns. Gregg, qui était avec sa division à Westminster, avait laissé dans ce bourg, afin de garder les dépôts et la tête du chemin de fer, la brigade Huey, et s'avançait, avec les deux autres, pour prendre position sur la droite de l'armée. L'artillerie de réserve, qui s'était arrêtée, le 1er juillet dans la matinée, à Taneytown, avait été mise en route à sept heures du soir par Meade et devait le rejoindre le 2 dans la matinée.

Ces marches nocturnes étaient une épreuve pénible pour les soldats et réduisaient beaucoup les corps, qui semaient derrière eux, dans l'obscurité, un grand nombre de traînards et d'égarés. Ceux qui avaient pu s'arrêter la nuit avaient eu, comme on le voit, pour la plupart, de longues étapes à fournir. Aussi les troupes arrivaient-elles très fatiguées à Gettysburg, mauvaise condition pour livrer la bataille; mais il

fallait, avant tout, arriver, et ce n'était pas payer trop cher un résultat aussi important. Grâce à ces marches forcées, toute l'armée allait, dès neuf heures du matin, se trouver réunie, à l'exception des quinze mille hommes du 6e corps, et ceux-ci même étaient sûrs d'arriver à temps si la lutte durait quelques heures. Cette concentration si rapide faisait autant d'honneur à Meade qu'à ses soldats.

Lee, de son côté, rassemblait aussi ses forces. Voici les positions qu'elles occupaient lorsque le jour parut. Tout le corps d'Ewell était sur le champ de bataille : Johnson à gauche sur Benners-Hill, s'appuyant au Rock-Creek; Early au centre, en face de l'arête qui relie Culps-Hill à Cemetary-Hill; Rodes à droite, au pied de cette dernière colline, ses forces principales dans la ville même de Gettysburg, tandis que ses avant-postes le reliaient au 3e corps sur Seminary-Hill. Les deux divisions de ce dernier corps, qui avaient combattu la veille, conservaient les positions prises avant le coucher du soleil : Pender était à gauche, en avant du séminaire; Heth à droite, sur la crête. La troisième division de Hill, sous Anderson, se trouvait à trois kilomètres en arrière, sur la route de Cashtown, entre le Marsh-Creek et le Willoughby-Run. Une grande partie du 1er corps, c'est-à-dire la

division Mac-Laws et celle de Hood, moins la brigade Law, avait suivi de près Anderson sur la même route et s'était arrêtée à un kilomètre plus loin que lui, sur la rive droite du Marsh-Creek. Avant quatre heures, Anderson se dirigeait sur Seminary-Hill; Hood et Mac-Laws, après avoir donné seulement deux heures de repos à leurs soldats en marche depuis la veille, s'étaient remis en mouvement aussitôt que lui, sur la même chaussée, et s'avançaient vers Gettysburg, en attendant les ordres qui devaient leur assigner leur place de bataille. A la même heure, Pickett quittait Chambersburg, et Law le village de New-Guilford, où Longstreet l'avait envoyé la veille. On a vu que Stuart, de son côté, ayant enfin reçu les ordres de Lee, quittait, en toute hâte, les environs de Carlisle pour venir rejoindre son chef à Gettysburg. Dès neuf heures du matin, toute l'armée confédérée devait donc être réunie autour de celui-ci, à l'exception des cavaliers de Stuart et des six mille fantassins que Pickett et Law pouvaient mettre en ligne. L'occasion d'attaquer l'armée fédérale encore divisée s'était évanouie avec les dernières lueurs de la journée du 1er juillet; mais, en commençant la bataille le 2 dès le matin, Lee avait le grand avantage de trouver ses adversaires encore mal remis, les uns

du combat de la veille, les autres de leurs marches trop rapides, de surprendre des soldats fatigués et des officiers ne connaissant pas le terrain, dans des lignes encore mal formées, dans des positions encore mal prises, mal reliées entre elles, et privés de l'appui d'une grande partie de leur artillerie. En engageant ses troupes dès neuf heures du matin, il ne leur aurait pas imposé un effort comparable à ceux qu'il avait obtenus d'elles à Manassas et à Chancellorsville.

Il faut nous arrêter au moment où Meade, après l'examen du terrain, a donné ses ordres. Les fédéraux commencent à rectifier leurs positions. Le 1er et le 11e corps n'ont pas changé les leurs; mais le 2e, arrivé à sept heures, a été placé par Hancock, selon les ordres de Meade, à gauche du 1er. La division Hays, à droite, s'appuie à Zeiglers-Grove; celle de Gibbon est au centre; à gauche, Caldwell s'étend sur la ligne de partage des eaux, entre le Plum-Run et le Rock-Creek, jusqu'à la hauteur de la maison Hummerbach; ses éclaireurs occupent la maison Godori, sur la route d'Emmettsburg. Ces trois divisions ont chacune un front de deux brigades déployées, la troisième restant en réserve. Pour leur faire place, le 3e corps s'est serré et a appuyé à gauche; le terrain sur lequel il va s'établir sera le théâtre d'une lutte si

importante et si acharnée, qu'il est nécessaire de compléter la description générale que nous avons donnée plus haut par des détails dont le lecteur reconnaîtra bientôt l'utilité.

Nous avons dit qu'une ligne de faîte, se détachant à Zeiglers-Grove du nœud de Cemetary-Hill, va au sud-ouest se confondre avec le prolongement méridional de Seminary-Hill. Cette ligne, formée par un mouvement de terrain fort doux, a huit cents mètres de longueur; la croupe arrondie à laquelle elle se soude, beaucoup moins élevée que la crête dont elle est la continuation, se relève doucement jusqu'à un point dominant occupé par les fermes Want et Sherfy et que nous avons appelé les Vergers, où elle est brusquement interrompue par des pentes assez raides. La ligne de faite, détournée à l'ouest, se rattache, à travers une dépression de cinq mètres seulement, à une nouvelle arête qui, par sa direction, son escarpement vers l'est, et la nature boisée de sa face occidentale, est semblable à celle de Seminary-Hill. Le point culminant de cette arête est occupé par quelques maisons, que nous désignerons sous le nom de Warfield, l'un de leurs propriétaires. Le Willoughby-Run arrose, à l'ouest, le pied de la colline. La route de Gettysburg à Emmettsburg, après avoir passé au-dessous de Zei-

glers-Grove, suit la ligne de faîte jusqu'à la maison Want, sauf sur une longueur de huit cent cinquante mètres, entre les maisons Godori et Smith, où, cette ligne inclinant à l'ouest, la route coupe directement la tête du vallon dans lequel le Plum-Run prend sa source. Le mamelon des Vergers est, comme l'indique son nom anglais de *Peach-Orchard*, couvert de pêchers en plein vent, culture très répandue dans cette contrée où l'on en distille les fruits. C'est une position dominante, ayant des vues étendues, mais dépendant du système de Seminary-Hill, par conséquent forte à l'est, faible à l'ouest et commandée, à cinq cents mètres de distance, par l'arête de Warfield, derrière laquelle l'ennemi peut impunément préparer ses attaques. Un chemin, appelé le Millerstown-Road, qui se sépare de la route de Hagerstown, près du Marsh-Run, à l'auberge dite le Black-Horse-Tavern, franchit à gué le Willoughby-Run, en descend la rive gauche jusqu'à une maison d'école isolée, monte à la ferme Warfield, coupe, aux Vergers, la route d'Emmettsburg, et se dirige ensuite au sud-ouest, pour franchir les eaux du Plum-Run et rejoindre enfin, au nord du Little-Round-Top, la route de Taneytown ; le chemin descend les côtes découvertes du mamelon des Ver-

gers, en suivant la ligne de moindre pente jusque près du Plum-Run. Ce ruisseau, après avoir pris sa source près de la maison en briques de Trostle, coule du nord au sud, à travers un vallon parsemé d'arbres isolés et de broussailles ; avant de rencontrer le chemin, il passe entre deux bois, dont l'un, à l'est, s'appuie à la maison Weikart, et l'autre, à l'ouest, de forme triangulaire, bordant le côté nord du chemin, s'étend jusque près de la maison Trostle. Au-dessous du gué, le ruisseau, devenu marécageux, s'enfonce dans la gorge sauvage comprise entre les Round-Tops et la colline rocheuse de Devils-Den.

Cette colline est la prolongation, au sud, de la ligne de faîte que le chemin suit depuis les Vergers et qu'il quitte pour franchir le Plum-Run : les bois qui la couvrent sont séparés de ce chemin par un grand champ, alors cultivé en blé, dont un côté touche au bois de la maison Trostle, et qui descend en pointe jusque dans un petit vallon où coule, du nord-ouest au sud-est, un affluent insignifiant du Plum-Run. La partie de la colline de Devils-Den qui regarde ce vallon est plus boisée et moins rocheuse que celle qui fait face aux Round-Tops. A la pointe même du champ se réunissent deux branches du petit affluent, l'une suivant un pli de terrain dans le champ

même; l'autre, ayant pris naissance à l'ouest de la route d'Emmettsburg et longé les pentes du mamelon des Vergers, laisse à droite la ferme Rose et traverse, avant d'arriver au champ, un bois qui couvre ses deux rives. Ce bois, bordé à l'est par le champ, à l'ouest par ces mêmes pentes, s'étend, dans sa plus grande longueur, depuis le bord du chemin mentionné plus haut jusqu'auprès de la ferme Timber. Au sud de cet affluent du Plum-Run se trouvent des champs ouverts et des prairies entourées de clôtures qui descendent, en pente douce, en face des escarpements du Round-Top, et que traverse un chemin d'exploitation, reliant la ferme Slyder, sur les bords du ruisseau, à la route d'Emmettsburg, près du point où celle-ci coupe l'arête de Warfield. Au-dessous de la gorge par laquelle le Plum-Run se fraye un passage à travers le massif rocheux dont nous venons de parler, s'étend, jusqu'à la route de Taneytown, une contrée fort praticable, généralement cultivée, et qui enveloppe complètement ce massif du côté du sud.

En suivant cette description sur la carte, on verra que les Round-Tops devaient servir de point d'appui à la gauche de l'armée fédérale, comme Culps-Hill à sa droite et Cemetary-Hill à son centre. La ligne directe qui les reliait à cette dernière colline passait

dans des terrains bas, commandés, et peu propres à l'artillerie. Le mamelon dominant des Vergers semblait, par sa position même, inviter les fédéraux à s'y établir. Il couvrait leur gauche, empêchait l'ennemi de l'aborder de front ou de dissimuler un mouvement de flanc, enfin le ruisseau qui, au sud, en arrosait la base formait, jusqu'à Devils-Den, une ligne assez forte. Mais, malgré ces avantages apparents, l'occupation des Vergers offrait de grands inconvénients pour les fédéraux. Elle les attirait sur un ensemble de positions qu'ils ne pouvaient disputer à l'ennemi sans déplacer le champ de bataille tout entier : complètement isolés au nord et au nord-ouest de la ligne adoptée par Meade, mal reliés à celle-ci à l'ouest, les Vergers présentaient un angle saillant d'autant plus difficile à défendre qu'il était dominé d'un côté, et son élévation de l'autre faisait qu'après l'avoir perdu, les fédéraux ne pouvaient plus le reprendre. Il aurait donc fallu, pour s'y établir utilement, ou bien l'occuper avec une partie importante de l'armée et l'entourer d'épaulements comme Steinwehr avait fait à Cemetary-Hill, ou bien y placer simplement quelques troupes destinées à se replier aussitôt qu'elles auraient obligé l'ennemi à démasquer ses forces.

Dès quatre heures du matin, Meade, voulant ren-

forcer sa droite, qui, plus rapprochée de l'ennemi, lui semblait alors appelée à jouer le rôle principal, avait ordonné à Geary de quitter sa position auprès de Sickles pour occuper, à droite de Wadsworth, les pentes orientales de Culps-Hill. Williams se trouvant déjà sur le Rock-Creek, le 12e corps tout entier devait être ainsi réuni de ce côté. Geary s'était mis en marche à cinq heures, laissant vacante toute la partie de la ligne qu'il avait occupée, depuis la gauche de Sickles jusqu'au Little-Round-Top. L'arrivée du 2e corps, qui vint se placer entre le 1er et le 3e, permettait à celui-ci d'appuyer à gauche dans cette direction. Entre six et sept heures du matin, Meade envoya par son fils à Sickles l'ordre de prendre la position que Geary venait de quitter. Cette position, nous l'avons dit, s'étendait jusqu'aux pentes du Little-Round-Top que Geary avait fortement occupées dès la veille au soir. L'ordre était donc fort précis, et c'est à tort qu'on a reproché à Meade de n'avoir pas veillé lui-même à son exécution; il n'alla pas davantage s'assurer de l'occupation du sommet de Culps-Hill, s'en rapportant pour cela à Slocum et à Wadsworth : l'aspect dominant de cette colline l'indiquait d'ailleurs suffisamment comme le point le plus important à tenir sur la gauche fédérale. Mais, Geary étant parti

de bonne heure, Sickles, tout occupé de ses propres troupes, n'avait pu se rendre compte de la manière dont celui-ci s'était établi sur le terrain ni de l'étendue de sa ligne, et, comme il n'était resté personne pour lui fournir les explications nécessaires, l'ordre de Meade n'avait plus pour lui la même clarté que pour celui qui l'avait donné. Le Little-Round-Top, qu'il voyait à une distance assez considérable, était séparé de lui par des terrains bas qui ne présentaient aucun avantage pour poster ses quatre brigades, aucun point dominant pour placer son artillerie. Aussi, lorsque le colonel Meade vint, entre huit et neuf heures, s'assurer de l'exécution de l'ordre qu'il lui avait porté de la part de son père, Sickles lui répondit qu'il ne pouvait distinguer la position dans laquelle il devait remplacer Geary. Cependant, en lieutenant obéissant, il n'avait pas attendu de nouvelles instructions pour s'étendre à gauche, et, avant neuf heures, Birney déployait les brigades Graham et Ward dans la direction du Little-Round-Top. A cette heure même, il voyait arriver les deux autres brigades de son corps. Trobriand et Burling, qui étaient partis d'Emmettsburg au point du jour, ignorant encore la situation des deux armées près de Gettysburg, avaient suivi la route directe qui conduit à cette ville et passé ainsi entre les lignes

de tirailleurs des deux armées sur le mamelon des Vergers: ils avaient échangé quelques coups de fusil avec les éclaireurs confédérés et laissé entre leurs mains un certain nombre de traînards qui n'avaient pu suivre leur allure, mais ils arrivèrent sans rencontrer de résistance sérieuse. Trobriand prit place entre Graham à droite et Ward, qui, à sa gauche, venait de s'appuyer aux contreforts du Little-Round-Top. Burling rejoignit la division Humphreys, qui était restée massée, avec l'artillerie du 3e corps, à gauche et un peu en arrière du 2e, établi sur la colline de Zeiglers-Grove. Ainsi, vers neuf heures, Sickles occupait la position voulue par Meade; mais, comme il n'avait déployé qu'une seule de ses deux divisions, celle-ci ne put s'étendre au delà des contreforts du Little-Round-Top et ne prit pas pied sur la colline même. Le reproche que l'on peut adresser au général en chef unioniste n'est pas de lui avoir désigné d'une façon insuffisante une position que la direction de cette colline indiquait clairement, mais d'avoir confié à un seul corps une ligne trop longue.

En effet, cette ligne, qui exigeait d'autant plus de forces qu'elle présentait des points très vulnérables, aurait eu un développement de deux kilomètres au moins, si le Little-Round-Top même avait été occupé,

tandis qu'à droite de Sickles, le 2e corps n'avait à défendre qu'un front de douze cents mètres à peine. Mais Meade, comptant que la lutte décisive aurait lieu sur sa droite, n'était disposé à affaiblir ni cette aile ni son centre, au profit de la gauche et ne paraît pas avoir attaché assez d'importance aux dispositions défensives que celle-ci pouvait prendre. Sickles cependant, après avoir déployé les troupes de Birney, voulut achever la formation de son corps, dès que l'arrivée de la brigade Burling eut porté au complet la division Humphreys. Peu satisfait de la position sur laquelle celui-ci se trouvait massé, quoiqu'elle fût suffisamment flanquée à droite et à gauche, il n'y laissa que Burling et fit avancer les deux autres brigades, de quatre cents mètres environ, sur le prolongement direct du 2e corps. Cette nouvelle position était plus mauvaise que la précédente; car Humphreys se trouvait dans le fond même du vallon du Plum-Run et était dominé de plus près encore par les mamelons que suit la route d'Emmettsburg. Laissant une seconde ligne, composée de cinq régiments massés, à égale distance, entre Burling et sa première ligne, il forma celle-ci en déployant les sept régiments qui lui restaient et poussa aussitôt ses avant-postes jusque sur cette route, qu'il était

urgent d'éclairer. Les tirailleurs fédéraux, après avoir occupé la maison Rodgers, abattirent toutes les clôtures en troncs d'arbres qui coupaient le terrain de ce côté, précaution qui devait faciliter plus tard les mouvements de la division.

Pendant ce temps, la droite fédérale s'établissait solidement et recevait des renforts importants. Le 5e corps, arrivé, avant six heures du matin, au bord du Rock-Creek, s'était provisoirement établi à droite de la division Williams; mais, à huit heures, lorsque Geary vint prendre position sur Culps-Hill, Slocum, qui avait la direction supérieure de ces deux corps, ramena toutes ses forces sur la rive occidentale du ruisseau. Geary s'étendit sur le flanc boisé de Culps-Hill, qui domine cette rive jusque près de la source dite Spanglers-Spring, Williams continua sa ligne dans la même direction, en appuyant sa droite au mamelon conique appelé Mac-Allisters-Hill : profitant des accidents naturels du terrain que nous aurons plus tard à décrire en détail, ces deux divisions élevèrent, à la hâte, des retranchements sur leur front. Le 5e corps prit position auprès de la grande route, en vue du pont du Rock-Creek, formant ainsi une réserve qui, tout en soutenant la droite, pouvait, par des voies directes, se porter, avec une égale rapidité, au secours

de la gauche ou du centre de la ligne. Enfin l'artillerie de réserve, qui arrivait à cette même heure, était parquée, par ordre de Meade, dans une position non moins centrale, entre la route de Taneytown et celle de Baltimore.

Dès neuf heures du matin, la ligne fédérale était donc rectifiée. Tous les corps, sauf un, étaient arrivés, et, malgré leur fatigue, ils avaient chacun pris la place assignée par le général en chef. Par celle qu'il avait donnée au 5e corps, il s'était déjà préparé à tirer un heureux parti de la forme même de cette ligne, dont les deux extrémités étaient repliées en arrière. L'ennemi n'avait pas, pendant ces cinq premières heures si importantes de la journée, tiré un seul coup de canon pour gêner les fédéraux, pour interrompre leurs préparatifs. Étonné de ce silence inexplicable de la part d'un adversaire ordinairement si actif, Meade en conclut que Lee n'avait pas achevé sa concentration et n'avait autour de lui que les forces déjà engagées la veille. Il conçut aussitôt le projet de prendre à son tour l'offensive et de le prévenir en attaquant lui-même avec le 12e et le 5e corps les positions d'Ewell sur Benners-Hill. Ce projet hardi était justifié par les apparences, et le point d'attaque bien choisi : le 2e corps confédéré était, en effet, le plus

facile à aborder, le terrain découvert qui s'étendait entre le reste de l'armée sudiste et les positions fédérales étant, pour une telle attaque, un obstacle dont Lee devait bientôt, à son tour, éprouver l'importance. Mais les apparences seules étaient favorables; car les deux divisions de Longstreet, étant à cette heure à portée de Gettysburg, sur la chaussée de Cashtown, auraient pu se joindre à Hill pour défendre Ewell. Heureusement pour Meade, les généraux Slocum et Warren ayant jugé très difficile le terrain qu'il fallait traverser, il se décida à attendre l'arrivée du 6e corps. L'ennemi ne devait pas lui permettre de reprendre son projet.

Lee, en effet, a le plus grand intérêt à frapper vite et fort; il nous faut donc voir maintenant comment il emploie cette matinée du 2 juillet, pendant laquelle les fédéraux se préparent à le recevoir, exposer les différents partis qu'il peut prendre et examiner les motifs qui déterminent son choix. Nous avons montré qu'avant de continuer sa marche vers le nord, il était obligé de se mesurer avec l'armée fédérale. Pour conserver ses communications, recevoir des munitions, renvoyer son butin, ses malades, pour transformer, en un mot, son mouvement en une véritable invasion, il faut, le plus tôt possible, mettre cette

armée hors d'état de l'attaquer. Il l'a attirée à sa suite, puis s'est brusquement retourné contre elle, et l'arrivée simultanée de Hill et d'Ewell devant Gettysburg lui a permis d'écraser deux corps fédéraux. Mais Lee n'a pu recueillir, le soir même, les fruits de sa victoire, et, le 2 juillet au matin, il doit s'attendre à trouver en face de lui la plus grande partie de l'armée unioniste. Quatre partis s'offrent à son choix : il peut se retirer dans les gorges du South-Mountain pour obliger Meade à venir l'y chercher; ou bien attendre, de pied ferme, dans ses positions actuelles, l'attaque des fédéraux, ou encore manœuvrer, pour les déloger de celles qu'ils occupent, en menaçant leurs communications par la droite ou la gauche; ou enfin aborder ces positions de front, avec l'espoir de les enlever de vive force. Le meilleur parti serait sans doute le premier; car, en conservant l'offensive stratégique, Lee s'assure ainsi tous les avantages de la défensive tactique. Maître des passages des montagnes, il couvre sa retraite sur Hagerstown ou Hancock d'un côté, tout en continuant à menacer, de l'autre, le cœur même de la Pennsylvanie. Meade, pressé par l'opinion publique, sera contraint de l'attaquer dans des positions aussi formidables que celles de Cramptons-Gap et de Turners-Gap, où de simples

détachements ont, l'année précédente, si longtemps résisté aux assauts de Mac Clellan. Lee, pour s'excuser de n'avoir pas adopté ce parti, a allégué l'impossibilité de ramener, à temps, en arrière les convois qui se pressaient sur la route de Chamberburg à Gettysburg ce motif ne nous semble pas admissible; car les mêmes trains purent rétrograder, sans encombre, dans la nuit du 4 au 5, et un tel mouvement eût été moins dangereux après la victoire du 1er qu'après la défaite du 3. La vérité est que l'ardeur et l'assurance de l'armée confédérée, la confiance réciproque des chefs et des soldats et leur mépris pour leur adversaire ne permettent pas à Lee de faire un pas en arrière, qui ressemblerait à une retraite. Attendre de pied ferme l'attaque de Meade, dans les positions que les chances du combat viennent de livrer aux confédérés, est un parti moyen, plein d'inconvénients et sans aucun avantage. La position de Seminary-Hill est très forte, il est vrai; mais elle est isolée, elle ne peut masquer un mouvement ni vers le Potomac ni vers le Susquehannah, elle peut être facilement tournée. Lee ne saurait d'ailleurs rester immobile sur ces collines; car, puisant ses ressources dans le pays, il ne peut faire vivre son armée qu'en la dispersant; l'attente lui serait donc fatale : elle serait tout à l'avantage de

Meade, qui peut recevoir promptement les approvisionnements dont il a besoin et les renforts qui augmenteront chaque jour sa supériorité numérique. Enfin, au milieu d'une campagne offensive brusquement interrompue, le tempérament de l'armée confédérée ne supporterait pas mieux l'inaction que la retraite.

Il faut donc, ou manœuvrer pour déloger l'ennemi, ou l'attaquer dans ses positions. Lee adopte le second de ces deux plans : il échouera, mais ce n'est point une raison suffisante pour croire qu'il ait fait un mauvais choix. Les principaux survivants actuels parmi les lieutenants de Lee ont donné publiquement leur avis sur les avantages et les inconvénients de ces deux plans et se sont partagés dans leurs préférences. Pour exécuter le premier, pour obliger Meade à abandonner ses positions, sans les lui arracher de vive force, il faudrait menacer sa base d'opérations à Westminster, à l'est-sud-est de Gettysburg ; mais on ne peut le faire en le tournant par le nord, sans s'isoler absolument, sans abandonner toute ligne de retraite et sans s'exposer, par conséquent, à plus de dangers qu'on n'en ferait courir aux fédéraux. C'est donc par le sud qu'on est obligé de manœuvrer ; mais, de ce côté, les difficultés sont grandes encore : pour

atteindre la ligne de Westminster, il faut d'abord livrer à l'ennemi la ville de Gettysburg, position importante et chèrement achetée; il faut ensuite changer de base, afin de s'appuyer sur les routes de Fairfield et d'Emmettsburg, et décrire au moins un tiers de circonférence autour de l'armée fédérale, marche de flanc d'autant plus périlleuse qu'elle serait entreprise en pays hostile et découvert; il faut enfin attendre la cavalerie dont le concours est indispensable. Il est vrai que Meade, qui doit connaître ses points faibles, redoute beaucoup ce mouvement; mais il est vrai aussi qu'il a pris toutes ses dispositions pour en prévenir les conséquences les plus graves pour lui. En effet, si les positions qu'il occupe près de Gettysburg étaient inexpugnables, il faudrait tout essayer pour l'en faire sortir plutôt que de les aborder de front; mais elles ne sont pas meilleures que celles du Willoway-Creek et du Pipe-Creek, sur lesquelles il est prêt à se replier. On ne saurait donc blâmer Lee d'avoir préféré l'attaque directe. Son armée tout entière, à l'exception de quelques généraux, lui demande cette attaque; un souffle impétueux semble la pousser au combat avec un élan irrésistible. Elle se croit invincible, puissant élément de succès lorsque cette confiance aveugle, qui fait oublier toute pensée de retraite, négliger tout

calcul de force numérique, et mépriser l'adversaire, n'est point partagée par les chefs. Mais, dans l'armée confédérée, presque tous ceux-ci ont subi la contagion. Lee lui-même, l'homme grave et impassible, avouera plus tard qu'il s'est laissé entraîner par les communes illusions. Il semble que le Dieu des armées a désigné aux confédérés le champ clos où doit se livrer la lutte suprême : ils l'acceptent volontiers sans en chercher un autre.

Mais, si l'on ne saurait reprocher à Lee la décision qu'il a prise, il est impossible de ne pas reconnaître les fautes qu'il commet une fois cette résolution arrêtée. On a vu combien il importe pour lui de l'exécuter de bonne heure; cependant, lorsqu'il revient, le 1er juillet au soir, de sa conférence avec Ewell, il ne semble pas avoir encore nettement déterminé son plan de bataille pour le lendemain. Sans doute il veut attendre le jour pour reconnaître le terrain ; mais cette incertitude lu fait perdre un temps précieux. Le 2, dès l'aurore, il est en selle; il s'est décidé à faire l'attaque par la droite et ordonne à Longstreet de placer ses deux divisions de ce côté, sur le prolongement de la ligne de Hill, de façon à pouvoir promptement commencer cette attaque. Mais il ne paraît avoir fixé alors ni l'heure à laquelle elle doit

avoir lieu, ni le point sur lequel elle portera, ni le nombre de troupes qui y prendront part. Habitué à trouver dans Jackson un lieutenant auquel il n'était besoin de donner aucun ordre précis, qui, sur une simple indication, prenait toutes les dispositions nécessaires pour frapper le plus promptement et le plus vigoureusement possible le point désigné à ses coups, Lee n'a pas, en cette occasion, tenu compte du caractère de Longstreet, dont il devait cependant bien connaître le fort et le faible, l'énergie et la lenteur. Il est évident pour nous qu'il y eut, dès le 1er juillet au soir, un malentendu entre ces deux généraux. En revenant de sa conférence avec Ewell, Lee, décidé à confier l'attaque principale à Longstreet, lui a donné des indications et non des ordres. Au lieu de s'inspirer du désir de son chef et de se préparer à commencer l'attaque de bonne heure, le commandant du 1er corps ne songe qu'à lui suggérer un autre plan de bataille. Il a couru pour cela dès l'aube au quartier général. Cette fois, il a reçu des ordres, mais des ordres fort vagues encore : Lee, n'a pas su donner à ses instructions la forme précise et péremptoire qui doit caractériser tout ce qui émane d'un général en chef. Aussi Longstreet, ne voyant aucun avantage à presser l'attaque, perd-il un temps précieux,

soit par calcul, soit par lenteur d'esprit, pendant que son chef, comptant au contraire sur son empressement, va lui-même examiner la droite fédérale, qu'Ewell se prépare toujours à assaillir. Lee ne revient de cette tournée qu'à neuf heures du matin, et il faut croire qu'il trouve Longstreet encore retardé dans ses préparatifs par des difficultés d'exécution que grossissent ses propres répugnances; car le reste de la matinée est consacré à reconnaître avec lui, jusqu'à l'arête de Warfield, le terrain sur lequel le 1er corps va s'avancer. Ce n'est donc qu'à onze heures qu'il lui donne des ordres formels. Il prescrit d'ailleurs simplement à Longstreet, au dire de celui-ci, « d'envelopper la gauche de l'ennemi et de commencer l'attaque sur ce point, en suivant, autant que possible, la route d'Emmettsburg ». Si ce texte est exact, il faut que des explications verbales l'aient éclairci; car la route d'Emmettsburg est presque parallèle au front des deux armées, et elle n'était alors occupée que par de simples avant-postes fédéraux : aussi verrons-nous Longstreet s'écarter singulièrement de la lettre même de ses instructions. Il est évident cependant que Lee, reconnaissant combien la position des Vergers sera utile pour l'attaque décisive, a entendu qu'il commence par s'en emparer, puisque c'est le

premier point qu'il rencontrera sur la route d'Emmettsburg. Les Round-Tops sont trop visibles, sans doute, pour que le général en chef ait besoin d'appeler l'attention de son lieutenant sur ce double pain de sucre dont Ewell lui a montré la veille le profil au clair de la lune, et au sommet duquel il voit s'agiter les drapeaux du corps des signaux de Meade ; mais il ne se doute pas qu'une telle position est occupée en ce moment par une douzaine d'hommes seulement et offrirait à Longstreet, s'il pouvait l'atteindre inaperçu, une proie facile à enlever.

En prescrivant au 1er corps de déborder l'extrême gauche ennemie, Lee lui assigne donc un rôle analogue à celui dont Jackson s'était si bien acquitté à Chancellorsville. Mais le terrain, plus découvert que dans la forêt du Wilderness, rend cette manœuvre plus difficile et moins efficace, puisqu'elle ne peut échapper complètement à l'ennemi. D'ailleurs Lee n'a pas mis entre les mains de Longstreet les moyens d'action qui, deux mois auparavant, ont assuré le succès de Jackson. En effet, n'ayant alors que cinq divisions avec lui, il en donna trois à son lieutenant, et ne s'en réserva que deux pour tenir Hooker en échec. Sans doute il faut un plus grand déploiement de forces sur les collines cultivées de Gettysburg qu'au-

tour de Chancellorsville, pour occuper l'attention de l'adversaire, mais aussi, grâce à la nature du terrain, l'artillerie pourrait suppléer à l'absence d'une nombreuse infanterie. La disposition même des deux lignes ennemies devrait décider Lee à réunir tous ses moyens d'action en un seul point, afin de pouvoir frapper un coup décisif, dût-il pour cela dégarnir et immobiliser le reste de son front. En effet, depuis Benners-Hill, sur la rive gauche du Rock-Creek, jusqu'à l'extrémité de Seminary-Hill, les confédérés forment une ligne étendue et concave, qui sera encore allongée et recourbée, lorsque Longstreet, se déployant au delà de la route d'Emmettsburg, cherchera à déborder la gauche fédérale : cette ligne aura un développement de neuf kilomètres et ses deux extrémités, placées face à face, à quatre ou cinq kilomètres de distance, seront séparées par toute la masse de l'armée ennemie. Cette armée occupe, par conséquent, une position inverse et convexe sur un arc de six kilomètres dont la corde n'a que deux mille mètres de longueur. S'il est toujours dangereux, pour l'armée la moins nombreuse, d'aborder l'adversaire par les deux ailes à la fois, la forme de la ligne unioniste rend l'exécution d'un tel plan particulièrement difficile pour les confédérés. Cependant Lee

n'a pas osé raccourcir le front trop étendu occupé par son aile gauche, et encore moins le dégarnir, sous les yeux mêmes de l'ennemi, pour renforcer sa droite. Il a donc laissé les trois divisions du 2e corps de ce côté, quoiqu'il ait renoncé à lui assigner le premier rôle dans cette journée. Il ne peut toutefois condamner le corps tout entier à une inaction absolue, et, avant de quitter Ewell, il lui a prescrit d'assaillir vigoureusement l'ennemi lorsque le bruit du canon lui annoncera le commencement de la bataille à l'aile droite. Le 3e corps, placé au centre, devra soutenir ses deux voisins, aussitôt que les fédéraux lui paraîtront ébranlés par l'une ou l'autre attaque. Ainsi, par une suite d'erreurs qui s'enchaînent, Lee développe son armée sur un front plus étendu que celui de Meade, sans concentrer nulle part les forces nécessaires pour rompre la ligne ennemie; la première attaque doit être faite à droite avec deux divisions seulement; puis, sans autre avis que le bruit de ce combat, signal toujours bien incertain, trois divisions entreprendront la seconde à l'autre extrémité de la ligne ; enfin, si le succès semble les favoriser, le centre droit, en reliant ces deux attaques, prendra sa part dans la bataille. Faut-il voir dans ces dispositions la preuve des incertitudes de Lee sur le point où il convient de frapper son adver-

saire? ou ne doit-on pas plutôt penser qu'il n'ose confier à personne une mission aussi importante que celles dont Jackson s'était si bien acquitté à Manassas et à Chancellorsville? Cette dernière supposition est justifiée par la part que nous serions tenté d'appeler insignifiante, si nous pouvions le faire sans prétendre le blâmer, que Lee prendra à la direction de la bataille. Une fois la partie engagée, il continue, comme si Jackson vivait encore, à laisser à ses lieutenants une latitude extraordinaire: l'absence d'un état-major suffisant, ce grand vice des armées américaines, en fait peut-être pour lui une nécessité. Après avoir tracé à chacun son rôle séparé dans l'action qui se prépare, il restera, pour ainsi dire, spectateur de la lutte, ne recevant presque aucun avis, n'envoyant presque aucun ordre. La machine qu'il a entre les mains est trop difficile à manœuvrer, pour qu'il puisse la guider lorsqu'elle est en marche.

C'est ce défaut même que le plan adopté par Lee a l'inconvénient d'exagérer en faisant dépendre le succès de l'action combinée de plusieurs corps qui ne sont nullement reliés entre eux. Il commet ainsi, à son tour, la faute qu'il a fait payer si cher à Hooker et à Sedgwick sur les bords du Rappahannock, et cette faute, dont nous verrons les con-

séquences se développer à chaque phase de la bataille, sera aggravée, comme il arrive souvent, par les hésitations de ses lieutenants, obligés, pour la première fois, de manœuvrer sous les regards et les boulets de l'ennemi : elle sera la cause principale de son échec.

Longstreet, nous l'avons dit, n'approuvait pas le plan d'attaque qu'il était chargé d'exécuter et mit peu de diligence à s'y préparer, avant d'avoir reçu des ordres détaillés. Il trouvait ses forces, réduites alors à six brigades, insuffisantes pour une pareille tâche, et il espérait que l'attaque serait remise au lendemain, pour laisser à la division Pickett et à la brigade Law le temps de le rejoindre. Si Lee lui en avait donné l'ordre formel, ou s'il avait senti lui-même la nécessité de commencer l'action le plus tôt possible, il aurait pu amener en ligne sept brigades, dès neuf heures du matin. A cette heure, en effet, les seize pièces composant son artillerie de corps, parties de Greenwood sous la direction du colonel Alexander, arrivaient sur Seminary-Hill, et la brigade Wilcox, laissée par Hill sur le Marsh-Creek, derrière les bivacs du 1er corps, atteignait, sans être aperçue de l'ennemi, les bois voisins de Warfield, où Mac Laws vint la relever vers quatre heures du soir. Longstreet préféra

attendre, trouvant sans doute que, par une de ces longues journées de juillet, il n'avait pas besoin de se presser pour vaincre et pour recueillir les fruits de la victoire. Il est vrai que Lee, commençant à s'impatien ter, lui prescrit d'attaquer sans la brigade Law, qui ne peut arriver qu'à midi; mais le général en chef cède bientôt à sa demande instante et lui permet de l'attendre: au reste, trois quarts d'heure ne se sont pas écoulés que Law a rejoint les autres brigades de Hood massées sur le revers occidental de Seminary-Hill, derrière la droite du 3e corps. Celui-ci est en position depuis longtemps, ainsi que les batteries d'Alexander; Ewell attend le signal convenu.

Déjà le soleil, un ardent soleil de juillet, a dépassé le zénith, et le même silence continue à régner sur les deux armées. Meade, s'étonnant de plus en plus de l'inaction de l'ennemi, cherche en vain à en deviner le motif. Le poste d'observation placé sur le Little-Round-Top signale des mouvements de troupes vers le sud. Le général unioniste soupçonne, non sans apparence de raison, que les confédérés veulent lui dissimuler une marche de flanc, ayant pour but de le tourner entre Taneytown et Gettysburg; car il ne peut s'expliquer autrement pourquoi ils tardent tant à l'attaquer. Ayant renoncé à prendre l'offensive,

il doit prévoir tout ce que peut tenter l'ennemi : si celui-ci réussit à le tourner, il faudra ramener l'armée en arrière, soit sur le Willoway-Creek, soit sur le Pipe-Creek. Il prescrit donc à son état-major d'étudier la position de chaque corps et les routes par lesquelles ils peuvent se retirer ; le chef de cet état-major, le général Butterfield, prépare, en même temps, l'ordre général indiquant la direction que devra prendre chacun de ces corps. Enfin, voulant être renseigné par ses lieutenants sur la nature du terrain que chacun d'eux aura à défendre, sur l'état de ses troupes, comme sur les différentes dispositions à prendre selon ce que fera l'ennemi, Meade, qui les traite encore en camarades, les convoque en conseil, à son quartier général, près de Zeiglers-Grove. On a voulu depuis voir dans ces mesures la preuve que Meade se préparait à abandonner les positions de Gettysburg. On a prétendu qu'il aurait exécuté le jour même ce dessein, déjà arrêté dans son esprit, s'il n'en avait été empêché par l'attaque dont nous allons parler. Meade, au contraire, a affirmé que l'ordre, rédigé par Butterfield et montré à plusieurs officiers, avait été écrit à son insu. Mais, en eût-il été autrement, nous ne pourrions voir dans ces préparatifs que la preuve d'une préoccupation fort sage : toutes les dis-

positions prises par le général en chef unioniste sur le terrain contredisent formellement la pensée qu'on lui a attribuée.

Cependant une de ces erreurs qui sont fréquentes sur le champ de bataille vient compromettre la sécurité de la ligne fédérale justement dans la partie qui sera menacée la première. Meade, croyant que la division de cavalerie de Gregg l'avait rejoint et éclairait son flanc gauche, avait autorisé Pleasonton à renvoyer à Westminster les deux brigades de Buford, si fort éprouvées la veille. Il avait été mal informé : Buford seul couvrait ce flanc. Meade ne l'apprend qu'à une heure ; il prescrit aussitôt à Pleasonton de ne pas le dégarnir complètement ; mais il est trop tard, Buford est parti ; Merritt, qui vient d'Emmettsburg, est encore fort loin, et Sickles n'a ainsi que les tirailleurs de son infanterie pour observer les mouvements de l'ennemi, dont de nombreux indices révèlent la présence en force de ce côté. En effet, dès neuf heures du matin, les éclaireurs de Birney ont été attaqués par ceux de Wilcox dans les bouquets d'arbres qui couvrent, à l'est, la ferme Warfield, et bientôt toute la brigade confédérée s'est avancée pour les soutenir. Lorsque, peu de temps après, Sickles a appris le départ si inopportun de Buford, il s'est décidé, pour parer à toute

surprise, à le remplacer en faisant avancer toute sa ligne d'avant-postes jusque sur la route d'Emmettsburg. Ce général, dont l'instinct militaire sait pénétrer les intentions de l'ennemi, soupçonnant avec raison que le principal effort de Lee ne tardera pas à se porter contre la partie de la ligne fédérale qui lui est confiée, ne s'est pas contenté de ce mouvement. Afin de protéger l'importante position des Vergers, il a chargé le colonel Berdan de pousser une reconnaissance, avec deux régiments, sur la route de Millerstown, jusqu'aux petits bois où des coups de fusil ont été échangés avec l'ennemi. Vers midi, il pénètre au milieu de ces bouquets d'arbres; mais bientôt, assailli par toute la brigade Wilcox, criblé de coups par la batterie Bogue, du corps de Hill, il est obligé de se replier sur les Vergers. Cet engagement lui a coûté assez cher; mais il a révélé la présence d'un ennemi nombreux, qui se dissimule et semble vouloir tourner la gauche fédérale. Pendant ce temps, Sickles, préoccupé de l'attaque dont il se croit menacé, a fait demander à Meade de nouvelles instructions; enfin, vers onze heures, ne recevant pas de réponse, il va lui-même les chercher au quartier général. Il vient dire à Meade que Geary ne lui a laissé aucune position nettement définie à défendre; ne trouvant pas

de point d'appui sur la ligne qu'il occupe, il voudrai s'avancer, avec toutes ses forces, jusque sur la route d'Emmettsburg, et demande instamment à son chef, soit de s'assurer par lui-même de la nécessité de ce mouvement, soit d'envoyer le général Warren pour en être juge à sa place. Meade, ne croyant pas sans doute que l'attaque de l'ennemi porterait sur sa gauche, et retenu peut-être aussi par le voisinage du bureau télégraphique, ne voulut ni quitter son quartier général ni se séparer du général Warren. Il se contenta de répéter à Sickles l'ordre de rester dans les positions prises la veille par Geary et, d'après un témoin oculaire, il lui indiqua même du doigt les mamelons des Rounds-Tops comme le point de repère sur lequel il devait s'aligner. Ce fut un tort de sa part; car il devait, s'il avait confiance dans le coup d'œil de Sickles, tenir compte de ses objections, et, dans le cas contraire, les contrôler sans retard. En effet, que le commandant du 3e corps se fût ou non trompé dans ses appréciations, il ne demandait qu'à recevoir des instructions précises, au lieu de simples indications qui lui laissaient une latitude dont les limites mêmes lui semblaient fort vagues. Enfin il obtient la permission d'emmener avec lui le général Hunt, chef de l'artillerie, et, revenant à la hâte, fait

avec lui une reconnaissance de la ligne sur laquelle il aurait voulu placer ses troupes. Hunt indique les positions qui lui sembleraient les meilleures pour son arme, mais, vu le plan d'ensemble du général en chef, il refuse de donner un avis formel sur l'occupation de cette nouvelle ligne, qui modifie tout l'ordre de bataille. Il retourne au quartier général, en achevant d'examiner le terrain jusqu'au Little-Round-Top, et demande à Meade d'aller lui-même à la gauche avant d'approuver le mouvement proposé. Plusieurs heures se sont ainsi écoulées; Meade, qui a convoqué tous ses chefs de corps et attend Sickles comme les autres, compte sans doute s'expliquer alors avec lui d'une façon plus précise. Mais celui-ci, en apprenant le résultat de la reconnaissance de Berdan, ne doute plus des projets de l'ennemi et s'inquiète de plus en plus d'avoir à recevoir son attaque sur le terrain qu'il occupe actuellement. Laissé dans l'incertitude par le départ de Hunt, il se décide enfin, un peu avant deux heures, à prendre possession, avec tout son corps, de la route d'Emmettsburg jusqu'aux Vergers.

Il se trouve ainsi, nous l'avons dit, dans une position plus dominante que s'il était resté dans l'alignement de Zeiglers-Grove à Little-Round-Top et surtout que s'il avait laissé Humphreys dans les bas-fonds

qui descendent au Plum-Run. Cependant elle offre de si graves inconvénients qu'on ne saurait approuver l'initiative prise par le général Sickles en s'y établissant. D'une part, en effet, la route d'Emmettsburg, s'enfonçant dans un pli de terrain entre les maisons Godori et Smith, il faudrait, pour que la ligne ne fût pas commandée en ce point, s'étendre jusqu'à la crête, à deux cents mètres plus à l'ouest; d'autre part, la position des Vergers présente un angle très saillant, facile à battre des deux côtés, dépourvu de tout flanquement, et situé à trois cent cinquante mètres seulement d'une arête boisée, un peu plus élevée, derrière laquelle l'ennemi peut préparer ses attaques. Enfin cette ligne brisée, allant de Zeiglers-Grove au Little-Round-Top par les Vergers, a un développement presque double de la précédente, qui était déjà trop longue ; il en résultera que le front du 3e corps, ains étendu, perdra sa force de résistance et que cependant il sera impossible de replier les deux ailes suffisamment pour atteindre leurs points d'appui naturels à droite et à gauche. Si l'ennemi, comme on peut le craindre, tente un mouvement tournant par le sud et veut dissimuler sa marche derrière l'arête de Warfield, c'est cette arête même qu'il faudrait occuper; car elle masque entièrement la vue des Vergers.

Mais c'est sur son front et non sur son extrême gauche que Sickles semble avoir attendu une attaque. Aussi fait-il d'abord avancer, de cinq cents mètres environ, la ligne de bataille de la division Birney, abandonnant ainsi la rive gauche du Plum-Run et les flancs du Little-Round-Top, dont il ne semble pas avoir alors apprécié toute l'importance, pour se placer dans l'alignement de Humphreys ; puis il fait faire à toute la division une demi-conversion à gauche, en prenand Ward comme pivot, de manière que Graham, avec l'aile marchante, vienne occuper les Vergers ; les trois brigades, sauf l'extrême droite de celle-ci, se trouvent la face au sud. Ce n'est pas sans regrets que les soldats de la gauche de Birney quittent les positions qu'ils occupent pour s'engager sur un terrain qui offre de bien plus grandes facilités à l'ennemi pour les aborder. Ce général, voulant occuper la ligne du ruisseau qui descend de la maison Rose au Plum-Run, les porte en avant sans leur laisser achever complètement la conversion ; Ward s'établit dans le bois qui couvre, au-dessus de ce ruisseau, le flanc de la colline de Devils-Den ; sa gauche s'appuie à la gauche du Plum-Run et se trouve ainsi séparée du Little-Round-Top, qui reste exposé sans défense à une surprise de l'ennemi; sa droite s'étend

jusqu'au sommet du champ de blé triangulaire dont nous avons parlé plus haut. Trobriand, lui donnant la main dans ce champ, forme sa ligne à travers le bois situé en amont sur la pente qui borde la rive gauche de l'affluent, et la prolonge, par les champs, en montant vers le mamelon des Vergers, sur lequel est établi Graham; mais, pour se relier à cette position, il est obligé de déployer en tirailleurs un régiment tout entier, le 3[e] Michigan. La division Birney, ainsi formée, présente à l'ennemi son flanc droit, sur la route d'Emmettsburg; pour le couvrir autant que possible, Humphreys, par l'ordre de Sickles, se porte, un peu avant trois heures, sur cette même route, avec toutes ses forces. Mais la position qui lui est ainsi assignée offre, à son tour, de graves dangers. En effet, pour fortifier la ligne trop étendue de Birney, Sickles lui enlève la brigade Burling, qu'il place en réserve derrière Ward et Trobriand; Humphreys, laissant à ses deux autres brigades la formation qu'il leur a donnée le matin, appuie sa gauche sur Graham, près de la maison Sherfy; sa droite reste en l'air dans le pli de terrain où la route est dominée du côté de l'ennemi; et, sa ligne ayant déjà huit cents mètres de développement, il ne peut même l'étendre jusqu'à la maison Godori, de l'autre côté de ce vallon. Gibbon,

qui commande la division de gauche du 2e corps, ne suit naturellement pas ce mouvement, dont il ne comprend point l'objet, et se trouve ainsi séparé de la droite de Humphreys par un espace de près de cinq cents mètres. Cette interruption dans le front de bataille des fédéraux est d'autant plus dangereuse que la maison Godori et les plantations qui l'entourent, situées sur un point dominant, sont facilement accessibles à l'ennemi, grâce à un épais rideau d'arbres qui s'en approche à quelques centaines de mètres. Gibbon, sentant le danger, et ne pouvant cependant prolonger sa ligne jusque sur la route sans l'exposer à être enfilée, charge deux régiments d'occuper la maison pour servir ainsi de lien entre les deux corps. Humphreys, de son côté, envoie ses éclaireurs débarrasser au loin le terrain, devant son front, des clôtures en troncs d'arbre qui pourraient arrêter son feu et gêner ses mouvements. Enfin les cinq batteries du 3e corps, bientôt renforcées par trois autres tirées de la réserve, sont placées de manière à couvrir, autant que possible, les points faibles de la ligne. A droite, la batterie Seely établie près de la maison Smith et domine le vallon dans lequel descend la route d'Emmettsburg; Turnbull vient quelque temps après se placer à gauche. Randolph occupe, derrière la mai-

son Sherfy, la face occidentale de l'angle même, et, sur la face méridionale, les batteries de Clark et de Bigelow sont postées en avant d'une tranchée creusée pour le chemin qui descend au Plum-Run; trente pièces défendent ainsi la position des Vergers. Winslow, avec des obusiers de 12, très redoutables à petite portée, est établi dans le champ de blé derrière Trobriand; enfin Smith a pu gravir, avec sa batterie, le sommet de la colline de Devils-Den, d'où il commande la gorge du Plum-Run et toutes les pentes boisées qui s'étendent jusqu'à la route d'Emmettsburg. Sickles, convoqué au quartier général, a laissé le commandement de ses troupes à Birney. Mais, au moment où les généraux vont s'assembler, la voix du canon, qui se fait entendre à gauche, les appelle chacun à son poste. Sickles n'a pas eu le temps de descendre de cheval. Meade, cette fois, n'hésite plus à le suivre; il est trois heures et demie, la bataille va enfin commencer.

Les trop longs préparatifs des confédérés sont donc achevés. On a vu comment ils ont perdu un temps précieux jusqu'à midi. A cette heure, Law rejoint Hood et Mac Laws, qui ont formé les faisceaux et l'attendent sur la rive droite du Willoughby-Run, entre les routes de Chambersburg et de Hagerstown

en face du champ de bataille de la veille. Les deux divisions se mettent en marche. Celle de Mac Laws en tête, sous la conduite du colonel Johnston, de l'état-major général, se dirige au sud vers la maison d'école du Willoughby-Run. De là un chemin, serpentant à travers les bois, l'amènera dans la route d'Emmettsburg au delà des Vergers et lui permettra ainsi d'envelopper la gauche fédérale. Mais, arrivés à mi-chemin, les confédérés aperçoivent entre deux collines le sommet du Little-Round-Top et les drapeaux agités par les observateurs fédéraux qui l'occupent. Comme Lee a formellement prescrit de dissimuler la marche du 1er corps, on arrête Mac Laws, on attend des ordres; enfin la colonne rétrograde sur la route de Hagerstown pour la suivre jusqu'au Black-Horse-Tavern et, là, prendre la route de Millerstown, afin de gagner la maison d'école, par un détour de huit kilomètres[1].

1. Longstreet a accusé le colonel Johnston d'avoir fait faire, à son insu, à sa première division ce grand et inutile détour. Mac Laws et Johnston affirment, au contraire, que la direction du Black-Horse-Tavern fut donnée par Longstreet lui-même. Nous ne pouvons concilier ces témoignages opposés; mais nous ferons remarquer que, dans l'un et l'autre cas, la responsabilité appartient au commandant du 1er corps, qui devait être auprès de la tête de sa colonne pour la diriger. Johnston ajoute que le détour imposé à la division Mac Laws fut insignifiant et ne lui fit perdre que peu de

Cette contre-marche fait perdre plus de deux heures à Mac Laws. Lee, qui, depuis une heure, s'attend, d'un instant à l'autre, à le voir déboucher, ne comprend pas le motif de ce retard et s'impatiente en vain. De son côté Ewell, qui ne recoit aucun ordre, voulant employer son temps, poste son artillerie sur Benners-Hill, tire quelques coups contre Culps-Hill, et fait avancer des reconnaissances pour tâter les positions fédérales. Longstreet lui-même, qui a précédé, par un chemin plus direct, ses colonnes sur le terrain où elles doivent se former, partage enfin l'impatience de son chef et retourne au-devant de ses troupes, pour hâter leur marche. Il ne peut plus détourner Mac Laws de la route dans laquelle il s'est engagé si malheureusement; mais il trouve encore Hood au point où celui-ci a été arrêté. Le commandant du 1er corps, comprenant qu'il n'y a plus aucun intérêt à dissimuler sa marche, puisque toute la colonne a dû être depuis longtemps signalée du haut du Little-Round-Top, prescrit à Hood de gagner directement la route d'Emmettsburg, en passant der-

temps. L'examen de la carte suffit pour prouver que cette assertion est inadmissible. Mais les conséquences de l'attaque tardive de Longstreet furent si graves, que nous n'avons voulu taire aucune des excuses alléguées par les divers intéressés.

rière l'arête de Warfield. Hood devance ainsi Mac Laws sur cette route, et, prenant sa droite, il pourra commencer l'attaque avant même que celui-ci soit arrivé en ligne. Lee, auquel Longstreet s'est empressé d'annoncer sa prochaine entrée en ligne, a fait dire à Ewell de se tenir prêt à le soutenir vers quatre heures. Hood, de son côté, laissant à sa gauche le bois que Wilcox occupe en face des Vergers, et où Mac Laws devra se former, a placé ses quatre brigades en bataille sur deux lignes à l'ouest de la route d'Emmettsburg, Laws à droite et derrière lui Benning, à gauche Robertson en première et Anderson en seconde ligne. A trois heures, il reçoit l'ordre de commencer l'attaque en se conformant aux prescriptions de Lee, c'est-à-dire en maintenant sa gauche près de la route.

Mais le rapport de ses éclaireurs révèle à Hood les inconvénients de la direction qui lui a été donnée. On sait en effet que la gauche des fédéraux, au lieu de se terminer, comme le général en chef sudiste le pensait, aux environs des Vergers, se prolonge, en retour, depuis ce point jusqu'au Plum-Run, en formant une ligne convexe solidement établie et d'un abord difficile. Plus au sud, les champs assez ouverts qui, depuis la route d'Emmettsburg, s'étendent, en con-

tournant le massif des Round-Tops, jusqu'à celle de Taneytown, où sont parqués les convois ennemis, semblent inviter les confédérés à envelopper, de ce côté, l'extrémité de la ligne unioniste. Le terrain est favorable à un mouvement tournant ainsi limité et qui ne compromettrait pas l'armée dans une marche de flanc. Hood demande, deux fois, à son chef immédiat la permission de le tenter. Mais l'ordre de Lee est formel, le plan de bataille ne peut être changé sans son assentiment, et Longstreet a déjà perdu tant de temps qu'il n'ose plus prendre la responsabilité d'un nouveau retard. Quoiqu'il ne soit pas dans les conditions prévues par Lee, il s'applique donc à faire exécuter, à la lettre, les instructions que celui-ci a données, et vient indiquer lui-même à Hood la direction qu'il doit suivre. C'est la colline de Devils-Den qui en est l'objectif. A Mac Laws reviendra la tâche d'attaquer les Vergers de front et de flanc. A trois heures et demie, les quatre brigades du premier se mettent en marche, en descendant vers le Plum-Run, leur droite s'étendant vers le chemin qui relie la maison Slyder à la route d'Emmettsburg. Les deux armées en présence vont enfin en venir aux mains.

CHAPITRE IV

GETTYSBURG

L'importance de la bataille de Gettysburg nous a obligés à en partager le récit en deux chapitres ; mais cette seconde partie n'est que la continuation de la première : la grande lutte est engagée depuis le matin du 1er juillet, malgré le temps d'arrêt qui marque le commencement de la journée du 2. Les mouvements du corps de Longstreet que nous venons de décrire ont été aperçus par les fédéraux établis aux Vergers ; leur artillerie ouvre le feu sur les bois voisins de Warfield ; plusieurs batteries du corps de Longstreet, qui ont pris position près de cette ferme, leur répondent ; Wilcox d'un côté, Graham de l'autre, font avancer des tirailleurs et la fusillade s'échauffe rapidement. C'est en cet instant que Meade arrive, avec Sickles, sur la nouvelle ligne que celui-ci a fait occu-

per par ses troupes. Frappé de son étendue, il comprend qu'un seul corps ne peut suffire pour la défendre : il se prépare aussitôt à la renforcer et envoie le général Warren, dont le coup d'œil lui inspire toute confiance, choisir les points sur lesquels il est le plus urgent de porter des secours. Sickles, voyant que son chef n'approuve pas son récent mouvement, lui propose de revenir en arrière. Mais Meade, lui montrant les bois à leur gauche, répond qu'il est trop tard; en effet, tandis que le feu d'artillerie redouble contre les Vergers, les salves de mousqueterie annoncent que, plus à l'est, Hood a commencé la bataille. Celui-ci devait faire faire à son front un quart de conversion à gauche, pour aborder la partie de la ligne fédérale occupée par Trobriand et Ward. Mais, en s'avançant au delà de la route d'Emmettsburg, il a tout de suite reconnu l'importance du Little-Round-Top et, faisant incliner Law, non plus à gauche, mais à droite, il le dirige sur ce point. Robertson, voyant ce mouvement, l'imite aussitôt pour ne pas rompre la ligne, et, passant l'affluent du Plum-Run en face du revers occidental de la colline de Devils-Den, il s'élance, quelques minutes avant quatre heures, à l'attaque de cette position, précédé d'une nuée de tirailleurs. Les fédéraux, qui ont vu sur les pentes opposées les lignes

serrées des assaillants s'avancer avec tous leurs drapeaux déployés et en poussant leur cri de guerre, sont prêts à les recevoir. Ward attend leur choc, de pied ferme, dans de bonnes positions; mais, comme il a envoyé Berdan et le 3e Maine aux Vergers, sa brigade est réduite à cinq régiments. Une lutte ardente s'engage sur les pentes rocheuses, que les confédérés commencent à escalader; heureusement pour Ward, Robertson, en étendant sa gauche pour l'envelopper, présente le flanc à Trobriand, et, de ce côté, ses soldats, pris d'écharpe, ne tardent pas à plier. Il est obligé de porter tout le reste de ses forces à leur secours, et Ward, ainsi dégagé, reprend le terrain qu'il vient de perdre. Le 1er Texas, qui allait s'emparer des premières pièces de la batterie Smith, rétablit le combat à gauche; mais les canons fédéraux, libres désormais, font éprouver des pertes sensibles aux assaillants, qui s'efforcent en vain de les enlever.

Pendant ce temps, Anderson, qui devait soutenir Robertson, n'a pas suivi son mouvement à droite et va donner contre le centre de la ligne de Trobriand, qui en est la partie la plus forte. Obligé de passer le ravin sous le feu de l'ennemi, il a été repoussé avec des pertes sérieuses. D'autre part, deux régiments s'étant séparés de la brigade Robertson et continuant

à marcher avec les troupes de Law, cette brigade se trouverait isolée et dans une position fort critique sans l'arrivée opportune de Benning. Ce général ayant, comme Anderson, conservé sa direction première se trouve ainsi derrière Robertson. Leurs trois brigades reprennent l'attaque en même temps. Trobriand et Ward résistent avec la plus grande énergie; les batteries de Smith et de Winslow les soutiennent autant que la nature du terrain le permet. Le bois, les rochers, la pente donnent un grand avantage aux défenseurs; mais ils sont bien moins nombreux que les sudistes, qui s'acharnent à l'attaque avec une rare énergie; aussi leurs pertes sont rapides, leur ligne s'amincit rapidement, il n'y a aucune réserve pour la renforcer.

Le combat ainsi engagé n'a pas fait perdre de vue à Hood les cônes des Round-Tops. Le plus élevé semble inaccessible, et d'ailleurs la vue d'enfilade sur la ligne fédérale doit lui être masquée par le plus petit: c'est de celui-là et des pentes environnantes qu'il faut s'emparer. Laws, chargé de cette tâche, s'engage dans le vallon du Plum-Run, pour le remonter entre les pentes de Devils-Den et celles des Round-Tops; sa brigade est renforcée par les deux régiments qui se sont détachés de celle de Robertson; il a sous ses

ordres des soldats du Texas et de l'Alabama, éprouvés dans maints combats, ardents comme le soleil sous lequel ils sont nés, infatigables et insensibles au danger, semblables en un mot au brillant Hood, qui les a formés depuis longtemps et les encourage par sa présence. Ward n'avait placé qu'un seul régiment, le 4e Maine, devant le Little-Round-Top, dans le fond où coule le Plum-Run; mais il a eu le temps de le renforcer par le 40e New-York, que Trobriand a envoyé à son secours lorsque Robertson l'a attaqué, et par le 6e New-Jersey, détaché de la brigade Burling. Les trois régiments, bientôt portés au nombre de quatre par un nouvel envoi de cette brigade, s'embusquent derrière les rochers et résistent à l'assaut furieux de Law; cependant ils perdent du terrain et découvrent les abords du Little-Round-Top. Ward est obligé, pour soutenir leur retraite, de dégarnir sa droite; Trobriand, à son tour, contraint d'étendre sa gauche, afin de remplir le vide ainsi formé, place le 17e Maine dans le champ de blé, derrière le mur qui, au sud, sépare ce champ de la partie du bois abandonnée par Ward; Winslow dirige ses canons sur ce bois. En allongeant ainsi sa ligne, Trobriand ne conserve, au centre, que deux faibles régiments; car il ne peut appeler le 3e Michigan sans rompre

tout lien avec Graham. Il tient bon toutefois contre le second assaut d'Anderson; celui-ci est blessé, ses troupes sont repoussées. Mais l'arrivée de Benning a porté un coup fatal à Ward. Les confédérés gravissent de nouveau la colline, pressant les fédéraux, qui se défendent pied à pied, et finissent par s'emparer, près du sommet, de trois des pièces de Smith. L'infanterie fédérale, en se retirant, laisse presque sans soutiens le reste de la batterie, posté, plus en arrière, sur un mamelon escarpé, d'où elle commande la gorge du Plum-Run.

Au même moment, une partie de la division Mac Laws entre en ligne. Les ordres de Longstreet prescrivaient à cette division, une fois sortie du bois qu'elle occupait, de se déployer sur deux lignes, à cheval sur la route d'Emmettsburg, Kershaw, puis Semmes à droite, à gauche Barksdale, et Wofford derrière lui; elle devait suivre ainsi cette route pour attaquer la position des Vergers, aussitôt que Hood l'aurait tournée. Mais celui-ci, s'étant étendu à droite, fort loin de la route, Mac Laws ne peut prendre cette direction sans exposer lui-même son flanc. Après avoir attendu quelque temps, il se décide à modifier ses dispositions. Kershaw reçoit, vers cinq heures, l'ordre de passer la route d'Emmettsburg et,

au lieu de la suivre vers le nord, de soutenir la gauche de Hood; Semmes marchera sur ses traces. Kershaw atteint bientôt la maison Rose; mais, à partir de ce point, la nature du terrain retarde sa marche; enfin il traverse le haut de l'affluent du Plum-Run, et, peu après cinq heures et demie, il attaque la colline boisée qu'occupe le centre de Trobriand; il étend sa gauche contre la faible ligne qui relie celui-ci à Graham et qui couvre les batteries Clark et Bigelow. Près de la route d'Emmettsburg, les confédérés, n'ayant pas encore engagé leur infanterie, dirigent contre les deux brigades de Humphreys et celle de Graham le feu de toutes les pièces qu'ils peuvent placer sur l'arête de Warfield. Enfin une partie de l'artillerie du corps de Hill canonne les positions du 2e corps de l'armée du Potomac. Les batteries unionistes leur répondent avec entrain.

Comme nous l'avons dit, Meade, reconnaissant, dès son arrivée sur le terrain, que Sickles ne pourrait défendre seul sa position, lui avait promis de prompts renforts. Il l'avait autorisé à demander une division à Hancock à sa droite, et lui avait annoncé la prochaine arrivée du 5e corps. En effet, avant de quitter son quartier général, il avait ordonné à Sykes de venir avec ce corps soutenir la gauche du 3e, qui lui

semblait, dès lors, devoir être particulièrement menacée. Sykes, allant chercher ses troupes à deux kilomètres environ en arrière des Round-Tops, les avait mises aussitôt en marche. Il avait ordre de les placer à l'extrême gauche, sur le prolongement de la ligne de Birney. Aussi lorsque celui-ci, voyant l'attaque de Hood se dessiner, lui demanda avec instance un secours immédiat, ne voulut-il d'abord laisser détourner aucun de ses régiments de la direction qui lui avait été donnée. Mais, ayant passé le Plum-Run avec la division Barnes, il a pu reconnaître lui-même le terrain; aussitôt après, vers quatre heures et demie, il propose à Birney de faire renforcer par Barnes le centre de sa ligne, pourvu que cette ligne s'étendant à gauche vienne couvrir la batterie Smith, alors fort exposée, et le vallon du Plum-Run. Birney se hâte d'accepter et envoie les deux régiments de Burling avec celui de Trobriand que nous avons vus arriver si à propos dans cette nouvelle position. Sykes, de son côté, porte en avant les brigades Tilton et Sweitzer de la division Barnes, qu'il avait arrêtées derrière Trobriand. Sweitzer se place à droite de celui-ci, dans le bois où il combat, sa gauche bordant le ravin et regardant le sud, le reste de la ligne formant un angle droit et faisant face à l'ouest; Tilton prolonge son front dans cette

direction, sur la pente découverte qui s'élève jusqu'aux Vergers.

Pendant que ce mouvement s'exécute, Kershaw, passant le ravin, comme nous l'avons dit, s'avance contre ces mêmes positions. Son attaque porte d'abord sur Sweitzer ; mais celui-ci, établi dans un terrain favorable, lui résiste. Il se tourne alors contre la brigade de Tilton, qui est beaucoup plus exposée. Elle n'a aucun point d'appui ; sa droite est en l'air ; elle plie. Sa retraite entraîne celle de Sweitzer, malgré l'énergie avec laquelle il se défend dans le bois. Les troupes du 3e corps, qui combattent à gauche de ces deux brigades, et que leur arrivée avait soulagées, se trouvent de nouveau compromises. Plus loin encore, à l'extrême gauche, le combat s'est étendu et a pris plus d'importance : toutes les troupes dont Sykes peut disposer sont successivement dirigées sur cette partie de la ligne que Meade a confiée à sa garde.

Pour montrer comment les pentes du Little-Round-Top, tout à l'heure dégarnies, se couvrent rapidement de défenseurs, il nous faut revenir de deux heures en arrière. Vers quatre heures moins un quart, Warren, suivant les instructions de Meade, avait atteint cette colline et la gravissait pour découvrir le pays. Les officiers du corps des signaux, établis

sur le sommet, l'ayant informé qu'ils croyaient apercevoir des lignes ennemies dans les bois, entre le Plum-Run et la route d'Emmettsburg, il avait envoyé à la batterie Smith l'ordre de tirer un coup de canon dans cette direction. Au moment où le projectile avait passé, en sifflant, au-dessus des arbres, tous les soldats confédérés avaient instinctivement levé la tête, et ce mouvement simultané étant communiqué aux armes polies qu'ils tenaient à la main, Warren en avait aperçu le reflet comme un éclair serpentant en longue traînée sous le feuillage. Cette apparition passagère avait été pour lui une révélation : il avait deviné le danger qui menaçait le Little-Round-Top et compris, par là même, l'importance de cette position. Il fallait se hâter pour lui trouver des défenseurs. Courant à la suite de Sykes, qui venait de passer au pied de la colline, avec la division Barnes, il l'avait trouvé près du champ de blé, achevant la reconnaissance dont nous avons parlé plus haut. Le chef du 5e corps avait ordonné aussitôt au colonel Vincent, qui commandait la 3e brigade de Barnes, d'aller occuper le pied du Little-Round-Top : la batterie de Hazlett devait lui prêter son concours. Warren, les devançant, était arrivé à son poste d'observation, pour voir à ses pieds la première attaque de Law contre les quatre régi-

ments qui seuls défendaient la gorge du Plum-Run. Un instant après, le gros de ces troupes se repliait sur le flanc de Devils-Den-Hill, tandis qu'une partie des éclaireurs cherchait un refuge dans les rochers amoncelés sur le flanc occidental du Little-Round-Top. Les confédérés pressaient le pas à leur suite : leurs balles arrivaient déjà sur le poste élevé d'où Warren suivait cette scène émouvante. Il ne pouvait, par contre, voir la brigade Vincent, qui, contournant à l'est la colline, avait disparu dans les bois. Cette position, facile à défendre, impossible à reprendre, et dont Warren semble avoir seul alors compris la valeur, allait donc tomber, sans coup férir, aux mains de l'ennemi. Le jeune général du génie tente une dernière chance pour la sauver. Il prescrit aux officiers du corps des signaux, qui se préparent à quitter un poste sans défenseurs, de continuer à agiter leurs drapeaux malgré le feu de l'ennemi, pour lui faire illusion et l'arrêter quelques instants, pendant qu'il ira demander du secours à une troupe dont il voit la colonne se dérouler sur la route suivie peu auparavant par Barnes. C'est la 3e brigade de la division Ayres, sous les ordres du général Weed : elle appartient au 5e corps et précède d'assez loin le reste de la division. Weed est allé en avant demander des instructions à Sickles,

dont il doit prendre les ordres; mais le premier régiment que rencontre Warren est commandé par le colonel O'Rorke, son ami et, pendant quelque temps, son subordonné, qui n'hésite pas à répondre aux instances de son ancien chef. Tandis que le reste de la brigade continue sa route, O'Rorke fait gravir directement les pentes du Little-Round-Top à la colonne du 140ᵉ New-York, qui heureusement a un effectif très considérable. Pendant ce temps, Vincent, pressant l'allure de ses soldats, a atteint l'extrémité méridionale de cette même colline. De ce côté, elle est moins escarpée que sur les autres faces : prolongée par une arête qui présente, à mi-côte, une partie horizontale d'environ cent mètres de longueur, elle descend ensuite, en pente douce, jusqu'au pied du grand Round-Top. Cette arête offre à Vincent une excellente position pour barrer le passage aux soldats de Law, qui s'avancent rapidement dans sa direction; il s'établit sur le versant occidental, le 16ᵉ Michigan à droite au-dessous du sommet même de la colline, le 44ᵉ New-York et le 83ᵉ Pennsylvanie au centre, le 20ᵉ Maine, sous le colonel Chamberlain, à gauche, en retour, sur l'extrémité de l'arête. Ces troupes ne peuvent arriver plus à propos. Hood, après s'être laissé arrêter quelque temps par la difficulté

de maintenir les rangs de ses soldats sous le feu d'une batterie fédérale postée au fond de la gorge, vient d'arriver enfin au pied du Little-Round-Top, qu'il leur montre comme une proie désormais facile à saisir. Une grande clameur s'élève de la ligne des assaillants, qui se ruent avec impétuosité sur le centre de la brigade Vincent. Mais, sur ce terrain, tous les avantages sont pour la défensive et le feu des unionistes, abrités dans ses anfractuosités, arrête les confédérés, qui, pour arriver sur eux, trébuchent à chaque pas. Ils ne reculent pas pour cela et, se postant, à leur tour, derrière les rochers, engagent avec la brigade Vincent un combat fort meurtrier, car il se livre presque à bout portant. Law, voyant la résistance que lui oppose de front cette faible troupe, se décide à la tourner. Il étend sa gauche pour déborder le 16e Michigan et l'attaque si vigoureusement, que ce régiment ne peut résister à son choc. La situation devient grave pour les fédéraux : Vincent est entièrement isolé du reste de l'armée et il ne protège plus le point capital de la position, le sommet du Little-Round-Top, sur lequel les officiers du corps des signaux continuent courageusement à brandir leurs drapeaux.

Au moment même où le 16e Michigan est enfoncé,

les soldats de O'Rorke, par une coïncidence vraiment providentielle, atteignent, en courant, ce sommet que Warren leur désigne comme la citadelle qu'il faut conserver à tout prix. A leurs pieds s'étend le vaste champ de bataille d'où s'élèvent des rumeurs vagues, des cris sauvages, des crépitements dominés par la voix du canon, et où l'on aperçoit, à travers un voile de fumée, tous les incidents du combat; mais il ne s'agit pas pour eux de contempler ce spectacle, car ils se trouvent face à face avec les soldats de Law, qui escaladent la colline du côté opposé. Quelques minutes de retard chez les fédéraux auraient suffi pour donner aux confédérés la possession du sommet. Jamais peut-être on ne vit le vainqueur d'une simple course de vitesse gagner de si peu un pareil prix. Les unionistes, quoique surpris, n'hésitent pas cependant. Ils n'ont le temps ni de se former régulièrement en bataille ni même de charger leurs armes et de fixer la baïonnette. O'Rorke les appelle et les pousse en avant. Beaucoup d'entre eux tombent à la première décharge de l'ennemi; les autres descendent sur lui en courant, le fusil haut; et ce mouvement hardi suffit pour l'arrêter. Les fédéraux font prisonniers ceux des assaillants qui s'étaient le plus avancés et ouvrent sur les autres une vive fusillade : la

droite de Vincent, se remettant de son échec, vient leur donner la main. La batterie de Hazlett a escaladé le Little-Round-Top, avec le 140e New-York : il a fallu des efforts inouïs et le concours d'une partie du régiment pour hisser à bras les pièces jusque sur le sommet. Quoique la position soit très dangereuse, car les balles pleuvent autour des pièces, et que celles-ci ne puissent s'incliner assez pour atteindre l'ennemi sur la pente qu'il gravit, Hazlett s'établit hardiment et dirige ses coups contre les réserves confédérées dans le fond de la vallée : il sait que la présence de ses canons encourage les fantassins unionistes. La ligne fédérale, ainsi fortifiée, présente un front inébranlable aux assauts de Hood : la position du Little-Round-Top est sauvée pour le moment. Mais cet avantage a été chèrement acheté : en quelques minutes, le 140e New-York a perdu plus de cent hommes, un grand nombre d'officiers sont atteints. Le vaillant O'Rorke a payé de sa vie les exemples de courage qu'il donnait aux siens. Sorti le premier de l'école militaire deux ans auparavant, il était désigné, par le jugement de tous ses camarades, pour les postes les plus élevés de l'armée. Une lutte individuelle et acharnée s'engage sur tout le front des deux troupes. On se guette, on se vise derrière les blocs de pierre, derrière les broussailles;

on voit des combattants grimper çà et là dans les arbres pour mieux assurer leurs coups : les balles sifflent en tous sens; deux pièces de la batterie fédérale de Smith prennent à revers la ligne des assaillants et lancent des obus parmi eux. Les morts et les blessés disparaissent entre les rochers. Des deux côtés, les officiers se prodiguent, car ils sentent l'importance de la position disputée. Aussi Law ne se contente-t-il pas d'une fusillade qui peut se prolonger sans succès décisif : il veut percer la ligne ennemie, et ramène contre le 140e New-York ses soldats arrêtés par l'arrivée imprévue de ce régiment; mais Vincent, qui a pris le commandement de toute la ligne, accourt avec quelques renforts, et l'attaque est repoussée. Les combattants commencent à s'épuiser de part et d'autre : les fédéraux ont vu Vincent tomber glorieusement avec beaucoup des siens ; les pertes des confédérés sont aussi grandes : la plus sérieuse est celle de Hood, qui, toujours au poste du danger, vient d'être grièvement blessé au bras.

Nous sommes revenus au moment où, sur l'autre rive du Plum-Run, l'arrivée de Kershaw, faisant perdre aux deux brigades de Barnes le terrain qu'elles avaient repris, compromet de nouveau les positions défendues avec tant d'énergie par Ward et Trobriand.

Le premier, affaibli par sa lutte contre Robertson, ne peut plus résister à Benning, qui le presse à la fois à droite et à gauche; Smith sauve avec peine les trois canons qui lui restent; toute la colline de Devils-Den est abandonnée par les débris de la brigade Ward et des trois régiments qui s'étaient joints à elle. Les confédérés remplissent le bois, prennent d'écharpe le 17e Maine, posté derrière le mur, débouchent dans le champ de blé, obligent Winslow à ramener ses pièces en arrière et menacent le flanc de la faible ligne de Trobriand. Celui-ci est, en même temps, assailli, de front, par les troupes d'Anderson et débordé, à droite, par Kershaw, qui, faisant reculer Tilton et Sweitzer, s'avance dans le bois jusque sur ses derrières. Il est forcé, à son tour, d'abandonner du terrain; sa brigade est réduite à une poignée d'hommes. Les troupes postées, à sa droite, près des Vergers, ne peuvent lui porter secours; car l'artillerie qu'elles défendent, exposée, depuis assez longtemps, au feu des batteries de Longstreet, qui la prennent presque d'écharpe, est sérieusement menacée par la gauche de Kershaw. De ce côté, le 8e Caroline du Sud s'avance vaillamment contre les canons de Clark et de Bigelow, qui semblent faiblement soutenus; mais, au moment où il s'ap-

proche, le 141e Pennsylvanie, caché dans le chemin creux, se lève brusquement et l'arrête par un feu meurtrier. Malgré ce succès, les unionistes, craignant pour leur artillerie, la retirent en arrière du chemin creux, et découvrent ainsi encore davantage la droite de Trobriand. Heureusement la forte division Caldwell, que Meade, dès qu'il a vu l'importance de l'attaque de Longstreet, a détachée du 2e corps, arrive à propos pour relever les soldats de Birney et de Barnes. Une de ses brigades, sous le vaillant Cross, appuie les débris de la troupe de Trobriand. Une autre, sous Kelly, qui forme la gauche de la division et a franchi le Plum-Run près du chemin, soutient Ward sur les pentes qui bordent un peu plus bas la rive droite de ce ruisseau. C'est la brigade irlandaise qui, formée par Meagher, a déjà suivi, à travers maint champ de bataille, la vieille harpe d'or brodée sur l'étendard de la verte Érin. Elle combattra avec sa vaillance accoutumée; car chaque soldat est prêt à sacrifier d'autant plus facilement sa vie que tous viennent de se préparer à mourir en chrétiens. Au moment de marcher à l'ennemi, tous les rangs se sont agenouillés, et l'aumônier, monté sur un rocher qui lui offrait une chaire naturelle, a donné une absolution générale à la bri-

gade entière, au milieu d'un silence religieux qu'interrompaient seulement les éclats du canon. Le commandement : « En avant! » a succédé immédiatement aux paroles sacramentelles du prêtre et les Irlandais se sont aussitôt jetés dans la mêlée. Ils arrêtent brusquement dans sa marche la brigade Anderson.

Cependant Birney, ralliant autour de Cross une partie des soldats de Trobriand et des deux régiments de Burling qui ont été rejetés de ce côté, se met à leur tête et les conduit contre Kershaw, dont la ligne allongée ne peut soutenir ce choc. Elle est vivement rejetée sur la brigade Semmes, qui a suivi Kershaw de près et ne se trouve, heureusement pour lui, qu'à cent cinquante mètres en arrière sur sa droite. Ces troupes fraîches s'avancent contre la première ligne de la division Caldwell, qui n'a obtenu ce succès contre Kershaw et Anderson qu'au prix de grands sacrifices : Cross a été tué des premiers. Mais elles rencontrent aussitôt de nouveaux adversaires; car Caldwell, voyant les pertes de sa première ligne, a fait avancer la seconde, composée des brigades Zook et Brooke. Les troupes de Semmes sont rejetées de l'autre côté du ravin, avant d'avoir pu prendre pied sur la colline, dont Kershaw, à gauche, est également délogé. Celui-ci, s'obstinant à ne pas donner

le signal de la retraite, voit sa brigade divisée en tronçons, qui combattent isolément dans un terrain coupé et boisé ; les confédérés, presque cernés à leur tour, se retirent vers la maison Rose, où Kershaw rallie la plus grande partie de sa brigade : son aile gauche tient bon et n'a pas été entamée.

Des renforts non moins utiles arrivent, à peu près en même temps, à l'extrême gauche fédérale, devant le Little-Round-Top. Avant que le combat eût été engagé de ce côté, Sykes avait dirigé la division Ayres vers cette position : la brigade Weed, qui précédait de fort loin les deux autres, avait été détournée, à l'insu du commandant du 5e corps, par un appel pressant de Sickles, et elle allait au secours du 3e corps, lorsque Warren vint chercher O'Rorke et son régiment. Dès que Sykes avait été informé de ce fait, il avait ordonné à Weed, qui n'était pas encore entré en ligne, de revenir, en toute hâte, prendre la position déjà occupée par le 140e New-York. Cet ordre a été promptement exécuté. Weed atteint le Little-Round-Top au moment où Vincent vient d'être mortellement atteint et où, de part et d'autre, on se prépare à renouveler la lutte un instant suspendue.

Il s'établit à droite de la brigade Vincent, dont le colonel Rice a pris le commandement, et lui permet

ainsi de renforcer sa gauche. Chamberlain, de son côté, a été obligé, pour faire tête à l'ennemi, de placer en potence une partie du 20e Maine au-dessus du col qui sépare les deux hauteurs. C'est, en effet, sur ce point que Law dirige tous ses efforts, et le combat reprend avec une nouvelle violence, sans laisser à Weed le temps de déployer ses bataillons. Ses soldats, promptement remis, montent à l'assaut avec l'acharnement de gens qui n'ont jamais rencontré un obstacle sans le briser. Il s'efforce de déborder la ligne fédérale pour atteindre le Little-Round-Top par le revers oriental de l'arête : ses troupes ont été moins engagées de ce côté, mais elles ont affaire au 20e Maine, qui défend sa position avec toute la vigueur de la forte race des bûcherons parmi lesquels il est recruté. On s'aborde de nouveau corps à corps, les assaillants cherchant toujours, à la faveur du combat, à tourner leurs adversaires, ceux-ci allongeant leur ligne et la ramenant de plus en plus en arrière pour déjouer cette manœuvre.

Cependant la bataille, limitée jusqu'alors au terrain tourmenté compris entre le Plum-Run et son affluent, s'étend rapidement. Meade a appelé sur sa gauche toutes les forces dont il peut disposer. Le 6e corps, dont les têtes de colonne sont arrivées, vers deux

heures au pont du Rock-Creek, et qui se repose après une marche longue et fatigante, a relevé le 5e dans cette position. Nous avons déjà vu Sykes accourir et jeter dans la mêlée quatre brigades de ce dernier corps. Les cinq autres, sous Ayres et Crawford, sont en route pour les rejoindre. L'extrême droite fédérale, que sa position rapproche heureusement de la gauche, est dégarnie, à son tour, au profit de celle-ci. A cinq heures, la division Williams a quitté les bords du Rock-Creek et suit les traces du 5e corps ; une demi-heure après, un nouveau message, adressé à Geary, le met en route avec les brigades Kane et Candy, en ne laissant que la seule brigade Greene pour couvrir le front tout à l'heure occupé par le 12e corps. Humphreys a, depuis longtemps, envoyé Burling à gauche : Sickles lui prend encore deux régiments et en emprunte un à Trobriand pour renforcer la position des Vergers, que l'artillerie ennemie et les tirailleurs de Barksdale criblent de coups. Le 2e corps a fourni la division Caldwell, pour défendre la ligne occupée par Ward et Trobriand. Ceux-ci, en résistant si longtemps, ont donc permis à Meade de réunir enfin, sur sa gauche, des forces bien plus nombreuses que celles de l'assaillant.

En effet, la division Hood a, pendant longtemps, soutenu seule le poids de l'attaque. Elle est épuisée.

Robertson a été blessé, avec tous les officiers supérieurs de sa brigade. Benning, menacé de flanc par Caldwell, n'ose dépasser le sommet de Devils-Den. Mac Laws, qui est en position, depuis quatre heures, en face des Vergers, n'a encore engagé, pour soutenir Hood, que deux de ses brigades, et l'une depuis un quart d'heure seulement. Les deux autres n'ont pas attaqué les Vergers, attendant que les défenseurs de cette position aient été tournés ou que l'artillerie du colonel Alexander les ait ébranlés par son feu. Il est six heures, et Hill attend en vain, pour les imiter, que les troupes postées à sa droite se soient mises en marche : le grand espace découvert qui le sépare de l'ennemi ne lui permettrait de s'avancer que dans un mouvement d'ensemble où son flanc droit serait protégé. D'ailleurs, nous l'avons dit, Mac Laws, qui suivra le mouvement de Hood, doit, au contraire, d'après les ordres de Lee, déterminer celui d'Anderson [1], et ce dernier sera suivi par Pender, si l'occasion est favorable, Heth, avec la troisième division de Hill, restant alors seul en réserve.

Enfin Mac Laws, voyant Semmes et Kershaw ramenés en désordre par Caldwell, se décide à attaquer

1. Il ne faut pas confondre ici la division Anderson du corps de Hill avec la brigade Anderson de la division Hood.

les Vergers. Sickles a donné à Graham, pour les défendre, l'effectif de deux brigades; mais il faudrait de solides retranchements pour couvrir une position aussi dépourvue, sur ses deux flancs, d'abris naturels. Les confédérés ralentissent le feu de leur artillerie; l'infanterie est en mouvement. Barksdale s'avance contre celui de ces deux flancs qui est opposé à l'ouest. Wofford, placé en arrière de sa droite, vient, par une demi-conversion, attaquer la face méridionale, en donnant la main à quelques bataillons de la brigade de Kershaw qui n'ont pas suivi sa retraite. Graham, enveloppé dans un tourbillon de feu, voit ses troupes fondre rapidement autour de lui. C'est en vain qu'une batterie régulière est venue relever celle d'Ames sur le point le plus exposé, que Randolph a éteint le feu de quelques canons ennemis, que toutes les pièces fédérales tirent à mitraille dans les rangs des assaillants : l'infanterie confédérée pénètre dans les Vergers et s'en empare; Graham est blessé et fait prisonnier ; ses soldats partagent son sort ou sont dispersés sur les pentes du mamelon, qu'ils descendent rapidement. Sickles accourt de la maison Trostle ; mais un boulet lui brise la jambe et il est obligé de remettre le commandement à Birney. Les batteries postées, à droite, sur la route d'Emmetts-

burg, abandonnent des positions qu'il est désormais impossible de défendre. Celles de gauche continuent à tirer presque à bout portant, en faisant, après chaque coup, reculer à bras les pièces de quelques pas. Mais rien ne peut empêcher la défaite de la division Birney, qui, sur cinq mille hommes à peine, en a perdu deux mille. Barksdale, suivi de près par plusieurs batteries, se précipite dans la brèche ouverte entre la gauche de Humphreys et la droite de Barnes, et, laissant aux troupes qui doivent l'appuyer le soin de prendre ces divisions à revers, il pousse toujours en avant. La mitraille éclaircit les rangs de ses soldats, mais son exemple soutient leur courage. A sa droite, Wofford, poursuivant son succès, appuie à l'est, pour prendre de flanc les régiments ennemis qui tiennent tête à Kershaw. Il a fallu moins d'une heure aux confédérés pour remporter ce succès qui change la face du combat ; ils ont deux heures de jour pour en profiter.

Au centre, Hill, suivant exactement les instructions de Lee, s'empresse de faire avancer contre Humphreys, en succession rapide, trois des brigades d'Anderson, commandées par Wilcox, Perry et Wright. Le premier, auquel le général en chef a lui-même, dès quatre heures, indiqué la direction à prendre,

appuie d'abord à gauche, pour ne pas rencontrer aux Vergers la ligne de Mac Laws, presque perpendiculaire à la sienne; puis il fait face à droite en bataille, pour aborder de front la partie de la route d'Emmettsburg occupée par Humphreys. Les deux autres brigades se forment sur sa gauche.

A l'extrême gauche, Ewell a enfin mis ses colonnes en marche contre Culps-Hill, dont les défenseurs ne pourront certainement plus recevoir de secours. Il devait, nous l'avons dit, commencer l'attaque aussitôt qu'il entendrait le canon de Longstreet; mais il éprouva combien il est imprudent de se fier à un pareil signal : le vent contraire ne permit pas au bruit de la canonnade engagée, depuis trois heures et demie, contre les Vergers de parvenir jusqu'à lui. Il n'a entendu que l'artillerie de Hill, qui a ouvert le feu vers cinq heures; il s'est aussitôt préparé au combat. Six batteries postées sur Benners-Hill appuieront l'attaque de la division Johnston contre les pentes de Culps-Hill. Mais, au bout d'une heure, ces pièces, exposées à découvert, sont écrasées par celles des unionistes, abritées dans les ouvrages construits la veille; le jeune et vaillant major Latimer, qui les commande, est tué; une seule batterie soutient encore le feu. Johnston, trouvant les faces nord et nord-

est de Culps-Hill trop bien garnies, se décide à assaillir les fédéraux dans les gorges mêmes du Rock-Creek, afin de tourner leurs positions par le sud-est. Il lui faut un certain temps pour appuyer à gauche et gagner ces gorges. Lorsque enfin, vers six heures et demie, la fusillade se fait entendre dans les rochers, dont les échos sauvages répètent pour la première fois de pareils éclats, la bataille se trouve engagée, en même temps, sur tout le front des deux armées. Entre Johnston à gauche et Anderson à droite, l'infanterie confédérée n'a pas encore, il est vrai, pris part au combat; mais les canons d'Ewell et de Hill, enveloppant, de deux côtés, les hauteurs de Cemetary-Hill et de Zeiglers-Grove, les couvrent de projectiles et relient ainsi les deux attaques.

Avant de décrire celle de Johnston, il nous faut suivre les progrès de Longstreet. Tandis que Barksdale laisse Humphreys presque derrière lui, Wilcox et Perry s'avancent directement contre le front de ce dernier, et plus loin Wright menace son flanc. Il est près de sept heures. Humphreys n'a que deux brigades avec lui; sa gauche est tournée; sa droite, mal reliée au 2e corps, que le départ de Caldwell a affaibli, n'est couverte que par deux régiments de la brigade Harrow, et trois fortes brigades sont en marche pour l'assaillir. Afin

de les prévenir, Humphreys, en véritable homme de guerre, veut aller au-devant d'elles. Mais Birney, voyant le désastre de sa propre division, lui prescrit de se replier, en refusant sa gauche et en ramenant sa droite à la hauteur du 2e corps. Ce mouvement, difficile à exécuter au milieu du tumulte du combat, est accompli avec une rare précision : les bataillons se massent en colonne double, font une marche en arrière en ligne, puis un quart de conversion, sans accélérer leur allure, et, s'arrêtant au point que leur chef leur indique, se remettent en bataille pour ouvrir aussitôt une fusillade bien nourrie sur les assaillants qui sont près de les atteindre. Humphreys réussit ainsi à s'établir sur la ligne qu'il importe avant tout de conserver. Mais l'épreuve a été dure; il avouera lui-même plus tard qu'il crut un moment tout perdu : il a laissé la moitié de son effectif sur le carreau, et il faut compter les drapeaux qui flottent sur sa ligne pour croire qu'elle représente dix régiments. Le détachement du 2e corps, sous le colonel Devereux, qui couvrait sa droite, n'a pas eu moins de peine à se retirer en bon ordre, au milieu des blessés qui jonchent le sol, des hommes isolés qui errent sur le champ de bataille.

Cependant les conséquences de la perte des Vergers sont aussi funestes pour Barnes que pour Hum-

phreys. Sweitzer s'est établi, à droite de Zook, dans une partie du bois qui vient d'être reconquis sur Kershaw. Tilton s'est reformé plus loin sur le terrain que ce dernier lui a déjà enlevé une première fois : comme alors, son aile droite est sans point d'appui. C'est sur elle que Wofford, après la prise des Vergers, descend, avec toute la force que leur récent succès donne à ses soldats. La brigade Tilton, encore mal remise du combat qu'elle vient de livrer, plie sous leur effort. Kershaw en profite aussitôt pour reprendre l'offensive contre Sweitzer et Zook. Semmes se joint à lui : les deux brigades de Barnes, serrées à la fois de front et de flanc, sont bientôt rejetées hors du bois. Les soldats de Caldwell, placés, à leur tour, dans la même position, et menacés de plus, à gauche, par les troupes de Hood, évacuent le bois et le champ de blé, dont le sol ensanglanté est couvert de morts et de mourants ; Zook est tué, les pertes sont énormes. Les confédérés, postés dans le bois, en commandent toutes les approches ; leur artillerie, descendant les pentes du mamelon des Vergers, prend les unionistes d'écharpe. Brooke la charge inutilement avec sa brigade ; il est repoussé et grièvement blessé. La ligne fédérale est irrévocablement brisée et toutes les forces qui, réunies à gauche, ont,

jusqu'alors, tenu tête à Longstreet, ne peuvent réussir à la reformer. Sur huit brigades engagées par le commandant du 1er corps confédéré, six s'acharnent contre elles. Les troupes unionistes, pour la plupart en désordre, se replient sur les mamelons boisés qui bordent la rive gauche du Plum-Run.

Mais Kershaw et Semmes, épuisés à leur tour, se sont arrêtés dans le bois dont Barnes et Trobriand viennent d'être délogés. Deux brigades seulement passent le chemin de Millerstown : celle de Wofford, à gauche, pousse en avant, pour appuyer Barksdale; à droite, celle d'Anderson, qui vient d'être blessé, occupe le bois au delà du chemin, y amène plusieurs canons ennemis dont elle s'est emparée derrière la maison Trostle, et essaye même, mais en vain, de traverser le Plum-Run.

Hancock cependant, chargé par Meade, à la nouvelle de la blessure de Sickles, du commandement de toute la gauche, cherche à réunir les deux tronçons de la ligne fédérale. Humphreys vient d'achever son mouvement. La plupart des pièces attachées à sa division, ayant perdu tous leurs chevaux, ont été abandonnées dans le pli de terrain derrière lequel il s'est posté; mais elles restent dans la zone de ses feux, comme une proie plus tentante pour l'ennemi

que facile à enlever. La batterie de Bigelow, n'ayant plus un seul fantassin pour la soutenir, s'établit devant la maison Trostle et tire à mitraille sur les confédérés, qui s'avancent de tous les côtés sur elle : les artilleurs tombent, les uns après les autres, auprès de leur chef blessé, leurs pièces sont sacrifiées; mais ils ont réussi à retarder, à gauche, la marche de l'ennemi. Toutefois ces exemples de courage ne suffiraient pas à sauver les fédéraux, si, en cet instant critique, ils ne restaient solidement établis sur le Little-Round-Top, véritable point d'appui de toute leur gauche. Ayres, amenant les deux brigades régulières de Day et de Burbank, a passé le Plum-Run et occupe, sur la rive droite, une des dernières pentes de Devils-Den, avec une partie des soldats de Ward, qui n'en ont pas été délogés. La retraite de Barnes et de Caldwell découvre son flanc droit et le laisse ainsi isolé en avant de tout le reste de la ligne; mais, quoique attaqué de trois côtés par les troupes de Hood et de Mac Laws, il se fraye un chemin à travers leurs feux croisés. Ses réguliers justifient encore une fois leur vieille réputation : pas un homme n'a quitté les rangs et ils se font décimer sans se laisser ébranler. Onze cents combattants seulement, sur un effectif de deux mille, sont debout, lorsque, se repliant

pas à pas, ils prennent enfin position à droite de Weed, à l'est du Plum-Run, sur le contrefort septentrional du Little-Round-Top.

Nous avons laissé, environ une heure auparavant, les deux partis aux prises sur le flanc opposé de cette hauteur et les soldats de Law, malgré leur nombre réduit, se ruant contre le 20ᵉ Maine. La fusillade éclate de nouveau sur toute la ligne. Weed, qui donne à tous l'exemple, est mortellement atteint près de la batterie de Hazlett ; celui-ci, se penchant pour recevoir ses dernières paroles, est frappé à son tour et tombe inanimé sur le corps de son chef; presque tous les officiers supérieurs sont tués ou blessés. Mais l'ennemi est aussi à bout de forces : afin d'envelopper la gauche des fédéraux, il a trop allongé sa ligne ; le colonel Chamberlain en profite pour le charger à son tour. Les confédérés, surpris par cette attaque, sont repoussés et laissent derrière eux plus de trois cents blessés et prisonniers. C'est en cet instant que le général Ayres s'établit, avec ses deux brigades de réguliers, sur la rive droite du Plum-Run. Quoiqu'il ne puisse s'y maintenir longtemps, sa présence dans cette position, qui ferme entièrement la gorge du ruisseau, suffit pour détourner les confédérés de toute nouvelle attaque contre le Little-

Round-Top. Au moment où il est obligé de se replier, le général Crawford, amenant la brigade Mac Candless sur la colline que Vincent et Weed ont sauvée au prix de leur vie, aide ses braves défenseurs à rejeter l'assaillant sur l'autre rive du Plum-Run. Le reste de cette petite division ne tarde pas à rejoindre son chef. Celui-ci plaçant Mac Candless à droite des soldats de Barnes, et Fisher, avec sa seconde brigade, à leur gauche, forme, sur le versant occidental de la colline, une ligne solide, que les réguliers prolongent à cheval sur le chemin de Millerstown. Le Plum-Run, de ce côté, sépare donc les combattants. Longstreet, satisfait de l'avantage qu'il a remporté, ne s'acharne pas contre les positions si solidement occupées par la gauche unioniste.

Mais Barksdale et Wofford menacent de séparer cette gauche de tout le reste de l'armée fédérale et de faire tomber ainsi les défenses sur lesquelles elle s'appuie. Ces deux brigades, qui ont encore peu souffert, s'avancent rapidement, chassant devant elles des fuyards, des groupes de soldats appartenant à tous les corps, sur un terrain découvert qui assure un vaste champ de tir à l'artillerie confédérée. Celle-ci en a profité : tandis que les canons de Hill et une partie de ceux de Longstreet cherchent à occuper

l'attention des pièces fédérales, les cinq batteries d'Alexander suivent l'infanterie sudiste pas à pas et commencent à cribler de coups la faible division de Humphreys. Les unionistes, pour réparer la trouée ouverte dans leur ligne, ont été obligés de se reformer sur les positions mêmes que Sickles a quittées peu d'heures auparavant. S'il les a jugées trop mauvaises pour s'y établir le matin, comment pourront-ils s'y maintenir après l'échec qu'ils viennent d'éprouver? Quoique dominées par la route d'Emmettsburg, elles offrent cependant certains avantages dont ils sauront habilement profiter. Le vallon du Plum-Run, qui les sépare de cette route, est, comme il a été dit, rempli de broussailles et de bouquets d'arbres. Les confédérés y ont trouvé un abri contre le feu de l'artillerie du 2e corps, qui, à mesure qu'ils s'avançaient, les prenait de plus en plus d'écharpe. Pour en sortir, ils auront à gravir une pente d'une dizaine de mètres. Quoique très douce, cette pente donne aux fédéraux un certain avantage. C'est une dernière chance dont il faut qu'ils profitent, s'ils ne veulent pas voir l'ennemi s'emparer de leurs communications avec Baltimore. Plus la position en fer à cheval qu'ils ont prise favorise la défense, tant qu'ils la conserveront, plus le dés-

astre sera irréparable s'ils viennent à la perdre.

Aussi Hancock amène-t-il sur le point menacé toutes les forces dont il peut disposer. Quoique le 2e corps soit déjà privé de la division Caldwell, qui, cruellement affaiblie, n'a pu, comme Meade l'avait prescrit, reprendre sa place du matin, il détache de celle de Hays deux régiments pour soutenir Humphreys, et, prenant avec lui la brigade Willard de la même division, la porte, plus à gauche, au milieu même de l'espace ouvert qu'il s'agit de garnir. Enfin le général Hunt amène trente ou quarante pièces de l'artillerie de réserve, formant la brigade du major Mac Gillivray, qui, appelées en toute hâte, lors de l'attaque des Vergers, n'ont pu arriver à temps pour défendre ce point, mais rendent un plus grand service encore en se postant sur la rive gauche du Plum-Run. Cette formidable batterie, dont le centre fait face à la maison Trostle, commande, sur un front de six cents mètres, toutes les pentes de cette rive et peut croiser ses feux avec l'artillerie de Hancock : elle couvre les débris des trois divisions que Longstreet vient de rejeter au delà du ruisseau et ferme par un solide rempart la moitié de la brèche qu'elles ont laissée ouverte. Meade accourt de son côté, et son brusque départ du point central où il se tenait

détermine même une sorte de panique dans son quartier général. Cependant les troupes qu'il a appelées de la droite sont déjà en mouvement. La division Williams s'est engagée sur la traverse qui relie le plus directement la route de Taneytown à celle de Baltimore, et elle approche du champ de bataille; elle est suivie de près par l'une des brigades de Geary sous Canby, mais l'autre s'égare et finit par s'arrêter au delà du Rock-Creek. Le général Lockwood, qui arrive de Baltimore et a rejoint, le jour même, le 12e corps avec deux régiments, a devancé Williams et offre un utile soutien aux pièces de Mac Gillivray. Plus au sud, la brigade Bartlett, du 6e corps, marche sur les traces de Crawford, et deux autres brigades, envoyées par Sedgwick, ne tarderont pas à prendre la même voie. Enfin, voyant croître le péril, Meade fait demander à Newton de dégarnir, autant que possible, Cemetary-Hill, pour secourir Humphreys.

Toutes ces troupes, une fois rendues sur le terrain, seront bien supérieures aux assaillants; mais arriveront-elles à temps pour arrêter l'ennemi, ou seront-elles battues en détail? C'est ce qu'à sept heures et demie Meade se demande avec anxiété. En attendant, ce serait pour les confédérés le moment de l'aborder sur tous les points à la fois. Si les

décharges de l'artillerie postée sur Seminary-Hill n'étaient un obstacle à la vue et à l'ouïe, Hill et Lee apercevraient la fumée et entendraient le bruit du combat engagé par Johnston sur Culps-Hill. Deux brigades d'Anderson et toute la division Pender n'attendent qu'un signal pour continuer l'attaque progressive de droite à gauche et tenter contre Zeiglers-Grove un assaut dont le succès serait décisif. Ce signal n'est pas donné, et les troupes qui pourraient peut-être entraîner la victoire demeurent immobiles. Les généraux Posey et Mahone, qui, se trouvant à gauche de Wright, devraient être les premiers à le suivre, ont, à ce qu'il paraît, reçu l'ordre de ne s'avancer que si le succès de l'attaque leur semble assuré : ils attendent en vain l'ordre d'Anderson, leur chef immédiat. Pender, placé plus à gauche, accourt à la droite de sa ligne, sans doute pour la conduire à l'ennemi; mais il est mortellement atteint d'un éclat d'obus, et le général Lane, qui doit lui succéder, ne prend le commandement que lorsque le combat est déjà terminé.

Cependant les trois brigades engagées par Anderson, ne voyant devant elles que des fuyards, autour d'elles que des morts, des blessés et des canons brisés, croient la victoire assurée et s'avancent hardi-

ment pour en recueillir les fruits. Les alignements et les directions se perdent dans ce mouvement rapide : elles suivent Humphreys, et quoique, d'après les ordres de Hill, elles dussent prendre leur guide à droite, elles se trouvent bientôt séparées de Barksdale, dont l'objectif est la brèche que Willard cherche à fermer. Ces trois brigades ne marchent plus d'une même allure. Au moment où elles dépassent le pli de terrain boisé au delà duquel Humphreys a pris position, leur ardeur est doublée par la vue des canons abandonnés, que celui-ci n'a pu traîner à sa suite ; mais les Floridiens de Perry s'arrêtent auprès de ces pièces et ne peuvent ensuite reprendre leur élan. Le front d'Anderson est donc réduit à deux brigades : il l'étend pour le relier à celui de Mac Laws et l'affaiblit ainsi au moment où il aurait le plus besoin d'être fortifié. La confusion du champ de bataille augmente ; les deux lignes se mêlent au milieu de la fumée qui les enveloppe. L'un des régiments de Wilcox pénètre inaperçu à gauche de Humphreys ; Hancock le rencontre et lance contre lui le 1er Minnesota, qui l'arrête, mais au prix de grands sacrifices. Willard, dont les deux ailes sont également privées de tout appui, voit sa brigade décimée ; bientôt il tombe mort au milieu des cadavres qui l'entourent.

Hancock se prodigue pour rétablir la ligne. Plus à gauche, Meade se met lui-même à la tête des soldats de Lockwood. Ces deux régiments pénètrent, au delà du Plum-Run, dans le bois situé au nord du chemin de Millerstown et attaquent la brigade d'Anderson. Mac Candless les appuie de manière à les rattacher au reste des troupes de Sykes. Enfin les brigades Bartlett, Nevin et Eustis, du 6e corps, arrivent à propos pour renforcer la ligne formée par le 5e depuis le Little-Round-Top jusqu'aux batteries de Mac Gillivray; elles prennent, à droite, la place que Lockwood occupait près de ces canons, relèvent les troupes les plus éprouvées à gauche, les aident à repousser les dernières tentatives de Law et mettent toute cette aile à l'abri d'une nouvelle attaque.

Le jour baisse. Le soleil darde, au-dessus de Seminary-Hill, ses rayons obliques sur les pentes enfumées de Cemetary-Hill et des Round-Tops. Sans s'être concertées, les brigades de Mac Laws et d'Anderson, qui forment la gauche de l'attaque confédérée, tentent, presque au même moment, un dernier effort. Leurs chefs sentent qu'il faut rompre la nouvelle ligne de l'ennemi avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître; mais ils sont trop divisés pour pouvoir frapper un grand coup. Mac Laws, avec deux brigades, est

séparé, à sa droite, de Hood, qui ne peut plus avancer ; à sa gauche, d'Anderson, qui incline au nord.

Pendant ce temps, leurs adversaires se reforment et se fortifient rapidement. Chamberlain a escaladé, avec quelques soldats, les pentes du grand Round-Top, et enlevé un parti ennemi qui était venu les reconnaître. La brigade Fisher se joint à lui, pour occuper cette position dominante. Ils ferment ainsi aux confédérés tout passage de ce côté. A l'extrême gauche, Sedgwick s'est placé derrière ce massif rocheux, prêt à soutenir, avec tout le reste de son corps, les trois brigades qu'il a envoyées sur le Plum-Run. A sa droite, Williams débouche enfin sur la route de Taneytown et se masse derrière l'artillerie de Mac Gillivray. Enfin Newton, répondant avec empressement à l'appel de Meade, a amené la division Doubleday et une partie de celle de Robinson sur le point faible où s'abaisse l'arête qui relie les Round-Tops à Cemetary-Hill. Il couvre la droite de la brigade Willard, réunit autour de lui les batteries et les troupes éparses qui ne peuvent se soutenir seules, et forme ainsi une ligne capable d'arrêter l'effort de Mac Laws. Le bouillant Barksdale, toujours jeune sous ses longs cheveux blancs, semble braver la mort sur son cheval qui caracole au plus épais de la mêlée;

mais il tombe enfin sous le feu d'un régiment de Burling. Ses soldats, qui, entraînés par son exemple, se ruent sur les fédéraux, sont trop peu nombreux, et, bientôt repoussés, laissent aux mains de l'ennemi leur chef mourant; Wofford, qui les appuie à droite, ne peut dépasser les fonds du Plum-Run ; la brigade Anderson est hors de portée. Longstreet, qui dirige en personne le combat, attend en vain, pour reprendre l'attaque, les brigades Kershaw et Semmes, trop éprouvées pour pouvoir quitter le terrain qu'elles ont conquis sur Caldwell. Sur ces entrefaites, la division Anderson gravit enfin les pentes sur lesquelles sont établis Humphreys et Gibbon. Wilcox à droite, suivi d'assez loin par Perry, attaque le premier. A gauche, Wright, recevant d'écharpe le feu de plusieurs pièces postées à la lisière d'un bouquet de bois en avant du front de Gibbon, s'élance contre elles et s'en empare; mais la brigade Webb sort de sa position pour les lui disputer : une lutte acharnée s'engage sur ce point.

Il suffirait peut-être d'un renfort opportun pour assurer aux deux brigades d'Anderson la possession de Zeiglers-Grove et, par conséquent, du centre même de la ligne fédérale. Le reste du corps de Hill peut suivre, du haut de Seminary-Hill, tous les incidents de la lutte, et brûle de venir y prendre part;

Lee, Hill, Anderson ont sous les yeux ce spectacle émouvant, et cependant personne ne bouge. Anderson n'appelle pas à lui Posey et Mahone; Hill ne donne pas à la division Pender le signal de l'attaque: il laissera venir la nuit, et c'est alors seulement qu'il la fera avancer, comme s'il cédait à une sorte de remords tardif et inutile. Enfin Lee, qui se trouvait, depuis quelque temps, auprès de la brigade de Posey, sanctionne cette inaction par son silence et en assume toute la responsabilité devant l'histoire.

Wright, encouragé par la vue de la foule qui encombre la route de Baltimore, et se croyant déjà maître du revers de l'arête de Cemetary-Hill, lutte avec une énergie désespérée; mais il perd, en un quart d'heure, près des deux tiers de son effectif et il plie devant la division Gibbon réunie contre lui. Wilcox, pris de flanc par l'artillerie de Mac Gillivray, rencontrant, à la place des fuyards qu'il poursuivait, ici Humphreys en bon ordre, là les réserves de Hancock, se trouve dans un cercle de feu et y laisse cinq cents hommes, sur seize cents qui composent sa troupe. Abandonnées plutôt que vaincues, ces deux brigades regagnent la route d'Emmettsburg. Le dernier effort des confédérés contre l'aile gauche fédérale a échoué. Le crépuscule est arrivé, la fusillade

cesse, le feu d'artillerie languit, la fumée se dissipe. Mais, à mesure que le silence se fait de ce côté, l'on entend plus distinctement le bruit de la bataille qui se poursuit à l'aile opposée.

Nous avons laissé, à six heures, Johnson se préparant à aborder Culps-Hill par les gorges du Rock-Creek : aucun des deux partis ne pourra amener de canons sur ce point. C'est un avantage pour son infanterie. Early et Rodes, établis au pied des pentes découvertes de Cemetary-Hill, doivent attendre, pour attaquer à leur tour, qu'il ait ébranlé la droite fédérale. Si ce mouvement n'a pas lieu en même temps que celui de Longstreet, ce n'est pas à dessein, comme on l'a prétendu, pour laisser Meade dégarnir sa droite, mais parce qu'Ewell, nous l'avons dit, n'a pas entendu le canon du 1er corps. Peut-être aussi faut-il attribuer son retard à l'absence des deux brigades Smith et Gordon, de la division Early, détachées, la veille au soir, sur la route d'York, contre un ennemi imaginaire : elles sont restées la nuit dans leur position excentrique ; Ewell, ayant eu le tort d'ajouter foi à un bruit dû sans doute aux mouvements des cavaliers fédéraux de Kilpatrick, ne se décide à les rappeler qu'au moment où il devrait commencer l'attaque. Il est obligé de les attendre

avant de donner à Johnson le signal du combat.

Nous devons, avant tout, décrire ici le terrain dont Ewell va disputer aux fédéraux la possession, et la manière dont ceux-ci l'occupent. Howard et une partie de la division Robinson sont établis sur Cemetary-Hill, avec une nombreuse artillerie. Cette hauteur est reliée, par une arête continue, au cône rocheux et boisé de Culps-Hill, dont Wadsworth tient la face septentrionale ; il a tracé, un peu au-dessous du sommet, de forts épaulements, composés de troncs d'arbres, de pierres et de terre. Le point culminant de Culps-Hill ne dépasse que de deux mètres celui de Cemetary-Hill ; il domine de treize le point le plus bas de l'arête et de plus de cinquante les eaux du Rock-Creek. Au pied de la colline, ce ruisseau tourne à l'est, puis revient au sud. Les pentes, boisées et rocheuses, sont plus douces vers l'est que vers le nord; elles s'allongent davantage vers le sud, formant un petit plateau, défriché à l'ouest, coupé par une arête et terminé, au sud-est, au-dessus du ruisseau, par un mamelon escarpé. Du point le moins élevé de cette arête descendent deux vallons : l'un, à l'est, vers le Rock-Creek, l'autre vers le sud. Celui-ci traverse un champ borné par un mur de pierres, puis creuse le flanc d'une côte couverte de brous-

sailles et rencontre un ravin marécageux, qui, de la maison W. Spangler, descend au Rock-Creek en suivant les contreforts de Culps-Hill. Une source fraîche et ombragée, appelée Spanglers-Spring, jaillit à la base du mamelon et va bientôt se perdre dans ce marais.

Avant que Meade eût dégarni sa droite, la division Geary et, plus au sud, celle de Mac Dougall du 12e corps occupaient la face orientale de Culps-Hill, à droite de Wadsworth, jusqu'à Spanglers-Spring. Elles ont improvisé des retranchements qui suivent cette face jusqu'au bord du ravin descendant au Rock-Creek, reprennent de l'autre côté, se dirigent vers le sud-est en longeant, sous bois, à cinquante mètres de distance, le mur de pierres dont nous avons parlé et se terminent enfin entre le Rock-Creek et la source. De l'autre côté du marais, presque impraticable en ce point, les brigades Colgrove et Lockwood s'étaient retranchées le long du ruisseau, étendant leur droite jusque près de la chaussée de Baltimore. Cette position est forte, mais trop étendue et trop rapprochée de la chaussée qu'il faut défendre à tout prix, car c'est la ligne de retraite de l'armée. Au sud, elle est couverte par les mamelons de Powers et de Mac Allister, qu'occupent des canons de Slocum; mais, plus au nord, un petit bois trian-

gulaire, compris entre le ravin marécageux, le vallon qui descend au sud et un chemin de traverse, permettrait à l'ennemi de gagner, par surprise, la maison Spangler et de là la route elle-même. A l'heure où nous sommes, les brigades de Lockwood et de Williams ont été appelées à gauche. Deux de celles de Geary, qui les ont suivies, n'arriveront pas à temps pour combattre de ce côté, et leur absence sera vivement sentie à droite; car la troisième, sous Greene, demeurée seule, ne peut garnir toute la ligne des retranchements, longue de près de quinze cents mètres.

C'est au moment où presque tout le 12e corps abandonne cette position que Johnson s'ébranle pour l'attaquer. Quittant les pentes découvertes qu'il occupait, il descend vers le Rock-Creek et se trouve bientôt masqué par les bois qui bordent la rive droite; sa division, sur deux lignes, la gauche à la maison Taney, franchit, sans opposition, les gués nombreux du ruisseau. Son artillerie est restée sur Berners-Hill; l'infanterie pénètre dans le bois et s'avance sur le plateau : la brigade Jones à droite, puis celle de Nichols; à gauche Stewart, suivi de Walker. Les retranchements construits par Mac Dougall, du ravin à Spanglers-Spring, ne sont plus défendus que par de faibles détachements de la brigade Greene. Stewart,

repoussant les tirailleurs fédéraux, enlève toute la partie qui s'étend au sud du ravin; mais il est pris d'écharpe par les fédéraux demeurés dans l'autre partie des ouvrages. Greene, voyant l'aile droite ainsi tournée, prolonge, à l'ouest, la ligne qu'il occupe encore et établit sa droite de l'autre côté du ravin qui descend au sud dans le bois triangulaire. Il lui donne ainsi un point d'appui, et couvre, du côté le plus dangereux, les approches de la chaussée.

Il demande aussitôt du renfort aux généraux qui occupent Cemetary-Hill; mais ses dispositions sont à peine achevées, que les confédérés s'avancent contre lui, de tous les côtés à la fois. Stewart et Walker atteignent le mur de pierres, s'emparent de toute la partie sud du plateau et s'étendent jusqu'en face du petit bois auquel s'appuie la droite de Greene. Celle-ci ne pourrait leur résister; mais, rendus circonspects par les approches de la nuit, et ignorant la proximité de la chaussée de Baltimore, Stewart et Walker restent dans les ouvrages conquis et de là échangent avec l'ennemi une vaine fusillade. Jones, appuyé par Nichols, se rue, de son côté, sur la gauche de Greene. Les fédéraux leur sont fort inférieurs en nombre, mais les retranchements qu'ils occupent couronnent une véritable muraille de rochers; embusqués derrière les

blocs les plus élevés et les troncs noueux dont les racines se mêlent à la pierre, ils attendent de pied ferme leurs adversaires. Ceux-ci, obligés de gravir en ligne de bataille les pentes de Culps-Hill, n'ont pu garder leurs rangs au milieu des rocs, des trous béants cachés par la feuillée. Leurs efforts se brisent devant l'obstacle du haut duquel leurs adversaires les accueillent par un feu bien nourri. Les fédéraux, parfaitement abrités, ne perdent que peu de monde; les assaillants, au contraire, font inutilement de grands sacrifices. Jones est blessé. Nichols vient relever ses troupes, malgré l'obscurité. Mais Greene a été renforcé par une brigade de la division Schurz; Wadsworth a étendu sa droite pour le soutenir; enfin Kane revient à propos de sa malencontreuse marche sur la chaussée de Baltimore, pour arrêter, de l'autre côté, les tirailleurs de Stewart. L'assaut de Nichols est repoussé, tous les efforts des confédérés sont brisés, et, quoiqu'on échange encore quelques coups de fusil, la lutte est terminée vers dix heures du soir.

L'attaque d'Ewell n'a pas été limitée à cette partie de la ligne fédérale, et, si l'ordre du récit nous oblige à donner des descriptions successives, le lecteur n'oubliera pas que ces combats séparés ont lieu, en même temps, à gauche, à droite, et au centre. En effet, à

peine le commandant du 2ᵉ corps confédéré a-t-il vu Johnson plonger dans l'épais taillis qui couvre Culps-Hill, qu'il donne à Early et à Rodes le signal de l'attaque. Mais, ici encore, les généraux sudistes ne peuvent exécuter leurs mouvements avec l'ensemble nécessaire au succès. Rien de plus simple, en apparence, que de combiner ceux d'Early et de Rodes : le premier est déployé à gauche de Gettysburg, dans la direction du Rock-Creek ; l'autre est établi dans la ville même ; aucun obstacle ne s'élève ni entre eux ni sur leur front. Cependant, tandis que les deux brigades de Hoke et de Hays s'avancent, dans un ordre magnifique, à gauche de la ville, Rodes n'a pas encore déployé sa division de l'autre côté. Ce dernier a été trop lent, ou Early trop pressé, et les ordres transmis par Ewell à ces deux généraux n'ont pas été donnés ou compris de même : Rodes a cru qu'on le laissait juge de l'opportunité de l'attaque, tandis qu'Early, en s'engageant à fond, compte sur son concours immédiat. Il en résulte que Cemetary-Hill n'est attaqué que par deux brigades ; Smith étant resté sur la route de Hanover pour donner la main à Stuart, qui a enfin reparu, Gordon a seul répondu à l'appel d'Early, qui le garde en réserve.

A sept heures du soir, Hoke et Avery, qui com-

mande les troupes de Hayes, gravissent, sous un feu violent d'artillerie, la face orientale de Cemetary-Hill. Accueillis bientôt par une vive fusillade, rien ne les arrête : ils enfoncent les deux petites brigades de Barlow. Celles-ci, commandées par le général Ames, sont encore mal remises de leur échec de la veille; les assaillants les poussent en désordre sur les retranchements garnis de canons qui forment la seconde ligne sur la crête de la colline, et, passant, presque sans effort, au milieu des fédéraux débandés, ils pénètrent jusque dans les ouvrages. Le reste du 11e corps, réduit à trois brigades, est posté sur la face occidentale de Cemetary-Hill, et adossé à la division Barlow. Se voyant ainsi menacés par derrière, Steinwehr et Schurz font faire volte-face à une partie de leurs troupes et viennent au secours de cette division. Ils trouvent l'ennemi en possession de l'extrémité septentrionale de la colline qui s'allonge vers Gettysburg, et disputant aux artilleurs unionistes les ouvrages qui forment la clef de toute la position. Pendant une heure, les deux brigades confédérées luttent obstinément contre les fédéraux, supérieurs en nombre, qui s'efforcent de les rejeter au pied de la colline. Mais personne ne vient à leur aide, tandis que leurs adversaires ré-

çoivent de nouveaux renforts. Il est près de neuf heures du soir. Peu auparavant, Hancock, entendant le bruit de l'attaque d'Early, a spontanément envoyé deux régiments du 2e corps à Wadsworth et la brigade Carroll au secours de Howard. Celle-ci arrive au moment où l'issue de la lutte acharnée engagée autour des canons semble fort douteuse. Après avoir inutilement sollicité le concours de Lane, Rodes a enfin déployé sa division. Ses tirailleurs, gravissent le flanc occidental de Cemetary-Hill, que Steinwehr et Schurz viennent de dégarnir, et ouvrent déjà le feu lorsque Ramseur, qui commande la brigade de droite, s'arrête brusquement et interrompt ainsi tout le mouvement. Il paraît que, voyant les troupes de Lane, qui se sont aussi rapprochées de l'ennemi, demeurer immobiles, il n'a pas voulu, sans de nouveaux ordres, dépasser leur alignement. Pendant le temps ainsi perdu, Carroll enlève la position conquise par Hoke et Avery : celui-ci est tué. Early, n'étant pas soutenu par Rodes, n'ose risquer sa dernière brigade, et les assaillants sont enfin obligés de se replier. C'est alors seulement que Rodes est prêt à prendre part au combat ; mais ne trouvant, à son tour, personne pour l'appuyer, il se laisse gagner par la nuit sans quitter sa position déployée, à l'est de

Gettysburg. L'attaque dirigée contre le centre fédéral a complètement échoué, parce que, sur sept brigades présentes, deux seulement ont été engagées.

Pendant que les deux armées luttaient ainsi, les cavaleries de Stuart et de Kilpatrick, qui se serraient de près depuis quelques jours, se rapprochaient du champ de bataille. Le 1er au soir, Stuart a, comme on sait, reçu enfin, près de Carlisle, les ordres de Lee. De tous les points qu'ils occupent, ses divers détachements sont aussitôt dirigés sur Gettysburg. Kilpatrick, qui n'a pu dépasser Berlin, devinant les intentions de Stuart, court à Heidlersburg pour le devancer : mais il arrive trop tard, et la nuit le surprend dans le voisinage de ce bourg. Chevaux et cavaliers ont besoin de quelque repos et ne prennent qu'assez tard, le lendemain, la direction du sud, pour venir, selon les ordres de Pleasonton, couvrir la droite de l'armée unioniste. Leur route les conduit sur les pas de Stuart, qui, se sachant suivi, a laissé au carrefour de Hunterstown la brigade Hampton, pour les empêcher de tomber sur les derrières d'Ewell. Vers quatre heures après midi, Kilpatrick trouve Hampton en bataille en arrière du village, à cheval sur la route de Gettysburg. Il déploie aussitôt ses deux brigades. Farnsworth est à droite, Custer se forme en face de

l'ennemi et prend aussitôt l'offensive. Il est promptement ramené par Hampton, qui, chargeant à son tour, est également repoussé. Les confédérés, satisfaits d'avoir fermé le passage aux fédéraux, ne rénouvellent pas la lutte, et ceux-ci, ayant reçu de nouvelles instructions, se remettent en marche, après avoir perdu une trentaine d'hommes. Ils arriveront, vers trois heures du matin, à Two-Taverns, d'où ils doivent, en faisant le tour de l'armée, aller prendre, sur son extrême gauche, la position que Buford a prématurément abandonnée. Celui-ci campe, le 2 au soir, à Taneytown, d'où il s'acheminera, le lendemain matin, sur Westminster. Gregg, qui commande la seconde division de cavalerie, a laissé dans ce bourg à la garde des convois, la brigade Huey. Il a quitté Hanover, avec les deux autres, dès le point du jour et a déjà pris sur la droite de l'armée la position que Pleasonton avait assignée à Kilpatrick.

Cette position sera, le lendemain, le théâtre d'un combat important; il convient donc de la décrire en quelques mots. L'espace compris entre la chaussée d'York et celle de Baltimore forme un triangle, ayant Gettysburg pour sommet et pour base un chemin appelé le Dutch-Road, qui relie entre elles ces deux voies à dix et à six kilomètres de la ville. La route de

Hanover divise le sommet du triangle et en coupe la base, à cinq kilomètres à l'est de Gettysburg, près de la maison Reever. Dans ce triangle l'arête de Benners-Hill prolonge celle de Culps-Hill, et la gorge du Rock-Creek sépare seule Mac-Allisters-Hill du massif de Wolf-Hill. Ce massif s'élargit vers le nord et forme des gradins étagés de l'ouest à l'est, dont le plus élevé, nommé Brinkerhoffs-Ridge, domine Gettysburg et même Cemetary-Hill et se termine par une pente abrupte parsemée de bois et de rochers. Le voyageur qui, suivant la route de Hanover, atteint ce sommet, aperçoit devant lui une plaine ondulée et cultivée qui s'étend vers l'est à perte de vue. A ses pieds, un vallon étroit et profond est séparé de cette plaine par un chaînon secondaire qui ne peut faire obstacle à ses regards. Ce chaînon et le ruisseau qui arrose le vallon portent le même nom : ils s'appellent l'un le Cress-Ridge, l'autre le Cress-Run. La contrée ouverte située à l'est de ces hauteurs offrait un passage aisé à la cavalerie et permettait à Stuart de gagner la route de Baltimore en se dissimulant derrière le Brinkerhoffs-Ridge. Une traverse qui se détache de la route d'York, à quatre kilomètres de Gettysburg, contourne l'extrémité de cette arête, franchit le Cress-Run, passe le Cress-Ridge et débou-

che dans le Dutch-Road un peu au nord de la maison Reever, semblait tracée exprès pour faciliter la marche de ses escadrons et de son artillerie. Les fédéraux l'avaient bien compris. Aussi Gregg, arrivant de Hanover, ne s'était-il pas arrêté au village de Bonnaughton. Il avait continué jusqu'au carrefour voisin de la maison Reever, situé sur un mamelon d'où l'on avait une vue assez étendue; ses éclaireurs s'étaient postés sur le Cress-Ridge, pendant qu'il s'étendait au sud-ouest pour donner la main à la droite de Slocum, près du Rock-Creek. Stuart était encore loin; mais Lee, craignant, avec raison, que la cavalerie unioniste, dont la présence s'était révélée à Hanover, ne vînt inquiéter sa gauche, avait chargé Jenkins de couvrir cette aile. Lorsque Johnson s'avança, dans l'après-midi, pour attaquer Culps-Hill, ce dernier général reçut l'ordre de pousser, avec sa brigade, une reconnaissance jusqu'au sommet du Brinkerhoffs-Ridge. Mais Gregg, averti à temps de son approche, envoya au-devant de lui les cavaliers de Mac Intosh. Ceux-ci atteignirent la crête en même temps que leurs adversaires et, après une courte mêlée, dans laquelle Jenkins fut grièvement blessé, ils restèrent maîtres de la position.

Cependant les cavaliers confédérés, si imprudemment dispersés par Lee, accouraient de tous

les côtés auprès de lui, pour le précéder, s'il marchait en avant, ou couvrir sa retraite, s'il était vaincu. Imboden quittait Mac-Connelsburg, après avoir détruit les ponts du chemin de fer de l'Ohio. Jones et Robertson, laissés par Lee dans les défilés du Blue-Ridge, avaient enfin été appelés par lui et passaient le Potomac à Williamsport. Les uns et les autres devaient le rejoindre dans la journée du lendemain.

Comme deux nuages électriques, poussés par des vents contraires, s'attirent avec une force irrésistible, jusqu'à ce que l'éclair, brillant au point de leur contact, donne le signal de la tourmente, de même les deux armées ennemies, marchant toutes deux un peu au hasard, se sont trouvées invinciblement attirées vers le lieu qu'une rencontre fortuite avait marqué, et l'étincelle, jaillissant, le 1er juillet au matin, près de Gettysburg, a promptement amené le terrible orage du 2. Nous avons dit pourquoi les confédérés n'ont pas renoncé au rôle offensif. Ils s'en sont acquittés avec l'ardeur et le courage qui leur ont souvent donné la victoire. Cependant ils n'ont pas obtenu les résultats qu'ils se croyaient en droit d'attendre de leurs énormes sacrifices. La nature du champ de bataille leur a été contraire : le terrain découvert a favorisé les feux d'artillerie et de mous-

queterie des fédéraux qui, placés sur la défensive, ont eu l'avantage de tirer de pied ferme, et a enlevé aux attaques des confédérés, souvent décousues lorsqu'elles n'étaient pas dirigées par le grand Jackson, leur principal élément de succès : la surprise. Mais il faut reconnaître aussi que de graves fautes ont été commises, faites pour étonner celui qui, après avoir suivi l'armée de la Virginie septentrionale dans toutes ses grandes luttes, étudie la manière dont elle a été conduite à Gettysburg, pendant la journée du 2 juillet.

La première erreur de Lee est de donner à sa ligne un développement excessif. Il renonce avec raison à porter sa principale attaque à gauche, parce que Cemetary-Hill est trop découvert et trop bien fortifié, et que Culps-Hill, trop rocheux, est inabordable à l'artillerie ; mais il aurait dû dès lors se borner de ce côté à une simple feinte, et, au lieu d'étendre cette aile dans la vallée du Rock-Creek, l'appuyer à Gettysburg, afin de pouvoir mettre entre les mains de Longstreet les moyens d'action les plus puissants.

L'attaque faite par celui-ci a été beaucoup trop tardive. S'il l'avait commencée plus tôt, il eût trouvé les fédéraux moins bien établis sur le terrain, n'ayant pas encore placé toute leur artillerie, ni reçu le renfort du 6e corps.

Après le retard de Hood vient celui d'une partie de la division Mac-Laws : la position des Vergers, que celui-ci doit enlever, est à la fois la plus abordable et la plus importante. S'il avait avancé toutes ses troupes au moment où Kershaw a seul engagé la lutte sur sa droite, le succès obtenu de ce côté aurait été moins chèrement acheté et plus décisif pour les assaillants.

L'inaction de deux brigades d'Anderson et de la division Pender a des conséquences bien plus graves encore. Le général Hill la constate dans son rapport, sans l'expliquer. Faut-il conclure de son silence qu'au moment de donner à cette division le signal de l'attaque, il la trouve encore trop ébranlée par ses pertes de la veille pour l'engager dans un pareil assaut? Lane ayant été, le lendemain, relevé de son commandement temporaire par le général Trimble, on peut supposer que ses chefs mécontents le rendirent responsable de l'inaction de ses troupes. Anderson et ses deux lieutenants, Posey et Mahone, ont déclaré que leurs instructions leur laissaient toute latitude pour apprécier les chances d'une attaque et qu'ils ne les avaient pas jugées assez favorables pour en donner le signal. A qui considère les efforts faits, dans le même temps, par leurs voisins, cette excuse semblera sans doute insuffisante, et révèle, d'autre part, peu d'unité

dans les ordres donnés par le général en chef. Quel que soit le coupable, la faute ne pourra pas être réparée.

Enfin Ewell n'a pas obtenu plus d'harmonie dans les mouvements d'Early et de Rodes : ce dernier n'a pas su plus que Lane soutenir les troupes engagées à côté de lui.

Dans cette journée, qui devait être décisive, Lee n'a engagé que dix-sept brigades sur les trente-sept qui composent son infanterie. Il est vrai que, parmi les vingt autres, il y en a trois qui sont encore absentes et quatorze qui ont combattu la veille; mais les vétérans confédérés se seraient crus insultés si on leur avait dit qu'ils ne pouvaient combattre deux jours de suite. Hood a escaladé les pentes du Little-Round-Top, Mac-Laws a atteint le point le plus faible de la ligne ennemie, Anderson a gravi Zeiglers-Grove, Early a disputé aux artilleurs fédéraux les retranchements de Cemetary-Hill, Johnson occupe une partie de Culps-Hill, et, pour employer les propres expressions de Lee, les avantages obtenus sont assez considérables pour l'engager à reprendre la lutte le lendemain. En fin de compte, si les confédérés n'ont pas entamé les véritables positions défensives de l'ennemi, ils ont été si près du succès, qu'on ne peut blâmer Lee d'avoir ce jour-là pris l'offensive.

En effet, la situation de Meade est alarmante, malgré les avantages qu'il a obtenus à la fin du combat. Le mouvement de Sickles a engagé la bataille en dehors de la ligne qu'il avait choisie le matin. L'occupation de Devils-Den a retardé sans doute le moment où les confédérés ont pu aborder cette ligne; mais les renforts, arrivant successivement dans ces positions excentriques, se sont usés, sans pouvoir conserver les Vergers, dès que Lee les a attaqués sérieusement. Si les fédéraux l'avaient attendu, massés entre les Round-Tops et Cemetary-Hill, appuyés par deux puissants groupes d'artillerie, ils lui auraient infligé le 2 juillet l'échec qu'il éprouva le lendemain. Cependant Meade a bien profité de la disposition du terrain pour concentrer ses forces sur le point menacé. Sur cinquante-deux brigades, quarante-deux ont été engagées, dont trente-six sérieusement. On ne peut reprocher au général en chef que d'avoir trop dégarni sa droite dans son empressement à renforcer sa gauche. Les pertes de l'armée sont malheureusement très considérables. Elles s'élèvent à plus de vingt mille hommes pour les deux jours de bataille, sans compter les fuyards qui se pressent sur la route de Baltimore et les hommes dispersés par le combat, qui n'ont pu rejoindre leurs

corps. L'ennemi n'a pas dit son dernier mot, et Meade peut craindre qu'une autre journée aussi meurtrière ne fasse, à la lettre, fondre toute son armée. Sans ordonner la retraite, son devoir est donc de la prévoir et de la préparer. Le soir, avant même que le combat soit fini à droite, il convoque un conseil à son quartier général, afin de connaître l'opinion des chefs de corps, la situation de leurs troupes et de prendre ses dispositions pour le lendemain. « Faut-il demeurer ici ou changer de place? leur demande-t-il. Faut-il rester sur la défensive ou prendre l'offensive? » Tout en faisant certaines réserves, ils se prononcent contre le mouvement agressif, impossible à cette heure, et contre la retraite, qui seule alors était en question. Meade, tout en ajoutant, dit-on, que la position actuelle de l'armée lui semble mauvaise, se range à cet avis. S'il avait trouvé chez ses lieutenants l'opinion que leurs troupes étaient trop éprouvées pour continuer la lutte, il aurait sans doute donné le signal de la retraite. Mais peu importe; car, quel que soit l'avis d'un conseil, le général en chef, étant seul responsable, doit, si la décision est bonne, en avoir tout le mérite.

Chacun se prépare donc à la bataille du lendemain. La lune semble luire tout exprès du même

éclat que la veille pour favoriser les pieuses recherches des soldats qui parcourent le champ de carnage, relevant les blessés. Les fédéraux reforment leurs rangs, au milieu des cadavres, trop nombreux pour qu'on s'en occupe en ce moment. Chacun prend sa place en silence ; car l'exaltation de la victoire n'est pas là pour faire oublier aux hommes leur fatigue, les souffrances de leurs camarades et leurs propres chances d'être tués le lendemain. « Je voudrais déjà être parmi les morts, » disait, en se penchant à l'oreille de l'un de ses lieutenants, le vaillant Birney à la vue du petit nombre de soldats résolus qui l'entouraient. Cependant les ordres de Meade s'exécutent promptement. Les quatre brigades du 12e corps, renvoyées de la gauche à la droite, atteignent, vers onze heures du soir, la chaussée de Baltimore ; mais elles trouvent l'ennemi dans les bois qu'elles occupaient avant leur départ. La brigade Kane, faisant un détour, va rejoindre Geary dans les positions défendues par Greene. La division Williams, portée à trois brigades par l'arrivée de Lockwood, attend le jour pour disputer à Johnston les retranchements dans lesquels il s'est établi la veille au soir sans coup férir. Le 6e corps fournit des réserves aux parties de la ligne les plus menacées et envoie les brigades Shaler et

Neal à l'extrême droite, sur la rive orientale du Rock-Creek. A gauche, le 5e corps, qui se trouve seul en première ligne, s'étend de manière à occuper les pentes abruptes du grand Round-Top et à prévenir tout mouvement tournant de l'ennemi. Le 3e, qui est le plus désorganisé, est en réserve : ses officiers arrêtent les fuyards, réunissent les hommes isolés, recueillent les égarés. La division Caldwell a repris sa position à la gauche du 2e corps; mais elle est fort affaiblie, et Hancock, privé de la brigade Carroll, qui est restée sur Cemetary-Hill entre Ames et Wadsworth, peut à peine garnir, en déployant tout son monde, le front facilement occupé le matin avec de fortes réserves. Les trois divisions du 1er corps sont séparées : Wadsworth est à droite, sur Culps-Hill; Robinson, avec toutes ses forces, sur Cemetary-Hill, entre le 11e et le 2e corps. Doubleday, qui se trouvait entre Gibbon et le 5e corps, étant relevé dans la soirée par Caldwell, appuie à droite et place Stannard, qui vient de le rejoindre avec une belle brigade du Vermont, entre Caldwell et Gibbon, un peu en avant de la ligne du 2e corps. Il occupe le bouquet de bois dans lequel Webb et Perry se sont disputé quelques canons. Les ordres de Pleasonton attendent Kilpatrick à Two-Taverns. Il renverra Custer à droite pour relier

l'armée à la division Gregg, et ira lui-même, avec la brigade Farnsworth, prendre place à la gauche, où Merritt lui amènera ses cavaliers réguliers : une fois réunis, ils inquiéteront et observeront la droite de l'ennemi. Enfin Buford reste à Westminster.

Les confédérés, de leur côté, se préparent à reprendre la bataille. Ils ne peuvent ni se retirer, ce serait s'avouer vaincus, ni attendre, sur Seminary-Ridge, l'attaque des fédéraux ; car il faudrait abandonner toutes les positions qu'ils viennent de conquérir. Le mouvement tournant est aussi impraticable le 3 que le 2 ; mais, sans faire une marche de flanc, on pourrait déborder l'aile gauche fédérale. Il faudrait, il est vrai, raccourcir la ligne de bataille, la renforcer à droite et, pour cela, évacuer Culps-Hill ; c'est un sacrifice d'autant plus nécessaire que l'armée abandonnerait ainsi la ligne concave qui a paralysé ses opérations. D'ailleurs toute autre attaque offre de grandes difficultés. A gauche, les avantages obtenus sont plus apparents que réels ; car Johnson ne peut amener ses canons sur le plateau qu'il est près d'atteindre et que balayent ceux des fédéraux. Au centre, depuis Cemetary-Hill jusque près du Little-Round-Top, le terrain est ouvert et battu par les feux croisés de l'artillerie unioniste. A droite, les rochers des

Round-Tops sont des citadelles inexpugnables qu'on n'aurait pu enlever que par surprise. Un peu plus au sud, au contraire, le terrain, coupé et cependant praticable, conviendrait parfaitement à la tactique des confédérés : Longstreet, maître des bords du Plum-Run, pourrait aisément le passer, en aval des Round-Tops, pour les envelopper, ainsi que Hood le lui a proposé avant le combat du 2. Quoique cette manœuvre soit un peu longue, on pourrait réunir toutes les forces nécessaires pour l'exécuter dans l'après-midi. Il paraît que Lee avait d'abord adopté ce plan ; mais, séduit par les avantages remportés sur le 3ᵉ corps fédéral, il se décida à reprendre purement et simplement dans la journée du 3 celui de la veille. Résolution funeste et inexplicable. Il s'obstinait ainsi à poursuivre une double attaque par les deux ailes, sans songer que, plus elles gagneraient de terrain, plus il serait facile à Meade de porter ses forces de l'une à l'autre pour les repousser successivement. Les instructions qu'il donna à ses lieutenants furent d'ailleurs si vagues, qu'il semblait laisser à chacun le soin de livrer à sa guise une bataille séparée. En effet, il prévint Ewell que le combat recommencerait sur la droite dès le point du jour et lui prescrivit de prendre l'offensive à la même heure, et cependant,

c'est seulement le 3 au matin, longtemps après l'heure indiquée, que Longstreet reçut les ordres nécessaires pour mettre ses troupes en mouvement.

Cependant Ewell concentre tous ses efforts sur sa gauche. Johnson est renforcé par la brigade Smith, détachée, depuis le 1er, de la division Early; Rodes envoie, pour le soutenir à l'extrême gauche, son ancienne brigade et celle de Daniel. Johnson reprendra ainsi l'offensive avec sept brigades: le reste du 2e corps, réduit à cinq, ne l'appuiera que s'il réussit à déloger la droite des fédéraux et à tourner Cemetary-Hill. Ces mouvements ont été promptement exécutés; mais, à l'autre extrémité de la ligne, rien n'est prêt pour une attaque matinale. Pickett, venant à marches forcées de Chambersburg, s'est arrêté, le 2 au soir, à une certaine distance du champ de bataille; Longstreet, informé de son arrivée, ne lui a donné aucune indication sur les opérations du lendemain; aussi ne vient-il qu'à sept heures du matin annoncer lui-même à ses chefs l'approche de sa colonne, qu'il a devancée: c'est alors seulement que Lee donne des ordres précis pour l'attaque, dont Longstreet va prendre la direction. Pour faire exécuter cette attaque par l'extrême droite, il faudrait renforcer les deux divisions si éprouvées la veille de ce côté. Si le général

en chef y a songé, il y renonce et désigne les hauteurs qu'Anderson a assaillies, dans la soirée du 2, comme le point le plus favorable pour rompre la ligne fédérale. Plusieurs heures de la matinée s'écoulent ainsi, avant même qu'aucune disposition soit arrêtée, à droite, pour renouveler la lutte.

Ewell n'a pu être prévenu de ce retard : il a prescrit à Johnson de commencer l'attaque dès qu'il aura reçu les trois brigades qui lui sont assignées. Mais Lee lui eût-il ordonné d'attendre, qu'il n'aurait pu retarder le combat ; car l'obscurité seule empêche les fédéraux de reprendre l'offensive de ce côté. Ils ne peuvent laisser l'ennemi dans les ouvrages dont il s'est emparé : il faut le déloger, avant qu'il s'aperçoive combien il est près de la chaussée de Baltimore. Williams, à qui Slocum, commandant toute l'aile droite, a laissé le 12e corps, place son artillerie sur les collines de Power et de Mac-Allister, d'où elle battra la face méridionale du plateau boisé qu'occupe Johnson. La division Ruger menacera, par le sud, la gauche des confédérés, sur les bords du ruisseau de Spangler. Pendant ce temps, Geary, appuyant sa droite au bois triangulaire, prendra à revers, par sa gauche, la partie des retranchements qu'occupe l'ennemi. Dès l'aube, le feu de l'artillerie unioniste bouleverse ces

faibles épaulements, puis s'arrête, au bout d'un quart d'heure, pour laisser l'infanterie s'avancer. Mais Johnson prévient les fédéraux, et lance contre eux ses bataillons. Les confédérés arrivent sur trois lignes, à peine séparées l'une de l'autre, et abordent avec vigueur leurs adversaires. Ils ont enfin aperçu la route de Baltimore couverte de voitures, de cavaliers, de fantassins isolés qui se pressent en foule vers le sud, saisis d'une folle terreur; malgré les efforts de plusieurs escadrons unionistes pour maintenir l'ordre sur cette voie importante. Cette vue stimule leur ardeur. Le choc est terrible et une lutte acharnée s'engage au milieu des rochers qui hérissent le sol. Toutes les batteries de la réserve de Meade qui n'ont pas été appelées à gauche viennent concentrer leur feu sur les pentes qu'occupent les assaillants. Sedgwick, au sud de la route, se prépare à accourir si l'ennemi réussit à prendre pied dans le terrain ouvert qui s'étend à droite de Geary. Le ruisseau marécageux qui descend de la maison Spangler arrête Ruger; mais Lockwood, qui vient d'être rallié par le reste de sa brigade, se porte au secours de Geary. La lutte se prolonge, sans rien perdre de son acharnement. Les boulets et les obus pleuvent sur les confédérés, qui n'ont pas un seul canon pour répondre. Les

unionistes, renforcés, leur présentent, de tous les côtés, un front impénétrable. Les heures se passent; le soleil, qui s'élève de plus en plus, devient brûlant. Par moments, le combat languit, puis il se ranime avec une nouvelle violence. Aux instants de silence, Johnson cherche, en vain, à saisir le bruit de l'attaque de Longstreet, qui doit le soulager en détournant l'attention de l'ennemi. Il supporte seul tout l'effort de la lutte, lutte terrible d'homme à homme, corps à corps, impossible à décrire; car elle se compose d'incidents aussi nombreux que les combattants eux-mêmes. Mais les soldats de Jackson, habitués à ne jamais reculer, ne sauraient encore renoncer à la victoire. A droite, Jones et Nichols se maintiennent sans perdre ni gagner de terrain. Walker a été détaché à l'extrême gauche, au bord du Rock-Creek pour observer les mouvements de Ruger. Stewart et la plus grande partie des renforts envoyés à Johnson occupent, dans la pointe du bois, la position à la fois la plus menaçante et la plus exposée; car, s'ils séparent presque complètement Ruger de Geary, ils reçoivent sans abri le feu croisé de l'artillerie et de la mousqueterie. Enfin, après sept heures de combat, les confédérés, sentant qu'ils s'épuisent en vain, tentent un dernier effort pour rompre la droite de Geary et

pour atteindre la chaussée de Baltimore. Mais Kane, renforcé par la brigade Shaler, est prêt à les recevoir. Stewart, voulant déborder sa droite, s'étend jusqu'au ruisseau, après avoir reformé sa ligne, et conduit ses hommes à la charge. Les plus braves hésiteraient peut-être, s'il ne leur donnait l'exemple en personne; car ils savent qu'on leur demande un acte de désespoir; mais tous s'élancent, à sa suite, dans le cercle de feu où l'ennemi les attend. Héroïsme inutile; car les tirailleurs que Ruger a poussés à travers le ruisseau ouvrent une fusillade meurtrière sur leur flanc gauche, pendant qu'ils combattent, de front, les troupes de Geary, et, après une résistance énergique, ils sont enfin repoussés. Ruger passe aussitôt le ruisseau; Geary pénètre avec lui dans le bois. Les sudistes, épuisés, ne peuvent résister à ce mouvement combiné de tout le 12e corps: ils sont chassés des retranchements, poussés sur les pentes de Culps-Hill, et rejetés sur la rive gauche du Rock-Creek, laissant aux mains de l'ennemi trois drapeaux et environ cinq cents prisonniers. Le succès des fédéraux à l'aile droite est complet. Il est onze heures du matin: le combat est terminé de ce côté; il n'a pas encore commencé sur le reste de la ligne.

On est arrivé aux heures les plus chaudes de la

journée ; un silence étrange règne sur le champ de bataille et fait paraître encore plus longue aux soldats fédéraux, appesantis par la fatigue, l'attente d'une attaque générale, sur laquelle ils comptent depuis l'aube. Le général Lee dit, dans son rapport, qu'en concertant bien l'action de ses différents corps, il avait lieu de compter sur le succès ; mais c'est justement ce concert qu'il n'a pas su établir. En effet, entre sept et huit heures du matin, lorsque la lutte est engagée, depuis au moins quatre heures, sur la gauche, il s'occupe encore de déterminer l'emplacement des troupes qui vont attaquer Zeiglers-Grove. Bien plus, il ne semble même pas encore absolument décidé à cette attaque : Longstreet s'efforce de lui faire adopter une manœuvre tournante contre l'extrême gauche de l'ennemi. Pendant le long examen auquel se livrent les deux généraux, les troupes fraîches de Pickett, arrivées depuis longtemps sur Seminary-Hill, et qui joueront le premier rôle dans le combat, en quelque point qu'il se livre, restent l'arme au pied, attendant en vain leurs ordres. C'est à dix heures du matin seulement qu'elles vont se placer près des Vergers, un peu en arrière de la route d'Emmettsburg.

Les troupes engagées la veille ont abandonné une

grande partie de l'espace découvert qui s'étend devant les nouvelles positions de l'ennemi. Leurs avant-postes sont à gauche, sur la route d'Emmettsburg ; ils la dépassent, à droite, de quelques centaines de mètres. Anderson occupe les maisons Smith et Rodgers et le terrain dominant en deçà de celle de Godori ; mais, ne laissant que des détachements sur la crête, il a ramené le gros de ses forces sur le versant occidental, dans des fonds et des bois qui leur offrent quelque abri. La gauche de Longstreet tient les Vergers ; Wofford, au centre, est rentré dans le bois situé à l'ouest du champ de blé qu'il avait quitté la veille au soir ; la droite borde le chemin de Millerstown, s'appuie au Devils-Den et s'étend sur la rive orientale du Plum-Run, devant les Round-Tops, au pied desquels Robertson et Law ont passé là nuit. Les confédérés occupent ainsi exactement la ligne sur laquelle le 3e corps fédéral s'était formé la veille. Dès le point du jour, le colonel Alexander a placé sur la route d'Emmettsburg les six batteries de réserve du 1er corps ; le reste de l'artillerie de ce corps est bientôt posté auprès d'elles par le colonel Walton, et forme, depuis les Vergers jusqu'au point qui domine la route à l'est de la maison Godori, une ligne légèrement concave, de soixante-quinze canons, garnissant, à une distance

de neuf à treize cents mètres de l'ennemi, toute la crête dont Humphreys a été délogé la veille. Les batteries du major Henry, à droite des Vergers, croiseront leurs feux avec ceux du reste de la ligne; celles d'Alexander sont en avant de cette position, au sommet de la pente qui descend à la maison Trostle; à sa gauche et un peu en arrière, se trouvent le Washington-Artillery, puis le bataillon de Dearing et celui de Cabell. Cette artillerie, placée ainsi en avant de l'infanterie, doit, d'après les ordres de Lee, battre les positions ennemies qu'il se propose d'assaillir. Toutes les troupes qui prendront part à l'attaque viennent, en attendant, se ranger en arrière de la crête, de manière que les fédéraux ne puissent les voir distinctement. Wilcox est, depuis le point du jour, en bataille, à cent cinquante mètres environ à l'ouest de la route, en avant de la maison H. Spangler. Pickett s'établit, derrière lui, dans le pli de terrain qui sépare l'arête de Warfield de celle de Seminary-Hill. Les brigades Kemper et Garnett sont déployées, la première immédiatement derrière la crête que couronne l'artillerie, l'autre à sa gauche. Armistead se place d'abord plus à gauche encore; mais il sera bientôt obligé de quitter cette position, trop exposée aux coups de l'artillerie fédérale, et s'abri-

tera derrière les deux autres brigades, prêt à revenir en ligne au premier signal. Une batterie légère, du corps de Hill, les accompagnera. Toute l'artillerie de ce même corps, couronnant les crêtes de Seminary-Hill, se prépare à soutenir l'attaque ; enfin une partie de celle d'Ewell pourra également battre Cemetary-Hill.

Vers onze heures, Pickett, ayant fait incendier la maison Godori et des meules de paille qui pourraient entraver sa marche, une fusillade assez vive s'engage entre les tirailleurs des deux partis : l'artillerie s'en mêle ; mais, après trois quarts d'heure, cette canonnade sans objet cesse graduellement. Les deux armées restent immobiles : il semble que l'une et l'autre redoutent l'instant solennel où la victoire se prononcera entre elles.

Pendant ce temps, la cavalerie fédérale paraît sur les derrières de la division Hood. Kilpatrick ayant réuni les brigades de Merritt et de Farnsworth, a passé le Plum-Run, vers onze heures, au-dessous des Round-Tops, tourné la colline située au sud-ouest de ce massif, et il débouche dans les champs ouverts qui s'étendent fort loin de ce côté. Reprenant en sens contraire le plan que Hood avait formé pour atteindre les convois fédéraux, il cherche à gagner la route

d'Emmettsburg, sur laquelle se trouvent ceux de l'ennemi. A la première nouvelle de ce mouvement, Law, qui remplace Hood, a détaché, pour l'arrêter, la brigade Robertson. Farnsworth, stimulé par l'espoir d'enlever à l'ennemi une partie des réserves de munitions ou de vivres qui lui sont si précieuses, charge, avec trois régiments, les fantassins sudistes; mais, après avoir franchi deux haies à la suite de leurs éclaireurs, son attaque audacieuse se brise devant le feu bien nourri de leur ligne de bataille. Ses cavaliers, qu'il cherche à ramener, par la droite, vers la maison Slyder, sont rejetés dans un terrain coupé, tourbillonnent pêle-mêle à travers les chemins, les barrières, les bouquets de bois, et finissent par tomber, les uns après les autres, sous les balles ennemies. Les derniers qui arrivent avec leur chef près du Plum-Run se trouvent enfermés dans un cercle infranchissable de clôtures, où ils sont tous pris ou tués. Farnsworth est parmi ces derniers. Sa mort fut une grande perte pour l'armée fédérale; d'une bravoure brillante et communicative, prévoyant et vigilant, il avait toutes les qualités essentielles de l'officier de cavalerie. Merritt ne réussit pas mieux sur la route d'Emmettsburg, qu'il suit depuis ce dernier bourg; de ce côté, les convois et les parcs confédérés

sont protégés par la brigade Anderson. Les réguliers fédéraux, ayant vainement tenté de tourner ses positions, mettent pied à terre pour les aborder de front; mais ils sont repoussés, à la suite d'une assez vive fusillade. Un peu après midi, Kilpatrick rappelle Merritt et le ramène sur la gauche de l'armée, avec les débris de la brigade Farnsworth. Les pertes des fédéraux sont grandes ; mais ils ont obtenu un résultat important : en attirant à eux deux brigades ennemies, ils ont tellement affaibli la droite de Longstreet, que celle-ci ne tentera même pas une diversion, au moment de l'attaque décisive.

Cependant Lee achève les derniers préparatifs de cette attaque. Après avoir désigné, dès le matin, Pickett et ses vaillants Virginiens pour en supporter le principal effort, il n'a pas encore choisi les troupes qui devront le soutenir ni réglé l'ordre dans lequel le reste de l'armée viendra prendre part au combat. Il veut auparavant étudier encore une fois le terrain, avec Longstreet. Il paraît avoir compté d'abord sur les divisions Hood et Mac-Laws, pour appuyer celle de Pickett; car aucun ordre n'a encore été donné aux troupes de Hill qui seules, à leur défaut, peuvent remplir cette tâche. Plusieurs officiers de l'état-major général affirment que ce plan fut même adopté et

que Lee en prescrivit l'exécution à Longstreet, assertion que celui-ci dément de la façon la plus formelle. Comme Lee n'aurait pas permis à son lieutenant de violer ses ordres sous ses propres yeux, il faut croire que l'examen des positions du 1er corps et de celles de l'ennemi lui fit abandonner, sans retour, ce projet. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que le général en chef, ayant, dans cette circonstance, visité avec Longstreet les positions de Wofford, demanda à celui-ci s'il pourrait attaquer les pentes qu'il avait failli enlever la veille, et que Wofford lui déclara nettement la chose impossible. C'est donc le saillant formé par le front du 2e corps fédéral qu'il convient d'aborder, malgré les défenses dont il semble hérissé; non seulement sa forme même le rend plus accessible, mais sa perte serait plus fatale aux fédéraux que celle de toute autre partie de leur ligne; car, si les confédérés parviennent à s'y établir, ils prennent à revers les défenseurs de Cemetary-Hill et de Culps-Hill. Mais, pour que Hood et Mac-Laws coopèrent à cette attaque, il leur faudrait quitter les positions conquises si péniblement à droite, et laisser le champ libre à l'extrême gauche de l'armée fédérale : le bruit du combat que Robertson et Anderson soutiennent près de la route d'Emmettsburg

arrive aux o eilles de Lee pour lui rappeler le danger qui peut le menacer de ce côté. Enfin Longstreet a lui-même affirmé depuis que les deux divisions engagées par lui la veille avaient été trop éprouvées pour pouvoir tenter encore un effort décisif. On aurait pu toutefois leur assigner une tâche fort utile et moins périlleuse que l'assaut de Zeiglers-Grove, en faisant faire par une partie de ces deux divisions de fortes démonstrations contre l'aile gauche de l'ennemi. La nature du terrain aurait permis à des troupes relativement peu nombreuses d'attirer, sans se compromettre elles-mêmes, l'attention de Meade et de détourner ainsi une partie de ses forces du point désigné à Pickett. Mais Lee ne paraît point avoir songé à cette diversion ; Longstreet, qui désapprouve son plan, ne prend pas sur lui de la faire, et les soldats de Hood et de Mac-Laws, après avoir combattu presque seuls la veille, vont être condamnés à leur tour à rester spectateurs immobiles des efforts impuissants de leurs camarades.

C'est à Hill que Lee demande les forces nécessaires pour soutenir Pickett. Anderson, dont la division forme la droite du 3e corps, a déployé, comme nous l'avons dit, la brigade Wilcox en avant de la ligne de Pickett. Les quatre autres sont formées en arrière,

dans le même ordre que la veille. Perry, puis Wright à droite, en partie masqués par la gauche de ce dernier, Posey, puis Mahone à gauche, sur l'extrémité de Seminary-Hill, occupent les positions qu'ils n'ont pas quittées pendant le combat du 2. Les brigades Thomas et Perrin s'étant avancées dans la soirée précédente, la division Pender se trouve formée sur deux lignes, et son front, réduit de moitié, permet à Heth de prendre place entre elle et Anderson. Cependant les troupes de Hill ne pourraient, dans cet ordre déployé, soutenir efficacement l'attaque de Pickett. Aussi Lee ordonne-t-il au général Trimble, successeur de Pender, d'amener les deux brigades de sa seconde ligne, sous Lane et Scales, derrière les troupes de Heth, actuellement commandées par Pettigrew. De la sorte, six brigades appuieront Pickett à gauche, et attaqueront, en même temps que lui, les positions fédérales. Wilcox, pour protéger le flanc droit de Pickett, s'avancera dès qu'on lui en donnera le signal. Toutes les troupes du 3e corps destinées à l'attaque sont mises sous les ordres de Longstreet, et il est autorisé, s'il le juge nécessaire, à faire avancer les brigades Perry et Wright. Il charge Pickett de marquer exactement à chacun la place qui lui est assignée. Cette concentration affaiblit, sans doute, mais

ne dégarnit pas complètement la ligne défensive que le général en chef est obligé de conserver en cas de revers ; les positions que Pickett et Wilcox vont quitter sont couvertes par une puissante artillerie. Anderson, en bataille derrière Heth et les deux brigades de Trimble, est prêt à remplir l'espace que ceux-ci vont laisser vacant. Mais cette ligne a, d'une aile à l'autre, un développement d'au moins huit kilomètres ; elle est donc faible partout, et, si l'attaque projetée ne réussit pas, il ne reste aucune réserve pour prévenir une contre-attaque.

Longstreet apprend enfin que tout est prêt; on attend ses ordres pour commencer le feu qui doit précéder l'assaut. Il a placé le colonel Alexander à la pointe du bois, près de Warfield, pour observer l'effet de la canonnade et prévenir Pickett du moment où il faudra charger; mais, ne croyant pas au succès, il écrit à Alexander de ne donner le signal que si l'ennemi est chassé de ses positions ou s'il le juge assez désorganisé pour que la réussite de l'attaque soit assurée. Celui-ci repousse naturellement la responsabilité dont son chef a le tort de vouloir le charger : ses munitions étant limitées, il ne commencera le feu que si l'attaque est décidée. Longstreet, ainsi mis en demeure de se prononcer formellement, fait

enfin dire au colonel Walton de donner le signal convenu. Bien du temps a été perdu ; car il est déjà une heure après midi. Deux coups de canon tirés sur la droite, à une minute d'intervalle, par le Washington-Artillery, rompent brusquement le silence qui pesait sur le champ de bataille. C'est un « garde à vous! » compris aussitôt par les deux armées. La fumée solitaire de ces deux coups ne s'est pas encore dissipée, que toute la ligne confédérée est déjà en feu. Aux soixante-quinze pièces du 1er corps s'en joignent soixante-trois du 3e corps, que Hill a mises en ligne, et qui, sauf la batterie Poague, placée dans l'alignement des premières, sont établies sur le prolongement de Seminary-Hill, à une distance de douze à treize cents mètres des fédéraux. Ce sont donc cent trente-huit canons qui obéissent au signal de Longstreet.

Les fédéraux ne sont pas surpris par ce brusque prélude : ils ont eu le temps de se remettre du choc de la veille et l'ont bien employé. Meade, assisté par Hancock et ses divers chefs de corps, a passé toute la matinée à rectifier sa ligne : la disposition générale n'est pas changée; mais toute la partie du front que l'ennemi semble menacer est plus fortement occupée. La brigade Stannard, de la division Doubleday, se forme, en première ligne, en colonne de régiments

déployés; derrière elle, le reste de la division, dans le même ordre, déborde sa gauche. Birney, qui a réorganisé le 3ᵉ corps, tient l'espace, de deux cent cinquante mètres à peine, que Doubleday a laissé vacant en se resserrant; les trois brigades de sa propre division sont également en colonnes de régiments; celle de Humphreys se masse, plus à gauche, en seconde ligne. Enfin deux brigades du 6ᵉ corps, sous Torbert et Nevin, se sont placées à droite et en avant de Caldwell, de manière à couvrir à gauche l'artillerie de Mac Gillivray. De son côté, le général Hunt, avec un zèle infatigable, examine et corrige la position de ses batteries. Celles de la réserve, engagées un peu au hasard, ont été réunies. Les corps ayant laissé la plupart de leurs convois en arrière, leurs canons étaient à court de munitions : le parc de réserve leur en a fourni. A l'extrême gauche, deux batteries du 5ᵉ corps couronnent la crête escarpée du Little-Round-Top. Mac Gillivray, avec ses huit batteries de la réserve, occupe la position dans laquelle il a déjà rendu tant de services la veille, depuis la maison Weikert à gauche jusqu'à la dépression de terrain qui sépare les derniers contreforts du Little-Round-Top de ceux de Cemetary-Hill. Cette dépression, qui n'offre pas de bonnes positions, le sépare

des quatre batteries du 2e corps placées par le major Hazzard derrière l'infanterie, sur la ligne de faîte qui se relève graduellement vers le nord : l'une d'elles est à gauche, à mi-côte; les trois autres, sous Arnold, Cushing et Brown, sont sur la crête de la hauteur. La batterie régulière de Woodruff occupe Zeiglers-Grove. Enfin, à la droite de la face exposée aux feux ennemis, une batterie régulière et huit autres appartenant aux 1er et 11e corps, forment, sous le major Osborne, une ligne brisée, tournée vers le nord-ouest et le nord. L'artillerie unioniste est ainsi divisée en trois groupes : Mac Gillivray à gauche, avec quarante-quatre pièces, sur la prolongation des pentes du Little-Round-Top ; Hazzard au centre, avec trente pièces, appuyé à Zeiglers-Grove ; Osborne à droite, sur Cemetary-Hill, avec une cinquantaine de pièces, dont la plupart, il est vrai, n'ont pas vue sur la partie la plus menacée de la ligne ; enfin cinq batteries de réserve se tiennent prêtes à prendre la place de celles qu'il faudra relever. Les fédéraux ont donc environ quatre-vingts pièces pour répondre à l'ennemi. D'après les ordres de Hunt, ils attendent un quart d'heure avant de le faire, afin de pouvoir reconnaître les batteries sur lesquelles il conviendra de concentrer leurs coups. Ils occupent des positions plus abri-

tées que les confédérés ; mais la forme de leur ligne donne à ceux-ci l'avantage d'un feu concentrique.

Plus de deux cents pièces sont engagées dans ce combat d'artillerie, le plus terrible dont le nouveau monde ait jamais été le témoin. Les confédérés font des salves de batteries dont tous les coups, portant à la fois sur le même point, produisent plus d'effet que le tir successif. La veille, leurs projectiles passaient par-dessus l'ennemi : ils ont rectifié leurs hausses et obtiennent promptement une justesse inusitée pour eux. Le plateau occupé par les fédéraux forme au centre une légère dépression, qui dissimule leurs mouvements, mais ne les abrite pas des boulets ennemis ; les obus éclatent au milieu des batteries de réserve, des convois, des ambulances ; les maisons chancellent et s'écroulent ; le quartier général de Meade est criblé : Butterfield, son chef d'état-major, légèrement atteint. On ne voit partout qu'hommes cherchant à se dissimuler derrière les moindres anfractuosités de terrain ; on n'entend que la grande voix des canons et le sifflement des projectiles qui fendent l'air. Une foule, plus considérable encore que la veille, de fuyards, de blessés, de non combattants, se presse de nouveau sur la chaussée de Baltimore.

Cependant l'infanterie fédérale, immobile sous ce feu, supporte bien l'épreuve. Seuls les artilleurs sont soutenus par l'excitation de la lutte; mais ils sont aussi les plus exposés. Il faut renouveler les servants auprès des pièces, puis ces pièces elles-mêmes, successivement démontées. Les batteries de la réserve viennent les remplacer et font taire les canons ennemis, qui s'avancent trop audacieusement au-dessus de Gettysburg pour prendre Cemetary-Hill d'enfilade. Pendant cette lutte, si ardente et si meurtrière malgré la distance qui sépare les combattants, la nature semble vouloir favoriser les confédérés; car une brise légère du nord-est, poussant la fumée sur leurs positions, couvre d'un voile épais leurs batteries et la vallée dans laquelle ils vont s'avancer pour l'assaut. Cet assaut, nous l'avons dit, sera dirigé contre le saillant occupé par Hancock. C'est donc sur ce point que les confédérés devraient concentrer leurs feux; mais, au contraire, ils les dispersent sur toute l'étendue de la ligne ennemie. Cette faute fut remarquée avec étonnement par les artilleurs unionistes. Aussi lorsque, quelques années plus tard, la paix les ayant rapprochés de leurs adversaires, le général Hunt rencontra le général Long, secrétaire de Lee, qui avait été autrefois son élève à West-Point, il lui en

demanda le motif : « Ce fut l'intervention des généraux (commandant les corps d'armée et les divisions), répondit Long. En voyant commettre cette erreur, ajouta-t-il, je me disais en moi-même que vous deviez nous trouver bien oublieux de vos leçons, des principes que vous nous aviez donnés. »

Cependant les pertes des confédérés, pour être inférieures à celles des unionistes, n'en sont pas moins sensibles. L'artillerie de Longstreet est fort éprouvée; la brigade Kemper, placée derrière Wilcox, perd, en quelques instants, plus de deux cents hommes, sacrifice qu'il eût été facile d'éviter. Lee et Longstreet, toujours au poste du danger, visitent eux-mêmes les batteries sous une grêle d'obus. Leur vue encourage les soldats. On se dit, il est vrai, que ce dernier n'approuve pas le plan de la bataille ; mais on n'en attend pas avec moins d'ardeur le signal de l'attaque. Cependant, les sections de munitions étant trop exposées, il a fallu les éloigner : de là une grande difficulté pour approvisionner les batteries, qui n'ont que soixante coups à peine par pièce, y compris la mitraille. La réserve totale étant d'ailleurs de moins de cent coups, il importe de la ménager pour l'avenir. Aussi le colonel Alexander, espérant réduire promptement au silence l'artillerie unio-

niste, comptait-il donner à Pickett le signal de l'attaque après un quart d'heure de canonnade. Mais le temps passe, les caissons se vident, et le tir des fédéraux, concentré sur certains points par les ordres de Hunt, est toujours aussi régulier, aussi précis qu'au début. Il faut cependant en finir, il est déjà près de deux heures; Alexander écrit à Pickett que, s'il veut charger, le moment est venu, malgré l'intensité du feu de l'ennemi; car il n'espère plus pouvoir l'éteindre. Celui-ci va trouver Longstreet, mais ne peut obtenir aucun ordre de ce général, cruellement tiraillé entre sa propre opinion et les instructions de son chef; il le quitte en annonçant qu'il va mettre ses troupes en mouvement; Longstreet ne lui répond que par un signe affirmatif de la tête. De retour auprès de sa division, Pickett attend toutefois un nouvel avis ou une occasion favorable, lorsqu'un message pressant d'Alexander le décide à donner enfin à ses soldats le signal de l'attaque. On lui apprend, ce dont il peut s'apercevoir lui-même malgré le bruit des canons confédérés, que ceux de l'ennemi ne leur répondent presque plus. L'artillerie fédérale semble être réduite au silence ou à court de munitions. L'occasion tant attendue est donc enfin arrivée. Erreur dont les assaillants vont être bientôt cruellement dé-

trompés. En effet, vers deux heures et un quart, Meade, estimant que l'on a consommé assez de munitions, et voulant provoquer l'attaque de l'ennemi, ordonne de cesser le feu ; Hunt, qui observe le champ de bataille d'un autre côté, donne le même ordre au même instant, et fait avancer derrière la ligne de Hancock deux batteries fraîches tirées de la réserve. Pendant un instant, les canons confédérés ont seuls la parole.

Mais de nouveaux acteurs se préparent à entrer en scène. Pickett a fait désigner à tous ses soldats le but de la charge qu'ils vont exécuter. Au moment où l'on forme les rangs, beaucoup d'entre eux ne se relèvent pas : le sol est jonché d'hommes tués, blessés ou frappés de congestion ; car un soleil plus ardent encore que la veille éclaire cette sanglante journée. Mais tous les hommes valides sont à leur poste, et bientôt un spectacle saisissant vient arracher aux ennemis comme aux amis un cri d'admiration. Brûlant d'ardeur, comme si elle montait à l'assaut du Capitole même de Washington, et cependant marchant d'un pas contenu pour ne pas rompre ses rangs, la division Pickett s'ébranle, ferme et silencieuse, dans un ordre magnifique. Garnett, au centre, par un passage de ligne, laisse derrière lui Wilcox, dont les

hommes, couchés à plat, attendent un autre signal pour appuyer l'attaque ; Kemper est à droite; Armistead hâte son allure pour se mettre à gauche sur l'alignement des deux autres brigades : une nuée de tirailleurs couvre le front de la division. La fumée s'est dissipée, et cette petite bande aperçoit enfin la longue ligne des positions fédérales que le pli de terrain dans lequel elle s'abritait lui avait cachée jusqu'alors. Elle s'avance, pleine de confiance, persuadée qu'un seul effort percera cette ligne déjà ébranlée, et comptant que cet effort sera promptement soutenu par tout le reste de l'armée. Déduction faite des pertes, elle ne se compose au plus que de quatre mille cinq cents hommes ; mais les forces auxiliaires de Pettigrew, de Trimble et de Wilcox, portent à quatorze mille le nombre des assaillants. S'ils sont tous mis en mouvement à propos, et bien conduits sur un point de la ligne fédérale, leur effort peut triompher de tous les obstacles et décider du sort de la bataille.

Pour prendre la direction du saillant occupé par Hancock, et que Lee lui a donné pour objectif, Pickett, après avoir dépassé Wilcox, fait faire une demi-conversion à gauche à chacune de ses brigades. Cette manœuvre, quoique bien exécutée, a de graves inconvénients; car la division, placée en échelons, à che-

val sur la route d'Emmettsburg, présente le flanc droit aux fédéraux, à tel point que ceux-ci prennent les trois échelons pour trois lignes successives.

Le moment est venu pour l'artillerie fédérale de recommencer le feu. Mac Gillivray concentre sur les assaillants celui de ses quarante pièces, et les fédéraux attribuent même à ce feu le changement de direction de Pickett : bien à tort, car c'est lorsqu'il présente le flanc que les boulets ennemis font le plus de ravages dans ses rangs. Si les trente-quatre pièces de Hazzard groupées sur le saillant pouvaient suivre l'exemple de Mac Gillivray, cette artillerie, que Pickett croyait paralysée, suffirait pour l'écraser. Mais, par l'ordre de son chef immédiat, Hazzard a tiré plus longtemps et plus vite que Hunt ne l'avait prescrit, et, à l'instant décisif, il n'a plus que de la mitraille dans ses coffres[1]. Force lui est donc d'attendre que l'ennemi soit à petite portée. Pickett, encouragé par son silence, traverse plusieurs champs entourés de fortes barrières que ses éclaireurs n'avaient pu atteindre avant la canonnade; puis, arrivé à la hauteur du point qu'il doit assaillir, il fait un nouveau changement de direction par une demi-

1. Voyez la note I à la fin du volume.

conversion à droite et s'arrête pour rectifier sa ligne. L'artillerie confédérée cherche à l'appuyer, mais en comptant ses coups, car il faut les ménager; les sept pièces légères destinées à accompagner l'infanterie, appelée ailleurs, font défaut au moment où elles devraient s'avancer, et on ne peut trouver une autre batterie assez bien approvisionnée pour les remplacer.

Mais, chose plus grave, les ordres ne semblent pas avoir été clairement donnés aux troupes qui doivent soutenir Pickett. A gauche, Pettigrew s'est mis en mouvement au premier avis : mais, placé en arrière de ce dernier, il a un espace plus grand à parcourir et se trouve naturellement distancé; d'ailleurs ses soldats ne sont pas encore remis du combat de l'avant-veille; dès le départ, on voit flotter leurs rangs, et ils ne s'avancent pas avec le même entrain que ceux de Pickett. Couvertes d'une chaîne de tirailleurs, les quatre brigades d'Archer, de Pettigrew, de Davis et de Brockenborough sont déployées de droite à gauche sur une seule ligne. Mais un tel ordre de bataille est toujours difficile à maintenir. La gauche ralentit le pas; la droite, au contraire, poussée par les deux brigades de l'intrépide Trimble, cherche à rejoindre Pickett, que sa demi-conversion a rapproché d'elle : les quatre brigades se trouvent ainsi formées en

échelons, comme celles de ce dernier, quoique en sens inverse. Scales, à droite derrière Archer, et Lane, à sa gauche, suivant la brigade Pettigrew, sont en seconde ligne, à la hauteur du dernier échelon. Bientôt ces troupes, par leur masse imposante, attirent une partie de l'attention et des feux de l'ennemi, et, à deux cent cinquante mètres, elles s'arrêtent pour lui répondre à coups de fusil. A droite, Wilcox est resté assez longtemps immobile, retenu peut-être par une divergence d'opinion entre les chefs sur le rôle qui lui est assigné. En effet, tandis que Pickett, qui est trop occupé pour veiller à ses mouvements, compte sur lui pour couvrir sa droite dans l'attaque, Hill, son chef hiérarchique, ne veut l'engager que si l'assaut principal réussit. Enfin, sur un ordre de Pickett, au moment où celui-ci s'arrête près de la maison Godori, Wilcox fait avancer sa brigade en colonne de bataillons déployés. Pour entrer plus vite en ligne et attirer ainsi une partie des feux de l'ennemi, il marche directement en avant. Il ne peut cependant regagner la distance qui le sépare des premiers assaillants; ceux-ci ayant disparu dans un pli de terrain, puis se trouvant enveloppés de fumée, il les perd de vue, suit isolément sa direction à droite et ne parvient pas à couvrir leur flanc.

Cependant Pickett, repliant ses tirailleurs, s'est ébranlé de nouveau, sans attendre que ses échelons fussent complètement en ligne ; l'artillerie et l'infanterie, postées sur la crête qu'il doit enlever, ouvrent contre lui, à deux cents mètres de distance, un feu furieux de mitraille et de mousqueterie, tandis que les boulets de Mac Gillivray prennent encore sa ligne d'écharpe et font d'affreux ravages dans ses rangs, enlevant parfois jusqu'à dix hommes d'un seul coup.

Avant de raconter le choc qui se prépare, il nous faut donner un aperçu du terrain qui va être si vivement disputé. Dans la prolongation au sud-ouest du mamelon proprement appelé Cemetary-Hill se trouve le plateau, un peu moins élevé, désigné par Lee comme but de l'attaque, et que nous appelons Zeiglers-Grove, du nom du bouquet de bois qui descend sur la pente opposée à Gettysburg. La crête de ce plateau, dont le sommet est fort égal, est bordée à l'ouest par des stratifications verticales qui, émergeant du sol, parfois à un mètre et demi de hauteur, forment, comme sur Culps-Hill, une véritable muraille. Le bois est défendu par les canons de Woodruff, postés sur sa lisière inférieure, et masque la droite de la 3e division du 3e corps, commandée par Hays. Plus loin, la muraille naturelle offre à celui-ci de fortes positions défen-

sives ; à cinquante mètres au sud du bois, au-dessus d'une source appelée Bryans-Well, elle est couronnée, sur une longueur de près de trois cents mètres, par des blocs de pierres sèches, assemblés de main d'homme. Derrière cette ligne se développe le reste de l'infanterie de Hays ; deux batteries sont postées sur la crête. A gauche, le mur fait, vers l'ouest, un retour de quatre-vingts mètres pour rejoindre une nouvelle arête qui sort du sol, tandis que la première s'y enfonce. Elle est composée de la division Gibbon, dont le front, de quatre cent cinquante mètres, est couvert par un autre mur, fort bas, il est vrai, que surmonte une barrière de bois. La brigade Owen, commandée par le général Webb, est à droite, dans l'angle en avant de Hays ; Hall au centre ; à cent mètres plus loin, le mur s'arrête brusquement derrière le petit bois ; et un épaulement prolonge en retour la ligne de défense vers le fond qu'occupe Birney et que couvre l'artillerie fédérale. Dans l'angle saillant formé par le bois, Doubleday a placé la brigade Stannard. Les quatre brigades sont disposées sur deux lignes : trois batteries, postées sur la crête, auprès de la seconde ligne, tirent par-dessus la première. Leur front est flanqué, à droite par Hays, à gauche par Birney.

En voyant leurs adversaires s'avancer contre ces positions formidables, tous ceux, parmi les fédéraux, qui ont combattu sous Burnside ont une même pensée : ils tiennent enfin la revanche de Fredericksburg. Les assaillants comprennent, au même instant, tous les périls qui les attendent. A gauche, Pettigrew est encore loin. A droite, Wilcox s'éloigne d'eux et disparaît dans la fumée. Pickett se trouve donc, pour le moment, seul avec ses trois brigades. Loin d'hésiter, ses soldats prennent le pas de course. La fusillade éclate sur tout le front de la division Gibbon. Les rangs confédérés s'éclaircissent à vue d'œil. Garnett, dont la brigade a conservé un peu d'avance, et qui, malade, n'a pas voulu quitter le poste d'honneur, tombe mort à cent mètres de la ligne fédérale; ses troupes s'arrêtent un moment. Elles sont aussitôt rejointes par Kemper, qui, à soixante mètres en arrière, a laissé leur droite déborder sa gauche. Les deux brigades forment une ligne un peu flottante, qui ouvre le feu contre l'ennemi. Mais les projectiles confédérés vont s'aplatir par milliers sur la paroi de rochers, bientôt mouchetée, comme une cible, de taches bleuâtres, et sur le mur derrière lequel les unionistes s'abritent. La partie est trop inégale; il faut fuir ou charger. Ces vaillants soldats ne se sont

arrêtés que peu de minutes, le temps nécessaire à Armistead pour arriver en ligne. Encouragés par l'exemple de leurs chefs, ils gravissent la pente qui s'élève devant eux ; leur cri de guerre se mêle au roulement de la fusillade; la fumée enveloppe bientôt les combattants. Gibbon, voyant l'ennemi s'avancer si résolument, veut l'arrêter par une contre-charge, mais sa voix se perd; ses soldats tirent avec précipitation, sans quitter leur place : les confédérés arrivent sur eux. Malheureusement pour les assaillants, leur droite, n'étant pas protégée par Wilcox, prête le flanc au petit bois qui dépasse la ligne fédérale. Les soldats de Stannard, cachés sous la feuillée, ont peu souffert du bombardement; Hancock, toujours prompt à saisir l'occasion décisive, les fait former en potence sur la lisière du bois pour prendre d'écharpe la ligne ennemie. Deux régiments de la droite d'Armistead reçoivent ainsi un feu meurtrier, qui les décime et les désorganise. Le reste de la brigade se jette derrière le centre de la ligne de Pickett, qui, suivant elle-même ce mouvement, incline un moment vers Hays, pour se redresser et aborder enfin, corps à corps, les fédéraux. Armistead, pressant ses hommes, a gagné le premier rang entre Kemper et Garnett; si toutefois on peut dis-

tinguer encore les régiments, les brigades dans cette masse serrée qui, toute sanglante, semble poussée par une force irrésistible, supérieure aux volontés individuelles de ceux qui la composent, et se jette comme un coin sur la ligne unioniste. Le choc est terrible : il tombe d'abord sur les brigades Hall et Harrow, puis se concentre sur celle de Webb, contre laquelle les assaillants refluent de droite et de gauche. Celui-ci, au milieu de ses soldats, les encourage par son exemple ; il est bientôt blessé. On lutte à l'arme blanche ; les confédérés percent la première ligne des fédéraux ; mais ceux-ci, délogés du mur, se retirent sur la seconde, formée de légers épaulements qui garnissent la crête auprès de leurs canons. Ces pièces tirent à mitraille sur les assaillants. Hancock et Gibbon amènent toutes leurs réserves. A gauche de Webb, Hall, voyant sa droite débordée, a rectifié sa ligne par une demi-conversion en arrière qui le place sur le flanc des assaillants ; plus loin, Harrow, n'étant pas attaqué directement, avance sa gauche ; et, malgré le désordre inévitable dans un pareil moment, il réussit à prendre presque à revers la ligne de Pickett. Les troupes qui sont à droite et à gauche accourent sur le point menacé. Humphreys envoie la brigade Carr au secours du 2e corps. Les régiments se confondent : les chefs

ne savent où sont leurs soldats ; mais tous en masse se pressent, se serrent et forment pêle-mêle un rempart vivant et compact de plus de quatre rangs de profondeur. Un petit bouquet d'arbres, près duquel Cushing a placé ses canons, et qui domine tout le plateau, est l'objectif que les confédérés ne perdent pas de vue. Armistead à pied, son chapeau sur la pointe de son épée, s'élance pour l'atteindre. Avec cent cinquante hommes, décidés à le suivre jusqu'à la mort, il perce la foule des combattants, franchit l'épaulement et arrive sur les canons, qui ne peuvent plus tirer, de peur de tuer indistinctement amis et ennemis. Mais, au même moment, il tombe percé de coups à côté de Cushing, son jeune et vaillant adversaire. Ils gisent tous deux au pied du bouquet d'arbres qui marque le point extrême atteint par les confédérés dans ce suprême effort. Comme la coquille sur le rivage, qu'une mer furieuse atteint, mais n'a plus même la force de recouvrir, de même ces quelques arbres, désormais historiques, sont la limite devant laquelle s'arrête la marée de l'invasion, limite tracée par le sang de quelques-uns des plus braves soldats qu'ait produits l'Amérique.

En effet, si les fédéraux ont vu tomber bon nombre de leurs chefs, si leur artillerie reste sans munitions,

d'autre part, l'effort des assaillants est épuisé. A droite, Wilcox a pris le pas de course pour couvrir le flanc de Pickett; mais la direction qu'il suit l'amène dans le fond parsemé de broussailles où le Plum-Run prend sa source et le sépare de cette division, à laquelle il ne peut plus porter aucun secours. Pettigrew, à gauche, fait de son mieux pour la soutenir. Sa propre brigade et celle d'Archer sont arrivées sur la ligne de Hays, mais elles n'ont pu l'enfoncer. Trimble, qui les suit de près, les appuie vigoureusement. Lane a déjà pénétré la première ligne des fédéraux, établie, là comme ailleurs, au pied de la pente; et, commençant à gravir cette pente, il approche du mur qui, nous l'avons dit, se trouve en ce point à peu près à mi-côte. Archer et Scales, couverts, à leur droite, par le mouvement de Pickett, qui a passé le même mur dans la partie où il longe la plaine, ont devancé Lane de quelques instants. Mais les deux brigades de gauche de Pettigrew, demeurées en arrière, ne peuvent ou ne veulent pas arriver à temps pour les soutenir. Après un combat à bout portant, très court, mais très meurtrier, dans lequel Trimble est grièvement atteint, ses troupes et celles de Pettigrew se retirent avant même que ces deux brigades, sous Thomas et Perrin, soient parvenues à

leur hauteur, et pendant que Pickett combat encore à droite. Le feu régulier de la ligne inébranlable de Hays jette de ce côté les assaillants dans le plus grand désordre, dès qu'ils ont fait un pas en arrière. Les quatre brigades du 3e corps qui viennent d'être ainsi repoussées laissent aux mains de l'ennemi deux mille prisonniers et quinze drapeaux. Quelques régiments des brigades Archer et Scales, qui débordent la gauche de Hays, se jettent à droite et se joignent aux soldats de Pickett encore aux prises avec Gibbon : renfort bien insuffisant pour ceux-ci qui se trouvent ainsi isolés, sans appui, sans réserves au milieu de la ligne fédérale. Kemper est blessé à son tour. Sur dix-huit officiers supérieurs et quatre généraux, Pickett et un lieutenant-colonel restent seuls debout; ils n'ont presque plus personne autour d'eux, et c'est miracle de les voir encore sains et saufs dans une telle mêlée. La division ne se replie pas : elle est anéantie. Les drapeaux, qui tout à l'heure flottaient bravement sur les parapets ennemis, tombent successivement à terre, pour n'être plus ramassés que par les vainqueurs. Nombre de soldats, n'osant traverser une seconde fois l'espace sur lequel se croisent les feux fédéraux, jettent bas les armes; parmi ceux qui tentent de regagner les lignes sudistes,

les balles font encore bien des victimes. La lutte a cessé. Sur quatre mille huit cents hommes qui ont suivi Pickett, douze à treize cents à peine se retrouvent derrière les canons d'Alexander; trois mille cinq cents ont été sacrifiés et douze drapeaux abandonnés dans cette charge funeste.

Cependant Wilcox, ayant perdu de vue Pickett, est arrivé au pied des pentes sur lesquelles est massé le 3e corps fédéral; après avoir reformé sa brigade dans le terrain bas et couvert de broussailles qui borde ces pentes, il la déploie et reprend sa marche, pour appuyer Pickett, qu'il croit encore engagé à sa gauche. Les unionistes qui, de leur position dominante, embrassent tout le champ de bataille, s'étonnent de tant d'audace; car, en cet instant, la grande lutte est déjà terminée. A deux cents mètres de la gauche de Wilcox, et dans son alignement, s'élève sur la hauteur le bois dans lequel Stannard vient de ramener les troupes qui ont opéré de l'autre côté une si utile diversion contre Pickett. Apercevant un nouvel adversaire, il leur fait faire la même manœuvre en sens opposé et porte en avant, jusque derrière une forte clôture, deux régiments, dont le feu prend d'écharpe toute la ligne des confédérés. Ceux-ci s'arrêtent et ripostent; mais ils reconnaissent

alors leur isolement; l'artillerie fédérale les crible de coups; celle qui devait les soutenir se tait, faute de munitions; ils s'aperçoivent du désastre de leurs camarades et se retirent précipitamment, en laissant deux cents des leurs sur le terrain. Pendant ce temps, les soldats de Pickett, mêlés à ceux de Pettigrew et de Trimble, ont pris le plus court pour traverser la vallée, et, au lieu de gagner leur point de départ, se sont rejetés plus au nord sur l'extrémité de Seminary-Hill, non loin du site choisi par Lee pour observer la bataille.

Le combat a été si promptement terminé que les renforts destinés aux assaillants n'ont pas eu le temps de couvrir leur retraite. A droite de l'ancienne position de Pickett, qui n'est plus occupée que par l'artillerie et les débris de la brigade Wilcox, Mac Laws fait avancer un peu Wofford et la brigade Barksdale, commandée par le colonel Humphreys; ce dernier déploie une partie de ses forces en tirailleurs, à droite de Wilcox, et forme, auprès des canons confédérés, un rideau qui serait bien faible, il est vrai, si les fédéraux tentaient sérieusement de le percer. Plus à gauche, Perry, puis Wright, n'attendent qu'un signal pour recommencer le combat. Mais Longstreet leur défend de s'avancer, déclarant avec raison qu'une

nouvelle attaque n'aboutirait qu'à faire verser inutilement un sang précieux. Il ne s'agit plus, en effet, de renouveler l'assaut, mais bien d'arrêter la désorganisation de l'armée. Assis impassible sur une barrière de bois, il dirige, de là, son état-major qui va, en tous sens, rassembler les fuyards. Lee, promptement accouru, se jette à cheval au milieu de ceux-ci, et s'efforce de les retenir par ses discours, trouvant pour chacun une parole d'encouragement et prenant sur lui-même toute la responsabilité du désastre.

Ces hommes, toujours habitués à le suivre en avant, et pleins d'une admiration aveugle pour lui, s'arrêtent à sa voix. Mais le désordre est grand : de tous côtés, les blessés forment de lugubres processions qui se pressent vers les ambulances. Les généraux confédérés ne parviennent à rallier qu'un petit nombre de combattants et les rangent à la hâte auprès des canons, contre lesquels ils s'attendent à voir l'ennemi s'avancer avec des troupes enivrées par la victoire. Cette artillerie sans soutiens se prodigue, il est vrai, pour dissimuler sa faiblesse, et l'une des batteries de Henry, postée seule en avant, à droite des Vergers, continue le combat, sous le feu concentré des pièces ennemies.

Du côté des fédéraux, l'anxiété a été grande pen-

dant la lutte. Meade, qui se trouvait à gauche, est accouru, suivi par les bataillons réduits du 3e corps, au moment de la défaite de Pickett. On ne peut croire cependant que Lee ait risqué tout le sort de la bataille dans cette attaque partielle et qu'il ne tente pas encore un effort décisif avec tout le reste de son armée. On attend donc ; on relève les blessés, on reforme les rangs. Sur le point où l'on a lutté corps à corps, les combattants, venus de droite et de gauche, sont tous mêlés. Humphreys s'est massé derrière le 2e corps ; une partie de la division Birney, qui, comme lui, a suivi Meade, s'est placée à gauche, prête à prendre l'ennemi de flanc s'il pénétrait plus avant ; toute la division Doubleday s'est portée à la hauteur de Stannard, tandis que Robinson est arrivé, en même temps, pour renforcer la droite du 2e corps. Enfin deux brigades du 12e corps, appelées par Meade de l'autre extrémité de la ligne, paraissent un peu après la fin de la mêlée. Le général en chef donne à Newton le commandement des 1er, 2e et 3e corps, à la place de Hancock, et le charge de rétablir l'ordre sur le théâtre du dernier combat. Mais, l'expérience faite par Pickett ayant prouvé combien il était dangereux de traverser l'espace découvert qui sépare l'ennemi de Zeiglers-Grove, Meade court à gauche, avec

l'espoir de prendre l'offensive de ce côté. Cette aile se compose du 5e corps et de la plus grande partie du 6e. Le premier, qui s'est fortifié sur les Round-Tops et leurs contreforts, peut fournir la division Crawford, encore peu éprouvée. Sedgwick, après avoir laissé deux brigades à l'est du grand Round-Top, celle de Shaler, près de Geary et celle de Neil sur le Rock-Creek, en a encore trois sous Wright et deux sous Wheaton qui n'ont pas été engagées et occupent l'espace compris entre le 5e corps et l'artillerie de Mac Gillivray. Wheaton à gauche et Wright à droite sont formés sur plusieurs lignes de profondeur. A leur droite, la division Caldwell, par l'ordre de Hancock, se tient prête à prendre l'offensive. Parmi les troupes qui ont, comme elle, souffert la veille, il y en a beaucoup qui, encouragées par le succès dont elles viennent d'être témoins, pourraient reprendre le combat contre un ennemi encore plus maltraité qu'elles. Les soldats, quoique fatigués par de longues marches, seraient encore en état de faire un vigoureux effort. Sur quel point de la ligne ennemie pourrait-on diriger cet effort? Un officier anglais, le colonel Freemantle, qui se trouvait alors auprès de Longstreet et pouvait juger les choses froidement, a déclaré que, malgré le désordre de l'infanterie, l'artillerie aurait,

à son avis, suffi pour arrêter toute attaque directe. Mais on pouvait manœuvrer offensivement sans renouveler la faute commise par l'ennemi. Il n'avait réussi que dans les attaques faites à l'abri des bois et des ravins voisins du Plum-Run : c'est par là qu'il fallait opérer. Les forces qu'on avait devant soi formaient un vaste demi-cercle qui s'appuyait, par ses deux extrémités, à la route d'Emmettsburg et dont le sommet touchait les pentes du grand Round-Top ; on pouvait de cette hauteur apercevoir les six ou sept brigades espacées sur cette longue ligne et isolées du reste de l'armée par la désorganisation du centre. C'est donc Hood et Mac Laws qu'on pouvait et qu'il fallait surprendre, frapper et détruire.

Telle est sans doute la pensée de Meade en se portant à gauche. Mais il n'ose risquer un grand mouvement, qui seul pourrait être efficace. Trop nouveau dans le commandement, il n'a pas assez de confiance en lui-même pour risquer beaucoup afin de gagner beaucoup. Où sont les anciens collègues dont l'avis aurait pu lui inspirer une résolution hardie? Reynolds a été la première et la plus illustre victime de cette grande lutte ; Hancock, l'âme de la défense, est blessé : il a pu, il est vrai, dicter de sa civière un billet pour supplier son chef de prendre l'offensive ;

mais il n'est pas là pour exécuter ce qu'il propose ; Gibbon a payé sa gloire par une grave blessure ; Sickles, qui a pu commettre la veille une erreur, bien pardonnable d'ailleurs, mais dont le jugement ferme, le sang-froid, l'ardeur contagieuse et la brillante parole ont tant de fois soutenu les cœurs de ses compagnons d'armes, Sickles, aujourd'hui mutilé sur son lit de douleur, est perdu pour l'armée du Potomac ; Butterfield, quoiqu'il ne soit que légèrement atteint, est, pour le moment, hors de combat.

D'ailleurs rien n'a été prévu pour sortir de la défensive. Si Pleasonton, qui n'a sur le champ de bataille ni commandement ni responsabilité, sollicite Meade de saisir cette occasion pour se montrer d'emblée un grand capitaine, l'hésitation, d'autre part, se peint sur maintes figures ; hésitation bien légitime, car, plusieurs mois après, nombre d'officiers généraux viennent déclarer, sous serment, devant les membres du Congrès, qu'à leur avis toute attaque aurait échoué. Ils ont le sentiment d'avoir échappé à un immense danger et d'avoir assez fait pour le moment. L'invasion est repoussée ; en tentant davantage, on pourrait tout compromettre. Enfin tous sont paralysés par l'erreur ordinaire des chefs unionistes : ils croient l'ennemi beaucoup plus nombreux qu'il ne l'est réelle-

ment. L'audace agressive des confédérés a obtenu ce résultat, toujours si important à la guerre, de tromper l'ennemi sur leur véritable force, et les protège ainsi à l'heure critique. Sous cette impression, Meade veut les tâter avant de les attaquer sérieusement. Il ne donne aucun ordre à Sedgwick et prescrit simplement à Sykes de pousser à gauche, sur le terrain qu'il aurait fallu occuper en grande force, une reconnaissance dont il ne détermine même pas l'importance. Cette opération se trouve ainsi confiée à une seule brigade de la division Crawford qui, sous Mac Candless, tient, depuis le matin, la partie du bois de Trostle voisine de la rive droite du Plum-Run. Laissant à Bartlett la garde de ce bois, Crawford et Mac Candless s'avancent à travers le champ de blé que jonchent, depuis la veille, des centaines de morts, de mourants, de blessés évanouis. Sans s'arrêter à ce douloureux spectacle, les fédéraux pénètrent, vers cinq heures, dans le bois situé à l'ouest de ce champ.

Comme nous l'avons dit, la position des confédérés est très exposée de ce côté. Law, ayant envoyé la brigade Anderson tenir tête à Kilpatrick sur la route d'Emmettsburg, a été obligé de déployer sur une ligne longue et mince le reste de sa division. Son ancienne brigade à droite, puis celle de Robertson,

font face à l'est sur les pentes inférieures du Round-Top; Benning occupe la colline de Devils-Den et donne la main à Kershaw, qui forme la droite de la division Mac Laws. Le reste de cette division couvre la position des Vergers : Semmes et Wofford, massés près des maisons, la brigade Barksdale, déployée tout entière en tirailleurs, dont la chaîne s'étend jusque devant les positions occupées par Wilcox avant l'attaque. Vers quatre heures, peu de temps avant que Mac Candless reçoive l'ordre de s'avancer, Law, qui comprend le danger auquel l'expose l'échec de Pickett, se décide à ramener toute sa troupe en arrière. Les deux brigades de droite se replient, sans être inquiétées, vers la route d'Emmettsburg. Kershaw, ayant reçu de Mac Laws un ordre semblable, abandonne le bois qu'il a conquis la veille sur Caldwell et prend la direction des Vergers. Mais Benning a mal compris ses instructions et, loin de suivre ce mouvement, il allonge sa ligne pour occuper la position que Kershaw vient de quitter. Sa gauche, en s'étendant ainsi, rencontre Mac Candless, qui, après un court engagement, lui enlève une centaine de prisonniers et oblige toute la brigade à une prompte retraite. Kershaw se trouve isolé à son tour ; et, se croyant déjà entouré, a recours, pour échapper à l'ennemi, à une ma-

nœuvre que nous mentionnons à cause de sa singularité. Il envoie, au pas de course, les porte-drapeaux de ses régiments planter leurs étendards à quelques centaines de mètres en arrière à droite, sur l'autre rive de l'affluent du Plum-Run, et commande ensuite à ses soldats de se débander, pour aller isolément se reformer dans cette nouvelle position. Un ennemi actif ne leur aurait pas permis de se réunir de nouveau ; mais Mac Candless, n'osant s'aventurer plus loin sans appui, s'arrête avant le ravin, satisfait d'avoir repris presque tout le champ de bataille de la veille et ramassé plus de deux cent cinquante prisonniers. Le triste soin de relever les trop nombreux blessés, demeurés sans secours depuis vingt-quatre heures, le retient à chaque pas et l'occupe bien avant dans la nuit.

L'obscurité, qui couvre le champ de bataille, rend toute entreprise sérieuse désormais impossible. Wheaton, qui a reçu enfin l'ordre de soutenir Mac Candless, s'avance, à la droite de celui-ci, avec la brigade de Nevin, suivie par celle de Bartlett; mais il est trop tard et il s'arrête à bonne distance des Vergers. Lorsque les informations recueillies par Mac Candless parviennent enfin à Meade, on ne peut plus songer, de part ni d'autre, qu'à calculer les résultats de la journée.

Avant de passer à celle du lendemain, il nous faut dire quelques mots d'un combat de cavalerie qui, pendant la grande lutte, s'est livré à l'est de Gettysburg, sur la route d'York. Stuart, ne pouvant se mêler au choc des fantassins, s'est préparé, dès le matin, à profiter de la victoire si elle couronne les efforts de Lee. Celui-ci lui a prescrit de déborder l'aile droite fédérale, pour pouvoir frapper de flanc les colonnes ennemies, si elles se retirent vers Westminster : plan bien conçu et qui aurait eu des conséquences désastreuses pour les fédéraux, s'ils avaient été battus sur les hauteurs de Gettysburg. Dès le 3 au matin, Stuart, quittant les positions qu'il occupait, à droite du Rock-Creek et au nord de la route d'York, s'engage sur le chemin qui conduit de cette route à la maison Reever. Il couvre ainsi la gauche du 2e corps et atteint l'extrémité de l'arête du Brinkerhoffs-Ridge. Gravissant rapidement le sommet de cette arête, il aperçoit la cavalerie ennemie établie sur les pentes que couronne la maison Reever. Il se propose aussitôt de la séparer de la droite de l'armée du Potomac et d'atteindre la route de Westminster entre le pont du Rock-Creek et celui du White-Run, ruisseau qui reçoit, un peu avant de rencontrer cette route, les eaux du Cress-Run. Il faut, pour cela, dissimuler son mouvement à l'ennemi et

le retenir aux environs du carrefour du chemin de Hanover et du Dutch-Road. Abrités derrière les hauteurs du Cress-Ridge, tandis qu'un rideau de tirailleurs occupera la lisière des bois qui en couvrent une partie et écartera ceux de l'ennemi, les cavaliers confédérés pourront gagner inaperçus la chaussée de Baltimore; sans attendre l'issue de la grande lutte, ils pourront provoquer, derrière l'armée unioniste, une panique dont l'effet sera décisif sur le champ de bataille. Stuart met en marche, sur le versant occidental du Cress-Ridge, les brigades Chambliss et Jenkins, qui sont avec lui. Fitzhugh Lee et Hampton sont demeurés en arrière, près de la route d'York : il leur envoie l'ordre de le rejoindre, en suivant exactement sa trace, de manière à ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

Les troupes que Stuart a aperçues près de la maison Reever appartiennent à la division de Kilpatrick. Après le coucher du soleil, Gregg, rappelé par Pleasonton, a quitté cette position pour venir prendre place sur les derrières de l'armée; il a bivaqué près du pont de la route de Baltimore sur le White-Run ; mais, pendant ce temps, Kilpatrick, revenant de Hunterstown et trouvant l'important carrefour de Bonnaughton inoccupé, y a laissé la brigade de Custer. Le 3 au matin,

Gregg, ayant reçu l'ordre de s'avancer de nouveau pour couvrir l'aile droite de l'armée, s'est porté sur les bords du Cress-Run, au sud de la route de Hanover. Il observe ainsi les pentes orientales du Wolf-Hill, sur lesquelles Stuart doit déboucher s'il dépasse le Brinkerhoffs-Ridge. Apprenant la présence de Custer près de Bonnaughton, il lui fait dire de venir prendre place sur sa droite, qui lui paraît fort exposée, et de la prolonger en s'établissant en avant de la maison Reever. Quoiqu'il eût l'ordre de Kilpatrick de se rendre à Two-Taverns, Custer s'est conformé à la demande de Gregg.

Stuart a donc en face de lui trois brigades, comptant environ cinq mille cavaliers. Lui-même n'a pas moins de six mille sabres dans les quatre brigades placées sous ses ordres. Il ignore la position de Gregg, qui ne tarderait pas sans doute à découvrir la marche de Chambliss et de Jenkins. Mais cette marche est interrompue, dès le début, par un incident imprévu; Hampton et Fitzhugh Lee, montrant imprudemment à l'ennemi une partie de leurs forces, l'ont démasquée.

Le Dutch-Road suit, au nord du carrefour, une croupe peu élevée et parallèle au Cress-Run. La plaine qui s'étend, sur un kilomètre de largeur, entre ces hauteurs, cultivée et coupée de quelques clôtures, est arrosée par un petit ruisseau, le Little-Run, dont la

source se trouve dans le jardin de la ferme Rummel, au pied du Cress-Ridge, à quatre cents mètres au sud-ouest de la traverse qui relie le Dutch-Road à la chaussée d'York. Cette traverse coupe deux petits bois situés des deux côtés de la plaine, l'un sur les pentes du Cress-Ridge, l'autre sur les mamelons que suit le Dutch-Road. Au sud, la plaine est limitée par des collines qui se rapprochent du Cress-Run et que la route de Hanover, avant d'atteindre le carrefour, franchit près de la maison Howard.

C'est sur ces collines que Custer s'est posté. Vers dix heures du matin, Hampton et Lee, suivant la route de traverse au delà du point où Stuart l'a quittée, débouchent du bois sur la ferme Rummel. Leur artillerie ouvre aussitôt le feu contre Custer. Celui-ci, menacé sur sa droite, déploie en potence une partie de sa brigade qu'il avait jusqu'alors tenue en réserve, et ses canons réduisent bientôt au silence ceux des confédérés. Hampton et Lee, reconnaissant leur erreur, ne tardent pas à se replier derrière le bois, où Custer se garde bien d'aller les chercher. Mais, au bruit du combat, Stuart, qui avait déjà pris une certaine avance, s'est arrêté : il ne peut continuer si l'ennemi menace son flanc. Il fait appeler Hampton et Lee pour leur montrer, du haut du Brinkerhoff's-Ridge,

la configuration du terrain et leur expliquer son plan. Mais ses messagers perdent leur chemin et il attend en vain ses lieutenants.

Pendant ce temps, Custer, ayant reçu de nouveaux ordres de Kilpatrick, s'est mis en marche pour rejoindre sa division, sur la gauche de l'armée, au delà du Round-Top. Gregg a envoyé l'une de ses deux brigades, sous Mac Intosh, pour relever Custer. Il est resté avec l'autre, commandée par son homonyme Irvin Gregg, dans les positions prises le matin. Il est près de deux heures. Les échos des collines qui séparent les deux cavaleries du champ de bataille de Gettysburg répètent, depuis une heure, les éclats de la canonnade qui précède la grande attaque de Longstreet. Les fédéraux, qui ont mis pied à terre, écoutent avec anxiété la voix lointaine de l'artillerie ; ils savent que le moment critique de la bataille est arrivé. Quoiqu'ils ne puissent se mêler au combat, ni même le suivre de l'œil, il semble que cette pensée stimule leur ardeur. En effet, Mac Intosh, à peine établi dans les positions que Custer vient de lui céder près de la maison Howard, se décide à prendre l'offensive : inspiration heureuse; car il déjoue ainsi le plan de Stuart au moment où celui-ci est sur le point de le reprendre. Le général confédéré, pressé également par le bruit

du combat, eût voulu continuer son mouvement à l'abri du Cress-Ridge avec les brigades Chambliss et Jenkins, pendant que Hampton et Lee retiendront l'ennemi au nord de la route de Hanover.

Mac Intosh, en s'avançant contre la ferme Rummel, a obligé ces deux dernières brigades à se déployer pour lui tenir tête. Le général Lee les commande toutes deux, pendant que Hampton cherche en vain à rejoindre Stuart; il a placé ses cavaliers démontés derrière une forte clôture; son artillerie se démasque et Mac Intosh s'arrête, reconnaissant bientôt qu'il a affaire à trop forte partie.

Gregg, appelé en toute hâte, rencontre Custer et le ramène au secours de sa première brigade; Irvin Gregg, posté à une assez grande distance, atteindra le carrefour un peu plus tard et restera en réserve. Custer ne pouvait arriver plus à propos avec ses quatre beaux régiments du Michigan. Stuart l'a aperçu de loin; voyant grossir ainsi les forces ennemies, qui se massent sur son flanc, il se décide à leur opposer la brigade Jenkins, et ne conservera que celle de Chambliss pour continuer son mouvement. Ce mouvement d'ailleurs n'a plus pour but que d'envelopper l'aile gauche de la cavalerie unioniste, afin d'assurer sa défaite : il faut, en effet, qu'il commence

par la battre, avant de pénétrer sur les derrières de l'armée du Potomac.

Cependant Gregg se dispose à attaquer les confédérés, quoique ceux-ci, établis sur les pentes du Cress-Ridge et dans les enclos de la ferme Rummel, aient tout l'avantage de la position. Deux régiments de Custer, le 5e et le 6e Michigan, renforcent la ligne de Mac Intosh, qui s'appuie, à droite, au bois situé sur le Dutch-Road et, à gauche, à la route de Hanover ; les deux autres régiments sont en réserve. L'artillerie se place sur la colline, près de la maison Howard, et canonne la ferme Rummel, occupée par les tirailleurs de Fitzhugh Lee. Celui-ci, qui a essayé en vain de tourner la droite de Mac Intosh, a peu à peu engagé la plus grande partie de sa brigade. Les soldats de Jenkins sont formés à sa droite et s'étendent jusqu'à la route de Hanover. Les cavaliers de Custer, à pied, le mousqueton à la main, marchent, en ordre dispersé, contre l'ennemi, que l'artillerie fédérale a bientôt délogé de la ferme. Laissant sa droite solidement appuyée au bois, sur le Dutch-Road, Gregg porte sa gauche vers le Cress-Ridge et s'approche ainsi des positions occupées par Stuart. La plus grande partie de la brigade Jenkins, déployée en tirailleurs comme les fédéraux, vient aussitôt à leur rencontre.

Mais, par suite d'une étrange négligence, elle se trouve promptement à court de munitions, et le 6e Michigan la ramène vivement en arrière. Gregg, profitant de sa retraite, fait avancer au centre une partie de la brigade Mac Intosh. Les soldats de Fitzhugh Lee, qui ont perdu l'appui de la ferme Rummel, plient à leur tour et se séparent de ceux de Jenkins. Stuart, voyant que ceux-ci sont gravement compromis, ordonne à Chambliss de les dégager. Celui-ci fait mettre pied à terre à l'un de ses régiments et le dirige contre le centre fédéral; les autres se tiennent prêts à le soutenir.

Les unionistes sont arrêtés; mais il ne reste plus personne à Stuart pour achever la manœuvre qu'il avait entreprise. Le combat, engagé malgré lui, est trop sérieux pour ne pas appeler désormais toute son attention. En effet, le régiment envoyé par Chambliss a trouvé les fédéraux solidement postés derrière une clôture voisine du Little-Run; le 5e Michigan, armé de carabines à répétition, l'accueille par un feu bien nourri. L'attaque des confédérés est repoussée. Fitzhugh Lee, qui, posté à gauche de la ferme Rummel, en a suivi avec anxiété toutes les phases, juge que le moment est venu de frapper un coup décisif. Il ordonne au 1er Virginie de charger à cheval la droite

de Mac Intosh. Le 1er New-Jersey, dont les munitions sont épuisées, n'a pas le temps de se retirer en bon ordre; il est vivement repoussé et se jette du côté du bois. Custer lance, fort à propos, contre les assaillants le 7e Michigan, qui arrive à cheval à leur rencontre, mais s'arrête derrière une clôture pour ouvrir contre eux un feu peu meurtrier. Les cavaliers virginiens ripostent de même; pendant cette fusillade, Lee fait avancer une partie de ses hommes à pied, qui démolissent l'obstacle et obligent les fédéraux à une prompte retraite. Leur centre se replie en désordre; leur gauche est obligée de se former en potence derrière une haie pour ne pas être prise de flanc.

Mais le succès même a épuisé les forces du 1er Virginie. La fusillade le prend d'écharpe à son tour, les obus tombent dans ses rangs. Il est ramené et entraîne avec lui au delà de la maison Rummel toute la brigade de Lee. Hampton, revenu auprès de ses troupes sans avoir rencontré Stuart, comprend qu'il ne peut rester plus longtemps inactif; car Chambliss à sa droite est aussi vivement pressé que Lee à sa gauche, la défaite de ce dernier ayant décidé les fédéraux à reprendre l'offensive sur toute la ligne. En conséquence, il donne à deux régiments, le 1er Caroline du Nord et le Jefferson-Davis-Legion, l'ordre de

charger l'ennemi. Ceux-ci arrivent au galop, le sabre haut, et se dirigent contre une batterie fédérale, sans se laisser ébranler par ses décharges rapides et meurtrières. Mais Gregg a lancé contre eux le 1er Michigan, tenu jusqu'alors en réserve. Custer le conduit vivement au-devant des confédérés, bien supérieurs en nombre, mais dont les premiers rangs ont été décimés par l'artillerie unioniste. Celle-ci ne cesse son feu qu'au moment où les deux cavaleries s'abordent presque devant la bouche de ses canons. La colonne sudiste est repoussée après une mêlée sanglante. Mais elle est promptement secourue. Lee fait mettre à cheval tout ce qu'il lui reste de cavaliers et sonne la charge. Sur l'ordre d'un aide de camp de Hampton, la brigade de ce dernier suit son exemple. Ce puissant renfort est bientôt au milieu de la plaine dans laquelle Custer continue à combattre ; son arrivée rend, pour un moment, l'avantage aux confédérés. Cependant, avant même de s'engager, les nouveaux venus sont exposés au feu de l'artillerie et des tirailleurs unionistes, postés, sur leur droite, derrière des clôtures. Gregg et Mac Intosh appellent leurs réserves, remettent en selle une partie de leurs fusiliers et les lancent sur les deux flancs de la colonne sudiste. Le combat à l'arme blanche devient général,

les deux troupes se poussent et se repoussent avec acharnement, sans obtenir de succès décisif. Hampton, qui a rejoint sa brigade, est grièvement blessé; bon nombre d'officiers des deux armées tombent auprès de lui. Enfin les fédéraux se replient; mais ils démasquent ainsi leur artillerie, qui oblige les sudistes à une retraite plus prompte encore. Le terrain, si vivement disputé, est abandonné par les deux partis. Les unionistes ont perdu 736 hommes, dont 112 tués, 289 blessés et 335 prisonniers; la brigade de Custer a été la plus éprouvée.

Ils ont cependant atteint leur but et déjoué le plan de leurs adversaires. Par leurs premières attaques, puis par leur vigoureuse résistance, ils ont interrompu le mouvement tournant de Stuart. Celui-ci guette, il est vrai, jusqu'au soir, le bruit du canon, qui doit lui annoncer la défaite de l'ennemi. Il espère encore pouvoir se lancer sur la route de Westminster au milieu des fédéraux en fuite; mais la nuit vient enfin dissiper ce beau rêve. Il se retire alors sur la route d'York; car il ne s'agit plus pour lui d'enfoncer des bataillons ébranlés, d'achever une victoire, mais bien de couvrir la retraite d'une armée décimée et de longues colonnes de blessés.

En effet, lorsque le soleil se couche pour la troi-

sième fois sur ce champ de carnage, l'arrêt du Dieu des armées est irrévocablement prononcé. Les confédérés se sentent vaincus : donc, ils le sont. Leurs efforts héroïques, les pertes énormes de leurs adversaires n'ont pu leur assurer la victoire. Les positions que les fédéraux ont si bien défendues n'ont, au point de vue stratégique, qu'une importance secondaire; mais Lee, s'étant mis dans la nécessité d'attaquer l'armée du Potomac là où il l'a rencontrée, elles ont acquis une valeur fortuite en permettant à cette armée de se défendre avec avantage. Pour la rejeter vaincue sur la route de Baltimore, il aurait fallu conquérir au moins l'un des trois points dominants de sa ligne de défense, Culps-Hill à droite, Cemetary-Hill au centre, ou les Round-Tops à gauche. Tout a été tenté, rien n'a réussi. Dès le 2, et plus encore le lendemain, on s'est aperçu que les troupes ne reprenaient pas un second combat avec l'ardeur qu'elles avaient mise au premier, et, le 3 juillet au soir, il ne reste que deux brigades qui n'aient pas été engagées. D'ailleurs, l'anéantissement de la division Pickett, accompli sous les yeux d'une grande partie de l'armée, laisse chez tous les spectateurs une profonde impression. Une nouvelle hécatombe serait tout à l'avantage de l'armée unioniste,

plus nombreuse et plus facilement recrutée que celle de Lee. Enfin des considérations matérielles interdisent aux confédérés de recommencer la lutte. D'une part, il faut ramener en Virginie tout le butin ramassé sur le sol des États libres, non dans un simple esprit de lucre, mais par une sage prévoyance ; car les chaussures, les draps, le bétail réquisitionnés en Pennsylvanie contribueront plus à prolonger la lutte qu'une stérile victoire. D'autre part, les munitions d'infanterie sont fort diminuées et celles de l'artillerie tellement réduites, que celle-ci ne pourrait soutenir, pendant plus d'une heure, une canonnade comme celle du 3. Les communications avec la Virginie sont trop incertaines pour qu'on puisse compter sur l'arrivée de convois expédiés de Richmond. Lee vainqueur se serait approvisionné dans les coffres de l'ennemi ; repoussé, il est obligé, par cela seul, de regagner la Virginie : une logique implacable le veut ainsi.

On peut se figurer les angoisses de cette âme profondément dévouée à la cause qu'elle a embrassée, plus passionnément encore à la gloire de l'armée qu'elle anime de son ardeur, qu'elle a soutenue au milieu de toutes ses épreuves. Au moment où les fuyards enveloppaient le général en chef comme d'un flot irrésistible, il s'est, pour ainsi dire, sacrifié,

afin de rallier les siens, en leur criant que lui seul était responsable du désastre. Mais, lorsque la première émotion est passée et la crainte d'un mouvement offensif de l'ennemi écartée, quel amer retour ne doit-il pas faire sur lui-même! Là-bás, en face de lui, s'élève, au milieu des canons ennemis, ce petit bouquet d'arbres au pied duquel Armistead est tombé mortellement frappé; c'est là que s'est arrêtée la carrière ascendante de l'armée de la Virginie septentrionale. Maîtresse de ce point, elle aurait vu sans doute l'armée ennemie lui abandonner le champ de bataille, elle aurait pu jeter ses regards victorieux sur le Capitole de Washington et sur les clochers qui dominent l'immense cité de Philadelphie. La paix imposée au gouvernement de la Maison-Blanche, la confédération reconnue, chacun rentrant vainqueur et heureux dans ses foyers, toute cette brillante vision qu'il avait crue sur le point de se réaliser est dissipée avec la fumée qui enveloppait les combattants; elle a fait place à une sombre perspective : l'abandon de cette invasion qui seule pouvait sauver la confédération, l'aveu d'un échec au moment où Vicksburg épuisé va livrer à Grant les clefs du Mississipi, le retour dans cette malheureuse Virginie, incapable de donner à manger à ses enfants en échange du

sang qu'ils versent pour elle. Enfin, au bout de ces pénibles campagnes qui réduiront fatalement sa brillante armée à une poignée de vétérans, la perspicacité de Lee ne lui fait-elle pas déjà entrevoir, comme un résultat désormais inévitable, la douloureuse capitulation qui, moins de deux ans plus tard, consacrera la chute de la confédération, et au bas de laquelle, victime de son dévouement, il sera obligé d'apposer sa signature? Ceux qui approchent, ce soir-là, le général en chef peuvent croire, en effet, qu'un coup d'œil prophétique lui a révélé la fin du grand drame, tant la souffrance morale se peint sur tous ses traits. Ne peut-il pas se dire que ce tour de roue de la fortune, si rapide et si irrévocable, n'aurait pas eu lieu si les mouvements de son armée avaient été mieux coordonnés, si elle n'avait pas été développée sur une ligne trop longue, si tous ses lieutenants avaient exécuté ses instructions avec leur zèle habituel?

Heureusement pour eux, ses soldats ne partagent pas ces noirs pressentiments : tout en reconnaissant leur échec, ils ne doutent pas du succès final de la campagne et comptent qu'une nouvelle manœuvre à la Jackson les conduira à Baltimore. Mais Jackson n'est plus au milieu d'eux, et, pendant que ces espé-

rances de victoire adoucissent l'agonie des blessés qui encombrent toutes les maisons de la ville et les fermes du voisinage, dès le coucher du soleil les soldats valides reçoivent l'ordre de faire un premier pas en arrière. Les habitants de Gettysburg, qui viennent de passer deux jours et demi dans la plus cruelle des situations, qui, pour suivre les progrès de la bataille, pour deviner de quel côté penchait la victoire, ont interrogé avec anxiété les visages de leurs ennemis établis au milieu d'eux, se trouvent soudain délivrés. Ewell, rappelé par Lee, abandonne rapidement toutes ses positions, et, avant le point du jour, il a établi ses trois divisions au nord du séminaire, sur la route de Cashtown Longstreet s'est replié, de son côté, en arrière des Vergers et de la route d'Emmettsburg, de sorte que, le 4 au matin, toute l'armée sudiste occupe, du nord au sud, sur l'arête de Seminary-Hill, une ligne droite, peu étendue et très solide. Des retranchements, promptement élevés, la rendent encore plus forte. Lee ne leur demande qu'une protection éphémère, car il sent bien que chaque jour d'inaction, en présence de l'ennemi, aggraverait sa situation ; mais, en attendant l'heure de la retraite, il peut, dans cette position, braver son adversaire, si celui-ci est assez imprudent pour venir l'y chercher. Sa puissante

artillerie, qui garnit la crête et s'appuie à la lisière des bois, commande toutes les approches; son infanterie, placée en arrière, est parfaitement abritée : Longstreet, massé à l'ouest des Vergers, ne permet plus de tourner la droite. La cavalerie confédérée protège les deux ailes de l'armée; Stuart, qui a été obligé de faire un détour au nord, n'ayant pas été informé à temps de la retraite d'Ewell, couvre le flanc gauche avec trois brigades; Fitzhugh Lee, avec la quatrième, est allé à Cashtown, pour escorter les convois réunis en ce point; Imboden, qui, après une pointe bien inutile à Mac-Connelsburg, vient de rejoindre l'armée avec une brigade à cheval, une batterie et quelque infanterie, protège, au sud, l'extrémité de la ligne de Longstreet; enfin Robertson et Jones, revenant en arrière, occupent, le 4 au matin, les défilés du South-Mountain, que l'armée va franchir.

Cependant, dès que le crépuscule est venu marquer la fin de la lutte, les fédéraux se sont mis en devoir de reformer leurs régiments, de rectifier leurs positions, de ramasser les blessés; Birney a, vers neuf heures, fait avancer une partie de ses soldats, à la suite de ceux de Wheaton, sur le champ de bataille encore couvert des cadavres de leurs camarades. La nuit est sans nuages, la pleine lune jette sa tranquille

lumière sur les formes immobiles de ceux qui dorment déjà pour l'éternité, ou qui, trop faibles pour se plaindre, attendent la mort comme une délivrance. Mais, malgré l'horreur d'un tel spectacle, cette nuit calme est surtout employée par les combattants épuisés à se reposer avec sécurité. Chacun attend le jour pour voir ce que va faire l'ennemi. Le matin, on s'aperçoit de sa concentration sur Seminary-Ridge. A droite, Slocum s'avance jusqu'à la route d'York; à gauche, Sedgwick occupe tout le champ de bataille du 2; au centre, Howard, avec une partie du 11e corps, descend de sa citadelle dans la ville de Gettysburg. La cavalerie seule est poussée en avant, pour tâter l'ennemi. Buford et ses deux premières brigades partent, dès le matin, de Westminster pour Frederick; Merritt, avec la troisième, quitte le champ de bataille pour le rejoindre dans cette ville, d'où ils se dirigeront sur Williamsport; Kilpatrick, prenant, outre ses deux brigades, celle de Huey, de la division Gregg, marche par Emmettsburg sur Monterey; la brigade Gregg observe la droite et suivra plus tard la route de Cashtown, dont Mac Intosh occupe le débouché, à l'entrée de la ville de Gettysburg.

Le jour, en s'avançant, a permis aux fédéraux d'étudier la position de leurs adversaires, et ils ont

bientôt reconnu que, malgré le prestige de la victoire, ils s'exposeraient, en l'attaquant, à un échec aussi sanglant que celui de Magruder lorsqu'il lança ses troupes enivrées de succès sur les pentes de Malvern-Hill. Il est évident qu'immobile en ce moment à leur vue, Lee se prépare cependant à un grand mouvement. Mais est-ce une retraite ou cette fameuse marche de flanc qu'ils redoutent depuis deux jours? Dans le second cas, ils ne sauraient quitter les positions dont la conservation leur a coûté si cher, avant d'avoir vu l'ennemi s'ébranler, afin de le surprendre au milieu de cette opération. Dans le premier, quelque intérêt qu'il y ait à devancer les confédérés sur le Potomac, il faut encore, tant qu'ils resteront à portée, protéger contre un retour offensif les milliers de blessés qui gisent sur le champ de bataille. Si Meade connaissait la supériorité numérique de son armée, il pourrait, tout en conservant ses positions, menacer un des flancs de l'ennemi et inquiéter ainsi ses mouvements, quel qu'en soit l'objet; le 6e corps, qui n'a pas sérieusement souffert, renforcé par la division Crawford, pourrait, dès le 4 au matin, opérer contre l'extrême droite de Lee et se trouverait ainsi parfaitement placé pour le harceler dans sa retraite. Ces sortes d'indices, grâce auxquels l'instinct des

grands hommes de guerre sait deviner les véritables projets de leurs adversaires, n'auraient dû laisser dans l'esprit de Meade aucune incertitude sur la prochaine retraite de l'armée sudiste : les mouvements des convois ennemis, les rapports des habitants qui venaient des lignes confédérées, devaient l'éclairer; enfin il aurait dû écouter le sentiment presque unanime de son armée, qui ne demandait qu'à marcher en avant; car, en pareil cas, le jugement de tous est généralement juste. Mais l'état-major fédéral, prêtant à ses adversaires de tout autres desseins, se prépare uniquement à recevoir de nouveau leur attaque. Vers midi, pendant que les deux armées s'observent ainsi, une pluie torrentielle vient les inonder, détrempant les routes et les champs, et rendant impossibles les mouvements rapides de l'artillerie. C'est une nouvelle cause de souffrances pour les soldats fatigués et mal nourris, et chacun ne songe plus qu'à s'abriter de son mieux contre la tempête brusquement déchaînée.

Lee profite de ce répit imposé par les éléments pour achever de préparer la retraite lente et méthodique qu'il n'a plus aucun intérêt a retarder. Tous les ordres sont donnés pour que l'armée se mette en marche au coucher du soleil. Les grands convois de

vivres et de butin, réunis à Cashtown, sont dirigés sur Chambersburg. La facilité avec laquelle ils repassèrent la chaîne du South-Mountain prouve que Lee ne donna pas les vrais motifs de l'attaque du 2 lorsqu'il allégua l'impossibilité de reculer avec ces convois jusque sur le versant occidental des montagnes. Il a deux routes derrière lui, celle de Chambersburg au nord, celle de Fairfield au sud; la dernière est la plus courte et couvre la première. C'est celle que prendra toute l'armée : Hill en tête, suivi par Longstreet, et celui-ci par Ewell, qui fermera la marche. Pendant ce temps, on entasse sur des chariots de toutes espèces les blessés qui peuvent supporter le transport; sauf les sections de munitions, toutes les voitures qui ont suivi l'armée se joignent à ce convoi, qui s'ébranle sur la route de Cashtown, où il ralliera le reste des équipages de l'armée. Imboden, ayant des troupes fraîches de pied et de cheval, reçoit la difficile mission d'escorter, à travers un pays ennemi, cette immense colonne, qui compte dix mille bêtes de trait et se développe sur une longueur de vingt-huit kilomètres ; il la conduira, sans s'arrêter, par Chambersburg et Hagerstown, jusqu'au Potomac, franchira avec elle le fleuve sur le pont de bateaux que l'armée a laissé à Williamsport, et l'amènera à

Winchester ; Lee lui donne plusieurs batteries d'artillerie pour l'aider dans cette tâche et lui confie son premier rapport au président Davis. A quatre heures après midi, la tête de colonne s'est mise en marche vers l'ouest, et, lorsque, au milieu de la nuit, elle atteint, au delà de Cashtown, les autres convois, la queue n'a pas encore quitté les environs du champ de bataille : nuit horrible pour les milliers de victimes qu'un faux point d'honneur entraîne, de gré ou de force, à la suite de l'armée vaincue. Heureux ceux qu'on a jugés assez grièvement atteints pour les laisser aux mains de l'ennemi! La douloureuse procession s'avance lentement sur une route défoncée, au milieu de la tempête qui étouffe les plaintes des blessés, et d'une profonde obscurité qui cache leurs faces livides. Personne auprès d'eux pour les assister; car tous les hommes valides sont restés dans les rangs; de distance en distance seulement, un peloton de garde marche à côté des voitures, silencieusement, la tête basse, mais le fusil prêt, car on peut, à tout instant, s'attendre à quelque alerte. Quand un encombrement interrompt la marche, on en profite pour décharger les corps de ceux qui viennent d'expirer et les enterrer à la hâte. Une autre colonne, composée de deux mille prisonniers fédéraux valides,

que Lee ne peut emmener et auxquels il a fait signer une parole fort irrégulière, se dirige, en même temps, vers Harrisburg, avec une escorte qui doit les remettre au premier poste unioniste.

Pendant que les confédérés commencent ainsi leur retraite, Meade a réuni chez lui un nouveau conseil de guerre : il veut connaître l'avis de ses généraux sur l'état de l'armée et sur ce qu'on pourra lui faire faire le lendemain. Les sept corps d'armée, qui, peu de jours avant labataille, comptaient quatre-vingt-six mille hommes présents, tant fantassins qu'artilleurs, et avaient reçu depuis un renfort de quatre mille, ne peuvent présenter, le 4 au matin, qu'un effectif total de cinquante et un mille cinq cent quatorze hommes. Il en manque donc trente-huit mille à l'appel. Sur ce nombre, environ quinze mille ne sont ni tués, ni blessés, ni pris; ce sont des traînards laissés sur les routes dans les dernières marches, des fuyards qui ont abandonné leurs camarades ou des égarés qui ont été séparés de leurs régiments pendant le combat. Tous rejoindront sans doute les drapeaux; mais ils ne seraient pas là pour prendre part, le lendemain, à une opération, et leur nombre prouve la désorganisation de certains corps. Faut-il rester à Gettysburg, ou, sans attendre les mouvements de l'en-

nemi, entreprendre, le lendemain, soit une manœuvre sur son flanc, soit une attaque contre son front? S'il se retire, faut-il le suivre directement ou chercher, par la route d'Emmettsburg, à le devancer à Williamsport? Telles sont les questions posées par Meade à son conseil. La décision unanime est de n'aborder l'ennemi directement ni en l'attaquant, s'il reste dans ses positions, ni en prenant la même route que lui, s'il se retire. Les avis étant partagés sur les autres points, Meade prend le parti d'attendre encore vingt-quatre heures et, si l'ennemi se met en retraite, de le suivre, sur son flanc, par Emmettsburg. Le général confédéré ne devait pas le laisser longtemps dans l'incertitude : le 5 au matin, son armée avait disparu, la crête de Seminary-Ridge était déserte, la bataille de Gettysburg terminée.

On a vu comment cette bataille se trouva engagée et, sans prétendre que les confédérés auraient dû la gagner, nous avons montré les erreurs qui rendirent leur échec inévitable. Nous allons les résumer rapidement. La première cause de la défaite fut l'absence de Stuart, qui amena la rencontre fortuite de Gettysburg, retarda la concentration de l'armée et ne lui permit ni de revenir prendre, sur le South-Mountain, une position défensive où Meade aurait été obligé

de l'attaquer, ni de manœuvrer pour le déloger de celles qu'il occupait. Lee, qui avait avec lui quatre brigades de cavalerie, ne sut pas s'en servir; il laissa Robertson et Jones en Virginie, envoya Imboden aussi loin que possible de l'ennemi et ne garda que Jenkins, qui se trouva, à l'heure décisive, derrière l'infanterie. Après la bataille du 1er juillet, l'excès de confiance, que partageaient avec lui la plupart de ses lieutenants et tous ses soldats, lui fit oublier l'infériorité numérique de son armée et les difficultés que le terrain devait opposer à sa tactique habituelle. Ce terrain découvert, présentant des positions dominantes, rendait impossibles les marches dérobées, les attaques imprévues, et exigeait, pour obtenir le succès, un ensemble parfait dans les mouvements. Lee eut le tort de donner à sa ligne trop de développement et une forme concave qui rendait fort lentes les communications d'une extrémité à l'autre; il l'aggrava en dirigeant des attaques principales sur ses deux extrémités. Voulant à la fois atteindre Culps-Hill et menacer les Round-Tops, il ne put déborder suffisamment l'un ou l'autre de ces deux points; puis, après avoir échoué devant l'un et l'autre, il lança contre le centre de la ligne de Meade, où celui-ci pouvait facilement réunir une grande partie

de son armée, une troupe relativement si faible qu'elle se trouva vouée à une destruction certaine; enfin, soit que ses ordres eussent été donnés trop tard le 2 et le 3, soit qu'il ne sût pas se faire comprendre ou obéir de ses subordonnés, il perdit, ces deux jours, un temps précieux en vains préparatifs. L'indépendance excessive qu'il encourageait chez ses chefs de corps, et qu'imitaient à leur tour les généraux de division et de brigade, frappa de stérilité les plans les mieux conçus et les efforts les plus courageux. Dans la journée du 2, Longstreet, après avoir commencé son attaque trop tard, ne sut pas engager à propos toute la division de Mac Laws pour soutenir celle de Hood; Rodes et Early, quoique voisins, n'abordèrent pas ensemble Cemetary-Hill; enfin le 3e corps, à l'exception de trois brigades, ne porta aucun secours aux troupes engagées à sa droite et à sa gauche. Le 3, Longstreet, exécutant à contre-cœur les ordres de son chef, ne donna pas à l'attaque désespérée de Pickett l'appui de toutes les forces mises à sa disposition et ne fit faire aucune diversion en sa faveur par les deux divisions de Hood et de Mac Laws.

L'armée du Potomac remporta sans doute la victoire parce qu'elle avait le double avantage du nombre et de la défensive; mais cet avantage ne l'avait pas

empêchée d'être battue à Chancellorsville. Elle vainquit à Gettysburg parce que le hasard lui offrit de fortes positions, que Buford et Reynolds les lui conservèrent et que Meade sut en tirer un excellent parti. Huit jours après sa nomination, cet heureux chef venait de donner à ses soldats une victoire décisive; sa gloire devait être d'autant moins contestée que sa naissance sur le sol européen, ne lui permettant pas d'aspirer à la présidence, ôtait aux hommes politiques qui ambitionnaient ce poste tout motif de jalousie contre lui. Il ne devait cette victoire ni à une inspiration de génie ni à des qualités extraordinaires. Mais il sut bien employer toutes les forces qu'il avait sous la main; ses lieutenants, d'après leur propre témoignage, se sentirent enfin dirigés, et, de leur côté, n'ayant jamais eu que d'excellents rapports avec leur ancien camarade, ils lui donnèrent le concours le plus dévoué. Cependant, si le succès couvrit les fautes commises par Meade, et qui avaient leur excuse dans sa toute récente nomination, ce n'est pas un motif pour que nous les passions sous silence. Le 1er juillet, il aurait dû aller lui-même à Gettysburg, au lieu d'y envoyer Hancock; la concentration aurait été faite plus rapidement. Le 2 au matin, il indiqua trop vaguement à Sickles la position que celui-ci

devait occuper, et, voyant que ce général la trouvait mauvaise, il aurait dû l'aller examiner lui-même sans attendre que le combat l'y appelât; plus tard, il n'aurait pas dû enlever à l'aile droite Geary et ses deux brigades. Le 3, lorsqu'il vit Pickett s'avancer, il eut un quart d'heure pour se préparer à le recevoir; il ne paraît pas avoir deviné le point où sa ligne serait attaquée, et faillit, par suite, la voir percée ; enfin, si le soir, au lieu d'une seule brigade, il avait, comme il le pouvait, lancé trois divisions contre la droite de Longstreet, sa victoire eût été bien plus décisive.

La force des deux armées a donné lieu à des discussions passionnées. Les états de situation, établis au Nord et au Sud dans des formes semblables, ont été grossis par les uns, réduits par les autres, au gré de leurs désirs. Ces états se composaient de trois chiffres: le premier représentait le total des officiers et soldats inscrits sur les rôles, qu'ils fussent absents ou présents; le second, les hommes présents sous les drapeaux, y compris ceux qui étaient aux ambulances, aux arrêts ou affectés à un service spécial; le troisième donnait le nombre réel des combattants présents sous les armes. Le premier chiffre était donc tout à fait fictif; le second exprimait le nombre de bouches à nourrir dans l'armée, les non-valeurs com-

prises; le troisième, la force effective qu'on pouvait réunir sur le champ de bataille. Ce dernier est évidemment celui qu'il importe le plus de connaître; mais il était très variable, nous l'avons dit, car une forte marche, une semaine de mauvais temps, suffisaient pour remplir les ambulances. En temps ordinaire, il était de douze à dix-huit pour cent inférieur au second. Il ne représentait même pas toujours exactement le nombre véritable des combattants; en effet, lorsque, après une longue étape, les traînards ne répondaient pas à l'appel, on ne les portait pas tout de suite comme absents, ce qui leur aurait fait perdre une partie de leur solde : on leur accordait quelques jours de grâce, et il en résultait que des milliers de soldats séparés de leurs corps suivaient l'armée à distance, incapables de prendre part à un combat et figurant cependant sur les effectifs. A cet égard, il y avait une bien plus grande tolérance dans l'armée unioniste que chez les confédérés. De ce chef, la diminution dans le nombre des combattants est une nouvelle cause d'erreurs et de discussions.

Nous avons dit qu'elle fut de treize mille pour l'armée du Potomac entre le 10 juin et le 4 juillet. Nous épargnerons au lecteur le détail de nos calculs; nous nous bornerons à lui présenter les chiffres qu'ils

nous ont donnés et que nous croyons aussi près que possible de la vérité.

L'armée du Potomac, sans la division French qui n'avait pas dépassé Frederick, comptait le 30 juin sur ses états 167,251 hommes en tout, dont plus de 21,000 en services détachés et près de 28,000 dans les hôpitaux. Le nombre des hommes présents au corps était de 112,988 et celui des hommes sous les drapeaux de 99,475 ; mais, dans ce dernier chiffre, les différents services du quartier général étaient compris, formant un effectif de 2,750 hommes qui ne pouvaient compter parmi les combattants. Les brigades Stannard et Lockwood ayant apporté le 1er juillet à Meade un renfort d'environ 5,000 hommes, les forces effectives portées sur ses états peuvent se décomposer ainsi :

Troupes ne prenant pas part au combat.	2.750
Artillerie	7.000
Cavalerie	10.500
Infanterie	85.500
Total	105.750

Et 352 canons.

L'artillerie et l'infanterie, qui furent seules engagées

sérieusement sur le champ de bataille même de Gettysburg, forment donc un total de quatre-vingt-onze mille hommes environ et de trois cent vingt-sept bouches à feu, Meade ayant laissé vingt-cinq grosses pièces de la réserve à Westminster. Mais, pour connaître le chiffre réel des combattants que le général unioniste put mettre en ligne, il convient d'en déduire de trois à quatre mille pour les gardes supplémentaires laissées auprès des convois, pour les batteries demeurées à Westminster et pour tous les hommes détachés en service extraordinaire, et de quatre à cinq mille pour les traînards maintenus sur les états. Ceux-ci devaient être d'autant plus nombreux que les états ayant été arrêtés seulement à la fin de juillet, tous ceux qui rejoignirent après la bataille furent portés comme présents ; aussi ces états ne donnent-ils, pour les absences irrégulières, que le chiffre tout à fait insignifiant de 3,292. Cette déduction ramène les forces effectives de Meade au chiffre de quatre-vingt-deux à quatre-vingt-quatre mille hommes.

L'armée de la Virginie septentrionale présentait, le 31 mai 1863, un effectif de 88,754 officiers et soldats présents, dont 74,468 sous les armes. Ces derniers se décomposent ainsi :

États-majors et corps d'infanterie . . .	59.420
Cavalerie	10.292
Artillerie	4.756
Total.	74.468

Et 206 canons.

Dans le courant de juin, son effectif fut accru par le retour d'un certain nombre de malades rétablis grâce à la belle saison et de blessés de la bataille de Chancellorsville, par l'arrivée de nouveaux soldats, fruit de la loi de conscription, et par l'adjonction de quatre brigades, deux d'infanterie sous Pettigrew et Davis, une de cavalerie sous Jenkins, et la dernière mixte sous Imboden. La première était forte de près de quatre mille hommes. Celle de Davis, composée de quatre régiments qui ne figurent pas sur les états du 31 mai, quoique deux d'entre eux eussent appartenu autrefois à l'armée, comptait environ deux mille deux cents hommes; les deux autres avaient à peu près chacune le même effectif. L'accroissement de l'artillerie fut de quinze batteries, comprenant soixante-deux pièces de canon et environ huit cents hommes. D'autre part, cet effectif fut diminué, d'abord par l'absence de la brigade Corse de la division Pickett et d'un régiment de la brigade Pettigrew,

laissés à Hanover-Junction, et de trois régiments de la division Early laissés à Winchester, soit environ trois mille cinq cents hommes; puis par les pertes éprouvées dans les combats de Fleetwood, de Winchester et d'Aldie, soit quatorze cents hommes; enfin par l'entrée à l'ambulance des hommes incapables de supporter les quelques longues marches que l'armée eut à accomplir et par l'absence de ceux qui, volontairemeut ou non, restèrent en arrière dans ces marches. Il est difficile de compter exactement le nombre des éclopés, des traînards et des déserteurs que l'armée avait perdus pendant le mois de juin. Des renseignements personnels et la comparaison de quelques chiffres nous font croire qu'il ne fut pas considérable et ne dépassa pas cinq pour cent de l'effectif de l'armée, soit trois mille sept cent cinquante hommes en tout. On peut donc évaluer la diminution de l'armée à environ trois mille sept cents hommes, d'une part; et son accroissement, de l'autre, par l'adjonction de trois brigades et de l'artillerie, à sept mille. Nous croyons que la différence de dix-sept cents entre ces deux chiffres doit être réduite de mille à douze cents au moins par la rentrée des malades et des blessés et l'arrivée d'un certain nombre de conscrits; que, par conséquent, l'armée de la Virginie

septentrionale arriva sur le champ de bataille de Gettysburg avec environ cinq mille combattants de plus qu'elle n'en avait le 31 mai 1863, soit à peu près quatre-vingt mille hommes. Comme nous l'avons fait pour l'armée fédérale, afin de connaître les forces réellement réunies sur le champ de bataille, nous déduirons de ce chiffre celui de la cavalerie, augmenté des forces de Jenkins et d'Imboden et réduit dans la même proportion [1], soit environ onze mille hommes. Et nous pourrons conclure que, dans le courant des trois premières journées du mois de juillet 1863, Lee opposa de soixante-huit à soixante-neuf mille hommes et deux cent cinquante canons aux quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-quatre mille unionistes réunis, avec trois cents bouches à feu [2], sur ce champ de bataille. Meade avait donc de dix-huit à dix-neuf mille hommes de plus que son adversaire, supériorité de près du quart, dont, malheureusement pour lui, il ne sut pas se rendre compte.

Les pertes des deux côtés furent presque égales et énormes pour le nombre des combattants engagés,

1. Douze cents cavaliers perdus dans les combats de Fleetwood, Aldie, Upperville et Hanover, deux cents éclopés ou malades.

2. Ces chiffres sont ceux des canons présents sur le champ de bataille, déduction faite de ceux qui étaient attachés d'une part à Stuart et de l'autre à Pleasonton.

car elles s'élevèrent à 27 0/0 pour les fédéraux et à plus de 36 0/0 pour les confédérés. Sur ce point encore les rapports officiels sont précis. Les fédéraux perdirent 2,834 tués, 13,709 blessés et 6,645 prisonniers, en tout 23,186 hommes; les confédérés 2,665 tués, 12,599 blessés et 7,464 manquants, en tout 22,728 hommes, ce qui, avec les 300 hommes tués ou blessés dans la cavalerie le 2 et le 3, porte leurs pertes totales à un peu plus de 23,000, c'est-à-dire exactement au même chiffre que celles de leurs adversaires. Toutefois ces chiffres ne donnent pas encore une idée complète du mal que les deux armées se firent réciproquement dans ces sanglantes journées: ainsi, tandis que les états fédéraux n'accusent que 2,834 tués, les rapports des infirmiers constatent l'enterrement de 3,575 cadavres d'unionistes; l'on peut évaluer à près de 4,000 le nombre des morts dans l'armée du Potomac, mille ou onze cents ayant promptement succombé à leurs blessures. D'autre part, Meade compte 13,621 prisonniers confédérés; mais, comme parmi eux se trouvaient 7,262 blessés, il ne reste que 6,359 valides; le chiffre de 7,464, porté par Lee pour les manquants, doit par conséquent représenter, outre ces prisonniers valides, la plupart des hommes grièvement atteints dans l'atta-

que de Pickett et de Heth, et abandonnés sur le champ de bataille; il faut donc évaluer à plus de treize mille six cents le nombre des blessés confédérés. Il est permis de croire qu'après le combat, le chiffre de leurs morts s'accrut, en quelques jours, plus vite encore que dans l'armée unioniste. La bataille, si meurtrière pour tous, le fut surtout pour les officiers supérieurs qui s'étaient prodigués, de part et d'autre, et étaient tombés par centaines. Les confédérés perdirent dix-sept généraux dont treize blessés, trois tués et un pris. Les fédéraux eurent dix généraux blessés dont deux légèrement, et dont deux furent laissés aux mains de l'ennemi, sans compter Schimmelfennig qui resta trois jours caché dans Gettysburg, cinq généraux tués, dont un chef de corps, quatre colonels commandants de brigades tués et un blessé, en tout vingt officiers portant les étoiles de généraux ou en faisant les fonctions. Les confédérés laissèrent quarante et un drapeaux et trois canons aux mains de leurs adversaires : quelques drapeaux de moins et cinq ou six canons formaient les trophées qui constataient leur vaillance sans pouvoir les dédommager de leur échec.

Cependant le Nord attendait, dans une fiévreuse émotion, le résultat de la grande lutte. L'inquiétude,

l'agitation étaient partout, la terreur régnait dans tous les lieux que l'on croyait à la portée des envahisseurs. La renommée et la crainte grossissaient leur nombre, et le souvenir de leurs succès les faisait croire invincibles. Là où le dévouement à l'Union ou la passion anti-esclavagiste dominaient, tous les hommes valides s'armaient et s'enrôlaient. Mais il y avait bien des districts dont les secrètes sympathies étaient pour les sécessionnistes : on n'attendait que les victoires de Lee pour les proclamer hautement. Heureusement pour le gouvernement fédéral, les esprits les plus turbulents avaient, dès le commencement de la guerre, rejoint l'armée sudiste ; les chefs manquaient pour entraîner les autres. Mais il n'en était pas de même dans les vastes cités de l'Est qui contenaient tous les éléments d'une terrible insurrection. Elle devait éclater bientôt à New-York, malgré la défaite de Lee ; on peut juger par là de ce qu'elle eût été si Lee avait remporté la victoire. Le 4 juillet, jour où l'Amérique fête l'anniversaire de son indépendance, une proclamation du président Lincoln, conçue dans ce style simple et noble dont parfois il avait le secret, annonça au peuple du Nord que l'invasion des États libres était arrêtée. Trois jours après, l'on apprit qu'à la même heure, Pemberton avait capitulé avec son

armée et la citadelle de Vicksburg. La joie fut d'autant plus vive que le danger avait été plus grand. La guerre allait entrer dans une phase nouvelle.

Le Sud, en apprenant ces désastres, ne se laissa cependant pas aller au découragement. Il était trop engagé pour s'arrêter et croyait encore pouvoir lasser ses adversaires. Ceux-ci, il est vrai, étaient bien loin encore du succès décisif qui seul pouvait terminer la guerre à leur profit, et les habitants du Nord, qui, dans leur joie, croyaient déjà l'armée de Lee prête à mettre bas les armes, se faisaient de grandes illusions. Cette armée compacte, résolue et redoutable, malgré ses pertes, devait tenir tête longtemps encore aux vainqueurs de Gettysburg.

LIVRE DEUXIÈME

LE TROISIÈME HIVER

CHAPITRE PREMIER

Hagerstown.

Le 4 juillet au soir, les deux armées en présence près de Gettysburg ont déjà pu se recueillir et mesurer l'importance de leurs pertes. En comptant les prisonniers, l'infanterie confédérée a été réduite de plus du tiers, l'infanterie fédérale du quart. Des deux côtés, les officiers se sont prodigués et les chefs les plus entreprenants ont été frappés. Enfin l'armée du Potomac, outre ses pertes définitives, est encore réduite par l'absence de douze à quinze mille hommes manquant à l'appel le 4 au matin.

La retraite de l'armée confédérée est commencée, le plan de Lee est arrêté. Son objectif est le pont de bateaux qu'il a laissé sur le Potomac à Falling-Waters, à sept kilomètres au-dessous du gué de Williams-

port. Pour reprendre des forces, avant de chercher de nouveaux combats, il faut que son armée remette les pieds sur le sol ami de la Virginie. Cependant, nous l'avons dit, Meade ne peut croire encore à l'étendue de son succès. Il hésite et veut attendre vingt-quatre heures avant de se décider. Cette première erreur sera suivie de beaucoup d'autres, qui feront perdre à l'armée du Potomac une partie des avantages que sa victoire aurait dû lui assurer.

En effet, le souvenir même de l'échec éprouvé par les confédérés dans leurs vains assauts contre les positions unionistes à Gettysburg obsédera l'esprit de Meade pendant tout le temps qu'il se trouvera seul en face de Lee. Il ne songera plus qu'à l'obliger à renouveler ces assauts, évitera toujours de prendre l'offensive lorsqu'il le trouvera établi devant lui, et, comme le général sudiste, de son côté, tient avant tout à ménager ses troupes, les manœuvres vont succéder aux combats. L'armée du Potomac, qui, depuis son débarquement au fort Monroë, a livré, en seize mois, onze batailles rangées, va maintenant rester dix mois sans renouveler ces grandes luttes. Ce ne sera cependant pas faute de marcher ni de tâter son adversaire. Un résultat aussi important pour la cause confédérée suffit presque à justifier la

campagne, fort imprudente à d'autres points de vue, qui fut brusquement interrompue à Gettysburg.

Nous avons dit que Lee, avec une quarantaine de mille hommes sur Seminary-Hill, couvrait les deux routes de Fairfield et de Cashtown. Le grand convoi a pris la seconde. Un autre convoi, composé principalement des voitures du 2e corps, suit la première, qui est plus courte et sur laquelle il précède l'armée. Stuart éclairera son flanc du côté d'Emmettsburg et les brigades Robertson et Jones le protégeront dans les défilés du South-Mountain. Dès que le soleil est couché, le corps de Hill se met en marche. Celui de Longstreet, qui le suit, a la garde des quatre mille prisonniers fédéraux; la division Pickett les conduira jusqu'à Williamsport, sans se laisser détourner par les mouvements stratégiques qui pourront être prescrits au reste du 1er corps. Le 2e, par sa position le plus éloigné de la route de Fairfield, ferme la marche. Chaque corps est suivi d'un assez grand nombre de voitures et de son artillerie; aussi la division Early, chargée de l'arrière-garde, qui a quitté les bivacs à deux heures du matin, voit le soleil s'élever au-dessus des hauteurs de Gettysburg sans pouvoir avancer sur la route encombrée : il semble que l'armée confédérée s'éloigne à regret de ces hau-

teurs au pied desquelles gisent tant de vaillants soldats. La position d'Early est périlleuse, car Stuart étant parti, avec trois brigades, pour Emmettsburg, un simple rideau de cavaliers couvre sa retraite, et les observateurs fédéraux postés au sommet de Round-Top ont signalé, depuis quelque temps, ses mouvements. Heureusement pour lui, Meade n'a encore donné aucun ordre.

Avant d'aller plus loin, il nous faut indiquer rapidement la configuration du pays que les deux armées vont traverser pour atteindre les bords du Potomac. Nous avons déjà dit que l'arête du South-Mountain, prolongement du Blue-Ridge, sépare la fertile vallée de Cumberland de la plaine accidentée qui s'étend entre le Potomac au sud, le Susquehannah au nord et la baie de Chesapeake à l'est. C'est par la vallée de Cumberland que Lee avait pénétré en Pennsylvanie; il en était sorti pour marcher sur Gettysburg; il y rentrait pour reprendre le chemin de la Virginie. Outre le chemin de fer qui, de Harrisburg et de Carlisle, se prolonge, par Chambersburg et Greencastle, jusqu'à Hagerstown, la vallée de Cumberland est sillonnée par plusieurs grandes routes et de nombreux chemins, tous praticables en été. Une agriculture florissante n'a laissé subsister les antiques

forêts que sur les flancs des montagnes et dans les terrains naturellement pauvres. Partout ailleurs, la culture des céréales alterne avec des pâturages qui nourrissent un bétail abondant. Le pays est, par conséquent, découvert, quoiqu'il oppose aux manœuvres en ligne l'obstacle de fréquentes clôtures, soit de bois, soit de pierres sèches.

L'année précédente, avant la bataille de l'Antietam, Lee avait défendu la crête du South-Mountain. Mais elle est fort longue, les passages y sont nombreux, et des sentiers qui gravissent les sommets permettent de tourner tous les cols principaux. Aussi le général sudiste ne crut-il pas pouvoir, le lendemain d'une défaite, s'arrêter sur cette ligne. Plein de confiance, sans doute, dans la lenteur de ses adversaires, il ne songea même pas. à profiter d'un tel obstacle pour les retenir un moment, s'ils prétendaient le franchir à sa suite. Grâce à la direction du Potomac entre Hancock et Harpers-Ferry, il espérait pouvoir passer en Virginie avant que Meade l'eût rejoint. A Hancock, point le plus septentrional de son cours, le fleuve atteint presque la frontière de la Pennsylvanie; à Williamsport, il reçoit, par le Conecocheague, la plus grande partie des eaux de la vallée de Cumberland; puis, en s'approchant de Harpers-Ferry,

avant de traverser les montagnes, il serpente entre les petites arêtes, parallèles à la chaîne principale, qui sillonnent la plaine. De Hancock à Williamsport, il coule à l'est-sud-est; depuis ce point jusqu'à Harpers-Ferry, il incline de plus en plus vers le sud. La contrée située sur la rive gauche, dans cette dernière partie de son cours, est beaucoup plus accidentée et moins fertile que le reste de la vallée de Cumberland. Elle est coupée par une rivière importante, l'Antietam, et par des ruisseaux fort marécageux, qui grossissent à la première pluie, et qu'enserrent des collines aux flancs généralement boisés.

Lee se dirigeait sur Williamsport, parce que c'est le point du cours du Potomac le moins éloigné de Gettysburg. L'angle formé par le fleuve en cet endroit offrait un autre avantage pour le passage de l'armée confédérée. Si Meade suivait cette armée pas à pas, les deux branches de l'angle en protégeaient les deux flancs, aussitôt le passage effectué, et elle pouvait ensuite redescendre, par la rive droite, jusqu'à Harpers-Ferry, efficacement couverte par le fleuve; car la crainte de découvrir Washington ne permettait pas à Meade de pénétrer en Virginie par Williamsport. Pour le même motif, il ne pouvait franchir le Potomac avant son ad-

versaire, et, s'il allait chercher les passages du South-Mountain pour revenir de là sur Williamsport, il faisait un détour qui laissait à Lee tout le temps de passer dans la vallée de Virginie. Le pont de bateaux sur lequel Longstreet et Hill avaient franchi le fleuve se trouvait à Falling-Waters, au milieu d'une boucle convexe à droite, près de laquelle passe la chaussée de Martinsburg à Williamsport. Pour gagner ce dernier point, Lee avait à sa disposition une grande route d'autant meilleure qu'elle n'avait encore alors été parcourue par aucune des deux armées. Cette route, sortant de Gettysburg, traverse le Marsh-Run à Black-Horse-Tavern, et atteint, après un parcours de douze kilomètres, le village de Fairfield, situé dans une plaine ouverte, au pied d'une des arêtes du South-Mountain, dite le Jack-Mountain : longeant cette arête, elle rejoint, six kilomètres plus loin, à Fountain-Dale, celle d'Emmettsburg, puis s'élève, par une gorge étroite, jusqu'au sommet de la montagne, où se trouve, à six kilomètres de Fountain-Dale, le hameau de Monterey-Springs. De là, traversant plusieurs arêtes secondaires, elle descend sur le bourg de Waynesboro, à l'entrée de la vallée de Cumberland. La distance de Gettysburg à Waynesboro est de trente-deux kilomètres ; de là à Hagerstown, par Leitersburg, la route

en parcourt dix-huit, et enfin douze pour gagner Williamsport. Deux autres grandes routes seulement traversent le South-Mountain : celle de Chambersburg à Gettysburg au nord, suivie par l'armée de Lee dans sa marche offensive, et au sud celle de Washington à Hagerstown, par le col de Turners-Gap, forcé par Mac Clellan en 1862. Mais, entre le Potomac et le col de Monterey, plusieurs chemins, quelques-uns même praticables à l'artillerie, débouchent dans la vallée de Cumberland ; ils ont tous, sauf un seul, un double obstacle à passer ; car, au sud du Jack-Mountain, le South-Mountain se bifurque : une branche, parallèle à la chaîne principale, la suit, à l'est, sous le nom de Catoctin-Mountain. Dans la vallée de Catoctin-Creek, qui les sépare, se trouvent les villages de Myersville, Middletown, Jefferson, Burkettsville, enfin Knoxville et Berlin au bord du Potomac ; Frederick est au pied du versant oriental de la chaîne secondaire. Le seul passage situé au nord de cette bifurcation s'embranche, à gauche, sur la grande route, entre Fairfield et Monterey et descend sur Ringold par le passage d'Œilers-Gap. Le premier passage au sud conduit de Mechanicstown à Hagerstown, en franchissant la chaîne principale à Harmons-Gap, au-dessus du village de Cavetown; le second relie Lewis-

town à Hamburg, où il franchit le Catoctin, descend à Myersville et, au débouché de Braddock-Gap dans le South-Mountain, se bifurque pour gagner à droite Funkstown et Hagerstown, à gauche Boonesboro, gros village situé au pied de la montagne. Tout près de Turners-Gap, le col de Fox-Gap ouvre passage au chemin direct de Middletown à Sharpsburg par Springvale; plus au sud, celui de Burkettsville à Rohrersville traverse le col bien connu de Cramptons-Gap; enfin le chemin de halage du canal latéral au Potomac, contourne, avec le chemin de fer, à Knoxville, l'extrémité du South-Mountain. Les voies ne manquaient donc pas à Meade pour pénétrer dans la vallée de Cumberland. La plupart aboutissent à Hagerstown, nœud central dans cette contrée, comme Gettysburg l'est, plus au nord, sur l'autre versant.

Le convoi dirigé par Lee sur la route de Fairfield avait atteint ce village dans l'après-midi du 4 juillet et, sous l'escorte des brigades de cavalerie de Jones et de Robertson, il avait continué sa marche vers le col de Monterey. L'armée fédérale, comme nous l'avons dit, était demeurée immobile ce jour-là, sauf la division de Kilpatrick, envoyée, dès le 4 au matin, sur la route d'Emmettsburg. Pleasonton et ses divisionnaires savaient que l'audace et la promptitude sont

les qualités indispensables de la cavalerie ; et, l'ordre de suivre l'ennemi une fois donné, ils l'interprétaient dans le sens le plus large. Aussi, tandis que Buford pressait ses cavaliers sur la route de Frederick, Kilpatrick, après avoir rallié en route la brigade Huey, avait déjà quitté Emmettsburg. L'ennemi n'y avait point paru : il ne manœuvrait donc pas pour tourner la gauche de l'armée fédérale. Il fallait maintenant savoir s'il se retirait sur Hagerstown. Dans ce cas, le gros de sa colonne devait suivre la route de Fairfield et Monterey.

Kilpatrick n'hésite pas à l'y aller chercher. Il atteint cette route à Fountaindale, vers neuf heures du soir, apprend qu'un grand convoi confédéré a traversé ce hameau quelques heures auparavant et se lance sur ses traces dans la gorge étroite que suit la route pour gravir les pentes du South-Mountain. Une pluie abondante augmente l'obscurité ; le vent qui siffle dans la gorge et le torrent qui mugit sur les rochers étouffent tout autre bruit. La longue colonne des voitures confédérées, divisée en plusieurs tronçons, chemine avec peine, les escadrons de Jones s'allongent en avant et en arrière, l'escorte ne pouvant marcher sur les côtés de la route, taillée dans le flanc de la montagne. L'armée confédérée est loin ;

car il n'est que dix heures du soir et les premiers bataillons de Hill se sont mis en marche au coucher du soleil. Stuart, qui doit couvrir leur flanc, s'est ébranlé, à la même heure, d'après les ordres de Lee et se dirige, par des chemins de traverse, vers Emmettsburg. Il ne se doute pas qu'une division ennemie a devancé l'armée sur la route même qu'elle doit suivre.

Les cavaliers fédéraux atteignent inopinément, à quelque distance avant Monterey, la queue de la colonne confédérée. Les premiers escadrons, reçus par une vive fusillade, tournent bride et se jettent sur le gros de la troupe; mais le chemin est étroit, on leur barre le passage, et Kilpatrick ramène son monde en avant : l'arrière-garde confédérée est culbutée, à son tour, et poussée sur les voitures, qu'elle n'a pu défendre. Les conducteurs cherchent à fuir, les uns avec leurs charges, les autres en coupant les traits : ils se précipitent follement dans toutes les directions, poursuivis par les cavaliers fédéraux. La brigade Jones, embarrassée au milieu des équipages, est entraînée dans leur déroute. Son chef, presque seul, s'échappe avec la tête du convoi et la brigade Robertson. Bientôt des brasiers, dont le vent agite les flammes, illuminent toute la route, dans la direction

de Monterey. Ce sont les voitures que les fédéraux ont incendiées, ne pouvant les emmener. Ils se sont emparés d'un étendard et ont fait plus de treize cents prisonniers ; mais la plupart, profitant du trouble de la nuit, réussissent à effrayer leur escorte et gagnent la montagne.

Kilpatrick suit, jusqu'à Monterey, le reste du convoi ; puis, reconnaissant qu'il ne pourra le rejoindre, il tourne à gauche et longe, sur deux colonnes, le versant occidental des montagnes qu'il vient de traverser. Il devance ainsi les confédérés dans la vallée de Cumberland, et, tandis qu'il s'arrête, le 5 juillet au matin, avec le gros de sa division, à Smithburg, un de ses régiments entre, sans coup férir, dans Hagerstown, sur la ligne même des communications de Lee avec la Virginie.

Ces communications avaient été interrompues, d'une manière bien plus grave, deux jours auparavant. French était demeuré à Frederick, avec sa division d'infanterie et la cavalerie que Mac Reynolds avait ramenée du désastre de Winchester, pour couvrir Washington et observer les cols voisins de Harpers-Ferry. Le 2, dans l'après-midi, des unionistes du Maryland avertirent Mac Reynolds que Jones et Robertson, après avoir passé le Potomac, le 1er juillet,

au pont de bateaux près de Falling-Waters, n'avaient laissé en ce lieu qu'un poste insignifiant. Le bruit sourd du canon appelait, depuis la veille, à Gettysburg tous les détachements que l'armée confédérée avait pu laisser derrière elle. L'occasion était belle. L'un des régiments de Mac Reynolds partit, le 2 au soir, sous la conduite du major Foley et, par une marche rapide, arriva devant Falling-Waters dans la journée du 3. La surprise des confédérés fut complète : ils se dispersèrent en laissant une douzaine de prisonniers entre les mains des fédéraux. Le tablier du pont fut brûlé, les bateaux crevés et abandonnés au courant. A l'heure où Pickett tentait sa charge décisive, le seul moyen de passage assuré que Lee possédât pour rentrer en Virginie n'existait plus; le lendemain, la pluie commençait; les eaux du Potomac grossissaient rapidement; dès le 5, tous les gués au-dessous de Hancock étaient submergés. Les éléments semblaient conspirer avec les hommes pour fermer toute retraite aux héroïques vaincus de Gettysburg.

Cependant Lee ignore encore ce nouveau péril, lorsqu'il reprend, au milieu de ses colonnes, la route du sud. Le corps de Hill traverse, le 5 au matin, le village de Fairfield et, franchissant le col de Monterey, bivaque, le soir, sur le versant occidental de la

montagne, à Frogtown. Les débris des voitures encore fumants sur la route prouvent aux confédérés que Kilpatrick les a devancés. Stuart, qui arrive à Emmettsburg, le 5 au matin, pour couvrir le flanc gauche, apprend son passage, et se met aussitôt à sa poursuite. Craignant qu'il n'atteigne, dans la vallée de Cumberland, le grand convoi qui se rend, par Chambersburg, à Williamsport et n'a d'autre escorte que la brigade d'Imboden, il se dirige sur Cavetown, par le chemin de Mechanicstown à Hagerstown. Arrivé au point culminant d'Œilers-Gap, ce chemin se bifurque, à droite vers Leitersburg, à gauche sur Smithburg et Cavetown. Stuart, prenant la traverse de droite avec Chambliss, envoie la brigade Jenkins, commandée par le colonel Ferguson, sur la route principale à gauche.

Kilpatrick, à Smithburg, occupe le débouché de cette dernière route : il a posté un détachement au point où la traverse sort du défilé. Vers deux heures, Ferguson paraît devant Smithburg et attaque vigoureusement les fédéraux. Ceux-ci, qui prenaient un repos auquel ils avaient bien droit, sont promptement sous les armes : ils tiennent tête aux assaillants et ne leur permettent pas de gagner la plaine. Mais, pendant ce temps-là, Stuart, faisant mettre pied

à terre à ses cavaliers, a réussi, après un engagement très vif, à déloger des rochers où il s'était posté le détachement chargé d'observer le chemin de droite : il débouche dans la vallée et Ferguson, revenant sur ses pas, profite de ce que le passage est ouvert de ce côté pour s'engager à la suite de Chambliss. Toutefois, au lieu de renouveler l'attaque par la plaine et avec toutes ses forces réunies, Stuart laisse Kilpatrick à Smithburg et marche sur Leitersburg, afin de se rapprocher de la colonne d'infanterie, et la nuit trouve les deux adversaires assez éloignés l'un de l'autre.

Sur ces entrefaites, le reste de l'armée confédérée s'est mis en marche à la suite de Hill. Le corps de Longstreet a atteint Fairfield le 5, à huit heures du matin ; mais il n'arrive qu'à minuit à Monterey, où les divisions Hood et Mac-Laws prennent leur bivac, tandis que Pickett continue la marche sur Williamsport avec les prisonniers fédéraux. La colonne s'avance si lentement que le second corps n'arrive à Fairfield qu'à quatre heures après midi. Toutes les fermes, les granges, les cabanes qui bordent la route jusqu'à Fairfield sont remplies de blessés qu'on n'a pu emporter plus loin. Les conducteurs de voitures, les traînards qui ont quitté leur corps pour suivre les convois, encombrent la voie et rendent très difficiles

les mouvements de l'infanterie. Des paniques inexplicables s'emparent brusquement de cette foule, qu'énervent la fatigue et le manque de sommeil. A Fairfield, le 5 au matin, quelques cavaliers arrivant au galop; le 6, à Hagerstown deux vieilles femmes en voiture suffisent pour faire prendre les armes aux vétérans d'Ewell et de Longstreet. Une fois engagés, les soldats de Lee se battront certainement aussi bien que les jours précédents; mais, si les fédéraux veulent prendre sérieusement l'offensive, tout l'avantage sera de leur côté. Depuis Gettysburg jusqu'à Fairfield, la grande route est coupée par de nombreux chemins qui leur permettraient de tomber sur l'un ou l'autre flanc de l'armée ennemie; et celle-ci, développée sur une seule colonne, ne saurait se rassembler assez promptement auprès du point menacé, pour leur opposer une résistance efficace. Ils pourraient écraser la division d'Early, qui ferme la marche, avant même qu'Ewell arrive à son secours; ou, du moins, par cette attaque, ils retiendraient Lee sur le versant oriental du South-Mountain et entraveraient ainsi sa retraite.

Mais Meade veut-il empêcher cette retraite, qui est la preuve la plus évidente de sa victoire? nous n'osons l'affirmer. En tout cas, il a peine à y croire. Le 6e

corps fédéral, qui occupe l'extrême gauche, et que ses pertes insignifiantes désignent naturellement pour prendre le premier rang dans les nouvelles opérations, a reçu, le 4 juillet au soir, l'ordre de se tenir, le lendemain, dès quatre heures et demie du matin, prêt à faire une reconnaissance sur la droite de l'ennemi : le général Warren accompagnera Sedgwick dans cette opération. Le 5 dans la matinée, ce corps, le plus nombreux de l'armée, est en marche sur la route d'Emmettsburg. Il suit ainsi une direction qui l'éloigne de l'ennemi; cependant, soit que Sedgwick ait été retenu par Meade, soit qu'il ne veuille pas presser ses troupes, cette marche s'exécute avec une extrême lenteur. Pendant ce temps, les avant-postes du 3e corps, ayant constaté la retraite de l'ennemi, suivent pas à pas les cavaliers confédérés qui couvrent l'arrière-garde d'Early. A midi, cette arrière-garde, formée par la brigade Gordon, est encore à peu de distance du Willoughby-Run. Birney, qui s'avance avec quelques détachements, est arrivé en vue du point où la route de Fairfield traverse ce ruisseau; il demande à Meade la permission d'attaquer les troupes qui se replient devant lui; mais cette permission lui est refusée, de peur d'inquiéter Sedgwick et de déranger sa marche sur Emmettsburg.

Toutefois le général en chef reconnaît enfin que l'ennemi est en pleine retraite, et il prend brusquement le parti de mettre toute l'armée en mouvement. Cette résolution est heureuse et opportune, mais, se ralliant à l'avis émis la veille par le conseil de guerre, Meade, au lieu de poursuivre son adversaire, se décide à exécuter une marche parallèle à la sienne. Son armée se réunira, le surlendemain 7, à Middletown et suivra, sur trois colonnes, le versant oriental du South-Mountain. Celle de droite, formée des 1er, 2e et 6e corps, longera le pied du Catoctin-Mountain par Emmettsburg, Mechanicstown, Lewistown et passera cette chaîne à Hamburg. Celle du centre, composée des 5e et 11e corps, après avoir gagné Emmettsburg par un chemin détourné, traversera Creagherstown, Utica et le col de High-Knob dans le Catoctin-Mountain. Enfin les 2e et 12e corps, avec la réserve d'artillerie, feront un grand détour, à gauche, par Taneytown, Middleburg et Woodford, pour rejoindre à Frederick la route de Washington à Hagerstown. La base d'approvisionnements de l'armée, qui doit toujours se trouver sur un chemin de fer, sera transférée de Westminster à Frederick. Ces approvisionnements seront donc prompts et faciles; les soldats, qui sont à court de chaussures et de vivres, pourront les rece-

voir en passant à Middletown. C'est peut-être cette considération qui décida Meade à entreprendre un mouvement aussi excentrique : il aurait mieux valu attendre un jour pour assurer la distribution des vivres, si cela avait été nécessaire, et suivre une ligne plus directe, sauf à renouveler un peu plus tard l'équipement de quelques bataillons.

Mais il est clair que Meade ne comptait pas se mesurer de nouveau avec son adversaire au nord du Potomac. Ne prévoyant ni la destruction du pont de Falling-Waters par Mac Reynolds, ni la crue du fleuve, il pensait que les envahisseurs franchiraient cet obstacle aussi facilement qu'ils l'avaient fait peu auparavant pour entrer dans le Maryland, et il se proposait, tout au plus, de les devancer dans la vallée de Virginie. C'est dans cette pensée que, craignant de voir Lee descendre sur Harpers-Ferry pour y opérer son passage, il ordonne à French d'occuper ce point avec une partie de ses forces et de se retrancher dans les gorges de Turners-Gap et Cramptons-Gap. Il veut obliger son adversaire à franchir le Potomac au-dessus de l'Antietam ; mais, en se dirigeant sur Middletown, il renonce évidemment à l'espoir de le rejoindre avant qu'il soit en Virginie. Ce plan a le grave inconvénient de ne pouvoir être exécuté que lorsqu'on

saura l'ennemi rentré dans la vallée de Cumberland; car, tant qu'un retour offensif est possible, les fédéraux ne sauraient découvrir Gettysburg : inconvénient auquel ils ne seraient pas exposés s'ils suivaient de plus près la retraite de Lee.

Tout cependant devait presser Meade de profiter des avantages que lui donnait cette retraite d'une armée dont l'infanterie et l'artillerie ne pouvaient compter ensemble plus de quarante mille hommes. Si, de son côté, il ne pouvait réunir plus de cinquante-cinq mille combattants de ces deux armes, le 4 au matin, il savait que deux jours de repos lui rendraient au moins dix mille traînards et égarés. D'ailleurs le Président et le général Halleck, stimulés par l'espérance de voir Lee écrasé avant d'avoir repassé le Potomac, ne lui marchandaient plus les renforts. Outre les onze mille hommes de French, déjà réunis à son armée, on plaça sous ses ordres toutes les troupes de Couch. Celles-ci se composaient d'environ sept à huit mille hommes rassemblés près de Harrisburg et de cinq mille autres sous W. F. Smith. Ces derniers, que nous avons laissés à Carlisle, s'avançaient dans la vallée de Cumberland, en suivant le versant occidental du South-Mountain, et n'étaient plus, le 4 au soir, qu'à vingt-cinq kilomètres de la route de Chambersburg à

Gettysburg. Les soldats de French étaient depuis longtemps sous les armes et devaient être un utile renfort pour l'armée du Potomac. Ceux de Couch et de Smith, au contraire, n'étaient que des miliciens absolument neufs, et qui inspiraient à leurs chefs une légitime défiance. Les premières marches de Smith avaient dispersé la moitié de sa troupe sur la route; l'autre moitié était incapable d'entreprendre une campagne. Cependant, entre les mains d'un chef aussi expérimenté, elle aurait pu rendre quelques services, à côté de troupes plus aguerries, sur les derrières ou le flanc de l'ennemi. Après avoir appelé Smith à Gettysburg, Meade lui donne contre-ordre et lui prescrit de suivre les confédérés, pas à pas, dans la vallée de Cumberland; mais, en le laissant seul, il le condamne à l'inaction. Enfin tout ce que l'on peut tirer de la garnison de Baltimore, des grands dépôts de Washington est mis à la disposition de Meade. Il est vrai que ce sont encore, pour la plupart, des régiments de formation trop nouvelle; ou bien, au contraire, trop ancienne, comme, par exemple, ceux qui reviennent des Carolines pour être licenciés, et qui, pris ainsi au passage, sont envoyés à Meade, n'ayant plus que trois ou quatre jours à servir. Quelques-uns consentirent à prolonger ce terme; d'autres re-

fusèrent, et Meade finit par demander à Halleck de ne pas lui envoyer de troupes ayant moins de dix jours à passer sous les drapeaux : on conviendra qu'il n'était pas exigeant. Pour un moment, le désir de le renforcer fit taire toutes les autres préoccupations qui dominaient ordinairement à Washington : résolution tardive, malheureusement pour les fédéraux, car les troupes aguerries qui auraient pu apporter un concours décisif à l'armée du Potomac étaient trop loin pour pouvoir la rejoindre à temps.

Cependant Birney a vu disparaître l'arrière-garde d'Early. Sedgwick a quitté la route d'Emmettsburg, pour gagner, près du Marsh-Run, celle de Fairfield, et, restant lui-même au Black-Horse-Tavern avec deux de ses divisions, il a chargé Wright de suivre l'ennemi avec la troisième.

Le rétrécissement de la route et les pentes rapides ralentissent la marche de la colonne confédérée à son entrée dans la montagne : de là un temps d'arrêt forcé à Fairfield. Pendant que bon nombre de voitures et de canons, escortés par Early, attendent que le passage soit libre, Gordon a formé sa brigade en deçà du village, en travers du chemin par lequel les fédéraux doivent arriver. Ils paraissent, en effet, vers quatre heures après midi; mais, au lieu d'atta-

quer vigoureusement un ennemi embarrassé par l'encombrement de la route, Wright se contente de faire une démonstration insignifiante, qui ne coûte aux confédérés que dix hommes hors de combat. Il se conforme, il est vrai, aux ordres de Meade, qui a recommandé à Sedgwick d'éviter avec soin tout engagement. Pour être plus sûr qu'il ne se laissera pas entraîner dans un combat, le général en chef ne lui a pas permis d'emmener ses sections de munitions : aussitôt que Sedgwick aura constaté la retraite de l'ennemi, il devra revenir à Emmettsburg et prendra place dans la colonne de droite, dont le commandement lui appartient de droit. Néanmoins le rapport de Wright, constatant simplement la présence de l'arrière-garde ennemie à Fairfield, suffit pour renouveler les indécisions de Meade. S'imaginant de nouveau que la retraite de Lee est une pure feinte, il suspend, le 5 au soir, le mouvement vers Middletown, ordonné quelques heures auparavant, et se prépare, avec les quatre corps qui doivent former les colonnes de droite et du centre, à soutenir le 6e, si celui-ci est attaqué par Lee : hypothèse bien improbable, quoique Sedgwick s'inquiète des mouvements des confédérés du côté de Cashtown. Enfin, une confusion faite au quartier général ayant dirigé préma-

turément le 5e corps sur la route d'Emmettsburg, le 1er reçoit l'ordre de se tenir prêt à secourir Sedgwick. Tous ces changements n'ont pour résultat que de faire perdre encore une journée aux fédéraux, journée qui eût été précieuse pour la poursuite.

Celle du 5 s'achève ainsi pour Meade dans l'attente de nouveaux avis de Sedgwick, sans lesquels il ne peut pas prendre de décision ; il les attend encore le 6 au matin. Pendant ce temps, l'armée confédérée s'est remise en marche. Le corps de Longstreet, qui doit, ce jour-là, être en tête, est parti, au point du jour, de Monterey ; et, par une marche forcée, il arrivera dans l'après-midi à Hagerstown ; Hill, qui doit le suivre, restera tout l'après-midi sur le versant occidental du South-Mountain, à portée de soutenir l'arrière-garde, si elle est trop vivement pressée. C'est toujours Ewell qui ferme la marche ; mais, après avoir bivaqué le soir à trois kilomètres au delà de Fairfield, Early a cédé, pour la journée, le poste d'honneur à la division Rodes. Pour assurer l'évacuation du défilé, le 2e corps demeure, le 6 jusqu'à midi, dans les positions qu'il occupait la veille au soir.

Dès le 6 au matin, Sedgwick s'est avancé, avec le gros de son corps, jusque près de Fairfield et a envoyé la brigade Neill en reconnaissance au delà de ce vil-

lage; mais, croyant que toute l'armée sudiste est établie devant lui dans de fortes positions, il voudrait déjà revenir à Emmettsburg. Meade insiste pour qu'il tâte de plus près l'ennemi, que les renseignements venus de tous côtés lui représentent comme en pleine retraite. Neill, de son côté, a exécuté, de bonne heure, la reconnaissance qui lui a été prescrite : déployant en tirailleurs la plus grande partie de sa brigade, il s'est avancé contre l'arrière-garde confédérée. Rodes met aussitôt en bataille les brigades Daniel et Doles et la fusillade s'engage. Mais Neill, satisfait d'avoir obligé l'ennemi à montrer ses forces, s'arrête après une escarmouche qui ne coûte que neuf hommes aux confédérés. Quelque temps après, Sedgwick, arrivant en personne avec le reste de la division Howe, fait faire une démonstration sur la droite de Rodes par le chemin d'Emmettsburg à Fairfield; mais il se contente, comme Neill, de constater la présence de l'ennemi et d'examiner de loin les positions qu'il occupe. Persuadé, cette fois, que ces positions sont inattaquables, il ramène ses troupes en arrière sur Fairfield. Rodes profite aussitôt du départ des fédéraux pour s'engager, à son tour, sur la route, désormais libre, qui s'ouvre derrière lui : il se met en marche vers trois heures.

Promptement informé de la retraite des confédérés, Sedgwick prescrit à Neill de les suivre, pas à pas, avec la brigade de cavalerie de Mac Intosh, qui a été placée sous ses ordres. En attendant des instructions, qui ne tarderont pas à lui parvenir, il se prépare à mettre tout son corps en mouvement dans la direction d'Emmettsburg, convaincu qu'on ne saurait, sans de grands sacrifices, déloger son arrière-garde des positions qu'elle peut prendre dans le défilé. Les deux journées des 5 et 6 ont donc été presque absolument perdues pour les fédéraux, et Meade lui-même semble l'avoir reconnu, car il dit dans son rapport que celle du 5 fut employée à soigner les blessés et à enterrer les morts. Le 6, à cinq heures du soir, lorsqu'il apprit enfin, à Gettysburg, que Lee se retirait, la tête de colonne de l'armée ennemie avait déjà dépassé Hagerstown et se trouvait presque en vue du Potomac. Sans doute, si l'on s'était borné à suivre cette colonne sur la grande route, son arrière-garde aurait pu facilement tenir tête aux assaillants dans les gorges du Jack-Mountain. Mais de nombreux sentiers et quelques chemins auraient permis aux fédéraux de tourner promptement toutes les positions prises pour leur barrer le passage sur la route : une partie de l'armée aurait pu, sans rencontrer un seul fantassin ennemi, suivre Stuart dans la

direction de Cavetown; la colonne de gauche n'aurait pas eu besoin de s'étendre plus au sud que Turners-Gap, où la grande route aurait offert un passage facile à tous les convois; et Meade serait descendu, en deux jours, dans la vallée de Cumberland, sur le flanc de son adversaire. Une nouvelle, qui ne pouvait être complètement imprévue et qu'il reçut dans la journée du 6, aurait dû le décider: le Potomac avait monté de sept pieds à Harpers-Ferry, il était encore en crue et, à cette hauteur, il devait submerger tous les gués au-dessous de Hancock. Le général en chef savait, depuis la veille, la destruction du pont de Falling-Waters. Lee était donc bloqué : la Providence semblait vouloir obliger les fédéraux à le combattre, encore une fois, sur le sol des États libres. Mais Meade revint purement et simplement au projet que nous avons expliqué plus haut : en en retardant l'exécution de vingt-quatre heures, il avait perdu la seule bonne chance qui lui restât de surprendre son adversaire. Les ordres furent expédiés le 6 avant la nuit. Les trois colonnes devaient se retrouver, le 8 au soir, près de Middletown.

Cependant la cavalerie fédérale n'est pas demeurée inactive durant cette journée du 6, si malheureusement perdue pour le reste de l'armée; car ses deux

colonnes ont devancé Lee sur la route qu'il doit suivre pour atteindre le Potomac. Buford, arrivé, la veille au soir, à Frederick, est parti, dès quatre heures du matin, avec toute sa division, à laquelle il communique son ardeur. Brûlant d'atteindre Williamsport, où il espère surprendre les convois ennemis, il traverse rapidement les deux chaînes de montagnes, le cours de l'Antietam et, suivant la route directe de Boonesboro, il arrive enfin, dans l'après-midi, sur les hauteurs qui dominent le gué du Potomac vers lequel Lee avait dirigé Imboden avec la partie principale de son convoi.

Ce convoi, ainsi escorté, a fait aussi force de marche pour atteindre le fleuve : il ne s'est presque pas arrêté depuis le 4 au soir. Dans les défilés du South-Mountain, entre Cashtown et Chambersburg, il a échappé aux cavaliers de Gregg, qui n'ont pu le joindre, et aux troupes de Smith, que ce général n'a osé aventurer seules devant un ennemi dont il n'a pu connaître la force. Une fois arrivée dans la vallée de Cumberland, la colonne dirigée par Imboden a appuyé à l'ouest, vers Bridgeport et Mercersburg, pour s'éloigner des routes ouvertes à l'ennemi, protégée sur le flanc gauche par les brigades Fitzhugh Lee et Hampton. Bien des voitures ont été abandonnées en chemin;

près de Mercersburg; l'avant-garde de Gregg a rejoint la queue du convoi et enlevé les bagages de la brigade de Lee, que celui-ci a confiés à Imboden. Enfin, le 6, dans la journée, tous les équipages se sont massés au pied des hauteurs qui dominent le confluent du Potomac et du Conecocheague. Mais le fleuve grossi barre le passage aux confédérés et la rupture du pont de Falling-Waters leur enlève tout moyen de le franchir. Les attelages s'entassent près de la berge, pendant que les cavaliers d'Imboden sondent en vain les eaux pour trouver un gué praticable : il faut y renoncer et se borner à établir, d'une rive à l'autre, au moyen de quelques bateaux, un va-et-vient pour faire passer une partie des blessés en Virginie et ramener des provisions dont l'armée va avoir un grand besoin : attente périlleuse, car l'ennemi approche. Heureusement Imboden a trouvé, sur la rive gauche du Potomac, les deux régiments laissés par Ewell à Winchester. Cette troupe se joint à ces cavaliers démontés pour occuper promptement quelques positions qui couvrent les abords de Williamsport du côté de Boonesboro. Il n'est que temps; car Buford, qui a pris par Downsville pour serrer le fleuve de plus près, a rencontré, vers cinq heures, les éclaireurs sudistes, près du collège de Saint-James, sur la rive droite du

ruisseau appelé le Marsh-Run. Il s'avance rapidement en les poussant devant lui et ne tarde pas à attaquer le gros des confédérés à deux kilomètres de Williamsport. La situation d'Imboden est singulièrement critique, et la destruction du convoi confié à sa garde serait plus fatale à l'armée de Lee que la perte d'une nouvelle bataille. Heureusement pour lui, ses positions sont bonnes, et lui permettent de tenir tête à Buford, dont les soldats sont très fatigués. Mais Kilpatrick n'est pas loin, et son arrivée donnera aux fédéraux une supériorité décisive. Si, aussi bien inspiré que la veille, il avait marché, le 5 au soir, de Smithburg sur Hagerstown, il aurait probablement surpris le convoi en route avec sa faible escorte et, en tout cas, serait arrivé avant Buford en vue de Williamsport. Il a quitté Smithburg au coucher du soleil; mais, craignant peut-être de s'aventurer trop loin, en présence de Stuart, après le combat qu'il vient de lui livrer, il a suivi le pied des montagnes et est arrivé, à onze heures du soir, avec ses deux brigades, à Boonesboro. Il trouve dans ce bourg des renseignements précis sur la marche du convoi ennemi : il est bien tard pour l'intercepter avant Williamsport, car il faut donner du repos à ses hommes ; mais on pourrait encore l'atteindre au bord du fleuve. Cependant, au

lieu de prendre la route directe qui l'amènerait encore à Williamsport bien avant Buford, il se dirige sur Hagerstown. Il y trouvera, non la proie qu'il cherche, mais les cavaliers de Stuart, auxquels il a, cette fois, laissé prendre l'avance. En effet, le 6 au matin, sachant que le passage de Monterey a été heureusement franchi par toute l'armée, et, se trouvant renforcé par les brigades Jones et Robertson, qui ont couvert ce passage, il s'est mis en marche vers le sud. Il est d'autant plus impatient de devancer Kilpatrick, dont il a appris le départ pour Boonesboro, que le géneral Jones, qui revient de Williamsport, lui a révélé la crue du fleuve et le danger que court le convoi. Pendant que celui-ci, reprenant le commandement de sa brigade, se dirige sur Funkstown pour éclairer la route de Boonesboro, Chambliss et Robertson marchent sur Hagerstown par Leitersburg; Stuart, avec la brigade Jenkins, prend une traverse qui le conduira au même point par Chewsville.

Des deux côtés les colonnes de cavalerie convergent donc vers Hagerstown. Chambliss atteint ce bourg le premier, puis Robertson, suivi de près par un détachement d'infanterie, sous les ordres du général Iverson. Mais à peine est-il établi, que les avant-postes du 10e Virginie sont attaqués par le

18e Pennsylvanie : c'est l'ancienne brigade Farnsworth qui vient disputer Hagerstown aux confédérés. Un vif combat s'engage aussitôt dans les rues. Les fédéraux, malgré leurs pertes, gagnent du terrain et Kilpatrick, qui vient d'arriver avec la brigade Custer, s'apprête à déloger les cavaliers sudistes, lorsque l'apparition, sur son flanc droit, de Stuart, avec la brigade Jenkins, puis celle de Jones, change la face du combat. La plupart des unionistes qui ont pénétré dans la ville sont faits prisonniers, et Kilpatrick reconnaît bientôt qu'il a affaire à trop forte partie. Il est trois heures; c'est à Williamsport qu'il devrait être. Le canon de Buford, grondant au loin, ne tarde pas à le lui rappeler. Il voudrait, pour le rejoindre, échapper à Stuart, qui, pénétrant son dessein, s'efforce de le retenir.

La lutte, en effet, est engagée près du Potomac, entre Imboden et Buford. Celui-ci a fait avancer Merritt et Gamble, l'un à droite, l'autre à gauche du chemin de Downsville; Devins, en réserve, est prêt à les soutenir. A un ou deux kilomètres de Williamsport, Gamble est vivement attaqué par les fantassins confédérés. Ses cavaliers, mettant pied à terre, les accueillent par un feu bien nourri. Les sudistes sont repoussés, mais ils ont arrêté, de ce côté, le mouvement des unionistes. Sans perdre un instant, ils en

profitent pour se rejeter sur Merritt : celui-ci, appuyé par une batterie d'artillerie, a si bien posté ses réguliers démontés, que les confédérés n'osent les aborder de front; mais ils l'occupent, en manœuvrant, et gagnent ainsi du temps. C'est tout ce qu'il leur faut; car Fitzhugh Lee est signalé, avec sa brigade et celle de Hampton, sur la route de Greencastle. La présence de la division fédérale de Kelley, sur le haut Potomac, l'a obligé, comme nous l'avons dit, à faire ce détour pour couvrir le flanc droit du convoi. Il arrive à Williamsport au moment le plus critique pour les confédérés. Imboden a essayé inutilement de tourner la droite de Merritt; les réguliers ont repris l'offensive et le canon, dont le bruit se rapproche, annonce l'arrivée de Kilpatrick.

Celui-ci, laissant deux régiments et une batterie devant Hagerstown, pour retarder la marche de Stuart, s'est porté rapidement sur Williamsport, avec le reste de ses forces. A quatre heures, il arrive en vue du Potomac, relie sa ligne à la droite de Merritt, et s'avance contre les confédérés, auxquels l'arrivée de Fitzhugh Lee a rendu la confiance; mais, en cet instant, les nouvelles de son arrière-garde viennent paralyser son attaque.

En effet, Stuart est sur ses traces. Dès que les fédé-

raux ont abandonné l'offensive, il l'a prise à son tour; et, sachant que la tête de la colonne de Longstreet approche de Hagerstown, il a quitté la ville. Chambliss, suivi par Jones, serre de près l'arrière-garde fédérale sur la grande route, pendant que Robertson et Jenkins cherchent à la tourner, à gauche, par un chemin parallèle. Le 5e New-York et le 1er Vermont, qui forment cette arrière-garde, ont pris une bonne position, sur un pli de terrain, derrière des clôtures de bois; les canons fédéraux sont bien placés, Chambliss, puis Robertson, les chargent en vain de front et de flanc. Ils sont repoussés : il faut faire mettre pied à terre aux cavaliers de Jenkins pour déloger la petite troupe fédérale. Elle ne cède cependant pas encore devant des forces aussi supérieures. Pendant que son artillerie tient la ligne ennemie en échec, le 5e New-York la charge, le sabre à la main. Mais il est ramené par le 5e Caroline du Nord et le 11e Virginie. La brigade Jones détermine la défaite des fédéraux, qui sont vivement poussés sur la route de Williamsport. Kilpatrick les voit arriver, suivis de près par les quatre brigades de Stuart. Il n'a pas un moment à perdre pour éviter le sort qu'il se croyait sur le point de faire subir à Imboden. Ralliant le 5e New-York, il parvient à arrêter ces nouveaux

adversaires assez longtemps pour pouvoir retirer les troupes engagées devant Williamsport et ramener ses deux brigades sur la route de Boonesboro. Ce mouvement découvre la droite de Buford, qui se voit, à son tour, menacé de flanc par Stuart, de front par Lee. Devins, passant en première ligne, protège la retraite du reste des deux divisions, qui, suivant la route de Boonesboro, s'arrêtent, pour la nuit, à quelque distance de ce bourg.

Pendant le combat, Longstreet est arrivé à Hagerstown, avec ses têtes de colonne. Malgré l'extrême fatigue de ses hommes, qui ont fait deux marches forcées, il ne les arrête qu'à mi-chemin de Williamsport, de manière à pouvoir protéger Imboden contre toute nouvelle attaque. Pickett, après avoir donné quelque repos à sa division, conduit jusqu'au bord du fleuve les prisonniers confiés à sa garde. Le convoi de Lee est sauvé.

Il ne restait plus à la cavalerie fédérale qu'à observer les mouvements de l'infanterie ennemie. Le 7, pendant que l'armée de Meade se mettait enfin tout entière en route, celle de Lee achevait la dernière étape qui devait l'amener auprès du Potomac; dans la soirée, la division Johnson, qui fermait la marche, atteignait Hagerstown. Obligé d'attendre que

l'état des eaux ou la reconstruction d'un pont lui permît de rentrer en Virginie, Lee concentrait toute son armée près de ce bourg, de manière à couvrir les points de passage, sans cependant se laisser acculer à l'obstacle. La brigade Wofford, détachée par Longstreet, s'établit à Downsville, afin de fermer l'entrée de la boucle au milieu de laquelle se trouve Falling-Waters. La cavalerie, s'appuyant à droite sur ce point, enveloppe l'armée à l'est jusqu'au nord de Hagerstown. Ses avant-postes serrent de près Buford et Kilpatrick et tiennent la ligne de l'Antietam. Le quartier général confédéré rassemble des bateaux, d'abord pour évacuer les blessés en Virginie, puis pour rétablir un pont, et réunit des vivres : chose assez difficile, car la crue de tous les cours d'eau arrête les moulins et ne permet pas de moudre les grains.

Meade quittait Gettysburg ce même jour. En arrivant à Frederick, il apprenait le combat de Williamsport et la crue du Potomac. La pluie, qui ne cessait de tomber, était un sûr garant que Lee ne pourrait franchir le fleuve avant quelques jours. Il fallait donc chercher à le joindre sur le sol du Maryland. Mais l'armée unioniste était échelonnée, à l'est du Catoctin-Mountain, sur toutes les routes entre Gettysburg et

Middletown; et il fallait, avant de changer sa direction, qu'elle fût réunie aux environs de ce dernier bourg, où ne se trouvait encore qu'une seule division, appartenant au 11e corps. French occupait, avec environ quatre mille hommes, depuis le 4 juillet, les défilés de Cramptons-Gap et de Turners-Gap : de ce dernier point, il dominait Boonesboro, où Buford et Kilpatrick venaient de se retirer, après avoir repassé l'Antietam. Le 6, pour fermer à l'ennemi le passage de Harpers-Ferry, il avait, par ordre de Meade, envoyé la brigade Kenly s'emparer de Maryland-Heights. Cette position avait été occupée après une légère escarmouche. La passerelle volante, jetée sur le tablier du pont du chemin de fer à Harpers-Ferry, avait été détruite, la veille, par un parti de cavaliers fédéraux. Meade ne voulut pas qu'on la rétablît, craignant, sans doute, que l'ennemi ne s'en emparât. Il dut le regretter bientôt; car, s'il avait pu, au moyen de ce passage, envoyer, le 8 ou le 9, une partie de sa cavalerie sur la rive droite du fleuve, il eût inquiété Lee et l'aurait peut-être empêché de reconstruire le pont de bateaux à Falling-Waters.

L'armée confédérée était arrivée à Hagerstown, épuisée de fatigue. Pour lui assurer du repos, en attendant qu'elle pût franchir le fleuve, Lee ordonne

à Stuart de prendre, dès le 8 au matin, l'offensive, contre la cavalerie fédérale, de la rejeter sur la montagne et d'obliger l'ennemi à montrer les forces qu'il a de ce côté. Connaissant le caractère inquiet et hésitant de son adversaire, il compte, par cette vigoureuse démonstration, lui donner le change sur ses desseins et gagner ainsi le temps nécessaire pour préparer le passage du Potomac. Stuart, rassemblant quatre brigades et toute son artillerie sur la rive gauche de l'Antietam, au sud de Hagerstown, s'avance sur la grande route de Boonesboro ; Jones, qui ouvre la marche, trouve, à quelques kilomètres de ce dernier bourg, les fédéraux postés le long du Beaver-Creek, petit affluent de l'Antietam. Kilpatrick à droite de la route, la brigade Merritt à gauche, tiennent tête à Stuart, qui a déployé successivement les brigades Chambliss, Hampton et Fitzhugh Lee, pour soutenir Jones. Le terrain est tellement détrempé, que les chevaux ne peuvent quitter la chaussée ; de part et d'autre, les cavaliers sont obligés de combattre à pied. Les fédéraux, qui sont sur la défensive, y trouvent leur avantage. Mais bientôt la brigade Jenkins, venant de Downsville, passe l'Antietam au-dessous de son confluent avec le Beaver-Creek, prend à revers la ligne de Merritt, et l'oblige à la

retraite. Kilpatrick est entraîné par Merritt ; Buford accourt avec ses deux autres brigades ; mais, ne trouvant en avant de Boonesboro aucune position favorable, il se replie sur ce bourg en manœuvrant dans la plaine ouverte qui l'entoure, évite de s'engager dans les rues et va chercher, plus à l'est, un point d'appui, auprès des premiers contreforts de Turners-Gap. Son artillerie, postée sur ces pentes, commande tous les abords de Boonesboro ; plus loin l'infanterie de French est prête à le soutenir. Il est cinq heures.

Cependant Meade, croyant que l'armée ennemie s'avançait tout entière sur Harpers-Ferry, a dirigé sur les passages du South-Mountain les troupes qui avaient déjà passé la chaîne du Catoctin. A deux heures, il a donné l'ordre à Howard de marcher, en toute hâte, avec le 1er et le 11e corps, sur Turners-Gap ; un peu plus tard, à cinq heures, il prescrit à Slocum d'occuper Cramptons-Gap avec le 12e ; la garnison de Maryland-Heights, renforcée par plusieurs régiments venus de Washington, est portée à plus de six mille hommes. Précautions inutiles, car Stuart ne songe pas à attaquer Buford dans les fortes positions qu'il occupe ; le but de sa démonstration est atteint ; il s'arrête en dehors de Boonesboro. Buford, qui se sent soutenu, reprend l'offensive. C'est au tour des confé-

dérés à se replier, Jenkins sur le chemin de Downsville, le reste de la cavalerie sudiste sur Hagerstown; et la nuit sépare les combattants près des rives du Beaver-Creek.

Si Meade a pu, dans la journée du 8, pousser ses têtes de colonne jusque sur le South-Mountain, son armée n'est cependant pas encore en état de descendre dans la vallée de Cumberland. Sa concentration autour de Middletown n'est pas achevée. La colonne commandée par Slocum n'a traversé Frederick que dans la matinée et est arrivée avec peine, pour prendre ses bivacs, à Jefferson : le 12e corps ne pourra donc occuper Cramptons-Gap que le lendemain. Le 3e corps a trouvé le chemin qui lui était tracé tellement encombré, qu'il a été forcé d'aller chercher la grande route à Frederick et que la nuit l'a surpris à mi-chemin entre cette ville et Middletown. La division Schurz, du 11e corps, arrivée avant six heures du soir à Turners-Gap, a seule passé le South-Mountain et occupe Boonesboro; le 1er est à Turners-Gap. Mais les soldats, épuisés de fatigue, pieds nus, ont besoin de se reposer et de recevoir des équipements et des vivres. Les dépôts de Frederick en regorgent. Une partie de la journée du 8 pour les uns, la matinée du 9 pour les

autres sont employées à se ravitailler. D'ailleurs Meade n'est pas pressé. Il ne veut plus livrer, comme à Gettysburg, le choix du champ de bataille aux hasards d'une rencontre imprévue ; et, trompé par la démonstration de Stuart, il ne songe qu'à rassembler son armée. L'activité même que met le gouvernement de Washington à lui envoyer des renforts est pour lui une cause de retard; car il veut laisser à ces renforts le temps de rejoindre l'armée et Halleck, loin de le presser, l'invite à les attendre. Il se borne donc, dans la journée du 9, à former son armée sur la crête et le versant occidental du South-Mountain. Trois bonnes routes lui permettent de la diviser pour opérer ce passage. A droite, le 1er corps demeure dans Turners-Gap, tandis que le 6e et le reste du 11e rejoignent Schurz à Boonesboro; le 3e s'arrête au col de Fox-Gap, tandis que le 5e, le précédant, descend jusqu'au village de Springvale. Slocum conduit la colonne de gauche par Cramptons-Gap à Rohrersville, à l'entrée de la vallée, dite Pleasant-Valley, qui aboutit au Potomac au-dessous de Maryland-Heights.

L'ennemi n'inquiète pas ce mouvement. Stuart, si actif la veille, est immobile sur le Beaver-Creek, où il couvre les abords de Hagerstown et le cours supérieur de l'Antietam. De tous les côtés, les détache-

ments fédéraux, qui suivent à la piste la grande armée d'invasion, prêts à se jeter sur elle, si elle éprouve un désastre, se sont avancés sans rencontrer de résistance. Gregg, après avoir constaté que cette armée a complètement évacué la Pennsylvanie, a donné la main à Mac Intosh et à Hill, qui ont débouché derrière elle sur Waynesboro; Smith a atteint, le 8, ce même village, avec ceux de ses miliciens qui ont pu supporter encore quelques jours de marche et ont consenti à passer la frontière du Maryland. A l'ouest, Kelley masse ses forces près de Hancock et surveille les gués du haut Potomac; des éclaireurs fédéraux ont poussé jusqu'à Clear-Springs. De tous ces points, les confédérés se retirent sur Hagerstown et Williamsport. Meade, bien qu'il s'attende toujours à une attaque, reconnaît enfin que l'armée sudiste est massée entre ces deux bourgs. En réalité, elle est réunie tout entière autour du premier et Lee se gardera bien de la remuer inutilement. Toutefois, vers trois heures après midi, le général unioniste, alarmé par de faux rapports, fait, dans chaque colonne, serrer sur la tête les corps qui, devant former une seconde ligne, suivent, à une certaine distance, ceux de la première.

La même préoccupation inspire les ordres qu'il donne pour la marche du lendemain 10. L'armée, ne

s'avançant que de onze kilomètres à gauche, que de six à droite, doit passer l'Antietam et le Beaver-Creek et s'établir sur la rive droite de ces deux cours d'eau. Slocum, à gauche, avec ses deux corps, s'appuiera au Potomac et occupera à Bakersville la route de Sharpsburg à Hagerstown. Les 3e et 5e corps, restant l'un derrière l'autre, suivront la route de Boonesboro à Williamsport et s'arrêteront un peu au delà de l'Antietam. Les trois autres corps s'établiront sur le Beaver-Creek, faisant face à Hagerstown. Pénétrés de la pensée de leur chef, les généraux unionistes n'exécutent ce mouvement qu'avec lenteur et précautions, toujours prêts à livrer une bataille défensive. Le passage de la petite rivière de l'Antietam, grossie par les pluies, retarde la marche de la gauche et du centre. Comme nous l'avons dit, au-dessus de ce cours d'eau le pays voisin du Potomac est très difficile : une armée qui s'attend à rencontrer l'ennemi ne peut manquer d'y être entravée, à chaque pas, par les bois, les ravins, les marais. Il n'en est pas de même de la contrée ouverte qui s'étend entre Boonesboro et Hagerstown : en s'avançant avec toutes ses forces de ce côté, et en faisant simplement éclairer sa gauche par sa cavalerie, Meade pourrait joindre son adversaire dès le 10 après midi ; il tiendrait

ainsi son armée concentrée, au lieu de l'engager dans des routes divergentes. Il devrait manœuvrer de manière à rejeter son adversaire sur le Potomac, à l'adosser à cet obstacle infranchissable et à l'enfermer, si cela était possible, dans l'une des boucles du fleuve. Il faudrait donc que Hagerstown fût son unique objectif. Aussi est-ce le seul point devant lequel les confédérés lui opposent quelque résistance. Tandis que, sur leur droite, Jenkins se retire promptement devant les éclaireurs fédéraux, Longstreet envoie les brigades Semmes et Anderson pour aider la cavalerie sudiste à défendre les approches de Hagerstown. Elles arrivent fort à propos, car Buford, ayant franchi le Beaver-Creek, a poussé les avant-postes ennemis sur Funkstown, petit bourg situé sur la rive gauche de l'Antietam, au point où la grande route franchit cette rivière. Stuart, qui l'occupe, essaye en vain de s'y défendre : il en est délogé, après un vif combat. Heureusement pour lui, au moment où il allait être rejeté sur Hagerstown, les deux brigades d'infanterie paraissent sur l'autre rive de l'Antietam. Elles passent la rivière et, appuyées par l'artillerie à cheval, attaquent à leur tour Buford. Celui-ci réclame en vain le secours de l'infanterie du 6ᵉ corps, qui serait à portée de le soutenir. Sedgwick,

connaissant la circonspection de son chef, refuse de s'engager ainsi et les fédéraux se replient sur le Beaver-Creek.

Lee attendait toujours que Meade eût dessiné son mouvement pour choisir la position dans laquelle il recevrait son attaque. La journée du 10 était donc encore une journée gagnée qui laissait le temps à ses soldats de se refaire et au fleuve de baisser. Toutefois, dans l'après-midi, les démonstrations de la droite fédérale sur la route de Boonesboro à Hagerstown le décidèrent à se prémunir de ce côté. Le 3e corps quitta Hagerstown pour se rapprocher de Williamsport et s'arrêta à mi-chemin entre ces deux points. La division Early, campée au nord du premier, prit, au sud-ouest, les positions que Hill venait de quitter.

Cependant les rapports que Lee reçut dans la soirée ne lui laissèrent plus de doute sur les intentions de Meade et sur la direction qu'il avait donnée à ses colonnes. De nombreuses corvées travaillaient activement, en réparant les anciens bateaux, en adaptant ceux qu'on avait trouvés sur le canal de l'Ohio, en en construisant de nouveaux, à rétablir le pont de Falling-Waters. En s'avançant au delà de Bakersville, les fédéraux menaçaient d'interrompre ce travail. Il fallait leur barrer le chemin direct de Falling-Waters

et de Williamsport par Downsville. Lee a prévu cette éventualité : il a choisi, avec le coup d'œil de l'officier du génie, la ligne sur laquelle il s'établira. Elle forme un vaste demi-cercle, dont Williamsport est le centre, ayant un rayon d'environ sept kilomètres et coupant les trois routes qui conduisent, de ce bourg, à Bakersville, à Boonesboro et à Hagerstown. A droite, elle s'appuie au Potomac, en un point où le fleuve, après avoir coulé vers le nord-est, incline brusquement au sud ; suivant, jusque devant Downsville, un ruisseau insignifiant, elle rejoint, à trois kilomètres de ce village et du collège de Saint-James, le cours du Marsh-Creek, se maintient sur sa rive gauche jusque près de sa source, à deux kilomètres au-dessus du collège et, se dirigeant ensuite perpendiculairement à la route de Hagerstown à Williamsport, la coupe au point où l'arrière-garde de Kilpatrick a tenu tête, le 6, à Stuart : l'arête défendue ce jour-là par les fédéraux offre une bonne position ; mais, plus loin, l'extrémité de la ligne est en l'air et se termine, un peu au nord de la route de Clear-Springs, sans autre point d'appui qu'un petit ouvrage élevé à la hâte. La gauche de cette ligne, établie dans un pays découvert, en est évidemment la partie la plus faible : elle sera couverte par les troupes que Lee laissera, jusqu'au der-

nier moment, dans Hagerstown afin de donner le change à son adversaire. A droite, des détachements observeront tout le cours inférieur du Marsh-Creek : grâce à cet obstacle et à l'épaisseur des bois, il leur sera facile d'entraver la marche des fédéraux.

Le 11, l'armée confédérée reçoit l'ordre de se rendre dans les positions choisies par son chef. Chacun des trois corps d'armée occupe l'une des trois routes qui convergent sur Williamsport et se déploie, des deux côtés, pour former une ligne continue. Vers midi, Longstreet est établi autour de Downsville, sur le chemin de Bakersville; Hill sur celui de Boonesboro, Ewell sur la route de Hagerstown. La division Rodes, qui doit former l'extrême gauche du 2e corps, demeurera jusqu'au soir dans cette ville. La cavalerie n'étant plus nécessaire à droite, où les deux armées sont assez rapprochées, Jenkins reste seul de ce côté; Stuart évacue dans la soirée toute la rive gauche de l'Antietam, et concentre sa cavalerie, avec les deux brigades envoyées par Longstreet, dans Hagerstown, dont Rodes vient de lui remettre la garde.

Ces positions sont occupées sans coup férir, quoique celles de droite soient à la portée des fédéraux et qu'ils eussent pu s'y établir les premiers, s'ils s'étaient résolument avancés le 11 au matin. Mais tout con-

tribue à retarder leur marche. Trois nouvelles brigades sont annoncées, pour ce jour-là, à Frederick, et d'autres troupes quittent Washington pour rejoindre l'armée. Couch, marchant sur les traces de Smith, est arrivé à Chambersburg, avec une seconde division de milices sous le général Dana. Près de quinze mille hommes, bien mal exercés, il est vrai, menacent Hagerstown par le nord, et leur avant-garde s'est même montrée assez près de cette ville pour obliger Stuart d'envoyer quelques troupes à sa rencontre. Enfin Meade, de plus en plus circonspect, prescrit, pour la journée du 11, une sorte de marche en bataille de toute sa ligne : manœuvre difficile, même pour une seule division et qu'une armée ne saurait exécuter, dans une contrée boisée et accidentée, qu'au prix de grandes lenteurs et de tâtonnements infinis. Aussi ne compte-t-il gagner, dans toute cette journée, que deux à quatre kilomètres. Par un singulier hasard, les positions qu'il a marquées sont opposées à celles que Lee vient d'occuper avec ses soldats. La ligne qu'il a tracée à ses troupes forme un arc de cercle, convexe comme celle des confédérés, ayant également neuf kilomètres de rayon, mais beaucoup plus ouvert et dont la corde a environ douze kilomètres de longueur. Il a pour centre Boonesboro et la route

de ce point à Williamsport le divise en deux parties égales. Le contact de ces deux arcs est sur le centre droit confédéré, aux environs du collège de Saint-James. Nous avons dit que deux routes presque parallèles se réunissent à Williamsport, après avoir traversé le pays compris entre l'Antietam et le Potomac. Celle de Keedysville passe le premier de ces cours d'eau, un peu au-dessus du champ de bataille du 17 septembre 1862, relie les villages de Bakersville et de Downsville et traverse, entre les deux, le ruisseau du Marsh-Run ; celle de Boonesboro franchit ce ruisseau en vue du collège de Saint-James, après avoir passé l'Antietam près de son confluent avec le Beaver-Creek. Ces deux chemins sont coupés par la grande route de Hagerstown à Sharpsburg, qui se dirige au sud, en suivant la ligne de partage des eaux entre l'Antietam et le Marsh-Run. L'intersection du premier chemin s'appelle Jones-Cross-Roads, celle du second est très voisine de Bakersville ; à égale distance des deux, se trouvent les villages contigus de Fair-Play et de Tilghmannstown.

A midi, le mouvement des fédéraux est à peu près achevé. Le 12e corps, formant leur extrême gauche, s'appuie au Marsh-Run, près du pont du chemin de Bakersville à Williamsport, et, passant en avant de

Fair-Play, s'étend jusqu'à Jones-Cross-Roads. A sa droite et en retour, le 2e, puis le 5e corps, occupent l'espace compris entre la route de Sharpsburg et l'Antietam. La ligne est continuée, sur la rive orientale de cette rivière, par le 6e, puis par le 11e corps, établis perpendiculairement à la route de Boonesboro à Hagerstown, l'un à gauche, l'autre à droite, le dernier s'étendant jusqu'au chemin de Hagerstown à Smoketown. Le 1er et le 3e corps sont en réserve sur les routes de Boonesboro à Hagerstown et à Williamsport, l'un au pont du Beaver-Creek, l'autre à celui de l'Antietam. Cette disposition était également fâcheuse pour l'offensive et pour la défensive. Dans le premier cas, les routes divergentes suivies par les différents corps et le déploiement de presque toute l'armée sur un seul front rendaient tout mouvement d'ensemble impossible ; dans le second, la ligne était trop étendue et privée de tout appui à ses extrémités, particulièrement à gauche, où elle n'atteignait pas le Potomac.

Les fédéraux, assez bien renseignés sur la position prise par les trois corps de l'armée ennemie, ne font rien cependant pour les inquiéter. A gauche, faute de cavalerie qui les éclaire, ils se sont laissé, le matin, intimider, sur le Marsh-Creek, par un simple

rideau. Dans l'après-midi, Buford, rappelé de la droite avec deux brigades, vient renforcer à Bakersville cette partie de la ligne; mais le pays est tellement accidenté et marécageux, qu'il reconnaît bientôt l'impossibilité de tenter de ce côté aucune opération sérieuse. Au centre, Gregg, qui, avec sa division de cavalerie, a rejoint l'armée par Cashtown, arrive seul en vue du collège de Saint-James; mais, retenu par une défense formelle, il se borne à observer les avant-postes ennemis établis sur la rive gauche du Marsh-Creek. Meade ne fait avancer son armée que dans la direction de Hagerstown, pour vérifier les rapports qui lui annoncent l'évacuation de cette ville. Des reconnaissances sont poussées sur les deux rives de l'Antietam : à l'est de ce cours d'eau, les confédérés ont, depuis leur léger succès de la veille, repris position devant le Beaver-Creek. Cette fois, en les attaquant, la cavalerie fédérale est soutenue par l'infanterie. La brigade Grant, du 6e corps, déployée en tirailleurs, s'avance, avec Kilpatrick, sur Funkstown. Elle rencontre bientôt les fantassins confédérés d'Anderson, engage avec eux un combat assez vif, et, après avoir perdu soixante-huit hommes, elle reste maîtresse du terrain. Kilpatrick s'empare, sans difficulté, de Funkstown, et s'avance jusqu'à trois kilomètres de Hagers-

town, qu'il trouve encore solidement occupé. A l'exception de ces mouvements insignifiants, tout l'après-midi est employé par Meade et par ses généraux à rectifier la position des différents corps.

Les confédérés, de leur côté, promptement établis, profitent du répit que leur accorde si imprudemment leur adversaire. Avant le coucher du soleil, des profils d'épaulements et de redoutes sont esquissés sur tous les points importants de leur ligne : la pelle et la pioche ne chômeront plus un instant.

Les nuits sont courtes dans cette saison : celle du 11 au 12 juillet a bientôt fait place à une matinée sombre et humide. La brume cache les positions des sudistes, qui achèvent de les fortifier. Rodes, relevé par Stuart, s'est établi à gauche d'Early, au delà de la route de Williamsport : il s'étend jusqu'à celle de Clear-Springs et s'appuie au petit ouvrage dont nous avons parlé. Chaque heure qui s'écoule diminue les chances de succès des fédéraux. Aussi Lee souhaite-t-il d'être attaqué par eux et d'avoir à livrer une seconde bataille de l'Antietam. Il a reçu un convoi de munitions; ses soldats sont reposés, et il leur adresse, le 11, une proclamation spéciale pour enflammer leur courage. N'ayant plus intérêt à retarder cette bataille, il fait enfin tomber le rideau qui jusqu'alors avait pu

masquer ses mouvements. Stuart reçoit l'ordre de quitter Hagerstown et d'aller, avec ses cinq brigades, remplir l'intervalle qui sépare la gauche d'Ewell du Conecocheague, pour couvrir ainsi la partie la plus faible de la ligne confédérée.

Les soldats des deux armées sont pleins d'ardeur et ne demandent qu'à en venir aux mains. Les sudistes n'ont pas accepté comme définitif l'échec de Gettysburg, ils brûlent de prendre leur revanche : ils espèrent encore forcer les portes de Washington et de Baltimore. Les unionistes, encouragés par la victoire, voudraient tenter un suprême effort pour jeter l'armée de Lee dans le fleuve grossi qui lui barre la retraite. Quoique les risques de l'attaque soient plus grands que la veille, il faudrait les courir pour l'empêcher de rendre sa position inexpugnable. La confiance de l'armée unioniste dans ses chefs serait moins ébranlée même par un échec que par l'inaction dans un pareil moment. Cet échec ne pourrait en effet être décisif. Si, après avoir repoussé les fédéraux, Lee prétendait les suivre, ils l'arrêteraient facilement dans les défilés du South-Mountain ; si, au contraire, il repassait le Potomac, son succès se changerait en défaite aux yeux de tous.

Mais, comme toujours, Meade s'exagère les forces

de son adversaire ; il hésite d'autant plus que bon nombre de régiments réclament leur congé au moment même où ils viennent de le rejoindre. D'ailleurs il n'a pas cette confiance en lui-même nécessaire au chef pour prendre les grandes responsabilités. Il s'est adjoint, il est vrai, comme chef d'état-major, à la place de Butterfield, le divisionnaire le plus capable de toute son armée : Humphreys, savant officier du génie, qui s'est montré, à Gettysburg, un manœuvrier incomparable, sous le feu de l'ennemi, chef froid et actif, ferme et juste, aimé et respecté de ses subordonnés, a toutes les qualités qu'il faut pour le poste difficile qu'il occupe le 9 au soir. Seules, l'autorité et l'expérience lui manquent encore.

Les fédéraux pouvaient attaquer brusquement la droite et le centre de Lee ou manœuvrer pour tourner sa gauche : dans l'un et l'autre cas, il aurait fallu rassembler le plus de forces possible sur un point donné. Mais Meade veut continuer sa marche en bataille sur un front de plus en plus étendu, en maintenant toutes les parties de cette longue ligne étroitement liées entre elles. Ses différents corps s'éclaireront par de fortes reconnaissances, le général en chef se réservant de choisir le point d'attaque d'après les rapports qu'il recevra.

Ces reconnaissances sont faites d'une façon si minutieuse et si prudente, qu'elles rentrent trop tard pour être utiles et généralement sans avoir obligé l'ennemi à découvrir ses forces. Meade lui-même passe la plus grande partie de la journée à surveiller des mouvements de détail. Il a prescrit à Sedgwick de diriger sur Funkstown son aile droite, formée des 1er, 6e et 11e corps, et de franchir l'Antietam si l'ennemi ne se trouve pas en force pour défendre le passage. Afin de couvrir ce mouvement, Kilpatrick, qui occupe déjà Funkstown, s'avance, avec un régiment d'infanterie de la division Ames, sur Hagerstown. A huit heures du matin, il atteint, à l'entrée de la ville, l'arrière-garde de Stuart, déjà en marche pour prendre sa nouvelle position. Après un léger engagement, dans lequel ils enlèvent un certain nombre de traînards, les fédéraux s'emparent de Hagerstown. Toute leur aile droite fait alors une demi-conversion à gauche, pour suivre l'ennemi, que Kilpatrick trouve solidement établi sur la route de Williamsport. Cette aile a passé l'Antietam : à l'extrémité de la ligne, le 1er corps tient la route de Hagerstown à Smoketown; le 11e est à cheval sur celle de Boonesboro ; le 6e, à gauche, s'étend vers celle de Sharpsburg. Le 5e et le 2e corps se sont formés au delà de cette dernière

route, la gauche du 2e s'appuyant à Jones-Cross-Roads. Le 1er, ayant incliné à droite pour donner la main à Sedgwick, laisse entre les deux corps un intervalle qui est rempli par une partie du 3e. A gauche de Jones-Cross-Roads s'étend le 12e et plus loin la cavalerie de Buford. Sauf une légère inclinaison en arrière de son extrême droite, l'armée fédérale présente un front parfaitement aligné, de près de seize kilomètres de longueur, depuis Bakersville jusqu'aux environs de Hagerstown. Quoique cette ligne soit occupée par toutes les forces unionistes, à l'exception de deux brigades en réserve, elle est tellement étendue que les chefs de corps s'inquiètent de sa faiblesse, se retranchent et demandent des renforts.

La cavalerie seule a fait des reconnaissances sérieuses. A gauche, Buford, perçant les avant-postes ennemis, a pénétré jusqu'à huit cents mètres de Downsville et apprend à Slocum qu'aucun ennemi ne se trouve à moins de quatre kilomètres de son front ; mais il a constaté aussi que tout mouvement offensif serait impraticable le long du Potomac. Au centre, Huey a vigoureusement poussé les grand'-gardes de la division Anderson à travers le Marsh-Run jusque sur le collège de Saint-James, et reconnu la ligne d'épaulements que les confédérés construisent.

Dans l'après-midi, Meade, croyant, sur le rapport de ses espions, à une concentration des confédérés sur leur centre, fait serrer à gauche le 2e, le 5e et le 6e corps, imposant à ses soldats une nouvelle marche, sans les rapprocher de l'ennemi. Lee croit voir dans ce mouvement les préliminaires d'une attaque, et appelle de la gauche la division Early, pour renforcer cette partie de sa ligne. Vers le soir, il semble que le combat va s'engager spontanément de ce côté : les tirailleurs fédéraux s'avancent contre le collège et enlèvent quelques prisonniers. Mais ils sont bientôt arrêtés par des ordres supérieurs, et la journée du 12 se termine, comme la précédente, sans avoir vu les deux armées aux prises.

La nuit est venue et les généraux unionistes, réunis chez leur chef, discutent encore les avantages et les périls d'une attaque. N'osant prendre la responsabilité de l'ordonner, Meade, sous un prétexte quelconque, a convoqué ses commandants de corps pour les consulter. Leur expose-t-il toutes les raisons qui militent en faveur d'un assaut immédiat? Leur donne-t-il la dépêche qu'il vient de recevoir de Sandy-Hook, lui annonçant que, le lendemain 13, le gué de Williamsport sera praticable et que, par conséquent, Lee pourra passer le Potomac si l'on néglige

l'occasion de l'en empêcher? Nous n'en savons rien. Quoi qu'il en soit, les cinq plus anciens généraux se prononcent contre l'offensive et Meade a la faiblesse de se ranger à leur avis, tout en ne le partageant pas, d'après ce qu'il a dit lui-même.

Aussi, dès le 13 au matin, a-t-il des remords. Au reçu de la dépêche par laquelle il annonçait le résultat du conseil de guerre, Halleck lui a répondu nettement de réunir ses généraux pour leur donner des ordres et non leur demander des avis. « Vous êtes assez fort, lui dit-il, pour attaquer l'ennemi et le battre avant qu'il ait passé le Potomac ». Ces instructions formelles permettent à Meade de risquer une bataille, sans s'inquiéter des conséquences. Il les a reçues dans la nuit. Smith a rejoint sa droite avec une division. Il est temps encore d'attaquer Lee, soit de front, soit de flanc, dans la journée du 13. Mais Meade hésite toujours : il n'ose pas revenir sur la décision prise en conseil quelques heures auparavant. La pluie, qui succède aux brumes de la veille, semble lui promettre une nouvelle crue du fleuve, qui retiendra encore l'ennemi pendant un ou deux jours. Sauf un léger mouvement en avant de sa droite, pour couvrir Hagerstown au sud-ouest, il prescrit seulement de nouvelles reconnaissances, dont il attend le

résultat pour prendre un parti. Mais les avant-postes de Lee, très forts et très actifs, maintiennent à quatre ou cinq cents mètres de distance les fédéraux, qui, aveuglés par la pluie, ne découvrent que ce que l'ennemi veut bien leur laisser voir de ses positions. Sedgwick, qui a fait une demi-conversion à gauche pour se relier au 11e corps, établi en avant de Hagerstown, sur la route de Williamsport, aperçoit une ligne continue de retranchements. Howard et Kilpatrick, à l'extrême droite, croient, il est vrai, qu'on pourrait tourner l'ennemi de ce côté; mais ils ne s'en assurent point, la cavalerie n'étant pas autorisée à s'avancer vers le Conecocheague, où, nous le savons aujourd'hui, elle n'aurait trouvé devant elle que les troupes de Stuart; et le 11e corps se borne à pousser, de Hagerstown, sur la route de Clear-Springs une pointe qui est facilement repoussée par la brigade Ramseur de la division Rodes.

Cependant cette inaction étonne et inquiète les soldats fédéraux. Meade finit par en comprendre le danger. Peut-être une dépêche qu'il a reçue dans la soirée lui a-t-elle ouvert les yeux. Le général Kelley lui télégraphie, à quatre heures et demie, de Fairview, sur le haut Potomac, d'après des informations sûres, que Lee a enfin réussi à jeter un pont de ba-

teaux sur le fleuve. Aussi, à neuf heures du soir, prend-il enfin son parti. Il se décide pour une attaque directe, sans doute parce qu'une manœuvre sur la droite exigerait trop de temps. Les quatre corps qui forment sa gauche et son centre feront, le lendemain, dès sept heures du matin, chacun avec une division au moins, une reconnaissance en force et seront prêts à se porter tous contre le point le plus faible de la ligne ennemie. Dans un pays facile à défendre, difficile à pénétrer, ce mode d'attaque était le seul pratique. Mais il est trop tard, et c'est le 12 qu'il aurait fallu l'adopter.

En effet, le pont de Falling-Waters a été achevé dans la matinée, et les eaux ont baissé suffisamment pour que le gué de Williamsport, quoique encore dangereux, soit praticable. La pluie avertit Lee de se presser; car, avant vingt-quatre heures, une nouvelle crue ne lui laissera probablement d'autre passage que le pont, ce qui rendrait sa retraite fort périlleuse. Les vivres deviennent difficiles à recueillir, une incursion de la cavalerie ennemie dans la vallée du Shenandoah, un mouvement de l'armée fédérale sur Winchester couperaient les communications avec Richmond. Lee ne perd pas un instant. Pendant la journée, tandis que toutes les voitures passent sur la

rive droite, les troupes qui sont en présence de l'ennemi lui donnent le change par leur activité. Les avant-postes sont renforcés, les corvées qui travaillent aux retranchements doublées. Dès que la nuit est arrivée, l'infanterie commence son mouvement. Stuart est chargé de le couvrir. Il a envoyé la brigade Jones en Virginie, aussitôt que le pont a été praticable, pour éclairer les routes que va suivre l'armée et se relier à la brigade Corse, qui doit être arrivée à Winchester. Le reste de sa cavalerie, mettant pied à terre, forme une longue ligne de tirailleurs qui relèvent ceux de l'infanterie. Fitzhugh Lee prend la place du 1er corps, Baker, avec la brigade Hampton, celle du 3e. Les trois autres brigades s'établissent plus solidement dans les positions d'Ewell, qui sont les plus exposées. La tempête se joint à l'obscurité pour cacher ce mouvement aux fédéraux; mais elle rend aussi la marche des confédérés bien plus pénible. Ewell se dirige sur Williamsport, où il passera le Potomac à gué : Longstreet, puis Hill, doivent gagner le pont de Falling-Waters et le franchir successivement. Une ligne d'épaulements a été construite sur les hauteurs, à un ou deux kilomètres du pont, pour permettre à l'arrière-garde d'en couvrir les abords.

Le 2e corps, qui suit une chaussée macadamisée,

arrive promptement à Williamsport ; mais le passage du gué est plein de périls. Les berges sont abruptes ; il n'y a pas un bateau pour porter les munitions à sec. Afin de guider les soldats à travers le fleuve, on a allumé de grands feux sur l'autre rive ; mais la pluie les éteint sans cesse et leur lueur incertaine fait paraître encore plus éloignée cette rive virginienne dont ils sont séparés par un torrent mugissant. Cependant il faut se presser, car les eaux montent de nouveau. Malgré la confusion qui règne sur le bord, la colonne se lance bravement dans le courant : les premiers luttent avec peine contre sa violence, mais bientôt on fait la chaîne, les hommes de taille moyenne ont de l'eau jusqu'aux épaules, les plus grands portent les plus petits. Avant le jour, Johnson et Rodes ont passé. Early, qui ferme la marche, les suit, dès l'aube, avec trois brigades ; la quatrième, sous Hays, escorte jusqu'au pont de Falling-Waters toute l'artillerie du corps, qui n'a pu tenter le passage. Vers six heures du matin, le corps d'Ewell est réuni sur la rive droite : il n'a pas perdu un seul homme ; mais beaucoup de munitions ont été avariées : Rodes a eu trente mille cartouches mouillées.

La marche des deux autres corps jusqu'au Potomac est beaucoup plus pénible que celle du 2[e]. La

route qu'ils suivent est étroite, tortueuse, défoncée, encombrée de voitures. Les soldats trébuchent dans les fondrières, se fatiguent sans avancer. Longstreet atteint enfin le pont, qui, éclairé par des torches mouvantes, se détache comme une traînée lumineuse sur les eaux noires et profondes du Potomac. Mais là il faut s'arrêter: une voiture de blessés a versé dans le fleuve et brisé le tablier. Deux heures se passent, au milieu du trouble inévitable dans un pareil moment, avant que la circulation puisse être rétablie. Le 1er corps ne se trouve réuni sur la rive virginienne que le 14 à neuf heures du matin. C'est au tour de Hill à franchir le fleuve.

Mais il fait jour depuis cinq heures. Que s'est-il passé dans le camp fédéral? On a fait bonne garde aux avant-postes, et cependant l'on n'a rien vu, rien deviné. Comme à Yorktown, à Corinth et dans d'autres occasions encore, la première nouvelle de la retraite des confédérés est apportée par un nègre, dont le récit n'obtient que peu de créance. Les mouvements de Stuart ont été signalés, il est vrai, dès trois heures du matin; et, au point du jour, Kilpatrick a envoyé la brigade Custer en reconnaissance sur Williamsport. Mais c'est à six heures et demie seulement que le premier avis officiel de l'évacuation des lignes

ennemies parvient à Meade ; à huit heures et demie, il ne tient pas encore la nouvelle pour certaine, car il se borne à prescrire à ses chefs de corps de pousser leurs reconnaissances et de les soutenir jusqu'à ce qu'ils aient rencontré l'ennemi, « qui, dit-il, semble s'être retiré ». Cette recommandation arrive trop tard. Les reconnaissances ont été faites ; mais, l'ennemi ayant disparu, elles se sont toutes arrêtées. Custer est bientôt arrivé à Williamsport, mais seulement pour voir les derniers soldats d'Early gagner la rive opposée. Kilpatrick, qui le rejoint promptement, apprenant que l'artillerie du 2e corps sudiste a pris la route de Falling-Waters, la suit, dans cette direction, avec ses deux brigades.

Meade ne semble pas s'être douté du point exact où se trouvait le pont de bateaux des confédérés, car il ne donne ce pont comme objectif à aucun de ses corps. L'infanterie fédérale d'ailleurs, n'ayant reçu les ordres de marche qu'après dix heures du matin, n'avait aucune chance d'atteindre l'ennemi. Une heure plus tôt, il est vrai, au reçu du premier rapport de sa cavalerie, Meade a dirigé Howard et Newton sur Williamsport ; mais, lorsqu'ils occupent ce bourg, Ewell n'est plus même en vue sur l'autre rive. Pendant ce temps, Kilpatrick approche, avec la brigade

Custer, du pont de Falling-Waters. La cavalerie sudiste, qui devait en protéger les abords, est allée gagner le gué de Williamsport et a ainsi découvert le pont. Cependant le corps de Longstreet n'est pas encore tout entier sur la rive droite, Hill n'a pas commencé à passer. La situation peut devenir critique pour ce dernier, car il n'y a que sept ou huit kilomètres de Fair-Play, où se trouve l'aile gauche fédérale, jusqu'aux ouvrages élevés près du pont. Heth, qui a repris le commandement de sa division et de celle de Pender, réunies à la suite de leurs pertes, a été chargé de retarder, autant que possible, la poursuite. Sa première ligne, qu'il a postée à quatre kilomètres en avant du pont, arrête, pendant quelque temps, les cavaliers fédéraux ; mais, après une vive escarmouche, elle est obligée de se replier sur le gros de la division, en laissant un canon et quelques prisonniers aux mains des assaillants. Ceux-ci paraissent bientôt devant les positions occupées par Heth, à quinze cents mètres plus loin, sur une colline que le chemin gravit avant d'arriver en vue du Potomac. La gauche des confédérés, formée par la brigade Lane s'appuie aux ouvrages dont nous avons parlé. Pettigrew est au centre, à cheval sur la route ; Brockenborough, à droite, s'étend jusque dans les bois. Du côté des fé-

déraux, le 6e Michigan est le premier régiment qui arrive en présence des positions de Heth, après avoir, sur sa route, enlevé un canon ennemi. Croyant n'avoir affaire qu'à une arrière-garde en retraite, un escadron fédéral charge hardiment sur la route. Étonnés de tant d'audace et ignorant que Fitzhugh Lee, chargé de couvrir la retraite, a déjà ramené tout son monde en arrière, les confédérés prennent les cavaliers fédéraux pour une troupe amie et les laissent approcher. Détrompés au moment où ceux-ci sont au milieu d'eux, ils les entourent et prennent presque tous ceux qui ne sont pas tués; mais, dans le premier instant de confusion, le général Pettigrew a été mortellement atteint. Pendant ce temps, le reste du régiment fédéral a fait une démonstration contre Brockenborough. Celui-ci, après l'avoir repoussé, prend l'offensive; mais le 1er Michigan arrive au secours du 6e et ces deux troupes, combattant à pied, attaquent vigoureusement la brigade sudiste, la refoulent en désordre dans ses premières positions et lui enlèvent un assez grand nombre de prisonniers.

Toutefois Kilpatrick a bientôt reconnu qu'il a devant lui des forces supérieures et qu'il faut attendre, pour les attaquer avec avantage, soit leur retraite, soit

l'arrivée de l'infanterie unioniste. Il se borne donc à tenir l'ennemi en haleine par un feu de tirailleurs. L'occasion pourrait être belle pour les fédéraux. Si Meade avait vivement poussé ses reconnaissances sur sa gauche, Slocum arriverait à point pour écraser l'arrière-garde sudiste, qui est fatiguée par une marche pénible et ébranlée par le spectacle toujours attristant d'une retraite. Mais, à onze heures, Slocum n'a pas encore paru et l'on aperçoit dans les rangs ennemis les mouvements précurseurs d'un prochain départ. En effet, Heth, après avoir rappelé à lui le reste de ses troupes et demandé à Hill quelques canons pour tenir tête à ceux de la cavalerie ennemie, a reçu de son chef l'ordre impératif de se replier. Le pont est libre et il faut passer. Quelles que soient les pertes que l'arrière-garde éprouvera en se retirant, elles seront moindres que si elle se laisse amuser sur la rive gauche. Heth, confiant à la brigade Lane le soin de couvrir le dangereux mouvement qu'il exécute, prescrit à tout le reste de ses troupes de se diriger sur le pont de Falling-Waters. Kilpatrick prend aussitôt l'offensive, avec ses deux brigades, et presse vivement les confédérés auprès de la route. Buford, qui a enfin trouvé et suivi la trace de l'ennemi, arrive à point pour tom-

ber sur leur flanc droit et fait éprouver des pertes sérieuses à la brigade de Brockenborough. Les cavaliers fédéraux ramassent un grand nombre de traînards, enlèvent de petits détachements, mais ils ne peuvent entamer sérieusement l'infanterie sudiste : les soldats de Lane ne leur permettent pas d'approcher du pont. Lorsque tout le reste des troupes de Heth a franchi le fleuve, cette vaillante brigade s'engage enfin sur l'étroit tablier qui tremble sous ses pas ; et, au moment même où Kilpatrick arrive pour s'en emparer, le pont est replié sur la rive droite. Il est une heure après midi. Le dernier lien qui rattachait l'armée confédérée au sol tant convoité du Maryland est définitivement rompu.

Si les généraux confédérés avaient commis des fautes avant et pendant la bataille de Gettysburg, ils les avaient bien réparées depuis. Durant ces dix jours de retraite, l'armée avait été conduite avec précision et jugement, au milieu des circonstances les plus difficiles. Lee ne pouvait prévoir la crue qui faillit amener la perte de son convoi : Stuart sut prévenir ce désastre. Acculé au Potomac, le général en chef des confédérés n'avait que cinquante mille hommes valides, tant fantassins qu'artilleurs, à opposer à Meade. Pour dissimuler son passage, il fallait tenir l'ennemi

éloigné du fleuve, et il ne craignit pas, avec ses forces réduites, d'occuper une ligne de dix-sept kilomètres de longueur. En intimidant son adversaire, il put, sans être molesté, rester quarante-huit heures dans cette position, et gagner ensuite le fleuve ; il sut profiter d'une occasion fugitive pour passer ses eaux encore grosses et qui, de nouveau, dès le 14, n'étaient plus guéables ; mais, s'il fut heureux ce jour-là, il méritait de l'être, et le succès de sa retraite est la condamnation des hésitations de Meade.

Ce dernier les aurait payées cher si la victoire de Gettysburg n'avait pas été si récente. Le désappointement de l'armée fut profond : elle sentit que son général avait été joué par Lee, et la confiance qu'il avait conquise sur le champ de bataille fut irrévocablement ébranlée. La déception du public du Nord éclata d'autant plus bruyamment que l'on comptait, bien à tort, voir Lee renouveler à Williamsport les capitulations de Vicksburg et de Port-Hudson, dont tous les esprits étaient encore remplis ; et ce qui porta l'irritation au comble, ce fut que son *évasion*, comme on appelait sottement sa retraite, coïncida avec la terrible émeute de New-York, dont nous parlerons plus loin. Le Président, par l'intermédiaire de Halleck, témoigna lui-même son mé-

contentement à Meade. Celui-ci, en offrant de se démettre, obtint, il est vrai, une sorte de rétractation de ce blâme ; mais il n'en avait pas moins conscience de sa faute et ce sentiment lui inspira une activité qu'il n'avait pas montrée jusqu'alors.

Deux mille prisonniers, trois drapeaux et deux canons ont été ramassés par la cavalerie unioniste. Dès midi, Meade, comprenant que la poursuite serait sans objet, a arrêté le mouvement de son armée. Son parti est promptement pris et les nouveaux ordres de marche aussitôt expédiés. Il adopte le plan de campagne suivi par Mac Clellan dans une circonstance analogue, après la bataille de l'Antietam. Lee, en rentrant dans la vallée de Virginie, absorbera le peu de ressources que possède encore ce pays épuisé par le passage incessant des armées. Halleck recommande à Meade de se maintenir entre l'ennemi et Washington, afin de couvrir la capitale et de pouvoir ainsi conserver avec lui les forces spécialement destinées à la protéger. En conséquence, l'armée du Potomac, au lieu de suivre les traces de Lee, s'établira en Virginie, sur le versant oriental du Blue-Ridge et marchera parallèlement à l'armée sudiste en gardant les défilés des montagnes. Depuis quelques jours, un double équipage de ponts est réuni à Berlin : le 16,

il reliera les deux rives du Potomac. Le viaduc du chemin de fer à Harpers-Ferry est rétabli depuis la veille. Ce seront les deux points de passage de l'armée. Quatre corps, les 1er, 5e, 6e et 11e, sont dirigés, en deux colonnes, par Cramptons-Gap et Turners-Gap, sur le premier; les trois autres, par les gorges de l'Antietam, sur le second. Les journées du 15 et du 16 seront consacrées à cette marche. Cependant Gregg, avec deux brigades, a été envoyé à Harpers-Ferry, à la première nouvelle de la retraite de Lee, pour l'inquiéter sur la rive virginienne.

L'armée confédérée avait encore un grand besoin de repos. Les deux colonnes qui avaient passé à Williamsport et à Falling-Waters s'étaient réunies en une seule sur la grande route de Winchester. La première étape fut entre Hainesville et Martinsburg. Le 15, Lee conduisit ses soldats jusqu'à Darksville et les arrêta entre ce village et celui de Bunkers-Hill. Dans cette belle plaine qui sépare l'Opequan du North-Mountain, ils se trouvaient à portée des approvisionnements que le gouvernement de Richmond avait envoyés à Winchester. Séparée de Meade, d'un côté par le Potomac, de l'autre par le Shenandoah et les crêtes du Blue-Ridge, l'armée pouvait jouir, pendant quelques jours, d'une sécurité bien précieuse

après l'anxiété constante d'une campagne active; les corps pouvaient évacuer leurs malades, recevoir les hommes rétablis pendant l'invasion. Stuart se chargea de veiller sur son repos.

La cavalerie fédérale aurait bien voulu l'interrompre. Le 15 au matin, l'une des deux brigades de Gregg, commandée par son homonyme, Irwin Gregg, débouchait de Bolivar et se dirigeait sur Sheppardstown. Elle devait être soutenue par celle de Huey, pour tenter un coup de main sur l'arrière-garde confédérée. Gregg s'empare de Sheppardstown, après une escarmouche avec le 12e Virginie, détaché de ce côté par Jones, dans laquelle le colonel de ce régiment est fait prisonnier, et il s'établit dans le village. Mais, le lendemain, Huey, retardé dans sa marche, n'est pas arrivé. Gregg l'attend et, pendant ce temps, Stuart, prévenu, se met en devoir de l'attaquer. Il envoie à Jenkins, qui se trouve à Martinsburg, l'ordre de s'avancer par la gauche, pendant qu'il amènera de Bunkers-Hill les brigades Fitzhugh Lee et Chambliss, par la route directe de Sheppardstown. Jones devra, s'il le peut, soutenir cette attaque par la droite. Au moment de se mettre en marche, il est appelé au quartier général; mais Fitzhugh Lee donne, à sa place, le signal du départ. Trois ou quatre brigades confé-

dérées vont donc se réunir contre une seule brigade unioniste. Le danger est grand pour celle-ci ; mais elle est sauvée par le sang-froid de son chef et par le désir même de Fitzhugh Lee de s'assurer, avant l'attaque, une supériorité numérique écrasante. En effet, le général sudiste emploie toute la matinée à de simples escarmouches pour laisser à Jenkins le temps de le rejoindre.

Lorsque, vers quatre heures, ne le voyant pas paraître, il fait mettre pied à terre à sa troupe pour attaquer les fédéraux, il les trouve bien établis, dans une contrée fort accidentée. Les fédéraux prennent même l'offensive. Ils sont, il est vrai, repoussés et perdent, avec leur première position, deux ou trois kilomètres de terrain. Mais ils ont réussi à tromper l'ennemi sur leur petit nombre, et Lee, les voyant se reformer derrière un mur, sur une crête d'un abord difficile, attend, pour les attaquer de nouveau, l'arrivée de Jenkins. Celui-ci paraît enfin ; mais leurs efforts combinés se brisent contre la résistance de l'ennemi. Les sudistes perdent, dans ces vains assauts, une centaine d'hommes, parmi lesquels le colonel du 1er Virginie, et la nuit vient enfin séparer les combattants. A la faveur de l'obscurité, Gregg se replie sans être poursuivi.

Cependant l'armée fédérale est réunie, le 16 au soir, au bord du Potomac. Maîtresse de Harpers-Ferry, elle a pu non seulement rétablir le passage du chemin de fer sur ce fleuve, mais encore jeter un pont sur le Shenandoah, dont la crue a submergé tous les gués. Les bateaux amenés de Washington ont été mis à l'eau à Berlin, les deux tabliers ont été posés le 17 au matin, et forment une double voie, dont l'une est réservée aux troupes et l'autre aux voitures. Le passage commence, ce jour-là, à la fois sur les ponts de bateaux et sur celui du chemin de fer. Dès le 18, quatre corps sont en Virginie : les 2e et 3e près de Harpers-Ferry; le 1er et le 5e, avec Meade, à Lovettsville en face de Berlin. Buford, qui a franchi le fleuve en ce dernier point, a poussé le long du Blue-Ridge jusqu'à Purcellville. Le lendemain, toute l'armée a quitté le Maryland. Les trois corps qui ont passé à Harpers-Ferry, franchissant également le Shenandoah et contournant la base du Loudon-Mountain, se sont échelonnés sur le versant oriental de cette montagne, depuis Hillsboro jusqu'à Woodgrove, au pied de Snickers-Gap, qu'occupe une brigade de cavalerie. Le reste de l'armée est un peu plus à l'est, à la base du versant occidental du Catoctin, entre Waterford, Hamilton et Purcellville. Buford s'est avancé

jusqu'à Rectors-Cross-Roads, d'où il peut se porter sur Ashbys-Gap ou occuper, un peu plus loin, le chemin de fer et le défilé de Manassas. Ce mouvement s'exécute sans que Lee puisse même l'observer.

Stuart, après avoir forcé Gregg à rentrer dans Harpers-Ferry, se proposait de s'emparer des passages du Blue-Ridge, pour surveiller de là, comme il l'avait fait un mois auparavant, la marche de l'ennemi. Mais les eaux du Shenandoah ont élevé devant lui une barrière insurmontable. Enfin, le 19, Lee apprend que toute l'armée fédérale a passé le Potomac, qu'elle occupe déjà Snickers-Gap, et qu'elle semble se diriger vers le sud. Il en conclut naturellement que Meade, se voyant couvert par la crue du Shenandoah, remonte rapidement la rive droite pour franchir Manassas-Gap ou Chesters-Gap et couper ainsi les communications de l'armée confédérée avec Richmond. Ce plan est aussi facile à exécuter pour Meade qu'il est dangereux pour Lee. Aussi Lee prend-il immédiatement le parti d'abandonner les bords du Shenandoah et d'aller chercher dans la vallée du Rappahannock une position moins exposée. Il reviendra ainsi près du point d'où il est parti, cinq semaines auparavant, avec une armée pleine d'espérances et d'illusions ; toutefois il s'arrêtera dans la partie supé-

rieure de cette vallée, soit en se couvrant de la branche principale, soit en se retirant jusque derrière le Rapidan; car, méditant de reprendre bientôt l'offensive, il ne veut pas descendre jusque près de Fredericksburg, où le fleuve opposerait à ses mouvements un obstacle infranchissable.

La vallée de Virginie a été suffisamment décrite. Le lecteur se souviendra sans doute qu'elle est comprise entre les deux chaînes parallèles du North-Mountain à l'ouest et du Blue-Ridge à l'est. Sa configuration géographique la divise en deux parties, l'une au sud, l'autre au nord de Front-Royal. Dans la première, le Shenandoah se compose de deux branches séparées par l'arête dite le Massanuten-Mountain ; les cols qui, à travers le Blue-Ridge donnent accès sur la branche occidentale, désignée sous le nom impropre de branche sud, sont Fishers-Gap et Thorntons-Gap. Dans la seconde partie, la rivière, dont les deux branches sont unies, laisse à gauche une large plaine qui s'étend jusqu'au North-Mountain, tandis qu'elle borde le versant occidental de l'autre chaîne, passant successivement au pied des cols de Chesters-Gap, Manassas-Gap, Ashbys-Gap et enfin Snickers-Gap, qui est le dernier avant son confluent avec le Potomac.

Le 19 au soir, Longstreet reçoit l'ordre de conduire le 1er corps à Millwood, de passer le Shenandoah à Berrys-Ford et de s'emparer d'Ashbys-Gap : maître de ce passage, il inquiétera les fédéraux sur l'autre versant de la montagne et couvrira, comme il l'a fait avant l'invasion, la marche du reste de l'armée. Soit qu'il cède simplement aux exigences de la situation, soit qu'il ne veuille plus donner au bouillant Stuart l'occasion de s'éloigner à trop grande distance de l'armée, Lee divise sa cavalerie. Fitzhugh Lee et Chambliss se dirigent rapidement sur Front-Royal, afin d'occuper, avant les fédéraux, Manassas-Gap et Chesters-Gap. Robertson escortera le 1er corps; Baker et Jones couvriront l'arrière-garde, lorsqu'elle se sera mise en mouvement.

Longstreet arrive à Millwood le lendemain au soir; mais les eaux du Shenandoah sont tellement fortes, qu'il ne peut songer à les traverser avec son infanterie, et, apprenant que les fédéraux sont déjà solidement établis dans Ashbys-Gap, il se décide à remonter la rivière, pour gagner le plus tôt possible Chesters-Gap, passage que toute l'armée doit traverser dans sa marche vers Culpepper et dont il importe avant tout de s'emparer. La route que suivra l'armée franchissant le Shenandoah un peu au-dessous du

confluent de ses deux branches à Hands-Ford, les officiers du génie ont, dès le 19 au soir, reçu l'ordre d'établir, en ce point, un pont de chevalets, car il a fallu laisser à Falling-Waters les pontons, grossièrement réparés, sur lesquels elle a passé le Potomac. Longstreet compte sur ce pont pour arriver aisément à Front-Royal. Il se dirige sur Hands-Ford, en assignant à la brigade du général Bennings la tâche difficile de passer à Berrys-Ford et d'observer Ashbys-Gap. Mais le pont n'est pas achevé, et la rivière ne semble point praticable. Corse, qui a pris les devants le matin, avec sa brigade, ne s'est pas laissé arrêter par cet obstacle. Il a fait passer ses hommes à gué, malgré la violence du courant, a réussi même à conduire sur la rive droite plusieurs batteries d'artillerie et a fait aussitôt force de marche sur Chesters-Gap. Le reste de la division Pickett, qui arrive avec Longstreet, suit son exemple : les hommes, après avoir confié leurs munitions à un bateau qui les transporte à sec, se jettent hardiment à l'eau et se reforment bientôt sur la route de Front-Royal et de Manassas-Gap. Le chemin de fer donne à ce dernier défilé une grande importance et il faut, à tout prix, en fermer l'entrée à l'infanterie fédérale. Heureusement pour les confédérés, elle est encore loin. Le

Shenandoah, qui sépare les deux adversaires, ne leur permet pas de s'observer. Meade, étonné de ne pas rencontrer même un piquet de cavalerie sur la rive droite, semble n'avoir pas deviné la cause naturelle de cette absence et s'être imaginé que Lee est resté près du Potomac, afin de rentrer dans le Maryland derrière l'armée unioniste, pendant qu'elle s'avancera vers le sud. Cette crainte chimérique le décide à arrêter, le 21, la marche de la plupart de ses corps et à ralentir les autres : résolution funeste dans un moment où, en se pressant, il pouvait tomber sur le flanc de la longue colonne de son ennemi.

Un incident imprévu vient cependant lui rendre la chance de couper en deux cette colonne, ou du moins d'en écraser la queue. En effet, le dernier corps qui la compose a été retardé dans sa marche. Après le retour des confédérés en Virginie, dès le 15 juillet, Halleck a ordonné au général Kelley de passer le haut Potomac, avec toutes les forces qu'il pourra réunir, pour inquiéter l'armée ennemie sur son flanc droit et ses derrières. Kelley s'est bien acquitté de cette tâche. Franchissant le fleuve au-dessus de l'embouchure du Back-Creek, il a marché hardiment sur Martinsburg et, le 19, il a délogé du village de Hedgesville la brigade de cavalerie Baker,

chargée de couvrir l'armée sudiste de ce côté. A cette nouvelle, sans révoquer les ordres de marche, donnés à Longstreet, Lee forme le projet de surprendre la petite troupe qui semble le braver en s'aventurant si près de lui. Il charge Ewell de ce soin. Le 20 au soir, la division Early se met en marche, pour faire un grand détour et couper la retraite à Kelley, qui s'est établi à Hedgesville. Le 21, il passe le North-Mountain à Mill-Gap, descend le cours du Back-Creek, et cerne, par l'ouest et le nord, les abords de Hedgesville, tandis qu'Ewell arrive de Martinsburg, avec ses deux autres divisions, pour aborder de front ce village. Le général sudiste croit avoir complètement enveloppé Kelley; mais celui-ci est trop habitué à la guerre de montagnes pour se laisser prendre ainsi : il est parti depuis quelques heures et le coup de filet d'Ewell est donné à vide. Ce n'est pas seulement une déception pour le commandant du 2e corps; les conséquences de cette tentative manquée peuvent lui être funestes : tant il est vrai qu'à la guerre ces petites opérations sont de dangereux hors-d'œuvre.

Elle lui fait perdre, en effet, un jour et demi, comme nous l'indiquerons tout à l'heure, et peu s'en faudra que les fédéraux ne réussissent à lui barrer le passage par suite de ce délai. Il ne leur échappera que

grâce aux hésitations de leur chef. Le 22 au matin, le 3e corps, qui marche en tête depuis le passage du Potomac, n'est encore qu'à Upperville, au pied d'Ashbys-Gap. Les 12e et 2e corps, qui le suivent, sont échelonnés à Snickersville et à Woodgrove; l'autre colonne est disposée sur une ligne parallèle, au bord du Goose-Creek entre Middleburg et Mount-Gilead. Buford, avec la brigade Merritt, est arrivé, le 20, à Manassas-Gap, à temps pour empêcher Fitzhugh Lee de s'en emparer. Mais celui-ci devance les fédéraux dans le passage voisin de Chesters-Gap, et en écarte facilement la brigade Gamble, qui se présente, bientôt après son arrivée, pour l'occuper.

Cependant Meade ne tarde pas à être détrompé. Ses éclaireurs occupent, à Ashbys-Gap, la crête du Blue-Ridge, et les officiers du corps des signaux lui annoncent le mouvement des colonnes ennemies, qu'ils voient au loin se diriger vers Front-Royal. Toute l'armée confédérée est en marche : ses trois corps sur une seule route, se suivant à la distance d'une étape. Le 21, Hill a conduit le 3e corps de Bunkers-Hill à Winchester; le 22, il se rend à Front-Royal, tandis que Longstreet, ayant quitté ce dernier village, se dirige sur Chesters-Gap; Ewell est revenu, le 21 au soir, avec deux divisions, au village de Darks-

ville, qu'il aurait dû quitter le matin ; mais il a laissé derrière lui Early, qui ne pourra partir de Hedgesville que le lendemain de bonne heure ; pour lui donner le temps de le rejoindre, il sera obligé de s'arrêter à Winchester ; enfin la brigade Bennings, s'étant assurée que les fédéraux ne descendent pas d'Ashbys-Gap, se dirige, à la même heure, sur Manassas-Gap, le long du Blue-Ridge. Les observateurs fédéraux, établis sur la crête, peuvent donc embrasser, d'un seul coup d'œil, toute l'armée ennemie se déroulant à leurs pieds. Dès qu'il a reçu leurs rapports, Meade conçoit le dessein de couper en deux cette longue colonne, en débouchant sur son flanc par les gorges de Manassas. Malheureusement l'interruption récente de sa marche enlève à cette opération ses meilleures chances de succès. Il s'efforce néanmoins de réparer ce retard, d'autant plus que Buford, se sentant très menacé, lui demande instamment du secours.

En effet, Corse est arrivé dans Chesters-Gap, au moment où Gamble revenait pour en disputer la possession aux cavaliers confédérés, et sa présence a obligé les fédéraux à une prompte retraite. Pendant ce temps, il a détaché le 17e Virginie dans la direction de Manassas-Gap. Ce régiment a été arrêté par Buford à l'entrée du défilé ; mais bientôt Pickett arrive

à son secours, et son infanterie déployée refoule les cavaliers unionistes jusque près du point culminant du passage. Manassas-Gap se compose d'une succession de gorges, ne se trouvant pas dans le même alignement, qui sont ouvertes à travers autant d'arêtes parallèles. La route et le chemin de fer serpentent de l'une à l'autre, depuis Springfield jusqu'au bord du Shenandoah, en passant d'abord à la station de Linden, puis au point de partage des eaux, au delà duquel le niveau des arêtes s'abaisse successivement. Le 21 au soir, Buford a ramené le gros de ses forces sur Linden-Station. Pickett occupe Wapping-Heights, la plus importante entre les nombreuses arêtes qui composent le versant occidental du Blue-Ridge, et d'où il commande la sortie du défilé. A minuit, le pont du Shenandoah est enfin terminé. La division Hood commandée par Law, ainsi que celle de Mac-Laws, le franchissent aussitôt, avec l'artillerie et tous les convois, et arrivent rapidement à Front-Royal. Law va relever, à Wapping-Heights, où Benning le rejoindra dans la journée, la division Pickett, et celle-ci se met en marche à la suite de Mac-Laws, qui a pris la route directe de Chesters-Gap. Ces précautions prises par Longstreet pour couvrir le mouvement de son corps ne sont pas inutiles ; car la cava-

lerie unioniste, revenant encore une fois à la charge, l'attaque hardiment dans les deux défilés. A Manassas, Merritt ne réussit pas, il est vrai, à déloger Law de sa position, et, à Chesters-Gap, la brigade Wofford repousse plus promptement encore les assauts de Gamble; mais, en occupant ainsi les confédérés, Buford les empêche de s'avancer et de s'emparer du passage qui permettra à l'infanterie unioniste de descendre sur les rives du Shenandoah.

C'est le plus grand service qu'il puisse rendre à l'armée du Potomac, dont la majeure partie se dirige, en cet instant, sur Manassas-Gap. Le 3e corps continue à ouvrir la marche : quittant Upperville le 22, il arrive, le soir, à Piedmont, où French laisse deux divisions, puis il poursuit sa route avec la troisième, celle de Birney, commandée alors par Ward, et atteint, avant minuit, la station de Linden. Ce même soir, le 6e corps a poussé jusqu'à Barbees-Cross-Roads, afin d'observer le défilé de Chesters-Gap, de prévenir tout retour offensif des troupes ennemies qui l'ont passé et de couvrir les derrières de French. Le 2e et le 12e corps, qui suivent le 3e, sont échelonnés à Upperville et à Snickersville ; le 5e et le 1er sont à Rectortown et à White-Plains, sur le chemin de fer d'Alexandria ; le 11e, plus en arrière, à Mountsville.

Meade peut donc commencer l'attaque le 23 de grand matin et réunir, avant la nuit, quatre corps, les 3ᵉ, 6ᵉ, 2ᵉ et 5ᵉ, dans les gorges de Manassas. Les confédérés surpris ne sauraient se concentrer aussi rapidement et il suffira d'occuper Front-Royal pour séparer leurs forces en deux tronçons. La célérité avec laquelle les ordres de Meade ont été exécutés le 22 est de bon augure pour les opérations du lendemain.

Mais l'espérance du général en chef ne se réalise pas. Le 3ᵉ corps, qui seul est à portée d'agir le 23, a perdu, en quelques jours, le chef et les deux divisionnaires qui l'avaient vaillamment conduit dans bien des combats. Le brillant Sickles a été remplacé par le général French, vieux régulier, blanchi sous le harnais, déjà fatigué, esprit lent et méticuleux, qui n'a à son actif aucun fait de guerre important ; la maladie a forcé Birney à quitter sa division ; Humphreys a laissé la sienne, pour passer à l'état-major. Enfin des recrues qui arrivaient de Washington ayant réclamé le déplacement de leur chef, général récemment improvisé, on a imaginé, pour le leur ôter, de le mettre à la tête de l'une des plus anciennes et des meilleures brigades de l'armée du Potomac, au détriment des colonels qui ont partagé ses dangers à Gettysburg. En présence d'un corps dans lequel le

commandement est ainsi désorganisé, les confédérés pourront facilement échapper au coup que Meade prétend leur porter.

Leur marche vers le sud se continue aussi régulièrement que rapidement. Dans la soirée du 22, le corps de Hill est arrivé aux environs de Front-Royal, où il bivaque; Benning a rejoint Law sur les pentes de Wapping-Heights; celui-ci lui en a aussitôt laissé la garde, pour rallier Longstreet, avec le reste de sa division, par une marche de nuit, avant que le 3e corps soit venu encombrer la route de Chesters-Gap. Le jour se lève, la matinée avance sans que Benning, à Wapping-Heights, voie paraître un seul ennemi. A neuf heures, il est à son tour relevé dans sa position par le colonel Walker, avec une brigade détachée du corps de Hill. Ce corps, en marche depuis longtemps, gravit déjà les pentes occidentales de Chesters-Gap, sur lesquelles Benning le rejoindra bientôt.

Ces premières heures de la journée, si précieuses pour les fédéraux, ont été employées par French en reconnaissances insignifiantes. Peut-être, n'ayant qu'une seule division avec lui, attend-il les deux autres pour franchir le défilé : celles-ci, qui ont eu seize kilomètres à parcourir pour venir de Piedmont, arrivent à neuf heures, et il se décide enfin à s'ébran-

ler, avec grande circonspection toutefois. La division Birney, sous Ward, s'avance en bataille. La nature accidentée du terrain rend cette marche lente et difficile ; cependant sa gauche paraît enfin devant la colline de Wapping-Heights, qu'occupent les tirailleurs de Walker.

La position de ce dernier, seul avec six cents hommes en face de tout un corps d'armée, semble singulièrement critique. Heureusement pour lui, les renforts lui viennent à propos, grâce à la régularité qui préside aux mouvements des différents corps confédérés. Ewell, parti de grand matin, arrive en cet instant, avec la division Rodes, pour masquer les gorges de Manassas, pendant que le reste de son corps suivra la route de Chesters-Gap. Il voit, d'un coup d'œil, le danger. Walker, se sentant trop exposé sur Wapping-Heighs, n'y a laissé qu'une ligne de tirailleurs et a déployé sa brigade sur une colline, moins élevée, il est vrai, mais aussi moins étendue et fort escarpée, qui se trouve plus à l'ouest. Ewell envoie aussitôt deux cent cinquante hommes pour le renforcer, et forme, sur une position située plus en arrière encore, le reste de la division Rodes; il déploie toute une brigade en tirailleurs pour couvrir son front, et attend, dans cette position, l'attaque présumée des

fédéraux. Il a bien évalué leurs forces et deviné la concentration que Meade prépare derrière la ligne du Blue-Ridge. Aussi a-t-il compris que le moment est passé pour lui de suivre le reste de l'armée par Chesters-Gap. Son parti a été pris aussitôt. Johnson reste avec sa division à Front-Royal, pour garder le gué où le chemin de Strasburg passe la branche sud du Shenandoah, et la route de Milford qui longe la rive droite de ce cours d'eau : c'est cette route que les deux divisions prendront, à la nuit, pour gagner le col de Thorntons-Gap. Tant que le jour durera, on empêchera, à tout prix, l'ennemi de déboucher dans la vallée. Early, qui est trop loin pour arriver à temps sur le terrain, et risquerait d'être coupé, se dirigera sur Strasburg avec le convoi, pour suivre, à l'abri du Massanuten-Mountain, le cours de la branche nord du Shenandoah : détour considérable mais nécessaire.

Les fédéraux ont donc perdu l'occasion d'écraser la brigade Walker, alors qu'elle était isolée. Pendant qu'Ewell prend ses dispositions de combat, Ward s'est facilement emparé de Wapping-Heights. Mais, au lieu de poursuivre ce léger avantage, French, qui voit cependant le convoi ennemi s'allonger dans la direction de Strasburg, hésite de nouveau. La ligne de la division Ward étant rompue par la marche, il

reforme cette troupe à gauche, pour parer à un danger imaginaire, et fait avancer la seconde division, sous les ordres du général Prince, successeur de Humphreys. Lorsqu'il se porte enfin en avant, la journée est déjà avancée, et il retarde encore la marche de Prince par l'importance excessive qu'il donne à ses lignes de tirailleurs. Arrivés devant la forte position de Walker, les fédéraux engagent avec lui un combat de mousqueterie, qui, quoique très vif, ne saurait aboutir. French fait enfin former la brigade Excelsior en colonne d'attaque. Cette troupe éprouvée est commandée par un nouveau venu, le général Spinola, qui suit plutôt qu'il ne dirige ses soldats; mais ceux-ci savent leur métier; ils abordent vigoureusement l'ennemi et le délogent. Les pertes sont sérieuses des deux côtés. Spinola a bravement racheté son inexpérience par deux blessures; Walker a été également atteint, et tous les officiers supérieurs de sa brigade sont hors de combat, ainsi qu'un septième de son effectif.

Le jour baisse. French pourrait toutefois encore tirer parti de cet avantage. S'il débouche promptement dans la plaine, le 5e corps, qui est déployé derrière lui, le 6e, qui se masse dans le défilé, viendront le soutenir : de pareilles forces auront facilement raison

de Rodes, le rejetteront sur le Shenandoah et fermeront à tout le corps d'Ewell la vallée de Milford et de Luray. Il leur sera facile alors de le devancer à Port-Republic, et les fédéraux laveront peut-être, sur le champ de bataille de Cross-Keys, les tristes souvenirs que Frémont y a laissés l'année précédente. Mais il faudrait agir vigoureusement, et French ne veut engager qu'une brigade. Il tâte inutilement la position occupée par les tirailleurs d'O'Neil et se laisse gagner par l'obscurité sans les avoir même attaqués.

Deux brigades confédérées, au prix de moins de cent hommes mis hors de combat, ont ainsi, pendant tout un jour, retenu un corps d'armée fédéral. L'armée sudiste a continué sa marche, tandis que les troupes unionistes s'entassaient inutilement dans la gorge de Manassas: avant la fin du jour, le 5e, puis le 6e corps ont dépassé Linden-station. Meade, qui a eu le tort de ne pas venir présider lui-même à ce coup d'essai de son nouveau lieutenant, est arrivé trop tard pour réparer ses lenteurs. Il ne paraît même pas l'avoir stimulé et doit, par conséquent, partager la responsabilité de cette faute. Il a, le soir du 23, trois corps d'armée dans le défilé, et deux autres à portée de les soutenir, et compte, avec ces forces, attaquer, le lendemain, l'armée ennemie, croyant qu'elle se trouve

encore, en grande partie, au nord de Front-Royal. Il s'imagine qu'un seul corps confédéré a passé par Chesters-Gap et en conclut que les deux autres ne pourront lui échapper, pendant la nuit, sans abandonner celui-ci aux plus grands dangers.

Le lecteur a prévu l'amère déception qui lui est réservée. Le 24 au matin, Longstreet et Hill sont déjà sur le versant sud-est du Blue-Ridge et, continuant leur marche, ils doivent camper, le premier à Culpepper-Court-House, le second à Newbys-Cross-Roads. Pendant le combat de Wapping-Heights, Early a reçu, à Cedarville, les ordres de son chef et s'est dirigé sur Strasburg. Enfin, aussitôt la nuit venue, Ewell a ramené la division Rodes et la brigade Walker à Front-Royal, où il a rallié Johnson. Après avoir laissé reposer ses troupes près de ce bourg, il se met en marche pour Luray, le 24, au point du jour. Quand, vers la même heure, Meade s'avance sur Front-Royal cherchant l'ennemi qu'il croit tenir, il ne trouve plus personne. Lee lui a échappé, et il ne peut plus le rencontrer dans la vallée de Virginie. La brillante opération dont il a emprunté l'idée au plan formé par Mac Clellan, l'année précédente, a échoué, parce qu'il ne l'a point préparée à temps. Il ne lui reste plus qu'à chercher une position favorable

pour recommencer une nouvelle campagne. Warrenton-Junction est le seul point autour duquel il puisse concentrer et faire vivre son armée. Tournant le dos à celle de Lee, il met en marche, vers le sud-est, toutes les troupes qui sont auprès de lui entre le Blue-Ridge et le Bull-Run-Mountain. Après s'être ravitaillées sur la ligne ferrée de Manassas-Gap, elles atteignent, le 25 et le 26, Warrenton-Junction, et retrouvent les deux corps acheminés, dès le 23, sur ce point.

Pendant ce temps, l'armée confédérée achevait son mouvement. Longstreet, descendant de Chester-Gap sur Flint-Hill et gagnant de là le carrefour de Newbys-Cross-Roads, arrivait le 24, sans accident, à Culpepper. La marche du 3e corps, qui le suivait sur la même route, semblait devoir être plus périlleuse; car, le 22 au soir, Sedgwick, bivaquant à Barbees-Cross-Roads, n'était qu'à dix kilomètres de cette routè, et Flint-Hill était bien plus exposé que Front-Royal aux coups de l'ennemi. Hill, heureusement pour lui, ne rencontra que la cavalerie fédérale. Celle-ci, pour couvrir le flanc droit de son armée en marche, occupait fortement, dès le 24, le chemin de Barbees-Cross-Roads à Waterloo.

Pendant que Buford restait à Barbees-Cross-Roads,

les deux brigades qui, depuis quelques jours, occupaient Warrenton, se sont avancées sur la route de Thorntons-Gap jusqu'à Waterloo et Amissville. Apprenant, dans ce village, qu'une colonne ennemie se trouve à leur portée, les fédéraux se dirigent, avec quelques canons, sur Newbys-Cross-Roads, où cette colonne doit franchir le Thorntons-River, affluent du Rappahannock. Mais ils sont trop faibles pour lui en disputer le passage. Tenus en respect par la brigade Walker de la division Heth, puis attaqués par celle de Mahone, ils se retirent au moment où Benning, qui a passé avant leur arrivée, revient sur ses pas, pour les prendre de flanc. Le lendemain, Hill rejoignait Longstreet à Culpepper.

Prévoyant qu'il ne pourrait se maintenir longtemps dans cette position, Lee prescrivit à Ewell, qui venait, à petites journées, de Luray, de se rendre directement à Madison-Court-House, chef-lieu de comté situé à vingt-deux kilomètres de Culpepper, derrière le principal affluent du Rapidan, appelé le Robertsons-River. Les trois divisions du 2e corps se réunirent dans ce bourg, le 29; mais Early, continuant sa route, alla occuper Orange-Court-House, au sud du Rapidan, qui devait, en cas de retraite, devenir la base d'opération de l'armée.

CHAPITRE II

BRISTOW-STATION

Après cinquante jours de marches et de combats, la campagne commencée le 11 juin était enfin terminée. Les deux adversaires, après s'être tenus, durant tout ce temps, comme deux lutteurs, étroitement enlacés, s'étaient enfin séparés. Revenus à peu près à leur point de départ, ils reprenaient haleine. Mais ce repos ne pouvait être de longue durée. Les fédéraux, ayant l'offensive, étaient tenus de la conserver. Ils pouvaient, soit attaquer directement les confédérés à Culpepper, soit renouveler, avec de meilleures chances de succès, la marche de Burnside sur Fredericksburg. Mais les émeutes de New-York, que nous raconterons dans le prochain volume, avaient jeté un trouble profond dans le Nord. Loin d'envoyer des renforts à Meade, le gouvernement fédéral, obligé

de concentrer des forces considérables dans ses grandes cités, se préparait à lui en demander, et il reçut, le 30 juillet, l'ordre de se borner à inquiéter son adversaire par des démonstrations menaçantes.

Cet ordre fut exécuté avec succès. Le 1er août, Buford passa le Rappahannock avec ses cavaliers et s'avança vers Culpepper, poussant devant lui la brigade confédérée de Baker, qui avait essayé en vain de l'arrêter. La division Anderson, envoyée par Lee, le rencontra à l'ouest de Brandy-Station. Buford, après une vive escarmouche, se replia sur le Rappahannock et le repassa peu de temps après. Mais cette démonstration suffit pour décider Lee à abandonner Culpepper : position mauvaise pour le rôle défensif auquel il était de nouveau réduit ; car, fort exposée elle-même, elle ne couvrait ni Chancellorsville ni Fredericksburg. Il ramena son armée, le 2 août, derrière le Rapidan. La cavalerie resta sur le Rappahannock, pour observer les fédéraux.

Ceux-ci ne songeaient guère à l'attaquer. Les régiments levés pour neuf mois, l'année précédente, avaient été licenciés ; le tarif croissant des primes retardait les engagements, chacun se réservant dans l'espoir que la hausse persisterait. Les opérations de la conscription, un moment interrompues, venaient

seulement d'être reprises. Elles n'avaient donné encore aucun résultat; elles avaient, au contraire, affaibli l'armée active, car un déploiement de forces était nécessaire pour les protéger dans les grandes cités. La division Gordon, du 11e corps, alla, le 6 août, s'embarquer à Alexandria pour New-York; tous les autres corps fournirent des détachements importants pour le même service. Le système de dispersion, abandonné à l'heure du plus grand péril, reprenait faveur peu à peu: une division fut enlevée à l'armée du Potomac et expédiée dans la Caroline du Sud. La cavalerie, fort éprouvée par la dernière campagne, se rendit successivement, par brigades, à Washington, pour se remonter et s'équiper. Enfin de nombreux congés furent accordés aux officiers et aux soldats de toutes armes. L'armée elle-même, campée sous les beaux ombrages des forêts virginiennes, jouissait, dans cette chaude saison, du repos bienfaisant que lui accordaient les circonstances. Aussi, durant tout le mois d'août, n'avons-nous à signaler qu'un incident insignifiant. Ce fut, chose bizarre, une expédition combinée entre la marine et la cavalerie. Les confédérés, ayant surpris deux navires de commerce dans la baie de Chesapeake, les avaient abrités dans le cours tortueux du bas Rappahannock.

La division Kilpatrick, alors sous les ordres de Custer, vint occuper la rive droite du fleuve, pour couvrir deux canonnières unionistes envoyées à leur recherche. Le 2e corps, depuis peu sous les ordres du brillant général Warren, se dirigea sur Falmouth pour appuyer ce mouvement. Les navires furent surpris, à Port-Conway, par Custer et détruits à coups de canon; mais ce résultat insignifiant ne valait pas les risques courus par la cavalerie et la fatigue imposée à tout un corps d'armée. La première quinzaine de septembre se passa tranquillement aussi ; Meade attendait, pour commencer la campagne, le retour des troupes envoyées dans le Nord et l'arrivée des premiers conscrits, lorsqu'une nouvelle inattendue vint brusquement l'arracher à son inaction.

Cette inaction avait été un grand bonheur pour l'armée confédérée. Elle était revenue sur les bords du Rapidan, fière sans doute de la manière dont elle avait combattu; mais elle avait perdu les illusions qu'elle avait caressées jusqu'alors sur la facilité et les conséquences d'une invasion des États libres. La déception du public dans les États du Sud avait été amère, et les vaillants soldats de Lee croyaient, à tort, trouver dans l'expression de ce sentiment un blâme qu'ils ne méritaient pas. Leur chef ne partageait

point, à ce qu'il paraît, le désappointement de ses concitoyens. Après Chancellorsville, il n'avait pas approuvé leur joie et leur confiance. C'était une bataille stérile, disait-il, où son armée avait fait des pertes irréparables, et qui n'empêchait pas ses adversaires de se refaire tranquillement en face de lui, pour chercher une nouvelle occasion de l'attaquer. Au contraire, l'invasion de la Pennsylvanie et les chocs qui avaient ébranlé l'armée du Potomac à Gettysburg avaient produit, d'après lui, sur les fédéraux une impression qui devait les empêcher de l'inquiéter sérieusement pendant bien des mois. Il avait raison. Cependant, à peine arrivé à Orange-Court-House, le 8 août, il crut devoir, par une lettre pleine de dignité et de modestie, offrir sa démission au président Davis. Cette offre fut naturellement écartée et l'on prit soin de la cacher au public : l'armée de la Virginie septentrionale ne devait pas même savoir que son illustre chef aurait pu la quitter. Une fois assuré, par les rapports de ses espions, que les fédéraux ne préparaient aucun mouvement offensif, Lee donna de nombreux congés aux soldats qui venaient de faire avec lui une si rude campagne. Par un ordre du 16 août, ces congés, de quinze à trente jours, selon les États auxquels appartenaient ceux qui en profitaient, furent accor-

dés, comme une récompense, dans la proportion de 24 pour 100 sur le nombre des hommes en service actif.

Cependant de grands événements se préparaient dans l'Ouest. Le Gouvernement confédéré réunissait secrètement, sous les ordres de Braxton-Bragg, toutes les forces dont il pouvait disposer. Au favori de Jefferson Davis était réservée la tâche de réparer l'échec de Lee et le désastre de Pemberton. Pour lui en donner les moyens, la loi terrible qui, depuis le 15 juillet, appelait sous les armes tous les habitants de la Confédération entre dix-huit et quarante-cinq ans ne suffisait pas. Il fut décidé, dans les premiers jours de septembre, que le corps de Longstreet irait, en chemin de fer, renforcer l'armée de Bragg; son arrivée devait marquer l'ouverture de la campagne que nous raconterons dans le prochain volume. Il partit, peu avant le 10, et l'armée de la Virginie septentrionale se trouva ainsi réduite à 37,806 hommes présents sous les drapeaux, sans compter la cavalerie.

C'est la nouvelle du départ de Longstreet que Meade reçoit le 11 septembre. Il se décide à prendre l'offensive, sans même avoir l'assentiment de Halleck. Mais ses forces sont dispersées, il faut les rassembler. La cavalerie, qui précédera naturellement l'armée dans sa marche vers le Rapidan, est obligée d'attendre

Kilpatrick. Celui-ci quitte les environs de Falmouth le 12 au matin, et, le lendemain de bonne heure, les cavaliers fédéraux se présentent aux principaux gués du haut Rappahannock : Kilpatrick, à gauche, à Kellysford; Buford, au centre, à Rappahannock-Bridge; Gregg, à droite, à Sulphur-Springs. Le 2e corps est en marche pour les soutenir, sur la route prise par Buford. Le reste de l'armée s'ébranlera dès que la position de l'ennemi sera mieux connue.

Sur cette longue ligne, les sudistes n'ont que deux brigades de cavalerie, celles de Jones et de W.-F. Lee, commandées par le général Lomax et le colonel Beale, avec une batterie d'artillerie. La rivière n'est gardée que par des éclaireurs, le gros de la troupe étant à Culpepper. Averti le 12 au soir, Lomax fait évacuer le matériel réuni dans ce bourg, et, le 13 au matin, il envoie des détachements en observation sur les différentes routes qui aboutissent à Culpepper. Ceux-ci ne tardent pas à être refoulés de tous les côtés. Buford est arrivé à Brandy-Station; Gregg vient se relier à sa droite, et bientôt après Kilpatrick paraît à gauche. Les trois divisions s'avancent en bataille à travers une contrée que chacun connaît comme un terrain de manœuvres, car on s'y est déjà mesuré plusieurs fois cette année, et poussent

devant elles les cavaliers confédérés. Elles arrivent ainsi en vue de Culpepper, où Lomax, appuyé par sa batterie, les attend de pied ferme, voulant gagner le temps nécessaire pour achever l'évacuation de ses dépôts. Pendant qu'on l'amuse sur son front, Kilpatrick s'étend à gauche pour lui couper la retraite. A un signal donné, toute la ligne fédérale s'ébranle à la fois ; les confédérés sont rejetés dans le bourg, où règne la plus grande confusion. Kilpatrick s'élance pour les prendre à revers et enlever un convoi qui part de la station ; mais il est arrêté par un fossé infranchissable. Avant qu'il ait pu le tourner, les cavaliers sudistes, laissant trois pièces de canon aux mains des assaillants, ont gagné la route d'Orange. Custer les presse vivement, leur fait un grand nombre de prisonniers, mais il est blessé lui-même. Une prompte retraite assura le salut des deux brigades confédérées. Dès le lendemain, les unionistes occupaient tout le pays compris entre le Rappahannock et le Rapidan : Buford, à gauche, était sur le Robertsons-River ; Kilpatrick, à droite, en avant de James-City ; Gregg, en arrière, à Rappahannock-Station.

Quelques jours après, le pont du chemin de fer ayant été réparé, Meade groupa toute son armée aux environs de Culpepper, qui devint le dépôt

central de ses distributions. Il s'arrêta dans cette position; car, dès le 15, Halleck lui avait recommandé de ne pas attaquer Lee sur le Rapidan : il n'était plus temps de détourner l'orage qui s'amassait dans l'Ouest, et le gouvernement, pour concentrer toutes ses ressources de ce côté, ne voulait pas que l'armée du Potomac livrât une bataille au lendemain de laquelle il aurait fallu la renforcer. Peut-être eût-il mieux valu adopter un plan plus hardi, sacrifier pour un temps le Tennessee et le Kentucky, ramener l'armée de Rosecrans jusque sur l'Ohio, et profiter de l'affaiblissement de Lee pour l'écraser, avant la fin de la belle saison, par un coup décisif. Mais cette audace ne pouvait convenir aux autorités militaires de Washington, et dès lors leur prudence était justifiée. En effet, le 20 septembre, les forces réunies de Bragg et de Longstreet infligeaient à Rosecrans une défaite éclatante. A peine les premiers détails de la bataille de Chickamauga étaient-ils connus, que, le 23, Halleck envoyait à Meade l'ordre de détacher de son armée et d'expédier à Washington les 11e et 12e corps avec leur artillerie : Hooker devait aller, à leur tête, porter un prompt secours aux armées fédérales de l'Ouest. L'ordre de Halleck fut reçu par Meade au moment où il reprenait le projet de passer

le Rapidan. Il ajourna tout mouvement offensif et fit partir sans retard les troupes qui lui étaient demandées.

Ce départ rétablissait la proportion antérieure entre les forces des deux armées. De part et d'autre, on allait chercher à réparer leur affaiblissement en rappelant les congédiés et en complétant, par de nouvelles recrues, l'effectif des anciens régiments. Du 10 au 20 septembre, le chiffre des officiers et soldats présents pour le service dans l'armée confédérée s'était accru exactement de neuf mille. Les rangs fédéraux se remplissaient plus lentement : les conscrits devaient faire un certain apprentissage avant d'être mis en présence de l'ennemi. Enfin, au commencement d'octobre, environ les deux tiers des troupes envoyées dans le Nord étaient revenues, et Meade, se trouvant à la tête de soixante-quatorze mille hommes, dont soixante-huit en état de marcher, jugea le moment venu de se remettre en campagne : la saison le permettait encore, il fallait en profiter. Une nouvelle imprévue vint hâter sa résolution. Ses observateurs, postés sur les sommets du Cedar-Mountain, avaient aperçu, le 7 octobre, des signaux ennemis qu'ils avaient pu déchiffrer : l'armée confédérée se préparait à de nouvelles opérations. Les rapports des

espions affirmaient que l'ennemi était en marche vers le sud-ouest. En effet, par une singulière coïncidence, au moment même où Meade se décidait enfin à sortir de son inaction, Lee se préparait, non à battre en retraite, mais à prendre l'offensive. Un changement de position exécuté par le 2e corps fédéral l'avait encouragé, dit-on, en lui faisant croire qu'un nouveau détachement quittait l'armée du Potomac pour se rendre dans l'Ouest.

Lee a commencé son mouvement avant Meade. Il assigne une double tâche à sa cavalerie, qui vient d'être partagée en deux divisions, sous les généraux Fitzhugh Lee et Hampton. Le 8 octobre, pendant que le premier reste sur le Rapidan avec quelque infanterie, pour masquer le départ de l'armée, Stuart concentre la division Hampton à Madison-Court-House. Il précédera l'infanterie et en couvrira la droite dans la marche de flanc qu'elle entreprend. Le général sudiste, n'oubliant pas que la pure défensive conduit infailliblement à la défaite, reprend la stratégie aggressive qui lui a maintes fois si bien réussi, et revient à peu près au plan déjà suivi en août 1862. Mais, trouvant sans doute que son adversaire se garde mieux que Pope sur le Rapidan, il le tournera en passant le Robertsons-River, près de ses sources,

pour aborder Culpepper par le nord-ouest. Afin de dissimuler ce mouvement, Hill, en tête, et à sa suite Ewell, se sont dirigés vers le sud-ouest, et feront un grand détour pour gagner Madison-Court-House. Ils se sépareront en ce point : Hill passera au nord de Culpepper, tandis qu'Ewell marchera directement sur ce bourg, par James-City. Lee espère surprendre l'armée unioniste et l'obliger ainsi à livrer une bataille offensive pour reconquérir ses communications.

La position des fédéraux semble justifier cette espérance : les 2ᵉ et 5ᵉ corps sont à Culpepper, le 3ᵉ à cinq kilomètres au nord-ouest de Griffinsburg; le 1ᵉʳ et le 6ᵉ, qui observent le Rapidan, à Cedar-Mountain et à Raccoon-Ford, sont à plus de dix kilomètres l'un de l'autre et à quinze du reste de l'armée. Meade, de son côté, croit son adversaire en retraite ; apprenant, le 9 au matin, qu'il a retiré les avant-postes qui bordaient le Rapidan, il se décide à l'aller chercher au delà de cette rivière. Buford se rendra, le jour même, à Germania-Ford, avec sa cavalerie; franchira, le lendemain, le Rapidan et remontera la rive droite pour assurer à l'infanterie le passage des gués supérieurs. Newton, avec le 1ᵉʳ corps, traversera l'un de ces gués ; le 6ᵉ corps viendra de Cedar-Mountain, et le 5ᵉ, de Culpepper, se placer à portée de le soute-

nir. Ce plan péchait par trop de hardiesse dans la conception et trop de prudence dans l'exécution. Au moment où Meade envoyait ses ordres, ses observateurs lui signalaient de nombreux feux de bivac dans la direction de Madison et interceptaient une dépêche de Stuart, révélant sa présence sur le flanc droit des fédéraux. Une grande incertitude régnait donc sur les desseins de Lee : le meilleur moyen de les penétrer était peut-être de passer promptement le Rapidan, avec presque toute l'armée, pour devancer et dérouter l'ennemi. Mais, en divisant ses forces, Meade faisait le jeu de son adversaire : rien n'était plus périlleux que la lenteur dans un tel moment.

Le 9 au soir, des détachements de la division Hampton, passant le Robertsons-River, refoulent les avant-postes de Custer sur James-City, et Meade apprend que l'ennemi semble dessiner un mouvement sur sa droite. En effet, dans la journée, toute l'armée confédérée a passé le haut Rapidan et, tournant au nord, s'est dirigée vers Madison. Cette marche a été fort lente, parce que Lee a fait suivre à ses troupes des chemins détournés. Néanmoins, son armée est placée, le 10 de bonne heure, de manière à pouvoir facilement, dans la journée, déborder l'aile droite fédérale. Quoique, dès le matin, Meade soit positivement in-

formé de la présence de l'ennemi à Madison, il persiste dans son premier dessein : il se persuade que le mouvement de Stuart contre sa droite n'est qu'une feinte pour masquer la retraite de l'armée confédérée. Le 1er corps descendra le Rapidan jusqu'à Mortons-Ford, gué excellent, qu'il franchira pour se joindre à Buford, venant de Germania-Ford ; puis il remontera jusqu'à Raccoon-Ford, où le 6e corps l'attendra pour passer à son tour.

Pendant que les fédéraux s'engagent ainsi tardivement et lentement, l'ennemi exécute avec vigueur le mouvement préparé la veille. Au point du jour, Stuart passe le Robertsons-River, avec toute la division Hampton ; sa droite s'avance, avec précaution, entre Thoroughfare-Mountain et Cedar-Mountain, contre Custer, qui, ayant ordre de ne pas engager le combat, se retire, pas à pas, devant elle. Le gros de la division suit la route de James-City, qui gravit l'extrémité nord de la colline de Thoroughfare. Kilpatrick attend l'ennemi dans cette position, avec sa seconde brigade, que le colonel Davis commande depuis la mort de Farnsworth : le général Prince, qui, avec une division du 3e corps, campe entrer Griffinsburg et James-City, lui envoie le 120e New-York. Mais ce renfort, de moins de trois cents hommes, ne peut compenser la

supériorité numérique des confédérés. Les cavaliers unionistes ont mis pied à terre et sont formés en tirailleurs, avec les fantassins, sur les pentes de la colline. Pendant que Stuart les fait attaquer de front par la brigade Gordon, également à pied, il se met lui-même à la tête des cavaliers de Young et, faisant un détour, arrive au galop sur leur flanc. Les soldats du 120e New-York sont les premiers exposés à ses coups : le régiment est pris presque en entier. Les cavaliers unionistes se retirent rapidement sur James-City, serrés de près par Stuart. Kilpatrick, pour retarder la poursuite, fait avancer ses réserves, et une charge des 5e New-York et 5e Michigan réussit même à délivrer une grande partie des prisonniers. Malgré un nouveau renfort amené par Prince, les fédéraux ont affaire à trop forte partie. Pleasonton prescrit à Kilpatrick de couvrir la retraite de Prince, en se repliant lentement sur les 2e et 3e corps, établis à l'ouest de Culpepper, et envoie à Custer l'ordre de le retrouver à James-City. Mais déjà Stuart est en vue de ce village et y jette des obus ; Pleasonton le fait évacuer etr amène Davis à Bethel-Church. Custer, qui vers trois heures, arrive du sud, trouve ses adversaires établis à James-City et, après une tentative infructueuse pour les en'déloger, va joindre Kilpatrick à Bethel.

Les cavaliers confédérés, qui l'avaient attaqué le matin, ont profité de son départ pour occuper la colline de Cedar-Mountain. A Bethel, Kilpatrick, renforcé par le reste des troupes de Prince, se prépare à résister; mais Stuart, ayant pour mission simplement de couvrir la droite de Lee, attend la nuit à James-City.

Cependant la nouvelle du combat de Thoroughfare-Mountain est parvenue, vers midi, au quartier général de Meade: le mouvement de Hill, signalé sur la route de Madison à Sperryville, ne peut plus lui laisser de doute. Il ne s'agit plus de poursuivre la retraite de l'ennemi, mais bien de parer le coup que Lee se prépare à porter à l'armée du Potomac. Les trois corps qui étaient en marche vers le Rapidan sont aussitôt rappelés à Culpepper. Sedgwick et Newton, informés à temps, rebroussent chemin. Mais Buford a déjà passé le gué de Germania: à Mortons-Ford, il ne trouve naturellement pas les troupes auxquelles il devait se joindre, et, pendant qu'il les attend, il est vigoureusement attaqué par Fitzhugh-Lee. Celui-ci, espérant dissimuler encore le mouvement de l'armée sudiste, ne veut pas permettre aux fédéraux d'explorer la rive droite du Rapidan. Réunissant sa division, bien supérieure en nombre à celle de Buford, il l'oblige à revenir sur l'autre rive, et, après un

engagement qui lui coûte assez cher, il force, à sa suite, le passage du gué. La nuit, heureusement pour les fédéraux, vient bientôt l'arrêter.

Pendant cette journée, l'infanterie confédérée a exécuté le mouvement que nous indiquions plus haut. Tandis qu'Ewell, quittant les bords du Rapidan, atteint Madison, Hill, qui a campé près de ce bourg, s'est dirigé vers le nord, comme s'il voulait gagner, par Sperryville, le défilé de Thorntons-Gap et la vallée de Virginie : il a passé le Robertsons-River, et se trouve déjà à la hauteur de Griffinsburg. Lee espère que la journée du lendemain ne se passera pas sans qu'il ait forcé Meade à lui livrer bataille devant Culpepper. Cet espoir devait être déçu. Le 10 au soir, quelques officiers pressaient le général unioniste d'aller chercher son adversaire à Madison et, si celui-ci continuait sa marche, de se mettre hardiment sur ses derrières. Ce plan offrait des chances de succès, mais il était périlleux. Meade, redoutant toujours une bataille offensive, préféra se retirer au delà du Rappahannock pendant qu'il en était encore temps. Les ordres furent donnés aussitôt pour que l'armée repassât cette rivière dès le lendemain 11 : elle devait, le surlendemain, reculer encore, pour se placer entre le bourg de Warrenton et la station de War-

renton-Junction. Dans cette position, qu'il espérait atteindre avant Lee, puisqu'il pouvait suivre la cord de l'arc que son adversaire avait à décrire, Meade couvrait sa double ligne de communication, le chemin de fer d'Orange à Manassas-Junction et la grande route de Warrenton à Alexandria ; à cheval sur ces deux voies parallèles, il comptait attendre de pied ferme l'attaque des confédérés.

Toute l'infanterie fédérale se trouvant, le 11 au matin, réunie aux environs de Culpepper, gagna facilement dans la journée les rives du Rappahannock, sans rencontrer l'ennemi, qui, la croyant encore près du Rapidan, achevait son mouvement au nord-ouest de Culpepper. Mais il n'en fut pas de même pour la cavalerie unioniste, obligée de se prodiguer pour couvrir cette retraite.

La division Gregg, appelée de Bealeton-Station, le 10 au matin, était arrivée, à quatre heures, à Culpepper. Pleasonton avait donc ses trois divisions pour accomplir cette tâche difficile ; mais celle de Buford était sur le Rapidan dans une position fort aventurée. Tandis que Meade, suivant le gros de son armée, quitte Culpepper vers midi, Pleasonton concentre dans ce bourg la division Kilpatrick, pour empêcher Stuart de devancer Buford sur le Rappahannock, et

envoie Gregg à Rixeyville, sur le Hazel-River, pour couvrir, au nord, le flanc de l'armée.

Au point du jour, Stuart, ne trouvant personne devant lui à James-City, a fait avancer la division Hampton, par Bethel-Church, sur Griffinsburg. C'est dans ce dernier village seulement qu'il rencontre les cavaliers de Custer, qui se replient sur Culpepper. Fitzhugh-Lee, de son côté, dès que le jour paraît, serre de près Buford, qui, enfin prévenu du mouvement de Meade, a pris la route de Stevensburg pour le rejoindre. Cette route le conduira à Brandy-Station, à l'est de Culpepper. Cependant Hampton arrive en vue de ce bourg, que Kilpatrick évacue à son approche. Un peu plus loin, les fédéraux font mine de s'arrêter sur la rive gauche du Mountain-Run. Deux escadrons du 2e New-York, repassant le ruisseau, se jettent sur la brigade sudiste de Gordon, pour retarder sa marche ; le capitaine Griggs est tué à leur tête. Mais le bruit du canon de Fitzhugh-Lee, qui se rapproche derrière eux, avertit les fédéraux que l'ennemi va les devancer à Brandy-Station.

Stuart, de son côté, ne leur permettra pas de lui échapper complètement. Aussitôt qu'il les croit en marche, il devine leur dessein et cherche à les retenir. La division Hampton, prenant le grand trot, suit,

au nord du chemin de fer, une route parallèle à la voie sur laquelle s'avance rapidement la colonne de Kilpatrick. Arrivé à la hauteur de cette colonne, Stuart lance contre son flanc gauche deux régiments de la brigade Jones. Le moment critique est arrivé pour les fédéraux : ils vont avoir à combattre de tous les côtés à la fois. En effet, Fitzhugh-Lee approche du chemin de fer par le sud. Il a appuyé à gauche, avec le gros de sa division, dans l'espoir de rejoindre Hampton près de Culpepper et va ainsi tomber, par hasard, sur la droite des fédéraux. Une de ses brigades, suivant la route directe, atteint leur ligne de retraite, et, mettant pied à terre, garnit solidement un pli de terrain qui s'élève en travers de la voie ferrée. Kilpatrick, à qui Pleasonton laisse toute liberté dans le commandement de sa division, se prépare à faire face à tous ces ennemis. Il n'a pas un moment à perdre pour les combattre séparément et lance le 2e New-York contre les deux régiments de Jones, qui vont aborder sa gauche. Cette vaillante troupe, rencontrant la colonne confédérée dans un étroit chemin, culbute le premier escadron et pousse les autres, dans un désordre extrême, sur le reste de la brigade, derrière laquelle ils se rallient avec peine. Hampton est obligé de s'arrêter. Mais, en cet instant, les canons

de Fitzhugh-Lee ouvrent le feu sur le flanc droit de Kilpatrick. Celui-ci, au lieu de répondre, laisse devant eux quelques régiments en ligne serrée et prescrit à son artillerie de continuer à trotter avec le reste de la division. Il s'agit, en effet, non de livrer une bataille en règle, mais bien de gagner le plus promptement possible Brandy-Station. Les fédéraux approchent ainsi de la position de la troupe ennemie qui leur barre le chemin. Kilpatrick a déployé ses deux brigades en ligne de régiments en colonnes d'escadrons. Davis est à droite, Custer à gauche, tenant lui-même son fanion à la main. On sonne la charge. Trois mille sabres brillent au soleil ; mais les fédéraux ne trouvent pas d'ennemis devant eux. La brigade confédérée, sentant bien qu'elle ne pourrait leur résister, s'est écartée, pour leur livrer passage. Cependant Hampton et Lee poussent vivement devant eux l'arrière-garde unioniste et essayent de nouveau d'entourer Kilpatrick. Heureusement Buford vient, à son tour, prendre part à la bataille, qui, engagée ainsi de tous les côtés à la fois, devient une véritabl mêlée. Des tourbillons de poussière enveloppent bientôt les combattants. Les brigades Gordon et Young pressent les fédéraux au nord du chemin de fer ; celle de Jones les charge près de la voie ; Fitzhugh-Lee, qui a ras-

semblé ses forces, les attaque au sud. Mais Pleasonton reforme les rangs, un moment ébranlés, de ses deux divisions, et, repoussant, à droite et à gauche, les assauts de Stuart, il atteint la colline de Fleetwood, sur laquelle il attend, de pied ferme, un nouvel assaut. Les confédérés ne viennent pas l'y chercher, et l'obscurité lui permet bientôt de regagner, sans être inquiété, le pont du Rappahannock.

Pendant cette lutte, Lee, s'apercevant que Meade lui échappe, fait converger ses colonnes sur Culpepper; mais, lorsque la plus grande partie de ses forces se trouve réunie aux environs de ce bourg, le bruit du canon s'éloignant lui annonce que l'armée du Potomac l'a gagné de vitesse. Malgré son désir de la rejoindre, il est obligé de s'arrêter, tout l'après-midi, à Culpepper, pour permettre à son intendance de faire aux corps une nouvelle distribution de vivres: précaution nécessaire dans le pays épuisé qu'il traverse. C'est le 12 au matin seulement qu'il pourra mettre ses colonnes en marche, pour répéter la manœuvre qu'il vient d'exécuter. Il passera le haut Rappahanock, comme il vient de franchir le Rapidan, et cherchera encore à déborder la droite de Meade. Son objectif est Warrenton : s'il l'atteint sans coup férir, il obligera son adversaire soit à reculer encore

en abandonnant le grand pont du chemin de fer à Rappahannock-Station, soit à livrer cette bataille offensive que l'un et l'autre craignent tant d'engager.

Meade, cette fois, est en position de le recevoir. Toute son armée est établie derrière le Rappahannock, depuis Kellys-Ford, au sud, jusqu'à Freemans-Ford au nord. Ce dernier gué est situé près du confluent du Hazel-River et du Hedgemanns-River; le 3e corps, qui faisait l'arrière-garde, l'occupe assez tard dans la nuit, après avoir passé le Rappahannock à Beverley-Ford. Mais une inspiration malheureuse fait perdre au général unioniste tous les avantages de cette situation. La vigueur avec laquelle Stuart a attaqué Pleasonton, les nuages de poussière que l'on a aperçus au loin lui font supposer, avec raison, que l'armée ennemie est en grande partie réunie à Culpepper. Il veut s'en assurer, croyant à tort qu'elle l'y attendra le lendemain ; et, n'osant confier cette tâche uniquement à la cavalerie, après le combat qu'elle vient de livrer, il prend le parti de repasser le Rappahannock avec trois corps d'armée et la division Buford, c'est-à-dire une trentaine de mille hommes.

Les 2e, 5e et 6e corps entreprendront ce mouvement le 12, à la pointe du jour; les deux autres resteront sur le Rappahannock, le 3e à droite, le 1er à gau-

che ; enfin Gregg reçoit l'ordre de se rendre de Rixeyville à Sulphur-Springs, où il arrive à neuf heures du soir. Il doit garder les passages du Hedgemanns-River, et observer avec soin la route de Culpepper à Warrenton par Jefferson : mission d'une grande importance, car c'est cette route que l'armée ennemie suivra, si elle tente un nouveau mouvement tournant.

Le 12 au matin, les trois corps fédéraux franchissent la rivière ; le 5e reste près de Beverley-Ford, prêt à soutenir, en cas de retraite, les deux autres, qui s'avancent dans la direction de Culpepper. Buford éclaire au loin la route et couvre le front de l'infanterie, qui, sur ce terrain découvert, a un déploiement de plus de cinq kilomètres. Les deux corps marchent ainsi en ligne de bataille, flanqués, à droite et à gauche, par des bataillons en échelons : une forte réserve, formée en carré, suit le centre de chacun. C'était, croyons-nous, la première fois que, dans cette guerre, les fédéraux faisaient, avec pareille force, de véritables manœuvres comme s'ils étaient sur le terrain d'exercice.

Le moment est mal choisi ; car Lee, qu'ils vont cnercner en vain à Culpepper, s'efforce, pendant ce temps, de déborder leur droite. Dès le point du jour, son armée est en route sur deux co-

lonnes : Hill, à gauche, marche de Griffinsburg sur Amissville; Ewell, suivant à droite une direction parallèle, prend le chemin de Culpepper à Warrenton, qui passe le Hazel-River à Rixeyville et le Hedgemanns-River à Sulphur-Springs; Stuart s'y engage avant lui, avec le gros de sa cavalerie. Dès la veille, un de ses régiments, le 11e Virginie, a poussé jusqu'aux environs du village de Jefferson, où Gregg, en se retirant, a laissé une forte arrière-garde, composée du 13e Pennsylvanie.

Le général unioniste a envoyé un autre régiment, le 1er Maine, à Amissville. Ces troupes observent ainsi les deux routes suivies par l'ennemi. Il repasse lui-même le Hedgemanns-River, le 12 au matin, et, restant à Sulphur-Springs avec une seule brigade, il envoie le colonel Taylor, avec l'autre, explorer le pays du côté de Warrenton. Toutes les précautions semblent prises pour que, si Lee cherche à tourner l'aile droite fédérale, Gregg d'abord et Meade après lui en soient promptement informés. Elles seront cependant inutiles, grâce à un singulier concours de circonstances fortuites et d'oublis coupables.

C'est d'abord le 1er Maine qui, revenant dans la nuit d'Amissville, tombe inopinément, près de Jefferson, sur les avant-postes du 11e Virginie. Craignant quel-

que embuscade, cette troupe bat en retraite sur Little-Washington et ne peut ainsi donner des nouvelles à Gregg, dont elle demeurera séparée pendant plusieurs jours. Le 13e Pennsylvanie, attaqué à son tour le 12 au matin, repousse tous les assauts du 11e Virginie; mais son chef ne songe pas à informer Gregg de la présence de l'ennemi. Lorsque enfin, vers dix heures, Stuart paraît devant Jefferson avec toute la brigade Jones, commandée par le colonel Funsten, les fédéraux sont promptement délogés. Ils se replient lentement en combattant à pied, et leur résistance énergique retarde la marche de Stuart; mais ils ne peuvent aviser Gregg de leur retraite, car une partie de la cavalerie sudiste, les prenant de flanc, menace de la leur couper. Le 13e Pennsylvanie arrive ainsi, en combattant, jusque près du Hedgemanns-River. Un petit bois s'étend sur la rive droite, à trois cents mètres du gué de Thompsons-Ford : les fédéraux profitent de l'abri qu'il leur offre pour faire tête à leurs adversaires. Gregg, enfin prévenu du danger qui le menace, a rappelé Taylor en toute hâte, et fait passer la rivière au 10e New-York, pour secourir les Pennsylvaniens. Ce renfort arrive au moment où les fédéraux, délogés du bois et suivis de près par l'ennemi, débouchent sur la pente qui descend à

Thompsons-Ford. Il arrête Stuart et reprend possession du bois. Mais les confédérés ont encore une grande supériorité numérique. Les deux régiments unionistes sont rejetés sur la rivière. Ils cherchent en vain un point d'appui près du gué et le traversent en désordre, laissant derrière eux un grand nombre de prisonniers. Gregg ne peut les secourir ; mais leur résistance lui a donné le temps de prendre quelques dispositions pour défendre le passage de la rivière.

Stuart n'osant pas tenter ce passage sans l'appui de l'infanterie, quelques heures se passent pendant lesquelles, inexplicable négligence, Gregg ne songe pas à envoyer une seule dépêche à Meade, pour l'informer de la situation. Enfin Ewell arrive avec la tête de sa colonne et une partie de son artillerie. Celle-ci couvre la rive gauche d'obus ; les fantassins passent l'eau derrière les cavaliers, désormais assurés d'un appui solide. Le Hedgemanns-River est franchi et le pont de Thompsons-Ford promptement rétabli, malgré les vains efforts de Gregg. Au lieu de céder la place à l'ennemi, ce vaillant officier s'obstine à lutter; ses cavaliers sont décimés autour de lui et il finit par être repoussé sur Fayetteville, après en avoir perdu plus de cinq cents. Une partie de sa troupe a été coupée et ne le rejoindra que le lendemain. Cepen-

dant la nuit est venue. Ewell s'arrête à Sulphur-Springs, Stuart pousse dans la direction de Warrenton. Hill, de son côté, est arrivé aux environs d'Amissville. Le bruit du canon, qui, chose étrange, n'est pas parvenu jusqu'aux oreilles de Meade, a naturellement été entendu par French à Freemans-Ford : il s'est préparé à recevoir l'attaque de l'ennemi, mais n'a malheureusement pas eu l'idée d'aviser son chef de ce qui se passait en amont de son poste.

Les deux corps fédéraux, que nous avons laissés marchant en bataille, se sont avancés, durant cette journée, jusqu'à Brandy-Station. Buford, qui les précède, a bientôt rencontré la brigade de cavalerie confédérée de Rosser. Cet officier, obéissant à la même inspiration que les fédéraux à Jefferson, s'efforce de tromper ses adversaires, en faisant combattre ses hommes à pied, comme s'ils étaient les éclaireurs de tout un corps d'armée. Cette ruse ne réussit pas, malgré le renfort de la brigade Young, accourue de James-City. Buford pousse vivement les cavaliers sudistes jusqu'en vue de Culpepper et s'assure qu'il ne reste pas un seul fantassin dans ce bourg. Son rapport, promptement expédié, parvient à Meade dans l'après-midi et le jette dans une perplexité extrême. Il n'a reçu aucun message de Gregg, et ne peut con-

cevoir ce qu'est devenue l'armée de Lee. Dans cette incertitude, il suspend tous les ordres de mouvement. Cependant les heures se passent dans le même silence, la nuit arrive : Meade, assis auprès du feu avec son état-major, non loin du grand pont sur le Rappahannock, attend toujours les nouvelles. Enfin, vers dix heures du soir, il reçoit une dépêche de Gregg, datée de Fayetteville, lui racontant le combat engagé depuis le matin, sa propre défaite, et le passage de l'armée ennemie à Sulphur-Springs. Comment Gregg avait-il pu laisser son chef si longtemps dans l'ignorance de ce qui se passait sur la droite de l'armée ? Nous avons dit que Gregg lui-même ne reçut sans doute aucun avis des détachements qu'il avait envoyés en exploration : l'ennemi se montrant à l'improviste sur le Hedgemanns-River, la surprise lui fit négliger cet important devoir ; mais il commit une faute inexcusable en ne profitant pas, pour l'accomplir, du répit que Stuart lui laissa après le premier engagement. Il chercha à la réparer en dépêchant plusieurs courriers à Meade pendant le combat de Sulphur-Springs ; mais ceux-ci furent tués ou s'égarèrent. Il aurait mieux valu pour l'armée qu'il n'eût pas livré ce combat et se fût plus occupé de donner des nouvelles à son chef. En effet, la position de cette

armée est fort critique. Deux corps sont à Brandy-Station, les trois autres échelonnés le long du Rappahannock, sur une longueur de près de quatorze kilomètres, à Kellys-Ford, à Beverley-Ford et à Freemans-Ford. French, qui occupe ce dernier point, est surtout exposé, car l'armée ennemie, en descendant le Rappahannock, pourrait l'écraser avant qu'aucun autre corps, sauf le 5e, fût arrivé à son secours. Mais Lee ignore la position de son adversaire et ne songe qu'à le déborder, pour couper le chemin de fer derrière lui. Son objectif est la station de Bristow sur le Broad-Run. C'est, de toute la ligne ferrée, le point sur lequel il a le plus de chances de devancer Meade : il a la même distance que lui à parcourir et compte sur la supériorité de marche de ses soldats. S'il le gagne de vitesse, le Broad-Run lui offrira des positions magnifiques pour livrer une bataille défensive. Ses ordres sont donnés pour reprendre la marche, le lendemain matin, par Warrenton.

A la nouvelle du combat de Sulphur-Springs, Meade ne perd pas un moment pour rassembler son armée et la ramener en arrière. La contre-marche inutile du 12 lui a fait perdre non seulement la ligne du Rappahannock, mais aussi celle de Warrenton à Warrenton-Junction ; car Lee atteindra avant lui le

premier de ces deux points. Les motifs qui l'ont décidé à ne pas se jeter, deux jours auparavant, sur le flanc de son adversaire, l'empêcheront encore d'attaquer l'armée confédérée dans sa marche au pied des montagnes du Bull-Run. Troublé par le souvenir du désastre de Pope, il ne se croit même plus en sûreté derrière le Broad-Run. Il passera le Bull-Run, pour ne s'arrêter qu'à Centreville. Cette résolution n'était pas digne du vainqueur de Gettysburg. Il aurait dû savoir que son adversaire n'avait pas plus de trente-six mille fantassins présents sous les armes; quand même il l'aurait cru beaucoup plus fort, il ne devait pas se laisser ramener par lui presque sous le canon de Washington sans tenter un effort sérieux pour l'arrêter. Les soldats, qui n'étaient pas renseignés comme leur chef, mais qui avaient le sentiment de leur valeur, ne demandaient qu'à combattre.

Cette satisfaction devait leur être refusée. Avant le point du jour, le 2e et le 6e corps, revenus promptement sur leurs pas par une marche de nuit, ont repassé le Rappahannock; toute l'armée se trouvant sur la rive gauche, les fédéraux mettent le feu au grand pont du chemin de fer, qui venait d'être reconstruit, et se privent ainsi eux-mêmes, pour quelque temps, des moyens de s'établir de nouveau à Culpepper. Le

5e corps, venu de Beverley-Ford, et le 1er de Kellys-Ford, se joignent au 6e pour former la colonne principale, qui suit la ligne du chemin de fer dans la direction de Bristow-Station. Le 2e corps se rend, en hâte, à Fayetteville, pour couvrir la gauche de l'armée contre les forces qui, la veille, ont combattu Gregg : il attendra là que le 3e l'ait dépassé, et le suivra jusqu'à Auburn, sur la route de Greenwich. Kilpatrick l'accompagne, tandis que Gregg marche avec la colonne principale et que Buford, prenant les devants avec tous les convois de l'armée, s'engage, à droite, dans une route qui le mènera jusqu'au Bull-Run. Meade, qui se croit déjà tourné, presse le pas de ses soldats fatigués ; les colonnes se confondent, les étroits chemins de ce pays s'encombrent : tous marchent avec la préoccupation constante d'une soudaine attaque. Il est vrai que l'armée fait ainsi une fort grande étape. Le 6e corps, qui ouvre la marche à droite, a dépassé le Kettle-Run, après avoir parcouru cinquante kilomètres dans les vingt-quatre heures ; les deux corps qui le suivent sont échelonnés derrière lui ; le 3e est arrivé à Greenwich à dix heures du soir ; le 2e, parti fort tard de Fayetteville et retardé par de nombreux équipages, s'est arrêté à Auburn vers neuf heures. Warren établit la division Caldwell,

avec trois batteries d'artillerie sur les collines, qui, en ce point, dominent la rive droite du Cedar-Run et commandent le gué de la route de Warrenton à Greenwich. Il s'attend, en effet, à voir prochainement l'ennemi déboucher par cette route.

Le gros de l'armée confédérée, nous l'avons dit, n'avait pas atteint, le 12 au soir, les bords du Rappahannock. Hill se trouvait à Amissville, Ewell en avant de Jefferson. Les deux voies qu'ils suivaient se réunissent à Warrenton : ils se rencontrèrent, dans ce bourg, le 13, vers le milieu du jour. Toute l'armée fédérale était alors en marche sur deux longues colonnes, assez distantes l'une de l'autre. L'occasion était belle pour les deux corps confédérés, ainsi réunis sur son flanc, de jeter le désordre dans ces colonnes par une attaque brusque et générale. Lee ne le tenta pas : sa faiblesse numérique le rendait fort prudent. D'ailleurs, le retard que la contre-marche de Culpepper avait amené dans les mouvements des fédéraux lui fit croire que ceux-ci s'étaient arrêtés entre Catlett et Warrenton-Junction. Il n'osa continuer plus loin vers Bristow, et, tandis qu'il profitait de la réunion de ses troupes à Warrenton pour leur faire une nouvelle distribution, il chargea Stuart de reconnaître la position supposée des fédéraux du côté de Catlett.

Celui-ci se met en marche, avec trois brigades et deux batteries d'artillerie. La route de Fayetteville à Greenwich est libre; car le 3e et le 2e corps de l'armée du Potomac, qui la suivent et forment la colonne de gauche, sont encore fort loin. Laissant à Auburn, pour observer cette route, la brigade Lomax, Stuart continue, vers quatre heures après midi, son mouvement vers Catlett avec celles de Funsten et de Young. Arrivé à la lisière d'un bois qui domine la vallée du Cedar-Run et les pentes déboisées de la rive droite, il aperçoit l'infanterie fédérale qui suit le chemin de fer, accompagnée de ses pesants convois. Sans se laisser voir, il reconnaît que la plus grande partie de l'armée ennemie défile devant lui, et qu'au lieu d'offrir la bataille elle se dirige rapidement vers le Broad-Run. Cette découverte lui suffit ; il reprend, à la hâte, le chemin de Warrenton, pour rejoindre son chef et lui en rendre compte.

Mais, pendant ce temps, le 3e corps fédéral a continué sa marche, et la brigade Graham, qui faisait avant-garde, est arrivée à Auburn, sur les bords du Cedar-Run. French, se croyant loin de l'ennemi, néglige de s'éclairer, et les premiers pelotons de sa colonne sont accueillis, à l'improviste, par le feu bien nourri des cavaliers de Lomax qui occupent les abords

du village. Après un premier moment de trouble, dans lequel il perd une cinquantaine d'hommes, Graham déploie sa brigade et oblige Lomax d'abandonner le carrefour. Celui-ci se replie sur Warrenton ; mais il ne paraît pas avoir informé Lee de la situation périlleuse dans laquelle il laisse Stuart avec les deux autres brigades. Ce péril est grand, en effet. Tandis que Stuart revient vers Auburn, où il compte retrouver Lomax, French continue tranquillement sa marche vers Greenwich, et sa longue colonne forme comme un mur vivant élevé entre les cavaliers sudistes et l'armée de Lee. En approchant d'Auburn, leurs éclaireurs découvrent avec stupeur cet obstacle formidable. Une reconnaissance rapide prouve à Stuart qu'il ne saurait le tourner d'aucun côté, et qu'il se trouve ainsi pris entre la colonne aperçue près de Catlett et celle qui vient si inopinément de lui fermer le passage au nord. Il se jette aussitôt, avec tout son monde, dans un de ces fourrés de jeunes pins qui couvrent en Virginie les anciennes cultures de tabac. Cavaliers et attelages se pressent, comme le gibier à la vue des chasseurs, dans l'épais taillis qui leur offre, à quelques centaines de mètres au sud-est de la route et du village, un asile plus sûr que les hautes futaies de l'antique forêt. Heureusement les soldats de French,

fatigués par une longue marche, ne s'éclairent pas mieux sur leurs flancs que sur leur tête. Personne ne fouille les bois. Cependant la nuit est arrivée et les fédéraux passent toujours sous les yeux de Stuart. Après le 3e corps et son convoi, le 2e corps continue ce défilé non interrompu. Bientôt la situation des confédérés s'aggrave encore : Caldwell, qui s'arrête sur les collines d'Auburn, établit ses bivacs à quelques centaines de mètres seulement de leur cachette. Cette fois, un simple coup de fusil, le hennissement d'un cheval suffiraient à les trahir. Stuart songe un moment à abandonner son artillerie et à s'ouvrir, le sabre en main, un passage à la faveur de l'obscurité ; mais il se décide bientôt à attendre le jour et envoie à Lee trois messagers qui, le sac au dos et le fusil sur l'épaule, traversent les lignes du 2e corps, sans que personne distingue le gris foncé de leur uniforme du bleu unioniste.

Auburn se trouve sur la route que Lee a assignée à Ewell pour la marche du 14 ; il n'a donc qu'à lui ordonner d'accélérer cette marche pour secourir Stuart. Il a enfin appris la retraite des fédéraux, et, malgré le temps perdu à Warrenton, il espère les devancer sur le Broad-Run. Ses deux lieutenants se dirigeront sur Bristow. Hill, à gauche, suivra,

par New-Baltimore, la chaussée de Warrenton à Alexandria ; puis, tournant à droite avant Buckland-Mills, il arrivera sur Bristow par le nord-ouest : c'est la voie la plus longue, mais la meilleure. Ewell gagnera Auburn ; après avoir délivré Stuart, il suivra la route de Greenwich, et, près de ce village, donnera la main à la droite de Hill ; les deux corps réunis se dirigeront vers le chemin de fer, qu'Ewell atteindra un peu à l'ouest de Bristow ; ils occuperont ainsi, en force, la rive droite du Broad-Run et barreront le passage à l'armée fédérale.

Rodes, qui ouvre la marche du 2e corps confédéré, s'est mis en route bien avant le jour ; et Stuart, au moment où l'aube semble venir augmenter ses périls, entend le crépitement de la mousqueterie qui lui annonce que la délivrance est proche. Jamais peut-être une division de cavalerie tout entière n'avait passé la nuit dans une position plus singulière. Peu après l'établissement de leurs bivacs, quelques fédéraux, errant à l'aventure, avaient pénétré dans le bois de pins ; si un seul d'entre eux avait pu voir, puis s'échapper, Stuart était perdu. Heureusement pour lui, tous furent saisis sans avoir tiré un seul coup de pistolet ; mais le péril était si évident, qu'un officier d'état-major unioniste, pris également, ayant été invité par Stuart à

partager son frugal repas, ne craignit pas de lui répondre : « J'accepte, car je pourrai vous rendre demain, à notre table, le souper que vous m'offrez ce soir à la vôtre. »

Au premier coup de fusil, tous les cavaliers sudistes sont en selle. C'est le moment de payer d'audace. L'artillerie de Stuart s'avance sur la lisière du bois : elle est cachée par la brume du matin, tandis que les soldats de Caldwell, groupés sur les hauteurs autour de leurs feux, sont en pleine vue des canonniers confédérés. Une première salve, bien pointée, fait de grands ravages parmi eux ; un seul projectile en atteint sept, dit-on. Attaqués, en même temps, sur la route de Warrenton, par l'avant-garde de Rodes, les fédéraux se croient enveloppés. Pendant qu'ils cherchent à se reconnaître, Stuart part au galop, fait un grand détour au sud, et, passant le Cedar-Run, parvient à rejoindre sans accident la colonne d'Ewell, heureux de s'être si bien tiré d'un aussi mauvais pas.

Malgré la surprise qu'ils viennent d'éprouver, les soldats de Caldwell tiennent tête à toute la division Rodes, pendant que le reste du 2e corps, qui avait campé au bord même du Cedar-Run, est déjà en marche vers Greenwich. En effet, Meade a donné l'ordre à toute son armée de se mettre en route le

14, dès l'aube, pour gagner Centreville, où il se rend lui-même de bonne heure. Il se figure que l'armée ennemie, continuant à le devancer, est à Buckland, tandis qu'elle n'a pas encore dépassé Warrenton. Peut-être aussi cède-t-il à une crainte superstitieuse du champ de bataille du Bull-Run, et veut-il éviter une troisième rencontre sur le terrain qui a déjà vu la défaite de Mac Dowell et celle de Pope. La colonne principale suit, comme la veille, la voie du chemin de fer; le 6e corps en tête, puis le 1er et, après lui, le 5e; Warren a ordre de marcher d'Auburn sur Catlett, afin de prendre la même voie à la queue de ce dernier corps, la route d'Auburn à Greenwich semblant trop exposée pour qu'il s'y aventure. Gregg seul s'engage sur cette route, afin de couvrir la gauche de l'armée et l'arrière-garde du 3e corps, qui, ayant bivaqué à Greenwich, pourra passer le Broad-Run de bonne heure et reprendre, entre Buckland et Gainesville, la grande route de Warrenton à Alexandria. Cette route conduit à Centreville par le Stone-Bridge : pour gagner ce dernier point, le reste de l'armée franchira le Broad-Run un peu au-dessus de Bristow, et le Bull-Run à Blackburns-Ford. Par suite du détour qu'il doit faire pour atteindre Catlett, le 2e corps se trouve seul chargé de couvrir la retraite. Sa situation semble

encore plus critique qu'elle ne l'est réellement. En effet, au milieu du combat engagé contre Rodes, les soldats de Caldwell entendent une vive fusillade éclater de l'autre côté du Cedar-Run, sur la route même par laquelle ils doivent se retirer. Une force ennemie, passant ce ruisseau au-dessus d'Auburn, et descendant la rive gauche, barre le chemin à la division Hays, qui ouvre la marche du 2e corps. Warren comprend que, s'il se laisse retenir à Auburn, il sera définitivement séparé du reste de l'armée. Il ordonne à Caldwell de passer le ruisseau et de se replier en combattant, pendant que Hays enfoncera la ligne ennemie formée devant lui. Heureusement cette ligne ne se compose que d'un régiment de cavalerie, le 5e Caroline du Nord, qui, après quelques charges hardies, est refoulé par deux régiments fédéraux. Caldwell, qui a toute une division sur les bras, a de la peine à se retirer en bon ordre. Cependant Ewell, qui doit prendre la direction de Greenwich, ne voulant pas s'engager sur le chemin de Catlett, cesse bientôt de le poursuivre, et les deux armées reprennent leur marche parallèle.

Dès six heures du matin, le 3e corps fédéral passe le Broad-Run et se dirige sur Gainesville, laissant derrière lui un bon nombre de traînards. La division

Gregg, arrivée à Greenwich après son départ, le suit à distance. La colonne principale est aussi en route de bonne heure, car le 6e corps arrivera vers trois heures à Centreville, après avoir parcouru plus de vingt-cinq kilomètres ; le 1er passe le Broad-Run derrière lui, et le 5e, venant de plus loin, s'arrête, vers onze heures, sur la rive droite de ce cours d'eau, pour faire la grande halte. Le 2e n'est pas encore en vue.

Pendant ce temps, le corps de Hill, suivant la belle chaussée d'Alexandria, atteint assez promptement l'église de Broad-Run, près de Buckland. Au moment de tourner à droite vers Greenwich, son chef apprend qu'une colonne ennemie vient de traverser le ruisseau à peu de distance. C'est Gregg, qui couvre la retraite du 3e corps. Grâce à la direction oblique du chemin suivi par la cavalerie fédérale, les confédérés peuvent encore entendre le roulement des voitures qu'elle escorte. Continuant sa route, avec deux divisions, Hill laisse à Buckland la brigade Scales et une batterie d'artillerie et ordonne à la division Anderson de franchir le Broad-Run. Les confédérés s'avancent sur la grande route, rencontrent l'arrière-garde de Gregg, et la poussent assez vivement ; mais les cavaliers fédéraux, se repliant sur leur infanterie, échappent bientôt à Anderson, qui abandonne la poursuite et re-

gagne Greenwich. Fitzhugh Lee, après avoir rejoint l'infanterie ennemie, s'arrête à son tour et revient sur ses pas, pour éclairer le flanc gauche de Hill. Mais il est trop tard, car celui-ci, avec la division Heth, a déjà dépassé Greenwich et s'avance sur Bristow. La troisième division, sous Wilcox, est encore fort loin en arrière sur la chaussée.

Il nous faut décrire ici, en peu de mots, le terrain sur lequel vont déboucher les confédérés et qui sera le théâtre d'un sanglant combat. A cinq kilomètres de Manassas-Junction, près d'un viaduc élevé, aux piles de briques, au tablier de bois, jeté sur la vallée profonde du Broad-Run, quelques maisons groupées sur les deux rives forment le hameau de Bristow. Il n'en reste, à l'époque dont nous parlons, que de hautes cheminées noircies par l'incendie. Au nord-est s'étend le plateau de Manassas, ouvert, et bordé seulement par une lisière de bois, de quatre à cinq cents mètres de large, qui domine les pentes assez abruptes de la rive gauche. Le chemin de fer franchit le Kettle-Run à trois kilomètres au sud-ouest du viaduc de Bristow. Le terrain qui sépare les deux cours d'eau est assez accidenté. Boisé le long du chemin de fer, qui le coupe en ligne droite, du sud-ouest au nord-est, il est défriché au nord-ouest, dans la direction de Greenwich. La par-

tie la plus élevée est voisine du viaduc; sur une longueur de cinq cents mètres, entre un petit vallon, qu'elle franchit sur un remblai, et la station de Bristow, la voie traverse une tranchée assez profonde. Elle en sort brusquement près de la station, et, dominant à droite le vallon qui descend au Broad-Run, elle passe aussitôt sur le remblai qui conduit au viaduc. Au nord du chemin de fer, trois ou quatre mamelons isolés commandent la plaine ouverte; autant, au sud, s'élèvent de dix à douze mètres au-dessus du taillis. Le Broad-Run arrose des prairies encaissées entre deux pentes dépouillées d'arbres. Un chemin parallèle à la crête de droite mène de Greenwich à Brentsville et coupe la voie ferrée à la station de Bristow. A douze cents mètres avant ce point, il croise un chemin tortueux venant de Weaversville, qui, après le carrefour, descend dans la vallée, franchit le ruisseau, gravit, au village de Milford, les pentes de la rive gauche, et rejoint, à Groveton, la chaussée d'Alexandria.

Une route, grossièrement construite par les soldats unionistes, parallèlement au chemin de fer, pendant qu'ils l'occupaient, facilita beaucoup la marche de l'armée de Meade. Au nord-ouest de la voie, elle rencontrait le chemin de Weaversville à Groveton et passait de l'autre côté dans les bois, pour gagner un gué

situé un peu en aval du viaduc. Ce gué était commandé par de légers épaulements élevés au sud-est du chemin de fer.

La route que suit la division Heth coupe en deux l'angle droit formé à Bristow par la voie ferrée et le Broad-Run. A deux kilomètres de la station, elle traverse un bois de pins, au delà duquel on a vue sur la vallée et le gué de Milford, que la plus grande partie de la colonne fédérale vient de traverser. Vers midi, avant d'arriver à hauteur du bois, Hill, qui s'attend à rencontrer l'ennemi, forme la division Heth en ordre de combat. La brigade de Cook se déploie à droite et celle de Kirkland à gauche de la route; Walker, qui suit celle-ci, reçoit l'ordre de prolonger sa gauche; Davis reste en réserve sur la route. Pendant ce mouvement, les éclaireurs ont aperçu le 5e corps fédéral, qui, nous l'avons dit, était arrêté sur la rive droite du ruisseau et vient de se remettre en marche. Une batterie s'avance sur la crête qui domine cette rive et canonne de là l'arrière-garde du corps ennemi, qui achève de traverser le Broad-Run. Toute l'armée unioniste est au delà de ce cours d'eau, à l'exception du 2e corps, qui suit, à quelque distance, la même route que le 5e. Celui-ci, en voyant l'ennemi paraître sur sa queue, aurait dû s'arrêter, pour défendre le passage.

jusqu'à ce que Warren l'eût franchi à son tour. Peut-être Sykes, en tête de sa colonne, n'est-il pas informé de ce qui se passe à la queue. Quoi qu'il en soit, il continue sa marche. Hill, voyant les fédéraux s'éloigner, se persuade naturellement qu'ils forment la dernière arrière-garde de l'armée du Potomac, et presse le pas de ses soldats, pour ne pas la laisser échapper. Cooke et Kirkland, sans attendre que Walker soit en ligne, traversent le bois et gagnent la crête du plateau. Ils se préparent à passer le Broad-Run, lorsqu'une vive fusillade éclate brusquement sur le flanc droit de Cooke, qui est obligé de s'arrêter et de faire faire un changement de front à l'un de ses régiments.

C'est Warren qui arrive sur le champ de bataille. La résistance qu'il a opposée dans la matinée à Ewell a retardé sa marche ; mais il a regagné une partie du temps perdu. En approchant de Bristow, il a changé l'ordre de sa colonne : Webb a pris la tête avec la division dont sa brillante valeur à Gettysburg lui a valu le commandement ; elle précède celle de Hays ; Caldwell ferme la marche. Les fédéraux suivent la voie du chemin de fer ; des détachements flanquent la colonne à droite et à gauche ; rien ne peut leur faire soupçonner le voisinage de l'ennemi. Au moment où leurs éclaireurs arrivent en vue du Broad-

Run, Warren entend subitement résonner, près de sa colonne, les coups de canon tirés par Hill contre le 5e corps, et, un instant après, ses flanqueurs rencontrent l'extrême droite de Cooke, au sud de la route de Greenwich à Brentsville. L'ennemi approche du chemin de fer; il n'y a pas un moment à perdre pour l'empêcher de barrer le passage au 2e corps. D'un coup d'œil, Warren a reconnu le terrain; son plan est fait et les ordres sont donnés. Pendant que le détachement déjà engagé avec l'ennemi le maintient à distance sans trahir par trop d'audace les forces qui le suivent, Webb presse le pas de ses soldats, et, dissimulant sa marche dans la tranchée du chemin de fer, atteint les abords du viaduc; il fait ensuite à gauche en bataille, appuyant sa droite à la vallée du Broad-Run, et poste sa ligne au sud de la voie, qui se présente ainsi comme un large fossé devant son front; les épaulements dont nous avons parlé et les mamelons que couronne son artillerie forment une seconde ligne derrière ce front. Une batterie se place sur la rive gauche du ruisseau pour enfiler la voie et flanquer la position fédérale. Hays, suivant Webb de près. se déploie à sa gauche, derrière le remblai du chemin de fer qui précède la tranchée; Caldwell, faisant face en arrière en bataille, se met en potence, sa droite

sur la voie, de manière à couvrir la gauche de Hays. Warren s'appuie ainsi au cours d'eau dont il lui faut conserver le passage, présente un front solide aux attaques de Hill et barre le chemin aux troupes ennemies qui pourraient s'avancer sur ses traces.

Pendant que le général unioniste prend ces dispositions, Hill envoie à Anderson, qui se trouve encore près de Greenwich, l'ordre de venir à la hâte se former à droite de Heth pour attaquer le nouvel ennemi qui vient de se révéler de ce côté; puis il remet les troupes de Heth en marche vers le viaduc. Mais Cooke aussitôt se trouve exposé de flanc au feu de toute la division Webb et de l'artillerie postée par Warren un peu en arrière. Il est obligé de pivoter sur sa droite pour se présenter de face au chemin de fer. Kirkland suit ce mouvement. Leurs deux brigades occupent un front à peu près égal à celui de la division Webb, dont elles sont séparées par la tranchée. Walker, qui traverse encore le bois, n'a pu, par suite de cette conversion, prendre le poste qui lui a été assigné à gauche de Kirkland; suivant l'ordre donné, il ne change pas de direction et franchit le Broad-Run.

Cependant, du côté des fédéraux, le 5e corps a disparu, le 2e est en position, prêt à recevoir l'ennemi de pied ferme. L'attaque ne se fait pas attendre. Cooke

échange un feu très vif avec la gauche de Webb; Kirkland arrive bientôt en ligne pour le soutenir. Les deux brigades s'avancent sur le terrain découvert qui les sépare de la voie ferrée; mais leurs rangs s'éclaircissent, elles s'arrêtent et reprennent la fusillade. Hill, pour les appuyer, fait avancer à gauche les quatre batteries de Poague, qui se postent sur les mamelons au nord du chemin de fer et criblent d'obus les bois occupés par Webb. Une batterie envoyée par Mac Intosh vient se placer plus près de l'ennemi, derrière la gauche de Cooke, et joint son feu au leur. Les fédéraux souffrent sérieusement. Hill, voulant à tout prix leur fermer le passage du Broad-Run, se décide à tenter un grand effort avec les troupes qu'il a sous la main. La brigade Davis soutient l'artillerie de Poague. Anderson, qui arrive sur le terrain, reçoit l'ordre de déployer les brigades Posey et Ferry à droite de Heth. Mac Intosh poste auprès de ces troupes les trois batteries qui lui restent.

Kirkland, sur deux lignes, suit les pentes douces du plateau, entre les petits bois qui en marquent la crête et la route de Brentsville, qui, sur sa gauche, descend à la station de Bristow ; il espère ainsi séparer les unionistes du viaduc et des gués voisins. Il est grièvement blessé avant d'avoir donné le signal

de la charge; ses soldats néanmoins s'élancent avec ardeur, atteignent la voie, et leurs deux lignes réunies escaladent la pente de la tranchée, au delà de laquelle les attend le colonel Heath, que Webb a placé à sa droite avec la brigade de Harrow. Mais cet effort les a épuisés, et, après une courte lutte, presque à bout portant, ils sont repoussés en désordre. La batterie fédérale postée sur l'autre rive du ruisseau, et dont Poague n'a pu éteindre le feu, les couvre de projectiles au moment où ils s'entassent dans la tranchée : un grand nombre y trouve la mort; d'autres, se souvenant peut-être encore des dangers qu'ils ont courus à Gettysburg sous Heth et sous Pender, se rendent plutôt que de traverser la voie, ou se cachent dans les rochers, parmi lesquels ils sont bientôt pris. Les 26e et 28e de la Caroline du Nord sont à peu près anéantis. A droite, le général Cooke a été blessé, presque en même temps que Kirkland ; mais le colonel Hall, qui a pris le commandement, voyant la troupe de ce dernier en mouvement, fait également avancer la sienne. La fusillade est interrompue ; toute la ligne se porte en avant, moins vite cependant que la brigade voisine. Exposés eux-mêmes à un feu violent, les soldats de Hall sont bientôt témoins du désastre de leurs camarades : à quarante mètres de la voie,

la gauche, formée par le 48e Caroline du Nord, rompt ses rangs décimés et entraîne avec elle tout le reste de la troupe. Dans leur retraite, les deux brigades sudistes dépassent, sans s'en douter, la batterie placée par Mac Intosh pour les soutenir et dont leurs chefs immédiats ignoraient la présence. Warren, auquel n'échappe aucun incident de la bataille, pousse en avant des tirailleurs, qui tuent les canonniers, s'emparent des pièces et en ramènent cinq au milieu de leurs lignes. Walker, qui, s'étant aperçu de la conversion à droite de ses voisins, a repassé aussitôt le ruisseau, arrive trop tard pour les sauver; mais il forme, avec Davis et l'artillerie de Poague, une nouvelle ligne, qui couvre les débris des deux autres brigades. L'échec de celles-ci est sanglant et complet.

Sur la droite des confédérés, les deux brigades d'Anderson formaient, avant la charge de Cooke et de Kirkland, le prolongement de leur ligne. Elles ne se sont pas avancées, parce que leur chef a reçu l'ordre de se relier à Ewell, qu'il cherche en vain en étendant sa droite. Cependant elles engagent avec la division Hays un combat assez vif, qui leur coûte une cinquantaine de tués et de blessés : parmi ces derniers se trouve le général Posey. Peu à peu la fusillade s'éteint. Warren n'a aucun intérêt à prendre l'offen-

sive, il n'a qu'à conserver ses positions jusqu'à la nuit, pour pouvoir rejoindre ensuite l'armée à Centreville. Hill a autant de combattants que Warren; mais l'échec qu'il vient d'éprouver le trompe sur les forces de l'ennemi. Il attend en vain Ewell, qui, à ce qu'il paraît, a perdu son chemin : on ne voit arriver que la division de cavalerie de Fitzhugh Lee, puis celle de Hampton, conduite par Stuart. A la nuit close, Warren remet ses troupes en marche. Elles ont peu souffert. Webb, qui seul a soutenu une lutte sérieuse, avait tout l'avantage de la position. Les pertes du 2e corps s'élèvent à deux cents hommes. Cependant la journée a été rude : au début, la surprise d'Auburn, puis une longue étape, un combat de cinq heures, pendant lequel le reste de l'armée semble avoir oublié son arrière-garde; enfin, après la victoire, l'obligation d'entreprendre une marche de nuit. L'affaire, en somme, a été brillante pour eux et pour leur jeune commandant: Warren a de nouveau montré le coup d'œil, le sang-froid et l'activité qui font de lui un chef remarquable.

Les confédérés ont eu plus de cinq cents hommes hors de combat, dont trois généraux. Ils ont laissé, en outre, entre les mains de leurs adversaires environ cinq cents prisonniers, cinq canons et deux drapeaux.

Ils avaient cru pouvoir barrer le passage à l'armée du Potomac, ils ont été devancés ; ils manœuvraient pour s'assurer l'avantage de la défensive et ils ont été amenés à livrer un combat offensif, dont l'issue leur a été contraire.

Le 6e corps a été dirigé, le soir même, sur Chantilly par Meade, qui craint encore d'être coupé. Le gros de l'armée a atteint Centreville avant la nuit, sauf le 5e corps, que le général en chef, à la nouvelle du combat de Bristow, a envoyé au secours du 2e. Sykes, revenu sur ses pas, s'est arrêté en apprenant le succès de ses camarades. Le 15 au matin, toute l'armée du Potomac est sur la rive gauche du Bull-Run, à l'exception des convois, escortés par Buford, qui n'ont pu dépasser Brentsville et se trouvent ainsi fort exposés. Cette fois, Meade est décidé à attendre son adversaire dans la position qu'il a choisie entre Chantilly, Centreville et Blackburns-Ford. Mais Lee la trouve trop bonne pour l'y attaquer.

Les marches qui ont amené les confédérés du Rapidan au Broad-Run ont été bien conduites, sauf le 14. Ce jour-là, oubliant que, dans un pays comme la Virginie, tout l'avantage appartient à l'armée qui se retire sur ses dépôts, avec une voie ferrée pour évacuer son matériel, il a cru pouvoir gagner les fédéraux de

vitesse. Il a été battu dans la course, et Hill, voulant réparer le temps perdu, a échoué dans l'attaque de Bristow. Sans cette tentative malheureuse, qui a révélé les véritables desseins de Lee, il pourrait se déclarer satisfait des résultats obtenus. Ils sont, en effet, considérables. Par l'habileté de ses manœuvres, il a, avec l'armée la moins nombreuse, obligé son adversaire à reculer de près de cent kilomètres, sans que celui-ci tentât une seule fois d'interrompre cette pointe hardie vers Washington. Derrière l'armée du Potomac, abandonnant toute la contrée jusqu'au Bull-Run, les soldats confédérés achèvent sur le chemin de fer l'œuvre de destruction commencée par les unionistes. Meade a mis le feu aux ponts; Lee brûle les traverses, tord les rails, crève les réservoirs. Il n'a plus rien à gagner à continuer la poursuite : il a mis son ennemi hors d'état de recommencer une campagne active sur le Rapidan avant la mauvaise saison, et infligé à l'armée du Potomac une humiliation qui affaiblira son moral en détruisant le prestige du vainqueur de Gettysburg.

Aussi, dès le 15 au matin, Lee prépare-t-il son mouvement de retraite. La cavalerie est chargée de le masquer par de vigoureuses démonstrations. Pendant ce temps, Meade ne songe qu'à s'établir solide-

ment dans sa position défensive, en avant de Washington, et, craignant toujours pour son aile droite, il la ramène en arrière, dans la direction du Potomac. Le 3e corps prend ses bivacs à Fairfax-Court-House et à Chantilly, où son ancien chef, le général Sickles, mutilé et à peine guéri, viendra en vain réclamer le commandement des soldats dont il a su se faire adorer. Le 6e corps s'étend à sa droite depuis Chantilly jusqu'à Frying-Pan. Le grand convoi, dont la marche a été retardée le 14, se rapproche du Bull-Run sous la garde de Buford.

Cependant l'alarme règne de nouveau dans la capitale; des troupes à peine organisées arrivent, en toute hâte, de New-York. Il faut rendre à Halleck la justice qu'il ne partage pas ces craintes. Il a deviné la faiblesse numérique de Lee, et comprend qu'il cherche à la dissimuler par ses manœuvres hardies; il insiste pour que Meade attaque les confédérés dans la position qu'ils occupent, si loin de leur base d'opération. Le général unioniste, malgré sa répugnance à mettre de nouveau en marche ses soldats fatigués, se décide à lui obéir: le mouvement en avant est fixé au 16.

Mais Stuart ne négligera rien pour le retarder. Dès le 15 au matin, tandis que l'infanterie confédérée

s'arrête sur le Broad-Run, il lance sa cavalerie sur les traces des fédéraux ; quelques heures après, Fitzhugh Lee atteint le Bull-Run à Blackburns-Ford et échange quelques coups de canon avec Warren. Le trouvant fortement établi sur ce point, Stuart, avec la division Hampton, descend le Bull-Run, à la recherche du grand convoi fédéral. Il le rencontre à Yates-Ford, parqué près de la rivière, que les voitures passent une à une. L'opération est lente et périlleuse ; mais Buford, renforcé par une brigade d'infanterie du 3e corps, fait bonne garde, et, après une légère escarmouche, les confédérés renoncent à l'attaquer.

La nuit est venue, et c'est le 16 seulement que Stuart peut entreprendre contre le flanc de Meade la manœuvre qui doit le maintenir dans l'immobilité, jusqu'à ce que les confédérés aient achevé la destruction méthodique du chemin de fer. Laissant Fitzhugh Lee à Manassas, Stuart, à la tête de la division Hampton, cherchera à déborder l'aile droite de Meade. Pour éviter Groveton, fortement occupé, il gagne Gainesville, passe la route d'Aldie, et, appuyant enfin à droite, arrive le soir à Frying-Pan. Contrairement à son attente, les fédéraux sont solidement établis en ce point ; après avoir reconnu leur force, il renonce à s'étendre plus loin et ne tarde pas

à rebrousser chemin. Le but principal de son expédition est atteint. Les éléments semblent conspirer avec lui : une pluie torrentielle est venue, dans la journée du 16, grossir le Bull-Run et submerger tous les gués. L'équipage de ponts, que Meade a fait chercher aussitôt, se trouve, avec le grand convoi, parqué si loin, les chemins sont si mauvais, que le passage ne pourra être établi avant vingt-quatre ou trente-six heures.

Le 17 au matin, les plans de Meade sont de nouveau changés. Étonné de voir l'ennemi se montrer presque sur ses derrières, il s'imagine que Lee se dirige sur le Potomac et prépare une nouvelle invasion. Il n'est même pas détrompé le 17 au soir, lorsque la cavalerie ennemie cesse de le presser. Dans son incertitude, il prend le parti d'attendre encore et de faire tâter les positions de Lee par sa cavalerie. Celle-ci passe donc seule le Bull-Run dans la journée du 18.

Au même moment, Lee donne enfin à son armée le signal de la retraite : elle reprend les mêmes routes qu'elle a suivies, en sens contraire, quelques jours auparavant ; presque toutes les voitures se réunissent sur la chaussée de Warrenton. Stuart reste pour couvrir ces routes entre Groveton et Manassas. Il n'engagera pas de combat sérieux sur la rive gauche du

Broad-Run. Aussi, dès que les cavaliers de Pleasonton paraissent en force, les siens se retirent-ils pas à pas. Les unionistes suivent deux directions parallèles : à gauche, Merritt, qui forme la tête de colonne de Buford, atteint Bristow, vers onze heures du matin, et est bientôt arrêté par l'arrière-garde ennemie. A droite, Kilpatrick n'a reçu qu'à trois heures après midi l'ordre de se mettre en marche ; à cinq heures, il rencontre les cavaliers sudistes près de Groveton et les pousse jusqu'à Gainesville. Mais l'obscurité interrompt bientôt les mouvements de la cavalerie fédérale ; elle n'a pu atteindre le gros de l'armée ennemie : il est évident que celle-ci est en pleine retraite.

Meade a enfin reconnu son erreur ; les pontons sont arrivés, le Bull-Run d'ailleurs est guéable ; mais il est trop tard pour regagner l'avance que l'ennemi vient de prendre. Au point du jour, l'armée se mettra en route sur deux colonnes ; le 3e et le 6e corps ouvriront la marche, l'un à gauche, sur le chemin de fer, l'autre, à droite, sur la chaussée de Warrenton. Mais, quelle que soit leur diligence, ils ne pourront atteindre le Broad-Run avant la nuit. Aussi Meade a-t-il ordonné à sa cavalerie de pousser à la suite de l'ennemi le plus loin possible.

Merritt, à gauche, occupe, le soir même, la station

de Catlett, qu'il trouve abandonnée. Mais Stuart, réunissant toutes ses forces, a résolu de donner à Kilpatrick une leçon qui paralyse, pour le reste de la retraite, l'audace des cavaliers fédéraux. Dès le point du jour, le général unioniste a quitté Gainesville, avec ses deux brigades, Custer en tête, suivi de Davies, et s'avance sur la chaussée de Warrenton. Stuart l'attend à Buckland-Mills, sur le Broad-Run, où les collines de la rive droite lui offrent une position défensive. Kilpatrick détache un régiment à sa droite, sur le chemin de Haymarket, et un autre à gauche, vers Greenwich, pour éclairer ses flancs. L'artillerie fédérale ouvre ensuite le combat : celle de Stuart répond vivement. Custer tente plusieurs fois de franchir le ruisseau sous le feu des cavaliers ennemis démontés qui bordent la berge : il ne peut y réussir. Enfin Kilpatrick, ayant appris qu'aucun ennemi n'a paru sur ses flancs, se décide à tourner la position ennemie. Une partie de la brigade Custer passe le Broad-Run à droite et prend à revers la ligne confédérée. Le reste de cette troupe s'élance alors sur le pont de la grande route, que la guerre a respecté, et s'en empare de vive force. Stuart se replie, en bon ordre, sur la chaussée, se promettant de faire payer cher aux fédéraux ce premier succès. Fitzhugh Lee,

dont la division a quitté Bristow la veille et vient d'atteindre Auburn, se trouve de sa personne auprès de lui. Le vaillant neveu du général en chef propose à Stuart un plan qui est aussitôt adopté : la division Hampton se repliera, par New-Baltimore, sur Warrenton, en cherchant à attirer à sa suite les fédéraux, qui se croient déjà vainqueurs. Lorsque leur colonne se sera allongée sur la chaussée, la division Lee, suivant une traverse qui d'Auburn va rejoindre cette chaussée entre New-Baltimore et Buckland-Mills, arrivera, en masse, sur son flanc, pour la couper en deux et la disperser.

Kilpatrick s'est arrêté, avec la brigade Custer, près du chemin d'Auburn ; mais Davies, chargé de continuer la poursuite, a dépassé New-Baltimore. Pendant ce temps, Lee a rejoint sa division, sonné le boute-selle, et approche des fédéraux, qui, trompés par leurs éclaireurs, ne se doutent pas de sa présence. A peu de distance de la chaussée, il met à pied une partie de sa troupe et la forme comme une ligne d'infanterie. A peine les avant-postes, assez mal placés par Custer sur le chemin d'Auburn, ont-ils signalé la présence de l'ennemi, que celui-ci paraît à leur suite. Custer n'a que le temps de déployer sa troupe, également à pied, parallèlement à la chaussée, de manière

à en disputer la possession aux assaillants ; la batterie qui l'accompagne ouvre le feu, Fitzhugh Lee lui répond. Au bruit de la canonnade, Stuart s'arrête brusquement et reprend l'offensive. Davies, averti, comme lui, par ce bruit, comprend le danger qui le menace. Il se replie rapidement sur New-Baltimore, d'où son chef le rappelle en toute hâte. Mais chacune des deux brigades unionistes a pour adversaire une division ennemie tout entière. Custer s'efforce en vain de défendre la chaussée et de s'étendre à droite, pour donner la main à Davies.

Lee conduit impétueusement à la charge ses cavaliers démontés. Ils s'avancent sur la batterie fédérale, qui balaye, sans pouvoir les arrêter, le chemin d'Auburn. Ils sont à vingt pas des canons; pour ne pas les leur abandonner, il faut les emmener. Ce mouvement détermine la retraite de toute la troupe de Custer. Les confédérés atteignent la chaussée et séparent les deux brigades unionistes ; puis ils serrent Custer de près, l'obligent à repasser le Broad-Run, et l'attaquent sur la rive gauche du ruisseau, au-dessous du pont. Pendant ce temps, Davies, se défendant de son mieux, se retire devant la division Hampton. Arrivé près de Buckland-Mills, il aperçoit celle de Lee qui lui barre le chemin ; mais Kilpatrick lui a

envoyé des instructions : il se jette au nord de la chaussée pour gagner, par des chemins de bois, la route de Manassas-Gap, avant d'être pris entre les deux divisions ennemies. La retraite, conduite au galop depuis New-Baltimore, ne s'est pas faite sans pertes; mais les escadrons de Hampton ont aussi été bien réduits par cette allure, et, Lee étant tout occupé à combattre Custer au delà du Broad-Run, Davies peut s'engager dans la direction qui lui ouvre une chance de salut. Du haut des collines où Custer s'est formé, Kilpatrick l'a aperçu et veut partager ses dangers. Suivi d'une douzaine de cavaliers, il franchit le Broad-Run, en amont de la chaussée, passe, le sabre à la main, au milieu des tirailleurs confédérés et rejoint la colonne de Davies. Heureusement le chirurgien-major connaît cette contrée depuis l'enfance : il guide les cavaliers fédéraux, par des chemins détournés, à travers l'épaisseur de la forêt, et les amène, avant leurs adversaires, sur la route de Manassas-Gap. Stuart, qui les suit à la piste, avec une troupe fort diminuée, ne peut entamer leur arrière-garde, que des fourrés protègent contre tout mouvement tournant. Il ramasse quelques voitures, des traînards, et abandonne la chasse en deçà de Haymarket.

Pendant ce temps, Lee a délogé Custer de sa posi-

tion sur la rive gauche du Broad-Run ; mais il ne l'a pas suivi longtemps, et le général unioniste se replie, sans être inquiété, sur Gainesville, où les deux brigades de Kilpatrick se trouvent réunies vers sept heures et demie du soir. Les fédéraux laissaient entre les mains de Stuart environ deux cents prisonniers, une centaine de tués et de blessés, quelques voitures, les bagages et les papiers de Kilpatrick. Ils pouvaient s'estimer heureux, il est vrai, d'en être quittes à si bon compte ; mais le succès moral remporté par Stuart dépassait de beaucoup les avantages matériels qu'il avait obtenus.

Aussi ce combat est-il le dernier de la campagne. Stuart, après avoir rencontré, au sud de Haymarket, les avant-postes du 1er corps fédéral, derrière lesquels Kilpatrick s'est réfugié, est revenu à Buckland-Mills, que ses deux divisions évacuent le 20 au matin. Cette fois, la cavalerie unioniste se borne à escorter l'infanterie. Les confédérés peuvent donc se retirer à loisir, et, après avoir complètement détruit le chemin de fer jusqu'au Rappahannock, ils s'établissent, le 22 et le 23, sur les bords de cette rivière. Les fédéraux, renonçant à les atteindre, règlent leur marche sur celle du convoi qui les alimente. Le 20, leur cavalerie occupe Warrenton, le 5e corps est à New-Baltimore,

le 6e entre ces deux points; le 3e, après avoir appuyé à droite vers Haymarket, se dirige sur Catletts-Station. Le 25 au matin, l'armée fédérale, attendant que le chemin de fer soit reconstruit jusqu'à ce dernier point, n'a pas dépassé la ligne du Cedar-Run; le 3e corps est encore à Catletts-Station, le 5e à Auburn, le 6e à Warrenton, le 2e près de New-Baltimore; le 1er occupe encore Bristow. Les cavaliers de Buford n'atteignent que le 27 la station de Bealeton. Toute l'armée se concentre alors sur la ligne de Warrenton à Warrenton-Junction, qui permet de l'approvisionner facilement. Sous la protection de la cavalerie, on répare la voie jusqu'au Rappahannock. Pendant ce travail, les fédéraux sont condamnés à l'inaction. Halleck voudrait organiser une grande expédition de cavalerie, destinée à détruire les communications entre Richmond et l'armée ennemie; mais ces *raids*, lorsqu'ils ne coïncident pas avec les opérations de l'infanterie, ne sont qu'une inutile et dispendieuse fantaisie. Tel est l'avis de Meade. Il est presque inutile d'ajouter que son adversaire se garde bien d'aller le chercher à Warrenton. La prompte retraite de Lee causa une vive déception dans le Sud; car on le croyait déjà établi sous les murs de Washington. Elle lui fait, au contraire, selon nous, le plus grand honneur. Les résultats d'une

victoire remportée à Gettysburg justifiaient les sacrifices tentés pour l'obtenir; il n'en était pas de même d'une bataille livrée en Virginie. Lee, comme s'il prévoyait déjà le rude adversaire qu'il allait rencontrer dans quelques mois, sentait qu'il fallait ménager ses forces et durer. Au prix d'un millier d'hommes tués ou blessés, de cinq cents enlevés par l'ennemi à Bristow et dont la perte était compensée par les deux mille prisonniers qu'il avait ramassés, il avait paralysé son adversaire pour quatre ou cinq semaines et rendu, grâce à l'approche de la mauvaise saison, toute campagne offensive à peu près impossible jusqu'au printemps suivant. On ne pouvait lui demander davantage.

La vallée de Virginie a été, pendant cette campagne, le théâtre de petits faits de guerre qu'il nous faut rappeler ici brièvement; car ils sont intimement liés à ceux que nous venons de raconter. En quittant les bords du Shenandoah, Lee a laissé dans cette vallée la brigade Imboden, qui, pour y avoir guerroyé depuis un an, la connaît jusque dans ses moindres sentiers. Une fois les deux armées opposées établies sur les bords du Rapidan, Imboden s'est contenté d'occuper la partie supérieure de la vallée : ses forces ne lui permettent pas d'observer les passages principaux des

grandes arêtes de l'Alleghany, qui séparent le Shenandoah du haut Potomac. Parmi ces arêtes le point central de Moorefield est situé sur la branche méridionale du Potomac, au-dessus de Romney; les fédéraux y avaient établi cinq escadrons du 1er régiment de la Virginie occidentale, sous les ordres du major Stephens. Imboden était informé par ses partisans de leur nombre et de leur position isolée. Dès que Meade et Lee, en s'éloignant de la vallée de Virginie, le dispensèrent de monter la garde sur les bords du Shenandoah, il résolut de surprendre Stephens. Le 6 septembre, au point du jour, douze ou quinze cents confédérés entourent le camp des unionistes. Ceux-ci ne sont que deux cent cinquante, mais ils font bonne garde et repoussent l'ennemi, qui, après avoir consumé toute la journée en vains assauts, se retire dans la montagne. Stephens se croyait désormais à l'abri d'une nouvelle attaque; mais Imboden, instruit par l'expérience, préparait sa revanche. Les fédéraux, après une expédition de quelques jours, venaient de rentrer à Moorefield, et se préparaient à changer la position de leur camp, lorsque, dans la nuit du 11 au 12, les sudistes, arrivant cette fois à l'improviste, pénètrent au milieu d'eux, avant qu'ils aient pu prendre les armes. Stephens s'efforce inutilement de

rallier son monde et ne parvient à s'échapper qu'avec quelques soldats, en laissant cent cinquante prisonniers entre les mains de l'ennemi.

Lorsque, un mois plus tard, Lee se mit en marche vers le nord, il prescrivit à Imboden de descendre la vallée du Shenandoah pour occuper les passages du Blue-Ridge, par lesquels l'ennemi, venant de Harpers-Ferry, aurait pu menacer son flanc gauche. Rassemblant autour de lui tous les partisans qui guerroyaient dans le pays, Imboden s'avance dans la direction de Winchester, où les fédéraux ne sont pas en force, et s'arrête à Berryville, point d'où il couvre tous les défilés confiés à sa garde.

Pour défendre les approches de Harpers-Ferry, le colonel Simpson, commandant le 9e régiment unioniste du Maryland, occupe, avec cette troupe et quelques escadrons de cavalerie, la petite ville de Charlestown; mais, loin d'observer l'ennemi, il paraît s'être fort mal gardé lui-même. Harry Gilmor, l'infatigable chef de partisans sudistes, est promptement informé de cette négligence. Pendant qu'une partie de sa troupe va tenter fortune sur le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio et enlève un poste qui gardait le pont du Back-Creek, il reconnaît tous les abords de Charlestown et propose à Imboden de surprendre

la garnison de cette ville. Partant dans la nuit, les confédérés arrivent en vue des premières maisons le 18 octobre avant le jour. Ils n'ont pas été aperçus. Gilmor fait un détour avec ses hommes et un régiment de cavalerie, le 18e Virginie, pour couper à l'ennemi la retraite sur Harpers-Ferry; peu de temps après, Imboden, avec le reste de la brigade, environ huit cents hommes, se présente devant la ville et somme Simpson de se rendre. Celui-ci, surpris, cherche à se défendre; mais les assaillants ne lui en laissent pas le temps : attaqués et pressés de toutes parts, les fédéraux luttent isolément dans la ville. Un grand nombre sont pris; les autres gagnent, avec une partie de leurs voitures, la route de Harpers-Ferry. Gilmor, qui les attend, disperse les premiers qui se présentent et fait encore beaucoup de prisonniers; mais, le 18e Virginie ne le soutenant pas à temps, les fugitifs l'emportent bientôt par le nombre. Simpson s'ouvre un passage et gagne Harpers-Ferry avec les débris de sa troupe. Plus de quatre cents hommes, des voitures, des chevaux, des équipements, tombent entre les mains des confédérés, auxquels ce brillant succès n'a coûté qu'une vingtaine de soldats tués ou blessés. Ils reprennent aussitôt la route du sud, sachant bien que la garnison de Harpers-Ferry ne tardera pas à venir leur

disputer la victoire. Cette prévision est bientôt réalisée; mais, lorsque les fédéraux rentrent dans Charlestown, Imboden est déjà hors de leur portée. Il ne s'arrête qu'à Front-Royal, où il sait bien qu'ils ne viendront pas le chercher.

Après ce hardi coup de main, les deux partis se tiennent à distance, et l'année se terminera sans nouveaux combats sur les rives du Shenandoah.

CHAPITRE III

LE MINE-RUN

Nous avons laissé l'armée confédérée établie, à la fin d'octobre, sur la rive droite du haut Rappahannock et autour de Culpepper, où Lee a placé son quartier général. L'armée unioniste n'a pu dépasser la ligne de Warrenton à Warrenton-Junction : elle occupe Auburn et Catletts-Station. Mais la cavalerie, qui s'est avancée au delà de Bealeton, protège la reconstruction du chemin de fer jusqu'à ce dernier point. Grâce à l'intelligente direction du colonel Mac Cullum, ce grand travail est achevé le 2 novembre. Les beaux jours tardifs, qu'on appelle en Amérique l'été des Indiens, permettent encore de faire une courte campagne : il faut en profiter. Lee, ayant détruit avec grand soin le chemin de fer, ne se doute pas de la

promptitude avec laquelle il a été reconstruit : il est donc possible de le surprendre. Meade voudrait exécuter de nouveau, cette fois avec de meilleures chances de succès, la manœuvre que Burnside a tentée, l'année précédente, sur le même terrain. Tandis que l'armée ennemie est massée sur le haut Rappahannock, il lui déroberait facilement une ou deux marches en dirigeant toutes ses troupes sur le cours inférieur du fleuve; il arriverait, avant Lee, en face de Fredericksburg, avec son équipage de pont et pourrait s'emparer des fameuses hauteurs qui dominent la ville. Il pourrait également, pour atteindre le même point, franchir le haut Rappahannock à Kellys-Ford, descendre la rive droite, passer le Rapidan à Germania-Ford et gagner Fredericksburg par Chancellorsville ; ce mouvement, conseillé, dit-on, par Pleasonton, réussirait certainement ; car, au lieu d'avoir comme Hooker l'armée ennemie devant lui, Meade la laisserait derrière lui à Culpepper, dans l'impossibilité de le devancer. Une fois maître de Fredericksburg, il pourrait, avant la mauvaise saison, atteindre Bowlingreen et peut-être le North-Anna-River, faisant ainsi un grand pas sur la route de Richmond. Ce plan implique un changement de base : l'armée quitterait le chemin de fer d'Orange à Alexandria.

pour s'appuyer sur la ligne d'Aquia-Creek. Halleck défend à Meade de l'exécuter, alléguant, à ce qu'il paraît, la nécessité de protéger le chemin de fer, qu'on vient de reconstruire de Manassas-Junction à Bealeton : motif puéril, s'il n'en cachait pas d'autres ; car, de la sorte, l'armée, au lieu de se servir des chemins de fer, aurait été simplement leur gardienne.

Meade, n'ayant plus le choix des opérations, se décide à attaquer directement les confédérés. Après avoir fait reconnaître leurs positions par sa cavalerie, il donne, le 6 novembre, tous les ordres pour mettre, le lendemain, son armée en mouvement. Lee occupe la rive droite du Rappahannock ; il a placé Hill à gauche, et Ewell à droite du chemin de fer ; la cavalerie couvre les deux ailes ; l'artillerie a été ramenée en arrière, mais l'infanterie a été établie aussi près de la rivière qu'il est possible de le faire, tout en lui assurant de bons campements. Cette précaution semble nécessaire, car Lee espère bien passer dans ces campements tout l'hiver. Cependant, pour pouvoir, à l'occasion, reprendre l'offensive, il a résolu de conserver un pied sur la rive gauche du Rappahannock à côté du grand pont brûlé par Meade, point central, près duquel ses deux corps se donnent la main. Le rétablissement du viaduc étant trop diffi-

cile, il jette un pont de bateaux à cent mètres plus haut. Sur les deux rives, des collines, que rien ne domine, couvrent le passage et offrent d'excellentes positions. A droite, des batteries, armées de huit canons, commandent les abords du pont. A gauche, d'anciens ouvrages fédéraux ont été entourés d'un épaulement continu et renferment quatre bouches à feu. Cette tête de pont est confiée à Ewell. Les deux divisions de Johnson et d'Early l'occupent alternativement, celle qui n'est pas de garde restant à Culpepper et à Brandy-Station. La division Rodes est établie en arrière de Kellys-Ford; de simples avant-postes observent le reste du cours de la rivière.

Les passages de Rappahannock-Bridge et de Kellys-Ford sont, en effet, les seuls praticables. C'est sur ces deux points que Meade dirige son armée. Le 7, de grand matin, Sedgwick quitte Warrenton avec le 6e corps, et marche sur Fayetteville. Les 2e, 3e et 5e corps, campés entre Auburn, Catletts-Station et Warrenton-Junction, suivront la voie du chemin de fer. Le 1er corps, posté sur la gauche de l'armée, rejoindra le 2e et le 3e à Bealeton et formera avec eux une colonne qui, dirigée par Meade, commandée par French, prendra, vers le sud, la route de Kellys-Ford. Le 5e corps se réunira au 6e pour composer

celle de droite, que Sedgwick conduira contre la tête de pont de Rappahannock-Bridge.

Les deux colonnes, quoiqu'elles aient eu environ vingt-cinq kilomètres à parcourir, atteignent vers midi, comme Meade l'avait voulu, les points qui leur ont été désignés. Cette longue marche, exécutée avec tant de précision au début d'une campagne, prouve que l'armée unioniste a enfin acquis les qualités essentielles d'une troupe aguerrie. La colonne de gauche ayant commencé la première ses opérations, nous la suivrons d'abord.

Rodes garde le gué de Kellys-Ford. A cinq et huit kilomètres plus haut se trouvent ceux de Wheatlys-Ford et de Normans-Ford, et un troisième, Stevens-Ford, un peu plus bas, près du confluent du Mountain-Run. Ces trois passages étant très difficiles, Rodes en a confié la garde à de simples avant-postes, et a massé sa division à un kilomètre en arrière de Kellys-Ford, sur la route de Stevensburg. La disposition du terrain ne lui permet pas de défendre le gué lui-même, qui se trouve au centre d'une courbe décrite par le Rappahannock. La rive droite, de forme convexe, est découverte et basse; à une certaine distance, le sol s'élève doucement et sans offrir aucun abri, sur un espace d'un kilomètre, jusqu'à un petit

bois au delà duquel se trouve le village de Kellysville. Sur la berge opposée, des pentes abruptes et boisées forment un demi-cercle de hauteurs qui la dominent complètement. En amont du gué, dans les rapides, des hommes hardis peuvent trouver un passage sans perdre pied. Le 2e Caroline du Nord, de la brigade Ramseur, qui ne compte pas plus de trois cent cinquante hommes, occupe tous les gués confiés à la garde de Rodes. Le principal détachement, campé près de Kellys-Ford, doit, au premier signal, garnir les trous de loup creusés le long de la berge. Le 13e Caroline du Nord, dont l'effectif est de plus de cinq cents hommes, est placé en réserve, avec une batterie d'artillerie, à un kilomètre en arrière du gué, sur la lisière du bois.

La division Birney, sous les ordres de Ward, son chef ayant le commandement de tout le 3e corps fédéral, est arrivée à peu de distance de Kellys-Ford. La crête qui domine la rive gauche lui permet de prendre, à l'insu de l'ennemi, ses dispositions de combat. Trobriand est chargé de l'attaque avec sa brigade et un régiment de tirailleurs commandé par le colonel Trepp. Ces derniers relèvent les avant-postes de cavalerie qui, depuis plusieurs jours, occupaient la crête des hauteurs, et descendent rapide-

ment au bord de la rivière. Le colonel Stallings, qui commande le 2e Caroline du Nord, accourt avec ses hommes sur la rive opposée et une vive fusillade s'engage d'une berge à l'autre. Mais les unionistes, armés de carabines de précision, ont un avantage marqué ; la batterie confédérée, qui s'est avancée pour défendre les abords du gué, est exposée au feu croisé des canons fédéraux, qui l'obligent à une prompte retraite. Trobriand en profite pour brusquer l'attaque. Protégé par une partie de ses tirailleurs, Trepp gagne les rapides, se jette hardiment dans l'eau, et atteint la rive ennemie. Ramseur, pour défendre ce passage, a fait avancer le 13e Caroline du Nord ; mais, malgré les efforts de ses chefs, ce régiment se débande, et la troupe en désordre se réfugie dans une ferme voisine, pendant que les fédéraux viennent prendre à revers les défenseurs du gué principal. Trobriand s'élance à son tour, à la tête de toute sa brigade, gravit la berge opposée, et fait prisonniers tous ceux des soldats du 2e Caroline du Nord qui ne trouvent pas leur salut dans une fuite rapide. Rodes cependant est arrivé sur le théâtre du combat avec sa division ; mais le feu de l'artillerie de Birney, qui balaye tout le terrain découvert de la rive droite, ne lui permet pas de venir au secours des Caroliniens

réfugiés dans la ferme. Ceux-ci se laissent entourer et se rendent sans résistance. Trois cents prisonniers valides et une cinquantaine de blessés restent aux mains des fédéraux, auxquels cette brillante affaire ne coûte qu'une centaine d'hommes. Leur équipage de pont est arrivé ; tout le 3e corps se prépare à suivre Trobriand. Devant ce déploiement de forces, Rodes se retire dans une position meilleure, à quelques kilomètres en arrière. Il appuie sa droite à la route de Stevensburg, et sa gauche à la rivière, près du gué de Wheatlys-Ford et attend l'attaque des unionistes avec confiance; car il sait que la division Johnson est en marche pour le rejoindre. En effet, dès qu'il a appris l'arrivée des fédéraux en force devant Kellys-Ford, Ewell a appelé cette division sur le point menacé et est accouru lui-même auprès de son lieutenant. Peu après le coucher du soleil, les deux troupes sont fortement établies sur une ligne qui ferme entièrement l'angle compris entre le Rappahannock et le Mountain-Run. Meade n'a pas profité des dernières heures du jour pour poursuivre son succès. Le pont sur lequel toute la colonne de gauche doit passer n'a été établi qu'assez tard ; les soldats sont fatigués par une longue marche ; enfin le général unioniste attend des nouvelles de sa droite.

Ces nouvelles vont rendre inutiles les dispositions d'Ewell pour lui résister. Sedgwick, comme nous l'avons dit, est arrivé dès midi, avec les 5e et 6e corps, à peu de distance de Rappahannock-Bridge. Mais il se prépare au combat avec sa circonspection habituelle, justifiée cette fois par la nature du terrain et les positions de l'ennemi. La colline qu'occupe celui-ci est divisée en deux par une profonde dépression, dans laquelle le chemin de fer, après avoir suivi une direction oblique à celle de la rivière dans le sens du courant, passe pour atteindre le grand pont détruit quelques semaines auparavant. Deux petits ouvrages s'élèvent, des deux côtés de la voie, sur les collines opposées et à deux cents mètres l'un de l'autre. Celui de droite, ou du sud-est, est une ancienne redoute fédérale, dépourvue de fossé et placée sur la pente de telle sorte que les assaillants ont vue sur l'intérieur. L'autre a subi déjà deux transformations; c'est une lunette, construite par les sudistes puis retaillée par leurs adversaires, qui avaient élevé un parapet avec fossé à travers la gorge; les confédérés l'ont retournée une seconde fois, en utilisant les deux flancs pour lui donner la forme d'un ouvrage à cornes; elle est mal disposée pour recevoir de l'artillerie. Un épaulement partant du bord de la rivière

en aval, rejoint la redoute, coupe le chemin de fer pour s'appuyer à l'ouvrage à cornes, se prolonge en amont sur la crête de la colline, puis, descendant sur le versant qui regarde la rivière, vient, après avoir traversé un petit bois, se terminer sur la berge, à quelques centaines de mètres au-dessus du pont de bateaux. Cette dernière partie de l'épaulement est fort accessible à l'ennemi, qui peut s'abriter derrière la colline et le bois. De l'autre côté, le remblai du chemin de fer offre un abri semblable jusqu'à petite distance des deux ouvrages. Une batterie placée sur la rive droite pour l'enfiler n'est pas armée. Le terrain bas et découvert qui s'étend à près d'un kilomètre au delà des collines occupées par les confédérés est coupé parallèlement à la rivière par deux fossés; le plus voisin des collines est sec, le second a un mètre d'eau. Cette plaine est bornée, à l'est et au nord-est, par une ligne de hauteurs qu'occupent de petits détachements de cavalerie.

Ceux-ci ont signalé, vers midi, l'arrivée de la colonne de Sedgwick, puis, une heure après, le passage, au loin, de la queue du 3e corps fédéral. La division Early a relevé la veille celle de Johnson. Quoique ce changement soit définitif, elle n'est pas établie près de la rivière; les deux brigades Gordon

et Pegram ont été placées à l'ouest, celle de Hoke à l'est de Brandy-Station ; Hays occupe seul les ouvrages de la rive gauche du Rappahannock, avec cinq régiments de la Louisiane et la batterie de Green, qui a placé deux canons dans chaque fortin.

A la première nouvelle de la présence des troupes fédérales près de Rappahannock-Bridge, Early a ordonné au colonel Goodwin, qui commande la brigade Hoke, de se porter, en toute hâte, au secours de Hays. Dès qu'il a pu rassembler le reste de ses soldats, occupés à construire, pour l'hiver, des baraques dont ils ne jouiront pas, il prend la même direction avec ses deux autres brigades.

Cependant le 6e corps s'est déployé à droite, à cheval sur le chemin de fer, et le 5e corps à sa gauche. Les vedettes confédérées sont délogées des hauteurs et Sedgwick les fait occuper par la 1re division du 6e corps, commandée temporairement par le général Russell. De ce point dominant, il embrasse d'un coup d'œil les positions ennemies et le terrain qui l'en sépare. Il est trois heures; Russell s'avancera avec deux brigades sans engager à fond le combat, pendant que l'artillerie, sur la crête, ouvrira un feu bien nourri contre les ouvrages ennemis. La brigade Russell, à droite du chemin de fer, et à gauche celle de

Bartlett, commandée par le colonel Upton, se déploient sur deux lignes chacune. La première ligne, composée à droite du 6e Maine et du 5e Wisconsin, à gauche du 5e Maine et du 121e New-York est en ordre dispersé. Elle s'avance lentement, traverse le premier fossé, et repousse les tirailleurs qui couvrent le front de Hays. L'artillerie fédérale assaille de projectiles les positions ennemies, et, quoiqu'elle ne puisse voir le pont, elle en rend le passage fort dangereux. Les batteries confédérées de la rive droite ne peuvent l'atteindre et les quatre pièces de Green ripostent seules efficacement.

Vers quatre heures, Hoke passe la rivière. Hays le place à sa gauche, derrière l'épaulement qui s'étend en amont jusqu'à la berge. Sa propre brigade occupe, à droite, les deux ouvrages et le reste de l'épaulement. Il a gardé en réserve le 9e Louisiane. Ses forces s'élèvent à deux mille deux cents hommes. Early, amène, bientôt après, les brigades Gordon et Pegram, et, les laissant sur la rive droite, va inspecter la position de Hays. Il la trouve mal préparée pour la défense. Mais Lee, qui vient d'arriver, ne croit pas les fédéraux assez audacieux pour l'attaquer, et une garnison de deux brigades lui semble suffisante. Ne voulant ni la renforcer ni la rappeler, il

cherche à placer l'artillerie de la rive droite de manière à flanquer le front de Hays. Mais les tirailleurs unionistes, qui ont déjà atteint la berge opposée en amont et en aval, ne le lui permettent pas et il fait bientôt cesser un feu inutile.

L'après-midi se passe ainsi. La brigade Russell s'est établie au delà du fossé sec et serre de près, à droite, les positions de Hoke. A gauche, Upton s'est arrêté à cinquante mètres environ des ouvrages occupés par la brigade Hays. Sur toute la ligne, les confédérés se bornent à garnir leurs épaulements. L'artillerie seule échange avec celle de Sedgwick quelques coups, peu meurtriers de part et d'autre. Russell, toujours sur sa ligne de tirailleurs, a étudié la position ennemie et propose à ses chefs de l'assaillir aussitôt que la nuit sera venue. Si les fédéraux peuvent y pénétrer par surprise et engager le combat, à bout portant, avec ses défenseurs, les batteries de la rive droite ne pourront, au milieu de l'obscurité, tirer sur eux, et ceux-ci perdront leur meilleure position.

Au crépuscule, le feu d'artillerie a complètement cessé. L'obscurité augmente, le temps est couvert, un violent vent du sud-ouest emporte loin des confédérés tous les bruits qui pourraient leur révéler le danger qui les menace. En effet, les fédéraux s'avancent

en silence : aucune sentinelle ennemie n'est là pour les signaler. La brigade Russell, qui a peu de chemin à parcourir, n'est plus qu'à quelques pas des épaulements. En un clin d'œil, les soldats du 6e Maine escaladent le parapet et abordent corps à corps ceux de Hoke ; plus à gauche, le 5e Wisconsin s'empare des deux canons placés dans l'ouvrage à cornes, en déloge les défenseurs et s'y établit solidement. Mais ce combat de moins de dix minutes a coûté à Russell la moitié de son monde. Les confédérés s'en aperçoivent ; ils se remettent de leur première surprise et s'efforcent de rejeter les assaillants au delà de l'obstacle qu'ils viennent de franchir. Hays se prépare à amener ses réserves au secours de la brigade Hoke.

Malheureusement pour les sudistes, la violence du vent étouffe le bruit du combat. De la rive droite, Lee a aperçu les lueurs des premiers coups de feu tirés par ses soldats ; mais, la lutte ayant été engagée ensuite à l'arme blanche, il ne voit plus rien, n'entend plus rien, et, croyant à une simple alerte, il retourne tranquillement à son quartier général. Early, ayant reçu de Hays un message rassurant, ne songe pas à lui envoyer des renforts. Le vent empêche également les Louisianais, postés dans les ouvrages de droite, d'attacher plus d'importance que Lee à l'attaque de

Russell; ils laissent les deux régiments d'Upton quitter l'abri du chemin de fer et s'approcher jusqu'à vingt-cinq pas de leurs retranchements, avant de les découvrir. Leur surprise est complète. Le 5e Maine et le 121e New-York, après avoir essuyé une seule décharge des gardes de tranchée, les poussent hors de leurs ouvrages, sans tirer un coup de fusil; la redoute ainsi conquise avec son artillerie leur offre un point d'appui solide, d'où ils ne sauraient être délogés. Leur succès est si prompt, que Hays s'arrête avec le 9e Louisiane et ne songe plus qu'à couvrir le pont. Ce succès soulage la droite fédérale, dont une partie était déjà rejetée au delà des épaulements par les assauts répétés de Goodwin. Enfin l'arrivée des deux régiments de réserve de la brigade Russell empêche ce dernier de se retourner contre Upton, et décide promptement de l'issue du combat. La ligne que Goodwin avait réussi à former est dispersée. Une partie des soldats confédérés se serrent autour de leurs drapeaux, plantés sur le parapet même, et se laissent cerner plutôt que de les abandonner. Les autres se replient vers le pont; mais il est trop tard. Pendant que les fédéraux, qui, sur leur droite, ont atteint la rivière en amont de ce pont, en redescendent le cours, le 6e Maine fait, en sens inverse, un

mouvement analogue. Laissant au 121e New-York le soin d'occuper les ouvrages conquis, ce régiment appuie à droite, prend à revers les confédérés qui luttent contre le 5e Wisconsin, et, passant entre la rivière et les combattants, atteint la tête du pont de bateaux, seule voie de retraite pour les deux brigades sudistes. Le filet ainsi fermé derrière elles, elles continuent la résistance par groupes isolés. Au milieu de l'un de ces groupes se trouve le colonel Goodwin, qui essaye en vain de s'ouvrir un passage jusqu'au pont; la troupe qui le suit, pressée de toutes parts, fond à vue d'œil, et il est acculé à la rivière avec les plus résolus d'entre ses compagnons d'armes.

Early est enfin averti de la situation de ses soldats par ceux qui ont réussi à gagner le pont avant l'ennemi. Mais il ne peut, pour les délivrer, ni rouvrir le passage du pont ni même, de peur de les atteindre, tirer sur l'ennemi. Il assiste, avec les siens, immobiles et impuissants, à cette revanche sanglante de Balls-Bluff. A la lueur des coups de fusil, ils suivent les péripéties de la lutte sans espoir engagée de l'autre côté de la sombre rivière qui forme devant eux un abîme infranchissable. Une digue située en aval du pont lui donne, en cet endroit, une profondeur et

une largeur qui rendent tout passage impossible. Bon nombre de fuyards se jettent dans ces eaux glacées, mais bien peu atteignent la rive amie. Les fédéraux se rejoignent et achèvent d'envelopper ceux qui luttent encore. Bientôt le feu cesse, les vaincus sont désarmés; puis une flamme ardente, se reflétant sur les eaux, annonce aux deux armées le résultat de ce combat nocturne : c'est Early qui a fait mettre le feu au pont de bateaux, perte sérieuse pour les confédérés. Environ quatre cent cinquante ont pu s'échapper; parmi eux, le général Hays qui, après s'être rendu, a été emporté par son cheval, sous une grêle de balles, par le pont qu'occupait déjà l'ennemi, et s'est trouvé ainsi sauvé presque malgré lui. La victoire a coûté près de trois cents hommes aux fédéraux, auxquels elle a livré plus de seize cents prisonniers, huit drapeaux et quatre canons. Elle a été remportée, chose remarquable, par trois mille hommes à peine. Les assaillants n'étaient donc presque pas supérieurs en nombre aux troupes éprouvées qu'ils ont délogées de leurs ouvrages, dispersées et désarmées : tant il est vrai que les meilleurs soldats, surpris la nuit, peuvent perdre tous leurs avantages. Nous trouvons la preuve de l'effet moral de cette surprise dans le rapport du général Hays, militaire

expérimenté, qui grossit le nombre des assaillants et l'évalue à vingt-cinq mille.

Lee, à la nouvelle de cet échec, le plus pénible qui eût encore été infligé à son armée, ordonne aussitôt la retraite. Dès trois heures du matin, Early a quitté les bords du Rappahannock. Il rejoint, le 8 dans la matinée, le reste du corps d'Ewell, qui, sans attendre l'attaque de Meade, a passé le Mountain-Run, et, se dirigeant par Stevensburg, a atteint, au point du jour, les hauteurs du Pony-Mountain. Hill se replie rapidement du haut Rappahannock sur Culpepper. Dans la journée du 7 novembre, les confédérés ont perdu en tout deux mille trente-trois hommes. Délogés de toutes leurs positions, ils ne peuvent pas tenir tête à l'ennemi avant de s'être reformés derrière le Rapidan, et Meade, en pressant l'allure de ses soldats, a chance d'attaquer isolément leurs colonnes en retraite. En effet, Hill, avant de rejoindre Ewell, doit traverser Culpepper; les trois corps fédéraux qui ont franchi le Rappahannock à Kellys-Ford n'ont qu'à s'avancer rapidement pour séparer ces deux colonnes et poursuivre la seconde ou devancer la première à Culpepper. Mais Meade ne sait pas prendre une résolution aussi hardie. Accouru, avant le jour, à Rappahannock-Bridge, il ne peut se persuader que

Lee ait abandonné les fortes positions qu'il occupait sur la rive droite. Le 8 au matin, un brouillard épais lui en dérobant la vue, il n'ose tenter le passage et attend que French ait remonté cette rive depuis Kellys-Ford jusqu'aux ruines du pont. Ce mouvement occupe toute la matinée. Enfin le 3e corps, après avoir rencontré l'arrière-garde d'Early, atteint la voie ferrée ; les soldats unionistes se montrent au bord du Rappahannock, dans les batteries désertes; avec leur aide, un pont de bateaux est promptement jeté, et le 6e corps le passe à la hâte. Mais le jour baisse et Meade a perdu toute chance de rejoindre l'ennemi. Les deux corps fédéraux recommencent la marche en bataille déjà exécutée sur le même terrain quatre semaines auparavant, sans cependant dépasser, cette fois, Brandy-Station. Le lendemain, toute l'armée est au delà du Rappahannock; mais Lee a franchi le Rapidan. Force est aux fédéraux de s'arrêter jusqu'à ce que le tronçon de chemin de fer reconquis soit mis en état et leur permette de faire un nouveau pas en avant.

Grâce au zèle des officiers chargés de ce soin, le grand viaduc est rétabli en huit jours et, le 19, la station de Brandy est ouverte. Il faut encore quatre jours pour amener et distribuer les nombreuses

provisions que l'armée emportera avec elle. Meade a été ainsi retenu quinze jours entre le Rappahannock et Culpepper, retard qui, aux approches de l'hiver, enlève à la campagne ses meilleures chances de succès. Il a profité toutefois de cette inaction forcée pour se renseigner exactement sur les positions de son adversaire.

Le Rapidan, simple ruisseau quand il descend du Blue Ridge, coule au sud, puis au sud-est, et prend, à Liberty-Mills, la direction vers le nord-est, qu'il suit jusqu'à ce qu'il se perde dans le Rappahannock. Il n'a d'importance stratégique qu'après son confluent avec le Robertsons-River, un peu au-dessus du point, appelé Rapidan-Station, où il est traversé par le chemin de fer d'Alexandria à Orange. Cette partie de son cours peut se diviser en deux tronçons, l'un en amont, l'autre en aval du Mine-Run, gros ruisseau qui descend sur la rive droite et prend sa source dans le plateau tourmenté du Wilderness.

Au-dessus du Mine-Run, le pays est assez ouvert et cultivé, très accidenté près de Rapidan-Station, où le massif de collines appelé le Clarks-Mountain commande au loin la rivière. Plus bas, il est assez uni; mais des pentes fort escarpées, qui dominent la rive opposée, facilitent partout la défense de la berge mé-

ridionale et de quelques gués rares et mauvais. Ceux de la partie inférieure, moins difficiles à forcer, sont, en suivant le fil de l'eau, Jacobs-Ford, Germania-Ford, Culpepper-Ford et Elys-Ford. L'encaissement du fleuve rend le premier et le troisième inaccessibles aux voitures. Si les gués sont plus praticables en aval qu'en amont du Mine-Run, le pays, au contraire, l'est beaucoup moins. Quoique coupée de nombreuses clairières le long du Wilderness-Run, la grande forêt dans laquelle se livra la bataille de Chancellorsville, avec ses fourrés impénétrables, ses profonds ravins et ses montagnes de scories, s'étend jusqu'au Mine-Run. Les chemins y sont rares et tortueux. La vallée du Mine-Run large, marécageuse, parsemée de bouquets d'arbres, s'étend entre des pentes escarpées couronnées de bois.

L'ancienne et la nouvelle route de Fredericksburg à Orange, très voisines et parallèles au Rapidan, traversent toute cette contrée. Le lecteur les connaît. La première, dite le *Turnpike*, c'est-à-dire la Chaussée, est la plus voisine du Rapidan. Elle franchit le Wilderness-Run près de l'auberge de rouliers qui abrita Jackson blessé, et à laquelle aboutit la route de Culpepper par Germania-Ford. Puis elle s'étend, sur une ligne droite, longue de quarante kilomètres, jusqu'à

Orange. A sept kilomètres de l'auberge du Wilderness, l'on rencontre celle de Locust-Grove, appelée Robertsons-Tavern, carrefour important, et, à trois mille cinq cents mètres de là, le Turnpike traverse le Mine-Run. La nouvelle route, ou Plank-Road, se sépare de la première à Dowdalls-Tavern, rencontre, à huit kilomètres plus loin, la maison isolée dite Parkers-Store, puis, à cinq kilomètres de là, l'église de New-Hope-Church. Après avoir traversé plusieurs ravins, dont les eaux forment le Mine-Run, elle se rapproche du Turnpike et atteint le village de Verdiersville, qui s'étend entre les deux routes, à neuf kilomètres de New-Hope-Church et à vingt-deux d'Orange. Plusieurs voies rattachent ces deux routes aux gués du Rapidan. Nous avons nommé celle de Germania-Ford, qui coupe le Turnpike au Wilderness-Tavern et se prolonge jusque sur le Plank-Road. Un chemin de bois, qui s'en sépare sur la rive gauche du Wilderness-Run, conduit à la mine, dite de Culpepper, située près de la rivière, et d'où l'on peut facilement gagner le gué du même nom. Deux chemins conduisent de Robertsons-Tavern, l'un, par des bifurcations successives, aux gués de Germania-Ford, de Jacobs-Ford et de Mitchells-Ford, au delà du Mine-Run; l'autre, beaucoup plus haut encore, à Raccoon-Ford et à Rapidan-

Station. Pour atteindre ces trois derniers passages de la rivière, on traverse le Mine-Run aux moulins dits Bartletts-Mill et Tinsleys-Mill et sur un pont, situé à un kilomètre seulement au-dessous de Rowers-Mill et non loin de la petite église appelée Zoar-Church[1], qui se trouve sur la rive gauche.

Lee a choisi pour ligne de défense principale la partie du Rapidan comprise entre le pont du chemin de fer et le Mine-Run. Quelques ouvrages élevés en face de chaque gué suffisent pour en interdire l'accès aux fédéraux. Des patrouilles de cavalerie observent tout le cours du fleuve et signaleront leur présence sur la rive opposée, à temps pour que l'on puisse leur opposer des forces considérables, s'ils ont l'imprudence de tenter ce passage. Ne pouvant à la fois couvrir Fredericksburg et Orange-Court-House, Lee, pour couvrir le nœud de chemins de fer de Gordonsville, abandonne la première de ces deux villes et les gués inférieurs du Rapidan. Il ramène son extrême droite en potence en arrière, sur la forte ligne du Mine-Run; et, refusant également son aile gauche, il la poste le

1. Il ne faut pas confondre ce *Zoar-Church* avec l'église de même nom située entre Chancellorsville et Fredericksburg. Bartletts-Mill est aussi appelé Barclays ou Bartleys-Mill. C'est sous ce dernier nom qu'il est désigné sur la planche XIX de notre atlas.

long du haut Rapidan, depuis le chemin de fer jusqu'à Liberty-Mills. Hill occupe la gauche, Ewell la droite. Quoique leur front, de crainte d'un mouvement tournant, soit très étendu, ils peuvent se concentrer rapidement, soit sur le haut Rapidan, soit sur le Mine-Run, grâce au chemin de fer d'Orange à Gordonsville et au Plank-Road, qui facilitent les mouvements parallèles à leur front et leur permettent de s'approvisionner, tout en observant le cours de la rivière. Lee, cherchant une position centrale pour son quartier général, l'a placé sur les flancs de Clarks-Mountain.

Meade, mieux renseigné que d'habitude, évalue les forces de son adversaire à cinquante-cinq mille hommes, nombre assez voisin du véritable, qui est de quarante-huit mille cent trente-huit, de toutes armes, présents sous les drapeaux. Il a même été informé d'un détail important. Les ouvrages défensifs, rapidement construits sur le front de cette armée, couvrent le Rapidan et la partie inférieure du Mine-Run; mais ils s'arrêtent à Bartletts-Mill, et aucun obstacle artificiel n'a été élevé sur le Turnpike ni sur le Plank-Road : faute grave, car ces deux larges voies restent ainsi ouvertes sur le flanc des confédérés.

Meade ne peut ni tourner la gauche de l'ennemi, de peur de découvrir Washington, ni l'aborder de

front, ni transporter sa base d'opérations sur le bas Rappahannock, puisque Halleck le lui défend. Il se décide à passer le Rapidan dans la partie de cette rivière que son adversaire renonce à défendre, et tentera de déborder sa droite pour l'attaquer à l'extrémité des deux routes parallèles. Il espère ainsi pouvoir vaincre le corps d'Ewell, avant que Hill soit arrivé à son secours, faire éprouver ensuite le même sort à ce dernier et, poussant l'armée ennemie devant lui, s'emparer de Gordonsville. Ce plan ressemble à celui que Hooker avait adopté pour la campagne de Chancellorsville, sauf qu'une fois arrivée dans le Wilderness, l'armée du Potomac fera face, non à gauche, mais à droite. Il présente les mêmes avantages et les mêmes difficultés. Il place cette armée sur le flanc des confédérés et les oblige à former une nouvelle ligne de bataille sur l'une de leurs ailes. Mais, pour réussir, il faut dissimuler ce mouvement à l'ennemi et le gagner de vitesse. Cette dernière condition est difficile à remplir; car la masse énorme d'hommes, de chevaux, de voitures, qui compose l'armée du Potomac devra, pour atteindre les deux routes, passer des gués peu accessibles et traverser une contrée où les chemins semblent avoir été tracés exprès pour égarer les voyageurs et retarder la marche

des troupes. Cette difficulté est signalée à Meade; mais, n'ayant pas le choix des opérations, il persiste dans son dessein, se flattant que ses lieutenants exécuteront ponctuellement les marches qu'il a combinées avec une incontestable habileté.

L'armée s'avancera sur trois colonnes. French, avec le 3e corps, prendra la tête de celle de droite, franchira la rivière à Jacobs-Ford, à deux kilomètres au-dessous de l'embouchure du Mine-Run, et se dirigera sur Robertsons-Tavern, où il se joindra au 2e corps. Celui-ci, formant la colonne du centre, sous les ordres de Warren, passera le gué de Germania-Ford, et, au lieu de prendre le chemin direct de Robertsons-Tavern, fera un détour jusqu'à Orange-Grove, sur la route de Chancellorsville, afin de gagner le Turnpike entre le Wilderness-Church et Robertsons-Tavern. Sykes, avec le 5e corps, ouvrira la marche de la colonne de gauche, traversera le Rapidan à Culpepper-Ford, suivra la route venant de Germania-Ford, jusqu'au point où elle s'embranche sur le Plank-Road, et, tournant alors à droite sur cette route, ira, si cela est possible, prendre position à Parkers-Store. La division de cavalerie de Gregg couvrira la gauche de l'armée, et formera ainsi l'extrémité de l'aile marchante. Passant à Elys-Ford, elle s'engagera dans la

route désignée sur notre carte comme le Brock-Road, la même que Jackson avait suivie pendant la bataille de Chancellorsville, et s'arrêtera à Corbins-Bridge, pont jeté sur la rivière de Pô, non loin de Todds-Tavern, lieu dont le nom est déjà connu du lecteur. Les deux autres divisions de cavalerie resteront en arrière. Custer observera, à droite, les passages du Rapidan et Merritt gardera les convois réunis à Richardsville, près du confluent de cette rivière et du Rappahannock. Meade, pensant avec raison qu'il rencontrera d'abord l'ennemi sur sa droite, et voulant pouvoir briser sa première résistance, pour ne pas lui laisser le temps de se concentrer, prescrit au 6e corps de suivre la marche du 3e ; la colonne conduite par French comprendra ainsi près de trente mille hommes. Newton, laissant une division à la garde du chemin de fer, marchera, avec les deux autres, sur la trace de Sykes, ce qui donnera à la droite environ vingt-cinq mille hommes. Le centre, se composant d'un seul corps et de l'artillerie de réserve, aura un effectif d'une dizaine de mille hommes. Ce plan a l'inconvénient de donner les meilleures routes aux colonnes les plus faibles et de faire passer la plus nombreuse par le chemin le plus étroit, le plus tortueux. Le mouvement devait commencer le 24 ; mais, une pluie

abondante ayant détrempé toutes les routes dans la journée du 23, il est définitivement fixé au 26 novembre. Après un automne beau et tardif, la mauvaise saison fait enfin sentir ses approches.

Meade compte que toute l'armée aura passé le Rapidan ce même jour, avant le coucher du soleil, et occupera, le lendemain 27, à midi, Robertsons-Tavern et Parkers-Store. Il a fait prendre, tant dans les sacs des soldats que dans les convois divisionnaires, huit jours de vivres et se trouvera ainsi, pendant une semaine, entièrement libre de ses mouvements. Chacune des trois colonnes est accompagnée d'un équipage de ponts : précaution fort sage, car la moindre crue peut submerger les gués.

Le 1er et le 6e corps, étant plus éloignés du Rapidan, passeront derrière le 5e et le 3e; chaque corps se mettra en marche à six heures du matin. Ainsi que Meade l'a calculé, le 5e corps, à gauche, et le 2e, au centre, arrivent avant dix heures sur le Rapidan. Mais la colonne de droite est en retard. Lorsque le 6e corps atteint Brandy-Station, il trouve le 3e encore occupé des premiers préparatifs du départ; plusieurs heures sont perdues avant que la colonne puisse se mettre en marche : retard impardonnable justement attribué par Meade au général French. Le 3e corps n'ar-

rive qu'à midi à Jacobs-Ford. Des difficultés imprévues entravent son passage. Les deux berges de la rivière sont escarpées, et une journée entière ne suffirait pas à tailler les rampes nécessaires au passage des voitures. French envoie son artillerie et son convoi à Germania-Ford, où la rivière est plus accessible. Mais il faut y descendre les bateaux et ce travail retarde de plusieurs heures l'établissement du pont.

Cependant Meade, qui accompagne Warren, craignant de démasquer trop tôt son dessein, ne permet pas au reste de ses forces de commencer le passage avant que la colonne de droite ait pris pied sur la rive méridionale. Cette prudence exagérée retarde les mouvements de toute son armée. Enfin, vers une heure et demie, il se décide à ne pas attendre plus longtemps et prescrit à Warren et à Sykes de préparer leur passage. Mais les eaux du Rapidan ont été grossies par les dernières pluies. A Germania-Ford, les premiers soldats du 2e corps ont de l'eau jusqu'au cou et ne gagnent la berge opposée qu'au milieu des plus grands dangers. Les gués étant impraticables, les pontonniers mettent leurs bateaux à l'eau; mais, toujours par suite de la crue, les ponts se trouvent être trop courts; et il faut, pour les rallonger, tailler, à la hâte, des chevalets dans les arbres de la forêt.

Pendant que les têtes de colonne sont ainsi retenues, les troupes qui les suivent avancent à petits pas, à mesure que la voie se dégage. Rien n'est plus fatigant que cette marche entrecoupée de longues pauses, pendant lesquelles on n'ose même pas faire le café, de peur d'être interrompu par le signal du départ. Les ponts sont enfin praticables. Sykes, à gauche, Warren, au centre, French, à droite, les traversent avant le coucher du soleil, avec une partie de leurs forces. Mais la nuit les arrête à peu de distance de la rivière. Le 2e corps atteint le Flat-Run à cinq kilomètres de Germania-Ford; la tête de colonne du 3e s'étant égarée, French finit par revenir au bord du fleuve, avec ses soldats fatigués. Il est plus de minuit lorsqu'il livre au 6e corps le passage du pont. La nuit entière s'écoule avant que toute l'armée ait laissé le Rapidan derrière elle. Elle a déjà perdu plus de douze heures.

Quelques troupes se mettent, il est vrai, en mouvement, le 27, dès l'aube, pendant que le reste prend un peu de repos; mais Lee est déjà sur ses gardes. Les démonstrations de Custer, du côté de Raccoon-Ford, ont éveillé son attention, et bientôt les cavaliers de Stuart lui ont signalé l'arrivée des colonnes fédérales sur le Rapidan. Pour tromper l'ennemi, des cavaliers se sont retirés sans échanger avec lui

un seul coup de fusil. Avant la fin du jour, Lee a pénétré le plan de son adversaire, et donne, pour le lendemain, tous ses ordres de marche. Hill, rassemblant son corps à Orange-Court-House, se dirigera par le Plank-Road sur Verdiersville. Pour laisser à l'armée le temps de se former dans la contrée, relativement ouverte, située à gauche du Mine-Run, Ewell passera ce ruisseau et attaquera l'ennemi au milieu des fourrés qui couvrent la rive droite. Il faut que la première rencontre ait lieu en pleine forêt dans les chemins de bois, où l'artillerie est impuissante et où tout combat se réduit au choc de deux têtes de colonne, quelles que soient les forces qui suivent.

Toute l'armée confédérée s'est ébranlée le 27, avant le jour; un froid vif et piquant fait regretter aux soldats les huttes grossières que leurs adversaires les obligent à quitter pour la seconde fois cet hiver. Lee est à cheval le premier. Il sort, à trois heures du matin, du bourg d'Orange, et dépasse rapidement les colonnes en marche sur le Plank-Road. C'est Stuart qu'il cherche : il le trouve à Verdiersville, reçoit son rapport et prend ses dispositions pour une rencontre qui semble imminente. Les fédéraux n'ayant pas encore paru sur les grandes routes, le 2e corps a le temps de passer le Mine-Run; Hill pourra ainsi

arriver sur ce cours d'eau. La ligne de défense est excellente ; toute l'armée l'occupera le lendemain 28. Les trois divisions du 2e corps marchent parallèlement sur trois colonnes. Early, à droite, suit le Plank-Road ; Rodes, au centre, a pris la route de Rapidan-Station, qui passe le Mine-Run près de Zoar-Church ; enfin Johnson, à gauche, traversera le ruisseau à Bartletts-Mills et rencontrera promptement les troupes ennemies qui ont franchi le Rapidan à Jacobs-Ford.

De leur côté, les soldats unionistes quittent sans regret le sol froid et humide sur lequel ils se sont étendus pendant quelques heures. Le 2e corps atteint, vers dix heures, le Turnpike, à Robertsons-Tavern ; poussant devant lui, à coups de canon, les cavaliers ennemis, il s'y établit sans difficulté, car Ewell n'a pas encore passé le Mine-Run. Sykes, couvert à gauche par Gregg, s'avance sur le Plank-Road, dans la direction de New-Hope-Church. L'aile marchante prend ainsi la position que son chef lui a assignée. Mais de nouveaux retards entravent la droite. La division Prince, partie avant le jour, ouvre la marche du 3e corps. Après un kilomètre sur la route de Tinsley's-Mill à Robertsons-Tavern, Prince arrive, vers neuf heures, près de la maison Morris, à une clairière où cette route se bifurque ; la branche de

droite va rejoindre, non loin de Bartletts-Mill, la route de Raccoon-Ford; celle de gauche conduit, par quelques détours, à Robertsons-Tavern ; les éclaireurs de la division confédérée Johnson, qui vient de passer à Bartletts-Mill, se montrent déjà sur la première. Prince entend au loin le canon de Warren et, pour le rejoindre sur le Turnpike, selon les ordres de Meade, il veut prendre à gauche ; mais, voyant l'ennemi à droite, il demande des instructions à French, qui est resté assez loin en arrière. Pendant deux heures, toute la colonne immobile attend en vain un avis de ce dernier, qui semble perdu dans l'épaisseur de la forêt. Enfin French ordonne à Prince de prendre à droite ; mais il écrit, en même temps, à Meade qu'il se trouve près du Turnpike, et qu'il s'arrête pour attendre Warren. Ce renseignement est manifestement faux; aussi reçoit-il, pour toute réponse, l'ordre formel d'amener son corps à Robertsons-Tavern ; car c'est lui que l'on attend pour commencer, sur les deux chaussées, le mouvement vers le Mine-Run. Il est onze heures. Tout le corps d'Ewell a passé ce cours d'eau. Early, qui suit le Turnpike, trouvant Warren déjà établi à Robertsons-Tavern, déploie toute sa division et réussit ainsi à intimider les fédéraux. Meade n'ose pas l'attaquer avant que la colonne du centre soit appuyée par

les deux autres. Sykes, à gauche, ne peut encore arriver en ligne; mais rien n'excuse les nouveaux retards de French. Après avoir enfin mis Prince dans la bonne voie, il change, encore une fois, son dessein et le dirige à droite, contre la brigade Halford, qui est en tête de la colonne ennemie. Meade, informé de ces nouvelles dispositions, renouvelle à French l'ordre impératif de venir à Robertsons-Tavern, et, si l'ennemi lui barre le chemin, de pousser au moins sa gauche jusqu'au Turnpike. Cependant les heures se passent; le 3e corps, immobile, ferme la route au 6e, et toute la droite est paralysée au moment où le succès de l'opération dépend de sa prompte exécution.

French reçoit, vers deux heures, l'ordre de Meade; il refuse de s'y soumettre, fait avancer Prince dans la direction de Bartletts-Mill, et se borne à déployer la division Carr, à gauche du chemin, dans la clairière, comme s'il pouvait ainsi atteindre la chaussée, dont il est séparé par plus de cinq kilomètres. Prince, laissant sa batterie dans la clairière, s'engage dans le fourré. Mais les lenteurs de French ont permis à Johnson de se préparer. Lorsque, vers trois heures, Prince engage sérieusement la lutte avec Halford, il le trouve soutenu par le reste de la division ennemie, et, après une lutte sanglante, il est rejeté

sur la clairière. Carr est engagé à son tour. Mais Johnson, par un vigoureux assaut contre sa gauche, fait plier la brigade Smith, déployée sur un front trop étendu dans le vain espoir de donner la main au 2e corps. Les deux autres brigades, à court de munitions, vont suivre son exemple, et le reste de la colonne, serrée entre deux murs de verdure, ne pourra secourir les troupes si mal engagées. Heureusement Birney a pu déployer les siennes; il prend la place de Carr, et, avec quelques pièces d'artillerie, arrête l'ennemi. Johnson d'ailleurs a atteint son but : il a empêché les fédéraux d'achever leur mouvement. Ce combat meurtrier lui a coûté plus de cinq cents hommes; les pertes des unionistes sont d'environ sept cents tués et blessés. La nuit trouve les combattants en présence. French se laisse surprendre par elle dans les positions qu'il n'a pas su quitter à temps; l'obscurité rend tout mouvement de troupes impossible au milieu du labyrinthe de la forêt. Dans la journée du 27, la colonne de droite n'a donc pu parcourir les douze kilomètres qui séparent Jacobs-Ford de Robertsons-Tavern. Ce résultat déplorable, que Meade, dans son rapport, attribue uniquement à la conduite de French, suffirait pour faire échouer tout le plan de campagne. En effet, Warren au centre, attendant la

droite, ne dépasse pas Robertsons-Tavern, et Meade, craignant d'aventurer sa gauche, retient Sykes près de New-Hope-Church.

Les confédérés ont profité de la lenteur de leurs adversaires. Pendant que Johnson combat à droite, Early et Rodes se sont avancés sur les deux routes qui se réunissent à Robertsons-Tavern. Ainsi menacé par deux fortes divisions, Warren a déployé celle de Hays à cheval sur la chaussée, et celle de Webb à droite, en travers de la route de Rapidan-Station; mais des deux côtés on évite de prendre l'offensive sur un terrain qui oblige l'assaillant à marcher absolument à tâtons. Meade, craignant que les confédérés ne profitent des deux routes pour se réunir devant Robertsons-Tavern, ordonne à Newton, qui devait suivre Sykes sur le Plank-Road, de prendre le Turnpike pour venir renforcer Warren. Les deux divisions du 1er corps atteignent cette position centrale vers le soir. Gregg est à Parkers-Store. Il comptait continuer sa marche vers le sud, jusqu'à Corbins-Bridge; mais il a trouvé sur le Plank-Road le général Rosser, avec une partie de la cavalerie de Stuart, et, après un vif engagement, il l'a suivi dans une direction opposée, jusqu'à New-Hope-Church. A son tour, Rosser, renforcé, l'a obligé à chercher un appui auprès de Sykes, qui s'avance

sur ses traces. Il s'établit, avec le 5e corps, aux environs de New-Hope-Church.

Le 27 au soir, Lee a conjuré le danger principal qui le menaçait; le corps de Hill est arrivé sur le Mine-Run : la concentration de son armée est assurée. Ewell reçoit l'ordre de se replier dans la nuit et de prendre position à gauche du 3e corps, sur le cours inférieur du Mine-Run. L'audace avec laquelle il s'est porté en avant le 27 n'a pas seulement retardé la marche des unionistes, elle les a trompés sur ses intentions. Meade se persuade que les confédérés veulent écraser sa droite pour l'isoler du Rapidan, et, afin de parer cette attaque, il renonce à étendre sa gauche sur le Plank-Road. Ordre est donné à Sykes de revenir sur le Turnpike à Robertsons-Tavern, où Newton a déjà apporté à Warren le renfort de ses deux divisions. Le 6e corps quittera la droite pour grossir également la colonne du centre, qui comprendra toute l'armée à l'exception du 3e corps. Meade sacrifie ainsi son projet de tourner les défenses du Mine-Run à la vaine espérance de voir l'armée ennemie s'exposer par une manœuvre imprudente.

Le 28 au matin, les deux divisions du 1er corps, se plaçant à gauche du 2e, forment avec lui, à cheval sur le Turnpike, une ligne de bataille qui s'avance

vers l'ouest, tantôt déployée, le plus souvent en colonnes parallèles. La droite reprend la marche interrompue la veille; le 3e corps, passant derrière le 2e, le suit vers Rowes-Mill; le 6e change également de direction à hauteur de l'aile droite de Warren, sur laquelle il se forme en ordre de combat, pour marcher vers le Mine-Run par les sentiers qui sillonnent la forêt. Mais l'ennemi, que les fédéraux espéraient surprendre dans les bois, a disparu : et, lorsqu'ils atteignent la crête, qui, entre Rowes-Mill et Bartletts-Mill, domine le Mine-Run de plus de trente mètres, ils aperçoivent en face d'eux toute l'armée confédérée, établie sur la rive opposée. A leurs pieds, le ruisseau inonde une partie de la vallée. La pluie qui l'a grossi, interrompue pendant deux jours, vient de reprendre, et les chemins de bois sont déjà presque impraticables; l'artillerie et les troupes qui ne sont pas en première ligne s'embourbent à chaque pas. Enfin, une brume, qui s'épaissit graduellement, rend tous les objets indistincts et exagère les distances. Pendant que le 3e corps, passant derrière la ligne de bataille, se place à gauche du 1er et que Sykes, revenu par une marche de nuit à Robertsons-Tavern, s'avance en colonne sur le Turnpike, les généraux unionistes relèvent les positions ennemies et cherchent les points faibles qu'ils pourront assaillir.

Le temps qu'ils emploient ainsi n'est pas perdu pour leur adversaire. Hill, arrivé le 27 au soir, avec tout son corps, après une fort longue marche, s'est posté à droite d'Ewell, et, comme lui, derrière le Mine-Run. Toutefois, si l'armée confédérée est réunie, rien n'est préparé pour la défense de ce terrain nouveau : les fédéraux peuvent encore, ce jour-là, attaquer les sudistes à armes égales, au-dessus de Bartletts-Mills. Mais ceux-ci travaillent pendant que Meade et ses lieutenants regardent et réfléchissent. Le 28 au matin, les officiers du génie de chaque division confédérée ont tracé, à la hâte, les ouvrages destinés à couvrir leur front et à abriter leur artillerie. Les arbres des lisières tombent en rangs serrés, des lignes de terre fraîchement remuée garnissent bientôt la crête des collines. Lee dirige lui-même ces travaux. Le soir, lorsque les généraux unionistes se réunissent dans la tente de leur chef, ils constatent que les positions des confédérés, sur la rive gauche du Mine-Run, se flanquent réciproquement, commandent toute la vallée, sont déjà hérissées de défenses, et qu'on ne peut songer à les aborder de front.

Il faut cependant prendre un parti; car chaque heure passée dans l'immobilité diminue les chances des fédéraux. Il ne leur reste qu'à tourner la vallée du

Mine-Run en se rapprochant de ses sources, et en revenant sur le Plank-Road, si imprudemment abandonné la veille. Warren, qui a proposé ce plan, se charge de diriger l'extrême gauche de l'armée. Il tâtera la droite de l'ennemi, l'ébranlera par ses attaques ou manœuvrera pour la tourner, dût-il pour cela s'étendre, au sud, jusqu'à Frederickshall. Il est renforcé par la division Terry, retirée provisoirement à Sedgwick ; ses hommes reçoivent plusieurs jours de vivres et des cartouches, car les convois ne pourront les suivre; il n'emmènera avec lui que trois batteries d'artillerie.

Il se met en route le 29 au matin. La marche est longue et difficile; car on ne peut suivre le Turnpike, encombré par les troupes, les voitures qui se dirigent vers l'ouest, et, pour gagner New-Hope-Church, on suit une traverse déjà défoncée par le passage de Sykes en sens contraire. Sur le Plank-Road, Warren déploie deux brigades de Caldwell, et s'avance en poussant devant lui les patrouilles du corps de Hill. Il arrive enfin en présence de ce corps, dont les positions sur le Mine-Run sont moins fortes que celles d'Ewell et encore dépourvues de défenses artificielles. Toutefois il n'ose pas les attaquer avec ses seules têtes de colonne, d'autant plus que l'ennemi se montre derrière lui. Sur la route dite le Catharpin-Road, Rosser a si vivement

attaqué la cavalerie de Gregg, que Terry a été obligé de détacher, pour la secourir, la brigade Shaler. Warren s'efforce de déborder la droite des confédérés; mais, à mesure qu'il s'étend vers le sud, Hill, devinant son dessein, prolonge de même sa ligne de bataille. Webb, du 2e corps unioniste, déploie, à droite, une brigade pour se relier, sur le Turnpike, à Prince, du 3e, et fait appuyer par une autre brigade à gauche la division Caldwell, qui, à cheval sur le remblai inachevé du chemin de fer, s'étend, à huit cents mètres au sud du Plank-Road jusqu'au Catharpin-Road et termine ainsi la ligne de Warren à vingt-quatre kilomètres au nord de Frederickshall. Lorsque enfin ses troupes sont en place, Warren n'a que le temps, avant la nuit, d'examiner les positions de Hill sur le Mine-Run. L'attaque ne pourra avoir lieu que le lendemain 30.

Pendant qu'il exécutait ce mouvement, tout le reste de l'armée est demeuré immobile; les arrière-gardes ont rejoint leurs corps, les traînards ont reparu, l'on a fait une distribution de vivres. Les reconnaissances de la ligne ennemie ont donné des résultats encourageants. La division Howe, du 6e corps, qui occupe l'extrême droite fédérale dans la direction de Bartletts-Mills, déborde l'aile opposée de l'ennemi. Un coude de la vallée permet de croiser des feux

d'artillerie sur l'extrémité de cette aile ; les pentes qu'elle occupe semblent accessibles ; un bois sur la rive droite offre un abri pour préparer l'attaque et dissimuler les réserves. Meade, qui a cherché en vain le point faible de la ligne ennemie, reçoit avec joie, vers six heures du soir, le rapport de Howe. Le point désigné par celui-ci sera assailli, le lendemain 30, par le 6e corps, avec l'appui du 5e, pendant que la gauche prendra également l'offensive. Warren, qui est venu en personne chercher les ordres de son chef, affirme que l'ennemi, de ce côté, ne s'appuie à aucune défense naturelle ou artificielle. Il se fait fort de le déloger le lendemain matin, si Hill ne le prévient point par une prompte retraite. Plein de confiance dans cet avis, Meade prescrit aux divisions Carr et Prince d'aller, par une marche de nuit, porter à vingt-six mille hommes les forces avec lesquelles Warren doit frapper le coup décisif. Sykes appuyant à droite pour soutenir l'attaque de Sedgwick, le centre n'est plus occupé que par les deux divisions du 1er corps et celle de Birney du 3e. Ces troupes ne s'ébranleront que si la ligne ennemie a été rompue d'un côté ou de l'autre.

Pendant la nuit, Warren et Sedgwick préparent les attaques qui leur ont été confiées ; celle du pre-

mier aura lieu à huit heures du matin. Aussitôt après, l'artillerie fédérale ouvrira le feu sur toute la ligne, et, à neuf heures, les positions de l'extrême gauche sudiste seront assaillies par Sedgwick. Il masse la division Howe dans le bois situé en face de ces positions ; ses batteries se postent pendant la nuit ; des vivres et des munitions sont distribués aux troupes. Warren, de son côté, a mis en bataille, sur un front de quinze cents mètres, ses cinq divisions, formées cha cune sur deux ou trois lignes de profondeur ; Terry, à gauche, occupe le Catharpin-Road ; Hays et Webb, du 2e corps sont, l'un au sud, l'autre au nord du chemin de fer inachevé ; Prince est à droite de Webb ; Carr le relie au Plank-Road ; Caldwell, du 2e corps, est en réserve sur cette route.

Les démonstrations que Warren a faites sur le Mine-Run, le 29 après-midi, qui lui ont coûté une vingtaine d'hommes, ont naturellement attiré l'attention de Hill vers son extrême droite, qu'il s'est empressé de renforcer. La concentration des forces fédérales au sud du Plank-Road pouvait d'autant moins lui échapper que Warren, loin de les dissimuler s'est appliqué, au contraire, en les plaçant en vue de l'ennemi et en allumant de grands feux, à les faire paraître plus considérables encore qu'elles ne l'étaient

réellement. Lui-même a raconté le fait, sans expliquer le but de cette tactique, incompréhensible la veille d'une attaque. S'il espérait intimider l'ennemi, il se trompait gravement. Hill, bien averti, ramène toutes ses forces au sud du Plank-Road, opposant ainsi environ vingt mille hommes aux vingt-six mille de son adversaire, et élève, à la hâte, quelques épaulements. Un simple ruisseau et un espace d'environ cinq cents mètres séparent les combattants. La nuit est longue et froide.

Le jour, impatiemment attendu de part et d'autre, paraît enfin. Les soldats confédérés et leur chef sont pleins de confiance. La manœuvre de Meade a été déjouée. L'armée sudiste, massée derrière le Mine-Run, présente partout un front redoutable; les épaulements, ébauchés la veille par Hill, ont été achevés pendant la nuit; les canons, qui étaient dissimulés dans les bois, se montrent sur toutes les hauteurs.

Les fédéraux étudient avec attention, puis avec inquiétude, les positions auxquelles ils vont avoir à donner l'assaut. Presque tous ont vu Fredericksburg et Gettysburg; ils savent, par une double expérience, qu'un échec sanglant est réservé à celle des deux armées qui prend l'offensive dans de pareilles conditions. On raconte que la plupart d'entre eux eurent

soin, le 30 au matin, de piquer sur leur vareuse un morceau de papier portant leur nom. Ils voulaient qu'en ensevelissant leurs cadavres, on pût placer ce nom sur la terre fraîche qui allait recouvrir leur sommeil éternel. Aucune espérance de gloire ne les occupait à cette heure suprême ; mais ils tenaient à s'assurer sur ce sol lointain la modeste épitaphe qui permet à la famille du soldat de distinguer ses restes, au lieu d'avoir à s'agenouiller près de la fosse commune. C'est ainsi, dit-on, qu'ils manifestèrent silencieusement la conviction qu'on allait leur demander un sacrifice inutile. Si ce n'est qu'une légende, car les légendes se font vite parfois, elle mérite d'être citée, parce qu'elle peint parfaitement le caractère de l'armée du Potomac.

Dans peu de minutes, il sera huit heures ; chacun n'attend plus que le signal définitif ; les visages sont graves mais résolus. Warren cependant a été frappé encore plus que ses soldats de l'aspect formidable des positions ennemies : celles qui semblaient à peine défendues la veille au soir sont hérissées de canons. Peut-être son premier examen avait-il été trop superficiel. Il aurait dû prévoir qu'en faisant parade de ses forces le 29 au soir, et en laissant à l'ennemi quatorze heures de répit, il l'invitait à se mettre sur

ses gardes. Mais Warren ne perdra pas son temps en vains regrets : il a le coup d'œil rapide, le jugement juste, et ne craint pas la responsabilité. Son opinion est promptement faite : l'attaque confiée à ses soins ne peut réussir, et il n'hésite pas à la suspendre. Il lui faut un grand courage moral pour prendre cette résolution ; car on lui pardonnera plus facilement, il le sait, l'audace malheureuse que la prudence la mieux justifiée. L'heure fatale est arrivée : les régiments sous les armes ne reçoivent aucun ordre ; attente pénible pour ceux qui sont prêts à marcher au-devant de la mort et qui excite d'abord chez eux une impatience fébrile. Mais bientô on devine les sages hésitations de Warren ; on se murmure à l'oreille que l'attaque est abandonnée, et aussitôt chacun oublie les combats futurs, les souffrances présentes, pour ne songer qu'à la famille absente, au foyer tant désiré.

Cependant, sur tout le front de l'aile droite, l'artillerie fédérale a ouvert le feu exactement à huit heures ; son tir incommode les confédérés, qui lui ripostent sans succès. Birney, toujours entreprenant, a poussé ses tirailleurs en avant : ils ont déjà franchi le Mine-Run et délogé l'ennemi des trous de loup qu'il occupait sur la rive gauche. Les canons de Sedgwick concentrent leurs projectiles sur le point que le

6e corps va aborder. On s'étonne de ne rien entendre à gauche, lorsque, à neuf heures moins dix minutes, une dépêche de Warren annonce à Meade la grave résolution qu'il vient de prendre et demande au général en chef de venir en apprécier par lui-même les motifs. Aussitôt l'ordre est donné à l'artillerie de cesser le feu, à Birney de rappeler ses tirailleurs, à Sedgwick de ne pas mettre ses troupes en mouvement. L'attaque de droite étant subordonnée à celle de gauche, Meade n'hésite pas à donner ce contre-ordre. Peut-être a-t-il tort. Les huit divisions fédérales réunies près du Turnpike n'ont devant elles que le corps d'Ewell, depuis que Hill a concentré toutes ses forces sur le Plank-Road en face de Warren. Les deux armées sont divisées ainsi chacune en deux groupes, séparés l'un de l'autre par un espace de six à sept kilomètres, et Lee ne peut pas plus promptement renforcer sa gauche que Meade sa droite. Les troupes fédérales, prêtes à l'attaque de ce côté, réussiraient peut-être, et sont vivement désappointées de l'inaction qui leur est imposée.

Meade a promptement rejoint Warren ; il approuve et confirme sa décision. Pour rester fidèle à son plan de campagne, il devrait manœuvrer encore plus au sud, afin de déborder la droite ennemie. Mais les

seules routes qui traversent cette contrée se dirigeant de l'est à l'ouest, il ne trouverait que des chemins de bois détrempés par la pluie; en s'éloignant du Rapidan, il expose ses communications aux dangers des crues subites, fréquentes dans cette saison ; les vivres étant épuisés, il faudrait faire venir le grand convoi de Richardsville ; enfin il cesserait de couvrir la capitale, contrairement aux instructions formelles de Halleck. Il ne lui reste donc qu'une chance favorable : c'est de se concentrer de nouveau sur le Turnpike, pour attaquer la gauche de Lee avant qu'elle ait été renforcée. Il donne aussitôt l'ordre aux deux divisions du 3e corps de rejoindre celle de Birney ; à Sykes et à Sedgwick, de se masser auprès d'elles.

Mais les confédérés sont préparés, sur toute leur ligne, à recevoir leurs adversaires. Ceux-ci ont encore une fois voulu concilier deux conditions incompatibles à la guerre : ils ont prétendu surprendre un ennemi vigilant et se donner cependant tout le temps nécessaire pour examiner ses positions. La journée du 30 a permis à Lee d'achever les travaux qui rendent tout son front inexpugnable. Lorsque les troupes fédérales, qui ne se sont réunies sur le Turnpike qu'après le coucher du soleil, aperçoivent, la lendemain matin, les obstacles nouveaux qui hé-

rissent ce front, le doute n'est plus possible. Si Meade était libre de ses mouvements, il se déroberait à l'ennemi pour marcher sur Fredericksburg et tirerait ainsi un parti utile de ce début de campagne ; mais un ordre absurde le lui interdit formellement. Il ne reste donc plus qu'à ramener l'armée dans ses cantonnements. Afin de dissimuler cette retraite, le mouvement ne commencera que le soir du 1er décembre.

Cependant Lee, après avoir profité du répit que ses adversaires lui accordaient, et les avoir attendus avec confiance, commence à s'impatienter : peut-être craint-il que Meade ne lui échappe pour gagner Fredericksburg. Deux divisions s'avancent sur le Plank-Road, le 2 au matin : elles ne trouvent personne devant elles. Les fédéraux, tristes et silencieux, ont profité de cette longue nuit d'hiver pour regagner les gués du Rapidan et les ont franchis dans la matinée. La retraite a été bien conduite. Le 3 au matin, l'armée unioniste rentre dans ses cantonnements. Lee, bientôt informé du passage par les éclaireurs de Stuart, arrête ses troupes et les ramène dans leurs anciennes positions. Il éprouva, dit-on, un vif désappointement de voir les fédéraux s'évanouir, en quelque sorte, au milieu de la forêt, comme un brouillard d'automne, sans que ses agiles cavaliers aient pu ramasser un canon, un caisson, une ambulance.

Dans cette campagne si courte et si peu sanglante, il a inauguré le système de défenses improvisées qui lui permettra, l'année suivante, de tenir tête à Grant. Les pertes énormes que celui-ci éprouvera devant des positions moins bien préparées que celles du Mine-Run, seront la justification de la résolution prise, le 30 novembre, par Meade et par Warren, qui ne disposaient pas, comme lui, de toutes les forces de la République. Les retards de French le 26 et le 27, la fausse manœuvre du 28, enfin la lenteur de tous les mouvements des fédéraux, furent les causes immédiates de l'insuccès d'une opération bien combinée d'ailleurs, il faut le dire. Cependant Meade avait d'autres reproches à se faire : French n'avait pas sa confiance, il avait le droit de demander son remplacement ; il aurait pu exiger que Halleck lui accordât toute liberté d'action ; enfin il aurait dû obtenir de ses chefs de corps plus de promptitude dans leurs mouvements et leur donner l'exemple en consacrant moins de temps à ses reconnaissances. D'ailleurs la saison rendait le succès presque impossible : les pluies d'hiver pouvaient, d'un jour à l'autre, transformer chaque ruisseau en un obstacle infranchissable, les brouillards, les longues nuits, étaient, dans cette contrée inconnue aux unionistes, tout à l'avantage de la défense.

Instruits par cette expérience, les fédéraux attendront l'anniversaire de Chancellorsville pour reprendre les opérations actives sur le Rapidan, et le mois de décembre ne sera marqué que par d'insignifiantes rencontres de cavalerie. Le 11, un régiment fédéral quitte Williamsburg dans la péninsule de Virginie, passe le Chickahominy, atteint, le 12, le bourg de Charles-City-Court-House, enlève une centaine de recrues confédérées et revient aussitôt à son point de départ. Peu après, c'est dans la vallée de Virginie que les fédéraux tentent un coup de main, malgré la rigueur de la saison. Profitant de ce qu'Imboden a été appelé à l'ouest du Shenandoah pour combattre Averill, le colonel Boyd, avec le 1er régiment de cavalerie de New-York, quitte les bords du Potomac, pour donner la chasse aux petites bandes de francs tireurs qui errent dans cette riche contrée. Il atteint, sans opposition, New-Market, et est enfin arrêté par un détachement de la division Early, établie à Staunton depuis la fin de la campagne. Il échappe aux confédérés par une prompte retraite. Pendant ce temps, le général sudiste Rosser a fait, avec quelques hardis cavaliers, le tour de l'armée de Meade, en passant le Rappahannock près de Fredericksburg pour arriver à Front-Royal. Il n'a pu dé-

truire ni les dépôts fédéraux ni le chemin de fer; mais il arrive à point pour renforcer les confédérés dans la vallée du Shenandoah. Pleasonton, craignant à la fois pour Boyd et pour Averill, fortement engagé dans la Virginie occidentale, lance sur les traces de Rosser quatre régiments de la division de cavalerie Gregg. Le colonel Smith, qui les commande, quitte Bealeton le 21 décembre, gagne, par Sulphur-Springs, le village de Sperryville, force, le lendemain, le col de Thorntons-Gap, met en fuite, le 23, un parti confédéré, près de Luray, et, passant le Shenandoah, pénètre dans une gorge presque inaccessible du Massanuten-Mountain, appelée Fort-Valley, au fond de laquelle le plus hardi des chefs de bandes sudistes, le major Gillmor, a établi ses dépôts. Après avoir dispersé la garde et détruit le matériel, Smith revient sur ses pas et, par Little-Washington, rentre, le jour de Noël, dans les lignes unionistes.

Avant de terminer ce chapitre, il nous faut dire un mot des expéditions et des combats dont la Virginie occidentale fut le théâtre pendant les six derniers mois de l'année 1863. Les petits corps qui portent les couleurs des deux partis continuent à guerroyer entre l'Ohio et les Alleghanies sans que les grandes batailles qui se livrent à l'est ou à l'ouest semblent avoir la

moindre influence sur la lutte qu'ils ont engagée depuis les premiers jours de la sécession.

Toutefois l'invasion de la Pennsylvanie a mis trêve pendant un mois à cette guerre locale, suspendue faute de combattants. Jones et Imboden accompagnent l'armée de Lee; Kelly, avec la plus grande partie des troupes fédérales qui occupaient la Virginie occidentale, garde le haut Potomac. Dès que Lee a repassé ce fleuve, les unionistes se préparent à reprendre l'offensive sur la chaîne des Alleghanies. Nous ne nous occuperons ici que des opérations accomplies en Virginie; celles dont le Tennessee oriental fut le théâtre appartiennent à un autre chapitre, car elles sont liées intimement à la lutte engagée autour de Chattanooga.

Rappelons, en quelques mots, la configuration de la Virginie occidentale. La chaîne principale des Alleghanies forme, entre les deux brèches ouvertes par les eaux du Potomac au nord et du New-River au sud, une muraille infranchissable aux armées, sauf en un seul point, au centre, où une route praticable, venant de Buckannon et de Beverly à l'ouest, traverse la montagne entre l'auberge du Travelers-Repose et Monterey. Pour pénétrer dans la région agreste, comprise entre l'Alleghany et le Blue-Ridge,

les fédéraux sont donc obligés, soit de partir des bords du Potomac, soit de franchir les cols voisins du Travelers-Repose, soit encore de suivre l'une des routes dont le nœud central est à Lewisburg, à l'ouest de l'Alleghany, très près du New-River, et qui traversent la chaîne dans sa partie la moins abrupte. Ces routes descendent à l'est dans les vallées parallèles, les unes pauvres et étroites, les autres riches et larges, dont les eaux se réunissent pour former le Jacksons-River, connu plus bas sous le nom de James-River. Sauf le salpêtre, les armées confédérées ne tiraient que peu de ressources du pays compris entre le Potomac et le New-River. Les expéditions unionistes, pour avoir un but vraiment utile, devaient être dirigées vers la région, plus méridionale, d'où descendent à l'est le Roanoke, à l'ouest le New-River, au sud le Cumberland. C'est là, en effet, que passe le chemin de fer appelé le Virginia-and-East-Tennessee-Railroad, dont nous l'avons montré ailleurs l'importance au point de vue militaire. Cette ligne a déjà été atteinte une fois par Carter, à la fin de l'année 1862 ; sa destruction sera désormais le véritable objectif des unionistes dans la Virginie occidentale.

Ils ne perdent pas de temps pour se mettre en campagne. Les confédérés ont passé le Potomac le

13 juillet au soir ; le même jour, toutes les forces mobiles que leurs adversaires ont conservées dans la vallée du Kanawha se préparent à interrompre le chemin de fer du Tennessee. La petite colonne, composée de deux régiments, l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie montée, sous les ordres du colonel Toland, quitte Brownsville, sur les bords de l'Ohio, suit le Coal-River, et prend, à droite, la seule route qui traverse cette contrée, pour gagner, par la montagne de Guyandotte, le misérable village d'Oceana ; de là, elle pénètre dans l'Alleghany par la vallée du Tug-Fork, l'un des affluents du Sandy-River, et arrive, le 17, au bourg de Jeffersonville, près de la source du Clinch-River, où elle enlève un dépôt de trente-cinq hommes. Les fédéraux, reprenant, après une nuit de repos, leur marche rapide, gravissent successivement les grandes arêtes de la chaîne principale et descendent enfin, au bourg de Wytheville, dans la large vallée arrosée par un affluent de la rive gauche du New-River, que suit le chemin de fer du Tennessee. Jusqu'alors, ils n'ont rencontré aucune résistance ; mais la direction prise depuis Jeffersonville a révélé leur dessein, et les confédérés ont réuni, à la hâte, à Wytheville, tous les détachements qui se trouvent aux environs. Les habitants, presque tous armés, se

joignent à eux, et, lorsque les premiers escadrons unionistes du 2e Virginie entrent au galop dans les rues, ils sont accueillis par un feu meurtrier, parti de toutes les fenêtres, qui jette le désordre dans leurs rangs; le reste du régiment vient les soutenir, charge à travers la ville, enlève deux canons placés en batterie sur la place et atteint un petit pont sur lequel la voie ferrée passe pour entrer dans la cité. Les fédéraux brûlent le pont et coupent ainsi la voie; mais leur position devient bientôt critique; le chemin de fer amène deux cents hommes de renfort aux sudistes, qui s'avancent de maison en maison, à l'abri des balles ennemies. Les officiers fédéraux servent de point de mire aux adroits chasseurs virginiens. Le colonel Powell, commandant la cavalerie unioniste, est grièvement atteint. Malgré l'arrivée de Toland avec le 34e Ohio, les fédéraux, chassés de toutes les rues, sont obligés de se réfugier sur la place principale; Toland est bientôt frappé à mort; le nombre des blessés augmente rapidement. Les unionistes, pour écarter les ennemis qu'ils ne peuvent atteindre, mettent le feu aux maisons et battent en retraite, abandonnant, avec leurs blessés, les canons qu'ils ont pris. Les confédérés, les poussant hors de la ville, délivrent leurs prisonniers et enlèvent une partie de l'escorte.

Quoique mollement poursuivis, la situation des fédéraux est critique. Le pont qu'ils ont brûlé est si facile à rétablir, qu'on peut considérer leur expédition comme manquée ; le combat de Wytheville a été pour eux un échec complet ; les ordres que Toland portait sur lui sont écrits dans un chiffre dont personne ne possède la clef. Il faut donc que son successeur, le lieutenant-colonel Franklin, ramène ses soldats, par la route la plus courte, dans la vallée du Kanawha. C'est naturellement sur cette route que les confédérés vont les attendre. Elle se dirige au nord, passe les montagnes dites East-Mountain et aboutit à Raleigh-Court-House. Les fédéraux, qui ont épuisé leurs provisions, marchent deux jours, en se nourrissant de ce qu'ils peuvent ramasser dans cette contrée presque déserte. Lorsqu'ils atteignent l'East-Mountain, les cavaliers ennemis prétendent leur en défendre l'accès ; mais ils ont toute l'énergie du désespoir et s'ouvrent le passage par une charge vigoureuse. Les obstacles naturels de la route les retiennent davantage : il leur faut, au milieu d'une nuit obscure, gravir puis descendre des pentes abruptes et rocheuses ; les chevaux épuisés ne peuvent plus porter leurs cavaliers.

La colonne débouche enfin sur le versant occidental de l'Alleghany ; mais le pays est si pauvre, que

les soldats unionistes ne peuvent trouver de quoi apaiser leur faim. Après quatre jours de jeûne, ils atteignent Fayetteville sur le Kanawha, se traînant à peine et privés, pour la plupart, de leurs montures, mortes de misère. Toutes ces souffrances ont été inutiles; l'expédition est demeurée sans résultat parce qu'elle a été entreprise avec trop peu de monde.

Aussi les fédéraux attendent-ils pour la renouveler qu'ils puissent disposer de forces plus considérables. Le mois d'août est arrivé : toute crainte d'un retour offensif de Lee sur le Potomac semble dissipée; Imboden s'est retiré sur le cours supérieur du Shenandoah. Kelley, désormais libre de ses mouvements, organise une expédition destinée à envahir le centre de la région montagneuse. Averill, qui commande sous ses ordres une brigade de cavalerie, pénétrera dans les arêtes occidentales de l'Alleghany par le Travelers-Repose, et descendra jusqu'à Lewisburg, où le général Scammon lui amènera toutes les troupes disponibles qui se trouvent dans la vallée du Kanawha. Ces forces combinées pourront s'avancer, sans crainte, jusqu'au cœur du pays ennemi ; si Averill marche au sud, il atteindra même facilement le chemin de fer du Tennessee. Cette ligne a, dans ce moment, une importance particulière; car elle amène à l'armée de

Bragg les renforts que le gouvernement de Richmond lui envoie : c'est elle qui vient de servir à transporter dans l'Ouest le corps de Longstreet; aussi les confédérés se sont-ils mis en mesure de la protéger. Le général Samuel Jones[1] est chargé de la défense des montagnes avec une forte division, composée d'infanterie et de cavalerie. L'une de ses brigades, sous les ordres du général Jackson, désigné souvent par le sobriquet de *Mudwall* ou mur de boue, pour le distinguer de son illustre homonyme *Stonewall* ou mur de pierres attend Averill dans la haute vallée du Greenbrier-River. Il est repoussé, à la suite d'engagements partiels, au delà de la chaîne principale de l'Alleghany, sur celle qui s'étend à l'est de Warm-Springs et du Jacksons-River; et les fédéraux, après avoir descendu quelque temps le cours de cette rivière, tournent à droite, pour gagner, par White-Sulphur-Springs, le bourg de Lewisburg, où ils ont donné rendez-vous à Scammon. Mais, avant d'arriver premier de ces deux points, station thermale très fréquentée autrefois, ils trouvent le général Jones, qui, avec la brigade du colonel Potter et quelques canons, leur barre le chemin. Les confédérés ont pris une

1. Il ne faut pas le confondre avec W. Jones, qui commande une brigade dans la cavalerie de Stuart.

très forte position sur une colline que la route gravit après avoir passé le ruisseau de Rocky-Springs. Pendant toute la journée du 26 août, Averill essaye en vain de les déloger. Espérant que Scammon viendra prendre ses adversaires à revers, il renouvelle l'attaque le 27 au matin. Mais Scammon ne paraît pas, car il n'a pas atteint Lewisburg; Jones, enhardi, l'attaque à son tour, et, vers midi, Averill, craignant de voir sa petite troupe acculée dans l'une des gorges de cette contrée montagneuse, se décide à reprendre la route du Nord. Il a perdu près de cent cinquante hommes; les confédérés plus de deux cents. Les unionistes abandonnent une centaine de blessés, un canon brisé et s'arrêtent à Huttonsville, près de Beverley, sur le versant occidental de l'Alleghany.

Deux mois se passent sans qu'aucun des deux partis sorte de son inaction. Enfin, stimulé sans doute par la nouvelle que Meade va franchir le Rappahannock et se rapprocher ainsi des montagnes, Averill quitte, le 1er novembre, Beverley, avec une colonne composée de soldats des trois armes. Il devra, comme au mois d'août, se rendre à Lewisburg, pour y rallier les troupes établies dans la vallée du Kanawha, qui lui seront amenées par le colonel Duffie.

A peine entré, par le Travellers-Repose, dans la riche

vallée du Greenbrier, Averill y retrouve Jones, son ancien adversaire. Celui-ci a dispersé ses troupes, pour leur faire prendre leurs quartiers d'hiver; surpris par la marche rapide des fédéraux sur Huntersville, il ne peut se replier vers l'est, et se voit obligé, pour rassembler ses forces, de les ramener au sud, par la route de Lewisburg. La brigade qui avait combattu à Rocky-Springs sous Potter, et dont le général Echols a repris le commandement, se trouve dans cette ville; il la conduit au-devant d'Averill, avec une partie de celle de Jenkins, pendant que Jackson, qui est resté avec sa brigade à la hauteur de Huntersville, se replie rapidement au-devant de lui. Le 6 novembre, après avoir vivement pressé, à Mill-Point, l'arrière-garde de Jackson, auquel il cherche à couper la retraite, le général unioniste trouve, à cinq kilomètres au sud de Hillsboro, toutes les forces confédérées établies, comme à Rocky-Springs, dans une position parfaitement choisie, sur la route de Lewisburg. C'est une arête appelée le Droop-Mountain, qui, se détachant de la chaîne du Greenbrier-Mountain, se dirige, à l'est, jusqu'au bord de la rivière de Greenbrier, fermant complètement la vallée sur la rive gauche. La route qui suit cette rive gravit, en lacets, le versant septentrional du Droop-Moun-

tain, pour redescendre de l'autre côté et remonter ensuite sur le flanc d'une autre hauteur appelée le Spring-Creek-Mountain, dont le sommet domine la crête du Droop-Mountain et son revers méridional; ce revers est boisé, ainsi que l'extrémité voisine de la rivière. Les pentes qui font face au nord, et que les fédéraux doivent escalader, sont découvertes, fort escarpées et hérissées de rochers. Jackson, arrivé le premier au Droop-Mountain, avec huit régiments, a eu le temps de construire quelques épaulements sur la crête; son artillerie commande tous les abords de la colline. Averill commence l'attaque avec deux régiments à pied et quatre à cheval. Son artillerie ouvre le feu, malgré la supériorité que le tir plongeant donne à ses adversaires; puis il détache, à droite, sa petite troupe d'infanterie, pour tourner la position ennemie, par le point où l'arête se sépare de la chaîne principale. Pendant ce temps, ses quatre régiments de cavalerie, mettant pied à terre, obligent Jackson, par une forte démonstration, à conserver sur la route le gros de ses forces. Les fantassins fédéraux escaladent, sous un feu meurtrier, les pentes abruptes que couronne l'aile gauche des confédérés et s'emparent de la clef de la position, avant que ses défenseurs aient pu être renforcés. A

vue de ce succès, Averill donne au reste de ses soldats le signal de l'assaut : ses cavaliers, la carabine à la main, s'avancent en bon ordre, malgré les difficultés du terrain, malgré les balles qui pleuvent sur eux avec la mitraille. Un instant après, ils sont maîtres de toute la crête, et l'ennemi, en désordre, ne peut reprendre pied sur les hauteurs du Spring-Creek-Mountain. Les chevaux de main ont suivi de près les assaillants, et les cavaliers fédéraux, sautant en selle, prennent le galop, pour charger l'ennemi en fuite. La nuit seule les arrête, à plus de quinze kilomètres du Spring-Creek-Mountain. Leur succès est complet et ne leur a coûté qu'une centaine d'hommes; ils ont ramassé à peu près autant de blessés ennemis, un bon nombre de prisonniers et porté un coup irréparable à la petite troupe de Jackson. Il faut profiter de ce succès. Après avoir recueilli un canon, beaucoup d'équipements et de chevaux, et détruit tous les dépôts de Jackson, Averill arrive, le 7 au soir, à Lewisburg, où il a la satisfaction de trouver le colonel Duffie avec sa brigade.

C'eût été peut-être l'occasion de pousser une pointe au sud, jusqu'au chemin de fer du Tennessee; mais, obligé de se séparer de Duffie, qui retourne sur le Kanawha, Averill préfère se diriger à l'est et revenir

simplement à son point de départ, en longeant l'autre versant de la chaîne principale de l'Alleghany. Il ne s'arrête que peu d'heures à Lewisburg; dès le 8 novembre, traversant le champ de bataille de Rocky-Creek, il gagne White-Sulphur-Springs, et le lendemain, pendant qu'un détachement éclaire sa droite du côté de Union, il passe l'Alleghany par la route de Warm-Springs et rallie toute sa colonne, pour la nuit, à Callaghan. De ce point, il remonte le Jacksons-River jusqu'à sa source, entre, par Crab-Bottom, dans le bassin du Potomac, arrive à Petersburg, où il s'arrête deux jours, et retrouve enfin, le 17 novembre, à New-Creek, le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio. Les confédérés, intimidés par leur défaite du Droop-Mountain, n'ont pas tiré un coup de fusil pour l'inquiéter; il a détruit quelques dépôts, quelques fabriques de salpêtre, effrayé quelques fermiers; mais cette stérile promenade militaire n'est pas le digne couronnement d'une opération commencée d'une façon si brillante.

Averill l'a bien senti, et, à peine de retour, il prépare, sous la direction du général Kelley, une expédition contre le chemin de fer du Tennessee. L'entreprise sera périlleuse; mais le but proposé aux fédéraux vaut bien les risques qu'ils auront à courir. La

campagne précédente leur a fait connaître une partie de la contrée qu'ils vont traverser. Ils ont compris aussi qu'au lieu de chercher à réunir, en pays ennemi, deux colonnes partant, l'une des bords de l'Ohio et l'autre de ceux du Potomac, il valait mieux leur assigner une tâche séparée, pour diviser l'attention de l'ennemi. La brigade Thoburn, qui occupe Petersburg, se portera au sud-est, dans la direction de Staunton, pour inquiéter Imboden et retenir de ce côté les forces d'Early, tandis que, comme nous l'avons dit, le colonel Boyd poursuivra le même but en remontant le cours du Shenandoah. D'autre part, la brigade Duffie s'avancera de nouveau du Kanawha sur la vallée du Greenbrier ; mais, pendant que son chef menacera Lewisburg, le colonel Moore, avec un détachement de cette troupe, se portera vers la partie supérieure de la vallée et occupera, s'il le faut, les cols qui dominent le Travellers-Repose. Pendant ce temps, Averill pénétrera, plus à l'est, dans la vallée du Jacksons-River et suivra, pour gagner le village de Callaghan, le chemin par lequel il a opéré son retour le mois précédent.

Le Jacksons-River, après avoir longé le flanc oriental de la crête de l'Alleghany, s'ouvre un passage à travers les chaînes secondaires, pour gagner, en prenant le

nom de James-River, la plaine de Virginie. La première de ces chaînes borde la rivière à l'est, sous la désignation de Warm-Springs-Mountain. Au sud de la brèche ouverte par les eaux, elle s'appelle Peters-Mountain et se soude, à trente-cinq kilomètres plus loin, à la chaîne principale, formant ainsi, sur son revers occidental, une petite vallée, arrosée par le ruisseau de Dunlaps-Creek. Le bourg de Covington est situé près de la brèche, sur la rive gauche du Jacksons-River; le village de Sweet-Springs dans la montagne, près des sources du Dunlaps-Creek; celui de Callaghan au point où la chaussée de Lewisburg à Covington traverse ce ruisseau. La seconde arête, à vingt kilomètres à l'est de la précédente, porte le nom de Mill-Mountain à gauche, de Rich-Patch-Mountain, puis de Potts-Mountain, à droite du Jacksons-River. Dans la vallée qui s'étend à l'est du Mill-Mountain coule le Cow-Pasture-River; elle est traversée par un chemin de fer venant de Charlottesville et de Staunton, qui remonte le Jacksons-River et qui, en 1863, s'arrêtait à Covington. La vallée opposée, comprise entre le Peters-Mountain et le Potts-Mountain, n'est qu'un étroit couloir que le Potts-Creek traverse, pour aller, au nord, déboucher à Covington, dans le Jacksons-River. A l'est de ces montagnes, l'on ren-

contre deux ou trois lignes de collines secondaires, puis une large vallée, s'étendant jusqu'au Blue-Ridge, qui est la prolongation de celles de Cumberland et du Shenandoah. Au sud de Staunton, la vallée, toujours riche et fertile, est arrosée par les affluents du James, qui, pour la quitter, se précipite au milieu des rochers du Blue-Ridge, en formant les chutes dites Balcony-Falls. Ces affluents sont, à droite, le Craigs-Creek, torrent sinueux auprès duquel se trouve le village de Newcastle, et, plus au sud, le Catawba, non loin duquel est assis Fincastle, chef-lieu du comté; à gauche, le North-River, sur lequel on rencontre le bourg de Lexington, célèbre en Virginie par l'académie militaire dans laquelle professa Jackson et qui eut l'honneur d'avoir pour président le général Lee pendant les dernières années de sa vie. La route de Fincastle à Lexington traverse le James au pont de Buchannan. Une brèche, semblable à celle de Balcony-Falls, dont elle est séparée par le grand massif des Peaks-of-Otter ou *Pics de la Loutre*, ouvre un passage à la rivière de Roanoke, qui prend sa source dans le Catawba-Mountain, et arrose une section plus méridionale du grand couloir situé à l'ouest du Blue-Ridge. Le chemin de fer du Tennessee, passant au

pied des pics de la Loutre, pénètre, par le défilé de Bufords-Gap, dans ce bassin, et remonte assez longtemps le Roanoke avant de pénétrer dans les vallées dont les eaux descendent à l'Ohio, par le New-River. Salem est la principale station de cette partie de la ligne ; c'est le point du chemin de fer le plus voisin de Callaghan, dont il n'est séparé que par cinquante kilomètres à vol d'oiseau ; cependant, comme il occupe le centre de la seule section de cette ligne que les fédéraux ne semblaient pas menacer, les autorités confédérées l'avaient choisi pour y établir les dépôts de vivres et de matériel qui alimentaient, dans l'Ouest, le corps de Longstreet. C'était un motif particulier pour le désigner aux coups d'Averill.

Ce général, malgré la rigueur de la saison, quitte, le 8 décembre, New-Creek, avec deux régiments d'infanterie montée, un régiment de cavalerie et une batterie d'artillerie ; passe, le 10, à Petersburg et fait une partie de l'étape avec Thoburn, qui le quitte, avant la fin du jour, pour accomplir la tâche spéciale dont il est chargé. Duffie est aussi en marche et ses colonnes se dirigent sur la vallée du Greenbrier.

Les confédérés pourraient opposer à leurs adversaires des forces supérieures. Imboden fait bonne garde sur le Shenandoah ; les troupes de Jones, établies

le long du Greenbrier, depuis Huntersville, où se trouve Jackson, jusqu'à Lewisburg, qu'occupe Echols, commencent à se remettre du désastre du Droop-Mountain. Afin de pouvoir les soutenir l'un ou l'autre, nous avons dit qu'Early, avec une partie de son infanterie, a pris position sur le chemin de fer de Charlottesville à Staunton. Fitzhugh Lee est, avec une brigade de cavalerie, dans cette dernière ville, prêt à accourir partout où l'ennemi sera signalé.

Averill a l'avantage de l'initiative : il choisit sa route; à l'exception des cavaliers de Lee, qui sont peu nombreux, les confédérés n'ont, pour ainsi dire, que de l'infanterie et ne peuvent, par conséquent, lutter de vitesse avec leurs adversaires. Aussi ceux-ci pénètrent-ils facilement dans la vallée du Jacksons-River. Pendant que Thoburn fait une démonstration sur la route de Staunton, Averill, passant derrière Jackson, qui est occupé par les mouvements de la colonne de Moore, enlève un de ses convois, détruit de nouveau ses dépôts, traverse Callaghan le 13, et bivaque, le soir, sur les bords du Dunlaps-Creek, sans avoir rencontré la moindre résistance. Mais la direction prise par les fédéraux ne leur permet plus de dissimuler leur dessein : il faut donc l'exécuter aussi

promptement que possible. Le 14, à deux heures du matin, ils sont tous en selle, et atteignent bientôt Sweet-Springs. La colonne, suivant ensuite la route de Union à Fincastle, traverse successivement les chaînes du Peters-Mountain et du Potts-Mountain; puis, tournant à droite, remonte le Craigs-River, passe à Newcastle, franchit le torrent et les collines de Catawba et arrive enfin, le 16, à dix heures du matin, devant Salem. Les unionistes, dans cette marche de cinquante-six heures, n'ont pas fait de halte de plus de deux ou trois heures. Partout l'étonnement se peint sur le visage des habitants à la vue de leurs uniformes. Personne ne songe à les molester; seule, une noce qu'ils rencontrent dans les gorges du Potts-Mountain se disperse et fuit à leur approche. Favorisés par le temps, ils sont venus ponctuellement à bout de ce qu'ils voulaient et entrent dans Salem sans coup férir. La journée du 16 est employée à la destruction des magasins de l'armée confédérée; le chemin de fer est mis hors de service sur une longueur de vingt-quatre kilomètres comprenant cinq ponts. Le succès est complet cette fois; car l'une des principales artères de la confédération est interrompue pour une quinzaine de jours. A quatre heures, Averill donne le signal du départ. La partie

la plus difficile de sa tâche reste à accomplir. Les éléments semblent conspirer contre lui : au temps clair et sec succède une pluie froide, qui se change bientôt en grésil et couvre les routes, les rochers, les arbres d'une couche uniforme de glace.

Pour qu'Averill ne lui échappe pas, Early, qui commande les confédérés, a entrepris de garder tous les passages, tous les chemins entre Staunton au nord-est et Newport, sur le New-River, au sud-ouest. Faisant face aux fédéraux, qui reviennent du sud-est, Jones, à droite, avec la brigade Echols et quelques autres troupes, garde la crête du Peters-Mountain, au-dessus de Sweet-Springs, et la route qu'Averill a suivie en se rendant à Salem. Jackson, qui s'est dérobé à Moore, a franchi l'Alleghany et, pénétrant dans la vallée du Jacksons-River, a descendu le cours de cette rivière; il occupe Covington et Callaghan, fermant ainsi complètement l'entrée de la vallée aux fédéraux, s'ils cherchent à tourner la gauche d'Echols. La position de Covington est particulièrement importante. La route et le chemin de fer, qui remontent la rive droite du Jacksons-River, avant d'atteindre le bourg, passent sur la rive gauche, par deux grands ponts de bois, en un point appelé Island-Ford, et suivent, entre la rivière et l'extrémité du Warm-Springs-Moun-

tain, un étroit défilé. Enfin Imboden et Fitzhugh Lee se dirigent sur Lexington, pour prendre position à gauche de Jackson et compléter la ligne opposée à Averill, en gardant les bords du James-River. Ils prennent les devants avec leurs cavaliers ; l'infanterie d'Early les suit de loin.

Les dispositions des confédérés sont excellentes et il semble qu'il n'y a plus pour Averill d'espoir de salut. Après avoir quitté Salem, il a marché environ dix kilomètres, puis s'est arrêté pour donner à sa troupe un repos indispensable. Le 17 décembre, il s'est remis en route, dans la direction de Newcastle ; mais il lui a fallu traverser sept fois les eaux gonflées et glacées du Craigs-Creek ; le passage de l'artillerie a été fort périlleux, la plus grande partie des vivres a été avariée, les soldats n'ont pu sauver que le café. La tête de colonne, en arrivant, à onze heures du soir, à Newcastle, trouve heureusement de quoi nourrir les hommes et les chevaux et, le 18, pendant que la queue continue péniblement sa marche pour regagner l'espace perdu, Averill pousse ses cavaliers en avant, afin de chercher un passage. Peut-être leur présence sur la route de Newcastle à Lexington contribue-t-elle à induire les confédérés en erreur sur ses desseins. Quoi qu'il en soit, Early, trompé par de faux bruits,

se figure que les unionistes veulent passer le James au-dessous du point où le Jacksons-River, grossi, prend ce nouveau nom ; il fait avancer Lee vers Buchannan, où il s'attend à les voir paraître ; Jackson, de son côté, pour leur fermer l'entrée de la vallée du Cow-Pasture-River, quitte Callaghan et Covington, ne laisse qu'un simple poste aux ponts d'Island-Ford, avec ordre de les brûler, si cela est nécessaire, et va s'établir à Clifton-Forge, ancien établissement métallurgique situé au pied d'une montagne abrupte qui partage en deux couloirs la gorge ouverte entre le Mill-Mountain et le Rich-Patch-Mountain. Cette manœuvre est fort imprudente, car il est difficile de croire qu'Averill ira se jeter sur la route de Lexington au devant du gros de ses ennemis, et elle semble l'inviter à forcer le passage de Covington entre Jones et Jackson, qui ne se donnent plus la main. Un simple hasard vient aggraver, pour les confédérés, les conséquences de cette faute. Un courrier, que Jones envoie à Early, son supérieur, pour lui rendre compte des nouvelles positions prises par Echols et Jackson, tombe entre les mains de l'ennemi. Averill apprend ainsi que le passage de Covington n'est pas gardé. Il se hâte d'en profiter. Dans la journée du 18, pendant que son arrière-garde se rallie

à Newcastle, que sa cavalerie escarmouche contre celle de Jones dans le Potts-Mountain, un nouveau hasard vient faciliter l'exécution de son dessein. On trouve sur les cartes de la Virginie un chemin qui descend de Sweet-Springs par l'étroite vallée du Potts-Creek, pour rejoindre, à quelques kilomètres avant les ponts d'Island-Ford, la route de Newcastle à Covington : ce chemin n'a pas été parcouru, depuis la guerre, par une seule voiture, Jones le croit hors de service et ne songe même pas à le faire éclairer. Un fermier unioniste apprend à Averill qu'il est, au contraire, fort praticable, et qu'on peut, en le suivant, gagner promptement les ponts. Le plan du général unioniste est aussitôt formé. Le 19 au matin, pendant que l'arrière-garde et le convoi prennent la route directe de Covington, Averill, gravissant avec une partie de ses cavaliers les pentes du Peters-Mountain, simule une attaque vigoureuse dans la direction de Sweet-Springs. Jones, persuadé qu'il veut gagner les bords du Dunlaps-Creek par la route qu'il a suivie en venant, concentre toutes ses troupes en avant de Sweet-Springs et ne songe pas à s'étendre jusqu'à Covington. Cependant Averill se dérobe brusquement, descend la vallée du Potts-Creek, et son avant-garde, arrivant au galop sur les ponts d'Island-Ford, s'en

empare avant que le poste confédéré ait pu mettre le feu aux fagots destinés à les incendier. Le passage est assuré, une grande partie de la colonne a atteint les bords de la rivière et franchi les ponts ; mais le convoi et son escorte sont encore à trois ou quatre kilomètres en arrière. Jackson, averti du mouvement d'Averill, fait diligence pour réparer son erreur. Il remonte la rive droite du Jacksons-River; pendant que le gros de sa colonne gagne la route de Newcastle à Covington, il détache une cinquantaine d'hommes, dans l'espoir de devancer les fédéraux auprès des ponts. La petite troupe confédérée trouve Averill déjà sur l'autre rive ; mais elle retarde la marche de son arrière-garde en se plaçant entre elle et lui. La nuit vient, et, lorsque le jour reparaît, cette arrière-garde n'a pas encore atteint les abords des ponts, que Jackson, amenant ses troupes par un chemin détourné, se prépare à attaquer. Averill se décide à les brûler et remonte la rive gauche du Jacksons-River. Le détachement qu'il a laissé sur l'autre rive, après avoir détruit toutes les voitures, se dégage, par une brusque offensive, des étreintes de l'ennemi, gagne rapidement le bord de l'eau, a la bonne chance de trouver un gué, et rejoint ainsi le reste de la colonne, en ne laissant derrière lui

qu'une soixantaine de prisonniers et quatre hommes noyés.

Averill arrive à Covington et continue, d'une traite, sa route jusqu'à Callaghan. La première partie est gagnée : les confédérés ont été joués, leurs plus grandes forces sont désormais derrière les fédéraux et trop loin pour pouvoir les atteindre. Mais tous les périls ne sont pas évités, les souffrances ne sont point à leur terme. La perte de la plus grande partie du convoi réduit les fédéraux à vivre de ce qu'ils ramasseront sur leur route. Glacés, affamés, épuisés par les marches et le manque de sommeil, ils ne peuvent s'arrêter assez longtemps pour se refaire; les feux mêmes qui les réchaufferaient sont interdits aux avant-postes. En effet, l'ennemi les entoure encore de trois côtés ; Jackson les suit de près ; Jones, revenant, en toute hâte, de Sweet-Springs, occupe les cols de l'Alleghany et la route de Lewisburg; Fitzhugh Lee, avec sa cavalerie, peut facilement, en suivant la chaussée de Lexington à Huntersville, fermer aux fédéraux le retour par le nord. Heureusement un chemin de montagne, qui traverse l'Alleghany et débouche sur la petite vallée d'Anthonys-Creek, permet à Averill d'éviter, au prix de grandes souffrances, il est vrai, la route de Lewisburg; il

gagne ainsi, près du Droop-Mountain, la vallée du Greenbrier, sans rencontrer Jones, occupé à surveiller Duffie. La démonstration que Moore a faite plus au nord a décidé les confédérés à abandonner Huntersville et le versant occidental de l'Alleghany, de sorte qu'Averill atteint, sans encombre, le Travelers-Repose, et franchit les cols qui l'amènent à Elk-Water, dans le bassin du Monongahela. Un convoi bien fourni, que les fédéraux rencontrent en ce point, leur fait oublier toutes leurs souffrances, et, revenant à petites journées à travers le pays ami, ils arrivent enfin à leurs cantonnements, sur le chemin de fer de l'Ohio, le 1er janvier 1864.

La petite colonne qu'Averill a conduite jusqu'au cœur des montagnes de la Virginie a perdu une centaine de prisonniers et un certain nombre de voitures, mais pas un canon, malgré la difficulté des routes qu'elle a traversées. Ne pouvant garder tous les prisonniers qu'elle a ramassés, elle en ramène cent vingt, dont quarante officiers. Elle a, nous l'avons dit, interrompu, pour quinze jours, l'une des principales lignes de chemin de fer de la Confédération et détruit des dépôts précieux pour l'armée ennemie; elle a tenu sur pied des forces quadruples des siennes. Quoique cette expédition ne puisse avoir

une influence décisive sur les grandes opérations que l'hiver vient d'interrompre, tant à l'Est qu'à l'Ouest, nous l'avons racontée en détail, parce qu'elle a été habilement conduite et peut donner au lecteur une idée de la manière dont la guerre se fait dans les Alleghanies. Il reconnaîtra que les fédéraux, instruits par l'expérience, rendent désormais aux confédérés la pareille de ces *raids* dont ceux-ci semblaient jusqu'alors avoir le secret. Réparant l'erreur qui lui avait valu sa disgrâce après Chancellorsville, Averill a su, comme Stuart, éluder toutes les dispositions prises par ses adversaires pour l'entourer, et il a terminé d'une façon brillante cette année 1863 qui a vu répandre tant de sang entre le Rappahannock et le Susquehanna.

APPENDICE

EFFECTIFS

Le tableau ci-dessous des forces des deux armées, quoique fait d'après des états différant entre eux d'un mois, peut être utile pour comparer les divers éléments de ces armées et leurs forces respectives. On remarquera, par exemple, que les non-valeurs jouent un bien plus grand rôle dans l'armée confédérée que dans l'armée fédérale. En effet, le total des soldats et officiers malades, soit dans les ambulances, soit dans les hôpitaux, aux arrêts, absents par congé ou déserteurs, s'élève, pour la première, sur un effectif de 133,680 hommes, à 45,423, c'est-à-dire, à plus de trois neuvièmes, et, pour la seconde, sur un effectif de 167,251 hommes à 26,704, c'est-à-dire à deux neuvièmes seulement.

Les hommes absents par congé ne l'étant que par raison de santé, le total des malades et des insubordonnés se trouve être plus élevé dans l'armée du Sud que dans celle du Nord.

		ARMÉE DE LA VIRGINIE SEPTENTRIONALE (31 mai).		ARMÉE DU POTOMAC (30 juin).	
Présents :					
Sous les armes	Officiers.	6.116		6.422	
	Soldats..	68.343		93.053	
	Total...	74.459		99.475	
Malades.......	Officiers.	456		190	
	Soldats..	6.931		3.168	
En service extra-ordinaire....	Officiers.	200		333	
	Soldats..	5.751		9.311	
Aux arrêts.....	Officiers.	112		68	
	Soldats..	836		443	
	Total..	88.745	88.745	112.988	112.988
Absents (officiers et soldats) :					
En service détaché.........		7.847		21.428	
Par congé.................		3.404		1.655	
Sans congé (déserteurs)....		7.767		3.292	
Malades..................		25.917[1]		27.888	
Total...........		44.935	44.935	54.263	54.263
Total général....			133.680		167.251
Canons.....			206		352

Voici maintenant le tableau détaillé des forces des deux armées aux dates ci-dessus indiquées. On remarquera qu'entre cette date et celle du 30 juin, à laquelle se rapporte le tableau de la composition de l'armée de la Virginie septentrionale par régiments, cette armée a été profondément remaniée. Mais cette organisation, dont nous avons parlé ailleurs, a peu modifié son effectif total ; elle a eu pour but de répartir l'armée en trois corps, au lieu de deux. Une nouvelle brigade a été formée, pour le général Davis, des 2e et 11e Mississipi, séparés depuis longtemps de l'armée, et de deux nouveaux régiments, le 42e Mississipi et le 55e Ca-

1. Ce chiffre comprend les blessés de Chancellorsville.

roline du Nord; on y a joint la forte brigade Pettigrew, récemment arrivée de la Caroline du Nord, et les brigades Archer et Pender, empruntées à Hill, pour en former une division, sous les ordres du général Heth : la division Hill a été placée sous le général Pender, et celle d'Anderson, enlevée à Longstreet, est venue, avec les deux précédentes, composer le 3e corps, dont Hill a eu le commandement. Le 1er et le 2e corps se sont trouvés ainsi réduits chacun à trois divisions. Longstreet a conservé le premier, Ewell a eu le second. Entre le 31 mai et le 1er juillet, l'armée s'est accrue : 1° de la brigade Pettigrew ; 2° de celles de Jenkins et d'Imboden ; elle a été diminuée : 1° de la brigade Corse et d'un régiment de Pettigrew, laissés à Hanover-Junction ; 2° de trois régiments de la division Early laissés à Winchester.

ARMÉE DE LA VIRGINIE SEPTENTRIONALE

EFFECTIF LE 31 MAI.

		PRÉSENTS sous les armes	TOTAL des Présents.	ABSENTS	TOTAUX
État-major général et des corps d'armée		47	47	1	48
1er corps	Division Anderson.	7.440	9.159	4.517	13.676
	Mac Laws.	7.311	8.786	4.066	12.802
	Hood	7.720	9.148	3.439	12.587
	Pickett	6.687	7.945	4.105	12.050
2e corps	Hill.	9.299	11.335	7.073	18.408
	Rodes.	8.473	10.220	5.579	15.799
	Early.	6 943	8.350	4.713	13.063
	Johnson	5.564	6.713	5.158	11.871
Division de cavalerie, Stuart		10.292	11.922	4.807	16.729
Artillerie		4 703	5.170	1.477	6.647
TOTAUX.		74.479	88.754	44 935	133.680

ARMÉE DU POTOMAC

EFFECTIF LE 30 JUIN 1863.

	PRÉSENTS sous les armes.	TOTAL des Présents	PRÉSENTS et Absents	CANONS
Quartier général et troupes qui en dépendent............	2.580	3.031	4.125	
Réserve d'artillerie............	2.868	2.745	2.138	150
1er corps....................	10.355	12.157	17.502	28
2e corps....................	13.056	14.378	22.817	24
3e corps....................	12.630	13.881	22 403	30
5e corps....................	13.211	15.102	21.365	26
6e corps....................	15.710	17.625	24.036	48
11e corps....................	10.576	12.096	17.874	26
12e corps....................	8.597	9.816	14.574	20
Cavalerie....................	10.192	12.162	20.417	
TOTAUX............	99.475	112.988	167.251	352

Les absents se décomposent ainsi :

En services détachés...	21.428
En congé.............	1.655
Malades..............	27.888
Absents sans congé....	3.292
	54.263

Présents et équipés : Infanterie.......	77.208
Artillerie.......	6.692

ÉTATS DE SITUATION

ARMÉE FÉDÉRALE DU POTOMAC.

(Juillet 1863)

Commandant en chef : Major général **GEORGE MEADE.**

Brigadier général : PATRICK, garde prévôtale.
— BENHAM, brigade du génie.
— TYLER, Artillerie de réserve,
1re brigade : Major Mac Gillivray.
2e ......
3e ......
150 canons.

1er CORPS D'ARMÉE.

Major général J. REYNOLDS.

1re division : *Major général* WADSWORTH.

1re brigade : MEREDITH, 19 Ind., 24 Mich., 2, 6, 7, Wis. (Iron brigade).
2e — CUTLER, 56 Pa, 14 N. Y. 76, 95, 147 N. Y.

2e division : *Brigadier général* ROBINSON.

1re brigade : PAUL, 94, 104 N. Y., 107 Pa., 16 Me.
2e — BAXTER, 83 N. Y., 2 Mass., 88, 90 Pa.

3e division : *Major général* DOUBLEDAY.

1re brigade : ROWLEY, 20 N. Y., 121, 142 Pa.
2e — STONE, 142, 149, 150 Pa. (Bucktails.)
3e — STANNARD, 12, 13, 14, 15, 16 Vt.
Artillerie de corps, 28 canons.

2e CORPS D'ARMÉE.

Major général HANCOCK.

1re division : *Brigadier général* CALDWELL.

1re brigade : CROSS, 5 N. H., 61, 81 N. Y.
2e — KELLEY, 28 Mass., 63, 69, 88 N. Y., 116 Pa.
3e — ZOOK, 52, 57, 66 N. Y., 140 Pa.
4e — BROOKE, 27 Conn., 2 Del., 64 N. Y., 53, 145 Pa.

2e division : *Brigadier général* Gibbon.

1re brigade : Harrow, 19 Me, 15 Mass., 82 N. Y., 1 Minn.
2e — Webb, 69, 71, 72, 106 Pa.
3e — Hall, 19, 20 Mass., 7 Mich., 42, 59 N. Y.

3e division : *Brigadier général* Hays.

1re brigade : Carroll, 14 Ind., 4, 8 O., 2, W. Va.
2e — Smith, 14 Conn., 1 Del., 10, 108, 136 N. Y., 12 N. Y.
3e — Willard, 37, 111, 125, 126 N. Y.
Artillerie de corps, cap. Hazzard, 24 canons.

3e CORPS D'ARMÉE.

Major général SICKLES.

1re division : *Brigadier général* Birney.

1re brigade : Graham, 57, 63, 68, 105, 114, 141 Pa.
2e — Ward, 5, 4 Me, 20 Ind., 99 Pa, 86, 124 N. Y. 1 et 2 Berdan SS.
3e — Trobriand, 17 Me, 3, 5 Mich., 40 N. Y., 110 Pa.

2e division : *Brigadier général* Humphreys.

1re brigade : Carr, 1, 11, 16 Mass., 12 N. H., 11 N. Y., 26 Pa.
2e — Brewster, 70, 71, 72, 73, 74, 120 N. Y.
3e — Burling, 5, 6, 7, 8 N. J., 115 Pa.
Artillerie de corps, cap. Randolph, 5 batt., 30 canons.

5e CORPS D'ARMÉE.

Major général SYKES.

1re division : *Brigadier général* Barnes.

1re brigade : Tilton, 18, 22 Mass., 118 Pa.
2e — Sweitzer, 9, 32 Mass., 4 Mich., 62 Pa.
3e — Vincent, 16 Mich., 44 N. Y., 83 Pa., 20 Me.

2e division : *Brigadier général* Ayres.

1re brigade : Day, 3, 4, 6, 12, 14 U. S. Infantry.
2e — Burbank, 2, 7, 10, 11, 17 U. S. Infantry.
3e — Weed, 140, 146 N. Y., 91, 155 Pa.

3e division : *Brigadier général* Crawford.

1re brigade : Mac Candless, 1, 2, 6 Pa. Res., 1 Pa. Rifle .
2e — Fisher, 5, 9, 10, 11, 12 Pa. Res.
Artillerie de corps. cap. ..... 5 batt., 26 canons.

6e CORPS D'ARMÉE.

Major général SEDGWICK.

1re division : *Brigadier général* Wright.

1re brigade : Torbert, 1, 2, 3, 15 N. Y.
2e — Bartlett, 5 Me, 121 N. Y., 95, 96 Pa.
3e — Russell, 6 Me, 49, 119 Pa., 5 Wis.

2e division : *Brigadier général* Howe.

1re brigade : Grant, 2, 3, 4, 5, 6 Vt.
2e — Neill, 7 Me, 43, 49, 77 N. Y., 61 Pa.

3e division : *Brigadier général* Wheaton.

1re brigade : Shaler, 65, 122 N. Y., 23, 82 Pa.
2e — Eustis, 7, 10, 37 Mass.
3e — Nevin, 62 N. Y., 93, 98, 139 Pa.
Artillerie de corps, cap. ..... 8 batt., 48 canons.

11e CORPS D'ARMÉE.

Major général HOWARD.

1re division : *Brigadier général* Barlow.

1re brigade : Von Gilsa, 41, 44, 68 N. Y., 153 Pa.
2e — Ames, 17 Conn., 75. 107 O.

2e division : *Brigadier général* Von Steinwehr.

1re brigade : Costar, 134. 154 N. Y., 73 Pa.
2e — Smith, 33 Mass., 55, 73 O.

3e division : *Major général* Schurz.

1re brigade : Von Amesburg, 82 Ill., 45, 157 N. Y., 61 O., 74 Pa.
2e — Kryzanowsky, 58, 119 N. Y., 82 O., 75 Pa, 26 Wis.
Artillerie de corps, cap. ..... 5 batt., 26 canons.

12e CORPS D'ARMÉE.

Major général SLOCUM.

1re division : *Brigadier général* WILLIAMS.

1re brigade : RUGER, 5, 20 Conn., 3 Md, 123, 146, 149 N. Y.
2e — COLGROVE, 27 Ind., 2 Mass., 107 N. Y., 13 N. J.
3e — LOCKWOOD, 1er E. Va., 1er Md, 150 N. Y.

2e division : *Brigadier général* GEARY.

1re brigade : CANDY, 5, 7, 66 O., 28, 128, 147 Pa.
2e — KANE, 29, 109, 111 Pa.
3e — GREENE, 60, 78, 102, 137 N. Y.
Artillerie de corps, cap. ...... 4 batt., 20 canons.

CORPS DE CAVALERIE

Major général PLEASONTON.

1re division : *Brigadier général* BUFORD.

1re brigade : GAMBLE, 8, 12 Ill., 8 Ind., 8 N. Y.
2e — DEVIN, 6, 9 N. Y., 17 Pa.
3e — MERRITT, 1, 2, 5 U. S. Cavalry.

2e division : *Brigadier général* GREGG.

1re brigade : MAC INTOSH, 1, 3 Pa., 1 N. J., 2 Mass.
2e — Irvin GREGG, 1 Me, 10 N. Y., 4, 16 Pa.
3e — HUEY, 8 Pa., 1 Md, 6 O., 2 N. Y.

3e division : *Brigadier général* KILPATRICK.

1re brigade : FARNSWORTH, 5 N. Y., 1 O., 18 Pa., 1 Vt., 1 W. Va.
2e — CUSTER, 5, 7 Mich.

ARMÉE CONFÉDÉRÉE DE LA VIRGINIE SEPTENTRIONALE.

(Juin 1863).

Commandant en chef : Général **R. E. LEE.**

1er CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général J. LONGSTREET.

1re division : *Major général* J.-B. Hood.

1re brigade : D. R. Anderson, 7, 8, 9, 11 Géorgie.
2e — Bennings, 2, 15, 17, 20 Géorgie.
3e — Law, 4, 15, 44, 47, 48 Alabama.
4e — Robertson, 1, 4, 5 Texas, 3 Arkansas.
Bataillon d'artillerie, maj. Henry, 4 batteries.

2e division : *Major général* Mac Laws.

1re brigade : Barksdale, 13, 17, 18, 21 Mississipi.
2e — Kershaw, 2, 3, 7, 8, 15, 3e bataillon S. C.
3e — Wofford, 16, 18, 24 Géorgie, Cobbs legion, Phillips legion (Géorgie).
4e — Semmes, 10, 50, 51, 53 Géorgie.
Bataillon d'art. col. Cabell, 4 batteries.

3e division : *Major général* Pickett.

1re brigade : Kemper, 1, 3, 7, 11, 24 Virginie.
2e — Armistead, 9, 14, 38, 53, 57 Virginie.
3e — Garnett, 8, 18, 19, 28, 56 Virginie.

(Brigades Corse et Jenkins absentes).
Bataillon d'art., maj. Dearing, 4 batteries.
Artillerie de corps, maj. Eschelmann, Washington art. Alexanders batt., 10 batteries.

2e CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général EWELL.

1re division : *Major général* J. Early.

1re brigade : Smith, 31, 49, 52 Virginie.
2e — Hoke (Avery), 6, 21, 57 Caroline du Nord.
3e — Hays, 5, 6, 7, 8, 9 Louisiane.
4e — Gordon, 13, 26, 31, 38, 60, 61 Géorgie.
Bataillon d'artillerie, lieut.-col. Jones, 4 batteries.

2e division : *Major général* Ed. Johnson.

1re brigade : Jones, 21, 25, 42, 44, 48, 50 Virginie.
2e — Walker, 2, 4, 5, 27, 33 Va. (Brigade Stonewall).
3e — Stewart, 10, 23, 37 Virginie, 1, 3 N. C. 1er Maryland.
4e — Nichols, 1, 2, 10, 14, 15 Louisiane.
Bataillon d'art., lieut.-col. Andrews, 4 batteries.

3e division : *Major général* Rodes.

1re brigade : Neal, 3, 5, 6, 12, 26 Alabama.
2e — Ramseur, 2, 4, 14, 30 Caroline du Nord.
3e — Dole, 4, 12, 21, 44 Géorgie.
4e — Iverson, 5, 12, 20, 23 Caroline du Nord.
5e — Daniel, 32, 43, 45, 53 et 2e bataillon N. C.

Bataillon d'artillerie. lieut.-col. Carter, 4 batteries.

Artillerie de corps, col. Brown. Browns bataillon, 1re batterie Virginie, 8 batteries.

3e CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général A. P. HILL.

1re division : *Major général* R. H. Anderson.

1re brigade : Mahone, 6, 12, 16, 41, 61 Virginie.
2e — Wright, 3, 22, 48 et 2e bataillon Géorgie.
3e — Perry, 2, 5, 8 Floride.
4e — Posey, 12, 16, 19, 48 Mississipi.
5e — Wilcox, 8, 9, 10, 11, 14 Alabama.
Bataillon d'artillerie, lieut.-col. Cutts, 3 batteries.

2e division : *Major général* Pender.

1re brigade : Mac Gowan (Perrin), 1, 12, 13, 14 S. C. Orrs Rifles.
2e — Thomas, 14, 35, 45, 49 Géorgie.
3e — Lane, 7, 18, 28, 33, 37 Caroline du Nord.
4e — Scales, 13, 16, 22, 34, 38 Caroline du Nord.
Bataillon d'art., maj. Poague, 4 batteries.

3e division : *Major général* H. HETH.

1re brigade :	ARCHER, 1, 7, 14 Tennessee, 5e, 13e bataillon Al.
2e —	PETTIGREW, 11, 26, 47, 52 Caroline du Nord.
3e —	BROCKENBOROUGH, 40, 47, 55 et 22e bataillon Virginie.
4e —	DAVIS, 2, 11, 26, 42 Mississipi, 55 Caroline du Nord.

Bataillon d'art., lieut.-col. Garnett, 4 batteries.

Artillerie de corps, major MAC INTOSH, bataillons Mac Intosh et Pegram, 9 batteries.

DIVISION DE CAVALERIE.

Major général J. E. B. STUART.

1re brigade :	ROBERTSON, 5, 4, 59, 63 Caroline du Nord.
2e —	W. HAMPTON, 1er Caroline du Nord, 1, 2 Caroline du Sud. Légions de Cobb, de J. Davis, de Philipps.
3e —	FITZHUGH LEE, 1, 2, 3, 4, 5 Virginie.
4e —	W. H. F. LEE, 9, 10, 13, 15 Virginie, 2e N. C.
5e —	JONES, 6, 7, 11, 12 et 35e bataillon Virginie.
6e —	JENKINS, 14, 16, 17, 26e et 34e bataillon Virginie.

Artillerie à cheval, 7 batteries.

Brigade indépendante, IMBODEN.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous ne rappellerons pas ici tous les documents dans lesquels nous avons déjà puisé les éléments de notre histoire et qui ont été énumérés à la suite du premier et du troisième volume. Mais, à mesure que nous avançons dans ce travail et que les années se passent, les documents deviennent plus nombreux et plus complets. Les rapports officiels, les récits des correspondants de journaux, sont mieux écrits, plus clairs, plus circonstanciés; chacun a fait son éducation militaire, tant au Sud qu'au Nord. Les opérations militaires, en se condensant, si nous pouvons parler ainsi, sont aussi plus faciles à raconter : la guerre, se faisant avec plus de méthode, se prête mieux à un récit d'ensemble. Enfin, les passions brûlantes qui animaient les combattants s'étant calmées, Dieu merci, avant que les principaux acteurs du grand drame aient cessé de vivre, l'histoire de ce drame est devenue pour eux un sujet inépuisable de controverse courtoise, dont l'immense public des États-Unis est aujourd'hui l'arbitre. Cette controverse, poursuivie, tantôt dans des recueils exclusivement dévoués à l'une des deux armées comme l'*Army and Navy Gazette* au Nord et les *Southern Historical Societys Papers* au Sud, tantôt, chose remarquable, dans un même journal, tel que le

Weekly Times de Philadelphie, jette le jour le plus intéressant sur les faits que nous avons entrepris de raconter. Elle n'est d'ailleurs pas limitée à la discussion de ces faits entre officiers appartenant aux armées opposées; elle est plus vive peut-être entre ceux qui ont combattu sous le même drapeau et qui se renvoient les uns aux autres la responsabilité des échecs éprouvés successivement par chacun des deux partis. Avant d'aborder le récit de la bataille décisive de Gettysburg, nous avons nous-même provoqué, sur les causes de l'échec de Lee, une discussion de ce genre, qui nous a été ensuite d'un grand secours; elle a paru dans les *Southern Historical Societys Papers*, grâce à l'obligeance de leur rédacteur en chef, le Rev. J. W. Jones, qui a sollicité sur ce point l'opinion de quelques-uns des principaux chefs de l'armée confédérée.

Les ouvrages spéciaux de Hodgkin sur Chancellorsville, de Baker sur Gettysburg, écrits au point de vue l'un du Sud, l'autre du Nord, ainsi que les cartes publiées par le premier et celle de Bachelder pour Gettysburg, ont été pour nous des guides précieux. Mais les documents les plus utiles pour un pareil travail sont toujours ceux qui émanent des acteurs eux-mêmes et qui ont été écrits dans ce premier moment où les faits sont trop récents pour que l'on cherche à farder la vérité. Malheureusement, la collection imprimée des rapports de Lee et de ses subordonnés s'arrête après la bataille de Chancellorsville. Toutefois le recueil du Rev. J. W. Jones en a publié un grand nombre fournis par les au-

teurs et leurs familles et a suppléé ainsi à cette lacune. D'autre part, nous devons à l'obligeance du colonel Meade, fils du général, la communication de tous les papiers militaires de son père, qu'il nous a permis de faire copier. Dans cette volumineuse collection, qui contient les rapports de ses subordonnés, les instructions qu'il leur a données et sa correspondance télégraphique, on saisit sur le vif tous les incidents de la lutte, les motifs qui ont inspiré tel ou tel mouvement; on découvre les erreurs fortuites ou volontaires qui, accréditées plus tard, ont couvert les fautes des uns et fait injustement condamner les autres.

Nous avons largement puisé, pour les mêmes campagnes, dans les ouvrages suivants: *Four years with General Lee, by General Taylor; Personal Reminiscences of General Lee, by the Rev. J.-W. Jones; Life of General Lee, by Esten Cooke; Pickett and his men, by W. Harrison;* et, pour celle de Vicksburg, dans l'excellent livre du général Badeau, *Military History of U. S. Grant. Cave life in Vicksburg*, récit du siège par un habitant, nous a fourni quelques détails curieux. Citons enfin, parmi nos auteurs, le plus illustre de tous, le général Sherman lui-même, auquel nous devons, sous forme de mémoires, les pages les plus originales, les plus brillantes, les plus instructives qui aient été écrites sur la guerre. Le général Sherman, qui n'a jamais ambitionné aucun poste politique, qui n'a jamais brigué les suffrages d'aucun corps électoral, a eu le rare courage de dire franchement, dans ces mémoires, tout ce qu'il pensait des offi-

ciers qui avaient servi à côté de lui ou sous ses ordres. Les jugements dépourvus de réticences ainsi portés par le commandant en chef de l'armée devaient froisser bien des amours-propres, blesser parfois de légitimes susceptibilités et provoquer bien des colères; mais ils ont, aux yeux de l'historien, une valeur incomparable.

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

LIVRE PREMIER

LA PENNSYLVANIE

LIVRE DEUXIÈME

LE TROISIÈME HIVER

APPENDICE

Paris. — Typ. A. QUANTIN, rue Saint-Benoît, 7. [867]

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ATLAS

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE

Chaque livraison contient trois ou quatre planches

Prix de chaque livraison : 7 fr. 50

LES LIVRAISONS 1 A 6 SONT EN VENTE

CAMPAGNES

DE

L'ARMÉE D'AFRIQUE

— 1835-1839 —

PAR

M. LE DUC D'ORLÉANS

PUBLIÉES PAR SES FILS

Avant-propos de M. le Comte de Paris; Introduction de M. le Duc de Chartres, avec un portrait du Duc d'Orléans, par Horace Vernet et une carte de l'Algérie.

DEUXIÈME EDITION

Un beau volume in-8° vélin. — 7 fr. 50 c.

DE LA

SITUATION DES OUVRIERS

EN ANGLETERRE

PAR

M. LE COMTE DE PARIS

DEUXIÈME ÉDITION

Un beau volume in-8° — 6 fr.

Paris — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber



